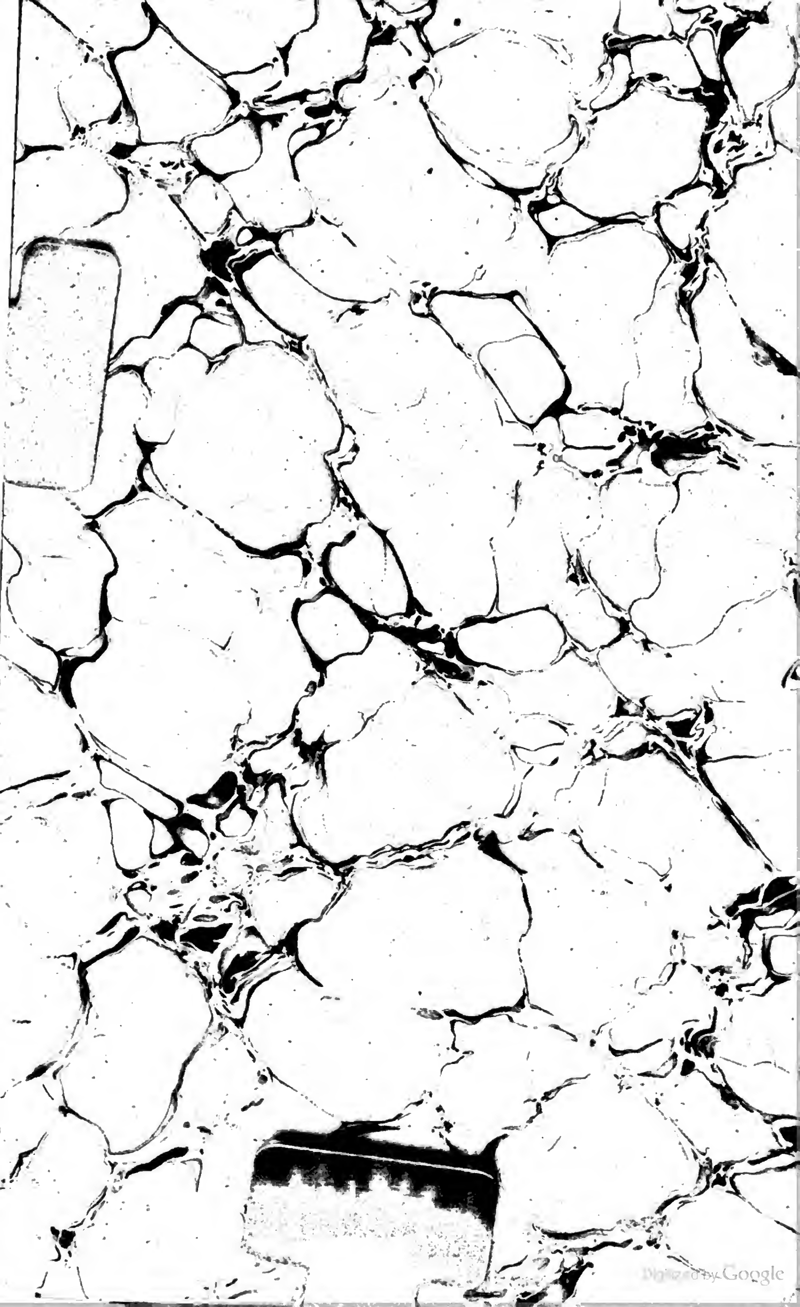
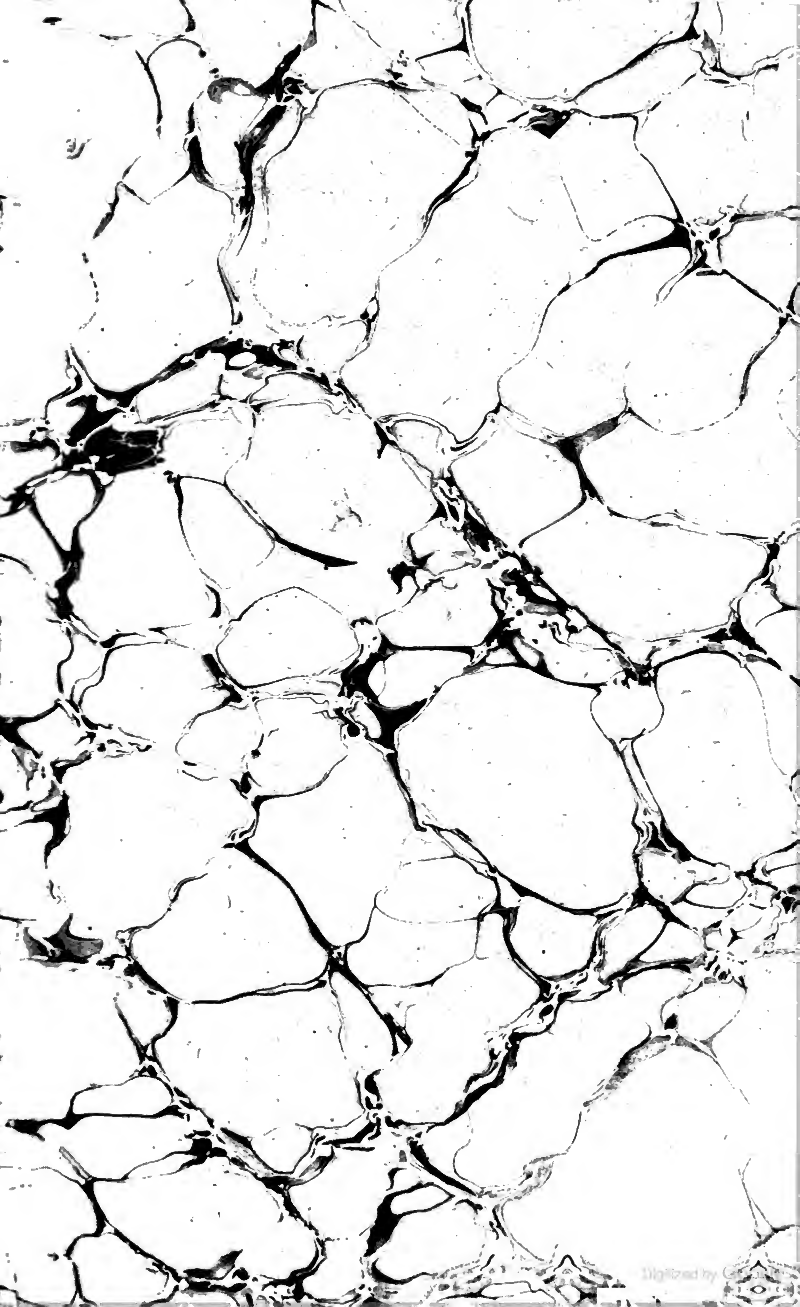






HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME QUATRIÈME.



HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME QUATRIÈME.





DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

LÉON, ANTHÉMIUS, OLYBRE, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, LÉON II, ZÉNON, AUGUSTULE.

DEPUIS la mort de Sévère, le sénat, les armées, le peuple, et même les barbares confédérés, désiroient un souverain en Occident. La tyrannie de Ricimer étoit odieuse; on murmuroit secrètement de voir un Suève fouler aux pieds la majesté de l'empire, faire et détruire à son gré les empereurs. Trois princes assassinés ou empoisonnés dans l'espace de neuf ans ne montroient que trop avec quelle insolence ce barbare se jouoit de la pourpre impériale ; et que, s'en rapporter à lui pour l'élection d'un nouveau souverain, c'étoit lui laisser le choix de sa victime. On crut devoir s'adresser à l'empereur d'Orient; et comme Anthémius, illustre par sa naissance, par son mariage, par ses richesses, l'étoit encore par ses dignités et par les succès qu'il avoit eus dans la guerre, le sénat et le peuple romain le demandèrent à Léon par une députation solennelle. Il étoit, par sa mère, petit-fils de cet Anthémius qui avoit si sagement gouverné l'empire d'Orient dans les premières années de Théodose le jeune. Son père Procope, qui, sur la fin du règne de ce même Théodose, s'étoit si-

AN. 467. *Sidon. carm. Sirm. ad Sid. p. 114. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. get. c. 45. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Idac. chron. Theoph. p. 98. Chron. Alex. Vict. Tun. Phot. p. 1049. Cod. orig. p. 53. Vales. rerum franc. l. 5. Pagi ad Baron. Till. Anthem. art. 2.*

gnalé dans la guerre contre les Perses, descendoit de ce parent de Julien fameux par sa révolte contre Valens. Quoique Ricimer fût détesté, il étoit trop puissant en Italie pour qu'il fût possible d'y établir malgré lui un empereur. Mais il fut le premier à favoriser Anthémius, et fit avec lui une convention particulière. Anthémius avoit trois fils, Marcien, Romule, Procope, et une fille. Ricimer la demanda en mariage, et le désir de régner y fit consentir Anthémius. Celui-ci commandoit alors la flotte que l'empire entretenoit dans l'Hellespont : il vint à Constantinople, reçut de Léon le titre de César; et, sans craindre la peste qui désoloit alors l'Italie, il partit à la tête d'un cortége si nombreux, qu'Idace l'appelle une armée. Il étoit accompagné de plusieurs comtes, et entre autres de Marcellin, qui s'étoit établi une souveraineté en Dalmatie. Léon, ayant besoin de Marcellin pour faire la guerre qu'il se proposoit de faire à Genséric, l'avoit attiré à sa cour, et le ménageoit avec beaucoup de complaisance. Anthémius, approchant de Rome, trouva le sénat et le peuple assemblés à trois milles de la ville, où il fut proclamé Auguste le douzième d'avril. L'image du nouveau monarque d'Occident fut reçue en grande pompe à Constantinople, et portée par Férence, préfet de cette ville. Avant que de quitter la cour d'Orient, Anthémius avoit fait de sa maison une église, un hôpital pour les vieillards, et un bain public. La première de ces dispositions suffit pour démentir le témoignage d'un auteur païen, qui prétend qu'il étoit idolâtre dans le cœur, et qu'il avoit le dessein de rétablir le culte des dieux. Les auteurs chrétiens, au contraire, louent sa piété, dont ils ont peut-être d'autre preuve que la fondation de quelques églises.

Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 29, c. 27.

La réputation du nouvel empereur faisoit espérer qu'il alloit rétablir la gloire de l'empire d'Occident. Mais ce grand corps, privé de la meilleure partie de ses

membres, et accablé de langueur, n'étoit plus en état d'être soutenu; et ceux qui sembloient les plus capables de le relever tomboient avec lui. Anthémius avoit amené de Constantinople un hérétique macédonien, nommé Philothée, qui, s'appuyant de la faveur du prince, prétendoit introduire dans Rome la tolérance des diverses sectes, et leur faire accorder des églises. Le pape Hilaire, qui avoit succédé à saint Léon, s'y opposa fortement. Il fit à ce sujet des remontrances publiques à l'empereur, dans l'église de Saint-Pierre, et il engagea ce prince à faire serment qu'il ne permettroit jamais cette dangereuse innovation. Le mariage de Ricimer fut célébré avec une pompe digne du souverain, et d'un sujet plus puissant que le souverain même.

Till. Anthem. art. 3.

Ce fut vers ce temps-là que Sidoine revint à Rome pour solliciter quelque remise d'impôts en faveur de l'Auvergne. Au commencement de l'année suivante, Anthémius ayant pris le consulat, Sidoine fut encore engagé à prononcer l'éloge du prince en présence du sénat. C'étoit le troisième empereur en l'honneur duquel il employoit sa muse demi-barbare, et il devoit être rebuté du peu de succès de ses magnifiques prédictions. Il fut en récompense honoré de la charge de préfet de Rome, et quelque temps après du titre de patrice. On craignoit à Rome la famine, et le préfet appréhendoit encore davantage les emportemens du peuple, que la faim avoit coutume de mettre en fureur contre les magistrats. Mais l'arrivée de quelques vaisseaux venus de Brinde, et qui apportoient du blé de la Grèce, dissipèrent les alarmes du peuple et celles du préfet.

An. 468.
Sidon. carm. 2. Idem, l. 1, ep. 9, l. 5, ep. 16; l. 9, ep. 16.

Il nous reste peu de lois d'Anthémius. Constantin avoit défendu, sous peine de mort, les mariages des femmes avec leurs esclaves; Anthemius déclara que celles qui épouseroient leurs affranchis seroient punies par la confiscation de leurs biens et par le bannissement per-

Cod. Theod. nov. 1 et 3. Cod. Just. l. 1, tit. 4, leg. 14, 15; tit. 4, 11, leg. 8, 9, 10.

pétuel; que les enfans qui naîtroient de ces alliances seroient censés illégitimes et esclaves du domaine. Cette loi tendoit à maintenir l'honneur des familles; il en fit une autre pour en conserver les biens. Celle-ci ne fut promulguée qu'après la réponse de l'empereur Léon, qu'Anthémius se faisoit un devoir de consulter comme son père. Souvent les biens confisqués, et abandonnés ensuite à des personnes qui les obtenoient de la libéralité des empereurs, se trouvoient appartenir à des maîtres légitimes, qui en avoient été injustement dépouillés. Constantin avoit prononcé qu'en ce cas la donation subsisteroit, et que le prince dédommageroit les intéressés comme il le jugeroit à propos. Léon, jugeant cette décision injuste, répondit que les particuliers devoient être reçus à poursuivre leur droit nonobstant toute donation du prince; ce qu'il appuie de ces belles paroles: *Que, la justice étant le plus noble apanage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Léon fit aussi cette année deux lois remarquables: l'une défend de prostituer quelque personne que ce soit, et de contraindre à monter sur le théâtre aucune femme libre ou esclave; l'autre interdit la profession d'avocat à tout autre qu'aux catholiques. Ce prince porta plus loin que ses prédécesseurs la haine du paganisme. Les empereurs chrétiens s'étoient jusqu'alors bornés à défendre l'exercice de l'idolâtrie; mais ils n'avoient point forcé leurs sujets à faire profession de la religion chrétienne. Léon, non content de renouveler les peines déjà prononcées contre le culte idolâtre et contre l'apostasie, enjoint à ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême de se transporter aux églises pour le recevoir, et de faire baptiser leurs domestiques, leurs femmes, leurs enfans; ceux-ci sans délai, s'ils sont encore dans l'enfance; mais, s'ils sont adultes, après qu'ils auront été instruits selon les canons: ceux qui se feront baptiser seulement par intérêt, pour con-

server leurs biens ou leurs emplois, sans s'embarrasser de retirer du paganisme les personnes qui leur appartiennent, seront exclus des emplois, privés de leurs biens, et punis de la manière qui conviendra; car la loi ne détermine rien de plus précis. A ces peines elle ajoute celle de l'exil pour ceux qui ne seront pas baptisés; et celle de mort, s'ils sont convaincus de persister dans la pratique d'un culte idolâtre après le baptême reçu. Elle ôte de plus aux païens le droit d'enseigner, et les exclut de toute participation aux distributions publiques.

La cession de Narbonne et de son territoire fait aux Visigoths coupoit la communication de l'Italie et de l'Espagne, où il devenoit impossible de faire filer des troupes pour y conserver ce qui restoit encore à l'empire. La Galice et une partie de la Lusitanie obéissoient aux Suèves; les Goths étoient maîtres de la Catalogne et de la Bétique. Les Romains possédoient encore plusieurs villes dans la province de Carthagène et dans la Tarragonoise. Mais, dépourvus de tous secours, ils étoient réduits à demeurer spectateurs des guerres que se faisoient Rémismond et Euric, jusqu'à ce qu'ils devinssent eux-mêmes la proie du vainqueur. Depuis que Maldra s'étoit emparé de Lisbonne, les Romains, profitant des divisions des Suèves, y étoient rentrés, et Lusidius, né en cette ville, y commandoit la garnison romaine : c'étoit un traître qui en ouvrit les portes à Rémismond. Une armée de Visigoths, qu'Euric venoit d'envoyer contre les Suèves, étoit alors arrivée à Mérida : elle entra en Lusitanie, pillant et massacrant sans distinction les Suèves et les Romains qui leur étoient assujettis. Les Suèves s'en vengèrent par d'autres ravages. Rémismond mourut; mais les deux peuples continuèrent à désoler le pays, jusqu'à ce que, l'empire d'Occident étant entièrement détruit par l'invasion d'Odoacre, Euric pénétra en 477 jusqu'au fond de l'Espagne, conquit la Lusitanie, s'empara de Pampelune et de Saragosse, et, par la ruine de

Idac. chron. Mariana, hist. esp. l. 5, c. 5, 13.

Tarragone, acheva d'éteindre la puissance des Romains, qui, depuis plus de six cents ans, possédoient cette belle et riche contrée. Toute l'Espagne se trouva pour lors sous la domination des Goths, à l'exception de la Galice, où les rois suèves se maintinrent encore pendant un siècle jusqu'au règne de Leuvigilde, qui anéantit la monarchie des Suèves et la réunit à celle des Goths.

Prisc. p. 74. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Léon, art. 16.

Tandis que les autres barbares attaquoient les extrémités de l'empire, Genséric, le plus habile et le plus redoutable de tous, portoit le fer et le feu jusque dans ses entrailles. La Sicile et l'Italie, tant de fois ravagées, ne fournissant plus au pillage, il se jeta sur l'empire d'Orient; et, sous prétexte que quelques vaisseaux de Léon avoient insulté les contrées maritimes de ses états, il envoya ses flottes faire le dégât dans les îles et sur les côtes de la Grèce. Pendant l'intervalle qui avoit suivi la mort de Sévère, il n'avoit cessé de solliciter Léon d'une part, et de l'autre Ricimer, de donner l'empire à Olybre. Il lui sembloit à la fois avantageux et honorable de voir le beau-frère de son fils Hunéric assis sur le trône d'Occident. Léon, peu disposé à le satisfaire, ayant préféré Anthémius, lui envoya Phylarque pour l'en instruire, et lui déclarer que, s'il ne mettoit fin à ses ravages, l'empereur seroit obligé de l'y forcer par les armes. Le fier Vandale, encore plus irrité de ces menaces que du peu de succès de ses sollicitations, répondit à l'ambassadeur qu'il n'étoit pas besoin de déclaration de guerre; que les Romains avoient déjà rompu la paix, et qu'il sauroit bien leur répondre autrement que par des bravades. En même temps il envoya ses corsaires infester les côtes de l'empire d'Orient, et donna ordre d'assembler ses troupes. Phylarque, de retour, répandit l'alarme dans Constantinople : on ne douta pas que Genséric n'eût dessein de s'emparer de la Libye et de l'Egypte; et la renommée publioit déjà qu'il étoit devant le port d'Alexandrie. Léon eut besoin de la fermeté

du solitaire Daniel pour calmer ses craintes. Il résolut de faire un dernier effort pour s'affranchir des insultes d'un si opiniâtre ennemi.

On épuisa, pour cette expédition, une grande partie des trésors et des forces de l'empire. Léon, naturellement avare, n'épargna cependant aucune dépense pour encourager les soldats et les matelots. Il équipa une flotte de onze cent treize galères, montée de cent mille soldats. Mais il falloit que ces bâtimens ne fussent que des barques médiocres, puisqu'on n'y compte que sept mille rameurs. Cette entreprise coûta cent trente mille livres pesant d'or, sans compter une somme considérable que fournit Anthémius. Ce prince envoya aussi un corps de troupes sous les ordres de Marcellin. Basilisque, frère de l'impératrice Vérine, fut, pour le malheur de l'empire, chargé du commandement général. Le rendez-vous de la flotte étoit en Sicile, d'où elle devoit faire voile vers les côtes de Carthage. Marcellin avoit ordre de s'emparer de la Sardaigne, où les Vandales s'étoient établis. Héraclius d'Edesse, fils de Florus, qui avoit été préfet d'Egypte, et un Isaurien, nommé Marse, furent envoyés pour attaquer les Vandales du côté de la Tripolitaine. C'étoient deux guerriers pleins de valeur.

Evag. l. 2, *c.* 16. *Sidon. carm.* 2. *Theod. lect. l.* 1. *Proc. Vand. l.* 1, *c.* 6. *Theoph. p.* 99, 101. *Idac. chron. Marc. chr. Cassiod. chr. Cedr. p.* 350. *Manas. p.* 59, 60. *Jorn. succes. Damasc, apud Phot. p.* 1048. *Malela, p.* 29. *Zon. t.* 2, *p.* 50. *Niceph. Cal. l.* 15, *c.* 27. *Suid. voce* Βασιλίσκος *et* Χειρίζω. *Vales. rerum franc. l.* 5.

Un armement si formidable fit trembler toute l'Afrique. Marcellin chassa les Vandales de la Sardaigne, et vint rejoindre Basilisque lorsqu'il étoit encore en Sicile. Héraclius et Marse, ayant rassemblé les troupes de l'Egypte, de la Thébaïde et de la Cyrénaïque, s'embarquèrent dans le port d'Alexandrie, et firent voile vers Tripoli. Il y défirent une armée de Vandales, réduisirent en peu de temps toutes les villes de cette province, et, laissant leurs vaisseaux dans le port de Tripoli, ils prirent la route de terre pour se rendre à la grande armée, qu'ils croyoient déjà aux portes de Carthage. Basilisque étoit arrivé à quatorze lieues de cette ville; et, s'il y eût sur-le-champ conduit sa flotte, il

s'en seroit rendu maître sans coup férir. Les Vandales, effrayés, ne songeoient qu'à prendre la fuite. Genséric lui-même, consterné de la perte de la Sardaigne et de la Tripolitaine, n'osoit espérer de se défendre contre une puissance capable de subjuguer l'univers. Il se rassura quand il vit le général romain demeurer à l'ancre au promontoire de Mercure. Cette inaction de Basilisque n'étoit pas l'effet de sa stupidité naturelle; il y entroit de la trahison. Aspar et son fils Ardabure, mécontens de Léon, qui s'étoit affranchi de leur tyrannie, craignoient que la conquête de l'Afrique ne rendît ce prince assez puissant pour oser les punir. Ariens fanatiques, ils étoient portés d'inclination pour Genséric, qu'ils regardoient comme le protecteur de leur secte. Connoissant l'ambition de Basilisque, ils lui avoient promis de l'aider de tout leur pouvoir à monter sur le trône, s'il faisoit échouer l'entreprise dont l'empereur lui confioit l'exécution ; et ce perfide leur avoit vendu à ce prix la fidélité qu'il devoit à son prince. Genséric, qui n'étoit point instruit de ce traité secret, songea de son côté à mettre en œuvre la corruption, qui lui avoit déjà si bien réussi dans l'expédition de Majorien. Il entretenoit toujours une flotte dans le port de Carthage, et des troupes prêtes à embarquer. Il les fit monter sur ses vaisseaux, et rassembla un grand nombre de barques légères, qu'il laissa vides. Comme il attendoit un vent propre à l'exécution du dessein qu'il méditoit, il envoya demander à Basilisque une trève de cinq jours pour aviser aux conditions de paix qu'il devoit proposer à l'empereur. Il accompagna cette demande d'une somme d'argent considérable, qu'il fit secrètement délivrer au général. L'avare Basilisque, ravi de voir qu'on lui payoit de nouveau une trahison à laquelle il s'étoit déjà engagé, accorda tout, et se tint en rade sans faire aucun mouvement, et sans observer ceux de l'ennemi. Dès que le vent, que Genséric attendoit avec impatience, eut

commencé à s'élever, les Vandales sortent du port pendant la nuit, et s'avancent vers le promontoire, traînant avec eux les barques, dont ils avoient fait des brûlots en les remplissant de matières combustibles. Arrivés près des Romains, ils mettent le feu à ces barques, qui, poussées par le vent, vont donner au milieu de la flotte romaine, et portent l'incendie dans tous les bâtimens dont elles approchent. Bientôt ce nombre prodigieux de mâts, de voiles et de cordages, n'offre plus que l'image d'une forêt que le feu dévore au milieu d'une nuit épaisse. La mer elle-même paroît une fournaise ardente. Les cris confus, mêlés au sifflement des vents, au mugissement des vagues, au pétillement des flammes, troublent les matelots et les soldats. Les uns, à demi-brûlés, se précipitent dans les flots; les autres, voulant gagner à la nage les vaisseaux qui ne sont pas encore embrasés, sont mis en pièces ou assommés à coups de crocs et de rames. Au milieu de cet affreux désordre, les Vandales fondent sur eux, les accablent de traits, abordent les navires qui échappent aux flammes. Il se livre autant de combats qu'il y a de bâtimens. Plusieurs Romains vendirent bien cher leur vie, à la honte de leur lâche commandant, qui fut le premier à prendre la fuite. L'histoire a conservé la mémoire du lieutenant-général de la flotte; c'étoit Jean Daminec, natif d'Antioche. Ce brave officier, environné d'ennemis qui s'étoient jetés sur son bord, se défendit long-temps avec une valeur héroïque. Il se fit un rempart de ceux qu'il abattoit à ses pieds. Enfin, accablé par le nombre, comme Genzon, fils de Genséric, touché de son courage, lui crioit de se rendre, lui promettant la vie, il sauta tout armé dans la mer, en disant : *Non, Jean ne se verra pas l'esclave de ces chiens.*

Tel fut le succès de la dernière expédition contre Genséric. Ni Léon, ni aucun autre empereur n'osa plus attaquer cet invincible ennemi. Basilisque, traînant

après lui les débris de sa flotte et de son armée, dont il avoit perdu plus de la moitié, retourna en Sicile chargé d'ignominie. Avant qu'il sortît de cette île, Marcellin, trop généreux pour contenir son indignation, fut assassiné. Après la perte de l'honneur, c'étoit la plus grande que l'empire pouvoit faire encore. Héraclius et Marse, ayant appris en chemin la défaite de l'armée, regagnèrent le port de Tripoli, et ramenèrent leur flotte en Egypte. Basilisque, qui méritoit autant de morts qu'il avoit perdu de soldats, arrivant à Constantinople, se réfugia dans l'asile de Sainte-Sophie. Vérine sa sœur obtint sa grâce; et, pour le soustraire à la haine publique, elle l'envoya en Thrace, à Héraclée. Son exil ne fut pas long; le crédit de l'impératrice lui rendit bientôt toute sa faveur; mais Aspar et Ardabure, ainsi qu'on le verra dans la suite, n'eurent pas le temps de le récompenser de sa trahison.

Evag. l. 2, c. 15. Theoph. p. 97, 111. Candid. p. 18. Anon. Vales. Agath. l. 4. Zon. t. 2, p. 50, 51. Malela, p. 30. Suid. voce Ἀρκαδία.

Léon commençoit à se défier de leurs intrigues; et, pour se ménager un appui contre des hommes si puissans et si audacieux, il songea à s'attacher la nation des Isaures. Ce peuple, qui n'étoit, dans l'origine, qu'un amas de brigands cantonnés dans les montagnes de l'Isaurie, s'étoit rendu fameux par ses ravages et par une réputation de valeur indomptable. Trascalissée, nommé par d'autres Tarasiscodisée, et aussi Aricmèse, étoit d'une race renommée entre ces montagnards, et sa naissance lui donnoit un grand crédit dans la nation. Léon l'attira auprès de lui, l'honora de la dignité de patrice, lui donna le commandement de sa garde, et, pour comble de faveur, il lui fit épouser Ariadne, l'aînée de ses deux filles. C'étoit approcher bien près du trône un barbare qui ne méritoit nullement cet honneur. Il étoit très-mal fait de corps et d'esprit, sans talens, sans aucune sorte de connoissances, sans mœurs, et même sans courage. Il avoit eu une première femme, nommée Arcadie, dont il lui restoit un fils. Il changea son nom

barbare en celui de *Zénon*, devenu célèbre par la grande puissance à laquelle s'étoit élevé Zénon l'Isaurien dans les dernières années de Théodose le jeune. Le nouveau Zénon fut encore revêtu d'une dignité que l'autre avoit possédée : il fut fait l'année suivante général des troupes d'Orient.

Pour le décorer de tous les titres qui pouvoient l'égaler aux plus illustres personnages de l'empire, Léon le nomma consul, et lui fit prendre le nom de *Flavius*, attaché depuis Constantin à la maison impériale. Marcien, fils d'Anthémius, fut son collègue pour l'Occident. Aspar, jaloux de la fortune de Zénon, qui détruisoit ses projets et les prétentions de Basilisque, résolut de faire périr le nouveau favori. Les barbares ayant fait une incursion dans la Thrace, Léon y envoya son gendre, avec ordre aux gouverneurs de lui fournir des troupes. Les soldats, gagnés par l'argent d'Aspar, formèrent le complot d'assassiner leur général. Ils étoient sur le point de l'exécuter, lorsque Zénon, averti à temps, se sauva à Sardique. Les soupçons tombèrent sur Aspar, qui étoit en effet l'auteur de cette intrigue criminelle.

An. 469.
Theoph. p. 100.

Ce fut peut-être la raison qui engagea l'empereur à éloigner Zénon, et à l'envoyer en Orient pour commander les troupes dont il étoit général. Zénon alla résider à Antioche, où il fut suivi par un moine brouillon et audacieux, nommé Pierre, et surnommé *le Foulon*, parce qu'il avoit exercé ce métier. Chassé de deux monastères à cause de la corruption de sa doctrine et de ses mœurs, il devint flatteur et parasite, fit sa cour aux personnes puissantes, qui étoient comme lui infectées des erreurs d'Eutychès, et s'insinua dans les bonnes grâces de Zénon. Arrivé à Antioche, il se joignit aux apollinaristes, qui étoient en grand nombre dans cette ville; il les souleva secrètement contre l'évêque Martyrius; et lorsqu'il eut allumé le feu de la discorde, il représenta à Zénon que l'unique moyen de calmer ces

Theod. lect. l. 1.
Theoph. p. 97, 98.
Niceph. Cal. l. 15, *c.* 28.
Cedr. p. 349.
Anastas. p. 44.
Till. Léon, art. 20, 21.

troubles étoit de se défaire de Martyrius, et d'établir un nouvel évêque. Il lui fit entendre en même temps qu'il se croyoit lui-même plus propre que personne à ramener les esprits. Il le pria de contribuer à cette bonne œuvre, et, pour lui en faire mieux sentir le mérite, il lui promit une grande somme d'argent. Zénon trouva ses raisons très-persuasives. Martyrius fut chassé, et Pierre installé en sa place. Aussitôt celui-ci leva le masque, et se déclara ouvertement pour la doctrine d'Eutychès ; ce qui excita dans la ville une grande division. Martyrius, s'étant retiré à Constantinople, y trouva des accusateurs qui le chargèrent de crimes atroces. Mais le patriarche Gennade, prélat vertueux et éclairé, défendit si bien son innocence, que l'empereur le renvoya avec honneur. Martyrius, de retour à Antioche, voyant la ville en désordre, et la faction de Pierre appuyée de tout le pouvoir de Zénon, crut devoir céder à l'orage. Il se démit publiquement de l'épiscopat, en reprochant au clergé et au peuple leur rébellion contre l'Eglise. L'usurpateur victorieux ne ménagea plus rien. Il assembla des synodes, dans lesquels il fit autoriser ses erreurs ; il ordonna des évêques qui lui ressembloient. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée ; il apprit bientôt que l'empereur, instruit par Gennade, avoit ordonné de le reléguer dans l'Oasis. Il prévint par la fuite l'exécution de cet ordre ; et, s'étant déguisé, il se rendit à Constantinople, où il se tint caché jusqu'au temps où Basilisque, devenu maître de l'empire, entreprit de relever le parti d'Eutychès. Julien fut élu selon les règles canoniques pour remplir le siége d'Antioche.

Cod. Just. l. 1 ; tit. 2, leg. 14 ; tit. 3, leg. 20, 31, 32, 35 ; tit. 11, leg. 8 ; l. 3, tit. 12, leg. 9. Theod. lect. l. 1.

Léon témoignoit beaucoup de zèle pour la religion et pour les intérêts de l'Eglise. Constantin avoit défendu de faire le dimanche aucun acte judiciaire, et, de tous les travaux, il n'avoit permis que ceux de l'agriculture. Les deux Théodoses avoient interdit pour ce jour-là toute espèce de spectacles : Léon recommanda, par une

nouvelle loi, la sanctification du dimanche. Il fut défendu d'exiger en ce jour le paiement des impôts ou des dettes particulières, de faire aucune procédure ni aucune vente; les divertissemens publics furent prohibés; et si le jour de la naissance des empereurs ou de leur élévation à l'empire, tomboit au dimanche, les fêtes et les spectacles ordinaires devoient être différés. Toute contravention à cette loi étoit punie de la privation des emplois et de la confiscation des biens. Il défendit encore d'aliéner les fonds appartenans aux églises; il confirma les priviléges qui leur avoient été accordés par les empereurs précédens, ainsi qu'aux hôpitaux et aux monastères. Mais la loi qu'il publia contre la simonie mérite d'être rapportée tout entière : « Lorsqu'il s'agit « (dit-il) de nommer un évêque, soit pour cette ville « impériale, soit pour toute autre église du monde « chrétien, c'est Dieu seul qu'il faut consulter; l'élec- « tion doit se faire selon la conscience, avec des inten- « tions pures et une persuasion sincère que celui qu'on « choisit est digne d'une place si sainte et si respectable. « Que personne ne prétende acheter l'épiscopat : le « prix du sacerdoce, c'est le mérite, et non la richesse. « Où la corruption ne s'étendra-t-elle pas, si elle pénètre « jusque dans la maison de Dieu? Que, l'avarice, cette « peste des mœurs, cesse donc d'approcher des autels : « qu'on la repousse loin du sanctuaire. Que, pour l'hon- « neur de notre siècle, on ne choisisse que des évêques « chastes, humbles, irréprochables, afin que la bonne « odeur de leur vertu purifie tous les lieux où ils por- « tent leurs pas. Loin de courir au-devant de l'épisco- « pat, il faut que celui qu'on destine à cette place se « fasse chercher; il faut qu'on soit obligé de le contrain- « dre; qu'il se refuse aux prières; qu'il se dérobe aux « sollicitations; qu'il ne se rende qu'à la nécessité d'ac- « cepter ce fardeau : il est indigne de cette place, s'il « n'y a pas été porté malgré lui. Si quelqu'un est con-

Chron. Alex.
Glycas, p. 264.
Malela, p. 28.

« vaincu d'y être entré par argent ; si l'on découvre « qu'un électeur en ait reçu, soit pour donner son suf- « frage, soit pour ordonner un évêque, le corrupteur et « celui qui s'est laissé corrompre, étant également cou- « pables, seront soumis aux mêmes peines. Tout accu- « sateur sera reçu à les poursuivre ; on procédera contre « eux comme criminels de lèse-majesté ; ils seront dé- « gradés du sacerdoce, et notés d'infamie à perpétuité. » Deux ans après, Léon, pour arrêter les cabales des mauvais moines, semblables à Timothée Elure, à Théodose de Jérusalem, et à Pierre le Foulon, défendit aux moines de sortir de leurs monastères et de se répandre dans les villes, laissant seulement cette liberté aux procureurs chargés des affaires de leur communauté, mais à condition que ceux-ci ne se mêleroient point de disputes de religion ; qu'ils ne tiendroient point de congrégations ; que, dans les contestations qui s'éleveroient entre les fidèles, ils ne chercheroient point à séduire les simples ; il les menace de châtimens rigoureux, s'ils sortent des bornes prescrites par cette loi.

Evag. l. 2, c. 14.

Constantinople et la Bithynie eurent beaucoup à souffrir cette année de l'abondance des pluies. Pendant trois ou quatre jours de suite, il tomba du ciel des torrens. Des villages entiers furent submergés ; des montagnes furent aplanies. Dans le lac de Boane, près de Nicomédie, il se forma plusieurs îles du limon, des pierres et des autres matières que les eaux avoient entraînées.

Ennod. vita Epiph. p. 371, et seq.

La dignité souveraine s'avilissoit de plus en plus en Occident. Magnus Félix, qu'Anthémius avoit fait patrice, fils de ce Gaulois célèbre qui avoit été consul et préfet du prétoire sous le règne de Majorien, quitta la cour, et se retira dans un monastère. Ricimer, qui, ne pouvant régner, ne pouvoit cependant se résoudre à obéir, se brouilla bientôt avec son beau-père. Comme ils avoient chacun leur cour, dès qu'on s'aperçut de leur

mésintelligence, les flatteurs qui les environnoient s'empressèrent de souffler le feu de la discorde. Ricimer, laissant Anthémius à Rome, se retira à Milan; et toute l'Italie appréhendoit les suites de cette rupture. En effet, on se préparoit de part et d'autre à la guerre. Anthémius accusoit Ricimer d'entretenir des intelligences avec les barbares, et de les exciter sous main à prendre les armes. Ricimer reprochoit à l'empereur ses injustes soupçons, et le représentoit comme un prince jaloux, ombrageux, implacable dans sa colère. Pour détourner une guerre civile près d'éclater, les personnes les plus distinguées de la Ligurie vinrent à Milan se jeter aux pieds de Ricimer, et le conjurer de tenter les voies de conciliation avant que d'en venir à des extrémités funestes. Le Suève eut bien de la peine à se résoudre à faire les avances envers son maître et son beau-père. Enfin il consentit à députer à Rome Epiphane, évêque de Pavie. Ce prélat n'avoit encore que trente ans; mais, son éminente vertu et sa profonde sagesse le faisant respecter de l'empereur et de tout l'empire, on le jugea plus propre que personne à une négociation si difficile. On dit qu'Anthémius, apprenant son arrivée, s'écria : *Que Ricimer sait bien emprunter la vertu qu'il n'a pas! qu'il sait bien couvrir sa malice! après m'avoir outragé, il me combat par ses ruses jusque dans les députations qu'il m'envoie. Il choisit le seul homme capable de me vaincre.*

Epiphane étoit éloquent, et ce talent étoit relevé par un extérieur noble et majestueux, qui attira les regards des courtisans. Lorsqu'il fut devant Anthémius : « Prince « (lui dit-il), nous devons rendre grâces à la Providence « divine de nous avoir accordé un empereur qui sait que « Dieu donne la bonté, et qui aime ses dons. Le maître « des souverains foule aux pieds l'orgueil des hommes; « il opère par la concorde ce que la bravoure ne peut « exécuter. Les monarques, qui sont ses images, doi- « vent, comme lui, écouter les prières. La clémence est

« le lustre de la puissance : elle la fait briller d'un doux « éclat qui la rend aimable. C'est cette vertu qu'implore « aujourd'hui Ricimer, ou plutôt toute l'Italie. En fai- « sant grâce à un barbare, vous la mériterez de Dieu « pour vous-même. Ce sera pour vous un triomphe glo- « rieux, et qui vous sera propre, d'avoir vaincu sans ré- « pandre de sang. Est-il une plus solide victoire que « celle qu'on remporte sur soi-même? Pouvez-vous « tirer d'un fier barbare une vengeance plus complète « que de le faire rougir à force de bienfaits? L'événe- « ment des combats est incertain; et, supposé qu'il se « décide en votre faveur, ce que les deux partis auront « perdu sera perdu pour votre compte. Considérez que « c'est mettre de son côté la justice et la raison que d'ê- « tre le premier à offrir la paix. » Anthémius répondit en soupirant qu'il avoit comblé Ricimer de faveurs; qu'il l'avoit honoré de son alliance; il s'étendit sur son ingratitude, sur ses entreprises contre l'état, sur ses liaisons avec les barbares: se fier à un gendre si perfide, n'étoit-ce pas lui fournir de nouveaux moyens de nuire? « Ce n'est pas (dit-il) que je le craigne; je suis le seul « homme de l'empire pour qui je n'appréhende rien; « mais je crains pour le salut de l'état, et c'est le seul « genre de timidité permis à un souverain. Je connois « Ricimer (continua-t-il), et c'est pour moi un grand « avantage : avoir démasqué un traître, c'est l'avoir « désarmé. Mais si vous êtes sa caution, vous qui, éclairé « de la lumière et soutenu de la grâce divine, pouvez « pénétrer et arrêter ses mauvais desseins, je ne vous « refuse rien. S'il vous trompe par ses artifices ordinai- « res, il se sera lui-même blessé avant que de prendre « les armes. Je me remets entre vos mains, et je vous « accorde la grâce que j'étois résolu de refuser à Ricimer. « C'est assurer mon vaisseau au milieu de la tempête que « de le gouverner par vos conseils. » Epiphane remercia l'empereur, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il inspiroit

au prince des sentimens si conformes à la bonté divine. Il prit le serment d'Anthémius, et retourna en Ligurie. Il arriva quatorze jours après à Pavie, où il fut reçu avec d'autant plus de joie qu'on avoit moins espéré la paix.

Quoique, sous des règnes si foibles, les concussions et même les trahisons demeurassent souvent impunies, quelquefois cependant la justice reprenoit ses droits, et rien ne contribuoit tant à faire succomber les coupables que leur audace et l'assurance qu'ils avoient de l'impunité. Arvande avoit été préfet de la Gaule pendant cinq ans, en deux fois. Dans sa première préfecture, il avoit gouverné la province avec beaucoup d'humanité. Dans la seconde, il l'avoit pillée sans miséricorde ; et ses exactions ne pouvant encore suffire aux dépenses excessives de son luxe, il avoit contracté des dettes énormes. Pour se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers, il crut n'avoir d'autre ressource que de brouiller les affaires, et de mettre la Gaule entre les mains des barbares, dont il espéroit de grandes récompenses. Il écrivit au roi des Visigoths pour l'engager à prendre les armes, à tomber sur les Bretons de l'Armorique, qu'il subjugueroit sans peine, et à partager la Gaule avec les Bourguignons. Il ajoutoit à ces conseils plusieurs projets extravagans, mais qu'il croyoit propres à réveiller l'humeur turbulente et belliqueuse du prince. Pendant qu'il tramoit cette intrigue criminelle, se croyant assuré de réussir, il redoubloit d'insolence, et accumuloit de plus en plus sur sa tête la haine publique dont il étoit chargé. Sa lettre fut interceptée par les principaux de la Gaule, qui épioient ses démarches. La province députa aussitôt à Rome Tonance Ferréol, ancien gouverneur, qui s'étoit fait chérir des peuples autant qu'Arvande en étoit détesté. On lui donna pour adjoints Thaumaste et Pétrone, recommandables par leur vertu et par leurs talens. Ils étoient munis d'un décret public, qui les commettoit

Sid. l. 1, ep. 7, et ibi Sirm. Cassiod. chr. Paul. diac. l. 6.

pour dénoncer le préfet au nom de toute la Gaule. Ils portoient en même temps la lettre d'Arvande, qui n'avoit aucune connoissance qu'elle eût été surprise. Sur la requête des Gaulois, l'empereur envoya ordre de l'arrêter et de le conduire à Rome par mer. Le coupable, étant arrivé, eut d'abord le Capitole pour prison, sous la garde d'Asellus, intendant des finances, qui étoit lié d'amitié avec lui. Ses amis, et entre autres Sidoine, lui conseilloient de rabattre de sa fierté et de son assurance, qui ne servoient qu'à le rendre plus odieux, et de se défier de ses adversaires, qui avoient peut-être quelque coup imprévu à lui porter, et qui ne cherchoient qu'à exciter sa hardiesse pour tirer de sa bouche quelque réponse téméraire. Il rebuta leurs conseils avec hauteur, les traitant de lâches, et disant qu'il savoit ce qu'il avoit à faire; que sa bonne conscience lui suffisoit, et que même il consentiroit à peine d'employer un avocat pour sa défense. Il continua de se promener, magnifiquement vêtu, dans le Capitole, de recevoir des visites, d'écouter avec complaisance les flatteries des parasites qu'il admettoit à sa table, de passer le temps dans les magasins des marchands, à se faire montrer et à acheter des bijoux et des étoffes précieuses, se plaignant sans cesse des lois, du gouvernement, du sénat et du prince. Enfin le sénat s'assembla pour procéder à l'examen. Il s'y rendit fort ajusté, et dans une parure brillante: ses adversaires, au contraire, se présentèrent en habit de deuil, dans un extérieur conforme au misérable état de la province, dont ils étoient députés. On fit entrer les deux parties; et comme les anciens préfets avoient droit de séance, Arvande, oubliant qu'il étoit accusé, alla s'asseoir auprès des juges. Ferréol, quoiqu'il fût sénateur, se tint avec ses collègues sur les derniers bancs de la salle. On écouta les plaintes des députés. Tant qu'ils ne parlèrent que des vexations d'Arvande, celui-ci ne perdit pas contenance, persuadé qu'un crime avoit cessé de l'être de-

puis qu'il étoit devenu si commun. Les accusateurs firent ensuite lecture de la lettre adressée au roi des Visigoths. On s'étoit attendu qu'il s'inscriroit en faux; et, pour le convaincre, on avoit arrêté son secrétaire, qui reconnoissoit l'avoir écrite sous sa dictée. Mais on n'eut pas besoin de cette déposition. Arvande, aveuglé par son arrogance, sans attendre qu'on l'interrogeât, s'écria qu'il étoit véritablement l'auteur de la lettre, et répéta trois ou quatre fois qu'il ne la désavouoit pas. Toute l'assemblée se récria : les juges prononcèrent que, de son propre aveu, il étoit coupable du crime de lèse-majesté. Ce ne fut qu'en ce moment que le bandeau lui tomba des yeux, et que, changeant de couleur, il vit l'abîme où il s'étoit lui-même précipité. On le déclara déchu des priviléges que lui avoient acquis deux préfectures. Alors, revêtu de ses magnifiques habits, sous lesquels il avoit paru insulter à ses juges, et qui ne lui attiroient plus que la risée et l'indignation du peuple, il fut conduit à la prison publique. Quinze jours après il reçut sa sentence de mort, et fut enfermé dans l'île du Tibre pour y attendre, dans les horreurs du plus affreux désespoir, le délai des trente jours, qui devoient, selon les lois, s'écouler entre la condamnation et le supplice. Pendant cet intervalle, Sidoine et ses autres amis (car les grands criminels en trouvent toujours) se donnèrent tant de mouvement, que l'empereur commua sa peine en celle de la confiscation et d'un bannissement perpétuel. Sidoine, dans le temps même qu'il intercédoit pour lui, ne pouvoit s'empêcher de dire qu'Arvande étoit bien lâche et bien malheureux, s'il craignoit rien plus que de survivre à tant d'ignominie.

Cette indulgence d'Anthémius encouragea les concussions et les rapines, et fit voir que ces avides ravisseurs, espérant toujours dérober à la confiscation une partie de leur pillage, ne sont point retenus par la crainte de l'exil, parce qu'ils ne connoissent point de

An. 470.
Sid. l. 2, ep. 1, 6; l. 5, ep. 13; l. 7, ep. 7. Damasc, apud Phot. p. 1040, 1049.

Suid. voce Σεβῆρος. Paul. diac. l. 6.

patrie, et qu'ils ne craignent que la mort. Séronat, successeur d'Arvande dans la préfecture des Gaules, l'imita dans ses extorsions, et reçut enfin la punition qu'Arvande avoit méritée avant lui. Cet événement doit tomber sur l'année suivante, dans laquelle Jordane, fils de Jean le Vandale, étoit consul avec Sévère. Ce Sévère étoit un païen né à Rome; mais le triste état de l'empire l'avoit déterminé à se retirer dans Alexandrie. Cette ville étoit alors le centre des études et du savoir. Il s'y appliqua aux lettres et à la philosophie, pour se distraire de la vue des maux dont son siècle étoit affligé. La bonne opinion qu'il avoit d'Anthémius le ramena en Italie, où il fut bientôt élevé au consulat et à la dignité de patrice. Séronat, aussi avare et aussi perfide que son prédécesseur, désoloit comme lui la province, et formoit des intrigues avec Euric, qu'il alloit souvent visiter, tantôt à Aire, tantôt à Toulouse. Il avoit dessein de lui livrer l'Auvergne; et, pour accoutumer les habitans au joug des barbares, il rendoit la justice selon les lois des Visigoths, au lieu de suivre les lois romaines. La noblesse, qui n'espéroit pas grand secours de la foiblesse d'Anthémius, songeoit déjà à quitter le pays; plusieurs embrassoient l'état ecclésiastique pour se sauver des violences du gouverneur. La rigueur des exactions produisit la disette; et c'étoit alors un proverbe répandu dans la Gaule, que ce qui faisoit une bonne année, c'étoit plutôt l'humanité des magistrats que la température des saisons. Les habitans de l'Auvergne ne s'abandonnèrent pas néanmoins, et firent connoître à Rome cet impitoyable concussionnaire. On leur rendit justice cette fois, et Séronat fut puni de mort. Romain, élevé au rang de patrice, subit le même sort. Il fut convaincu d'avoir aspiré à l'empire. C'étoit le même officier que Valentinien, vingt-deux ans auparavant, avoit député vers Attila avec Romule et Promote.

Sid. l. 1, ep.

Arvande et Séronat avoient excité le roi des Visi-

goths à dépouiller les Romains de ce qui leur restoit dans la Gaule. Ricimer, plus adroit, mais encore plus méchant, ennemi secret de l'empereur, son beau-père, cherchoit à le ruiner aux dépens même de l'empire, et à lui susciter des guerres qui découvriroient sa foiblesse. Genséric, plus redoutable et plus habile que tous ces traîtres, voulant enfin vivre en repos et occuper ailleurs les forces des deux empires, employoit l'argent et l'intrigue pour soulever les Ostrogoths en Orient, et les Visigoths en Occident. Euric, roi d'une nation belliqueuse, embrasé lui-même du désir des conquêtes, n'avoit pas besoin de tant d'aiguillons pour courir aux armes.

19; l. 7, ep. 6; l. 8, ep. 3, et ibi Sirm. Jorn. de reb. get. c. 45. 47. Greg. Tur. l. 2, c. 18, 19, 20, 25. Aimoin. l. 1, c. 7. Pagi ad Baron. an. 465. Till. Anthemius, art. 8. Vales. rerum franc. l. 5.

Il pouvoit ne s'occuper que de la guerre, sans craindre aucune révolution, aucun désordre dans ses états. Il avoit pour ministre Léon, homme de génie et d'une exacte probité, descendu de Fronton, célèbre orateur, consul sous Antonin, et qui avoit donné des leçons d'éloquence à Marc Aurèle. C'étoit ce Léon, aussi habile politique que savant jurisconsulte, qui dictoit au prince ce qu'il devoit répondre aux ambassadeurs, qui dressoit les traités, qui composoit les ordonnances. Quoiqu'il fît profession de la foi catholique, le prince arien, ennemi des orthodoxes, non-seulement l'épargnoit, mais le chérissoit même, parce qu'il sentoit l'importance de ses services et l'étendue de ses lumières. Il respectoit sa vertu. Le ministre, de son côté, ne s'étudioit qu'à concilier au prince l'affection de ses sujets, et méprisoit les richesses, uniquement curieux de science et d'honneur; frugal au milieu de la bonne chère, toujours simplement vêtu dans une cour où brilloit la magnificence; loin d'attirer sur lui les bienfaits du prince, il ne songeoit qu'à les répandre sur les autres, persuadé que le cœur des hommes de mérite étoit la plus utile conquête qu'il pût procurer à son maître.

Euric brûloit d'envie de réunir sous sa puissance tous

les pays compris entre la Loire, l'Océan, la Méditerranée et le Rhône. Anthémius, apprenant qu'il étoit prêt à se mettre en campagne, donna ordre de rassembler les troupes de la Gaule, et engagea Riotham, roi des Bretons de l'Armorique, à marcher contre les Visigoths. Ce prince s'étant embarqué à la tête de douze mille hommes, vint par la Loire, entra dans le Berri, et fut reçu dans Bourges. Comme Euric s'approchoit avec une armée nombreuse, Riotham, pour avoir seul l'honneur du succès, alla à sa rencontre avant que d'être joint par les troupes romaines. La bataille fut livrée près du bourg de Déols, sur les bords de l'Indre. Les Bretons, après avoir long-temps disputé la victoire, furent vaincus avec une grande perte; et Riotham, forcé d'abandonner le pays, se retira sur les terres des Bourguignons, qui tenoient pour l'empire. Ce succès rendit Euric maître d'une grande partie du Berri.

Dans le même temps, Childéric, roi des François, achevoit de conquérir le pays au-delà de la Loire. Odoacre, chef d'une troupe de Saxons, dont nous avons déjà parlé, étoit resté maître d'Angers depuis la mort d'Egidius, et gardoit cette ville au nom de l'empire. Il avoit avec lui quelques cohortes romaines commandées par le comte Paul. Ayant été battu par Childéric près d'Orléans, il s'enfuit à Angers; mais, ne se sentant pas en état de tenir contre le vainqueur, qui le poursuivoit opiniâtrément, il se sauva par la Loire. Childéric, étant arrivé le lendemain, força la ville, et fit massacrer le comte Paul. Le Saxon, découragé par ces mauvais succès, renonça au service de l'empire. Les Romains, dont il s'étoit détaché, se trouvèrent assez forts pour le battre; il perdit, dans une rencontre, un grand nombre de soldats; ce qui donna aux François occasion de s'emparer des îles de la Loire, où les Saxons s'étoient fortifiés, pour avoir la liberté de regagner l'Océan en cas de disgrâce. Odoacre, également maltraité par les Ro-

mains et par les François, prit le parti de traiter avec Childéric, et se joignit à ce prince pour attaquer les peuples de l'Armorique. Ils les vainquirent. Les Saxons s'établirent dans le pays de Nantes, et dans une partie de ce qu'on nomme aujourd'hui Normandie, où l'on trouve en effet, encore long-temps après, des Saxons près de Bayeux.

Les Bourguignons servoient les Romains plutôt par jalousie et par crainte des Visigoths que par attachement aux intérêts de l'empire. Dans le cours de cette guerre ils s'opposèrent constamment aux progrès d'Euric, et défendirent l'Auvergne, que ce prince s'efforçoit d'envahir. Ils possédoient alors un assez grand pays. On peut conjecturer qu'une partie leur avoit été cédée par les empereurs, et qu'ils s'étoient eux-mêmes peu à peu agrandis à la faveur des troubles de l'empire, devenu comme flottant par le fréquent changement des princes. Ils étoient maîtres de Lyon, de Vienne, de la province séquanoise et de celle qui porte aujourd'hui le nom de *Dauphiné*. Il paroît même qu'ils avoient passé la Saône, et que leurs états s'étendoient depuis Langres et Dijon jusqu'au-delà de l'Isère. Gondiac, étant mort vers ce même temps, laissa quatre fils, qu'il avoit eus de la sœur de Ricimer, et qui, ayant partagé le royaume de leur père, sont souvent, pour cette raison, nommés *tétrarques* dans les chroniques. C'étoit Gondebaud, Godigiscle, Chilpéric et Gondomar. Tous ces princes héritèrent du titre de maîtres de la milice de l'empire. Ils ne demeurèrent pas long-temps unis. Les deux plus jeunes, ayant appelé à leur secours les barbares d'au-delà du Rhin, firent la guerre à leurs aînés, et les battirent près d'Autun. Gondebaud disparut dans la défaite, et passa pour mort. A la faveur de ce bruit, il se sauva en Italie, où le crédit de Ricimer, son beau-père, le rendit assez puissant pour contribuer à faire un empereur, comme nous le verrons bientôt. Etant ensuite

Sid. l. 3, ep. 4; l. 5, ep. 6, 7.
Ennod. vit. Epiph. p. 202, 208, 400, 403, 404, 408.
Greg. Tur. l. 2, c. 23, 28; l. 3, c. 1.
Greg. Tur. epit. c. 11, 17.
Vignier. chr. burg.
Pagi ad Baron. an. 456.

revenu dans la Gaule, il se vit en peu de temps à la tête d'une nombreuse armée, assiégea dans Vienne ses deux frères, les força de se rendre, et les mit à mort. Il fit égorger tous leurs enfans mâles, et n'épargna que les filles de Chilpéric, dont l'aînée prit le voile dans un monastère, et la cadette fut élevée à la cour de son oncle. C'est la princesse Clotilde, qui, dans la suite, épousa Clovis. La femme de Chilpéric étoit estimée dans toute la Gaule pour sa sagesse et sa bonté ; mais sa vertu ne la sauva pas de la cruauté de son beau-frère : il la fit noyer dans le Rhône, et partagea le royaume de Bourgogne avec Godigiscle, qui lui avoit toujours été attaché.

An. 471.

Idac. chron. Marc. chr. Cassiod. chr. Vict. Tun. Candid. p. 18. Proc. Vand. l. 1, c. 6. Theoph. p. 101. Chron. Alex. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. get. c. 45. Idem de success. Niceph. Cal. l. 15, c. 27. Zon. t. 2, p. 49. Cedr. p. 350. Malela, p. 28. Joël, p. 171. Damasc, apud Phot. p. 1041.

Lorsque la nouvelle de la défaite de Basilisque étoit arrivée à Rome, le bruit s'étoit en même temps répandu en Occident qu'Aspar avoit été dépouillé de toutes ses dignités, et que son fils Ardabure avoit été puni de mort pour avoir favorisé les Vandales ; ce qui fait connoître que dès ce temps-là on les soupçonnoit généralement de trahison. Cependant Léon, soit qu'il n'en eût pas de preuves assez certaines, soit qu'il ne se crût pas assez fort pour punir des traîtres si puissans, ne fit alors contre eux aucune poursuite. Aspar, soutenu de ses trois fils, tous consulaires, ne rabattit rien de son insolence. Irrité contre l'empereur de ce qu'il différoit toujours d'exécuter sa promesse, il ne cessoit de décrier son gouvernement et de traverser toutes ses volontés. Il ne craignit pas même de lui manquer ouvertement de respect par des paroles très-offensantes. L'aigreur mutuelle en étoit venue à un tel point, que l'un ne pouvoit se conserver que par la perte de l'autre. Cependant Léon, moins fier et plus timide, tenta encore une fois de regagner cet esprit hautain et intraitable. Il se détermina enfin à lui tenir parole, et à donner la qualité de César à un de ses fils. Ardabure, qui étoit l'aîné, arien aussi obstiné que son père, ne pouvoit espérer de parvenir à l'empire. L'em-

pereur jeta les yeux sur Patrice, second fils d'Aspar. C'étoit un caractère plus doux et plus flexible; il paroissoit disposé à préferer une couronne à l'honneur de ses préjugés. Léon le déclara César; et pour lui donner plus de droit à ce titre, il lui fiança Léontie, sa seconde fille, qui n'étoit pas encore nubile. Un choix si peu attendu souleva toute la ville de Constantinople. Le sénat porta ses plaintes à l'empereur; le peuple insulta Patrice dans le Cirque; le clergé et les moines, suivis d'une foule d'habitans, ayant le patriarche à leur tête, vinrent au palais, suppliant à grands cris l'empereur de se désigner un successeur orthodoxe, et de ne pas exposer les catholiques aux traitemens cruels qu'ils avoient éprouvés sous les malheureux règnes de Constance et de Valens. Léon les apaisa en leur déclarant qu'il n'avoit choisi Patrice que parce que celui-ci renonçoit à ses erreurs, et que le nouveau César donneroit bientôt des preuves de la pureté de sa foi à la face de tout l'empire. On le crut sur sa parole, et les cris séditieux se changèrent en acclamations. Dès le commencement de cette émeute, Aspar et ses fils s'étoient retirés à Chalcédoine, dans l'église de Sainte-Euphémie. Le patriarche fut envoyé pour leur assurer qu'ils n'avoient plus rien à craindre; mais ils refusèrent de sortir de cet asile, si l'empereur ne venoit en personne pour les ramener en sûreté dans Constantinople. Léon voulut bien déférer à leurs désirs; il les traita magnifiquement dans son palais, et la concorde sembloit être rétablie. Mais le fier Aspar, prenant pour un outrage d'avoir eu besoin de grâce de la part de celui qu'il méprisoit comme sa créature, ne fut pas long-temps à renouer le fil de ses pernicieuses intrigues. Léon fut averti qu'Ardabure travailloit à soulever les Isaures, que l'empereur se flattoit d'avoir attachés à ses intérêts. Zénon lui manda en même temps que Martin, officier d'Ardabure, étoit venu lui découvrir que la résolution étoit prise de faire périr l'empereur. Sur cet avis, Léon envoya ordre à Zénon

de se rendre au plus tôt à Chalcédoine, pour être prêt à seconder son beau-père, au cas qu'il eût besoin de secours. Dès qu'il sut que Zénon y étoit arrivé, il manda au palais Aspar et ses fils. Ceux-ci s'y étant rendus sans défiance, Aspar et Ardabure furent massacrés par les eunuques. Patrice, percé de plusieurs coups, s'échappa, et ne reparut que sous le règne d'Anastase. Dans la suite, Zénon, qui ne put découvrir sa retraite, voulant lui ôter toute espérance d'épouser Léontie, la donna en mariage à Marcien, fils d'Anthémius, empereur d'Occident. Patrice, dans sa retraite, épousa une autre femme, dont il eut Vitalien, qui se rendit célèbre dans la suite. Ermenaric, troisième fils d'Aspar, le seul qui ne s'étoit pas trouvé au palais avec son père, s'enfuit en Isaurie. Zénon, dont il étoit aimé, ne le croyant pas complice des crimes de son père, favorisa son évasion, et lui fit dans la suite épouser la fille d'un de ses bâtards. Après la mort de Léon, Ermenaric revint à Constantinople, et y passa ses jours avec honneur. Telle fut l'issue des funestes intrigues de l'orgueilleux Aspar, qui, en se donnant un maître, avoit prétendu retenir le droit de lui commander. Quelque coupable qu'il fût, le surnom de *Macela*, que sa mort à fait donner à Léon, et que les auteurs de ce temps-là expliquent par le mot de *meurtrier*, montre que la postérité, ce juge incorruptible des souverains, n'approuve pas toujours ce qu'on appelle raison d'état; et qu'elle ne pardonne point à un prince qui, par sa foiblesse, s'est laissé réduire à la nécessité de substituer les assassinats aux formes régulières de la justice. Les biens d'Aspar furent confisqués, et l'empereur fit publier des édits qui ôtoient aux ariens toutes les églises, avec défense de tenir aucune assemblée.

Theoph. p. 101. Chron. Alex. Malela, p. 18.

Le massacre d'Aspar excita de grands mouvemens dans Constantinople. Chef de la milice, il avoit à ses ordres un grand nombre de troupes, la plupart de la nation des Goths, dont les officiers lui étoient dévoués. Ostrys, ca-

pitaine goth, qui portoit le titre de comte, vint à la tête de ses soldats pour forcer le palais : les gardes du prince résistèrent avec courage, et il y eut de part et d'autre beaucoup de sang répandu. Enfin Ostrys fut contraint de se retirer, emmenant avec lui une concubine d'Aspar, célèbre pour sa beauté. Quoique Aspar eût été odieux, le peuple ne put s'empêcher de donner des éloges à la fidélité et à la valeur d'Ostrys : on crioit par toute la ville *qu'Aspar, qui avoit trouvé tant d'amis pendant sa vie n'en avoit eu qu'un après sa mort.* Cependant Ostrys ne fut pas le seul. Théodoric le Louche, frère ou neveu de la femme d'Aspar, accourut à la nouvelle du massacre; et, s'étant joint à Ostrys, il vint avec lui jusqu'aux portes de Constantinople. La ville étoit en grand danger, si Basilisque et Zénon ne fussent venus au secours avec ce qu'ils purent rassembler de soldats. Leur arrivée dissipa les barbares, et rétablit la tranquillité dans la ville. Ostrys et Théodoric demeurèrent en armes, et ravagèrent la Thrace jusqu'à l'accord que Léon fit avec eux, et qui ne fut conclu que deux ans après.

Léon avoit à craindre que les rois ostrogoths établis en Pannonie ne se joignissent à ces nouveaux ennemis, qui sortoient de la même origine. Il voulut s'assurer de leur amitié. Théodémir faisoit alors la guerre en Germanie; il n'avoit pas oublié l'ingratitude de Hunimond, roi des Suèves, qui, lui étant redevable de la vie, étoit venu ravager son pays. Le roi des Ostrogoths laissa passer quatre années sans faire aucun mouvement. Enfin, lorsque les Suèves ne s'attendoient à rien moins qu'à une irruption soudaine, il se mit en marche au milieu de l'hiver, suivi d'une nombreuse infanterie; et, ayant passé le Danube, dont les eaux étoient glacées, il fondit sur eux, désola leur pays, et poussa ses ravages dans la contrée qu'habitoient les Allemands, leurs voisins et leurs alliés. A son retour en Pannonie, il reçut avec les plus vifs transports de joie son fils Théodoric, que Léon

Jorn. de reb. get. c. 55. Paul. diac. l. 6.

lui renvoyoit avec de riches présens. Ce jeune prince, âgé pour lors de dix-huit ans, en avoit passé dix à la cour de Constantinople. Plein de reconnoissance du traitement honorable qu'il y avoit reçu, il brûloit d'envie de se signaler en servant l'empire. Il apprit qu'un chef de Sarmates nommé Babaï, ayant traversé le Danube, avoit battu Camond, commandant des troupes romaines, et s'étoit emparé de Singidon, dans la Haute-Mœsie. Il rassembla aussitôt six mille volontaires, qu'il trouva entre ses amis et ses cliens, partit avec eux à l'insu de son père, alla chercher Babaï, le défit et le tua, reprit Singidon, et revint, couvert de gloire, annoncer à Théodémir son départ, sa victoire et sa conquête. Singidon ne fut pas rendue aux Romains; Théodémire la joignit à ses états, dont elle étoit frontière, et l'empereur aima mieux perdre cette place que l'amitié de ce prince guerrier.

An. 472.

Cassiod. Var. l. 4, ep. 50. Proc. Goth. l. 2, c. 4. Theoph. p. 103. Cedr. p. 350. Zon. t. 2, p. 50. Chron. Alex. Marc. chr. Theod. lect. l. 1. Pagi ad Baron.

L'année suivante un phénomène extraordinaire effraya Constantinople. Le onzième de novembre, tandis qu'on célébroit les jeux du Cirque, à l'heure de midi, l'air s'obscurcit tout à coup, et d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute la ville. On crut voir une pluie de feu qui tomboit du ciel avec abondance : mais ce n'étoit que des cendres sorties du mont Vésuve, et poussées par le vent jusqu'à cette distance. Les toits en demeurèrent couverts à la hauteur de quatre doigts. Quoique la cause en eût été reconnue, le peuple aima mieux continuer de croire que c'étoit un véritable feu, que la miséricorde divine avoit changé en cendres : et, en mémoire de cet événement, on institua des processions et des actions de grâces, qui se célébroient tous les ans au mois de novembre. Plusieurs villes furent renversées en Asie par des tremblemens de terre. Acace, évêque de Constantinople, voyant la décadence de l'empire en Occident, crut l'occasion favorable pour obtenir ce qu'Anatolius avoit en vain entrepris : que le siége de Constantinople fût élevé au-dessus de ceux d'Alexandrie

et d'Antioche. Il employa les sollicitations de l'empereur Léon. Mais le pape Simplicius s'y opposa avec tant de vigueur, que cette tentative demeura encore sans effet.

Après la mort d'Aspar et de son fils, Léon en avoit mandé la nouvelle à Anthémius. Ricimer, qui se sentoit aussi odieux à son maître qu'Aspar l'avoit été à Léon, conçut de la défiance ; il craignit que cet exemple ne lui devînt funeste ; et, pour sa propre sûreté, il résolut de prévenir Anthémius. Etant donc parti de Milan à la tête d'une armée, il marcha vers Rome, et campa près du pont Milvius. La ville étoit divisée en deux factions: les uns, fidèles à l'empereur, étoient résolus de soutenir un siége ; les autres, gagnés par Ricimer, vouloient qu'on lui ouvrît les portes de la ville. A la première nouvelle de cette révolte, Léon avoit envoyé Olybre pour rétablir la paix entre l'empereur et le rebelle. Quelques auteurs prétendent que Léon le fit partir avec le titre d'empereur pour régner en la place d'Anthémius, qu'il croyoit perdu sans ressource. Mais auroit-il si lâchement abandonné celui qu'il avoit lui-même élevé à l'empire, et au fils duquel il avoit donné sa fille en mariage? Il est plus vraisemblable qu'il choisit Olybre pour négocier la paix, et qu'il le préféra à tout autre, parce qu'il étoit bien aise de l'éloigner à cause de ses liaisons avec Genséric. Olybre se rendit à Rome en diligence, et, au lieu de travailler à faire cesser la guerre civile, il accepta la couronne que lui déféra la faction de Ricimer. Selon la chronique d'Alexandrie, Olybre fut forcé malgré lui de prendre le titre d'empereur : mais les pressantes sollicitations que Genséric renouveloit en sa faveur toutes les fois que le trône étoit vacant ne permettent pas de douter de son ambition. Anthémius, trahi par celui-même qui devoit être son libérateur, se réfugia dans l'asile de Saint-Pierre ; et ses sujets fidèles, n'osant plus sortir de leurs maisons, y

Evag. l. 2, c. 16. Ennod. vit. Epiph. p. 380. Cassiod. chr. Marcel. chr. Vict. Tun. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 101, 102. Jorn. de reb. get. c. 45. Paul. diac. l. 6. Joël, p. 171. Malela, p. 29, 30. Hist. miscell. Baronius. Pagi ad Baron. Vales. rerum franc. l. 5. Buch. Belg. l. 18, c. 7.

mouroient de faim et de maladie. Le rebelle entroit dans Rome lorsqu'un seigneur goth établi en Gaule, nommé Bilimer, zélé pour le service de l'empereur, y arriva avec un corps d'armée. Il y eut un sanglant combat au pont d'Adrien. Bilimer y perdit la vie, et ses troupes furent taillées en pièces. Ricimer, victorieux, s'empara de la ville le onzième de juillet; il la livra au pillage, à l'exception des deux quartiers où il cantonna ses troupes, et où ses partisans se retirèrent. C'étoit depuis soixante-deux ans la troisième fois que cette ville infortunée devenoit la proie d'un vainqueur barbare. Anthémius fut massacré; il avoit régné cinq ans et trois mois. Olybre demeura maître de l'empire, autant qu'il pouvoit l'être sous le glaive de Ricimer. Il fut bientôt délivré de ce tyran, qui mourut de maladie, et expira, dans les plus cruelles douleurs, le dix-huitième d'août suivant. Perfide, inhumain, abusant d'un pouvoir qu'il ne devoit qu'à la foiblesse de ses maîtres, quatre fois il donna, il arracha quatre fois la couronne impériale. Mais quoique tant de forfaits aient noirci sa mémoire, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il fut grand capitaine, et seul digne de ce nom en Occident. Il s'étoit emparé, malgré les papes, de l'église de Sainte-Agathe, où les ariens de Rome tinrent leurs assemblées. Olybre, par un sentiment de reconnoissance que son bienfaiteur, s'il eût vécu plus long-temps, auroit sans doute bientôt effacé, conféra la dignité de patrice à Gondebaud, neveu de Ricimer. C'est la seule action de son règne dont la mémoire se soit conservée. Il mourut de sa mort naturelle le vingt-troisième d'octobre de cette année, trois mois et douze jours après Anthémius, laissant de sa femme Placidie une fille nommée Julienne. Placidie passa ses jours en Orient, et Hunéric, successeur de Genséric, remercia, par une ambassade, l'empereur Zénon du traitement honorable qu'il faisoit à sa belle-sœur. Ce fut par cette considération que ce

roi des Vandales permit à l'église de Carthage d'élire un évêque. Zénon voulut d'abord donner Julienne pour femme à Théodoric, fils de Théodémir, à condition qu'il feroit la guerre à l'autre Théodoric, surnommé *le Louche*. Mais cette entreprise n'ayant pas eu de succès, elle épousa le général Aréobinde, célèbre du temps d'Anastase. Elle se signala par la fermeté avec laquelle elle résista à ce prince, qui vouloit la contraindre à condamner le concile de Chalcédoine.

Olybre étant mort, l'empire d'Occident, resserré dans des bornes étroites, et ne renfermant plus que l'Italie, la Dalmatie et une petite partie de la Gaule, demeura sans maîtres pendant quatre mois et demi. L'inutilité des derniers princes depuis Majorien avoit accoutumé les peuples à l'anarchie; à peine s'étoit-on aperçu, sous les trois règnes précédens, qu'il y eût un souverain. Tant de chutes précipitées n'effrayèrent point Glycérius. Il étoit officier de la garde impériale. Le patrice Gondebaud, qui auroit bien voulu succéder à la puissance de son oncle Ricimer, lui persuada de prendre la pourpre, et lui ménagea le suffrage des soldats. Il fut proclamé Auguste à Ravenne, le 5 de mars 473, sans avoir demandé le consentement de Léon. On ne sait rien de la naissance de Glycérius, ni de ses aventures jusqu'à son avénement à l'empire; et tout ce qu'on sait de son règne, c'est qu'il avoit quelque probité; qu'il honoroit beaucoup le saint évêque Epiphane; qu'à la prière de ce prélat il pardonna aux habitans de Pavie une insulte qu'ils avoient faite à sa mère, et qu'à force d'argent il détourna de l'Italie une armée d'Ostrogoths qui venoient en faire la conquête. Voici ce que l'histoire nous fournit sur cette expédition.

AN. 473. *Cassiod. chr. Marcel. chr. Evag. l. 2, c. 16. Jorn. de reb. get. c. 45. Theoph. p. 102. Paul. diac. l. 6. Ennod. vit. Epiphan. p. 381. Till. Odoacre, art. 1.*

Ricimer avoit contenu les Ostrogoths, qui redoutoient sa valeur. Après sa mort, ils se trouvèrent trop resserrés dans les bornes de la Pannonie. Comme leurs fréquentes incursions avoient désolé tout le pays au-delà du Da-

Jorn. de reb. get. c. 56. Paul. diac. l. 6. Buch. Belg. l. 18, c. 8.

nube, accoutumés au pillage, ils demandèrent à leurs princes de les conduire sur les terres de l'empire, et de leur procurer un établissement plus commode. Leurs rois convinrent entre eux que Théodémir, qui avoit de plus grandes forces, entreprendroit la conquête la plus difficile, et qu'il attaqueroit l'empire d'Orient en Illyrie tandis que Vidémir se jeteroit en Italie, où il devoit trouver moins de résistance. Vidémir, à la tête de tout son peuple, prit sa route par le pays des Ruges, qui habitoient alors ce qu'on appelle aujourd'hui la basse Autriche. En vain Flaccitée, roi des Ruges, voulut lui disputer le passage; Vidémir traversa et pilla le Norique; mais il mourut en entrant en Italie. Son fils, qui portoit le même nom que lui, se laissa gagner par les présens que lui envoya Glycérius, et passa en Gaule, où il se joignit aux Visigoths, avec lesquels cette branche des Ostrogoths demeura confondue. Le jeune Vidémir se contenta de partager la gloire et la fortune d'Euric, qu'il aida dans les conquêtes que ce prince fit en Gaule et en Espagne.

Jorn. de reb. get. c. 56. Sigon. de imp. occid. Vales. rerum franc. l. 5.

Théodémir fut plus heureux. Après avoir passé la Save sans opposition de la part d'une peuplade de Sarmates établis sur les bords de cette rivière, il alla s'emparer de Naïsse, et prit Ulpiane par composition. Il força plusieurs passages, qui jusqu'alors étoient regardés comme impraticables. Ayant pénétré en Thessalie, il prit et pilla Héraclée et Larisse. La valeur héroïque de son fils Théodoric ne contribuoit pas moins à ses succès que son propre courage. Etant revenu à Naïsse, il y laissa garnison, et marcha vers Thessalonique, capitale de toute l'Illyrie. Léon y avoit envoyé le patrice Clarien pour la défendre. Dès le commencement du siége, Clarien, jugeant qu'il ne pouvoit tenir longtemps contre de si puissans efforts, prit le parti de traiter avec Théodémir, qui se fit payer une grande somme d'argent pour consentir à se retirer. Cet accommode-

ment particulier entraîna la paix générale. L'empereur, étant entré en négociation, céda aux Goths les territoires de Pautalie, d'Europus, de Bérée, de Médiane et de plusieurs autres villes dans cette partie de l'Illyrie. C'étoit établir sur la frontière de la Thrace des voisins dangereux; mais, dans l'état où se trouvoit l'empire, on croyoit gagner tout ce qu'on n'étoit pas forcé d'abandonner.

Cette paix étoit d'ailleurs nécessaire pour empêcher Théodémir de donner la main aux autres Ostrogoths, qui, depuis deux ans, désoloient la Thrace. Ostrys et Théodoric le Louche continuoient de venger la mort d'Aspar. Léon leur envoya Logius le silentiaire pour entendre leurs propositions. Ils demandoient *que Théodoric fût mis en possession de l'héritage d'Aspar ; qu'on lui accordât un établissement dans la Thrace ; qu'on lui conférât la charge de général de l'infanterie et de la cavalerie qu'Aspar avoit possédée.* Léon rejetoit les deux premières demandes; il accordoit seulement la troisième, qu'il semble cependant qu'il auroit dû principalement refuser. L'héritage d'Aspar et quelque coin de la Thrace étoient-ils donc d'un plus grand prix qu'une charge qui mettoit entre les mains de Théodoric toutes les forces de l'empire? Quel gouvernement que celui où l'argent est plus estimé que l'honneur et la sûreté! Théodoric, irrité du refus, envoya une partie de ses troupes assiéger la ville de Philippes, et alla lui-même avec le reste attaquer Arcadiopolis. Il la prit par famine, les habitans, qui attendoient inutilement du secours, s'étant laissé réduire à une telle extrémité, qu'ils mangèrent les chevaux, et même les cadavres humains. Les troupes qui assiégeoient Philippes se contentèrent de brûler les faubourgs, et ne firent point d'autre dommage. Les Goths, après avoir tout ravagé, ne trouvant point eux-mêmes de quoi subsister, entrèrent en négociation. La paix fut faite à condition que l'empereur leur paieroit

Malc. p. 92, 93.

tous les ans deux mille livres d'or; que Théodoric posséderoit en propriété un canton de la Thrace; qu'il seroit revêtu de la charge de maître de l'une et de l'autre milice; qu'il auroit le titre de roi des Goths; que l'empereur ne donneroit retraite à aucun déserteur; et que les Goths serviroient l'empire dans toutes les guerres, excepté contre les Vandales. Cette exception achève de faire connoître que Genséric étendoit ses intelligences chez tous les ennemis de l'empire, et qu'il entretenoit ces mouvemens.

Malc. p. 91, 92. *Proc. pers. l.* 1, *c.* 19.

Léon se rendoit méprisable aux barbares. Par le traité conclu avec les Perses sous le règne de Théodose le jeune, on étoit convenu que ni les Romains, ni les Perses ne prendroient sous leur protection les Sarrasins qui se détacheroient de leur souverain naturel. Le Sarrasin Amorcèse, soit par mécontentement, soit par inconstance, quitta la Perse, et se retira en Arabie. Il se mit à ravager les pays voisins, épargnant les sujets de l'empire, mais traitant en ennemis les Sarrasins tributaires de la Perse. Ayant peu à peu étendu ses conquêtes, il s'empara de l'île de Jotabé, qui appartenoit aux Romains, dans le golfe Arabique; cette île est éloignée d'environ quarante-cinq lieues de la pointe du golfe, où étoit située la ville d'Aïla. Amorcèse chassa les officiers commis pour le recouvrement des impôts, se les fit payer à lui-même, et se rendit maître des bourgs et des villages établis sur la côte du golfe. Malgré cet acte d'hostilité, il rechercha l'alliance de Léon, et voulut obtenir de lui le commandement de tous les Sarrasins de l'Arabie pétrée, qui reconnoissoient l'autorité de l'empire. Dans ce dessein, il députa d'abord Pierre, évêque du pays; ensuite, sur l'invitation de l'empereur, il se rendit lui-même à Constantinople. Léon, oubliant le traité fait avec les Perses, le reçut avec distinction, le fit manger à sa table, et sous prétexte qu'il méritoit des honneurs singuliers pour avoir embrassé la religion chrétienne, il le

fit asseoir dans le sénat au-dessus de tous les patrices. Il lui céda l'île de Jotabé, et beaucoup plus encore qu'il ne demandoit, et ne le congédia qu'après lui avoir donné son portrait enrichi de diamans de grand prix. Il obligea même chacun des sénateurs à lui faire un présent. Tant d'honneurs rendus à un chef de brigands avilissoient l'empereur, et inspiroient au Sarrasin même plus de fierté et de présomption que de reconnoissance. On blâmoit encore Léon d'avoir fait connoître à ce barbare le mauvais état de l'empire en lui permettant de traverser tant de villes, où il n'avoit trouvé que du luxe et du désordre, et point de soldats. On jugeoit que, si l'empereur vouloit lui accorder l'honneur de commandant, il devoit lui en envoyer le brevet en Arabie, plutôt que de lui laisser voir de si près la majesté romaine presque entièrement éclipsée.

Zénon étoit chéri de son beau-père, ce qu'il devoit moins sans doute à ses qualités personnelles qu'à l'adresse de sa femme Ariadne. Cette princesse vouloit régner, et elle avoit disposé son père à désigner Zénon pour son successeur. Ce dessein révolta le peuple de Constantinople. Le nom des Isaures étoit odieux, et la difformité de Zénon augmentoit encore l'aversion publique. Ce sentiment de haine fut porté à un tel excès, que le peuple se souleva dans les jeux du Cirque, et massacra un grand nombre d'Isaures. Léon, n'espérant pas ramener les esprits, nomma Auguste, son petit-fils, qui portoit aussi le nom de *Léon*. C'étoit un enfant qui, sur la fin de 463, ne pouvoit avoir que quatre ans, Ariadne, sa mère, n'ayant épousé Zénon que vers la fin de 468. Ce choix fut agréable au peuple, qui, dans ce jeune prince, considéroit son aïeul plutôt que son père.

Candid. p. 18. Theod. lect. l. 1. Theoph. p. 102. Evag. l. 2, c. 17. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Zon. t. 2, p. 51. Cedr. p. 350. Marcel. chr. Vict. Tun. Cassiod. chr. Glycas, p. 264.

Le nouvel Auguste fut seul consul l'année suivante, et se vit bientôt seul empereur. Dès le mois de janvier, son aïeul mourut d'une dysenterie. La maladie fut longue, et consuma tellement ce prince, qu'il ne lui

An. 474.

Evag. l. 2, c. 17. Marc. chr. Vict. Tun. Cassiod. chr.

Cedr. p. 350. *Zon. t. 2, p. 51.* *Malela, Theoph. p. 103.* *Glycas, p. 163.* *Manas. p. 60.* *Joël, p. 171.*

resta plus que la peau sur les os. Il avoit vécu soixante-treize ans, et en avoit régné dix-sept moins quelques jours. Il fut enterré dans le mausolée de Constantin. Les Grecs lui ont donné le surnom de *grand*, quoique dans ses actions on ne voie rien qui mérite un titre si honorable. Les objets croissoient sans doute aux yeux de la nation, à mesure qu'elle perdoit de sa propre grandeur. Léon ne se rendit mémorable que par la fondation de quelques églises.

Candid. p. 18. *Anon. Vales.* *Theoph. p. 203.* *Chron. Alex.* *Evag. l. 2, c. 17.* *Theod. lect. l. 1.* *Zon. t. 2, p. 51.* *Cedr. p. 350.* *Malela, Ado. chr. Paul. diac. l. 6.* *Baronius.*

Vérine, veuve de Léon, acquit, par la mort de son mari, plus de pouvoir qu'elle n'en avoit eu pendant qu'il vivoit. Cette femme ambitieuse, dont les vices s'étoient jusqu'alors couverts du voile d'une fausse piété, s'étant jointe à sa fille Ariadne, travailla de concert avec elle à gagner les esprits en faveur de Zénon. Elles réussirent auprès du sénat et de l'armée. C'étoit déjà Zénon qui gouvernoit sous le nom du jeune empereur; mais elles craignoient que, dans le cours d'une longue régence, le prince ne leur échappât, et que Zénon, étant sans titre, ne fût écarté par quelque étranger plus capable que lui de soutenir le poids des affaires. Elles se flattoient de gouverner Zénon, qui ne s'occupoit que de ses plaisirs, et qui devoit toute sa fortune à sa belle-mère et à sa femme. Elles résolurent donc de l'associer à la souveraineté; et Ariadne ayant fait la leçon à son fils, le neuvième de février elle le conduisit à l'Hippodrome, et le plaça sur un trône comme pour le montrer au peuple. Zénon s'étant approché pour lui rendre son hommage, le prince lui mit le diadème sur la tête, et le déclara son collègue en le nommant Auguste. Léon ne vécut pas long-temps après. Au mois de novembre suivant il mourut de maladie, et l'on soupçonna son père de l'avoir empoisonné. Plusieurs auteurs ont écrit que Zénon, voulant poignarder son fils, Ariadne, qui conservoit encore un reste de compassion maternelle, substitua une autre victime; et qu'ayant tenu caché le

jeune enfant, elle l'engagea ensuite dans la cléricature, où il vécut jusqu'au règne de Justinien. Mais ce récit a tout l'air d'une fable.

Les soupçons ne furent point étouffés par la conduite que tint le nouvel empereur. Esclave des passions les plus infâmes, il sembloit ne faire consister le privilége de souverain que dans la liberté de les satisfaire impunément à la face de toute la terre. Lâche et fanfaron, il paroissoit toujours prêt à marcher en personne contre les barbares; et lorsque ses armées n'attendoient plus que sa présence, il se replongeoit dans ses débauches. Ignorant et sans expérience, il gouvernoit au gré de ses caprices; colère, défiant, jaloux, n'oubliant jamais les injures qu'il croyoit avoir reçues. Ce fut de la disgrâce et de la mort qu'il paya les plus importans services. Son avarice fut différente de celle de Léon. Celui-ci avoit accumulé des trésors qui auroient pu servir à relever l'empire : Zénon pilloit pour répandre; aussi prodigue que ravisseur, il eut bientôt dissipé les sommes immenses que Léon lui avoit laissées; et, pour continuer ses profusions, il accabla ses sujets d'impôts. L'Egypte payoit avant lui cinquante livres d'or : il fit tout d'un coup monter cette contribution à cinq cents livres. Tout méchant qu'il étoit, il vouloit être loué, et il affectoit des vertus qu'il n'avoit pas. Dans ce dessein, il répandoit des aumônes, qui ne lui coûtoient que des crimes et d'injustes confiscations. Par une vanité encore inconnue dans ce temps-là, il se faisoit peindre les sourcils, les cheveux et la barbe, s'imaginant corriger ainsi sa laideur naturelle. Faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle, il consultoit le saint solitaire Daniel, et bien plus souvent des magiciens, qui abusoient de sa stupide crédulité. Il réunissoit tous les vices de la bassesse qu'il tenoit de son éducation grossière avec ceux de la puissance qu'il avoit acquise sans la mériter.

Evag. l. 3, c. 1, 3, 27. *Theoph. p.* 103. *Malc. p.* 87, 97. *Damasc, apud Phot. p.* 1058. *Zon. t.* 2, *p.* 51. *Cedr. p.* 351, 354. *Suid. vocib.* Ζήνων, Δούλκιος, Ἐρύθριος.

Il avoit eu d'Arcadie, sa première femme, un fils qu'il nomma Zénon, et qu'il destinoit à lui succéder. Il lui conféra de bonne heure plusieurs dignités, et lui donna des maîtres pour le former aux exercices. Mais la jeunesse de la cour s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et le plongea dans un abîme de débauches. Bientôt, dégoûté de toute occupation honnête, enivré du poison de la flatterie, ne voyant que le diadème qui lui étoit destiné, enflé d'un orgueil et d'une arrogance qui se montroit sur son visage et dans sa démarche, il traitoit les autres hommes comme ses esclaves. La Providence divine voulut bien épargner à l'empire les maux dont ce monstre naissant sembloit le menacer. Une cruelle dysenterie l'emporta dans sa première jeunesse. Zénon avoit deux frères, plus capables d'exciter sa méchanceté naturelle que de la retenir. L'un, nommé Conon, n'usoit de son pouvoir que pour répandre le sang; c'étoit un barbare affamé de meurtre et de carnage. Il paroît qu'il mourut avant Zénon. L'autre, nommé Longin, lui survécut pour le malheur de l'empire. Tous les deux abusoient de l'autorité de l'empereur pour ravager les provinces, envahissant les riches possessions, et vendant l'impunité aux plus grands criminels. Mais Longin étoit plus odieux par ses débordemens. Toujours ivre, il passoit sa vie avec des libertins et des courtiers de débauches, qui, en même temps qu'ils lui faisoient leur cour, trompoient son incontinence. Après lui avoir promis de lui livrer des femmes distinguées par leur naissance et par les dignités de leurs maris, ils lui amenoient dans de superbes équipages des prostituées richement vêtues, qui se paroient des noms les plus illustres. Toutes les fois qu'il sortoit en public, il affectoit de jeter au peuple des bracelets et d'autres bijoux. Il faisoit enlever les femmes et les filles même des magistrats, lorsqu'elles avoient le malheur de plaire à ses yeux. Il ne respectoit pas davantage les lois de la religion.

Etant à Pèges, ville de la Mégaride, près de l'isthme de Corinthe, il apprit qu'il y avoit dans le voisinage un monastère de filles fort pauvres, mais dont plusieurs étoient très-belles. Il s'y introduisit sous prétexte de leur distribuer des vivres et des habits, et n'en sortit qu'après avoir profané par ses violences cette retraite sacrée.

Dans une cour si corrompue il n'y avoit que deux hommes de bien: c'étoit Erythre, préfet du prétoire, et le patrice Pélage. Nous aurons occasion dans la suite de faire connoître celui-ci. Mais nous ne pouvons différer de parler d'Erythre, parce qu'il se retira des affaires dès le commencement du règne de Zénon. Il exerçoit avec honneur les fonctions de la préfecture lorsque Zénon parvint à l'empire. Dès qu'il vit le trésor épuisé par le luxe et par les débauches du prince, comme il étoit trop humain pour lui chercher des ressources dans l'oppression des sujets, déjà surchargés d'impôts, il demanda sa retraite, et l'obtint aisément. Tout l'empire, excepté Zénon et sa cour, fut sensiblement affligé de perdre l'unique magistrat qui s'occupoit du bien public. L'indignité de Sébastien, son successeur, augmenta encore les regrets. Celui-ci trafiquoit de tous les emplois. Lorsque l'empereur conféroit une charge, le préfet la rachetoit pour la revendre plus cher à un autre; et le prince partageoit avec lui le profit de cet infâme commerce. Sébastien ne trouvoit rien d'injuste ni de difficile pour s'enrichir lui-même en fournissant à l'insatiable avidité de Zénon.

Léon n'avoit reconnu pour empereurs ni Olybre, ni son successeur Glycérius. Se croyant en droit de donner un maître à l'Occident, quelques mois avant sa mort, il avoit envoyé en Italie Julius Népos, après lui avoir fait épouser une nièce de sa femme Vérine. Népos, fils de Népotien, qui avoit commandé en Dalmatie, étoit, par sa mère, neveu de Marcellin, que nous avons vu maître d'un canton de cette province. Léon fit partir

Jorn. de reb. get. c. 45. Idem de reg. success.
Evag. l. 2, c. 16.
Theoph. p. 102.
Marc. chr.
Sid. l. 5, ep. 6; l. 8, ep. 7.
Anon. Vales.
Malc. apud

Phot. p. 171. Cassiod. chr. Pagi ad Baron. Buch. Belg. l. 18, c. 10.

avec lui un de ses officiers nommé Domitien, qui avoit ordre de le proclamer empereur lorsqu'il seroit arrivé en Italie. Népos, s'étant embarqué avec des troupes, entra dans le port de Ravenne, d'où Glycérius, averti de son approche, étoit sorti pour se sauver du côté de Rome. Le nouvel Auguste le poursuivit, et l'ayant assiégé dans Porto, à l'embouchure du Tibre, il le força de se rendre et de renoncer à l'empire. On lui coupa les cheveux, et il fut sur-le-champ ordonné évêque de Salone en Dalmatie. Il avoit régné environ quatorze mois. Népos reçut de nouveau à Rome le titre d'empereur, le 24 de juin, lorsque Zénon régnoit déjà en Orient, conjointement avec le jeune Léon. Sidoine fait un grand éloge de Népos; il le représente comme un prince zélé pour la justice, qui, pour l'avancement de ses officiers, ne considéroit que la capacité et la vertu, sans avoir aucun égard à la fortune. Gondebaud, qui avoit gouverné l'Italie pendant près de deux ans sous les règnes d'Olybre et de Glycérius, s'enfuit en Bourgogne, et tâcha de soulever ses frères contre le nouvel empereur. Mais Népos avoit déjà pris soin de prévenir ces princes par des présens et par la concession de quelques villes.

Sid. l. 3, ep. 1, 3, 4, 8; l. 5, ep. 6, 12; l. 6, ep. 6; l. 7, ep. 6, 7, carm. 12, et ibi Sirm. Ennod. vita Epiph. p. 381. Jorn. de reb. get. c. 45. Pagi ad Baron. Lucan. phars. l. 1.

Euric ne fut pas si aisé à contenir. Plein de mépris pour ces empereurs éphémères, jugeant bien que Népos, assis sur un trône si chancelant, n'y seroit pas plus assuré que ses prédécesseurs, il crut l'occasion favorable pour achever de se rendre maître de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Il ne lui restoit plus à conquérir que l'Auvergne. Les Auvergnats s'étoient autrefois flattés du nom de frères des Romains : ils prétendoient tirer comme eux leur origine de la ville de Troie. Ces traditions, quoique fabuleuses, les attachoient à l'empire, et les vexations de leurs derniers gouverneurs n'avoient pu étouffer en eux cette ancienne affection. Euric étant venu assiéger la capitale du pays, nommée aujourd'hui Clermont, dont Sidoine étoit alors évêque, les

habitans souffrirent avec patience la faim, le fer, le feu, la peste et tous les maux d'un siége opiniâtre. Après avoir repoussé les assauts des Visigoths, ils sortoient eux-mêmes de leur ville, et alloient les attaquer dans leurs retranchemens, brûlant, renversant, détruisant toutes les machines et tous les ouvrages. Leurs faubourgs étant réduits en cendres, et leurs murs en partie abattus, ils fermoient les brèches avec des palissades, et ne rabattoient rien de leur constance et de leur hardiesse. Les Bourguignons, qui étoient venus à leur secours, enfermés avec eux dans la ville, leur étoient à charge plus qu'ils ne les défendoient, s'emparant des subsistances; en sorte que les habitans, mourant de faim, arrachoient les herbes qui croissoient au pied de leurs murailles; et cette nourriture misérable, souvent pernicieuse, faisoit périr les uns, tandis qu'elle soutenoit à peine la vie languissante des autres. Mais leur principale défense consistoit dans la valeur et dans l'activité d'Ecdice : il étoit né dans leur ville, et avoit épousé une fille de l'empereur Avitus. C'étoit un excellent guerrier, et, selon la remarque d'un auteur contemporain, dans cette décadence de l'empire d'Occident, ce n'étoient pas les gens de mérite qui manquoient à l'état, mais les places et les emplois qui manquoient aux gens de mérite. Ecdice se trouva hors de Clermont lorsque Euric vint en former le siége. A cette nouvelle, il accourut escorté seulement de dix-huit cavaliers, et donna tête baissée sur l'armée ennemie, qui, étonnée de cette attaque imprévue, et le croyant mieux accompagné, se retira sur une hauteur escarpée. Ecdice leur tua plusieurs soldats de leur arrière-garde, et, sans avoir perdu un seul de ses gens, il entra comme en triomphe dans la ville, au milieu des cris de joie des habitans, qui, du haut de leurs murailles, avoient été spectateurs de cette action hardie. Il partagea la bourgeoisie en divers corps, et forma une petite ar-

mée, à la tête de laquelle il fit de fréquentes sorties, et toujours avec succès. Dans ces combats les Goths étoient si maltraités, qu'afin de cacher leur perte, ils coupoient la tête à leurs morts, qu'on distinguoit aisément à leur longue chevelure. Enfin, l'hiver approchant, Euric fut obligé de lever le siége, bien résolu de revenir au printemps, et de ne pas quitter cette entreprise qu'il n'eût réduit Clermont sous sa puissance.

Sid. l. 3, ep. 2; l. 6, ep. 12. Greg. Tur. l. 2, c. 24.

La retraite des Visigoths laissa la ville en proie à deux maux plus redoutables que l'ennemi. La division se mit entre les habitans, les uns voulant soutenir un nouveau siége, et les autres abandonner la ville. En même temps une affreuse famine désoloit tout le pays que les Visigoths avoient ravagé. Un prêtre de Lyon, nommé Constance, dont la vertu étoit connue et respectée en Auvergne, vint rétablir la concorde. Par ses larmes, par ses prières, par la force de sa persuasion il ramena dans la ville ceux qui s'étoient déjà retirés, et anima tous les habitans à réparer les brèches de leurs murailles, et à se mettre en état de défense. On trouva dans les richesses et dans la générosité d'Ecdice une ressource contre la famine. Aussi charitable que courageux, il envoya ses domestiques dans les territoires voisins avec des chevaux et des chariots, pour lui amener ceux qui manquoient du nécessaire. Toutes ses maisons, à la ville et à la campagne, devinrent des hôpitaux où l'on distribuoit des alimens à tous les pauvres tant que dura la disette. Il s'y rassembla plus de quatre mille personnes des deux sexes. L'abondance étant revenue, il leur fournit des voitures pour retourner chacun dans leurs demeures. Saint Patient, évêque de Lyon, donna aussi, dans cette famine, des marques d'une charité vraiment pastorale. Ce fut alors que Sidoine, pour attirer la miséricorde divine sur l'Auvergne accablée de tant de maux, établit dans son diocèse les processions des Ro-

gations, que saint Mamert, évêque de Vienne, avoit instituées, six ans auparavant, pour le sien, dans une calamité publique.

L'hiver se passa en négociations du côté des Romains, et en préparatifs de guerre de la part des Visigoths. Népos, ne se sentant pas assez fort pour soutenir la guerre contre Euric, lui envoya le questeur Licinien pour traiter avec lui. Ce député étoit en même temps chargé de porter à Ecdice le brevet de patrice, dignité qu'Anthémius lui avoit promise autrefois. Licinien avoit toutes les qualités d'un habile négociateur; il étoit d'ailleurs incapable de trahir les intérêts de son maître, ce qui étoit alors devenu très-ordinaire. Cependant il ne put réussir. En vain plusieurs évêques de la Gaule se joignirent à lui pour le seconder, Euric ne voulut entendre à aucune proposition, si on ne lui cédoit l'Auvergne : il menaçoit même de passer le Rhône et de pousser ses conquêtes jusqu'au pied des Alpes. Les Auvergnats ne craignoient rien tant que de tomber sous la puissance de ce prince cruel et sanguinaire : ils offroient de soutenir encore tous les hasards et tous les maux d'un siége, résolus de mourir sur les remparts de leur patrie; et si l'on se déterminoit à livrer l'Auvergne aux Visigoths, ils demandoient en grâce qu'on leur permît de s'exiler eux-mêmes et d'aller s'établir dans quelque autre contrée de l'empire. L'évêque Sidoine entretenoit son peuple dans ces sentimens : il avoit en horreur l'arianisme, qui ne tarderoit pas d'entrer dans son diocèse avec les Visigoths. Euric étoit persécuteur; il avoit mis à mort ou exilé les évêques orthodoxes de ses états; il faisoit fermer les églises : et la doctrine catholique étoit presque abolie dans toute l'Aquitaine.

Sid. l. 3, ep. 7; l. 4, ep. 15; l. 7, ep. 6, 7. Ennod. vit. Epiph. p. 381. Greg. Tur. l. 2, c. 25.

Népos, touché du désespoir des peuples de l'Auvergne, se voyoit cependant hors d'état de les conserver. Il falloit, à quelque prix que ce fût, satisfaire Euric pour sauver à l'empire ce qui lui restoit encore entre

Sid. l. 7, ep. 17; l. 8, ep. 9; l. 9, ep. 3, et ibi Sirm. Greg. Tur. l. 2, c. 20, 24.

Ennod. vit. Epiph. p. 382, 383, 483. Jorn. de reb. get. c. 45. Paul. diac. l. 6. Vales. rerum franc. l. 5. Pagi ad Baron. Buch. Belg. l. 18, c. 10.

le Rhône et les Alpes. Il fit une dernière tentative ; ce fut de députer au roi des Visigoths Epiphane de Pavie, dont l'éloquence, soutenue de la grâce divine, avoit autrefois désarmé l'indomptable Ricimer. Le saint prélat trouva Euric plus inflexible. La paix ne fut conclue qu'à condition que l'Auvergne resteroit aux Visigoths. Ecdice se retira au-delà du Rhône ; et, ne pouvant passer en Italie, où Népos le rappeloit à l'arrivée d'Odoacre, il vécut chez les Bourguignons dans la retraite et la piété, faisant de grandes aumônes. Euric enferma Sidoine dans le château de Liviane, à quatre lieues de Carcassonne. Lui ayant ensuite rendu la liberté à la sollicitation de Léon, son ministre, il le fit venir à sa cour, sous prétexte de régler avec lui les affaires de l'Auvergne, et le retint long-temps comme en exil à Bordeaux, où ce prince faisoit alors son séjour. Il donna le gouvernement de sa nouvelle conquête à Victorius, qui le garda six ans. Celui-ci se comporta d'abord avec équité, et mérita de Sidoine les plus grands éloges. Mais ensuite, s'étant livré à la débauche, il devint cruel, et se rendit odieux à la province. Craignant même pour sa vie, et n'osant retourner à la cour d'Euric, instruit de ses méchancetés, il s'enfuit à Rome, où ses débordemens excitèrent tant d'horreur, qu'il fut tué par le peuple à coups de pierres.

An. 475. Jorn. de reb. get. c. 45. Prisc. p. 37. Anon. Vales. Evag. l. 2, c. 16. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Cassiod. chr. Theoph. p. 102. Marcel. chr. Paul. diac. l. 6. Sid. l. 5, ep. 6, 7. Baronius.

La paix conclue avec Euric ne rassuroit pas entièrement l'empereur. Il envoya ordre au patrice Oreste de rassembler des troupes, et de les faire passer en Gaule. Oreste étoit Romain d'origine, né en Pannonie. Nous l'avons vu secrétaire d'Attila, auquel il s'étoit attaché lorsque les Huns devinrent les maîtres des bords de la Save. Son père Tatule étoit au service de ce conquérant. Après la mort d'Attila, Oreste vint en Italie avec de grandes richesses, qui, formant alors une recommandation puissante, et se trouvant jointes à un esprit ambitieux et adroit, l'élevèrent jusqu'au rang de patrice.

Il avoit épousé la fille du comte Romule, qui fut, en 448, député par Valentinien au roi des Huns. Il étoit à Rome lorsqu'il reçut les ordres de Népos, qui résidoit à Ravenne. Ayant levé des troupes, et se voyant chef d'une petite armée, il lui vint en pensée qu'il valoit mieux être maître que général de l'empire, et il marcha vers Ravenne. Pour dépouiller de si foibles souverains, il suffisoit de l'entreprendre. Népos n'essaya pas de résister; dès qu'il apprit la révolte et la marche d'Oreste, il s'embarqua le 28 d'août, et s'enfuit à Salone, sans craindre Glycérius, qu'il en avoit fait évêque. C'étoit un spectacle singulier de voir réunis dans la même enceinte deux princes, le détrôné et l'usurpateur réduits à la même fortune. Oreste, étant entré dans Ravenne, au lieu de prendre lui-même le nom d'empereur, le fit donner à son fils, nommé Romule, ainsi que son aïeul maternel, et surnommé Auguste avant même que de parvenir à l'empire; en sorte qu'étant empereur il portoit deux fois ce nom, comme son nom propre et comme son titre de souveraineté. Les Romains, par une sorte de mépris, l'appelèrent communément Augustule, à cause de sa grande jeunesse. Il fut proclamé le 29 d'août 475, selon d'autres le dernier de septembre; quelques auteurs diffèrent cet événement au dernier d'octobre. L'histoire ne dit de ce prince que ce qu'Homère dit de Nirée, qu'il étoit parfaitement beau, sans lui attribuer aucune autre qualité, ni même aucune action. Oreste gouvernoit son fils, et l'empire par les conseils d'un prêtre italien nommé Pirmène, dont on loue la capacité, sans en donner aucune preuve. Les rois bourguignons demeurèrent attachés à Népos, espérant qu'il se rétabliroit. Mais, lorsqu'ils virent que sa disgrâce étoit sans ressource, ils s'approprièrent tout le pays jusqu'à la Durance. Les évêques d'Arles, d'Aix, de Marseille, et les autres de la contrée entre la Durance et la mer, gouvernèrent les peuples au nom de Népos, tant

Pagi ad Baron.
Vales. rerum franc. l. 5.
Buch. Belg. l. 18, c. 10, 11, 12.
Till. Odoac. art. 6.
Muratori, rerum ital. l. 15.

qu'il vécut. Après sa mort, ils se soumirent à Odoacre. Mais ce prince politique se tint renfermé dans les bornes de l'Italie, et céda ce pays aux Visigoths, dont la domination s'étendit alors jusqu'aux Alpes. Népos conserva une ombre d'autorité dans la Dalmatie.

Evag. l. 3, c. 2. Malc. p. 82. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 103. Vict. vit. l. 1. Cedr. p. 351.

Oreste, voulant s'appuyer de la protection de l'empire d'Orient, fit partir pour Constantinople deux députés nommés Latin et Maduse, dont le premier étoit patrice. Ils trouvèrent la ville dans un grand trouble. Basilisque étoit devenu maître des affaires par la fuite de Zénon, comme je vais le raconter, après avoir rapporté quelques événemens qui précédèrent cette révolution. Zénon, livré à ses débauches, laissoit les barbares insulter impunément les frontières de l'empire. Les Sarrasins ravageoient la Mésopotamie; les Huns, ayant passé le Danube, pilloient la Thrace. La Grèce étoit en alarme: Genséric, qui se lassoit plutôt du repos que de la guerre, avoit repris les armes, et recommençoit ses pirateries. Afin d'arrêter ses ravages, Zénon lui députa un sénateur nommé Sévère, qu'il décora de la dignité de patrice, pour donner plus d'éclat à cette ambassade. Sévère étoit l'homme du monde le plus capable de réussir dans cette négociation. Juste, désintéressé, plein d'honneur, il étoit digne du siècle des Fabricius et des Curius. Ces belles qualités me portent à croire que c'étoit le même qui en avoit été consul en Occident l'année 470, et, qu'ayant embrassé le christianisme, comme on peut le conjecturer par l'intérêt qu'il prit à la religion dans le cours de son ambassade, il avoit eu quelque raison de passer au service de la cour d'Orient. Genséric, malgré sa dureté naturelle, avoit le jugement droit et l'âme élevée; il connoissoit le prix de la vertu. Dès qu'il apprit qu'on songeoit à lui envoyer une ambassade, il fit partir une flotte, et prit Nicopolis en Epire. Sévère arrivé à Carthage, se plaignant de cet acte d'hostilité : *J'étois en droit d'agir*

en ennemi, lui répondit Genséric; *maintenant que vous venez faire des propositions de paix*, *je suis prêt à vous entendre*. Le roi ne tarda pas à concevoir une haute estime pour Sévère. Charmé de sa sagesse, il prenoit plaisir à l'entretenir; et il l'estima encore davantage lorsque le député lui eût fait connoître sa grandeur d'âme. Comme Genséric vouloit lui faire accepter des présens considérables, il les refusa en disant que l'unique présent digne d'un ambassadeur tel que lui, c'étoit la permission de tirer d'esclavage les sujets de l'empire: *Eh bien*, repartit Genséric, *je vous donne gratuitement tous ceux qui m'appartiennent*, *ainsi qu'à mes fils; pour les autres qui sont tombés en partage à mes soldats*, *je n'en suis pas le maître; mais je vous permets de les racheter*. Sévère, ayant remercié le roi, fit aussitôt vendre sa vaisselle et ses équipages; et, joignant à cette somme tout ce qu'il avoit d'argent, il retira des mains des Vandales autant qu'il put de prisonniers romains. Le fier conquérant, subjugué par tant de générosité, accorda tout à Sévère; il conclut avec l'empire un traité d'amitié perpétuelle; et cette alliance fut fidèlement observée par lui et par ses successeurs jusqu'au règne de Justinien. Malgré la haine mortelle que Genséric portoit à la doctrine catholique, Sévère obtint la liberté de religion pour Carthage; l'Eglise, fermée depuis long-temps, fut ouverte; les ecclésiastiques bannis eurent la permission de reprendre leurs fonctions; et ce que les forces de l'empire n'avoient pu exécuter fut le fruit de la vertu d'un seul homme.

Théodémir, roi des Ostrogoths, un des plus grands princes qui fussent alors, étant mort cette année, eut un successeur encore plus grand que lui. Ce fut son fils Théodoric, le héros de ce siècle. Il avoit pour lors vingt-deux ans. Zénon s'empressa de le féliciter sur son avénement à la couronne. Il l'attira à sa cour, et l'ayant d'abord comblé d'honneurs pour le trahir ensuite, il

Jorn. de reb. get. c. 56, 57.

éprouva tour à tour ce que peut la valeur pour reconnoître les bienfaits et pour se venger de la perfidie.

Theod. lect. l. 1. Evag. l. 3, c. 3. Candid. p. 18, 19. Malc. p. 94. Jorn. succes. Theoph. p. 103, 104. Agath. l. 4. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Vict. Tun. Marc. chr. Anon. Vales. Chron. Alex. Cedr. p. 351. Joël. p. 172. Glycas, p. 264. Manas. p. 60. Malela, p. 31. Suid. voce Ἁρμάτιον. Till. Zénon, art. 6, 19.

L'incapacité de Zénon ne lui laissa point de ressource contre les cabales qui se formèrent dans son propre palais. Vérine, sa belle-mère, qui l'avoit placé sur le trône, se croyoit en droit de tout obtenir. Irritée d'un refus, elle résolut de le perdre, et trama contre lui une conspiration secrète. Cette femme dissolue aimoit Patrice, maître des offices, et l'on soupçonna que son but étoit de l'épouser et de le faire empereur. Mais, s'il est vrai qu'elle eût ce dessein, elle se garda bien de le découvrir à son frère Basilisque et à son cousin Harmace, qu'elle n'eut pas de peine à faire entrer dans le complot. Elle promit la couronne à Basilisque, bien assurée sans doute qu'il tomberoit dès qu'elle cesseroit de le soutenir. Harmace entretenoit avec Zénonide, femme de Basilisque, le même commerce que Patrice avec Vérine. Il se prêta donc avec ardeur à une entreprise qui devoit mettre sa maîtresse sur le trône. Il devoit à la passion de cette princesse tout ce qu'il avoit de richesses et de considération à la cour. C'étoit un jeune homme vain et frivole, idolâtre de sa beauté, uniquement occupé de ses cheveux et de sa parure. Sous le règne de Léon, il avoit eu quelque part avec Théodoric le Louche à une expédition contre des Thraces révoltés; et, parce qu'après la défaite de ces misérables, il leur avoit fait couper les mains, il prenoit la cruauté pour la valeur, et se croyoit grand homme de guerre. Affectant de paroître armé et habillé comme Achille est représenté dans les monumens, il se promenoit dans le Cirque sur un cheval qui lui disputoit de fierté; une multitude imbécille, toujours séduite par l'appareil, le suivoit, et lui donnoit dans ses acclamations le nom de *Pyrrhus*, fils d'Achille, quoique, selon la remarque d'un ancien auteur, de tous les personnages de l'Iliade, Pâris fut le seul auquel il pût ressembler. Vérine, moins persuadée des talens

militaires d'Harmace, qu'il ne l'étoit lui-même, crut devoir s'assurer d'un meilleur capitaine. Elle trouva moyen de gagner Illus, homme de conduite et de courage. Il étoit Isaurien, ainsi que Zénon, dont il avoit été l'ami lorsqu'ils menoient tous deux une vie privée. Mais Illus, réglé dans ses mœurs, instruit dans les sciences et dans les lettres, zélé pour la justice, n'avoit pu souffrir les vices de Zénon devenu empereur. On se ménagea le secours de Théodoric le Louche, en cas qu'il y eût une guerre à soutenir.

Mais Vérine méprisoit trop Zénon pour le juger capable d'aucune résistance. Ainsi, comptant sur la lâcheté du prince, lorsqu'elle eut dressé toutes ses batteries, elle courut elle-même l'avertir du danger qui le menaçoit; et, feignant d'en être alarmée, elle l'intimida de telle sorte, qu'il quitta son palais pour se retirer à Chalcédoine. A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que Vérine et Basilisque étoient à la tête des révoltés. Effrayé de cette nouvelle, il prit des chevaux de poste, et, à la faveur de la nuit et d'une grande pluie qui tomboit alors, il s'enfuit en Isaurie, avec l'argent qu'il put emporter. Il y fut suivi de sa mère et de quelques courtisans qui craignoient d'être immolés à la haine publique. Sa femme se déroba secrètement; et, ayant passé le Bosphore pendant une tempête, elle le joignit en chemin. Ce n'est pas qu'elle fût assez vertueuse pour être encore attachée à un mari de ce caractère; mais elle aimoit mieux périr en exil que de tomber entre les mains de sa mère et de voir sa couronne sur la tête de Zénonide. Zénon, arrivé en Isaurie, s'enferma d'abord dans une forteresse nommée Vare ou Ubare, où ne se croyant pas en sûreté, il se retira dans celle de Tessède.

La fuite de Zénon laissoit le champ libre aux conjurés, sans effusion de sang. Mais le peuple, indigné contre ce prince, prit les armes, et fit un horrible massacre des Isaures, qui se trouvoient en grand nombre à Constan-

tinople. Illus ne put retenir cette fureur, et se trouva lui-même heureux d'être épargné. Au milieu de ce trouble, Basilisque étant venu d'Héraclée, où il étoit pour lors, fut proclamé empereur dans une campagne près de la ville. Vérine lui mit elle-même la couronne sur la tête. Il donna aussitôt le nom d'Auguste à sa femme Zénonide, et à Marc, son fils, celui de César. Peu après il conféra aussi à son fils le titre d'Auguste. Il prit le consulat pour l'année suivante avec Harmace, qu'il nomma général des armées de Thrace.

An. 476.
Proc. Goth. l. 1, c. 1.
Paul. diac. l. 6.
Theoph. p. 102.
Jorn. de reb. get. c. 46.
Idem de success.
Anon. Vales.
Greg. Tur. l. 2, c. 18, 19.
Aimoin, l. 1, c. 9.
Vales. rerum franc. l. 5.
Baronius.

Tel étoit l'état de l'empire d'Orient lorsque celui d'Occident fut enfin entièrement abattu. L'Italie gémissoit sous la tyrannie d'Oreste, qui, la trouvant épuisée, l'accabloit encore de nouveaux impôts. Les peuples, mêlés de barbares, ne connoissoient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui, semblables à des fantômes, ne s'élevoient que pour disparoître, l'habitude des révolutions les avoit accoutumés à n'en craindre aucune. Ils n'étoient plus Romains, et peu leur importoit de quels barbares ils seroient obligés de prendre le nom. Dans ce découragement général, Odoacre vint renverser ce trône qui tomboit de lui-même. Cet Odoacre n'est pas le guerrier Saxon que nous avons vu dans la Gaule. L'origine et le pays de celui-ci sont incertains. On lui donne pour père un Edécon ou Edic, qui n'est pas mieux connu. Il n'y a pas d'apparence que ce fût cet Edécon, officier d'Attila, qui fut envoyé en ambassade à Théodose le jeune. Les divers auteurs font Odoacre Goth, Hérule, Squire, Turcilinge, parce qu'il fut chef d'une armée mêlée de toutes ces nations. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit de très-basse naissance. On rapporte qu'en passant par le Norique, comme il étoit allé visiter saint Séverin, célèbre alors par ses miracles, et que sa haute taille l'obligeoit à se tenir courbé dans la cellule du solitaire, le saint lui prédit que Dieu l'éleveroit bientôt au-dessus des autres hommes, et lui feroit quitter les mé-

chans habits de peaux dont il étoit couvert, pour le revêtir de gloire et de puissance. On ne convient pas non plus de la manière dont il s'empara de l'Italie. Les uns disent que les Hérules, les Squires et les autres barbares enrôlés dans les troupes de l'empire, se voyant en plus grand nombre que les soldats romains, concertèrent ensemble, et portèrent l'insolence jusqu'à demander à Oreste qu'il leur abandonnât le tiers des terres de l'Italie; que, sur son refus, ils se mutinèrent, et qu'Odoacre, qui n'étoit que soldat de la garde impériale, leur ayant promis de les mettre en possession de ce qu'on leur refusoit, ils le choisirent pour leur chef. Selon d'autres écrivains, Odoacre, à la tête d'une multitude de ces barbares, vint des extrémités de la Pannonie; et, ayant traversé le Norique, il entra en Italie par la vallée de Trente, semant partout la terreur.

Quoi qu'il en soit, Oreste, ayant rassemblé quelques troupes, vint à sa rencontre en Ligurie. Mais, trop foible pour livrer bataille à une si nombreuse armée, découragé d'ailleurs par la désertion d'une partie de ses soldats, il se renferma dans Pavie. Odoacre l'y suivit, emporta la ville de force, y fit un grand carnage, mit le feu aux églises et aux maisons. Dans ce saccagement, la sœur de l'évêque Epiphane ayant été mise aux fers, le prélat, s'exposant sans crainte au milieu du pillage et du meurtre, alla trouver Odoacre : il s'en fit respecter par son intrépidité, et obtint la délivrance de sa sœur et d'un grand nombre d'autres prisonniers. Oreste fut pris, conduit à Plaisance, et eut la tête tranchée le vingt-huitième du mois d'août, jour auquel l'année précédente il avoit obligé Népos à prendre la fuite. Le 4 de septembre, Odoacre entra dans Ravenne. Paul, frère d'Oreste, y fut tué. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de la pourpre : le vainqueur, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, et l'envoya avec plusieurs de ses parens dans le château de Lucul-

Ennod. vit. Epiph. p. 386, 389. Evag. l. 2, c. 6. Theoph. p. 102, 103. Paul. diac. l. 6. Jorn. de reb. get. c. 46. Idem de success. Anon. Vales. Cassiod. chr. Marc. chr. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Vales. rerum franc. l. 5. Muratori, rerum. ital. l. 15. Till. vie de S. Eugène, art. 14.

lané, en Campanie, entre Naples et Pouzzol, où il vécut avec assez de liberté. On lui assigna une pension de six mille sous d'or, qui font près de quatre-vingt mille livres de notre monnoie. Le prêtre Pirmène, principal conseiller d'Oreste, craignant pour sa vie, se retira dans le Norique, auprès de saint Séverin. Dès le vingt-troisième d'août, aussitôt après la prise de Pavie, Odoacre avoit reçu le titre de roi : il s'en contenta, sans prendre jamais ni la pourpre ni le nom d'empereur. Nous verrons même dans la suite qu'il sembloit reconnoître l'autorité des empereurs d'Orient. Ceux-ci, plus jaloux de leur titre qu'attentifs à conserver leur empire, prétendirent depuis ce temps-là que la qualité d'empereur leur appartenoit exclusivement. Rome se soumit au nouveau maître; et les barbares, s'étant répandus dans l'Italie, la subjuguèrent tout entière. Quelques villes qui tentèrent de se défendre furent saccagées et ruinées. Odoacre établit son séjour à Ravenne. Il distribua, selon sa promesse, à ses soldats le tiers des terres de l'Italie. D'ailleurs il ne changea rien dans la forme du gouvernement, et il conserva les magistratures romaines, si ce n'est qu'il passa plusieurs années sans nommer de consuls pour l'Occident. Il traita avec Genséric, qui lui céda la Sicile, à l'exception de Lilybée, mais à condition qu'il lui en paieroit tribut, comme au souverain. On l'accuse d'avoir été jaloux de la noblesse, qui sembloit lui reprocher la bassesse de son origine; d'avoir tiré des peuples des sommes immenses, qu'il prodiguoit à ses favoris; d'avoir lâché la bride à l'insatiable avidité de Pélage, son préfet du prétoire, qui faisoit payer aux sujets le double des taxes imposées par le prince. Mais il corrigea une partie de ces désordres sur les remontrances d'Epiphane, qu'il écoutoit avec respect. Ce saint prélat fut honoré d'un roi barbare et arien, plus qu'il ne l'avoit été d'aucun empereur catholique; il obtint une exemption d'impôts pour cinq années en faveur de la ville de Pavie, qui

travailloit à se relever de ses ruines. Odoacre laissa toute liberté aux orthodoxes, et témoigna une singulière vénération pour saint Séverin, qui lui avoit prédit sa haute fortune. Il avoit l'âme grande et élevée, comptant assez sur sa valeur pour être exempt de ces craintes et de ces défiances qui ensanglantent souvent les nouvelles conquêtes. Les Romains, sous le règne d'un barbare, furent plus heureux qu'ils ne l'avoient été depuis long-temps sous leurs princes naturels.

Ce fut par cette révolution que s'éteignit l'empire d'Occident. Il avoit subsisté cinq cent six ans, si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans, si l'on remonte jusqu'à la fondation de Rome. Nous avons vu les divers degrés par lesquels, s'étant affoibli peu à peu sous les premiers successeurs de Constantin, il se précipita vers sa ruine sous ceux du grand Théodose. Sa chute, qui se préparoit depuis long-temps, fut à peine sentie du reste du monde; il tomba sans bruit : c'étoit la mort d'un vieillard qui, privé de ses forces et de l'usage de ses membres, expire de caducité. Comme notre dessein se renferme dans l'histoire de l'empire, nous abandonnons ici ce qui regarde l'Occident, dont nous ne parlerons plus qu'autant que les événemens de l'empire d'Orient pourront nous y rappeler. Quoique Rome et l'Italie aient été alors détachées de l'empire, cependant les empereurs d'Orient et leurs sujets retinrent le nom de *Romains*, eu égard à l'origine de la puissance de ces princes. Nous continuerons de les appeler ainsi jusqu'au temps de Charlemagne. C'est alors qu'un nouvel empire établi en Occident prendra seul le nom de *romain*, et nous obligera de désigner sous le nom d'*empire grec* les états des empereurs de Constantinople.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

ZÉNON.

AN. 476. Candid. p. 19. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Zon. p. 52. Cod. Just. l. 5, tit. 5, leg. 9. Suid. voc. Βασιλίσκος et Προκόπιος. Cod. orig. p. 18.

Zénon, caché dans les montagnes de l'Isaurie, n'avoit pas perdu toute espérance. Il est vrai qu'il ne pouvoit trouver de ressource en lui-même; mais l'incapacité et les vices de l'usurpateur suffisoient pour le faire regretter. Basilisque, aussi dissolu que Zénon, et encore plus stupide, loin d'affermir sa puissance par des bienfaits, souleva d'abord les officiers du palais et les soldats, et enfin tout l'empire, par son insatiable avidité. Il vendoit les dispenses des lois les plus sacrées; il exigeoit des évêques de grandes sommes d'argent; il imposoit des taxes onéreuses sur les plus vils artisans. Au lieu de fêtes et de réjouissances, son avénement à l'empire ne fut signalé que par les larmes et la désolation de ses sujets. Il devoit la couronne à Vérine; il n'en ménagea pas davantage cette femme audacieuse, qui pouvoit l'abattre plus facilement encore qu'elle ne l'avoit élevé. Il fit assassiner Patrice, dont il avoit découvert le commerce avec cette princesse. Vérine, furieuse de la perte de son amant, jura celle de Basilisque. Ce fut peut-être à cette occasion qu'il fit brûler vif un de ses chambellans, nommé Platon, dont les parens demandèrent par flatterie à l'empereur que, pour éterniser la mémoire du crime et du châtiment, il fût dressé une colonne qui ne pourroit jamais être abattue. Cette colonne subsista long-temps en effet, mais comme un monument de la cruauté du prince et de la bassesse d'âme des parens de Platon.

Libert. c. 16. Evag. l. 3,

Non content de se rendre odieux aux grands et au peuple, il se déclara ennemi de l'Eglise, et protecteur

des hérétiques. Sa femme Zénonide, aussi peu fidèle à Dieu qu'à son mari, lui avoit inspiré les erreurs d'Eutychès. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil Timothée Elure, confiné depuis vingt ans dans la Chersonèse Taurique. Ce meurtrier de Protérius, cet usurpateur du siége d'Alexandrie, entra dans Constantinople comme en triomphe. Pierre le Foulon, qui se tenoit depuis huit ans caché dans un monastère, se montra au grand jour avec hardiesse; et quoiqu'il dût sa fortune à Zénon, sa haine contre les orthodoxes lui ouvrit un favorable accès auprès de Basilisque. Tous les ennemis du concile de Chalcédoine levèrent le masque. Ces deux perturbateurs des églises engagèrent le prince à publier un édit par lequel il ordonnoit à tous les évêques, sous peine de déposition, de prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine. Plus de cinq cents succombèrent à la crainte, et protestèrent que leur souscription étoit libre et volontaire; ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante, lorsque l'édit fut révoqué. Acace, patriarche de Constantinople, osa seul résister à l'empereur; il refusa de souscrire l'édit et d'admettre Elure à sa communion. Pour faire connoître le deuil de l'Eglise et le péril auquel la foi étoit exposée, il s'habilla de noir et couvrit d'un voile de même couleur l'autel et le trône épiscopal; ce qui étoit contraire aux usages des églises d'Orient. Le peuple s'assembloit dans l'église: tout retentissoit de cris et de murmures contre l'empereur; on menaçoit de mettre le feu à la ville. Basilisque, épouvanté, sort de Constantinople, et se retire au palais de l'Hebdome; il y est suivi de la foule du peuple qui l'accable de reproches. Dès le commencement de ces troubles, Elure étoit retourné à Alexandrie avec un ordre de l'empereur qui le rétablissoit, et Solofaciole fut obligé de lui céder la place et de se retirer dans un monastère de Canope. Pierre le Foulon avoit déjà repris possession du siége d'Antioche: il signala son entrée par des violences et des meurtres; mais

c. 4, 5, 6, 7. Theod. lect. l. 1. Theoph. p. 104, 105. Marc. chr. Vict. Tun. Zon. p. 52. Cedr. p. 352. Anast. p. 45. Baronius. Pagi ad Baron. Till. Acace, art. 7, 8, 10. Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 45, 46, 47.

il fut bientôt supplanté lui-même par une de ses créatures. Jean, qu'il avoit sacré évêque d'Apamée, ne pouvant se faire recevoir dans sa ville épiscopale, revint à Antioche, chassa le patriarche, et s'empara de son église. En vain le pape Simplicius écrivit à Basilisque pour l'exhorter à défendre la foi dont il devoit être le protecteur; le prince n'écoutoit que les partisans de l'hérésie. Mais la crainte arracha bientôt à cette âme foible ce que les remontrances n'avoient pu obtenir.

Zon. p. 52. Cedr. p. 351. Malela, p. 52. Suid. voce Μάλχος. Baronius.

Soit que ce fût un effet du mécontentement du peuple, soit par accident imprévu, le feu prit à un marché de Constantinople. L'incendie se répandit avec tant de rapidité, qu'il consuma en peu de temps plusieurs portiques et un grand nombre d'édifices publics et de maisons. Le palais de Lausus, orné de magnifiques statues, fut presque détruit par les flammes. Mais ce qu'on regretta davantage, ce fut la perte de la bibliothèque publique. Le portique où elle étoit placée fut réduit en cendres. Elle contenoit cent vingt mille volumes. On y voyoit l'intestin d'un serpent long de cent vingt pieds, sur lequel étoient écrits en lettres d'or les quarante-huit livres de l'Iliade et de l'Odyssée. On apprit vers le même temps que Gabala, ville de Syrie, venoit d'être ruinée par un tremblement de terre. Basilisque donna cinquante livre d'or pour la rétablir; et c'est la seule action louable qu'il ait faite pendant les vingt mois de son règne.

Zon. 52. Niceph. Cal. l. 16, c. 2. Suid. voce Ζήνων.

Cependant Zénon, qui auroit été pour tout autre un ennemi méprisable, faisoit déjà trembler Basilisque. Il avoit trouvé dans les Isaures ses compatriotes tout le courage dont il manquoit lui-même. Les devins, qu'il écoutoit comme son unique conseil, lui prédisoient qu'au mois de juillet il se verroit dans Constantinople. Tous les Isaures étoient soldats; ils lui eurent bientôt formé un corps de troupes capable de tenir la campagne. Illus et son frère Troconde, ayant passé le Bosphore avec une armée, allèrent chercher les Isaures, et marchèrent

à Séleucie, d'où Zénon n'avoit osé sortir. Il ne les y attendit pas, et s'alla renfermer dans une forteresse située sur une montagne de difficile accès. Les deux généraux l'y suivirent et l'y tinrent assiégé. On dit que cette forteresse se nommoit Constantinople; et que Zénon l'ayant appris, ne put s'empêcher de réfléchir sur la bizarrerie de son sort, et sur l'illusion de ces prédictions frivoles qui trompent même lorsqu'elles se rencontrent avec la vérité.

Illus avoit contribué à l'élévation de Basilisque; mais il n'avoit été payé que d'ingratitude. A son départ de Constantinople, le mécontentement étoit général, et il recevoit tous les jours des lettres de Vérine et des principaux du sénat qui l'exhortoient à renoncer au service d'un tyran détesté, et à joindre ses troupes à celles de Zénon. Après plusieurs mois de siége, il suivit ce conseil; et, s'étant réuni avec le prince fugitif, il lui rendit le courage, et s'offrit à le rétablir. Zénon, suivi de cette nouvelle armée, à laquelle se joignit un grand nombre d'Isaures et de Lycaoniens, marcha vers Constantinople. Ce fut alors que Basilisque, pour regagner les esprits que sa déclaration en faveur de l'hérésie avoit aliénés, rentra dans la ville, combla de caresses le patriarche, et publia un nouvel édit par lequel il cassoit le premier, proscrivoit l'hérésie, et ordonnoit une soumission entière aux décisions des conciles précédens. Il assembla tout ce qui restoit de soldats en Thrace, à Constantinople et aux environs; il y joignit les troupes du palais, et donna le commandement à Harmace, après l'avoir engagé par des sermens horribles à lui garder une fidélité inviolable. Harmace, à la tête d'une armée nombreuse, rencontra l'ennemi près de Nicée. Il y eut une action fort vive, où les troupes de Zénon ayant été maltraitées, ce prince sans courage alloit fuir de nouveau en Isaurie, s'il n'eût été retenu

An. 477.
Evag. l. 3, c. 8, 24.
Candid. p. 19.
Proc. Vand. l. 1, c. 7.
Ennod. paneg. Theod.
Marcel. chr.
Vict. Tun.
Chron. Alex.
Theoph. p. 106, 107.
Jorn. succes.
Anon. Vales.
Zon. p. 52.
Cedr. p. 301.
Niceph. Cal. l. 16, c. 8.
Phot. p. 171.
Theod. lect. l. 1.
Anastas. p. 46.
Joel, p. 172.
Manas. p. 61.
Malela, p. 52.
Codin. orig. p. 41.

par Illus. Ce général lui représenta qu'il ne seroit pas difficile de gagner Harmace; qu'il falloit l'éblouir par de magnifiques promesses; et il se chargea de la négociation. Etant secrètement passé au camp d'Harmace, il convint avec lui qu'Harmace auroit pour récompense la charge de général de la milice de la cour, avec assurance d'en jouir toute sa vie; et que son fils, qui se nommoit aussi Basilisque, seroit honoré du nom de César et succéderoit à l'empire. A ces conditions, Harmace oublia ses sermens et sa maîtresse Zénonide; mais, pour déguiser sa trahison, il prit une route différente de celle que l'ennemi devoit tenir, et le laissa passer comme par inadvertance. Zénon, qui comptoit sur l'amitié de Théodoric l'Amale, lui avoit écrit pour le prier de le favoriser par une diversion. Théodoric leva des troupes, et s'approcha de Constantinople; mais, lorsqu'il arriva devant la ville, Zénon en étoit déjà maître. Jamais révolution ne fut plus prompte. L'empereur, accompagné de sa femme Ariadne, et suivi de son armée, trouva les portes de la ville ouvertes. Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui : Vérine s'empressoit à lui témoigner son zèle. Elle n'avoit pas eu moins de part au rétablissement de Zénon qu'à sa digrâce; et Basilisque, qui soupçonnoit son changement, lui auroit ôté la vie, si Harmanac n'eût caché cette princesse dans sa maison pour la dérober à la fureur du tyran. Zénon, au milieu des acclamations de joie, se rendit à la grande église, et de là au palais. On eût dit qu'il rentroit en triomphe après une glorieuse campagne.

Basilisque, abandonné de tous, se réfugia dans l'église de Sainte-Irène avec sa femme et ses enfans, et, ayant déposé sur l'autel la couronne impériale, il s'enferma dans le baptistère. Zénon, n'osant violer cet asile, lui envoya Harmace, qui n'épargna pas les sermens pour l'assurer de la part de l'empereur qu'on lui laisseroit la vie.

Le patriarche contribua encore à lui persuader de s'en remettre à la clémence de Zénon. Dès qu'il fut sorti, l'empereur fit assembler le sénat et les évêques qui se trouvoient à Constantinople, comme pour les consulter sur le traitement qu'il devoit faire au rebelle, dont il avoit déjà prononcé dans son cœur la sentence de mort. Basilisque fut condamné à être relégué avec Zénonide et leurs enfans dans le château de Limnes, près de Cucuse en Cappadoce. Ils y furent jetés nus dans une citerne sèche, qui fut ensuite fermée et gardée par des soldats, afin qu'on ne pût leur porter aucune nourriture. On les trouva quelque temps après morts de froid et de faim, se tenant embrassés les uns les autres. Zénon crut n'avoir pas violé les sermens qu'il avoit faits de ne leur point ôter la vie.

Harmace, peu touché de la mort cruelle de Zénonide, dont l'amour criminel avoit élevé sa fortune, jouissoit tranquillement du fruit de son parjure. Revêtu de la dignité qui lui avoit été promise, il voyoit son fils déclaré César. Ce jeune enfant assista aux jeux du Cirque, assis sur un trône à côté de l'empereur, et partagea avec le prince l'honneur de couronner les cochers victorieux; mais Zénon avoit trop promis à Harmace pour lui tenir parole. Il s'acquitta envers ce traître en le faisant assassiner dans le palais. Ariadne eut compassion du fils; elle obtint de Zénon qu'il se contentât de le dépouiller de la qualité de César et de l'engager dans le clergé. Il fut dans la suite évêque de Cyzique, et il remplit cette place plus dignement qu'une vocation forcée ne donnoit lieu de l'espérer. Tout, dans la mort d'Harmace, portoit le caractère de sa perfidie. Le conseil en fut donné par Illus, qui l'avoit engagé à trahir Basilisque; il fut tué de la main d'un barbare du pays de Thuringe, nommé Onulphe, qui lui devoit sa fortune. Harmace, l'ayant reçu dans sa maison, l'avoit comblé de richesses; il lui avoit procuré la dignité de comte, et ensuite celle de

Evag. l. 3, c. 24. Candid. p. 19. Proc. Vand. l. 1, c. 7. Theoph. p. 107. Chron. Alex. Phot. p. 172. Zon. p. 53. Manas. p. 61. Malela, p. 53. Suid. voce Ἁρμάκος.

général des troupes d'Illyrie. Les biens d'Harmace furent confisqués.

Evag. l. 3, c. 8, 11. Anon. Vales. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 16. Liberat. c. 15, 16. Theoph. p. 107. Vict. Tun. Cedr. p. 352. Anast. p. 46. Baronius. Till. Zénon, art. 10. Idem, Acace, art. 12, 14. Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 49, 50.

Les leçons de l'adversité semblèrent d'abord avoir corrigé les vices de Zénon : il récompensa par des libéralités le zèle du sénat et du peuple. Constantinople retentissoit d'éloges; on y voyoit de toutes parts élever des statues à l'empereur. Son premier soin fut d'aller avec l'impératrice visiter le saint solitaire Daniel, aux prières duquel il attribuoit le succès. Il fit bâtir à Séleucie en Isaurie une magnifique église de sainte Thècle, qu'il croyoit avoir vue en songe lui annoncer son rétablissement, et il la décora de riches présens. Il écrivit au pape Simplicius pour lui attester la pureté de sa foi; et il en reçut à son tour des lettres de félicitation, où le pape l'exhortoit à chasser d'Alexandrie Timothée Elure, et à maintenir l'autorité du concile de Chalcédoine. En conséquence, Zénon cassa toutes les ordonnances rendues par Basilisque au préjudice de la foi et des évêques catholiques. Pierre le Foulon, déjà chassé d'Antioche par Jean d'Apamée, fut canoniquement déposé dans un concile, et relégué à Pityonte. Jean fut lui-même anathématisé : on élut à sa place Etienne, dont la doctrine étoit orthodoxe. Elure prévint l'orage qui alloit tomber sur sa tête, et s'empoisonna. Mais les hérétiques, qui étoient en grand nombre dans Alexandrie, firent élire, à la place d'Elure, Pierre, surnommé *Mongus*, c'est-à-dire *le bègue*, homme habile, mais perfide et sanguinaire, qui changeoit de foi selon ses intérêts. Il avoit eu part au massacre de Protérius et à tous les crimes d'Elure. Anthémius, préfet d'Egypte, reçut ordre de l'empereur de bannir cet indigne prélat; ce qu'il exécuta par le ministère des moines, qui le chassèrent du palais épiscopal trente-six jours depuis qu'il s'en étoit emparé. Solofaciole fut rétabli; mais Mongus demeura caché dans Alexandrie, où dans la suite il excita de nouveaux troubles. Zénon paroissoit animé d'un si grand zèle

pour les intérêts de l'Eglise, que dans une lettre à Solofaciole il lui reprochoit trop d'indulgence à l'égard des hérétiques.

Genséric étoit mort dès le vingt-cinquième de janvier de cette année, après un règne de cinquante ans. *Proc. Vand. l. 1, c. 7. Isid. chron.* Ce fut le plus grand prince de son siècle. Invincible dans *Vict. vit. l. 1.* toutes les batailles, où il se trouva en personne, créa- *Vict. Tun.* teur d'une marine redoutable, maître de Carthage et *Till. vie de S. Eugène.* vainqueur de Rome, aussi fermé à maintenir le bon *Malc. p. 95.* ordre dans ses états qu'habile à troubler ceux de ses ennemis, après s'être établi par la guerre, il laissa son royaume puissamment affermi par la paix, et mourut dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu d'une famille nombreuse. Sa mémoire seroit en honneur entre les plus fameux conquérans, s'il n'eût répandu le sang des catholiques, qu'il persécuta avec fureur, plutôt par un faux principe de politique que par zèle de religion. Avant sa mort il régla l'ordre de succession des rois vandales de la manière qu'il crut la plus propre à maintenir l'autorité royale, et à épargner à ses sujets les guerres civiles et les désordres ou la foiblesse des minorités : il ordonna que la couronne passeroit toujours à celui de ses descendans en ligne masculine qui se trouveroit le plus âgé. Cette loi, qu'il fit insérer dans son testament comme une loi fondamentale, devint funeste à sa famille. Le prince régnant qui désiroit de laisser la couronne à ses fils faisoit périr les autres princes de sa maison qui se trouvoient plus avancés en âge. Hunéric, fils et successeur de Genséric, usa le premier de cette barbare politique. Son frère Théodoric fut mis à mort, sous de faux prétextes, avec sa femme, ses enfans et tous ceux qui leur étoient attachés. Hunéric ne tenoit de son père que la naissance; il n'avoit aucune de ses grandes qualités : avide et impitoyable, il accabla ses sujets d'impôts ; lâche et voluptueux, il laissa éteindre dans le cœur des Vandales cette ardeur guerrière qui les avoit rendus

la terreur des Romains. Il cessa d'entretenir ces armées et ces flottes que Genséric tenoit toujours prêtes pour prévenir par sa diligence les entreprises de ses ennemis. Les Maures révoltés se saisirent du mont Aurase en Numidie, à treize journées de Carthage, et s'y maintinrent en liberté tant que les Vandales demeurèrent en Afrique. Hunéric ne fit la guerre qu'aux catholiques, qu'il traita d'abord avec douceur, et qu'il persécuta ensuite plus cruellement que n'avoit fait Genséric. Méprisé des étrangers, détesté de ses sujets, il mourut après un règne d'environ huit ans, et laissa son royaume tellement affoibli, qu'il ne continua de se soutenir que par la lâcheté et la foiblesse de Zénon et d'Anastase.

An. 478. Malc. p. 84, 93, 91. Anon. Vales. Candid. p. 10. Marcel. chr. Cassiod. chr. Phot. p. 172.

Les troubles de l'Orient avoient été utiles à Odoacre pour affermir sa nouvelle puissance. Lorsqu'il les vit terminés par le retour de Zénon, il craignit que ce prince ne vînt lui disputer sa conquête; et, pour l'endormir par une vaine apparence de soumission, ce barbare, plus habile que tous les Romains, et qui estimoit le pouvoir réel beaucoup plus que les titres, se conduisit avec l'adresse d'un politique consommé. Il ne doutoit pas qu'il ne fût odieux et à Zénon et au sénat de Rome. Il se servit du sénat même pour amuser Zénon par de belles paroles, et d'Augustule, pour y engager le sénat. Le jeune prince, qui sans doute n'osoit rien refuser à son vainqueur, conjura les sénateurs d'envoyer une députation à Constantinople en faveur d'Odoacre; et par cette démarche il sembloit faire connoître qu'il étoit content de son sort, et que sa renonciation à l'empire étoit volontaire. Les députés furent chargés de remettre entre les mains de Zénon les ornemens impériaux et de lui dire *que Rome n'avoit pas besoin d'un empereur particulier; que Zénon suffisoit seul pour soutenir ce nom auguste dans les deux empires; que le sénat avoit choisi Odoacre pour défendre l'Occident par sa prudence et par sa valeur; qu'il prioit l'empereur de conférer à ce*

général la dignité de patrice, et de se reposer sur lui du gouvernement de l'Italie. Dans le même temps que ces envoyés arrivèrent à Constantinople, Zénon reçut d'autres députés de Népos qui venoient le féliciter de ses heureux succès, et le supplier d'aider leur maître à rentrer dans ses états. Ils lui représentoient *que la cause de Népos étoit celle de tous les souverains; que Zénon devoit avoir appris par sa propre expérience à terrasser les usurpateurs.* Ils demandoient de l'argent et des troupes pour réussir dans une si juste et si noble entreprise. Entre deux députations si contraires, Zénon inclinoit du côté de Népos. La conformité de fortune et les sollicitations de Vérine, dont Népos avoit épousé la nièce, faisoient sur lui toute l'impression qu'il étoit capable de ressentir. Il répondit donc aux députés d'Odoacre *que les empereurs d'Orient n'avoient pas à se louer des habitans de Rome et de l'Italie; que, de deux princes que Constantinople leur avoit envoyés, ils avoient fait périr Anthémius et chassé Népos; que, leur souverain légitime vivant encore, ils n'avoient d'autre parti à prendre que de le rappeler et de lui obéir; que, si la dignité de patrice flattoit Odoacre, il devoit la demander à Népos, qui étoit le maître d'en disposer, et qui ne lui refuseroit pas cet honneur, s'il se mettoit en devoir de le mériter; que, pour lui, il savoit bon gré à Odoacre d'avoir pris l'habillement romain; que, puisqu'il désiroit le nom de patrice, il ne lui restoit plus qu'à en montrer les sentimens, en remettant son souverain en possession de ses états.* Ce qui s'accordoit mal avec cette réponse sage et mesurée, c'est que, dans la lettre que Zénon écrivoit à Odoacre, il lui donnoit le titre de patrice, qu'il lui refusoit de vive voix, tant ce prince étoit bizarre et inconséquent. Il répondit favorablement aux députés de Népos, et leur fit de belles promesses, qu'il n'exécuta pas. Népos vécut encore deux ans en Dalmatie, et fut tué en 480, près de Salone, par deux de ses officiers, Viator

et Ovida. On soupçonna Glycérius, qu'il avoit fait évêque de Salone, après l'avoir dépouillé de l'empire, de s'être vengé par cette trahison. Ovida, qui s'étoit voulu rendre maître de la Dalmatie, fut défait et tué par Odoacre l'année suivante.

Evag. l. 3, *c.* 25. *Theoph. p.* 108. Tous les sujets de l'empire reconnoissoient Zénon. Mais Théodoric le Louche, qui s'étoit déclaré en faveur de Basilisque, n'étoit pas de caractère à poser les armes sans faire acheter la paix. Après avoir ravagé toutes les campagnes de Thrace jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore, il s'approcha de Constantinople. Il songeoit à l'assiéger, lorsqu'il découvrit un complot formé par ses principaux officiers pour le livrer à l'empereur. Effrayé de ce péril, il s'éloigna de la ville, et se retira dans les montagnes de la Thrace.

Malc. p. 87, 88. *Suid. voce* Ἡράκλειος. Zénon envoya, pour le poursuivre, quelques troupes commandées par Héraclius, qui, dans la guerre contre Genséric, avoit eu en Afrique des succès rapides, que Basilisque avoit mal secondés. Il étoit brave, mais téméraire, faisant consister la valeur dans une audace précipitée. Il fut enveloppé et pris dans une embuscade. L'empereur, ne voulant pas perdre un général si courageux, fit proposer une rançon à Théodoric, qui demanda cent talens; ce qui faisoit six cent cinquante-six mille livres de notre monnoie courante. Zénon, qui n'étoit pas assez généreux pour payer cette somme, la fit fournir par les parens d'Héraclius. Celui-ci, étant mis en liberté, marchoit vers Arcadiopolis, lorsqu'il fut attaqué par une troupe de Goths, dont l'un lui déchargea un grand coup d'épée sur l'épaule. Un soldat de l'escorte arrêtant le meurtrier: *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *quel est celui que tu frappes? Je le sais*, repartit l'autre, *et il ne nous échappera pas*. En même temps ses camarades, se jetant sur Héraclius, lui coupent la tête et les mains, en disant: *Voilà ce qu'il a mérité*. C'étoit la vengeance cruelle d'une aussi cruelle sévérité exercée par ce général

sur quelques soldats goths qu'il avoit dans ses troupes, et que, pour une faute légère, il avoit fait jeter dans une fosse et accabler de pierres par toute l'armée.

On s'attendoit bien que Théodoric le Louche, ayant dissipé les troupes qu'on avoit envoyées à sa poursuite, ne se tiendroit pas long-temps éloigné de Constantinople. Zénon résolut de lui opposer Théodoric l'Amale. Ce jeune prince, qui étoit demeuré fidèle à Zénon pendant la révolte de Basilisque, gouvernoit tranquillement ses sujets, et paroissoit sincèrement attaché au service de l'empire. Aussi l'empereur l'avoit-il comblé d'honneurs; il lui avoit donné le rang de patrice et la charge de général des troupes du palais; il l'avoit même adopté pour son fils d'armes. Cette sorte d'adoption, dont on commence alors à voir des exemples dans l'histoire, et qui s'est conservée dans notre ancienne chevalerie, étoit sans doute un usage introduit par les Goths et par les nations germaniques. Le père d'armes donnoit ou envoyoit à celui qu'il adoptoit des chevaux et une armure complète. Le fils adopté n'acquéroit pas le droit de succession; mais l'un et l'autre contractoient un étroit engagement de s'entre-aider dans les guerres qu'ils auroient à soutenir. Malgré ces démonstrations d'amitié, Zénon craignoit presque autant son allié que son ennemi. Il n'osoit compter sur une fidélité constante de la part du prince qu'il avoit adopté. Il sentoit que le voisinage des Goths, depuis leur établissement en-deçà du Danube, étoit une source perpétuelle d'alarmes; il conçut donc le projet de se délivrer de cette nation turbulente sans qu'il en coutât rien à l'empire, et de détruire les deux Théodorics l'un par l'autre. C'eût été en effet un grand coup de politique, si Zénon eût été capable d'y réussir. Dans ce dessein, il somma Théodoric l'Amale de se joindre aux Romains pour combattre l'autre Théodoric. L'Amale, par une bravade de jeune guerrier, répondit d'abord que ses forces suffisoient seules pour dé-

Malc. p. 79, 83, 89, 95, 97.
Jorn. de reb. get. c. 57.

faire cet ennemi ; mais, après y avoir plus mûrement réfléchi, il demanda du secours. Zénon affecta aussitôt de faire les plus grands préparatifs. Il fit venir les troupes cantonnées sur les bords du Pont-Euxin, tant en-deçà qu'au-delà du Bosphore. On assembla des chariots et des voitures de toute espèce ; on acheta du blé, des bœufs et toutes les provisions nécessaires pour une importante expédition. Marcien fut nommé général. Claude, commandant des troupes étrangères et des Goths qui servoient à la solde de l'empire, eut ordre de venir joindre l'armée.

Tout étant prêt pour le départ, l'empereur envoya dire à Théodoric l'Amale qu'il étoit temps de marcher à l'ennemi, et de remplir les obligations que lui imposoient les qualités de patrice, de général, de fils de l'empereur. Théodoric, qui connoissoit la foiblesse et l'inconstance de Zénon, répondit que rien ne l'arrêteroit, pourvu que Zénon lui promît avec serment que jamais il ne traiteroit avec Théodoric le Louche. Zénon jura qu'il ne s'écarteroit en rien des conventions, à moins que l'Amale ne les violât le premier. Sur cette assurance, l'Amale partit avec ses troupes, qui étoient campées auprès de Marcianople. On lui avoit donné parole qu'à l'entrée du mont Hæmus il trouveroit Marcien avec dix mille hommes de pied et deux mille chevaux ; que près d'Andrinople il seroit encore joint par un corps de vingt mille fantassins et de six mille chevaux, et que, s'il en désiroit davantage, on en tireroit autant qu'il en voudroit des garnisons d'Héraclée et des autres places. Toutes ces promesses furent sans effet. Théodoric l'Amale ne trouva pas un soldat au pied du mont Hæmus ni auprès d'Andrinople. Les guides qu'on lui avoit donnés, au lieu de le conduire par les chemins les plus sûrs et les plus commodes, engagèrent son armée dans des routes étroites, escarpées, bordées de précipices, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au pied du mont Sondis. Cette montagne,

qui faisoit partie du mont Rhodope, étoit si roide, qu'il étoit impossible de la franchir en présence d'un ennemi. Théodoric le Louche y étoit campé, et l'Amale fut obligé de se loger dans le vallon.

Ces deux guerriers, renfermés entre ces montagnes, ne pouvoient faire aucun mouvement sans combattre. C'étoient des escarmouches continuelles pour s'enlever mutuellement leurs chevaux, leurs troupeaux, leur fourrage. Souvent Théodoric le Louche, voltigeant autour du camp ennemi, insultoit l'Amale, l'appelant *un parjure, un traître, un enfant imbécille, qui ne voyoit pas que le dessein de l'empereur étoit de les armer l'un contre l'autre pour les détruire tous deux, et qu'il étoit indifférent aux Romains lequel des deux vainquît l'autre, parce que le vainqueur, affoibli, ne pourroit éviter de périr à son tour. Ne devoient-ils pas se joindre à vous?* ajoutoit-il. *Ils ne vous ont envoyé que des promesses trompeuses; ils ne vous ont laissé que la honte d'avoir trahi votre nation.* Ces paroles faisoient une vive impression sur les soldats de l'Amale; ils courent à sa tente : ils s'écrient *que ces reproches sont justes; que c'est une folie de s'armer contre leurs parens pour servir des alliés perfides.* Le Louche, profitant de cette première émotion, monte le lendemain sur une éminence qui commandoit le camp de l'Amale, et de là élevant sa voix : « Fils indigne du brave Théodémir (dit-il), pour-« quoi traînes-tu à la mort tes compatriotes? Combien « as-tu déjà perdu de soldats! et ceux qui te restent, à quel « état les as-tu réduits! Ils sont partis chacun avec deux « ou trois chevaux; je les vois maintenant à pied, se « traînant à ta suite comme des esclaves au travers des « rochers et des précipices. Vous êtes cependant, soldats, « des hommes libres; vous êtes tous d'une race aussi « noble que la sienne. Vous viviez dans l'opulence avant « cette guerre malheureuse, et vous périssez maintenant « de faim et de misère. » Frappé de ces discours, tout

le camp gémit et se soulève contre l'Amale; ses soldats demandent en tumulte qu'il fasse la paix avec leurs compatriotes; s'il le refuse, ils menacent de l'abandonner. L'Amale, irrité lui-même de la perfidie des Romains, envoie proposer une entrevue à Théodoric le Louche. Les deux chefs confèrent ensemble sur les bords d'une rivière qui les séparoit, et conviennent de vivre en paix.

Après avoir confirmé cette réconciliation par leur serment, ils envoyèrent tous deux des députés à Constantinople. L'Amale reprochoit à Zénon de lui avoir manqué de parole, et de l'avoir réduit à la nécessité de traiter avec l'ennemi; il demandoit qu'on fournît des vivres à ses troupes jusqu'au temps de la récolte, qu'autrement elles ne pourroient subsister que de pillage. L'autre Théodoric rappeloit le traité conclu avec Léon; il en demandoit l'exécution, et les arrérages des deux mille livres d'or qu'on étoit convenu de lui payer tous les ans. On ne dit pas ce qui fut répondu aux députés de Théodoric le Louche; Zénon répondit à ceux de l'Amale, en rejetant sur leur maître le reproche d'infidélité, que les généraux romains étoient en marche pour le joindre, lorsqu'ils avoient appris qu'il trahissoit l'empire et qu'il se réunissoit avec l'ennemi. S'il vouloit abandonner son nouvel allié, on lui promettoit sur-le-champ mille livres d'or, dix mille livres d'argent, et une pension annuelle de dix mille pièces d'or, qui font près de cent quarante mille francs de notre monnoie; on lui offroit en mariage Julienne, fille d'Olybre, qui avoit été empereur d'Occident, ou telle autre Romaine qu'il voudroit choisir dans les maisons les plus illustres. D'ailleurs Zénon traita avec assez de mépris les députés de l'Amale, quoique ce fussent des officiers d'un rang distingué. Il lui envoya de son côté Philoxène et Julien pour l'engager à rompre avec l'autre Théodoric.

Leurs efforts furent inutiles. L'Amale persista dans

la foi qu'il avoit jurée, et cette nouvelle répandit l'alarme dans Constantinople. L'un des deux Théodorics avoit été jusqu'alors un ennemi redoutable; comment pourroit-on résister à leurs forces réunies? Dans ce découragement général, Zénon publia qu'il alloit marcher lui-même à la tête de ses troupes, et partager avec elles tous les périls de la guerre. Il n'en fallut pas davantage pour relever les courages abattus. Chaque soldat brûloit d'ardeur de se signaler sous les yeux de son souverain. Ceux qui auparavant achetoient de leurs avares généraux la dispense du service militaire s'empressoient alors de s'enrôler. Déjà les partis des deux Théodorics étendoient leurs pillages jusqu'à la Propontide; un détachement de l'armée romaine surprit et fit prisonniers les coureurs de Théodoric le Louche. Une cohorte de Théodoric l'Amale s'étant avancée jusqu'à la longue muraille qui fermoit la Chersonèse, fut taillée en pièces. Mais la suite ne répondit pas à ces heureux commencemens. Zénon se replongea bientôt dans sa mollesse naturelle, et renonça au dessein de se mettre en campagne. Peu s'en fallut que cette lâcheté ne lui coutât la couronne et la vie; les soldats, indignés, s'attroupoient; tout le camp qui étoit aux portes de Constantinople retentissoit de murmures. *Pourquoi*, disoient-ils, *aussi lâches que votre empereur, souffrons-nous l'avilissement du nom romain? Pourquoi, ayant les armes à la main, laissons-nous tomber et expirer dans l'ignominie les forces de l'état?* La révolte alloit éclater, et se seroit sans doute communiquée au peuple de la ville, si Zénon, par l'avis de Marcien, ne se fût hâté de congédier l'armée, sous le prétexte que la paix étoit faite.

C'étoit en effet l'unique ressource qui restât à Zénon. *Malc. p.* 90, 91.
Comme il avoit trouvé l'Amale inflexible, il s'adressa à Théodoric le Louche, qui, sans s'embarrasser de son allié, fit en cette occasion la loi à l'empereur. La paix fut conclue avec lui, à condition qu'on lui entretien-

droit une armée de treize mille hommes, tels qu'il les voudroit choisir; qu'il auroit le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et une des deux charges de général des troupes du palais; qu'on lui rendroit tous les titres et toutes les dignités qu'il avoit reçus de Basilisque; que les enfans d'Aspar, s'il en restoit, rentreroient en possession de leurs biens, et pourroient habiter en sûreté dans la ville qu'il plairoit à Zénon de leur assigner pour demeure. En conséquence de ce traité, Zénon dépouilla l'Amale de la charge de général pour en revêtir Théodoric le Louche, auquel il envoya aussi de l'argent pour le distribuer à ses soldats.

Cet accommodement piqua Théodoric l'Amale d'une furieuse jalousie. Il étoit encore indigné qu'un allié dont on n'avoit pu le détacher par les offres les plus avantageuses eût traité séparément avec Zénon. Il résolut de faire sentir à l'empereur que la paix qu'il venoit de faire ne pouvoit lui procurer aucun repos. Il vint donc à la tête de ses troupes dans les plaines voisines du mont Rhodope, la plus belle et la plus fertile contrée de la Thrace, pillant, massacrant, détruisant par le fer et par le feu ce qu'il ne pouvoit emporter. L'autre Théodoric, apprenant ces ravages, loin de courir au secours de ses nouveaux alliés, se réjouissoit de leurs désastres, disant *qu'il falloit laisser faire l'ami et le fils de l'empereur; que la seule chose qui l'affligeoit, étoit de voir périr de pauvres laboureurs tandis que Zénon et Vérine dormoient tranquillement.*

An. 479. *Evag. l.* 3, *c.* 26. *Theod. lect. l.* 1. *Malc. p.* 86, 87. *Candid. p.* 19, 20. *Theoph. p.* 109.

Le mépris que Zénon s'attiroit par sa lâcheté lui suscita, au commencement de l'année suivante, un nouveau rival dans la personne de Marcien. Ce général étoit fils d'Anthémius, qui avoit régné en Occident. Sa mère Euphémie étoit fille de l'empereur Marcien, dont il portoit le nom. Il avoit épousé Léoncie, seconde fille de Léon, et ce mariage fondoit les prétentions qu'il avoit

à l'empire. Léoncie étant née lorsque Léon étoit déjà sur le trône, Marcien, quoique naturellement doux et tranquille, se laissa persuader que la couronne lui appartenoit à meilleur droit qu'à Zénon, qui n'y étoit parvenu que par son mariage avec Ariadne, née avant que Léon fût empereur : prétention aussi ancienne que frivole, et renouvelée toutes les fois que l'ambition de régner n'a eu besoin que d'un prétexte. Ses frères Procope et Romule entrèrent dans le complot, qui fut conduit avec beaucoup de secret. Marcien étoit aimé des gens de guerre : il en gagna un grand nombre. Ce qui restoit de partisans de Basilisque se joignit à lui ; et, au jour marqué, les conjurés s'étant rendus en armes dans une place de Constantinople, il se mit à leur tête et marcha vers le palais. Au premier bruit de cette émeute, Illus, maître des offices, assembla promptement toutes les troupes de la garde, et vint à la rencontre des révoltés. Il y eut un combat dans lequel Illus fut repoussé avec un grand carnage, et obligé de se renfermer dans le palais. Marcien l'y assiégea ; et s'il eût profité de l'ardeur de ses soldats, il étoit maître du palais et de l'empire. Illus étoit prêt à se rendre, et il ne fut retenu que par un philosophe païen, nommé Pamprépius, qu'il écoutoit comme un grand prophète, et qui l'assura que le ciel se déclaroit pour Zénon. La nuit étant survenue, Marcien, qui se croyoit déjà empereur, remit l'attaque au lendemain ; et pendant qu'il passoit le temps à boire et à dormir, Illus lui débaucha par argent une grande partie de ses soldats. Ses deux frères, aussi imprudens que lui, furent pris cette nuit même dans les thermes de Zeuxippe, où ils se baignoient. Le lendemain Illus, étant sorti, battit à son tour Marcien, qui, se voyant abandonné, s'enfuit dans l'église des Apôtres. Zénon, qui affectoit encore un caractère de clémence, le fit ordonner prêtre par le patriarche, et l'envoya sous bonne garde à Césarée en Cappadoce. Peu de temps après,

Proc. Arc. c. 12.
Suid. voce Παμπρέπιος.

Marcien, s'étant évadé, et excitant de nouveaux troubles en Galatie, fut pris dans un monastère où il s'étoit caché, conduit à Tarse, et enfermé avec sa femme Léontie dans le château de Papyre en Isaurie, où il finit ses jours. Procope et Romule s'échappèrent des mains d'Illus, et se réfugièrent auprès de Théodoric le Louche. Après la mort de ce prince, ils se retirèrent à Rome. On ne sait duquel des trois frères étoit fils Zénon qui vivoit du temps de Justinien, et qui mourut sans enfans peu de temps après avoir été nommé préfet d'Egypte. Ce fut en sa personne que s'éteignit la postérité de l'empereur Marcien, et celle d'Anthémius.

Malc. p. 86. Marcel. chr.

Théodoric le Louche n'avoit fait la paix qu'en attendant une occasion favorable de recommencer la guerre. Dès qu'il apprit la révolte de Marcien, il assembla des troupes, comme pour venir au secours de l'empereur. Il croyoit trouver Constantinople divisée au-dedans par la guerre civile, et sans défense contre les ennemis du dehors. Il se flattoit même d'être reçu à bras ouverts par le peuple, qui détestoit les Isaures, dont Zénon avoit rempli la ville. L'empereur, qui pénétroit ses intentions, alarmé de ce nouveau péril, lui dépêcha un courrier pour le remercier de sa bonne volonté, et pour lui dire que, la révolte étant étouffée, il n'avoit plus besoin de son secours; et que, dans l'agitation où les esprits étoient encore, la vue d'une armée étrangère ne seroit capable que d'y exciter de nouveaux troubles. Théodoric répondit que ses troupes étoient trop fatiguées pour retourner sur leurs pas sans avoir pris quelques jours de repos, et il continua sa marche jusqu'au promontoire d'Anaple sur le Bosphore, à quatre milles de Constantinople. Zénon, dont la frayeur croissoit à mesure qu'il voyoit approcher cet allié formidable, força son avarice pour satisfaire celle de Théodoric et des Goths. Il fit partir Pélage le silentiaire, officier fidèle et intelligent, qui, à force d'argent et de promesses, vint à bout d'en-

gager les Goths à s'en retourner, et délivra la ville d'un grand danger. L'entrée de Théodoric y auroit infailliblement allumé une guerre sanglante. Les Isaures étoient bien résolus de disputer opiniâtrément le terrain ; ils avoient même déjà préparé de longues perches garnies d'étoupes soufrées, et d'autres matières inflammables, à dessein de mettre le feu aux édifices, s'ils étoient forcés d'abandonner la ville.

Les Goths tenoient Zénon dans de perpétuelles inquiétudes. Les deux Théodorics, l'un allié perfide, l'autre ennemi déclaré, étoient pareillement à craindre. S'ils eussent agi de concert, c'en étoit fait de l'empire ; mais, par une sorte de fatalité, ils se servoient mutuellement de contre-poids; et, balançant leurs forces, attachés tour à tour et opposés à Zénon, ils se jouoient également de la foiblesse de ce prince. Pendant que Théodoric le Louche, chargé des présens de l'empereur, se retiroit dans ses états, Théodoric l'Amale ravageoit la Macédoine. Il pilla Stobes, une des principales villes de cette province, et fit passer la garnison au fil de l'épée. Comme il approchoit de Thessalonique, les habitans, qui ne recevoient aucun secours de l'empereur, s'imaginant que Zénon lui-même les trahissoit, se soulevèrent, abattirent ses statues, coururent à la maison du gouverneur pour y mettre le feu, et l'auroient brûlé ou massacré, si les ecclésiastiques et les magistrats ne l'eussent sauvé des mains de ces furieux en le faisant sortir de la ville, blessé de plusieurs coups. On eut beaucoup de peine à calmer cette fougue populaire ; les habitans se déterminèrent enfin à se mettre en défense; ils conférent les clefs de Thessalonique à leur évêque, et se donnèrent un chef.

Malc. p. 78, 79, 80.

Zénon, informé de cette émeute, prit le parti de traiter avec l'Amale. Il lui députa Artémidore, et Phocas, qui avoit en même temps le titre de général et celui de secrétaire du prince. Ces envoyés rappelèrent à Théodoric les bien-

faits de Zénon; ils lui reprochèrent son ingratitude à l'égard de ce prince, qu'ils tâchèrent de justifier; ils l'exhortèrent à suspendre les hostilités et à députer à la cour, lui faisant espérer qu'il obtiendroit toute justice. Théodoric se laissa persuader; il envoya avec eux des députés, et défendit à ses troupes d'employer le fer ni le feu; mais, comme il ne pouvoit subsister qu'aux dépens des campagnes, il en exigea des contributions. S'étant éloigné de Thessalonique, il alla camper aux portes d'Héraclée, surnommée Sintique, près du fleuve Strymon. L'évêque racheta la contrée du pillage en s'obligeant à nourrir l'armée de Théodoric. Les envoyés, de retour à Constantinople, firent sentir à Zénon qu'il n'avoit point de temps à perdre, et que Théodoric ne pourroit long-temps contenir des barbares avides de butin. Sur cet avis, l'empereur fit partir le patrice Adamance, qui avoit été préfet de Constantinople; et, pour lui donner encore plus de considération, Zénon le revêtit des honneurs du consulat, mais sans lui conférer cette charge. Il lui donna ordre d'offrir à Théodoric, en toute propriété, Pautalie et son territoire. Cette place étoit située sur la frontière de l'Illyrie et de la Thrace; et, selon la politique de Zénon, l'Amale, dans cette position, pouvoit servir les Romains, mais ne pouvoit leur nuire : il auroit tenu en échec Théodoric le Louche, et n'auroit pu remuer lui-même sans s'attirer sur les bras les troupes de l'Illyrie et celles de la Thrace, qui se seroient réunies pour l'écraser. Comme Zénon prévoyoit que l'Amale demanderoit pour cette année des subsistances, les terres n'ayant pas été ensemencées, il mit entre les mains d'Adamance deux cents livres d'or, avec ordre de les remettre au préfet d'Illyrie, qui auroit soin de faire transporter des vivres à Pautalie. Adamance partit et s'arrêta à Thessalonique pour y rétablir le bon ordre.

Malc. p. 80, 81, 82. Cependant Théodoric, campé près d'Héraclée, conçut le dessein de s'emparer de Dyrrachium, capitale de la

nouvelle Epire, aujourd'hui Durazzo, en Albanie. C'étoit un port commode sur le golfe Adriatique; et la possession de cette place lui ouvroit la conquête de l'Epire entière. Sidimont, de la nation des Goths et de la race des Amales, s'étoit marié dans ce pays, et possédoit de grandes terres dans le voisinage de cette ville. Comme il recevoit une pension de l'empereur, et qu'il étoit cousin d'Edinge, comte des domestiques, et favori de Vérine, on le croyoit très-attaché au service de l'empire. Ce fut à lui que s'adressa Théodoric : il le conjuroit, au nom de leurs communs ancêtres, de trouver un moyen de le mettre en possession de Dyrrachium et de l'Epire, où il pourroit enfin se reposer de tant de courses et de fatigues. Sidimont, préférant l'intérêt d'un parent à celui des Romains, se mit en devoir de le satisfaire. Il vint à Dyrrachium, où il avoit un grand crédit, et jeta l'alarme parmi les habitans : « C'est (disoit-il) par bienveil- « lance que je viens vous avertir du danger où vous êtes. « Zénon abandonne votre ville à Théodoric l'Amale en « toute propriété. Vous allez être traités en esclaves. Si « vous voulez sauver votre liberté et vos biens, vous « n'avez qu'un parti à prendre; enlevez tout ce que « vous possédez, et retirez-vous dans les îles du golfe ou « dans quelque place éloignée; il en est encore temps; « mais ne tardez pas. Vous avez peut-être appris qu'A- « damance est parti de Constantinople; c'est pour éta- « blir ici le prince des Goths. Si vous entreprenez de « faire résistance, vous aurez à la fois pour ennemis « l'empereur et Théodoric. » La terreur qu'il inspire aux citoyens se communique à la garnison, composée de deux mille hommes, qui pouvoient défendre la ville, même dans une attaque imprévue. Tous se hâtent de partir : on eût dit qu'un ennemi vainqueur avoit le bras levé sur leurs têtes. Dyrrachium demeure déserte.

Sidimont envoya un courrier à Théodoric pour l'a-

vertir de se hâter. Théodoric ayant reçu ce message, fait dire aux habitans d'Héraclée qu'il veut bien s'éloigner d'eux ; mais qu'il a besoin de vivres, et qu'ils aient à lui fournir sur-le-champ une certaine quantité de blé et de vin, s'ils ne veulent y être forcés. Les habitans, effrayés de cette menace, quittent aussitôt la ville et se renferment avec tous leurs effets dans la citadelle, qui étoit bien fortifiée ; ils répondent ensuite qu'ils ont consumé toutes leurs provisions à faire subsister les Goths, et qu'ils sont hors d'état de fournir ce qu'on leur demande. Théodoric, irrité, met le feu à la ville, et prend le chemin de la nouvelle Epire. C'étoit une route étroite et difficile, dans des gorges de montagnes, défendue de plusieurs châteaux capables d'arrêter long-temps une plus nombreuse armée. Il envoya devant lui des cavaliers pour reconnoître les passages. Ils les trouvèrent si mal gardés, et jetèrent tant d'épouvante, que l'armée qui les suivoit n'eut d'autre obstacle à surmonter que la difficulté des lieux. Les troupes de Théodoric marchoient en trois corps. Il conduisoit lui-même l'avant-garde ; Soas, son lieutenant-général, commandoit le corps du milieu ; Theudimont, frère de Théodoric, l'arrière-garde. Les chariots et les bagages suivoient avec une escorte de cavaliers. Mais lorsque Théodoric vit qu'il n'étoit pas poursuivi, et qu'il n'avoit point à craindre d'être attaqué, il détacha l'escorte, et, l'ayant jointe au corps qu'il commandoit, il s'avança vers Lychnide, d'où il fut repoussé : c'étoit une grande ville, riche et avantageusement située entre des sources et des marais. Il auroit souhaité de s'en rendre maître, parce qu'elle avoit des magasins de blé ; mais, dans une conjoncture où le temps étoit plus précieux pour lui que tout le reste, il ne s'arrêta pas à l'assiéger. En passant, il s'empara de la ville de Scarpes, qu'il trouva abandonnée ; et de là étant arrivé à Dyrrachium, il s'y établit en attendant le reste de ses troupes, qu'il avoit devancées de plusieurs journées.

Cette entreprise avoit été conduite avec tant de diligence, qu'Adamance étoit encore à Thessalonique lorsqu'il apprit que Théodoric, qu'il croyoit aux portes d'Héraclée, étoit dans Dyrrachium. Il lui dépêcha aussitôt un de ces courtiers de l'empereur qu'on nommoit *magistriens*, pour se plaindre qu'il eût, par cet acte d'hostilité, rompu le cours de la négociation. Il le sommoit de ne faire à la ville aucun dommage, de ne point toucher aux vaisseaux qui étoient dans le port, et de laisser, jusqu'à la conclusion des conférences, toutes choses dans l'état où elles se trouvoient. Il offroit de se transporter à Dyrrachium, mais il demandoit une sûreté pour sa personne. Après ces dépêches, il partit de Thessalonique, et alla porter à Sabinien, qui étoit pour lors à Edesse en Macédoine, le brevet par lequel l'empereur le nommoit général des armées d'Illyrie. C'étoit un guerrier de grande réputation, regardé comme le seul capable de faire tête à un prince aussi brave et aussi habile que Théodoric l'Amale. Observateur exact de la discipline militaire, on le comparoit aux anciens généraux romains, et les auteurs de ce temps-là le nomment *le grand Sabinien*. Il envoya aussitôt des ordres à toutes les troupes dispersées dans les garnisons de l'Illyrie de se rassembler à Lychnide. *Malc. p. 82. Marcel. chr.*

Déjà le courrier d'Adamance étoit revenu avec un prêtre arien pour lui donner par serment toute sûreté de la part de Théodoric. Adamance s'étoit rendu à Lychnide avec Sabinien : mais, ne se fiant pas assez à une parole, quoique confirmée par serment, il fit proposer au prince des Goths de le venir trouver à Lychnide, ou de l'attendre à Dyrrachium, où il se rendroit, pourvu que Théodoric envoyât à Lychnide les capitaines Soas et Dagithée en otage. Théodoric les fit partir sur-le-champ; mais il leur ordonna de s'arrêter à Scarpes, et d'envoyer de là demander à Sabinien qu'il s'engageât par serment à les remettre en liberté dès qu'Adamance *Malc. p. 82, 83, 84.*

seroit de retour. Ce fut une nouvelle difficulté. Sabinien protesta qu'il ne jureroit pas; que, conformément à l'Evangile, il s'en étoit fait une loi inviolable. En vain Adamance lui représenta que ce préliminaire étoit indispensable, et qu'un scrupule si mal entendu alloit renverser toutes les espérances de paix; Sabinien demeura inébranlable. Dans cet embarras, Adamance résolut de risquer sa personne, mais avec autant de précaution qu'il seroit possible. Il partit sur le soir avec deux cents cavaliers; et, ayant pris un grand détour par des chemins impraticables, où jamais des chevaux n'avoient passé, il arriva à un château situé près de Dyrrachium, sur une hauteur escarpée et bordée d'un vallon, au fond duquel couloit un ruisseau large et profond. Il envoya aussitôt avertir Théodoric, qui, étant sorti de Dyrrachium à la tête de ses troupes, les fit arrêter à quelque distance de la ville, et s'avança jusqu'au bord du ruisseau avec quelques cavaliers. Adamance, après avoir posté les siens au pied de la colline pour se tenir en garde contre les surprises, descendit seul dans le vallon, et pria Théodoric de faire aussi éloigner son escorte, afin qu'ils pussent s'entretenir sans témoins. Théodoric parla le premier. Il représenta *qu'il vivoit en paix, résolu de servir fidèlement l'empire, lorsque Zénon l'avoit appelé à son secours contre l'autre Théodoric, promettant des renforts considérables; que, loin de lui tenir parole, il avoit tenté de le faire périr avec toute son armée en lui donnant des guides qui l'avoient engagé dans des defilés et des précipices où sa perte étoit infaillible, si l'ennemi eût été aussi impitoyable que Zénon étoit infidèle.* Ces reproches étoient justes, et Adamance n'y put faire que des réponses vagues et peu capables de satisfaire Théodoric. Il se rabattit sur les bienfaits dont Zénon l'avoit comblé; sur la qualité de fils, qui lui imposoit la loi du respect et de l'obéissance. Il lui reprochoit comme un attentat la surprise

de Dyrrachium, dont il s'étoit emparé dans le temps même qu'on traitoit avec lui; il lui conseilloit de ne pas abuser plus long-temps de la patience de l'empereur. « Doutez-vous (lui disoit-il) que le Romains, qui vous « tiennent enveloppé de toutes parts, ne viennent enfin « à bout de vous accabler? Ne vous flattez pas qu'on « vous laisse le maître de ce pays, qui fait partie de « l'ancien patrimoine de l'empire. Retirez-vous en « Dardanie ; vous y trouverez des contrées fertiles qui « n'attendent que la culture. L'empereur est prêt à « vous les abandonner; la terre vous y prodiguera des « trésors qui ne vous coûteront point de sang. » Théodoric répondit *qu'il acceptoit ses offres ; mais que son armée, qui commençoit à se remettre de ses fatigues, ne pourroit consentir à entreprendre sur-le-champ un si long voyage; qu'il falloit la laisser passer l'hiver en Epire, où il promettoit de demeurer en repos, sans faire ni ravage ni nouvelle entreprise; qu'au commencement du printemps il prendroit la route de la Dardanie avec les commissaires que l'empereur lui enverroit pour l'en mettre en possession.* Il ajouta *que, si c'étoit la volonté de l'empereur, il déposeroit dans telle ville que Zénon voudroit indiquer tous les bagages et tous les Goths hors d'état de combattre, et qu'il donneroit en otage sa mère et sa sœur pour répondre de ses promesses.* Ce qu'il promettoit étoit d'entrer en Thrace avec six mille de ses meilleurs soldats, et de se joindre à l'armée de l'empire pour exterminer ce qu'il y avoit de Goths dans cette province. En récompense de ce service, il demandoit qu'on lui rendît la charge de général dont on l'avoit dépouillé pour en revêtir Théodoric le Louche, et qu'il lui fût permis de venir à la cour, et d'y vivre à la romaine. Il offroit encore d'entrer en Dalmatie, si l'empereur le jugeoit à propos, et d'en chasser Népos, qui prétendoit y exercer les droits de la souveraineté. Adamance lui répondit *qu'il n'étoit*

autorisé à rien conclure avec lui tant que les Goths resteroient en Epire ; qu'il alloit informer l'empereur de ses propositions, et qu'il attendroit à Lychnide la réponse du prince. La conférence s'étant ainsi terminée, ils se séparèrent.

Malc. p. 84, 85, 86. Marc. chr.

Mais comme Théodoric avoit rompu la première négociation en s'emparant de Dyrrachium, Sabinien rendit la seconde inutile par la défaite d'une partie des Goths. Les troupes auxquelles il avoit donné rendez-vous à Lychnide étoient assemblées lorsqu'on vint l'avertir qu'un corps considérable de Goths, suivi de chariots et d'équipages, traversoit la Candavie, près de Lychnide. La Candavie est cette chaîne de montagnes qui s'étendent par le travers de la Macédoine, depuis Dyrrachium jusqu'au golfe de Therme, sur la mer Egée. Ces Goths faisoient l'arrière-garde de Théodoric, commandée par son frère Theudimont. Ils étoient restés bien loin derrière, parce qu'étant chargés de bagage dans des chemins presque impraticables, ils ne marchoient qu'à petites journées. Sabinien envoya ses gens de pied faire le tour de la montagne, après les avoir avertis du lieu où ils devoient s'embusquer. Il retint avec lui les cavaliers, et, partant à l'entrée de la nuit, il atteignit au point du jour les ennemis, qui étoient en marche, et fondit sur eux. Theudimont, surpris de cette attaque imprévue, n'eut rien de plus pressé que de sauver sa mère, dont il étoit accompagné ; et, ayant mis entre les Romains et lui un fossé profond et large, il fit rompre le pont sur lequel il l'avoit passé. La plupart de ses soldats, qui n'avoient pu passer avec lui, se voyant enfermés entre le fossé et l'ennemi, se jetèrent d'abord en désespérés sur la cavalerie romaine, qui les serroit de près ; mais, lorsqu'ils aperçurent l'infanterie qui descendoit de la montagne pour venir tomber sur eux, ils perdirent courage, et se laissèrent égorger sans résistance. Sabinien se trouva maître de deux mille chariots, d'un grand butin et de

plus de cinq mille prisonniers. Après avoir brûlé une partie des chariots, qu'il étoit difficile de conduire au travers de ces montagnes, il revint à Lychnide, où il trouva Adamance de retour. Il fit mettre aux fers les prisonniers les plus distingués, et distribua les autres aux soldats, ainsi que le butin. Il avoit demandé aux villes du voisinage une certaine quantité de chariots pour l'usage de l'armée; il les dispensa de cette contribution. Adamance manda à l'empereur ce qui s'étoit passé dans la conférence. Sabinien, de son côté, lui rendit compte de sa victoire, et lui conseilla de ne point faire de paix avec le barbare, qu'il espéroit chasser du pays, ou faire périr avec ses troupes. Zénon suivit ce conseil, et envoya ordre à Adamance de revenir à Constantinople, et de dire de sa part à Sabinien et à Genton que tout accord étoit rompu avec Théodoric, et qu'ils eussent à lui faire la guerre sans aucun ménagement. Genton étoit un Goth fort puissant en cette contrée, et dévoué au service des Romains. Adamance donna de grands éloges aux soldats, et leur promit de la part de l'empereur des récompenses dignes de leur courage. Il partit ensuite au milieu des acclamations de l'armée. Sabinien, pendant cette année et la suivante, continua la guerre contre Théodoric; mais il avoit affaire à un guerrier infatigable, qui joignoit à l'activité et à l'audace de la jeunesse la prudence et l'habileté de l'âge avancé. Il ne put lui arracher sa proie en le chassant de Dyrrachium; mais il l'empêcha d'étendre ses conquêtes, et mourut en 481, avec la gloire d'avoir sauvé la Grèce et relevé l'honneur de l'empire.

La mort de Genséric avoit délivré Zénon d'une grande inquiétude. Hunéric ne paroissoit occupé qu'à vexer ses sujets et à se livrer à ses plaisirs. Cependant, comme Genséric s'étoit toujours réservé des prétextes de guerres pour les faire valoir dans l'occasion, Zénon craignoit

AN. 480.
Vict. vit. l. 3.
Malc. p. 95, 96.
Baronius.
Till. vie de

S. Eugène, art. 20, 27.

qu'il ne prît envie à son successeur de troubler le repos de l'empire. Genséric avoit toujours prétendu que Léon s'étoit emparé des biens de Placidie, qui devoient appartenir à Hunéric en vertu de son mariage avec Eudoxie, fille de Placidie et de Valentinien. De plus, il n'avoit cessé de demander des dédommagemens pour des vaisseaux de Carthage saisis pendant la guerre. Pour ne laisser subsister aucun sujet de rupture, Zénon envoya en 480 une ambassade à Hunéric. Il choisit pour cette commission Alexandre, intendant de Placidie, veuve d'Olybre, et sœur d'Eudoxie, parce que cette princesse avoit conservé du crédit auprès du roi des Vandales son beau-frère. Alexandre trouva Hunéric disposé à entretenir la paix, et revint à Constantinople avec des ambassadeurs de ce prince, chargés d'assurer l'empereur qu'*Hunéric vouloit contracter avec lui une amitié inviolable; qu'il renonçoit pour toujours à toutes les prétentions de son père; qu'il ressentoit vivement le traitement honorable que l'empereur faisoit à sa belle-sœur, et qu'il ne perdroit aucune occasion d'en marquer sa reconnoissance.* Zénon renvoya ces ambassadeurs chargés de présens; et, pour récompenser Alexandre d'une si heureuse négociation, il le fit intendant de son domaine. Alexandre avoit obtenu d'Hunéric qu'il permettroit d'élire un évêque à Carthage, dont le siége étoit vacant depuis vingt-quatre ans. Mais cette consolation accordée aux catholiques ne fut pas de longue durée; ils virent bientôt chasser leurs évêques, et ils essuyèrent une persécution plus cruelle que celle de Genséric. Ce fut en vain que, pour adoucir la barbarie d'Hunéric, Zénon, à la prière du pape Félix, lui députa Vrane en 484. Non-seulement Vrane ne put rien obtenir, mais même Hunéric fit border d'échafauds, de chevalets et de bourreaux les rues par où le député romain devoit se rendre au palais, afin qu'il fût témoin lui-même des horribles supplices de ceux pour lesquels

il venoit demander grâce. Ces cruautés ne se terminèrent qu'à la mort de ce méchant prince, qui, cette année même, expira rongé de vers.

On peut, selon quelques auteurs, rapporter à l'an 480 un grand tremblement de terre, que d'autres historiens placent plus tôt ou plus tard. Il arriva le 24 ou 25 de septembre. Il ne s'étendit pas beaucoup dans la ville de Constantinople; mais il fut violent, et dura quarante jours à diverses reprises. Deux portiques, quelques églises, et grand nombre de maisons écrasèrent sous leurs ruines beaucoup d'habitans. La statue du grand Théodose, posée sur une colonne dans la place de Taurus, fut abattue; un pan des murailles de la ville s'écroula. Ce tremblement infecta l'air d'une odeur qui se fit sentir durant plusieurs jours. Nicomédie et Hélénopolis en Bithynie ayant éprouvé le même malheur, Zénon fit de grandes largesses pour réparer les dommages que ces deux villes avoient soufferts.

Marc. chr. Theoph. p. 108. Cedr. p. 352, 353. Chron. Alex. in ann. 487. Malela, p. 35.

An. 481.

Malc. p. 87, 88, 94, 95.

L'empereur ne pouvoit être tranquille tant qu'il voyoit en Thrace Théodoric le Louche, toujours ennemi dans le cœur, toujours prêt à profiter des désordres de l'empire. Procope et Romule, frères de Marcien, qui s'étoient réfugiés auprès de ce prince, donnoient de l'inquiétude à Zénon. Il les fit demander à Théodoric, qui répondit *qu'il ne désiroit rien tant que de satisfaire l'empereur; mais que les Goths, ainsi que toutes les nations du monde, se croiroient coupables d'une lâcheté criminelle s'ils livroient à la mort ceux qui étoient venus chercher un asile entre leurs bras: que Procope et Romule étoient bien résolus de n'offenser personne, à moins que l'empereur ne se tînt offensé de voir vivre des malheureux.* Cette réponse irrita Zénon. Il apprit en même temps que Théodoric se préparoit sourdement à la guerre. Afin de s'assurer des intentions de ce prince, il lui envoya des députés pour lui dire *que l'empereur vouloit bien lui abandonner par un traité perpétuel et irrévocable*

tout le pays dont il s'étoit emparé, à condition qu'il n'entretiendroit plus de troupes, qu'il feroit serment de fidélité à l'empire, dont il se reconnoîtroit le vassal, et que, pour assurance de sa sincérité, il donneroit son fils en otage. Théodoric répondit *que se laisser désarmer, ce seroit se trahir lui-même; qu'il ne pouvoit faire subsister ses soldats que par la guerre, et que l'incertitude des combats ne l'effrayoit point; que cependant, si l'empereur s'engageoit à lui fournir l'entretien de ses troupes, il promettoit de ne point commencer les hostilités, et qu'il étoit prêt à mettre son fils entre les mains de Zénon, comme un gage de sa bonne foi.* Il envoya aussi de sa part des députés à l'empereur, pour lui protester qu'il ne demandoit qu'à vivre en repos, sans former aucune entreprise : il le prioit de réfléchir sur la différence qu'on devoit mettre entre lui et Théodoric l'Amale, et de considérer lequel des deux avoit fait plus de mal à l'empire : *que, pour lui, quoiqu'il fût beaucoup plus en état de nuire, il avoit toujours ménagé les Romains, dans le temps même qu'il étoit forcé de leur faire la guerre.*

La jalousie que Théodoric le Louche faisoit paroître contre l'Amale venoit de ce que celui-ci étoit en termes d'accommodement avec les Romains. Sabinien étoit mort; mais il avoit assez vécu pour faire sentir à Théodoric l'Amale qu'il lui étoit impossible de résister longtemps aux forces romaines, et qu'il succomberoit enfin à une puissance si supérieure. Ces réflexions l'avoient déterminé à renouer la négociation. Il consentoit à sortir de Dyrrachium; mais il demandoit un autre établissement, de l'argent et des vivres. Zénon, qui craignoit la guerre, auroit bien voulu satisfaire les deux Théodorics. Il consulta le sénat, qui lui représenta *que les revenus publics ne pouvoient suffire à rassasier l'avidité des deux princes; qu'à la vérité ses sujets avoient jusqu'alors porté avec zèle le fardeau des contributions; mais, qu'étant épuisés, il ne pouvoient qu'à peine sou-*

tenir l'entretien des troupes de l'empire ; que cependant ils feroient un effort pour fournir de quoi contenter l'un des deux Théodorics ; que c'étoit à l'empereur à décider qui des deux méritoit la préférence. Sur cette réponse, Zénon, ayant assemblé dans le palais les officiers de ses gardes et ceux des autres corps de troupes qui se trouvoient à Constantinople, leur exposa ses sujets de plainte contre Théodoric le Louche. « Ce barbare, ingrat « et cruel (ajouta-t-il), héritier de toute la haine que ses « ancêtres ont portée au nom romain, ne cesse de ravager « la Thrace ; il fait couper les mains aux prisonniers ; « il détruit les laboureurs et ruine la culture des terres ; « il a été le principal auteur de la révolte de Basilisque ; « il m'a voulu engager moi-même à congédier toutes les « troupes romaines pour ne prendre à mon service que « des Goths ; l'ambition de ce fourbe est de se faire nom- « mer seul général pour se rendre maître des forces de « l'empire et les anéantir. Je vous ai convoqués pour sa- « voir votre sentiment sur le parti que je dois prendre ; « je sais qu'un prince ne peut trouver de meilleur con- « seil que dans le zèle et l'expérience de ses officiers. » A la vivacité de ces paroles les officiers sentirent ce qu'ils avoient à répondre. Ils s'écrièrent tout d'une voix *qu'il falloit traiter en ennemi Théodoric le Louche et tous ceux qui le favorisoient.* Zénon toutefois ne se pressa pas de rendre réponse aux députés de ce prince ; il vouloit auparavant s'assurer du succès de la négociation avec Théodoric l'Amale.

Dans cet intervalle on découvrit une correspondance que Théodoric le Louche entretenoit à Constantinople. Anthime, médecin, Marcellin et Etienne l'avertissoient de tout ce qui se passoit à la cour. Pour l'encourager davantage, ils lui envoyoient même de fausses lettres, qu'ils supposoient être des principaux officiers, qui l'exhortoient à marcher au plus tôt vers Constantinople, où il trouveroit quantité d'amis prêts à se joindre à lui. Ces

lettres ayant été interceptées, les coupables furent mis entre les mains d'Illus, maître des offices, qui, assisté de trois sénateurs, instruisit leur procès. On se contenta de les condamner à être frappés de verges et bannis à perpétuité : Zénon se faisait encore un honneur de ne point prononcer d'arrêt de mort.

Marcel. chr. Evag. l. 5, c. 25. Theoph. p. 108, 112. Jorn. de reb. get. c. 57, et de regn. success.

Un accident imprévu tira Zénon d'embarras, et renversa tous les projets de Théodoric le Louche. C'étoit la coutume des Goths de suspendre devant la tente du général une javeline à deux fers, les deux pointes vers la terre, à la hauteur de cinq ou six pieds. Théodoric, voulant s'exercer, se fit amener son cheval, et ayant sauté dessus avec son impatience naturelle, avant qu'il fût affermi sur la selle, le cheval, qui étoit fougueux, se dressa sur les pieds de derrière, et le porta sous la javeline, où Théodoric s'agitant violemment se perça les flancs. Il mourut de cette blessure peu de jours après. Zénon, délivré d'un si dangereux ennemi, devint moins attentif à ménager Théodoric l'Amale, que nous nommerons désormais du seul nom de *Théodoric*. La négociation fut rompue, et le roi des Goths, auquel, selon les apparences, se donnèrent les troupes de l'autre Théodoric, vint ravager la Macédoine et la Thessalie, où il saccagea la ville de Larisse, qui en étoit la capitale. L'empereur prit enfin le parti de l'apaiser à force de bienfaits. Il le déclara général des milices de la cour et préfet de Thrace. L'ayant engagé à venir à Constantinople, il lui fit dresser une statue équestre devant le palais, et le désigna consul pour l'année 484. En échange de Dyrrachium, que Théodoric rendit à l'empereur, Zénon lui céda en propriété une partie de la Dace inférieure et de la basse Mœsie, où le roi des Goths établit sa résidence dans la ville de Noves.

AN. 482. 483. *Liberat. c. 17, 18.*

La paix étoit rendue à l'empire; mais la foiblesse et l'ignorance de l'empereur, qui prétendoit décider en souverain des dogmes de la foi, excitoient de grands

troubles dans l'église d'Orient. Nous allons réunir ici en peu de mots ce qui se passa sur ce sujet jusqu'à la fin de son règne. Comme nous faisons l'histoire de l'empire, et non pas celle de l'Eglise, notre dessein, dans tout cet ouvrage, est de ne toucher les matières ecclésiastiques qu'autant qu'elles ont eu d'influence sur les affaires de l'état. L'ambition d'Acace, évêque de Constantinople, fut la première source de tous ces maux. Ce prélat, voulant faire valoir les nouvelles prétentions de son siége malgré l'opposition de Rome, se détacha des papes, qu'il avoit auparavant respectés comme chefs de l'Eglise universelle, et s'appuya de deux hérétiques turbulens et audacieux, qu'il avoit lui-même condamnés. Nous parcourrons d'abord tout de suite et sans interruption les désordres que Pierre le Foulon excita dans Antioche; et nous parlerons ensuite de ceux dont Pierre Mongus remplit la ville d'Alexandrie, et dont les suites furent encore plus durables et plus pernicieuses.

Theod. lect. l. 2. Evag. l. 3, c. 12 et seq. Theoph. p. 110, 112, 113, 114, 115. Candid. p. 19. Vict. Tun. Anast. p. 46, 47. Cedr. p. 353. Malela, p. 33. Baronius. Pagi ad Baron. Mansi ad Baron. Till. vie d'Acace, art. 17 et suiv. Fleury, l. 29, art. 50 et suiv. l. 30, art. 14 et suiv. Oriens christ. p. 726.

Etienne, évêque d'Antioche, étant mort trois ans après son élection, eut pour successeur un autre Etienne, qui, après un an d'épiscopat, fut assassiné dans une église par les partisans de Pierre le Foulon. Les meurtriers furent punis par ordre de l'empereur, qui fit élire un évêque pour Antioche. Cette élection se fit à Constantinople, à cause des troubles dont Antioche étoit agitée. Calendion fut sacré par le patriarche Acace, et gouverna son église pendant quatre ans, après lesquels Acace fit rappeler Pierre le Foulon, et le rétablit sur le siége épiscopal. Calendion fut relégué dans l'Oasis. On l'accusoit d'avoir favorisé Illus, dont nous raconterons bientôt la rébellion. Mais son véritable crime étoit de vivre en communion avec le pape, dont Acace s'étoit déclaré l'ennemi. Pierre le Foulon, ayant gagné à force d'argent la faveur du prince et des courtisans, leva l'étendard contre le concile de Chalcédoine. Il s'associa de sentimens avec Pierre Mongus, et se porta aux dernières

violences, chassant, proscrivant, massacrant ceux qui refusoient de communiquer avec lui. Il soutint, et fit évêque d'Hiérapolis Xénaïas, esclave perse, manichéen, qui n'avoit pas même reçu le baptême, et qui brisoit les images : digne précurseur des iconoclastes. Le Foulon mourut en 488, frappé des anathèmes de l'église de Rome. Il eut Pallade pour successeur de sa dignité et de ses erreurs.

Alexandrie n'étoit pas dans un état moins déplorable. La mort de Timothée Solofaciole jeta cette église dans un désordre qui dura plus de cinquante ans, et dont on peut dire que les effets funestes subsistent encore. Ce prélat, sentant que sa fin approchoit, écrivit à l'empereur, et lui envoya Jean Talaïa, prêtre respecté pour sa science et sa vertu. Timothée prioit Zénon de faire en sorte qu'on lui donnât un successeur catholique. L'empereur accorda une si juste demande; il combla de louanges Talaïa dans une lettre qu'il écrivit au clergé d'Alexandrie ; et ces éloges, joints au mérite de Talaïa, déterminèrent les suffrages en sa faveur. Il fut canoniquement élu après la mort de Timothée. Mais Acace, qui tournoit à son gré l'esprit de l'empereur, détruisit bientôt les favorables dispositions de ce prince. Ce patriarche étoit irrité contre Talaïa, parce que, n'ayant pas reçu de lui de lettres synodales, selon l'usage, il s'en croyoit méprisé. Il n'y avoit cependant d'autre faute de la part de Talaïa que d'avoir adressé à Illus, son ami, les lettres qu'il écrivoit à l'empereur et au patriarche après son installation. Le courrier qu'il envoyoit, n'ayant plus trouvé Illus à Constantinople, alla lui porter ces lettres à Antioche, et la révolte d'Illus fut cause qu'elles ne furent pas rendues. Ce fut assez pour porter un prélat hautain et vindicatif à ruiner Talaïa. Acace n'eut pas de peine à persuader à l'empereur que cet évêque, entièrement dévoué au perfide Illus, n'étoit entré dans l'épiscopat que par brigue et par cabale; que, dans les

divisions qui partageoient Alexandrie, il falloit sur ce siége un esprit souple et insinuant; et que Pierre Mongus étoit plus propre que tout autre à ramener la concorde. Zénon en écrivit au pape Simplicius, qui répondit avec fermeté qu'il ne consentiroit jamais au rétablissement de Mongus, hérétique déclaré, et tout-à-fait indigne de l'épiscopat.

Zénon, offensé de ce refus, passa outre, et pour préparer les voies à Mongus, il publia le fameux édit appelé *l'hénotique*, c'est-à-dire *l'édit d'union*, par lequel il prétendoit ramener tous les Orientaux à la même croyance. Ses flatteurs lui persuadoient qu'il devoit être l'arbitre de la foi, et qu'il en savoit plus que tous les prélats. L'édit étoit adressé aux évêques, aux ecclésiastiques, aux moines, et aux peuples d'Alexandrie, d'Egypte, de Libye, et de la Pentapole cyrénaïque. L'empereur y déclaroit qu'il ne falloit admettre d'autre symbole que celui de Nicée; il anathématisoit Nestorius et Eutychès, mais il ne parloit du concile de Chalcédoine que pour prononcer anathème contre tous ceux qui, soit dans ce concile, soit dans tout autre, auroient avancé des opinions contraires au formulaire de foi qu'il proposoit. Ce formulaire, à la vérité, ne contenoit rien que de conforme aux dogmes catholiques. Zénon exhortoit tous les fidèles à se réunir dans le sein de l'Eglise; il leur promettoit la faveur de Dieu et la bienveillance du prince. Cet édit, composé sans doute par Acace, fit beaucoup de bruit. Presque tous les orthodoxes le rejetèrent, parce qu'il sembloit attribuer des erreurs au concile de Chalcédoine, et que d'ailleurs il n'appartenoit pas à un empereur de faire des définitions de foi. Cependant Zénon protestoit dans une lettre au pape Felix, successeur de Simplicius, qu'il étoit inviolablement attaché aux dogmes approuvés par le concile de Chalcédoine; il ne souffroit pas qu'on les condamnât publiquement; mais en même temps il laissoit impunis tous les attentats contre la foi

de ce concile; il en protégeoit même les plus violens adversaires, Pierre le Foulon et Pierre Mongus. Ce fut à cause de cet édit que le nom de ce prince fut, après sa mort, effacé des diptyques, du consentement de toute l'Eglise, lorsque la paix fut rétablie entre les évêques d'Orient et ceux d'Occident, sous le règne de Justin. Toutefois l'Eglise n'a jamais directement condamné l'hénotique de Zénon. Pergamius, qui commandoit en Egypte, et Apollonius, gouverneur de la province, furent chargés de chasser Talaïa, de rétablir Mongus, et de faire souscrire l'édit de l'empereur. Talaïa avoit déjà pris la fuite. Il se réfugia d'abord à Antioche, auprès d'Illus, et de là en Italie, où le pape Félix, après avoir fait de vains efforts pour le remettre en possession de son église, lui conféra l'évêché de Nole en Campanie. Mongus fut le premier à souscrire l'hénotique; il fit plus, il prononça publiquement anathème contre le concile de Chalcédoine; le corps de Timothée Solofaciole fut déterré par son ordre, et jeté hors de la ville, dans un lieu désert. Aussi fourbe que violent et emporté, lorsqu'Acace, indigné de ces attentats, lui eut envoyé des exprès pour s'informer de la vérité, il nia hardiment les faits; il écrivit d'une part à Zénon, au pape et au patriarche Acace, qu'il recevoit avec respect le concile de Chalcédoine; et de l'autre il mandoit à Pierre le Foulon, et aux autres prélats hérétiques, qu'il le rejetoit absolument.

L'édit d'union fut une féconde semence de division et de discorde. On en vit naître un essaim de nouvelles hérésies qui déchirèrent le sein de l'église d'Orient. On compte jusqu'à dix sectes différentes d'acéphales. C'étoit une sorte de sectateurs d'Eutychès, qui n'avoient point de chef particulier. Les uns trouvoient Pierre Mongus trop outré, les autres trop doux et trop condescendant. En vain l'empereur s'efforça de rétablir la paix; Cosme et Arsène, qu'il envoya pour cet effet, ne purent y réussir.

Le pape Félix députa deux évêques à Constantinople, avec des lettres pour Zénon et pour Acace; il leur représentoit ce qu'ils avoient fait autrefois contre Mongus, et les exhortoit à ne pas se déshonorer eux-mêmes en soutenant celui qu'ils avoient si justement condamné. Les légats étant arrivés à Abyde furent arrêtés, jetés en prison, et menacés de mort, s'ils ne consentoient à communiquer avec Mongus. On employa pour les corrompre les caresses et les présens; on leur jura que, s'ils se prêtoient au désir de l'empereur, la cause seroit réservée en entier au jugement du saint-siége. Séduits par ces promesses, et fatigués des mauvais traitemens, ils succombèrent enfin. Mais, étant revenus à Rome couverts d'ignominie, rapportant au pape des lettres de Zénon et d'Acace pleines d'injures contre Talaïa et d'éloges de Mongus, ils furent déposés et excommuniés par le pape dans un synode. Félix, après avoir inutilement tenté toutes les voies de douceur, prononça l'excommunication contre Acace dans un concile de soixante-sept évêques. Il en donna avis à l'empereur; et quoique Zénon eût fait garder les chemins pour empêcher que la sentence ne parvînt à Constantinople, il se trouva des moines assez hardis pour la signifier au patriarche. Ils furent punis de cette hardiesse, les uns par la prison, les autres par des supplices. Toutefois il y eut, dans Constantinople même, des abbés et des monastères entiers qui demeurèrent attachés au saint-siége. Ils éprouvèrent de la part de Zénon et d'Acace les plus indignes traitemens. Presque tout l'Orient suivit Acace, et cette division dura trente-cinq ans. La mort de Pierre le Foulon, en 488, celle d'Acace et de Mongus l'année suivante, ne mirent pas fin à ces troubles. Fravita, évêque de Constantinople après Acace, imita sa conduite, et ne tint le siége que quatre mois. Ses successeurs, quoique catholiques, ne furent point admis à la communion de l'église romaine jusqu'au règne de Justin, parce qu'ils ne vou-

lurent point effacer des diptyques le nom d'Acace. Après Pierre Mongus, le siége d'Alexandrie fut successivement rempli par sept prélats hérétiques, qui l'occupèrent jusqu'en 358.

An. 484. *Candid. p.* 19. *Theoph. p.* 110. *Phot. p.* 1049, 1057, 1072. *Suid. voce* Παμπρέπιος. *Till. Zénon, art.* 19.

Zénon ne couroit aucun risque en persécutant les catholiques. Mais le ressentiment d'Illus, auquel il devoit son rétablissement, lui suscita un ennemi beaucoup plus dangereux. Illus, maître des offices, recommandable par ses grandes qualités, jouissoit de la plus haute faveur. Il l'auroit toujours méritée, s'il ne se fût laissé séduire par un imposteur nommé Pamprépius, dont j'ai déjà dit un mot en passant, mais que je dois ici faire connoître. C'étoit un païen né à Panopolis en Thébaïde; esprit remuant, hardi, ambitieux. Après avoir enseigné la grammaire dans la ville d'Athènes, il se livra aux chimères de la théurgie, qui faisoit toute la philosophie des païens de ce temps-là, et vint à Constantinople avec la réputation d'un homme extraordinaire. Marse l'Isaurien, ce même guerrier que nous avons vu se signaler en Afrique sous le règne de Léon, l'introduisit chez Illus, qui se piquoit de littérature. Illus se laissa éblouir par les talens d'un homme qui étoit à la fois grammairien, poëte, orateur, politique, et surtout grand astrologue. Il lui assigna des pensions, lui en procura de la part de l'empereur, et le fit entrer dans le sénat. Ayant été obligé de faire un voyage en Isaurie, il le laissa à Constantinople. Le prétendu philosophe, éloigné de son protecteur, ne tint pas long-temps contre ses envieux, qui persuadèrent à l'empereur que ce païen employoit les secrets de la divination pour inspirer à Illus des desseins criminels. Zénon le chassa de la ville, et Pamprépius se retira à Pergame. Dès qu'Illus eut appris qu'il avoit lui-même servi de prétexte à la disgrâce de son ami, il s'attacha à lui plus étroitement que jamais; il le fit venir en Isaurie, et le ramena avec lui à Constantinople. Tout cela s'étoit passé avant la révolte de Marcien,

dans laquelle Pamprépius procura la victoire à Illus, en relevant son courage par ses prédictions. Leur accomplissement augmenta la réputation du philosophe, et Illus ne faisoit plus rien sans le consulter. Cet imposteur, de concert avec Marse, païen comme lui, infecta Illus des impiétés du paganisme. Léonce, dont nous parlerons bientôt, se laissa corrompre; ils formèrent le projet insensé de rétablir l'idolâtrie. Un mauvais prêtre, nommé Marcien, épicurien dans le cœur, et entêté d'astrologie, se joignit à eux, et contribua lui-même à pervertir Illus.

Vérine haïssoit également Zénon et Illus; Zénon ne cherchoit qu'à la rabaisser; Illus la méprisoit, et vouloit la faire chasser de la cour. Elle tenta d'insinuer à Zénon que le maître des offices aspiroit à l'empire. Mais, trouvant dans le prince trop peu de confiance en ses paroles, et trop de timidité pour attaquer un homme si puissant, elle entreprit de faire assassiner Illus. Un Alain, qui s'étoit chargé de cette commission, manqua son coup, fut arrêté, et déclara qu'il avoit été engagé à ce forfait par Epinice, un des domestiques de Vérine. Epinice fut livré entre les mains d'Illus; et, sur la promesse de l'impunité, et même d'une récompense, il avoua qu'il n'avoit agi que par les ordres de Vérine. Zénon abandonna sa belle-mère au ressentiment d'Illus, qui, étant venu à bout sous quelque prétexte de la faire sortir de Constantinople, où elle avoit trop de partisans, et de la faire passer à Chalcédoine, se saisit de sa personne, et la fit conduire dans une forteresse de Cilicie, d'où elle fut tirée peu après pour être enfermée dans le château de Papyre, où étoient déjà sa fille Léontie et Marcien son gendre.

Evag. l. 3, c. 27. Theod. lect. l. 1. Candid. p. 19. Theoph. p. 109. Phot. p. 1057, 1072. Zon. p. 52. Malela, p. 35.

Ariadne, touchée de compassion pour sa mère, qui la supplioit par ses lettres de la faire sortir de prison, obtint cette grâce de l'empereur, à condition qu'Illus y voudroit bien consentir. Elle tâcha en vain de fléchir

Evag. l. 3, c. 27. Candid. p. 20. Theoph. p. 109, 110.

Marcel. chr. Phot. p. 1057. Zon. p. 53. Malela, p. 35, 36. Jorn. success. Josue Stylites, apud. Assemani, bibl. orient. p. 262.

Illus par ses prières et par ses larmes: il fut inexorable; il alla même jusqu'à outrager l'impératrice, en lui disant qu'il n'ignoroit pas qu'elle s'ennuyoit de voir la couronne sur la tête de son mari. La princesse, outrée de colère, alla se plaindre à Zénon, lui déclarant qu'il pouvoit choisir qui d'elle ou d'Illus devoit rester dans le palais. Zénon, qui souhaitoit lui-même la perte d'Illus, et que la crainte seule retenoit, permit à la princesse de satisfaire sa vengeance, si elle pouvoit y réussir sans qu'il parût y avoir part. Le reproche d'Illus à l'impératrice étoit d'autant plus capable de l'irriter, qu'il étoit fondé. On soupçonnoit dès-lors une intrigue d'Ariadne avec Anastase le silentiaire. Selon Jornande, Illus en avoit donné avis à l'empereur, et Zénon avoit chargé un de ses officiers de tuer Ariadne. Mais, la nuit même destinée pour cet assassinat, l'impératrice, ayant été avertie à temps, se réfugia secrètement dans la maison de l'évêque; et le lendemain Zénon, qui croyoit la chose exécutée, se tenant renfermé comme s'il eût été plongé dans une profonde tristesse, fut fort étonné de voir entrer Acace qui lui représenta l'atrocité de ce forfait et l'innocence de la princesse. Zénon consentit qu'elle revînt au palais; et, à son retour, elle obtint la permission de se venger d'Illus. Tel est le récit de Jornande, et tout est croyable d'une princesse telle qu'Ariadne et d'un empereur tel que Zénon. Tous les auteurs conviennent sur la manière dont la vengeance fut entreprise. Ariadne donna ordre à Urbice, son chambellan, de la défaire de son ennemi. Un soldat de la garde prit le temps qu'Illus montoit l'escalier du Cirque, et lui déchargea un coup d'épée qui ne lui abattit que l'oreille droite, un des gardes d'Illus ayant détourné le coup. Zénon crut se laver du soupçon en faisant mourir l'assassin, et en jurant à Illus qu'il n'avoit eu aucune connoissance du dessein formé contre lui.

Evag. l. 3, c. 27.

Mais ni ce serment, ni la mort du meurtrier ne per-

suadèrent Illus. Après avoir manqué deux fois de perdre la vie, il vit bien qu'il n'y avoit pour lui nulle sûreté à la cour. Il résolut de se venger ; et, sous prétexte d'avoir besoin de changer d'air pour achever la guérison de sa blessure, il demanda la permission de passer en Orient. Non-seulement Zénon lui accorda sa demande, mais même, pour lui témoigner plus de confiance, il le nomma général des troupes d'Orient, et lui donna la nomination des commandans subalternes. Il lui permit encore d'emmener avec lui tous les sénateurs qu'il jugeroit à propos, et, entre autres, Léonce, qui, selon la promesse d'Illus, devoit aller retirer Vérine du château de Papyre, et la ramener à Constantinople. Le général, trop bien accompagné par l'imprudence de l'empereur, se rendit à Antioche avec son frère Troconde, qui avoit été consul en 462, Léonce, Marse et Pamprépius, qui lui promettoit de la part de ses dieux les plus heureux succès. Il rassembla toutes les troupes d'Orient, et, se voyant à la tête d'une puissante armée, au lieu de prendre pour lui le titre d'empereur, il le donna à Léonce. Celui-ci étoit un Syrien né à Chalcis, habile dans les lettres et dans le métier de la guerre : il avoit été revêtu de la charge de général des troupes de Thrace. Illus, qui étoit l'âme et le chef de l'entreprise, ne lui cédoit sans doute l'autorité souveraine que pour un temps, bien résolu de détruire sa créature et de s'emparer lui-même de l'empire quand la révolution seroit assez affermie. Pour colorer cette usurpation par une forme du moins apparente, ils allèrent chercher Vérine dans sa prison ; et, l'ayant gagnée par les plus belles promesses, ils l'amenèrent à Tarse, où cette princesse, en présence de l'armée, mit elle-même la couronne impériale sur la tête de Léonce, et le proclama empereur. Elle adressa ensuite une lettre circulaire à tous les gouverneurs et commandans de l'Orient, de l'Egypte et de la Libye ; elle étoit conçue en ces termes : « Vérine

Liberat. c. 17, 18. Candid. p. 26. Vict. Tun. Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 110, 111. Anast. p. 46. Zon. p. 53. Jorn. success. Malela, p. 56. Josue Stilites. Till. Zénon, art. 21.

« Auguste, à tous nos préfets et nos peuples salut. Vous « savez que l'empire nous appartient, et qu'après le décès « de Léon notre époux, nous avons élevé à la puissance souveraine Trascalissée, qui a pris le nom de « Zénon. Nous espérions qu'il rendroit nos peuples « heureux. Mais, voyant que, par son insatiable avarice, « il n'est propre qu'à les accabler, nous avons cru néces- « saire de vous donner un empereur vraiment chrétien, « qui, se conformant aux règles de la religion et de la « justice, sût relever l'état penchant vers sa ruine, gou- « verner les peuples, et contenir nos ennemis. A ces « causes, nous avons couronné le très-pieux Léonce. « Ayez à le reconnoître pour empereur des Romains, et « que quiconque lui refusera obéissance soit traité comme « rebelle. » Cette lettre fut reçue avec de grandes acclamations; la plupart des villes de Syrie se soumirent à Léonce. Vérine fut mal récompensée de sa complaisance. Dès qu'Illus n'eut plus besoin de son autorité, il la renferma de nouveau dans le château de Papyre, où elle mourut quelque temps après. Sa fille Ariadne fit dans la suite rapporter son corps à Constantinople.

Theod. lect. l. 1. Theoph. p. 111. Proc. ædif. l. 3, c. 1. Jorn. success. Codin. orig. p. 43. Josue Stylites.

Le nouvel empereur étant retourné à Antioche avec Illus, se mit en campagne à la tête de soixante et dix mille hommes. Il avoit tiré de Papyre de grandes sommes d'argent, que Zénon y avoit mises en réserve comme dans une place de sûreté, en cas qu'il lui arrivât encore quelque disgrâce. Les Isaures, jusqu'alors attachés à Zénon leur compatriote, s'étoient donnés à Léonce, qui les avoit attirés par une solde plus considérable que celle qu'ils recevoient de Zénon. Les petits princes de l'Arménie romaine, qui étoient vassaux héréditaires de l'empire, vinrent se joindre à lui; et ce fut en punition de cette félonie que Zénon les destitua dans la suite, et qu'il établit dans ce pays des commandans sans droit d'hérédité comme dans le reste de l'empire. Léonce et Illus, suivis d'une si nombreuse armée, firent de grands

ravages. Ils prirent Chalcis de Syrie, patrie de Léonce, et, suivant le conseil de Pamprépius, ils tâchèrent d'attirer à leur parti le roi de Perse à force d'argent. Ils n'eurent pas le temps de consommer cette négociation, qui eût été pernicieuse à l'empire. Ils remportèrent d'abord une grande victoire. Longin, frère de Zénon, marcha contre eux; la bataille se livra près d'Antioche: Longin fut entièrement défait et se sauva presque seul. Il fut pris dans sa fuite, et enfermé dans une forteresse. Métronin fut envoyé par Léonce à la tête de cinq cents cavaliers pour surprendre Edesse; mais cette entreprise n'eut pas de succès.

La prospérité d'Illus ne fut pas de longue durée. L'année suivante, Théodoric, qui sortoit du consulat, fut envoyé contre les rebelles avec des troupes de terre et de mer, dont les Goths faisoient partie. Zénon lui donna pour collègues Cottaïs et Jean surnommé *le Scythe*, apparemment parce qu'il étoit Goth d'origine; car les auteurs de ces temps-là désignent souvent les Goths par le nom de *Scythes*. L'armée de Léonce et d'Illus fut taillée en pièces dans une sanglante bataille près de Séleucie en Isaurie. Cette victoire délivra Longin de sa prison. Il revint à Constantinople, où l'empereur le désigna consul et le nomma chef du sénat. Des honneurs si mal placés, loin d'effacer sa honte, la gravoient plus profondément dans l'esprit des peuples. Illus, Léonce et Troconde se réfugièrent dans le château de Papyre avec Pamprépius leur oracle. Marse étoit mort de maladie dans le cours de cette guerre. La puissance de Léonce n'avoit duré qu'un an.

An. 485.
Evag. l. 3, c. 27.
Liberat. c. 18.
Theoph. p. 111, 112, 116.
Malela, p. 36.
Codin. orig. p. 43.
Marcel. chr.
Chr. Edess. apud Assemani, bibl. orient. 1, p. 406.
Pagi ad Baron.

La situation du château de Papyre le rendoit imprenable. Il étoit bâti sur un rocher qui s'élargissoit par le haut, et que l'on comparoit au col d'un chameau qui auroit porté une tête d'éléphant. On n'y pouvoit monter que par un chemin fort étroit pratiqué dans le roc, et qu'une poignée de soldats pouvoit défendre contre la

Candid. p. 20.
Theod. lect. l. 2.
Evag. l. 3, c. 27, 35.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Theoph. p.

112, 113, 114, 116. *Phot.* p. 1049, 1060. *Malela*, p. 37. *Jorn. success. Josue Stylites.*

plus forte armée. Comme il n'étoit possible de le prendre que par famine, Théodoric, ayant formé le blocus, laissa devant cette place Jean le Scythe et Cottaïs, et retourna à Constantinople avec ses Goths. Dès le commencement du siége, Illus avoit fait sortir son frère Troconde, qu'il avoit chargé de rassembler des troupes, pour forcer les retranchemens et lui ouvrir un passage. Troconde fut pris par les assiégeans, qui lui coupèrent la tête. Comme les assiégés ignoroient cet événement, Pamprépius les amusoit par ses prédictions, leur promettant de jour en jour que Troconde alloit arriver avec le secours. Enfin, après trois ans de patience, la disette augmentant tous les jours, Illus et Léonce, qui avoient perdu toute espérance sans perdre le courage, découvrirent que Pamprépius lui-même les trahissoit. Ils firent trancher la tête à ce perfide, qui étoit l'auteur de tous leurs maux, et la jetèrent dans les retranchemens des ennemis. Ils se seroient laissé mourir de faim plutôt que de se rendre, sans une autre trahison, qui eut plus de succès. Le frère de la femme de Troconde alla, par ordre de Zénon, se renfermer avec eux. On le reçut avec joie, comme un homme que la mort de son beau-frère animoit d'une juste vengeance. Il trouva le moyen de faire monter de nuit les ennemis, et de les rendre maîtres du château. Les vainqueurs firent couper les mains aux soldats de la garnison qu'ils avoient surprise, et les renvoyèrent dans ce triste état. Illus et Léonce furent décapités : leurs têtes, portées à Constantinople, furent promenées dans le Cirque, et plantées sur des pieux dans le quartier de Syques, au-delà du golfe, où elles donnèrent au peuple un affreux spectacle pendant plusieurs jours. On pleuroit la triste destinée d'Illus, à qui ses grandes qualités sembloient promettre une fin glorieuse. Il n'avoit échappé à la fureur des deux impératrices que pour être le jouet d'un vil imposteur, qui, après avoir altéré toutes ses vertus, l'avoit enivré

de folles espérances, et précipité dans un abîme de malheurs. L'empereur, pour regagner les Isaures, fut obligé de leur assigner sur l'épargne une pension annuelle de cinq mille livres d'or.

Théodoric, de retour à Constantinople, ne se crut pas long-temps en sûreté dans la cour d'un prince défiant et jaloux. Il se retira à Noves en Mœsie, lieu de son séjour ordinaire. La qualité de général de la Thrace l'obligea bientôt à prendre les armes pour éloigner de cette province un nouvel orage qui la menaçoit. Les Bulgares avançoient le long du Pont-Euxin, et marchoient vers le Danube. C'est la première fois que ces barbares sont nommés dans l'histoire. Ils avoient pris leur nom du fleuve Volga, dont ils avoient habité les bords. Le nom d'*Hunogundures*, qu'ils portèrent d'abord, fait penser que leur origine a quelque rapport à celle des Huns. Théophane les joint avec les Huns, et leurs migrations diverses, procédant toujours d'orient en occident, confirment cette conjecture. On les trouve d'abord près du Volga; on les voit ensuite établis vers les Palus-Méotides, sur les bords du fleuve Cophin ou Kuban, qui est l'ancien Hypanis du Bosphore. Enfin ils passèrent le Tanaïs, et firent craindre à l'empire les mêmes ravages qu'il avoit éprouvés de la part des Huns. Cette nation, dès qu'elle se fit connoître, jeta la frayeur dans le cœur des Romains. Les auteurs en parlent comme un fléau envoyé de Dieu pour châtier les princes et les peuples. Les Bulgares étoient tous égaux: on ne méritoit de titre chez eux qu'en tuant un ennemi. Accoutumés à supporter la faim, ils se nourrissoient du lait de leurs cavales, et leurs chevaux étoient habitués à demeurer long-temps sans nourriture. Théodoric, en servant l'empire dans une circonstance si périlleuse, n'attendoit aucune reconnoissance de Zénon. Mais pour un cœur tel que le sien le péril avoit des attraits, et la gloire étoit une assez riche récompense. Il marcha contre ces

Ennod. paneg.
Theoph. p. 137.
Jorn. de reb. get. c. 5.
Const. Porphyr. Them. p. 21.
Du Cange, fam. byz. p. 305.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 6, *p.* 514, *et Mémoire de l'académie, t.* 30, *p.* 242.



barbares, dont le nom seul faisoit trembler l'empereur dans son palais; il passa le Danube, les alla chercher sur les bords du Borysthène, les défit, et blessa dans le combat leur chef, nommé Libertem, qui ne lui échappa que par la fuite.

An. 486. *Sigon. de imp. occid. l. 15.* L'année suivante 486 vit expirer dans la Gaule le dernier reste de la puissance romaine. Syagrius, n'ayant plus de ressource que dans sa valeur, avoit pris le titre de roi; et quoique environné des armes françoises, il s'étoit conservé un petit état dont Soissons étoit la capitale. Clovis régnoit depuis cinq ans. Ce jeune prince, avide de combats et de conquêtes, attira Syagrius à une bataille. Le général romain signala son courage; mais il fallut céder à la fortune et à la valeur de Clovis; et s'étant couvert le visage de son sang pour n'être pas reconnu, il s'enfuit à Toulouse, où régnoit Alaric, roi des Visigoths, qui venoit de succéder à son père Euric. Le vainqueur l'arracha de cet asile, en menaçant Alaric de lui déclarer la guerre. Syagrius, livré à Clovis, eut la tête tranchée; et avec lui fut à jamais détruit l'empire romain dans cette contrée.

Chron. Alex. in Proc. ædif. l. 5, c. 7. Malela, p. 33, 34, 37. La défaite d'Illus avoit rétabli la tranquillité en Orient. La Syrie étoit rentrée dans l'obéissance, lorsqu'elle se vit de nouveau embrasée par les fureurs du fanatisme. Zénon étoit passionné pour les jeux du Cirque. Ce prince, aussi frivole que lâche et voluptueux, prenant parti dans les courses de chars, s'étoit déclaré pour la faction verte; et cette faction, devenue insolente par la faveur, s'emportoit souvent aux excès dont sont capables des esprits brutaux lorsqu'ils se flattent de l'impunité. Dans la ville d'Antioche, les cochers de cette livrée et leurs partisans s'étant attroupés, firent main basse sur les Juifs; pas un ne fut épargné. Zénon l'ayant appris, se contenta de rappeler Théodore, comte d'Orient, et de le dépouiller de sa charge. Mais, loin de faire un exemple des meurtriers, comme on lui

disoit qu'après avoir égorgé les Juifs, on avoit brûlé leurs cadavres *Et pourquoi*, repartit-il, *ne les avoir pas brûlés vifs, ainsi qu'ils l'auroient mérité?* Une parole si inhumaine et si indigne d'un prince qui doit être le père de tous ses sujets mit les Juifs au désespoir. Les Samaritains, toujours entêtés des superstitions judaïques, se révoltèrent : ils prirent pour roi un chef de brigands nommé Justusa, et, s'étant assemblés en armes sur le mont Garisim, ils descendirent dans la ville de Néapolis, aujourd'hui Naplouse, et anciennement Sichem, située au pied de cette montagne. C'étoit le jour de la Pentecôte : ils massacrèrent dans l'église ce qu'ils y trouvèrent de chrétiens; se jetèrent sur l'évêque Térébinthe, qui célébroit le sacrifice, lui portèrent plusieurs coups d'épée, lui coupèrent les doigts, et profanèrent les saints mystères. De là ils coururent à Césarée, capitale de la Palestine, où ils égorgèrent un grand nombre de chrétiens, et brûlèrent l'église de Saint-Procope. Justusa, ceint du diadème, fit célébrer devant lui les jeux du Cirque en signe de triomphe. Mais il n'avoit pas assez de forces pour soutenir sa révolte. Asclépiade, commandant des troupes de Palestine, et Rhége, dont la fonction étoit de poursuivre les brigands, vinrent fondre sur lui à la tête des cohortes nommées *arcadiennes*. Il fut défait et pris dans le combat. On lui coupa la tête, qui fut envoyée à Zénon avec son diadème. L'évêque Térébinthe, couvert de blessures, alla en même temps se présenter à l'empereur, qui confisqua les biens des principaux Samaritains, mit une forte garnison dans leur ville, et flétrit la nation entière en déclarant tout Samaritain incapable de porter les armes. L'église de Saint-Procope fut rebâtie. On changea la synagogue du mont Garisim en une église de la sainte Vierge, toujours gardée par dix soldats. Une autre garde fermoit aux habitans l'accès de la montagne.

Ces précautions retinrent les Samaritains tant que

Zénon vécut. Mais, sous l'empire d'Anastase, il s'éleva une nouvelle émeute, dont les suites furent moins funestes. Une troupe d'habitans, animés et conduits par une femme, monta sur le mont Garisim par des endroits escarpés, pour éviter les soldals qui défendoient le chemin. Ils massacrèrent la garde de l'église, dont ils s'emparèrent. Ils appelèrent ensuite à grands cris leurs concitoyens; mais ceux-ci ne jugèrent pas à propos de se joindre à eux, et demeurèrent tranquilles. Cette sédition fut bientôt étouffée par la prudence et le courage de Procope d'Edesse, gouverneur de la province, qui, s'étant saisi des rebelles, les punit du dernier supplice. Justinien, quelques années après, ayant engagé la plupart des Samaritains à embrasser la religion chrétienne, rétablit les églises qu'ils avoient détruites, et ajouta des fortifications à celle du mont Garisim, qu'il mit hors d'insulte. Il vouloit détruire la secte samaritaine; mais elle s'est conservée, et elle subsiste encore aujourd'hui.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

LES Goths s'ennuyoient de la paix. Peu accoutumés à manier la charrue, ils avoient long-temps vécu aux dépens de l'empire, et le pillage leur avoit tenu lieu de la culture des terres. Resserrés depuis cinq ans dans un coin de la Dace et de la Mœsie, ils languissoient dans l'inaction et dans l'indigence. *Que deviendrons-nous?* disoient-ils; *l'empereur est notre ennemi naturel; la Thrace est notre magasin de vivres; c'est en la moissonnant avec nos épées que nous avons subsisté. Maintenant notre prince est un des généraux de l'empire; il est préfet de la Thrace, et s'est obligé à la défendre; les honneurs de Théodoric font notre misère; on lui élève des statues à Constantinople, et nous mourons ici de faim. Périssons, notre roi, devenu consul romain, triomphera de notre perte.* Ces murmures vinrent aux oreilles de Théodoric; il résolut sur-le-champ de rompre avec Zénon. Cet empereur, qui étoit plus à craindre à ceux qui l'avoient servi avec plus de zèle, lui en donnoit sans cesse occasion par les mauvais desseins qu'il tramoit contre les Goths et contre Théodoric lui-même. Le roi des Goths se mit donc en campagne avec ses troupes : il brûla tout ce qui se rencontroit sur son passage; et, ayant surpris la garnison de Sélymbrie, dont il se rendit maître, il s'avança jusqu'au bourg de Melantias, à quatre lieues de Constantinople. Il fit couper l'aquéduc qui fournissoit de l'eau à la ville, et demeura plusieurs jours en ce lieu, s'occupant de tous les préparatifs d'un siége.

AN. 487.
Marc. chr. Proc. Goth. l. 1, c. 1, l. 2, c. 6. Theoph. p. 112, 113. Paul. diac. l. 6. Malela, p. 34. Sigon. de imp. occid. l. 15.

Zénon, qui se sentoit peu de forces, et encore moins de courage, crut qu'il étoit plus facile d'apaiser cet en-

Anon. Vales. Proc. Goth. l. , c. 1, l. 2, c. 6.

Theoph. p. 113. Jorn. de reb. get. c 57. Idem de success. regn. Sigon. de imp. occid. l. 15. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5.

nemi que de le vaincre. Il lui fit proposer une entrevue; et Théodoric, sans autre sûreté que la timidité de l'empereur et la terreur qu'inspiroient ses troupes toutes prêtes à forcer la ville, entra dans Constantinople, et se rendit au palais. Il se défendit des reproches de Zénon par la nécessité où son peuple étoit réduit : et comme l'empereur paroissoit l'écouter avec bonté, et l'invitoit même à lui suggérer les moyens de procurer aux Goths une meilleure fortune, *il ne vous en coûtera que des paroles*, repartit Théodoric. *L'Italie appartenoit à vos prédécesseurs : c'est le berceau de votre empire. Pourquoi l'abandonnez-vous aux Turcilinges et aux Hérules ? Permettez-moi d'en faire la conquête : si je réussis dans cette entreprise, vous en partagerez l'honneur, et je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si je péris, vous y gagnerez la pension annuelle que vous vous êtes engagé à nous payer. Ne vous sera-t-il pas plus glorieux de voir Rome entre les mains de votre fils que de la laisser en proie à un tyran?* Cette proposition plut à l'empereur; il éloignoit de lui des alliés incommodes et presque toujours ennemis; il espéroit que les Alpes seroient le tombeau des Goths; et si, contre toute espérance, ils venoient à réussir, il ne croyoit pas perdre ses droits. Il conféra donc à Théodoric par une pragmatique la possession de l'Italie, et lui en donna l'investiture en le couvrant d'un voile, que Paul diacre appelle *un voile sacré.* Il lui recommanda le sénat et le peuple romain.

Conc. labb. t. 4, p. 1436. Baronius. Cass. l. 2, ep. 1. Spon. miscell. sect. 8.

Les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de cette concession. Les Romains ont prétendu que Zénon n'envoyoit Théodoric en Italie que comme son lieutenant pour la conquérir et la remettre à l'empereur après la conquête; ou que, s'il en cédoit le domaine, utile au roi des Goths, ce n'étoit qu'une donation à vie, qui ne s'étendoit pas à la postérité de ce prince. Les Goths, au contraire, ont toujours soutenu que c'étoit une cession

absolue et perpétuelle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la conquête, les empereurs d'Orient conservèrent sur l'Italie une apparence de souveraineté. On les voit écrire au sénat de Rome, et le sénat, en leur écrivant, reconnoît leur domaine suprême. Voici le commencement d'une lettre du sénat à l'empereur Anastase, en 515 : *Invincible empereur, si la soumission aux ordres des souverains est ce qui leur plaît davantage, vous seriez satisfait de la joie avec laquelle votre sénat a reçu vos oracles sacrés. Nous y avons encore été engagés par notre maître l'invincible roi Théodoric, votre fils, qui nous a ordonné de vous obéir; et nous regardons comme le comble de vos bienfaits l'honneur que vous nous faites de nous croire dignes de recevoir des ordres de votre part.* Ce langage n'est-il pas celui de la soumission, et même de la plus basse servitude? Théodoric se donna beaucoup de mouvement pour obtenir de l'empereur la confirmation du titre de *roi d'Italie*, qui lui fut long-temps refusé par Anastase. Il reste encore des inscriptions de monumens érigés en Italie sous son règne, dans lesquelles le nom de *Zénon Auguste* est mis avant celui du *roi très-glorieux*, *Théodoric*. Je serois porté à croire que Zénon, prince inconsidéré et peu prévoyant, qui d'ailleurs doutoit fort du succès de l'entreprise, abandonna au hasard toutes les suites de cette concession; et que Théodoric, devenu maître de l'Italie, sentant son indépendance réelle, voulut bien, pour éviter d'être troublé dans sa possession, condescendre à des formalités sans conséquence, et laisser les empereurs se repaître de déférences chimériques. Il faisoit nommer les consuls par le sénat de Rome; mais il donnoit avis de leur élection à l'empereur, et lui demandoit son agrément. Ces ménagemens n'empêchèrent pas le roi des Goths de prendre les armes contre l'empereur, lorsqu'il s'y crut obligé, soit pour soutenir son honneur, soit pour défendre ses états. Ses

successeurs ont manifestement reconnu le domaine suprême des empereurs. On conserve de leurs monnoies qui portent leur nom au revers de la tête de Justinien.

Ennod. paneg. Cassiod. chr. Anon. Vales. Paul. diac. de gestis. Lang. l. 1. c. 19. Sigon. de imp. occid. l. 15. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 17.

Théodoric, charmé du projet d'une si brillante expédition, retourna aussitôt à Noves pour se disposer à quitter la Mœsie. Il étoit jaloux de voir que les Hérules, nation inconnue, se fussent rendus maîtres de l'Italie, et qu'Odoacre y dominât tranquillement depuis dix années, tandis que les Goths, qui en avoient été les premiers conquérans, n'y avoient pas conservé un pouce de terre. C'étoit la conquête d'Alaric qu'il prétendoit recouvrer. Frédéric, fils du roi des Ruges, qui s'étoit réfugié auprès de lui après la défaite de son père, l'animoit encore contre Odoacre. Les Ruges habitoient au-delà du Danube, vis-à-vis du Norique, dont ils occupoient une partie, et désoloient le reste par des incursions continuelles. Odoacre marcha contre eux, les défit dans une sanglante bataille, et emmena en Italie grand nombre de prisonniers, entre lesquels étoit leur roi Féléthée, nommé aussi Phéba ou Fava, parent de Théodoric, et Gisa sa femme, princesse arienne, et très-cruelle à l'égard des catholiques. Le vainqueur rentra dans Ravenne avec toute la pompe d'un triomphe. Féléthée, chargé de chaînes, marchoit devant le char; il eut ensuite la tête tranchée, selon l'ancien usage des Romains. Gisa fut enfermée dans une prison. Mais Frédéric leur fils, qui s'étoit échappé de la défaite, étant revenu dans le pays, Odoacre envoya contre lui son frère Onulphe avec une puissante armée; Frédéric prit la fuite, et se retira auprès de Théodoric, qu'il pressa vivement de passer au plus tôt en Italie.

An. 488.

Ennod. paneg. Anon. Vales. Marcel. chr. Jorn. de reb. get. c. 57.

L'année suivante fut employée presque tout entière à faire les préparatifs d'une si importante expédition. L'hiver étoit déjà venu lorsque Théodoric se mit en chemin. Ce n'étoit point la marche d'une armée, c'étoit une nation entière qui alloit conquérir un nouvel

établissement. Les Goths, pleins de confiance dans la sagesse et dans la valeur de leur chef, abandonnent avec des cris de joie les villes et les campagnes de la Dace et de la Mœsie; ils se rendent à Noves sous les drapeaux de leur roi, et partent ensemble chargés de leurs armes, qui font toute leur espérance, et suivis des vieillards, des femmes et des enfans, qu'ils transportent sur des chariots avec leur bagage. Il y en eut cependant, mais en petit nombre, qui, soit par attachement pour les pays de leur naissance, soit par défiance du succès, n'accompagnèrent pas Théodoric. Quelques-uns remontèrent vers le Bosphore cimmérien, où, sans bâtir ni ville, ni villages, ils vivoient dispersés dans les campagnes, s'occupant de la culture. Alliés fidèles des Romains, ils conservèrent dans ce climat fertile la douceur de leur caractère sans rien perdre de leur bravoure. Du temps de Justinien, ils étoient au nombre de trois mille, aussi bons soldats que bons laboureurs, et toujours prêts à servir l'empire. Pour les mettre à couvert d'insulte de la part des barbares voisins, Justinien fit fermer de murailles les gorges des montagnes dont ils étoient environnés.

Proc. Goth. l. 1, c. 1. Idem, pars. l. 1, c. 8. Idem de ædif. l. 3, c. 7. Paul. diac. l. 6. Coch. vita Theod. c. 4. Sigon. imp. occid. l. 15. Vales. rerum franc. l. 5.

Je pourrois abandonner ici Théodoric, et me contenter de marquer en un mot le succès de son entreprise. Mais si le détail où je vais entrer sur ses actions guerrières et sur sa conduite politique est regardé comme une disgression dans mon ouvrage, on la pardonnera sans peine à l'importance de la matière; et j'espère même que le lecteur me saura gré de le détourner pendant quelque temps de la vue de Zénon et de son successeur pour fixer ses yeux sur un des princes les plus accomplis qui furent jamais. D'ailleurs l'histoire des Goths en Italie a des rapports si essentiels avec celle des empereurs, qu'elle en est presque inséparable. Pour ne pas rompre le fil de ces événemens, je les détacherai de l'histoire de l'empire; et, après avoir raconté de suite

les exploits de Théodoric, je donnerai une idée de son gouvernement, excellent modèle d'une monarchie douce, équitable, pleine de vigueur, et se soutenant avec gloire, moins encore par ses forces que par les grandes qualités du souverain.

Théodoric partit pendant l'hiver pour arriver en Italie au commencement du printemps. Comme il manquoit de vaisseaux pour traverser la mer Adriatique, il prit la route de Sirmium. Les Goths, qui ne comptoient guère que sur les moissons d'autrui, n'avoient pu emporter les provisions nécessaires pour un voyage si long, et retardé encore par le passage des rivières et par les incommodités de la saison. Après avoir, en peu de jours, consumé leurs subsistances, ils se virent réduits à vivre de pillage et de chasse; et ces deux ressources ne suffisant pas pour une si nombreuse multitude, la famine se fit sentir, et causa la peste. Tel étoit l'état de l'armée lorsque, arrivés à la rivière d'Ulca, ils virent la rive ultérieure hérissée de piques et de javelots. C'étoient les Gépides, qui, à la sollicitation d'Odoacre, venoient fermer le chemin à Théodoric. Leur roi Trasilla, successeur d'Ardaric, se montroit sur le bord, à la tête de ses soldats; et le passage sembloit impossible. Cependant la faim et le désespoir précipitèrent les Goths dans cette rivière fangeuse, où, se trouvant engagés dans la vase et pouvant à peine se remuer, ils demeuroient exposés à une grêle de traits. L'eau étoit teinte de leur sang; ils reculoient déjà, et alloient prendre la fuite, lorsque Théodoric accourant aux bords de la rivière: *Si vous voulez passer au travers des ennemis*, s'écria-t-il, *que les plus braves me suivent; la valeur n'a pas besoin d'une multitude de bras; peu acquièrent la victoire, tous en profitent: levez vos étendards; je veux être connu des ennemis; je veux être en butte à leurs traits, comme ils vont l'être à mes coups; qu'ils sachent à qui ils doivent se rendre.* En même temps il demande

à boire, et s'élance dans le fleuve. La vigueur de son cheval le porte en un moment à l'autre rive. Tout tombe devant lui, on prend la fuite; il poursuit les ennemis avec ardeur, d'abord presque seul, bientôt accompagné d'une troupe nombreuse. Le roi des Gépides meurt en combattant; la nuit sauva les débris de leur armée; on s'empara des magasins, et les Goths y trouvèrent abondamment de quoi soulager leur faim et se nourrir pendant le reste du voyage. Un escadron de Sarmates passa du côté du vainqueur et suivit sa fortune. Busa, roi des Bulgares, ayant passé le Danube dans le même dessein que Trasilla, n'eut pas un sort plus heureux; il perdit la vie dans la bataille. Après avoir surmonté tous ces obtacles, Théodoric arriva dans la Vénétie au mois de mars 489.

L'Italie étoit tranquille sous la domination d'Odoacre, et ne craignoit rien tant qu'un libérateur. Elle avoit réuni toutes ses forces sous les étendards de ce prince, qui s'étoit avancé au bord du fleuve Sontiùs, aujourd'hui Sonzo, entre Aquilée et les Alpes juliennes, pour défendre l'entrée de ses états. Il étoit campé à la tête d'un pont, vis-à-vis de l'endroit où est maintenant la ville de Goritz. Le fleuve étoit profond, le camp bien palissadé, et plusieurs rois barbares étoient venus joindre leurs troupes à celles d'Odoacre. Théodoric campa de l'autre côté, et demeura quelques jours dans cette plaine fertile à refaire ses hommes et ses chevaux. Dès qu'ils eurent repris vigueur, il brusqua le passage du fleuve, livra bataille, défit Odoacre, et l'obligea de se sauver dans son camp. Il se disposoit à l'y forcer, lorsqu'Odoacre, n'espérant pas tenir long-temps derrière des palissades contre un ennemi si vif et si impétueux, sortit à la faveur de la nuit; et comme les villes d'alentour, ruinées par Attila, ne pouvoient lui donner de retraite assurée, il gagna Vérone, et s'y renferma. Le lendemain 28 de mars, Théodoric entra dans le camp

Ennod. paneg. Idem. l. 1, p. 18. Anon. Vales. Jorn. de reb. get. c. 57. Paul. diac. l. 6. Sigon. imp. occid. l. 15. Emmanuel, Tesoro 1° regno d'Italia, c. 6.

abandonné, et crut dès-lors prendre possession de l'Italie. C'est de ce jour-là qu'il datoit le commencement de son règne, dont l'histoire ne compte les années que de la prise de Ravenne en 493.

Ennod. paneg. Cassiod. chr. Anon. Vales. Jorn. de reb. get. c. 57. Paul. diac. l. 6. Sigon. imp. occid. l. 15. Vales. rerum franc. l. 5.

Pour ne point laisser d'ennemis derrière lui, il envoya sommer les villes du voisinage, qui se rendirent sans résistance. Il alla ensuite chercher Odoacre; et, après quelques jours de marche, il arriva pendant la nuit, et campa près de Vérone, résolu de l'assiéger. Odoacre, ayant reçu de nouveaux renforts, avoit rendu le courage à ses soldats; et, pour leur montrer plus d'assurance, dès qu'il aperçut au point du jour les pavillons de Théodoric, il sortit de la ville, et marcha en diligence pour surprendre l'ennemi dans son camp. A son approche, les Goths, sans attendre l'ordre, courent aux armes; exercés depuis long-temps à toutes les évolutions militaires, ils se rangent en bataille; les trompettes sonnent la charge; on éveille Théodoric qui reposoit dans sa tente; sa femme et sa mère, qu'il conduisoit avec lui, effrayées de cette attaque imprévue, poussent des cris de désespoir. Il les rassure en prenant ses armes; il vole à la tête des combattans, et trouve ses Goths enfoncés et prêts à fuir. Sa présence les ranime, et porte la terreur dans le cœur des soldats d'Odoacre; ceux-ci fuient à leur tour; des bataillons entiers sont précipités dans l'Adige, et engloutis dans ses eaux. Odoacre, après les plus grands efforts de valeur, est entraîné dans Vérone par les fuyards. Les vainqueurs, acharnés à la poursuite, y entrent pêle-mêle avec les vaincus; et les habitans, saisis d'effroi, se soumettent au roi des Goths, tandis qu'Odoacre traverse la ville et s'enfuit par la porte opposée, avec le peu de troupes qui avoient échappé au fer ennemi.

Anon. Vales. Ennod. paneg. Idem. vita Epiph. Paul. diac. l. 6.

Dans cette extrémité, Odoacre courut à Rome, persuadé que s'il conservoit cette ville, l'empire de l'Italie n'étoit pas perdu pour lui; mais il en trouva les portes fermées; et les habitans lui déclarèrent du haut des murs

qu'ils ne reconnoissoient pour maître que celui envoyé par l'empereur. Irrité de cet affront, il fit le dégat dans les environs, et regagna Ravenne, l'unique place où il pût se défendre. Cependant Théodoric étendoit sa conquête ; il marcha vers Milan, où commandoit Tufa, général des armées d'Odoacre. Dans la consternation où étoient les habitans, que l'évêque Laurent exhortoit à reconnoître le bras de Dieu dans la défaite d'Odoacre, Tufa n'osa soutenir un siége ; il se rendit avec ses troupes, et offrit de les employer au service de Théodoric. Epiphane, évêque de Pavie, craignant pour son troupeau, vint aussi rendre hommage au vainqueur. Ce prince le reçut avec respect ; et la première fois qu'il le vit : *Voici*, dit-il à ses officiers, *le plus fort rempart de Pavie ; cet homme, dont l'extérieur est si simple, n'a pas son semblable dans l'univers. C'est pour nous un grand avantage de l'avoir vu. Nous pouvons lui confier nos femmes et nos enfans, et ne songer qu'à la guerre.* Tufa ne s'étoit livré à Théodoric que pour mieux servir Odoacre ; il sut si bien s'insinuer dans la confiance de son nouveau maître, que Théodoric lui laissa le commandement des troupes avec lesquelles il s'étoit rendu. Il lui ordonna même d'en prendre une partie pour aller réduire Faënza, qui n'étoit qu'à six lieues de Ravenne. Plusieurs officiers de l'armée des Goths voulurent accompagner Tufa dans cette expédition, espérant profiter du pillage. Odoacre, sur les avis secrets de son général, étoit venu s'enfermer dans cette place comme pour la défendre : mais, dès que Tufa fut en présence, il remit entre les mains d'Odoacre et les troupes et les officiers goths qui l'avoient suivi. Ils furent chargés de fers, et conduits dans les prisons de Ravenne. Cette trahison inspira une cruelle défiance à Théodoric ; il fit massacrer tout le reste des soldats de Tufa, qu'il avoit repartis en divers quartiers ; et ayant rassemblé ses troupes affoiblies par deux batailles, il se retira dans Pavie. C'étoit

Anon. Cusp. Sigon. de imp. occid. l. 15.
Till. Odoac. art. 13.

la place la plus forte de cette contrée; et Théodoric y ajouta de nouvelles fortifications. Mais la ville étoit trop petite pour loger commodément tant de soldats, qui, sans compter leur famille, traînoient avec eux un grand nombre de prisonniers; en sorte que les habitans éprouvoient tous les jours des insultes et des mauvais traitemens de la part des Goths. Epiphane remédioit à tous ces maux; il nourrissoit les indigens, rachetoit les prisonniers, prenoit soin des blessés et des malades, adoucissoit par ses largesses la dureté des vainqueurs. Tant que dura cette guerre il sut se maintenir entre les deux princes rivaux; et malgré la haine qui animoit les deux partis, il s'en fit également aimer par l'universalité de son zèle et sa charité épiscopale.

Ennod. vit. Epiph. Idem de Laurentio. Idem. eucharist. Paul. diac. l. 6. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 14.

Théodoric, pendant l'hiver qu'il passa dans Pavie, s'occupa des préparatifs de la campagne suivante. Il se procura le secours d'Alaric, roi des Visigoths, qui promit de lui envoyer ses meilleures troupes dès que la saison auroit ouvert le passage des Alpes. Mais Gondebaud, roi des Bourguignons, qui espéroit s'enrichir par le ravage, fut plus prompt à se mettre en mouvement. Sous prétexte d'accourir au secours d'Odoacre, il passa en Ligurie, pillant les villes et les campagnes, massacrant une partie des habitans, réduisant l'autre en esclavage. Il entroit comme ami dans les villes, et les traitoit en ennemi. Enfin, chargé de butin, et traînant avec lui une multitude de prisonniers, il repassa les Alpes, ne laissant aux deux princes qui se disputoient la possession de cette contrée que des villes désertes et des campagnes désolées. Les évêques jusqu'à ce temps-là n'avoient secouru leur troupeau que par les armes spirituelles; ils ne leur avoient ouvert d'autre asile que les églises. Ils commencèrent alors à bâtir des forteresses et des châteaux pour mettre leurs peuples à l'abri de la violence. Honorat, évêque de Novare, en donna l'exemple; et dans la suite ces châteaux devinrent souvent

des places de défense contre les légitimes souverains.

Le retour de Tufa et la retraite de Théodoric dans Pavie avoient ranimé les espérances d'Odoacre. Il se rendit à Crémone, et s'avança jusqu'à Milan, qu'il saccagea pour punir les habitans d'avoir reçu Théodoric. L'évêque Laurent ressentit les effets de sa colère; cependant ce prince, naturellement porté à la clémence, lui laissa la vie. Ensuite il alla mettre le siége devant Pavie, où Théodoric se défendit avec vigueur: Odoacre avoit l'avantage du nombre des troupes; mais tout sembloit conspirer contre ce malheureux prince. Les pluies continuelles ruinoient ses travaux; la division se mit dans son armée, et ses soldats étoient plus acharnés à s'entretuer qu'à combattre les ennemis; ce qui le força de lever le siége. En ce moment arriva le secours d'Alaric. Théodoric, se trouvant assez fort pour tenir la campagne, se mit à la poursuite d'Odoacre. Les deux armées se rencontrèrent au bord de l'Adda, le 11 août 490. Le combat fut opiniâtre, et le carnage affreux de part et d'autre. Enfin Odoacre, vaincu, s'enfuit à Ravenne, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort, sans tenter désormais la fortune des batailles. Cette victoire assuroit à Théodoric la conquête de tout le pays. Il envoya aussitôt à Zénon Festus Niger pour lui demander la permission de prendre le titre de roi d'Italie. Mais Zénon, jaloux des succès de Théodoric, différa de jour en jour, et mourut avant que d'avoir donné sa réponse.

Ennod. vit. Epiph. Anon. Vales. Cassiod. chr. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 14.

Le vainqueur, de retour à Pavie, laissa sous la garde d'Epiphane, sa mère, sa femme et sa sœur, avec les femmes, les enfans, les vieillards et les bagages inutiles pour un siége. Il laissa dans la ville une garnison de Ruges: c'étoit une nation féroce; mais le saint évêque sut si bien les adoucir, que trois ans après ils ne purent le quitter sans verser des larmes. Après ces dispositions, Théodoric alla mettre le siége devant Ravenne. Plus il étoit difficile d'attaquer cette ville environnée de fleuves

Cassiod. chr. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Anon. Vales. Ennod. paneg. Idem. vit. Epiph. Jorn. de reb. get. c. 57. Anon. Cusp. Paul. diac. l. 6. Sigon. de

imp. occid. l. 15.
Baronius.
Vales. rerum franc. l. 5
Till. Odoac. art. 14, 15.

et de marais, plus aussi il étoit aisé d'en former le blocus. Théodoric, s'étant campé à trois milles, ferma tous les passages, en partageant ses troupes en trois corps; il en posta un dans un lieu nommé *Pinetum*, à cause d'une forêt de pins; un autre près d'une maison de campagne des empereurs, qu'on nommoit *le Petit-Palais*, et le troisième à la tête d'un pont appelé le *pont Candidius*, sur le fleuve nommé *Utis*. Comme la ville étoit bien pourvue de vivres, et que le port, quoiqu'en grande partie déjà bouché par les sables, donnoit néanmoins encore entrée à des barques légères, le siége dura deux ans et demi. Odoacre faisoit pendant la nuit de fréquentes sorties; et quoiqu'il fût toujours repoussé, il ne rentroit guère dans la ville sans avoir signalé son courage et causé quelque perte aux assiégeans. Le 15 de juillet, vers la fin de la première année du siége, étant sorti de nuit à la tête des Hérules, il vint attaquer le quartier du pont Candidius. Il força les retranchemens, et les Goths fuyoient devant lui, lorsque Théodoric, qui campoit à Pinétum, accourant à toute bride, rendit le cœur à ses soldats, et repoussa les ennemis dans la ville avec un grand carnage. Levila, chef des Hérules, fut tué en passant l'Utis.

Théodoric, prévoyant que le siége seroit long, donna ses ordres pour le continuer avec sûreté; et, laissant devant Ravenne une partie de ses troupes, il partit avec le reste, à dessein de réduire les villes qui tenoient encore pour Odoacre. Il étoit le vingt-deuxième d'août à Pavie; et il passa une année à soumettre les places des deux côtés du Pô, dans toute la longueur de ce fleuve. S'étant rendu maître de Rimini, il y trouva des barques qu'il fit conduire à Ravenne pour fermer l'entrée du port, et ôter à la ville toute communication avec la mer. Tout lui obéissoit dans l'Emilie et la Flaminie, à l'exception de Césène, où commandoit Libérius, officier brave et fidèle. La terreur s'étoit répandue jusqu'aux ex-

trémités de l'Italie. Un grand nombre de villes, et Rome elle-même, envoyèrent des députés au roi des Goths pour l'assurer de leur soumission. Gondamond, roi des Vandales, successeur de son oncle Hunéric, regrettant la perte de la Sicile que Genséric avoit cédée à Odoacre, s'efforçoit de la reconquérir. Les succès de Théodoric arrêtèrent ses ravages : il lui demanda la paix, et l'obtint en renonçant à ses prétentions.

Anon. Vales. Cassiod. chr. Marcel. chr. Ennod. vit. Epiph. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Jorn. de reb. get. c. 57. Theoph. p. 113. Anon. Cusp. Hist. miscell. l. 15. Paul. diac. l. 6. Sigon. imp. occid. l. 15. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5. Till. Odoac. art. 15.

Le siége continuoit avec lenteur. Les assiégés et les assiégeans étoient également fatigués. Depuis que le port étoit fermé, la famine se faisoit sentir dans la ville ; elle s'accrut à un tel point, que le boisseau de blé valoit six pièces d'or, qui font environ quatre-vingts livres de notre monnoie, et que les habitans furent réduits à manger les cuirs et tout ce qu'une faim extrême peut transformer en aliment. Théodoric étoit revenu devant Ravenne avec toute sa famille, le 29 d'août, au commencement de la troisième année du siége, et il pressoit la ville avec une nouvelle vigueur. Jean, évêque de Ravenne, après avoir long-temps exhorté Odoacre, lui persuada enfin de traiter avec Théodoric, et se chargea de la négociation. Après de longs débats, Odoacre se réduisit à céder Ravenne et toute l'Italie, à condition qu'il partageroit avec Théodoric le titre de roi et les honneurs de la royauté ; il donna son fils Thélane en otage. Cet accord fut conclu le 27 de février 493, et confirmé par le serment des deux princes. Le cinquième de mars suivant, Théodoric entra dans Ravenne, précédé de l'évêque et du clergé, qui étoient venus au-devant de lui, portant les reliques des saints. Il prit aussitôt le titre de roi, sans attendre l'agrément de l'empereur Anastase, que Festus Niger, son agent, sollicitoit à Constantinople. Anastase avoit succédé à Zénon, mort en 491. Odoacre fut d'abord traité avec amitié : il logeoit avec Théodoric dans le palais. Mais on ne vit jamais plus sensiblement combien est violente et cruelle la jalousie de la souveraineté. Peu

de jours après, Théodoric ayant invité Odoacre à un repas, le tua de sa propre main. Le fils, les parens, les principaux officiers de ce prince infortuné furent massacrés le même jour avec leurs enfans; meurtre barbare, que les auteurs favorables à Théodoric tâchent d'excuser en disant qu'il avoit découvert un complot formé contre sa vie. Mais des écrivains qu'on ne peut soupçonner de partialité traitent ce forfait d'assassinat commis contre la loi des sermens. Il a fallu trente ans de vertus et d'actions les plus éclatantes pour couvrir une tache si noire, et les derniers temps de la vie de Théodoric présenteront encore des cruautés. Héros accompli dans le cours d'un long règne, il le commença et le finit comme un tyran. Une fin si tragique relève la mémoire d'Odoacre. Ce conquérant, qui, de tous les princes de ce temps-là, étoit le plus semblable à son vainqueur, paroît encore plus grand parce qu'il fut malheureux.

Ennod. paneg. Idem. vit. Epiph. Idem de Laur. Cassiod. l. 2, ep. 16; l. 4, ep. 2. Proc. Goth. l. 1, c. 1. Paul. diac. l. 6. Baronius. Vales. rerum franc. l. 5. Emmanuel. Tesoro 1° regno d'Italia, c. 6.

Après la mort d'Odoacre, Théodoric n'eut plus besoin de tirer l'épée. Toute l'Italie le reconnut pour maître. Libérius rendit Césène. La Rhétie, le Norique, la Dalmatie se rangèrent sous ses lois. Les Siciliens et les Brutiens refusoient seuls de lui obéir; mais Cassiodore, pour lors retiré sur ses terres à l'extrémité méridionale de l'Italie, fit usage de son éloquence pour les déterminer à se soumettre, leur représentant qu'il y auroit de la folie à prétendre se maintenir contre des forces qui avoient abattu Odoacre. Frédéric, après avoir servi Théodoric pendant la guerre, étoit retourné dans ses états avec les Ruges qui avoient gardé Pavie. Il ne se vit pas plus tôt rétabli, qu'à l'imitation de son père, il se mit à ravager le Norique. Théodoric envoya contre lui une armée qui le défit, chassa les Ruges de la contrée, et les fit passer en Italie pour repeupler les pays que la guerre avoit désolés. Les Hérules et les Turcilinges, soldats d'Odoacre, ne pouvoient que donner de perpétuelles inquiétudes: comme ils étoient en droit d'accuser Théodoric de par-

jure, nuls sermens n'étoient capables de l'assurer de leur fidélité. Il prit le parti de les éloigner, et leur assigna pour demeure le pays qu'on nomme aujourd'hui *le Piémont.* Il étoit resté en Germanie d'autres Hérules qui n'avoient pas suivi Odoacre; Théodoric fit alliance avec eux en adoptant leur roi pour son fils d'armes. A l'exemple d'Odoacre, il établit les Goths en leur donnant le tiers de toutes les terres d'Italie; partage plus équitable que celui des Visigoths, qui, dans les provinces conquises en Gaule et en Espagne, n'avoient laissé que le tiers des fonds aux anciens habitans. Ce fut alors que, du mélange de la langue romaine et des différens idiomes germaniques se forma le jargon barbare qui a donné naissance à la langue italienne, devenue ensuite, grâces aux heureux génies qui l'ont cultivée, une des plus parfaites et des plus agréables de l'Europe. Telle fut en Italie la fondation du royaume des Ostrogoths, qui ne subsista que soixante ans. Comme Théodoric prévoyoit que la jalousie des empereurs ne le laisseroit pas jouir paisiblement de sa conquête, il préféra le séjour de Ravenne à celui de Rome, parce que le voisinage de la mer Adriatique le mettoit plus à portée de s'opposer à leurs entreprises. Je vais maintenant tracer le portrait de ce grand prince, et faire connoître son gouvernement, autant que les auteurs de ce temps-là, dans leurs ébauches confuses, peuvent fournir de lumières sur un sujet digne d'être traité par les plus habiles historiens.

Théodoric se nommoit, dans la langue de sa nation, *Diétérich,* comme son père Théodémir s'étoit nommé *Diethmar.* Les auteurs septentrionaux l'appellent Théodoric de Vérone, parce qu'ayant remporté près de Vérone la victoire qui décida de son établissement en Italie, il aima cette ville, y fit quelquefois sa demeure, et prit soin de l'embellir. Il avoit le teint vif et animé, un air majestueux, une taille avantageuse, le regard serein. Il étoit terrible dans sa colère, doux et aimable dans la

Cass. l. 2, ep. 15; l. 4, ep. 1. Anon. Vales. Proc. Goth. l. 1, c. 2. Theoph. p. 112. Jorn. de reb. get. c. 5. Ennod. paneg. Vales. rerum franc. l. 5.

Cochl. vit. Theod. c. 1. Peringskiold ad Cochl. p. 241.

société. Libéral et même magnifique, il n'estimoit les richesses que pour les répandre à propos. Aussi grand politique que grand capitaine, il chercha la paix et sut faire la guerre. La plupart des écrivains ont avancé, sur la foi d'un auteur anonyme, que Théodoric n'avoit aucune teinture des lettres; qu'il ne savoit même ni lire ni écrire; qu'il se servoit d'une lame d'or percée à jour des cinq lettres *Théod*, et que, passant la plume dans ces vides, il formoit ainsi sa signature; ils ajoutent, d'après Procope, qu'il ne vouloit pas que les Goths envoyassent leurs enfans aux écoles, disant *qu'ils ne verroient jamais sans crainte la pointe d'une épée, s'ils avoient une fois appris à trembler sous la férule.* Mais Procope s'attache moins au vrai qu'au merveilleux; et le récit de l'anonyme est visiblement copié d'après ce qu'on rapporte de l'empereur Justin, dont l'ignorance n'est pas douteuse. Théophane dit au contraire que Théodoric étoit fort instruit, et que pendant les dix années qu'il avoit passées à Constantinople dans sa première jeunesse, il avoit pris les leçons des plus habiles maîtres : ce qui en effet est beaucoup plus conforme à un génie actif, pénétrant et avide de gloire. Ce prince remit les arts en vigueur: il fonda des prix pour ceux qui s'y distinguoient. Comme il savoit faire de grandes choses, il honoroit ceux qui savoient les écrire et les transmettre à la postérité. Il prit soin de faire instruire sa fille Amalasonte et sa nièce Amalaberge. Son neveu Théodat se livra sous ses yeux à l'étude des lettres et de la philosophie. Ce fut la science qui procura la faveur de Théodoric et la dignité de consul au célèbre Boëce. Dans la lettre que ce prince écrit à Vénantius, en lui conférant la charge de comte des domestiques, il le loue de son attachement à l'étude: il dit que *les lettres ajoutent un nouveau lustre à la plus haute naissance: que leur suffrage rend un homme digne des plus grands honneurs.* Il l'exhorte à continuer de les cultiver, pour mériter encore de nouvelles récompenses;

il tient le même langage dans plusieurs autres de ses lettres. C'étoit, à la vérité, Cassiodore qui écrivoit au nom de Théodoric ; mais le secrétaire n'auroit-il pas rendu le prince ridicule s'il eût mis des éloges si pompeux de la littérature dans la bouche d'un prince ignorant ? Dailleurs les Goths étoient fort éloignés de cette grossièreté que Procope leur attribue. Dion Cassius, qui avoit composé une histoire générale des Goths, séduit apparemment par la prévention qu'inspire à un historien l'amour de son propre ouvrage, alloit jusqu'à les comparer aux Grecs pour la science et la sagesse.

Le mauvais gouvernement des derniers empereurs avoit fait de l'Italie un théâtre de sanglantes révolutions. On peut dire que les barbares, en s'en rendant les maîtres, en avoient été les libérateurs. Elle commençoit à respirer sous Odoacre ; sa tranquillité devint plus assurée sous le règne de Théodoric : elle se crut libre, parce qu'elle se vit gouvernée par des lois. Les Goths ne traitèrent pas l'Italie comme les autres barbares avoient traité leurs conquêtes : ils ne touchèrent pas à la condition des personnes. Théodoric ne voulut pas régner en conquérant, mais en roi. Il honora le sénat ; les charges furent données aux plus dignes ; il avançoit les descendans des maisons nobles, et comptoit pour services rendus à sa personne ceux que leurs ancêtres avoient rendus à l'état. Il déclara que les naturels du pays lui seroient aussi chers que ses anciens sujets, et qu'il ne donneroit de préférence qu'à ceux qui seroient plus fidèles à observer les lois : *Nous détestons*, dit-il, *les oppresseurs ; ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice. Pourquoi établissons-nous des tribunaux, si ce n'est pour désarmer la violence ? Vous êtes réunis sous le même empire ; que vos cœurs soient unis ; les Goths doivent aimer les Romains comme leurs voisins et leurs frères : et les Romains doivent chérir les Goths comme leurs défenseurs.* Les Goths, après avoir reçu le tiers des

Cassiod. l. 1, ep. 1 ; l. 2, ep. 24, 25 ; l. 3, ep. 20, 23, 43 ; l. 4, ep. 14 ; l. 7, ep. 3. Proc. Goth. l. 2. c. 6. Anon. Vales. Chron. Alex. Sigon. imp. occid. l. 15. Vales. rerum franc. l. 5. Giannone, hist. neap. l. 3, c. 2. Suet. Claud. c. 15.

fonds, prétendoient être exempts, et rejetoient les taxes sur les Romains. Théodoric les obligea de payer leur quote-part : *Ils ont mauvaise grâce*, disoit-il, *de vouloir s'affranchir des tributs ; j'en paie plus qu'eux : car je regarde comme un tribut les soulagemens que je dois à ceux qui sont dans l'indigence.* Il n'imposoit sur ses sujets que des taxes proportionnées à leurs forces; et, sans examiner s'il étoit en droit de les exiger, il les recevoit comme des présens. Ayant appris que les sénateurs se dispensoient des contributions, et que le fardeau des charges publiques retomboit entièrement sur les pauvres, il leur en fit une forte réprimande, et leur ordonna, par un édit, de remplir leurs obligations, promettant de faire droit sur les plaintes des pauvres, et même de les prévenir par une prompte justice. Il fit fleurir le commerce, que les troubles précédens avoient entièrement ruiné, et prit un soin particulier d'attirer en Italie les marchands étrangers. Le trésor public, qu'il trouva vide, fut bientôt rempli par une sage économie. L'abondance revint sous un gouvernement équitable ; soixante sacs de blé ne se vendoient le plus souvent qu'une pièce d'or, qui faisoit treize à quatorze francs de notre monnoie. C'étoit aussi le prix ordinaire de trente amphores de vin, c'est-à-dire, d'environ quatre de nos muids. Il veilloit avec tant de soin à la sûreté publique, que la nuit comme le jour on pouvoit voyager sans crainte; les maisons de campagne étoient aussi assurées que des forteresses, et les portes des villes furent inutiles pendant son règne. Ce n'étoit que pour se donner un air d'autorité qu'Anastase recommandoit souvent à Théodoric de ménager le sénat, de suivre les lois des empereurs, et de maintenir la concorde entre ses sujets. Cet empereur avoit lui-même plus besoin de ces avis que le roi des Goths.

Les lois romaines n'éprouvèrent d'autre changement que d'être exécutées avec plus d'exactitude. *Notre dessein*, dit ce prince dans une de ses lettres, *n'est pas de*

conquérir, mais de rendre les peuples heureux. Notre triomphe est de faire régner sur eux leurs propres lois. Quels fruits retireront-ils de notre conquête; que gagneront-ils à être délivrés des barbares s'ils ne trouvent en nous que d'autres barbares qui veuillent les assujettir à leurs usages et à leurs coutumes? Où la justice tient le sceptre, les droits ne sont pas confondus. Le défenseur de la liberté ne se propose pas de faire des esclaves. Que les autres conquérans pillent ou détruisent les villes dont ils se sont rendus maîtres; pour nous, notre intention est de traiter les vaincus de manière qu'ils regrettent de n'avoir pas été vaincus plus tôt. Dans ces principes, il laissa subsister les dispositions du droit romain; l'édit célèbre qu'il publia en cent cinquante-quatre articles y est presque entièrement conforme. Il prit l'habillement romain; il conserva les mêmes magistrats, et ne fit aucun changement à la police ni à la division des provinces; elles continuèrent d'avoir leurs consulaires, leurs correcteurs, leurs présidens, qui étoient choisis d'entre les Romains. Il établit de plus dans chaque ville et dans chaque bourg, grand ou petit, un comte ou magistrat inférieur, afin d'épargner aux habitans la peine et la dépense de se transporter au loin pour l'expédition des affaires courantes. Il permit aux Goths de conserver leurs coutumes particulières. Mais, pour les objets importans, tels que les successions, les contrats, les délits et les peines, il voulut que les Goths mêmes fussent soumis à la loi romaine. Tel étoit l'ordre judiciaire : dans chaque lieu, le comte goth jugeoit seul les différends qui survenoient entre deux Goths; si la querelle étoit entre un Goth et un Romain, le comte prenoit un assesseur romain; si les deux plaideurs étoient Romains, ils s'adressoient aux juges romains délégués dans toutes les provinces. Il donnoit toute son attention à choisir des magistrats intègres et éclairés; s'il se trouvoit trompé dans son choix, il punissoit sévèrement leurs injustices.

sans épargner même les préfets du prétoire. Rien ne lui paroissoit plus indigne que d'abuser du pouvoir pour opprimer les inférieurs, et ce crime étoit irrémissible. Il ne pardonnoit pas plus aux juges qui, soit par négligence, soit par une collusion criminelle, différoient de rendre justice aux opprimés, et favorisoient ainsi les injustes prétentions des personnes puissantes. On en rapporte un exemple louable dans le principe, mais répréhensible par l'excès de sévérité. Pendant qu'il étoit à Rome, une veuve vint se plaindre à lui de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur nommé Formus, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitôt appeler les juges : *Si vous ne terminez demain cette affaire*, leur dit-il, *je vous jugerai vous-mêmes*. Le lendemain, la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce temps-là : *Où sont les juges?* dit Théodoric. On les amena devant lui : *Et pourquoi*, leur dit-il avec indignation, *avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de discussion?* Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. Cet exemple mit en activité tous les tribunaux. On lui attribue un jugement semblable à celui que l'empereur Claude avoit rendu dans une occasion pareille. Une femme mariée en secondes noces refusoit de reconnoître son fils du premier lit. Théodoric, après avoir interrogé le jeune homme, demeura persuadé qu'elle étoit véritablement sa mère; et comme elle s'obstinoit à le nier : *Eh bien*, dit-il, *puisqu'il n'est pas votre fils, je casse votre second mariage, et je vous ordonne de l'épouser*. La mère frémit d'horreur, et avoua la vérité. La fureur des duels régnoit en Pannonie; les diverses colonies de Huns, de Suèves, de Gépides qui depuis long-temps se répandoient dans ce pays, y avoient introduit cette coutume barbare, et les procès civils se décidoient souvent par l'épée. Théo-

doric s'efforça d'étouffer ce monstre naissant. En envoyant le comte Colossée pour gouverner la Pannonie de Sirmium, dont il venoit de se rendre maître, il lui ordonna de détruire cet usage, qu'il nomme abominable, et de montrer que les Goths joignent l'humanité romaine à la valeur nationale : *Que les contestations civiles*, lui dit-il, *ne nous soient pas aussi funestes que les guerres ; à l'égard de nos compatriotes, les armes ne sont faites que pour les défendre. Si l'indigence porte un malheureux à cet excès de rage, retirez-le de la misère ; perdez vous-même pour le conserver : quoi qu'il vous en coûte, ce ne sera pas perdre que de gagner la vie d'un homme. Inspirez à ces âmes féroces la douceur de notre nation ; et que par vos bons traitemens ils s'accoutument à supporter la vie.* Ce fut peut-être pour arrêter le cours des assassinats, que les derniers troubles avoient rendus plus communs en Italie, qu'il défendit aux Romains de porter aucune arme, pas même un couteau.

Sa sévérité dans l'exercice de la justice procédoit d'un fonds de bonté qui lui inspiroit l'horreur des actions injustes. Il étoit naturellement porté à pardonner. Loin de dépouiller ceux qui avoient combattu pour Odoacre, il répandoit sur eux ses bienfaits. Il est vrai qu'après sa victoire il vouloit d'abord ne donner la liberté romaine qu'à ceux qui avoient suivi son parti, et tenir les autres dans une sorte d'esclavage en leur ôtant le pouvoir de tester et de disposer de leurs biens. Mais Epiphane de Pavie et Laurent de Milan n'eurent pas de peine à le détourner de ce projet, et à obtenir de lui une amnistie générale. Il favorisa le généreux dessein de ces deux prélats, qui, voyant leurs villes ruinées en partie et presque dépeuplées par les fureurs de la guerre, entreprirent de les rétablir lorsque la paix fut rendue. Leurs exhortations et leurs aumônes rappelèrent leurs peuples dispersés. Milan et Pavie recouvrèrent leur ancien lustre. La Ligurie avoit été désolée par l'irruption de Gonde-

Ennod. paneg.
Idem, vita Epiph.
Idem, de Laurentio.

baud; un nombre infini d'habitans de cette province, traînés au-delà de Alpes, gémissoient dans l'esclavage. Théodoric, pour les en délivrer, employa le ministère d'Epiphane. Ce prélat, respecté des rois, engagea Gondebaud à renvoyer gratuitement ceux qu'il tenoit en sa possession; il paya la rançon des autres, qui étoient tombés en partage aux soldats; et l'argent de Théodoric ne suffisant pas, il trouva dans la charité d'une dame gauloise, nommé Syagria, et dans celle d'Avitus, évêque de Vienne, de quoi satisfaire l'avidité des Bourguignons. Il repassa les Alpes, suivi de cette multitude de Liguriens délivrés, et la province fut repeuplée. Quelque temps après, en 496, ce bon prélat mourut des fatigues qu'il avoit essuyées dans un voyage fait à Ravenne pendant l'hiver, pour solliciter la diminution d'un impôt dont la Ligurie étoit surchargée. Il avoit obtenu de Théodoric la remise des deux tiers.

Anon. Vales. Theoph. p. 123. Baronius. Vales. rerum franc. l. 6. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 28. Till. vie d'Euphème, art. 6.

Depuis la bataille de l'Adda, Festus Niger, député à la cour d'Orient, y avoit passé cinq ans à solliciter d'abord Zénon et ensuite Anastase, de confirmer à Théodoric le titre de roi, et de lui rendre les ornemens impériaux qu'Odoacre avoit envoyés à Constantinople. La négociation avoit été sans succès; et Festus étoit revenu à Ravenne en 495. Il fut renvoyé deux ans après; et, sur la promesse qu'il donna de lui-même, et sans y être autorisé par Théodoric, d'engager le pape à recevoir l'hénotique de Zénon, ce qu'Anastase avoit fort à cœur, il obtint la faveur qu'il demandoit. D'ailleurs Anastase avoit alors sur les bras la guerre d'Isaurie; et, sans renoncer au dessein secret qu'il avoit formé de dépouiller Théodoric, il feignit d'accepter les excuses que ce prince lui faisoit, de n'avoir pas attendu son agrément pour prendre le titre de roi d'Italie.

Cassiod. chr. Idem. l. 1, ep. 25, 28; l. 2, ep. 7; l. 3, ep. 48.

Le nouveau monarque, voulant rétablir le calme dans Rome, se rendit, l'année 500, dans cette ancienne capitale de l'empire. Son entrée fut un triomphe. Le pape

Symmaque, tout le sénat et une foule innombrable de peuple, sortirent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Quoiqu'il fît profession de l'arianisme, il alla d'abord à l'église de Saint-Pierre, d'où il se rendit au sénat. Le sénateur Boëce, l'homme le plus éloquent de son siècle, prononça l'éloge du prince. Théodoric y répondit avec les grâces qui lui étoient naturelles, en assurant cette auguste compagnie qu'il se feroit toujours un devoir de maintenir sa dignité et ses priviléges. Il alla ensuite au lieu nommé *la Palme-d'Or*, près du grand Cirque, où il harangua le peuple, lui promettant d'observer inviolablement les lois et les sages règlemens des empereurs : il fit graver cette promesse sur une table d'airain, qui fut affichée en public. Il termina cette glorieuse journée par un splendide festin, auquel furent admis tous les sénateurs. Le lendemain il distribua du blé au peuple, et fonda pour les pauvres citoyens une distribution annuelle de cent vingt mille boisseaux. Il assigna encore un fonds pour en fournir tous les ans dix-huit mille à un hôpital voisin de l'église de Saint-Pierre. Les jours suivans il assista aux jeux du Cirque, et visita les divers quartiers de la ville, où, après tant de désastres, il restoit encore assez de merveilles pour lui donner une magnifique idée de la grandeur romaine. Il admira surtout la place Trajane, le Capitole et les aquéducs. Il donna ses soins à la conservation des anciens monumens ; ce qui, selon lui, n'étoit pas d'un moindre mérite que d'en construire de nouveaux : *Nous devons*, disoit-il, *à l'antiquité ces beaux ouvrages : c'est les payer que de les rajeunir.* Ce fut pour les entretenir qu'il ordonna que les provinces d'Italie fourniroient tous les ans des matériaux de toute espèce à la ville de Rome, et que les particuliers laisseroient prendre sur leurs terres les pierres inutiles et les marbres de démolition qui pourroient servir à la réparation des murs. Il assigna pour ce même objet

Anon. Vales. Proc. hist. arc. c. 26. Isid. chron. goth. Sigon. imp. occid. l. 16. Vales. rerum franc. l. 5.

deux cents livres d'or, à prendre tous les ans sur la caisse de l'imposition des vins. Il rétablit les greniers publics, et ces vastes souterrains qui aboutissent au Tibre, et qui, depuis Tarquin le superbe, font encore l'admiration de l'univers. Pour consacrer la mémoire d'un prince si bienfaisant, le sénat lui éleva une statue. Procope fournit ici un trait singulier qui ne se trouve point ailleurs. Il dit que Théodoric, voulant conserver une image de la majesté impériale, laissa subsister dans le palais de Rome les soldats de la garde des empereurs, qu'Odoacre apparemment n'avoit pas détruite. Ils étoient en grand nombre, sous les différens noms de *silentiaires*, de *domestiques*, de *scholaires*. Théodoric, sans les obliger à aucun service, continua de leur faire payer leur solde, et ordonna que cette pension alimentaire passeroit à leurs fils et à leurs petits-fils. Il ajoute que cet établissement fut aboli par Justinien. Pendant que Théodoric étoit à Rome, il découvrit qu'un de ses comtes, nommé Odoin, formoit des desseins contre sa vie : il lui fit trancher la tête dans le palais Sessorien, et retourna à Ravenne, après avoir fait à Rome un séjour de six mois. Les autres villes de l'Italie ne furent pas oubliées. Il en fit relever les murailles. Ce que la guerre ou le nombre des années avoit détruit, ce que la négligence des princes avoit laissé dépérir fut réparé avec solidité et magnificence. Ravenne, Vérone, Pavie, furent ornées de palais, de portiques, de thermes, d'aquéducs, d'amphithéâtres. L'Italie sortoit de ses ruines; après un siècle de désordres, de ravages et d'incendies, elle sembloit renaître de ses cendres avec son ancien éclat. Théodoric ne s'occupoit pas moins de sa sûreté que de sa splendeur : il élevoit des forteresses pour servir de barrière contre les barbares du nord. La plus célèbre fut celle de Véruca, qu'il fit bâtir au bord de l'Adige, sur un rocher qui avoit la forme d'une haute tour, plus large par le haut que par le pied. Tant d'ou-

vrages ne coûtoient rien à ses peuples. Son économie, son intelligence, et la fidélité des subalternes dans le recouvrement des deniers publics, étoient un fonds inépuisable.

Il avoit conquis l'Italie par les armes. Pour y rétablir le bon ordre, il avoit besoin de la paix. Environné de nations guerrières, il résolut de les attacher à lui par des alliances. Il épousa Audeflède, sœur de Clovis. Il avoit déjà deux filles d'une concubine; l'une, nommée Theudigothe, fut femme d'Alaric, roi des Visigoths. Il donna l'autre, nommée Ostrogothe, à Sigismond, fils de Gondebaud, roi des Bourguignons. Sa sœur Amalfride, veuve d'un seigneur de la nation, duquel elle avoit deux enfans, Théodat et Amalberge, fut demandée par Trasamond, roi des Vandales. Théodoric fit partir cette princesse avec un magnifique cortége. Il lui donna pour sa garde mille Goths, nobles de naissance, et pour le service de sa maison cinq mille hommes, tous gens de guerre. La ville et le promontoire de Lilybée en Sicile lui furent abandonnés pour sa dot. Ce mariage fut heureux tant que Trasamond vécut; mais Hildéric, son successeur, fit enfermer Amalfride et massacrer tous ses Goths, sur le soupçon d'une conjuration formée contre lui. Théodoric, qui vivoit encore, ne se croyant pas en état d'équiper une flotte assez puissante pour porter la guerre en Afrique, laissa cette violence impunie. Amalfride mourut en prison, et les Goths soupçonnèrent que ce n'étoit pas de mort naturelle. Athalaric, successeur de Théodoric, en fit des reproches au roi des Vandales, le menaçant de la guerre, s'il ne faisoit satisfaction à la famille royale des Goths, et à la nation entière. On ne voit dans l'histoire aucun effet de ces menaces. Amalberge, fille d'Amalfride et nièce de Théodoric, fut mariée à Hermanfroi, roi de Thuringe. L'éducation qu'elle avoit reçue ne corrigea point son caractère ambitieux et cruel. Elle porta Hermanfroi à

Ennod. vit. Epiph. Anon. Vales. Cassiod. chr. Idem l. 2, ep. 41; l. 3, ep. 1, 24; l. 4, ep. 1; l. 5, ep. 43; l. 8, ep. 1; l. 9, ep. 1. Proc. Vand. l. 1, c. 8, 9; l. 2, c. 5. Idem, Goth. l. 1. c. 3, 12. Jorn. de reb. get. c. 58. Sigon. imp. occid. l. 16.

dépouiller ses frères pour être seul maître de la Thuringe ; et à manquer de parole à Thierri, roi des François, qui l'avoit aidé dans cette guerre, à condition de partager la conquête. Par cette infidélité, Amalberge fut cause de la mort de son mari, que Thierri fit périr, et se vit obligée de se retirer en Italie, où elle passa le reste de ses jours dans l'obscurité.

La princesse la plus illustre de la famille de Théodoric fut Amalasonte, qu'il eut de son mariage avec Audeflède. Elle hérita des vertus de son père ; et, comparable elle-même aux plus grands rois, elle soutint l'honneur de la nation pendant la minorité de son fils Athalaric. Nous aurons occasion dans la suite de faire l'histoire de cette princesse. Théodoric, qui n'avoit point d'enfant mâle, ne voulut point la marier à un roi, de peur d'asservir les Goths à un prince étranger, en lui donnant droit à sa succession. Le mérite d'Eutharic, surnommé *Cillica*, qui vivoit en Espagne à la cour des rois Visigoths, détermina Théodoric en sa faveur. Eutharic, petit-fils de Bérimond, dont j'ai parlé, étoit de la race des Amales. Théodoric le fit venir à sa cour; et, ayant reconnu par lui-même ce qu'il avoit appris de la renommée, il lui donna sa fille, et lui destina son trône. La valeur de ce prince, son adresse dans les exercices militaires, son caractère franc, généreux, libéral, lui gagnèrent bientôt le cœur des peuples et l'estime de l'empereur Anastase, qui l'adopta pour son fils d'armes, comme il avoit déjà adopté Théodoric. Justin, successeur d'Anastase, leur fit à tous les deux le même honneur, et accepta Eutharic pour collègue, la première fois qu'il prit lui-même le consulat en 519. Eutharic, étant venu à Rome pour y prendre possession de cette dignité, fut reçu avec la pompe qui convenoit à l'héritier présomptif de la couronne. Il signala son entrée par des grâces et des largesses. Il donna au peuple romain, pendant plusieurs jours, de magnifiques spectacles, où l'on vit un

grand nombre d'animaux jusqu'alors inconnus, que le roi des Vandales lui avoit envoyés d'Afrique. Symmaque, ambassadeur de Justin, et qui se trouva pour lors à Rome, fut étonné de l'opulence et de la politesse des Goths, que les Romains orientaux méprisoient encore comme barbares. Ce fut avec regret qu'on vit partir Eutharic, lorsqu'il retourna à Ravenne, où il renouvela les mêmes fêtes avec encore plus de splendeur. Mais les regrets furent beaucoup plus vifs et plus sensibles quand on apprit, quelque temps après, la mort de ce prince, qui faisoit espérer un règne doux et glorieux.

La politique ordinaire des princes ambitieux est d'armer les puissances étrangères les unes contre les autres pour profiter de leurs divisions. Celle de Théodoric étoit plus noble et plus digne d'un grand roi. Tandis qu'il faisoit jouir ses peuples des douceurs de la paix, il travailloit à la maintenir entres les autres princes; et, lorsqu'il ne pouvoit calmer leurs querelles, il savoit en tirer avantage sans s'engager dans des expéditions pénibles et onéreuses à ses sujets. En prenant le parti des opprimés, il avoit l'art de risquer peu et de gagner beaucoup; et par sa réputation de justice et de sagesse il s'étoit rendu l'arbitre de l'Europe. Après la bataille de Tolbiac, une partie des Allemands se réfugia dans ses états; il leur assigna des terres en Italie, et les mit à couvert des poursuites de Clovis. Il écrivit même à ce prince pour l'exhorter à faire un usage modéré de la victoire, et à traiter avec humanité les peuples vaincus. Lorsque les premières étincelles de division éclatèrent entre Clovis et Alaric, Théodoric fit tous ses efforts pour les réconcilier; il prit avec ces deux jeunes monarques le ton de l'autorité paternelle; il leur écrivit des lettres pressantes; et, pour donner plus de poids à sa médiation, il implora celle de tous les rois voisins. Il invita Gondebaud et les rois des Hérules, des Varnes, des Thuringiens, à se joindre à lui pour engager Clovis à rester en paix, ou pour l'y

Cassiod. l. 3, ep. 1, 2, 3, 4.
Sigon. imp. occid. l. 16.

contraindre par les armes. La fierté opiniâtre du roi des François ayant rendu ses démarches inutiles, et sa valeur ayant bientôt décidé la querelle par la défaite et la mort d'Alaric, Théodoric sauva les débris du royaume des Visigoths en se chargeant de la tutelle de son petit-fils Amalaric, fils d'Alaric et de Theudigothe.

Cassiod. chr. Idem, l. 5, ep. 43, 44. Jorn. de reb. get. c. 58. Sigon. imp. occid. l. 16. Vales. rerum franc. l. 6. Mariana, hist. hisp. l. 5, c. 7. 8.

Clovis s'étoit rendu maître de Toulouse, de Bordeaux, d'Angoulême et de beaucoup d'autres villes ; son fils Thierri assiégeoit la ville d'Arles. Théodoric envoya en Gaule le duc Ibas à la tête d'une armée. Ce général fit lever le siége d'Arles, battit Thierri dans une rencontre, se mit en possession de tout le pays entre les Alpes et le Rhône, et envoya à Ravenne un grand nombre de prisonniers françois. Théodoric mit garnison dans les villes ; il attacha cette partie de la Gaule au royaume des Ostrogoths, et recommanda aux gouverneurs de se comporter de manière que les nouveaux sujets se félicitassent d'avoir changé de maître. Il s'empara de Narbonne, d'où il chassa Gondebaud, qui s'y étoit établi à la faveur des troubles. Il reprit Toulouse et toute la Septimanie, fit lever le siége de Carcassonne ; et, par ses conquêtes, qu'il étendit jusqu'aux Pyrénées, il s'ouvrit un passage en Espagne. Amalaric s'y étoit retiré après la mort de son père. Mais ce jeune prince, qui n'avoit encore que cinq ans, ne put empêcher Gésalic, fils naturel d'Alaric, de se faire proclamer roi par une partie des Visigoths. Ibas reçut ordre de marcher contre l'usurpateur, qui, manquant de courage, n'osa l'attendre à Barcelonne où il faisoit sa résidence, et s'enfuit en Afrique à la cour de Trasamond. Ce prince, beau-frère de Théodoric, se laissa néanmoins attendrir par les larmes de Gésalic ; il lui donna une grande somme d'argent, avec laquelle le fugitif, ayant repassé en Gaule, y leva une armée. Théodoric en fit des reproches à Trasamond ; celui-ci s'excusa sur ce qu'il avoit été surpris par les artifices de l'usurpateur ; et, pour donner plus de force à ses raisons, il

les accompagna de riches présens. Théodoric lui renvoya ses présens sans rejeter ses excuses, et voulut bien, en considération de sa sœur, ne pas rompre avec le roi des Vandales. Gésalic, à la tête des troupes qu'il avoit assemblées, rentra en Espagne, fut défait par Ibas à quatre lieues de Barcelonne, s'enfuit au-delà des Pyrénées, et fut atteint près de la Durance et mis à mort par ceux qui le poursuivoient. Depuis cette victoire, Théodoric gouverna l'Espagne en maître absolu, quoiqu'il laissât à son petit-fils le titre de roi. Il disposoit des revenus, des charges, des garnisons. Les actes se datoient des années de son règne. Il envoya un de ses écuyers nommé Theudis pour faire les fonctions de tuteur d'Amalaric; et cet officier s'acquit tant d'estime par sa sagesse et par sa valeur, que Théodoric, qui en conçut de la défiance, n'osa cependant le rappeler, et qu'après la mort du jeune roi, Theudis fut élevé sur le trône, du consentement unanime de la nation.

Ennod. paneg.
Cass. l. 1, *ep.* 24, 40; *l.* 2, *ep.* 8; *l.* 3, *ep.* 49; *l.* 4, *ep.* 15, 13.
Sigon. l. 16.

Je ne parle ici que des actions de Théodoric qui se bornent à l'Occident, et qui n'ont aucun rapport aux affaires de l'empire: je raconterai les autres dans l'histoire d'Anastase et de Justin. Depuis que Théodoric se vit établi en Italie, il ne marcha plus à la tête de ses armées. Tranquille en apparence dans Ravenne; mais toujours occupé, toujours les yeux ouverts sur ses peuples et sur les états voisins, dont sa politique faisoit mouvoir les ressorts, il confioit ses armes à d'excellens généraux qu'il avoit formés, dont il connoissoit le caractère, et qu'il savoit choisir selon la nature de l'entreprise. Aussi tous les desseins de ce prince, conduits par sa prudence, exécutés par l'habileté de ses capitaines et par la valeur de ses soldats, réussirent au gré de ses désirs. Au milieu de la paix, il avoit soin d'entretenir par de fréquens exercices la vigueur de ses troupes. Ravenne présentoit de toutes parts l'image de la guerre. Tous les spectacles étoient militaires; c'étoit un apprentissage des combats:

mais il en avoit banni la cruauté; on n'y voyoit point de gladiateurs. Une jeunesse guerrière et bien disciplinée apprenoit à trembler devant les lois, et à être intrépide devant les ennemis. Les Allemands ayant fait des courses en Rhétie, il envoya des troupes qui les allèrent chercher au-delà du Danube, les battirent, et firent la conquête de la Souabe. Il réduisit ce pays en forme de province, y établit des gouverneurs, et accoutuma ce peuple à l'obéissance par la douceur du commandement. La dernière expédition de Théodoric en Occident fut plus utile que brillante; elle caractérise un politique adroit, et peut-être artificieux, qui, laissant aux autres tout le péril du combat, sait retirer sa part de la victoire. Sigismond, roi des Bourguignons, avoit fait mourir son fils Sigéric, qu'il avoit eu d'Ostrogothe, fille de Théodoric. C'étoit à ce prince à demander raison de la mort de son petit-fils. Il profita du ressentiment des fils de Clovis, que leur mère Clotilde excitoit à venger la mort de son père et de sa mère, assassinés autrefois par ordre de Gondebaud, père de Sigismond. Théodoric fit avec ces princes une alliance offensive, dont la condition étoit que tous les alliés partageroient également la conquête; et que ceux-mêmes qui n'y auroient pas contribué par leurs armes seroient admis au partage, en donnant aux autres une somme d'argent. Il fait aussitôt partir une armée sous les ordres de Tolonic, un de ses meilleurs généraux; mais il lui recommande de ralentir sa marche, et de ne joindre les François qu'après la bataille. Sigismond est vaincu et fait prisonnier. Tolonic arrive après la victoire, et s'excuse sur la difficulté du passage des Alpes. Il compte aux princes françois la somme convenue, et, en conséquence du traité, il prend possession d'Apt, de Genève, de Carpentras, d'Avignon et de plusieurs autres villes considérables. Ce fut là le premier avantage que la ruse italienne remporta sur la valeur ingénue des François. *C'étoit*, dit Cassiodore, *vaincre*

sans combattre; mais on peut ajouter que c'étoit aussi triompher sans gloire. Ce qui étoit bien plus honorable à Théodoric, c'est qu'il avoit le plus grand soin de dédommager les provinces des pertes que leur causoit le passage des troupes, soit en faisant rendre justice aux particuliers dont les plaintes étoient bien fondées, soit en soulageant le pays entier par des remises d'impositions. D'ailleurs ses soldats observoient dans leurs marches la même discipline que s'ils eussent été sous ses yeux; en sorte que ses armées n'étoient à craindre qu'aux ennemis.

Il n'étoit pas indifférent sur le choix d'une religion; et la chaleur avec laquelle il prit à la fin de sa vie la défense de l'arianisme, que Justin vouloit détruire, ne montre que trop qu'il étoit attaché aux erreurs d'Arius. Mais il ne fut jamais persécuteur : *Nous n'avons*, disoit-il, *aucun empire sur la religion, parce qu'on ne peut forcer la croyance.* Il avoit même les apostats en horreur; et l'on raconte qu'un de ses officiers, qui jusqu'alors avoit professé la religion catholique, ayant embrassé l'arianisme dans la vue de lui faire sa cour, il lui fit couper la tête, apportant pour raison d'une si étrange sévérité, *qu'un homme traître à son Dieu ne pouvoit être fidèle à son prince.* Il conserva aux Juifs les droits que leur avoient accordés les empereurs, leur permettant d'entretenir leurs synagogues, mais non pas de les agrandir ni d'en bâtir de nouvelles, et défendant aux ecclésiastiques de les troubler dans la pratique de leurs cérémonies. Pendant qu'il étoit à Vérone, il s'éleva une querelle entre les chrétiens et les Juifs de Ravenne. Les Juifs, prétendant qu'on avoit baptisé par force quelques-uns d'entre eux, enlevèrent plusieurs fois le pain destiné à la consécration, et le jetèrent dans le fleuve. Les chrétiens, pour s'en venger, mirent le feu aux synagogues. Les Juifs coururent à Vérone; et, appuyés du grand-chambellan, qui favorisoit leur secte, ils portèrent leurs

Cassiod. l. 2, ep. 27; l. 4, ep. 33; l. 5, ep. 37. Theod. lect. l. 2. Anon. Vales. Cedr. p. 358. Cochl. vita Theod. c. 17. Sigon. imp. occid. l. 16.

plaintes à Théodoric. Le prince, irrité de ces violences, ordonna que les chrétiens réparassent les synagogues à leurs dépens, et que ceux qui ne seroient pas en état de payer leur part, fussent fouettés publiquement. L'évêque Pierre fut chargé de recueillir l'argent, et Eutharic de tenir la main à l'exécution. Par forme de représailles, Théodoric fit abattre l'oratoire et l'autel de Saint-Etienne qui étoit aux portes de Vérone. La colère fit alors perdre le respect qu'il portoit aux églises catholiques : il se faisoit honneur de les décorer.

Cassiod. l. 1, ep. 8. Cochl. vita. Theod. c. 9. Sigon. imp. occid. l. 16.

Mais il avoit encore plus de respect pour les évêques recommandables par leur vertu. C'étoit entre leurs mains qu'il déposoit les libéralités qu'il vouloit répandre dans les provinces, croyant ne pouvoir choisir de distributeurs plus fidèles et plus équitables. Trasamond, roi des Vandales, arien comme lui, mais fanatique et persécuteur, avoit relégué en Sardaigne les évêques catholiques de ses états; et ces généreux prélats se trouvoient réduits à une extrême misère. Théodoric leur envoya d'abondantes aumônes, soulageant avec humanité les plus grands adversaires de sa secte. Césaire, évêque d'Arles, injustement persécuté par ses ennemis, fut conduit à Ravenne pour y être accusé devant le prince. A la première vue de ce prélat, Théodoric, saisi d'une secrète vénération, se leva, le salua avec respect, ne s'entretint avec lui que de la conduite que les Goths tenoient dans la Gaule, et de l'état de la ville d'Arles. L'ayant ensuite congédié avec honneur : *C'est un ange plutôt qu'un homme*, dit-il à ses courtisans; *où sont ses accusateurs? je les ferai repentir des inquiétudes qu'ils lui ont suscitées.* Aucun d'eux n'osa paroître. Il fit porter à l'hôtellerie de Césaire un bassin d'argent de grand prix : c'étoit un dédommagement de l'insulte que le prélat avoit reçue. Après la levée du siége d'Arles, Césaire avoit employé tout ce qu'il possédoit pour racheter, autant qu'il avoit pu, de François et de Gaulois qui étoient

tombés entre les mains des Goths. Il s'en trouvoit encore un grand nombre qu'on avoit transportés à Ravenne. Césaire vendit ce bassin précieux pour les délivrer d'esclavage : trait de générosité, qui fit tant d'impression sur les Goths, que les sénateurs et les personnes riches lui apportèrent à l'envi de grosses sommes, le priant d'en faire l'usage que sa charité lui inspiroit. Il revint en Gaule accompagné d'une foule de prisonniers rachetés, et rapportant la valeur de cent mille livres de notre monnoie : il se rendit aussitôt à Carcassone pour y délivrer le reste des François que l'on gardoit dans cette ville.

La conduite que tint Théodoric pendant le schisme qui divisa l'Eglise romaine prouve la liberté qu'il laissoit aux catholiques, et la répugnance qu'il sentoit à se mêler des affaires de religion. Ce ne fut qu'à la prière des deux partis, et pour mettre fin aux troubles qui remplissoient Rome de séditions et de carnage qu'il prit part à cette querelle, mais sans entreprendre de la décider. Il ne fit usage de son autorité que pour appuyer celle des évêques. Festus, revenu de Constantinople en 498, vouloit accomplir la promesse qu'il avoit faite à l'empereur d'engager le pape à souscrire l'hénotique de Zénon. Le pape Anastase II étant mort dans ce temps-là, Symmaque fut canoniquement élu pour lui succéder. Mais Festus, ne le croyant pas favorable à son dessein, avoit formé une cabale contraire et répandu beaucoup d'argent. Une partie du clergé et du peuple se déclara pour le prêtre Laurent. Les deux partis prétendirent soutenir leur élection ; on prit les armes, et le sang coula dans Rome pour décider quel seroit celui dont la principale fonction est de maintenir la paix dans l'Eglise. Enfin on convint de part et d'autre de s'en rapporter à Théodoric. Ce prince, sans vouloir entrer plus avant dans cette contestation, répondit qu'il falloit tenir pour évêque de Rome celui qui comptoit le plus

Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 123. Anast. p. 49. Sigon. imp. occid. l. 16. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 47, 48, 49. Cassiod. l. 8, ep. 15.

de suffrages et qui avoit été élu le premier. Ce jugement donnoit gain de cause à Symmaque; il se crut tranquille; il assembla un concile qui défendit les brigues et les violences qu'on avoit déjà vues naître plusieurs fois à l'occasion de l'élection des papes. Deux ans après, la sédition se réveille en faveur de l'anti-pape. Théodoric ordonne aux évêques de s'assembler à Rome : Symmaque est encore reconnu pour pape légitime; Laurent est fait évêque de Nocère en Campanie, et le schisme semble être entièrement éteint. L'arrivée de Théodoric à Rome achève d'y rétablir la tranquillité. Symmaque fait tenir un concile où l'on déclare nulle une ordonnance d'Odoacre, qui, pour la validité de l'élection des papes, exigeoit qu'elle fût confirmée par le prince. Théodoric ne paroît pas offensé de cette atteinte portée à son autorité. Mais le feu de la discorde n'étoit qu'assoupi; elle se ralluma en 503; les massacres recommencent; on force les églises, les monastères; le faux zèle ne connoît rien de sacré. On envoie à Ravenne des libelles et des accusateurs contre Symmaque, qu'on noircit par les calomnies les plus atroces. Théodoric se laisse prévenir; il exile Symmaque à Rimini; mais, quelques jours après, le pape étant retourné à Rome sans ordre, le roi n'en témoigne aucun ressentiment. Laurent y reparoît aussi, et la capitale du monde chrétien devient un champ de bataille, où les deux factions se déchirent avec fureur. Théodoric convoque un concile à Rome, du consentement de Symmaque, qui demande d'être rétabli dans son siége avant que de se justifier; le roi veut qu'il se justifie avant que d'être rétabli, et Symmaque y consent. Le pape, après avoir assisté à la première session, étant en chemin pour se rendre à la seconde, est attaqué par les séditieux au milieu des rues de Rome : il sauve à peine sa vie, et refuse de s'exposer de nouveau pour comparoître devant les évêques. Le concile se sépare, et l'anti-pape dispute encore pendant quatre ans

à Symmaque l'autorité pontificale. Dans cet intervalle, Rome est le théâtre d'une guerre civile qui se renouvelle à plusieurs reprises. Enfin, en 507, les évêques ont recours à Théodoric, qui leur répondit *que c'est leur devoir de pacifier les troubles de l'Eglise; qu'à l'égard de Symmaque, ils peuvent prendre tel parti qu'ils jugeront à propos, pourvu qu'ils fassent cesser une discorde si scandaleuse.* Les évêques déclarent Symmaque innocent et pape légitime; et le prince prête son autorité pour faire exécuter la décision des évêques. Festus reçoit ordre de mettre Symmaque en possession de toutes les églises de Rome; il obéit à regret, et donne à Laurent une retraite sur ses terres. Cet anti-pape mourut peu de temps après; et ce ne fut que sa mort qui put assurer la paix. Le schisme avoit duré huit ans. Quoique Symmaque eût fait déclarer par un concile que l'élection des papes seroit entièrement indépendante des souverains, l'ordonnance d'Odoacre continua cependant d'être exécutée pendant près de deux siècles. Ce ne fut qu'en 684, sous le pontificat de Benoît II, que Constantin Pogona dispensa les papes d'obtenir l'agrément des empereurs.

Après avoir tracé le tableau du gouvernement de Théodoric, il est à propos de faire connoître ceux dont la sagesse a secondé les intentions de ce grand prince. Comme ils ont contribué à sa gloire, ils méritent de la partager. Théodoric, invincible dans les combats, se laissoit vaincre par les bons conseils; il savoit gré de la contradiction même, quand elle étoit appuyée de la raison et de la justice. Celui qui se présente d'abord comme le plus anciennement attaché au roi des Goths fut moins un ministre qu'un favori, titre plus flatteur pendant la vie, mais moins honorable dans l'histoire. Cependant la vertu d'Artémidore et le caractère de son maître lui rendent toute la considération que le nom de favori pourroit lui ôter. Artémidore, Grec d'origine et d'une nais-

Cassiod. l. 1, *ep.* 3, 4, 42, 43, 44; *l.* 2, *ep.* 15, 16; *l.* 8, *ep.* 6, 9, 10; *l.* 9, *ep.* 24, 27; *l.* 11, *ep.* 7.
Ennod. paneg.
Idem, parænes. didasc.
Jorn. de reb. get. c. 58.
Vie de Cassiod. par Sainte-Marthe.

sance illustre, s'étoit lié d'amitié avec Théodoric, lorsque ce prince vivoit à la cour de Constantinople. Quoiqu'il fût allié de l'empereur, et qu'il pût aspirer aux premières charges de l'empire, il voulut suivre le roi des Goths en Italie; il étoit attaché à sa personne plutôt qu'à sa dignité. Il ne se mêla jamais des affaires d'état; il bornoit ses soins à délasser le prince par les agrémens de sa conversation, et à lui procurer des plaisirs innocens, convive amusant, mais courtisan vertueux, et vraiment zélé pour la gloire du souverain. On vit alors un favori profiter de son crédit pour servir les gens de mérite, pour soulager les malheureux, et n'en jamais abuser pour parler mal de personne; c'est Théodoric lui-même qui lui rend ce témoignage. Comme ce prince connoissoit dans Artémidore un heureux mélange de douceur et de fermeté, il le crut propre à calmer les séditions qu'avoit fait naître le schisme de Laurent. Il le nomma préfet de Rome; et quoique cette charge donnât par elle-même la juridiction souveraine sur la ville et sur les provinces qu'on nommoit *suburbicaires*, Théodoric, pour assurer davantage dans cette conjoncture critique l'autorité du préfet, fit spécialement exprimer dans le brevet qu'il chargeoit Artimédore de protéger les citoyens tranquilles et de punir les séditieux.

Festus Niger avoit des talens moins agréables, mais plus solides. C'étoit un sénateur des plus distingués de la ville de Rome. Aussitôt après la bataille de Vérone, il sentit qu'Odoacre alloit périr, et vint offrir ses services à Théodoric, qui lui donna la charge de maître des offices. Savant, vertueux, du moins en apparence, grave et parlant peu, mais souple, pénétrant et adroit à faire parler les autres, Théodoric le jugea propre aux négociations. Il l'employa avec succès à la cour de Constantinople. Festus faisoit profession de la doctrine catholique; mais plus politique que religieux, il paroît par l'histoire du schisme de Laurent qu'il étoit peu

scrupuleux sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins. Aussi Théodoric l'occupa moins au-dedans qu'au-dehors, et fit plus d'usage de ses talens que de ses conseils.

Il n'en fut pas ainsi de Libérius : vertueux sans politique, il étoit perdu, s'il n'eût trouvé un vainqueur aussi généreux que lui-même. Il servoit Odoacre ; et, loin de l'abandonner dans ses malheurs, il lui demeura fidèle après que ce prince infortuné se fut lui-même trahi en se livrant à son rival. Enfermé dans Césène, Libérius ne cessa de défendre cette ville, quoique toute l'Italie se fût déjà soumise à Théodoric ; il ne la rendit qu'après la mort d'Odoacre, et ne voulut reconnoître de nouveau maître que lorsqu'il eut perdu le premier. Un homme de ce caractère ne pouvoit être malheureux, même dans la disgrâce; le faire repentir de sa vertu, c'eût été un effort qui passoit le pouvoir du vainqueur. Ce fut un bonheur pour l'Italie, et pour Théodoric même, que ce prince sentît le mérite d'une âme pareille à la sienne; il sut gré à Libérius de sa généreuse résistance, et le fit préfet du prétoire. La conduite du préfet justifia la confiance du roi. Aussi fidèle à Théodoric qu'il lui avoit été opposé, il se comporta dans cette charge avec une intégrité à toute épreuve, augmentant les revenus publics sans diminuer ceux des particuliers, et multipliant les richesses du prince par l'économie, et par la simplicité et la fidélité du recouvrement. Jamais, sous son ministère, les armées ne manquèrent de munitions de guerre et de bouche, sans être à charge aux provinces. Il établit la discipline parmi des barbares qui ne connoissoient que la force. Ce fut lui dont le roi fit choix pour partager les terres entre les anciens habitans et les Goths ; et il sut mettre tant d'équité et de douceur dans ce partage, que ce qui sembloit devoir être une source de querelles et de contestations devint le lien de la concorde des deux peu-

ples. Les Italiens, en cédant le tiers de leurs biens, crurent acheter des défenseurs pour le reste; et les Goths se contentèrent de la part qui leur étoit assignée, sans chicaner les anciens possesseurs. Il fut envoyé plusieurs fois en Gaule pour rétablir cette province, où il exerça la charge de préfet du prétoire sur la fin du règne de Théodoric, et au commencement de celui d'Athalaric. Amalasonte le fit revenir à Ravenne pour profiter de ses conseils. Elle le combla de faveurs.

La principale science de Théodoric étoit l'art de connoître les hommes. Il ne nomma guère de magistrats qui n'aient justifié son choix; jamais il ne mit à la tête de ses armées de général qui ne soit revenu victorieux. L'histoire nomme quatre généraux de Théodoric; Ibas qui vainquit les François, et qui soutint Amalaric en Espagne par la défaite de Gésalic; Pitzia et Herduic, qui subjuguèrent les Gépides, défirent les troupes de l'empire et conquirent la Pannonie, ainsi que je le raconterai dans la suite; et Tolonic ou Tolum, qui, étant plus jeune que les autres, ne commanda les armées que vers la fin du règne de Théodoric. Ce dernier mérite une attention particulière. Il sortoit d'une des plus nobles familles des Goths. Dès sa première jeunesse il fut reçu entre les chambellans du prince, et se distingua par son zèle pour son maître, par sa discrétion, et par l'étude qu'il faisoit de la science militaire. En 505, il fit ses premières armes dans la guerre contre les Romains et les Bulgares, et eut grande part à la victoire. Elevé dans le palais, il se montra aussi infatigable que les guerriers les plus exercés. A son retour, Théodoric le fit maître des offices, et l'admit à ses conseils. Il le consultoit sur les affaires les plus épineuses; et ce prince si habile dans l'art du gouvernement trouvoit encore des lumières dans la pénétration de Tolonic et des ressources dans son génie. Cet officier n'usa jamais de ces détours où les courtisans s'enveloppent; ami de la vérité,

il la présentoit au prince ; il s'attachoit surtout à démasquer la colonie, et à détruire ses impostures. Son zèle, aussi éclairé que sincère, le portoit quelquefois à s'opposer aux volontés de son maître, qui l'en aima davantage. Ayant épousé une femme de la race des Amales, il eut l'honneur de devenir l'allié de Théodoric. Il partit avec Ibas pour combattre les François ; et, durant le siége d'Arles, il signala sa valeur à la défense d'un pont que les ennemis attaquoient avec opiniâtreté ; il les repoussa et rentra dans la ville couvert de blessures et de gloire. Nous avons parlé de la conduite qu'il tint pour partager avec les François les dépouilles des Bourguignons sans exposer ses troupes. L'amour que lui portoit Théodoric parut dans une occasion très-périlleuse. Ils étoient tous deux sur la mer Adriatique, près d'Aquilée, dans deux barques séparées. Une furieuse tempête étant survenue, la barque du roi gagna le rivage ; mais celle de Tolonic coula à fond, et tous ceux qu'elle portoit ayant péri, il fut redevable de son salut à sa vigueur extraordinaire ; soutenant son fils d'une main et nageant de l'autre, il toucha le bord dans le moment où Théodoric se jetoit dans sa barque, pour retourner, malgré la tempête, chercher son ami au milieu des flots. Tolonic survécut ce bon prince, et reçut d'Athalaric la dignité de patrice.

Il me reste à parler de Cassiodore, le modèle des ministres qui ne font pas de la politique un art opposé à l'honneur et à la vertu. Il naquit à Squillace, dans le pays des Brutiens, vers l'an 470. Il se nommoit Aurélius Cassiodorus Sénator. Sa famille, connue par ses grandes richesses, avoit déjà produit des hommes recommandables. Son aïeul avoit sauvé la Sicile de l'invasion des Vandales, et nous avons vu son père secrétaire d'état de Valentinien III, et ambassadeur auprès d'Attila. Cassiodore étoit un esprit profond et universel. Il sortit de ses études avec les talens de tous les grands

hommes dont il avoit lu l'histoire, et capable de les remplacer. Il n'avoit pas encore dix-huit ans lorsque Odoacre le fit intendant de son domaine : sa sagesse, son intelligence, l'élevèrent bientôt à la charge d'intendant des finances. Ses vertus croissoient avec ses honneurs. Après la mort d'Odoacre, il se retira sur ses terres pour se livrer entièrement à l'étude. Mais le service qu'il rendit à Théodoric, en détournant par son éloquence les Siciliens et les Brutiens du dessein qu'ils avoient formé de se défendre contre les Goths, le fit connoître à ce prince, qui lui donna le gouvernement de la Lucanie et du pays des Brutiens. C'en étoit assez pour rendre ces provinces heureuses : le gouverneur leur obtint une diminution d'impôts, et rendit la perception du reste plus douce et plus légère. Ses jugemens étoient dictés par la plus exacte justice. Sa réputation croissant tous les jours, Théodoric l'appela à la cour, et, ayant reconnu ses talens, il le choisit pour son secrétaire. Cassiodore s'acquitta de cette fonction pendant la plus grande partie du règne de ce prince. Les lettres qu'il écrivit au nom de Théodoric sont un trésor de saine politique; c'est l'âme de Théodoric qui parle; mais la main du secrétaire se montre trop souvent; il aime trop à faire parade de la science; il prête à un grand roi un ton de déclamateur qui le dépare. A cet emploi honorable Théodoric ajouta la dignité de questeur, dont les fonctions répondoient à celles de chancelier parmi nous. Elles eurent encore plus d'étendue entre les mains de Cassiodore. Il ne fut pas seulement l'organe du prince; on peut dire qu'il le représentoit dans toutes les parties du gouvernement; et, sans porter le nom de premier ministre, qui n'étoit pas encore connu, il en eut toute l'autorité. C'étoit un poste laborieux sous un prince vigilant et infatigable, dont il falloit égaler la vigueur, l'activité, et suivre ce coup-d'œil rapide qui pénétroit dans toutes les parties de l'état. Néanmoins tant d'occupations

n'épuisoient pas les forces de Cassiodore, et ne remplissoient pas tous ses momens. Il en trouvoit pour étudier l'Ecriture sainte, où il puisoit ses maximes de politique. Après avoir partagé les travaux de son maître, il contribuoit à son délassement; Théodoric aimoit à se reposer dans ses conversations aussi agréables que savantes. Les fonctions de toutes les dignités se rassembloient dans sa personne; il étoit naturel de lui en conférer les titres; il fut maître des offices, et enfin patrice. Le consulat n'étoit plus qu'une décoration; le prince ne voulut pas qu'elle manquât à son ministre : il le nomma consul en 514. Théodoric étant mort, Cassiodore servit avec le même zèle son petit-fils qui lui succédoit. Tant qu'Athalaric fut gouverné par sa mère Amalasonte, il écouta les conseils de ce sage ministre; il lui conféra la dignité suprême de préfet du prétoire; il lui donna même le commandement des troupes qui gardoient les côtes de l'Italie, et le nouveau général, supérieur à tous les emplois, porta dans celui-ci la capacité d'un homme de guerre et la générosité d'un homme d'état. Il soulagea le prince et les peuples en faisant subsister les troupes à ses propres dépens. Les débauches et la mort d'Athalaric, l'indigne traitement fait à Amalasonte, l'incapacité de Théodat, les guerres, qui ne se terminèrent que par la destruction des Goths en Italie, ne ralentirent pas le zèle de Cassiodore. Il continua de servir l'état tant qu'il crut pouvoir retarder sa chute. Enfin, voyant que le désordre des affaires rendoit ses conseils inutiles, et qu'après un rôle si glorieux il ne lui restoit que d'être le spectateur de la ruine de ses maîtres, âgé de soixante et dix ans, après plus de cinquante ans de travaux continuels, il se retira à Squillace sa patrie, fit bâtir le monastère de Viviers, et consacra le reste de ses jours à la prière, à la conduite de ses moines et à des ouvrages utiles à la religion. On croit qu'il vécut plus de cent ans. Outre les écrits que nous avons de lui, il avoit composé l'histoire

des Goths en douze livres, dont la perte n'est point réparée par l'abrégé qu'en a laissé Jornandès. Tel fut ce personnage mémorable, qui mérita, ainsi que son maître, le surnom de *grand;* ministre vraiment digne du roi qu'il servit, et qui peut encore par ses écrits et par ses exemples éclairer les conseils des princes, et y plaider la cause des peuples.

An. 489.
Phot. p. 1049, 1072.
Suid. voce Ἀγάπιος, Γέσιος, Ζώσιμος, Ἡραΐσκος, Ἰσίδωρος, Μαρῖνος, Πρόκλος, Σεβηριάνος.
Cod. Just. l. 6, *tit.* 49, *leg.* 6.
Anthal. l. 2, *c.* 48.
Till. Anast. c.

Ce n'est qu'à regret que je m'éloigne de Théodoric pour retourner à Zénon, prince aussi méprisable que le roi des Goths est digne de mémoire. On vit en ce temps-là l'idolâtrie terrassée faire en Orient quelques foibles efforts pour se relever. Elle étoit bannie des temples, mais elle régnoit encore dans les écoles des philosophes; ceux-ci n'étoient plus que des rêveurs mélancoliques, qui repaissoient leurs disciples de chimères. Réduits à l'obscurité, ils prétendoient être les maîtres de la nature par leur commerce avec les esprits; ils se vantoient d'opérer des prodiges; ils s'admiroient mutuellement; ils écrivoient la vie et les miracles les uns des autres : la cabale en faisoit des héros. La grossièreté du paganisme, entièrement corporel, subtilisée par Porphyre et par Jamblique, s'étoit évanouie en fumée; il n'en restoit plus que les vapeurs d'une sombre métaphysique, qui tournoit la tête à d'orgueilleux mais imbécilles raisonneurs. Proclus, qui enseignoit à Athènes, Marin, son successeur, Isidore, disciple de tous deux, et son historien Damascius, Héraïsque, Gésis, Agapius, Asclépiade, Ammonius, Erythræus, s'encensoient, se citoient sans cesse, et regardoient en pitié tous les hommes, excepté leurs adeptes. Sévérien de Damas, sorti de ces écoles, s'étoit fait un nom à Constantinople par l'universalité des connoissances et des talens que ses admirateurs lui attribuoient. On dit même que Zénon, ce qui n'a rien d'incroyable, lui avoit offert la première dignité de l'empire, s'il vouloit se laisser baptiser. Sévérien préféra la considération obscure, mais flatteuse, qu'il avoit

dans son parti : il forma même un complot pour forcer l'empereur à rétablir l'idolâtrie, et peut-être pour le détrôner, car le détail de cette conspiration est inconnu. On sait seulement que Sévérien, autrefois ennemi mortel d'Aspar et de son fils Ardabure, eut l'imprudence de faire part de son dessein à Erménaric, fils d'Aspar, qui en instruisit Zénon, et qu'il fut obligé de prendre la fuite pour éviter le dernier supplice. Héraïsque, autre fanatique de la même faction, fut vivement poursuivi ; mais Gésius, que sa réputation dans la médecine avoit rendu plus riche et plus puissant que les autres, s'exposa lui-même pour le sauver : il le cacha dans sa maison ; et, quelque temps après, Héraïsque étant mort de maladie, Gésius, qui ne craignoit plus rien pour son ami, et fort peu pour lui-même, lui rendit publiquement les honneurs funèbres. Agapius, qui avoit ouvert une école à Constantinople, et plusieurs autres de ces prétendus philosophes, furent pris et mis entre les mains du préfet du prétoire, nommé Dioscore. On ne sait quel fut leur sort. Il en coûta la vie à Zosime, sophiste de Gaza ou d'Ascalon, que je ne crois pas le même que l'historien, quoique M. de Valois semble le penser. Gésius, ayant lui-même osé aspirer à l'empire sur la foi de deux astrologues, fut puni de mort. Sa folle entreprise donna lieu à plusieurs épigrammes satiriques que nous avons encore.

An. 490.

Marc. chr. Chron. Alex. Theoph. p. 116. Manas. p. 61. Malela, p. 37. Cedr. p. 354. Suid. voce Λεόντιος μοναχός. Till. Zénon, art. 27.

Cette cabale séditieuse méritoit l'indignation du prince. Mais Zénon, aussi peu sensé que ceux qu'il punissoit, consultoit lui-même leurs semblables pour savoir quel seroit son successeur. Comme il n'avoit point d'enfans, il souhaitoit fort de laisser le diadème à son frère Longin, consul alors pour la seconde fois. Longin, loin d'être digne de l'empire, déshonoroit l'empereur par sa stupidité et par ses débauches. Zénon, voyant les meilleures têtes de la cour opposées au dessein qu'il avoit de le nommer César, soupçonna quelque intrigue.

Pour s'en éclaircir, il s'adressa au comte Maurien, grand astrologue, qui lui répondit que sa femme et sa couronne passeroient après sa mort à un des silentiaires. Il est très-vraisemblable que cet astrologue étoit plus instruit que Zénon du commerce secret déjà établi entre Ariadne et Anastase. Mais les soupçons de l'empereur tombèrent sur le patrice Pélage. Il avoit été silentiaire, et c'étoit en effet l'homme de la cour le plus digne de la pourpre. Vertueux, zélé pour la justice, assez généreux pour parler librement à Zénon, il tâchoit d'adoucir cet esprit farouche, qui s'abandonnoit à sa cruauté naturelle depuis que la crainte d'Illus ne le retenoit plus. C'étoit ce même Pélage qui, onze ans auparavant, avoit arrêté Théodoric le Louche lorsqu'il venoit attaquer Constantinople. Il joignoit les talens à la vertu; et, sans parler de plusieurs beaux ouvrages, il avoit écrit en vers l'histoire de l'empire depuis Auguste. Zénon ne lui pardonna pas tant de mérite, et fut bien aise de se défaire d'un censeur. Il le fit arrêter, sous prétexte que c'étoit un païen déguisé; il confisqua ses biens sans aucune forme de justice, et l'envoya prisonnier à Panorme, en Sicile. Ses gardes avoient ordre de l'étrangler dans la prison dès qu'il y seroit arrivé. On dit que Pélage, à la vue des bourreaux, levant les mains au ciel, s'écria : *Dieu juste, vous connoissez mon innocence, et vous voyez mon supplice; on me punit d'avoir tant de fois arrêté la violence d'un tyran, et de l'avoir empêché de déshonorer le titre de César en le donnant à son frère : Seigneur, armez votre justice pour punir mes barbares meurtriers.* Ces paroles, sous le langage du christianisme, respiroient les sentimens d'une vengeance toute païenne. Le corps de Pélage fut jeté dans la mer. Arcadius, ancien préfet du prétoire, ayant appris la mort d'un homme si estimable, ne put retenir son indignation; il éclata en invectives contre l'injustice et la cruauté de l'empereur, qui, en étant informé, le

manda au palais, et donna ordre de le tuer dès qu'il y seroit entré. Arcadius, averti de ce dessein, monta dans son char, comme pour se rendre auprès de l'empereur ; mais, quand il fut arrivé devant l'église de Sainte-Sophie, il s'y réfugia, et ne voulut plus sortir de cet asile. Il évita ainsi une mort certaine, et se vit quatre mois après délivré par celle de Zénon. Ce prince fit encore mourir, sous divers prétextes, plusieurs personnages illustres, et entre autres Cottaïs, qui, joint avec Jean le Scythe, avoit forcé Illus dans la forteresse de Papyre.

Zénon ne survécut Pélage que de quelques mois. Les auteurs ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les uns disent qu'il expira dans les douleurs d'une cruelle dysenterie, en répétant sans cesse le nom de Pélage. Le récit des autres est plus tragique et moins vraisemblable. Ce prince, disent-ils, étoit sujet à l'épilepsie ; et ce terrible mal l'attaquoit surtout dans l'ivresse, dont il s'étoit fait une habitude. La nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une syncope si violente, que ses chambellans, après l'avoir dépouillé, le crurent mort et le laissèrent étendu sur une planche. Au point du jour on lui jeta un linceul sur le corps, et Ariadne le fit porter promptement et sans pompe à la sépulture des empereurs, où le tombeau fut fermé d'une grosse pierre. Elle y posa des gardes, avec défense, sur peine de la vie, de laisser approcher personne, ni d'ouvrir eux-mêmes le tombeau, quoi qu'il pût arriver. Ils obéirent, et, malgré les cris lamentables de Zénon, qu'ils entendirent quelques heures après, ils n'osèrent lui donner aucun secours. Le tombeau ayant été ouvert après plusieurs jours, on trouva que ce misérable prince étoit mort dans un excès de rage, en se déchirant les bras avec les dents. Ce récit ne se trouve que dans les Grecs postérieurs ; les anciens n'en ont rien dit. Zénon avoit régné seize ans et demi, depuis la mort du jeune Léon :

An. 491.
Evag. l. 3, c. 29.
Marcel. chr.
Vict. Tun.
Cassiod. chr.
Chron. Alex.
Theoph. p. 116.
Anon. Vales.
Ced. p. 355.
Zon. t. 2, p. 53.
Malela, p. 37.
Manas. p. 62, 63.
Anon. Band. imp. orient. t. 1, p. 7, 105.
Anthol. l. 4, c. 4.
Pagi ad Baron.
Till. vie d'Euphème, art. 1.

il en vécut 65. Son nom fut dans la suite effacé du catalogue des empereurs catholiques par ordre de Justin, à la sollicitation du pape Hormisdas. Malgré tous ses vices, la flatterie lui avoit érigé des statues à Constantinople, ainsi qu'à sa femme Ariadne. Il en avoit aussi dans Rome, Odoacre lui laissant volontiers ces honneurs, pourvu qu'il ne prît sur lui aucune autorité. Aux bonnes actions de ce prince, qui ne sont ni éclatantes, ni en grand nombre, on ajoute celles-ci qui méritent à peine d'être rapportées. Il fit consacrer en l'honneur de la sainte Vierge le temple du Dindymène, proche de Cyzique, qu'on disoit avoir été bâti par les Argonautes. Jean, évêque de Colonie, dans la première Arménie, prélat depuis célèbre entre les solitaires de Palestine, sous le nom de *Silentieux*, s'étant venu plaindre de son beau-frère Pasinique, gouverneur de la province, qui ne respectoit pas le droit d'asile des églises, obtint justice de Zénon à la prière d'Euphémius, patriarche de Constantinople.

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

ANASTASE.

An. 491. Theod. 1, l. 2. Evag. l. 3, c. 29. Marc. chr. Vict. Tun. Chron. Alex. Theoph. p. 115, 116, 117. Anast. p. 48. Cedr. p. 354, 357. Zon. p. 53. Jorn. succes. Suid. voce φατρία. Baronius. Pagi ad Baron.

Quoique Longin se fût rendu si odieux par ses désordres, que, même après la mort de Pélage, Zénon n'avoit osé le nommer César, cependant il n'avoit pas perdu l'espérance de succéder à son frère. Il comptoit beaucoup sur le secours des Isaures établis en grand nombre à Constantinople, et sur l'affection d'un autre Longin, maître des offices, compagnon de ses débauches, et aussi méchant que lui. Ariadne rompit toutes ses mesures. L'eunuque Urbice, ministre de cette princesse, sut agir si puissamment auprès du sénat et du peuple, que le 11 d'avril, deux jours après la mort de Zénon, Anastase le Silentiaire fut proclamé empereur. Mais on rencontroit un obstacle dans la fermeté d'Euphémius, patriarche de Constantinople. Ce prélat connoissoit l'attachement d'Anastase aux erreurs d'Eutychès; il l'avoit même chassé de l'église, pour l'empêcher de troubler l'enseignement public, en débitant la doctrine hérétique; et Zénon, qui n'aimoit pas Anastase, ayant donné pouvoir au patriarche de traiter ce téméraire comme il jugeroit à propos, Euphémius l'avoit menacé de lui couper les cheveux, s'il continuoit, et de l'exposer à la risée du peuple. C'étoit apparemment dans ce temps-là une punition ecclésiastique. Rejetant donc Anastase comme infecté des dogmes d'Eutychès, et indigne de régner sur des catholiques, il refusoit opiniâtrément de le couronner. Il ne se rendit aux instances pressantes d'Ariadne et du sénat qu'après qu'Anastase

eut déclaré par écrit qu'il recevoit comme règle de foi les décrets du concile de Chalcédoine, et qu'il promettoit de ne rien innover contre la doctrine de l'Eglise. Cette protestation, signée de sa main, fut confiée à Macédonius, garde du trésor de l'église de Constantinople, et déposée dans les archives. Euphémius, après cette précaution, consentit à le couronner. Anastase étoit dévot, sans être chrétien; il alloit à l'église avant le jour, et n'en sortoit que quand le peuple étoit retiré; il jeûnoit, il faisoit de grandes aumônes. La multitude, toujours dupe de l'hypocrisie, admiroit sa vertu; et la première fois qu'il se montra dans le Cirque avec les ornemens de la dignité impériale, tout retentissoit d'acclamations; on s'écrioit de toutes parts: *Régnez, prince, comme vous avez vécu.* On comparoit Ariadne à Pulchérie, qui avoit élevé Marcien sur le trône par préférence aux personnages les plus illustres. Mais Anastase ne ressembloit pas mieux à Marcien qu'Ariadne à Pulchérie. La joie des manichéens et des ariens étoit mieux fondée que celle des catholiques. La mère d'Anastase étoit zélée pour les manichéens, et Cléarque, son oncle maternel, pour l'hérésie arienne. Le nouvel empereur fit, selon la coutume, des largesses aux soldats.

Evag. l. 3, c. 29, 34, 42. Anon. Vales. Marcel. chr. Phot. p. 104. Joann. ant. p. 852. Proc. bel. Pers. l. 1, c. 8, 11. Idem. bell. goth. l. 3, c. 21. Idem hist. art. c. 19, 23. Anon. Band. imp. or. t. 1, p. 47, 165. Jorn. succes.

Sa naissance ni ses qualités personnelles ne lui avoient jamais permis d'espérer une si haute élévation. Il étoit né à Dyrrachium, d'une famille obscure. Ses parens l'ayant amené à Constantinople dans son enfance, il s'avança dans le service du palais, et parvint au rang de silentiaire; office de médiocre considération, et soumis au grand-chambellan. La faveur de l'impératrice acheva la fortune d'Anastase. Il étoit bien fait, d'une taille haute et dégagée; la différente couleur de ses yeux, dont l'un étoit noir, l'autre bleu, lui fit donner le surnom de *Diocore*. N'étant parvenu à l'empire qu'à l'âge de soixante ans, il avoit alors les cheveux blancs, et étoit presque chauve. Ce fut un prince médiocre, sans carac-

tère décidé, sans principe fixe, et si peu d'accord avec lui-même, qu'on ne peut le louer presque d'aucune vertu sans avoir à le blâmer du vice contraire. Pacifique et persécuteur, avare et libéral, répandant d'une main des aumônes, et ravissant de l'autre les biens des légitimes possesseurs; abolissant publiquement la vénalité des charges, et continuant de les vendre en secret; aussi mit-il souvent en place des magistrats voués à l'injustice. Il retira des provinces les troupes employées à leur sûreté pour épargner la dépense de l'entretien. C'étoit par l'argent et non par les armes, qu'il garantissoit ses états des attaques des barbares. Il se faisoit rendre compte des biens des personnes riches qui mouroient, et n'en laissoit aux héritiers que la portion qu'il jugeoit à propos. Il ruinoit les habitans des villes, tandis qu'il en réparoit les statues et les édifices. Ce fut aux dépens de ses compatriotes qu'il fit élever autour de Dyrrachium, sa patrie, une triple enceinte de murailles. Il épuisa les provinces en les obligeant de fournir en argent, à très-haut prix, ce qu'elles fournissoient auparavant en nature pour l'entretien des troupes. Il étoit d'usage que les corps municipaux fissent la répartition et la levée des impôts; il en chargea des commis et des receveurs, qu'il envoyoit dans chaque ville; ce qui produisit trois maux à la fois : les corps de ville perdirent leur splendeur et leur considération; ces commis s'engraissèrent de la misère publique, et les revenus du prince diminuèrent par l'appauvrissement des particuliers. Justinien corrigea ce désordre, et rétablit l'ancienne forme de perception. Anastase avoit pour principe qu'un prince peut mentir, et même se parjurer pour raison d'état : maxime détestable, puisée dans la morale perverse des manichéens, que sa mère lui avoit enseignée. Il n'étoit pas plus délicat sur la reconnoissance que sur la vérité. Jean Talaïa l'avoit autrefois secouru dans un besoin pressant. Anastase ayant fait naufrage

Theoph. p. 116, 118, 125, 131, 138.
Chron. Alex.
Zon. p. 53, 54.
Vict. Tun.
Cedr. p. 357.
Manas. p. 62.
Anast. p. 48.
Malela, p. 38.
Codin. orig. p. 46, 47, 50.
Baronius.
Pagi ad Baron.
wilthem indipt.
Leod. p. 50.
Du Cange, fam. byz.
Anastas.
Till. Anastase, art. 3.
Le même, vie d'Euphème, art. 1.

près d'Alexandrie, Talaïa l'avoit recueilli avec charité, et n'avoit rien épargné pour réparer son infortune. Devenu depuis ce temps-là évêque de cette grande ville, et obligé par la faction hérétique de se réfugier en Italie, lorsqu'il apprit l'élévation d'Anastase, il espéra d'en obtenir justice, et se mit en chemin pour Constantinople. Dès que l'empereur sut que cet évêque approchoit, il lui fit dire de sortir au plus tôt de ses états. L'eunuque Amantius, son chambellan, sectateur ardent des erreurs d'Eutychès, avoit tout pouvoir sur son esprit, et l'aigrissoit sans cesse contre les catholiques.

C'est aux conseils de cet eunuque et à ceux de Marin, principal ministre d'Anastase, qu'on doit attribuer la plus grande partie des maux de son règne. Marin étoit un Syrien grossier, brutal, outrageux en paroles, impitoyable à l'égard des malheureux, et grand ennemi de l'Eglise. Il abusoit de l'ascendant qu'il avoit pris sur son maître pour satisfaire son avidité et celle de toute sa famille. Les Maziques ravageoient la Libye et l'Egypte; mais le plus grand fléau de ces provinces furent les parens de Marin, qui les avoient choisies, par préférence, pour s'y enrichir, comme les plus éloignées des yeux du prince. Elles eurent d'abord pour préfet un neveu de Marin, encore fort jeune, et déjà grand concussionnaire. Les confiscations injustes, le sang même des innocens ne lui coûtoient rien pour assouvir son avarice. Après lui, ces provinces furent gouvernées par Bassien, fils de Marin; celui-ci surpassa tellement son cousin par ses excès et ses violences, qu'il vint à bout de le faire regretter. Les richesses amassées en Egypte et en Libye par ces deux gouverneurs y attirèrent tous les parens du ministre, qui formoient un essaim nombreux et fort affamé; ils sucèrent le reste du sang de ces peuples, et leurs amis même s'y rendoient en foule pour avoir leur part du pillage.

Ces vices d'Anastase, car je mets Marin son ministre

au nombre de ses vices, étoient cependant rachetés par quelques vertus, du moins apparentes. Il avoit l'extérieur de la piété; il fonda beaucoup d'églises à Constantinople; sa vie paroissoit régulière, quoiqu'on lui connût un fils naturel. Il respectoit les ecclésiastiques et les moines, même catholiques; et dans la persécution qu'il fit aux orthodoxes, il évita toujours de verser du sang par lui-même; mais la licence qu'il laissa prendre aux herétiques, causa d'horribles massacres. Il bannit de Constantinople tous les délateurs. Il montroit assez de prudence et d'intelligence dans la conduite des affaires. Il ne donnoit rien à ses plaisirs; et ce qui rendoit ses rapines un peu moins odieuses, c'est que l'argent qu'il tiroit de ses sujets ne se dissipoit pas en folles dépenses: en sorte qu'il laissa son successeur en état de soulager les peuples. Nous rapporterons plusieurs exemples de sa générosité. Les villes qui avoient éprouvé les désastres de la guerre en étoient dédommagées par la remise des impositions. L'eau ayant manqué à Constantinople dans un temps de sécheresse, il fit construire une nouvelle citerne, qui fut nommée la citerne *de Moce*, à cause de l'église de Saint-Moce dont elle étoit voisine. Les contradictions qui se trouvent dans le caractère d'Anastase seront moins difficiles à concilier, si l'on distingue les temps de son règne; il eut le sort des princes foibles, et dont les vertus n'ont point de racine; la puissance souveraine altéra et détruisit enfin le peu qu'il avoit de bonnes qualités.

Ariadne n'attendit que quarante jours après la mort de Zénon pour épouser Anastase, qui n'avoit point encore eu de femme légitime. Afin de rendre ce mariage agréable aux peuples, le prince accorda, par un édit, la remise des sommes qui étoient dues au fisc. Il n'eut point d'enfans; mais sa famille, qu'il tira de l'obscurité, étoit nombreuse. Outre sa mère, qui vivoit encore, et son oncle Cléarque, il avoit deux frères, l'un nommé Paul

ou Paulin, qu'il fit consul en 496, l'autre appelé Hypace, et une sœur nommée Magna, qui avoit déjà plusieurs enfans de Secondin, qu'il fit patrice et consul en 511. On connoît trois neveux d'Anastase : Pompée fils d'Hypace; un autre Hypace, et Probe, fils de Magna et de Secondin. Irène, fille de Magna, épousa Olybre, qui étoit consul l'année même qu'Anastase fut couronné. Cet Olybre étoit fils d'Aréobinde et de Julienne, fille de l'empereur Olybre et de Placidie. Il ne paroît pas que tous ces parens d'Anastase aient eu d'autre mérite que d'appartenir à cet empereur. Il n'étoit plus question que de trouver à cette famille une illustre origine; un poëte de ce temps-là n'y fut pas embarrassé; il fit descendre Anastase du grand Pompée, et prouva cette généalogie par la raison qu'Anastase, ainsi que Pompée, subjugua les Isaures et les peuples habitans du mont Taurus.

Marc. chr. Cod. Just. l. 1, tit. 22, leg. 6; l. 7, tit. 39, leg. 4, 5, 6; l. 10, tit. 27, leg. 1, 2, 3; l. 11, tit. 61, leg. 14.

Dès la première année de son règne, il s'éleva dans la ville impériale une sédition dont on ne dit pas la cause. C'étoit peut-être un effet de cette jalousie furieuse qu'excitoit parmi le peuple l'émulation des diverses factions du Cirque. Zénon avoit protégé la faction verte, Anastase se déclara pour la faction rouge; c'en étoit assez pour allumer une guerre civile. Une partie du Cirque et de la ville même fut consumée par les flammes. Quand on considère les massacres et les incendies que causèrent dans ces temps-là les factions du Cirque, on s'étonne que les empereurs n'aient pas entièrement aboli des jeux si souvent funestes, ou du moins qu'ils n'aient pas armé toute la force des lois pour en arrêter les désordres. Mais ces princes, passionnés eux-mêmes pour les spectacles, et aussi frivoles que leurs peuples, craignoient de donner la moindre atteinte à leurs divertissemens, tandis qu'ils ne respectoient pas la religion même; et, regardant cette plaie comme incurable, parce qu'ils n'osoient y toucher, ils portoient leur attention sur tout autre objet de législation. Anastase fit publier

cette année des lois très-sages et très-importantes. Le premier de juillet, il adressa au préfet Matronien une défense aux juges d'avoir égard à aucun rescrit particulier du prince, de quelque nature qu'il pût être, si ce rescrit étoit contraire au droit généralement établi ou à l'utilité publique, leur ordonnant de s'en tenir alors aux constitutions générales. Plusieurs autres lois du 29 et du 30 du même mois établissent la prescription de quarante ans en faveur de ceux qui, pendant ce nombre d'années, auront par eux-mêmes ou par leurs auteurs possédé avec titre ou sans titre quelque fonds que ce soit, ou auront joui d'exemption de taille. Cette loi avoit beaucoup plus d'étendue que celle de Théodose le jeune, qui avoit établi la prescription de trente ans; elle embrassoit tous les objets que la loi de Théodose avoit exclus; toute action, soit du public, soit des particuliers, étoit éteinte par la possession paisible de quarante années. On n'exceptoit que les fonctions municipales, et les contributions civiles qui ne se pouvoient prescrire, non plus que l'obligation de fournir sa quote-part des denrées qu'on exigeoit des provinces dans les nécessités publiques. Nulle dispense surprise au prince n'étoit valable en ce cas; les fonds et les officiers de l'empereur même et de l'impératrice n'en étoient pas exempts.

Longin, frère de Zénon, ne pouvoit voir sans dépit sur la tête d'Anastase la couronne qu'il croyoit lui appartenir. Il tramoit des intrigues secrètes avec l'autre Longin, maître des offices; et les Isaures, dont plusieurs possédoient les premières charges, étoient dévoués à ses volontés. Ces barbares, que la faveur de Zénon avoit rendus puissans, méprisoient le nouvel empereur, et traitoient le peuple avec insolence. Pour éviter la confusion en cet endroit de l'histoire, il faut distinguer trois Longins, tous trois Isauriens et ligués ensemble : l'un frère de Zénon, l'autre maître des offices, le troisième surnommé *Sélinontien*, parce qu'il étoit de Sélinonte

An. 492.
Evag. l. 3, c. 29, 35.
Theod. lect. l. 2.
Marc. chr.
Theoph. p. 117, 118, 119.
Zon. p. 55.
Malela, p. 38, 39.
Jorn. succes.
Pagi ad Baron.
Xiphil. in Trajano.

dans la Cilicie montueuse, alors confondue avec l'Isaurie. Cette ville se nommoit aussi *Trajanople*, depuis que Trajan y étoit mort. Anastase ayant découvert les mauvais desseins du frère de Zénon, l'exila en Egypte, et fit ordonner prêtre ce scélérat flétri des plus infâmes débauches : horrible abus de ces siècles malheureux où, par une clémence sacrilège, pour enchaîner l'audace et l'ambition des hommes les plus criminels, on les condamnoit à recevoir le sacerdoce. Longin déshonora pendant sept ans ce sacré caractère, et mourut à Alexandrie. Anastase, après l'avoir éloigné, donna ordre à tous les Isaures de sortir de Constantinople, et de se retirer dans leur pays, leur déclarant qu'il ne leur paieroit leur pension annuelle que sur le pied où elle étoit avant qu'Illus et Zénon l'eussent augmentée.

Cet affront mit ces barbares en fureur; mais il fallut obéir : Anastase avoit eu la précaution de rassembler dans Constantinople des forces supérieures. Ils sortirent en menaçant, et se rendirent à Nicée. Les deux Longins se mirent à leur tête. Lorsqu'ils furent arrivés en Phrygie, ils s'arrêtèrent, et firent venir d'Isaurie les armes et les trésors que Zénon avoit mis en réserve dans les places fortes; car ce prince, qui, depuis leur rébellion de Basilisque, craignoit toujours quelque nouvelle révolution, avoit regardé ce pays comme une retraite assurée. Au signal de la révolte accourut une foule de barbares et de brigands répandus en grand nombre dans les montagnes de l'Asie mineure. Ils eurent bientôt sous les armes cent cinquante mille hommes. Aux deux généraux se joignirent Indus, un des principaux de la nation, Athénodore, qui avoit tenu à Constantinople le rang de sénateur, et Lilinge, que Zénon avoit fait gouverneur de l'Isaurie. Ce dernier étoit un guerrier renommé, aussi habile pour le conseil que brave et hardi dans l'exécution; et, quoiqu'il ne pût marcher à cause de ses infirmités, et qu'il fût obligé d'être tou-

jours à cheval, il passoit pour terrible dans les batailles. Mais le plus remarquable entre les généraux des Isaures, fut Conon, évêque d'Apamée en Syrie. Dès qu'il apprit que ses compatriotes avoient pris les armes, il abandonna son troupeau pour courir au secours de sa nation; et, de pontife de paix, il devint soldat et chef de rebelles : voilà, je pense, le premier exemple que l'on trouve en Orient d'un ecclésiastique portant les armes. Cette armée formidable, mais sans discipline, ravagea la Phrygie, prit et saccagea plusieurs villes.

L'empereur avoit tout à craindre. Il fit promptement passer en Asie toutes les troupes de la Thrace, et les Goths qui étoient restés dans l'empire. Il mit à leur tête trois généraux : Jean le Scythe, qui s'étoit déjà signalé par la défaite d'Illus; un autre Jean, surnommé *le Bossu,* commandant de la maison du prince, et Diogène, patrice et parent d'Ariadne. Ils rencontrèrent les ennemis près de Cotyée, dans les vastes plaines de la Phrygie. Les chefs des Isaures déférèrent le commandement général à Lilinge, dont ils reconnoissoient la capacité supérieure; et si ce vaillant capitaine n'eût été tué dès le commencement du combat, il y a lieu de croire qu'il en seroit sorti vainqueur, ou auroit vendu bien cher l'honneur de sa défaite. Sa mort jeta la consternation et le désordre dans ses troupes, dont on fit un grand carnage. Ceux qui purent échapper se sauvèrent en Isaurie au travers des montagnes, par des chemins impraticables. Cette bataille finissoit la guerre, si les Romains ne s'étoient arrêtés à piller le camp et à partager les dépouilles. Ils laissèrent aux Isaures le temps de se retrancher dans les postes avantageux, où ils se défendirent pendant six années.

L'armée victorieuse s'avança dans leur pays, et y passa l'année suivante, sans faire aucun exploit digne de remarque. Les Isaures, maîtres des sommets du mont Taurus, et accoutumés à courir sur ces montagnes dont ils connoissoient les détours, échappoient à toutes les

An. 493.
Marcel. chr.

entreprises des Romains, et les tenoient dans des alarmes continuelles. Pendant ce temps-là, les factieux jetoient le trouble dans Constantinople; ils portèrent l'insolence jusqu'à renverser les statues de l'empereur et de l'impératrice, et à les traîner par les rues. Les barbares d'au-delà du Danube venoient piller la Thrace, qu'on avoit dégarnie de troupes pour les envoyer contre les Isaures. Julien, maître de la milice, ayant rassemblé quelques soldats pour s'opposer à ces ravages, s'engagea dans un combat de nuit, où il perdit la vie.

An. 494. *Marcel. chr. Theoph. p.* 119. *Malela, p.* 38.

Il y eut l'année suivante en Syrie un tremblement de terre qui renversa tout à la fois Laodicée, Hiéraple et Tripoli. Antioche, capitale de cette province, fut agitée d'une autre manière. Les factions du Cirque, qui causoient tant de troubles à Constantinople, régnoient aussi dans les grandes villes de l'empire. La faction verte se souleva dans Antioche, et Calliopius, comte d'Orient, ne sauva sa vie que par la fuite. L'empereur, instruit de ce désordre, envoya en sa place Constantius de Tarse, homme ferme et intrépide, et lui donna plein pouvoir sur les séditieux. Le nouveau comte réprima leur insolence par de sévères punitions, et rétablit l'autorité des magistrats. Les troupes impériales remportèrent une seconde victoire sur les Isaures. Diogène avoit pris la ville de Claudiopolis, située dans une plaine entre le Taurus et l'anti-Taurus. Les Isaures, pour la recouvrer, descendirent de la montagne en grand nombre, et vinrent assiéger Diogène, renfermé dans la ville. Ils se rendirent maîtres de tous les passages, et le tinrent si long-temps bloqué, qu'il couroit risque de mourir de faim avec ses troupes. Enfin Jean le Bossu ayant forcé une des gorges du Taurus, tomba sur les assiégeans; il fut secondé par Diogène, qui fit en même temps une sortie, en sorte que les Isaures furent enveloppés. L'évêque Conon reçut dans ce combat une blessure dont il mourut peu de jours après.

La défaite des Isaures n'abattit pas leur courage. Ils regagnèrent leurs retraites, et ne cessèrent de fatiguer leurs vainqueurs par de fréquentes alarmes. Cependant les Romains étant les maîtres de la plaine, les vivres auroient enfin manqué à ces barbares, si Longin de Sélinonte ne se fût maintenu en possession d'Antioche de Cilicie, située sur le mont Cragus, au bord de la mer. De là il faisoit partir des vaisseaux, qui, revenant chargés de vivres, entretenoient l'abondance sur les stériles montagnes de l'Isaurie. AN. 495.

Cette guère servit de prétexte à l'empereur pour se défaire d'Euphémius, patriarche de Constantinople, qu'il regardoit depuis long-temps comme son ennemi. Anastase, en montant sur le trône, ne s'étoit pas d'abord déclaré contre les catholiques; il paroissoit ne désirer que la paix, et ne chercher qu'à calmer les troubles qui, sous le règne de Zénon, avoient agité l'Eglise. Cette impartialité apparente augmenta les divisions. Le concile de Chalcédoine, l'hénotique de Zénon, et l'opinion qu'on devoit avoir d'Acace, mort hors de la communion de l'église romaine, étoient les trois causes de discorde. Tout l'Occident recevoit le concile, rejetoit l'hénotique, et anathématisoit la mémoire d'Acace. Il y avoit peu d'évêques en Orient qui fussent d'accord sur ces trois points. Euphémius s'accordoit avec les papes sur les deux premiers; mais il ne pouvoit se résoudre à flétrir la mémoire de son prédécesseur, et à effacer son nom des sacrés diptyques. Dès qu'on apprit à Rome l'élévation d'Anastase, le pape Félix lui écrivit pour le féliciter, et l'engager à défendre la foi catholique. Mais, ne sachant pas encore quelle conduite il tiendroit dans les affaires de l'Eglise, et s'il ne marcheroit pas sur les traces de son prédécesseur, il ne l'admit pas à sa communion. Gélase, ayant l'année suivante succédé à Félix, écrivit aussi à l'empereur, et n'en eut point de réponse; mais il reçut une lettre de félicitation de la part

AN. 496.
Evag. l. 3, c. 30.
Theod. lect. l. 2.
Theoph. p. 119, 120.
Anast. p. 48, 49.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Zon. p. 54.
Cedr. p. 358.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 28, 31, 39.
Till. vie de Félix.
Le même, vie d'Euphème, art. 2, 3, 4, 10.
Le même, vie de Macédonius, art. 10.

d'Euphémius, qui, en montrant un grand désir de la réunion, témoignoit cependant qu'il n'étoit nullement disposé à effacer des diptyques le nom d'Acace. Gélase, d'un caractère inflexible, répondit avec une fermeté qui rompit tout commerce entre lui et Euphémius. Le pape fit de vains efforts pour persuader à l'empereur que cette obstination en faveur d'Acace étoit un attentat contre les canons de l'Eglise; il ne gagna rien sur l'esprit de ce prince, qui, las de se contraindre, commença dès-lors à manifester son penchant pour la secte d'Eutychès.

Euphémius étoit fort opposé à l'hérésie. Une indiscrétion de sa part fournit à l'empereur occasion de le perdre. Anastase, ennuyé de la guerre des Isaures, qui duroit depuis cinq ans, s'ouvrit au patriarche sur le désir qu'il avoit de la terminer: *mais il faut*, lui dit-il, *sauver l'honneur de l'empire; engagez comme de vous-même les évêques qui se trouvent à Constantinople à venir ensemble me prier de pardonner aux Isaures, et de leur accorder la paix.* Euphémius, dépositaire de ce secret, eut l'imprudence de le révéler au patrice Jean, beau-père d'Athénodore, un des chef des Isaures. Le dessein du prélat étoit seulement de calmer les inquiétudes du beau-père en lui faisant connoître les intentions pacifiques de l'empereur à l'égard de son gendre. Mais Jean, par une noire perfidie, alla sur-le-champ découvrir à l'empereur la confidence que lui avoit faite Euphémius. Le prince en fut irrité, et ne douta point que le patriarche n'entretînt des liaisons secrètes avec les rebelles. Peu de jours après, comme Euphémius passoit par une rue de Constantinople, un assassin voulut lui porter un coup d'épée sur la tête; mais Paul, défenseur de l'église, qui se trouvoit pour lors à côté de lui, homme de grande taille et très-vigoureux, reçut le coup, et tua sur-le-champ l'assassin. Euphémius évita encore une fois la mort. Un jour qu'il

assistoit à une assemblée ecclésiastique, on vint l'avertir que des hommes apostés l'attendoient à la porte pour le tuer quand il sortiroit; il prit l'habit d'un laïc et sortit sans être reconnu.

L'histoire ne dit pas qu'Anastase fût l'auteur de ces attentats trop indignes d'un souverain; mais sa conduite à l'égard d'Euphémius donne lieu de le soupçonner. Ayant reçu la nouvelle d'un avantage remporté sur les Isaures, il fit dire au patriarche *que ses prières en faveur de ses amis n'avoient pas été exaucées.* Il assembla les évêques, et l'accusa devant eux, mais sans preuve, d'entretenir des intelligences avec les ennemis. Ces prélats, vendus à la faveur, sans aucun examen, prononcèrent contre Euphémius la sentence de déposition; et l'empereur fit élire à sa place Macédonius. Le peuple, qui aimoit Euphémius, courut en foule au Cirque, demandant à grands cris qu'on lui rendît son évêque. L'empereur fut inexorable; il exila le patriarche à Euchaïtes en Paphlagonie.

Les préfets du prétoire profitoient de la foiblesse des princes pour étendre les droits de leur charge, et pour soustraire aux empereurs la connoissance de toutes les affaires. Anastase resserra leur autorité, et la réduisit à ses justes bornes. Les rois de l'Inde lui firent présent, cette année, d'un éléphant et de deux giraffes : ces animaux extraordinaires servoient à l'amusement du peuple dans les spectacles du Cirque. On croit que l'Inde dont il est parlé en ce lieu, est l'Ethiopie. Paul, frère d'Anastase, fut consul cette année. A l'occasion de cette promotion l'empereur fit des largesses aux soldats.

Marc. chr. Cod. Just. l. 10, tit. 16, leg. 13. Scal. de emendat. temp. l. 7.

La guerre des Isaures fut enfin terminée en 497, après avoir duré six ans. Athénodore, et un des deux Longins furent pris par Jean le Scythe, qui les fit mourir et envoya leurs têtes à Constantinople. L'empereur fit porter à Tarse celle d'Athénodore : elle fut plantée au bout d'une pique aux portes de cette ville. Tarse, capitale de

An. 497. *Evag. l. 3, c. 35. Marc. chr. Theoph. p. 120. Jorn. succes. Till. Anastase, art. 8.*

la Cilicie, étoit voisine de l'Isaurie : on vouloit par ce spectacle intimider ce qui restoit encore de rebelles. La tête de Longin demeura exposée à Constantinople dans le faubourg de Syques. Le peuple voyoit avec plaisir la punition des Isaures, qui, sous le règne de Zénon, avoient dominé avec insolence. Il y eut cette année une éclipse de soleil, le dix-huitième d'avril.

An. 498. Jean le Scythe eut pour récompense le consulat de l'année suivante. Il restoit cependant des semences de guerre dans l'Isaurie. La ville d'Antioche, sur le Cragus, tenoit encore pour les rebelles : elle fut emportée par Jean le Bossu, aidé du comte Priscus. Indus et Longin de Sélinonte y furent pris. On lès conduisit à Constantinople, où ils furent promenés dans le Cirque et dans les rues de la ville, chargés de chaînes et exposés aux insultes du peuple. Indus eut ensuite la tête tranchée. On traita Longin avec plus de rigueur : transporté à Nicée, où la révolte avoit commencé, on le fit mourir dans les tourmens. Toute la nation fut punie : on rasa les places fortes; une partie des Isaures fut transplantée dans la Thrace, et la pension annuelle que leur payoient les empereurs fut supprimée pour toujours. Jean le Bossu fut aussi récompensé du consulat pour l'année 499.

Proc. hist. arc. c. 6, et ibi not. Alaman.

Ce fut dans cette guerre que commença de se faire connoître Justin, qui devoit succéder à Anastase. Personne alors n'eût osé lui promettre une si éclatante fortune, et il ne l'auroit pas cru lui-même. Il étoit né a Bédériane, sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie. Fils d'un pauvre paysan, il passa ses premières années à labourer la terre. Enfin, accablé de misère, il quitta sa charrue, et fit partie, avec deux de ses camarades, nommés Zémarque et Ditybiste, aussi pauvres que lui, d'aller chercher un meilleur sort. Ils partirent à pied, portant leurs habits sur leurs épaules, sans argent, et sans autre provision qu'un pain bis dans leur besace. Arrivés à Constantinople, ils s'enrôlèrent. Ils étoient âgés de vingt ans,

et bien faits de leur personne; ce qui attira sur eux les regards de Léon qui vivoit encore. Il les fit entrer dans ses gardes. Justin servit en Isaurie sous Jean le Bossu, en qualité de capitaine. Ce général, qui maintenoit la discipline avec une extrême vigueur, le fit mettre en prison pour une faute que l'histoire ne spécifie point; il le condamna même à perdre la vie, ce qui devoit être exécuté le lendemain. Mais, la nuit étant passée, il le mit en liberté, sans qu'on en allègue d'autre raison qu'une apparition miraculeuse rapportée par Procope, et qu'il est permis de ne pas croire. Justin parvint sous Anastase à la dignité de sénateur, de patrice et de commandant de la maison du prince. Lorsqu'il fut empereur, il avança de ses anciens camarades; et l'on voit Zémarque comte d'Orient sous Justinien.

Les séditions devenoient fréquentes à Constantinople *Chron. Alex.* depuis que les empereurs s'étoient abaissés jusqu'à pren- *Malela, p. 39.* dre parti entre les factions du Cirque. La faction verte, irritée de la préférence qu'Anastase donnoit à la faction rouge, commit quelques violences. Le préfet de la ville fit mettre en prison les plus mutins. Quelques jours après, l'empereur, assistant au spectacle, la faction verte lui demanda avec des cris tumultueux l'élargissement des prisonniers. Au lieu de la satisfaire, il la fit charger par ses gardes. Le peuple prit parti pour les factieux; on jeta des pierres; et un Maure, confondu dans la foule, fut assez hardi pour en lancer une contre l'empereur, qui n'évita le coup qu'en prenant la fuite. Les gardes se jetèrent aussitôt sur ces audacieux, et les mirent en pièces. Une si prompte vengeance, loin d'intimider le peuple, alluma sa fureur : il mit le feu au Cirque : deux portiques furent brûlés. Les soldats en étant venus aux mains avec les habitans, il se fit un grand carnage. Enfin la punition de plusieurs séditieux arrêta les autres; mais le calme ne fut entièrement rétabli que par une espèce de satisfaction que l'empereur fit à la faction

verte, en conférant la charge de préfet de la ville à un de ses partisans, nommé Platon.

Evag. l. 3, *c.* 36. *Theoph. p.* 121. *Till. Anastase, art.* 10. *Cellar. geog. ant. l.* 3, *c.* 14, §. 2, *art.* 45.

Les Arabes ou Sarrasins Scénites, ainsi nommés parce qu'ils campoient sous des tentes des deux côtés de l'Euphrate, faisoient des courses sur les frontières de la Syrie euphratésienne. Ces brigands étoient vassaux des Perses, et avoient à leur tête Naaman, chef d'une tribu. Eugène, qui commandoit dans cette contrée, guerrier actif et intrépide, les chercha, les atteignit près de Bithrapse, qui est, selon les apparences, la même ville que Bithra ou Birtha sur l'Euphrate, à l'orient de Thapsaque, et les défit dans une bataille. Deux autres chefs de Sarrasins, Gamale et Agare, s'étoient jetés séparément en Palestine, et la ravageoient. Non contens de brûler les villages et d'insulter les villes, ces barbares poursuivoient la pauvreté même; ils alloient chercher les solitaires dans leurs déserts, renversoient leurs cellules, massacroient ou traînoient en esclavage ceux qui n'étoient pas assez tôt avertis pour prendre la fuite. Romain, gouverneur de la Palestine, défit d'abord Gamale, et le chassa du pays. Ensuite il marcha contre Agare, le battit et le fit prisonnier. Profitant de cette victoire, il alla reprendre, dans le golfe Arabique, l'île Jotabé, que Léon avoit cédée au Sarrasin Amorcèse. Après plusieurs combats, ils chassa les Sarrasins, et y rétablit les comptoirs des Romains. Les marchands domiciliés dans cette îl faisoient le commerce de la mer Rouge; ils se gouvernoient en république, et ne payoient à l'empereur qu'une taxe sur les marchandises qu'ils recevoient des Indes, selon le tarif qui en fut dressé.

An. 499. *Marcel. chr. Theoph. p.* 123. *Zon. p.* 56. *Cedr. p.* 358. *Jorn. de reg. success.*

Les Bulgares passèrent le Danube l'année suivante, et vinrent ravager la Thrace. Ariste, commandant d'Illyrie, marcha contre eux avec quinze mille hommes. Il les rencontra sur les bords d'une rivière que les historiens nomment *Zurte* ou *Zorte*. Ariste fut battu, et perdit plus de quatre mille soldats, les uns dans le combat

ou dans la fuite, les autres dans la rivière où ils s'étoient jetés pour gagner l'autre bord, qu'ils ne purent franchir à cause de sa hauteur. Dans cette occasion périrent les meilleures troupes de l'Illyrie avec les comtes Nicostrate, Innocent et Aquilin. Les Romains, pour diminuer leur honte, prétendirent que les Bulgares s'étoient procuré la victoire par des enchantemens et des invocations magiques. Une comète, qui avoit paru quelque temps auparavant, fut regardée après la défaite comme l'annonce de ce malheur. On remarqua aussi qu'avec les Bulgares étoit arrivée une nuée prodigieuse de corbeaux qui couvroit ou devançoit leur armée.

Au mois de septembre de cette année, il y eut en diverses contrées de l'Orient des tremblemens de terre qui ruinèrent plusieurs villes. Néocésarée, dans le Pont, fut renversée, à la réserve de l'église où saint Grégoire Thaumaturge avoit été inhumé. Les eaux de l'Euphrate furent tout à coup englouties, et le lit de ce fleuve demeura quelques momens à sec, près de la ville d'Edesse. Nicopolis, qui étoit l'ancienne Emmaüs en Palestine, fut abîmée en une nuit : l'église seule fut conservée; et de tous les habitans il ne resta que l'évêque et ses deux syncelles, qui s'étoient endormis avec lui dans le sanctuaire. La chronique d'Edesse marque sur cette année une éclipse au 23 d'octobre.

Sous le consulat d'Hypace, neveu d'Anastase, ce prince fit quelques largesses aux soldats d'Illyrie pour relever leur courage abattu par leur défaite. Nous voici arrivés à la dernière année de ce malheureux siècle, qui avoit vu tomber l'empire d'Occident, et qui, de six empereurs en Orient, n'en avoit fourni qu'un seul vraiment digne de porter le diadème. Tant de désastres se terminèrent par une nouvelle calamité. Une nuée de sauterelles couvrit toutes les campagnes, depuis les frontières de l'Assyrie jusqu'à la mer Méditerranée, depuis Nisibe jusqu'à Antioche. Ce fléau produisit une cruelle famine. Plu-

An. 500.
Marc. chr. Assemani, bibl. orient. t. 1, p. 207, 271.

sieurs villes furent abandonnées. L'empereur, qui ne fut pas assez touché de ces malheurs, se contenta de faire quelques remises peu considérables. On vit alors un sacrilége horrible, et qui n'avoit point d'exemple. Des misérables, que la faim rendoit furieux et impies, forcèrent des églises et mangèrent l'Eucharistie comme un pain commun. D'autres déterrèrent des cadavres et les dévorèrent. La peste vint ensuite; et comme ce fléau fait plus de peur aux princes que la famine, Anastase devint alors plus sensible, et répandit d'abondantes aumônes. Pour rassembler tous les maux qui peuvent détruire les hommes dans le sein même de la paix, l'hiver suivant le froid fut excessif. Les églises étoient remplies de pauvres couchés sur la paille, mourant de maladies, de faim et de froid, la charité des pasteurs ne pouvant suffire à soulager à la fois tant d'infortunés. La colère du ciel ne cessa de désoler cette vaste étendue de pays depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, et la mortalité fut si grande, que dans la seule ville d'Edesse il ne se passa pas de jour qu'on ne vît périr cent à cent trente personnes.

An. 501. *Theod. lect. l. 2. Marc. chr.*

A Constantinople, le commencement du sixième siècle s'annonça par une sédition plus sanglante que celles dont nous avons parlé. La faction verte, ayant pris querelle avec la faction bleue, forma le complot de la détruire par un massacre général. Un jour qu'on célébroit les jeux, elle fit porter dans les galeries du Cirque des corbeilles couvertes de fruits, comme pour les vendre aux spectateurs; mais ces fruits ne servoient qu'à cacher des armes. Dès que les jeux furent commencés, les séditieux s'élancent hors de leurs places, se jettent sur les armes, frappent, blessent, tuent amis et ennemis. Tout fuit devant eux : on se presse, on se renverse, on se foule aux pieds. La présence de Constantius, préfet de la ville, ne peut ni retenir les uns, ni rassurer les autres. Dans cette affreuse journée, il

périt plus de trois mille hommes, assommés, étouffés et massacrés. Quelques-uns se noyèrent dans les canaux qui environnoient l'arène.

On ne voit pas que l'empereur ait pris aucune mesure pour arrêter de si grands désordres. Mais il fit alors une de ces actions généreuses qui méritent de plus justes éloges que les plus éclatantes victoires, s'il est vrai que le plus beau titre des princes soit celui de pères des peuples, et que la remise d'un impôt onéreux soit plus salutaire à leurs sujets que le gain de dix batailles. Tous les historiens reconnoissent que cette seule action eût été capable de couvrir tous les vices d'Anastase, s'il n'eût été persécuteur; et ce seul trait d'humanité a tellement contre-balancé les reproches qu'on fait à sa mémoire, que, malgré la bassesse de son esprit et la foiblesse de son courage, sa réputation demeure encore en suspens, et que plusieurs écrivains le placent au rang des bons princes. Anastase, attendri sans doute par les calamités qui venoient de désoler une grande partie de l'empire, déchargea ses sujets de l'odieuse imposition qu'on nommoit *le chrysargyre*. Nous avons exposé dans l'histoire de Constantin en quoi consistoit cette taxe, qui n'épargnoit pas la mendicité, et qui tiroit de tout état, de tout âge, de tout commerce, et même de celui de la débauche, une honteuse contribution. Théodose le jeune avoit retranché ce qu'elle avoit de plus infâme en cessant de tolérer les femmes publiques. Anastase la supprima entièrement, quoiqu'elle produisît de grandes sommes. Il fut engagé par les sollicitations des solitaires de Palestine, et par l'adresse d'un poëte nommé Timothée de Gaza, qui osa, dit-on, représenter sur le théâtre la tyrannie des commis et les larmes des peuples. L'empereur fit plus; il en détruisit jusqu'aux derniers vestiges, afin que l'avarice de ses successeurs et l'ingénieuse avidité des gens d'affaires ne pussent jamais le faire revivre. Après en avoir brûlé les rôles, il feignit de s'en

Evag. l.3, c.39. Theod. lect. l.2. Theoph. p. 123. Anast. p. 50. Cedr. p. 357, 358, 363. Zon. p. 54. Glyc. l. 4, p. 265, 266. Manas. p. 63. Suid. voce Τιμόθεος. Wilthem. in diptyco Leod. Pagi ad Baron. Assemani bibl. orient. t. 1, p. 268, 269.

repentir, et de reconnoître qu'il avoit agi avec trop de précipitation, en faisant tarir une des sources les plus abondantes des revenus de l'état. Il fit venir devant lui les receveurs; il leur témoigna son regret, et le désir qu'il avoit de rétablir cette taxe; il leur ordonna de faire une exacte recherche de tous les papiers qui concernoient l'imposition. Ces hommes avides, affligés de la félicité publique qui ruinoit leur fortune, se prêtèrent à ce travail avec une ardeur incroyable. Ils se hâtèrent de fouiller tous les bureaux de recette, et apportèrent à l'empereur une ample moisson de titres, de tarifs, d'enseignemens de toute espèce, lui protestant avec joie qu'il ne restoit dans toute l'étendue de l'empire aucun autre monument de ce tribut. Le prince les loua de leur zèle, fit allumer un grand feu, et y jeta tous ces malheureux mémoires, comme des semences capables de reproduire des fruits pernicieux. L'abolition du chrysargyre causa une joie universelle; on en fit à Edesse une fête publique. Une action si louable éleva pour un moment le cœur d'Anastase; elle fut suivie de deux autres qui méritent des éloges. La vénalité des charges s'étoit introduite, non par un établissement légal, mais par l'avarice des princes et des préfets du prétoire, qui vendoient les nominations; les titulaires tiroient aussi de l'argent pour faire obtenir le brevet à leurs successeurs. Anastase proscrivit cet indigne trafic: il défendit de donner et de recevoir aucuns deniers pour une charge, sous quelque prétexte que ce fût. Mais l'inégalité de son caractère ne lui permit pas d'être lui-même constamment fidèle à sa loi; son avarice naturelle reprit de temps en temps le dessus; et on l'accuse de s'être encore quelquefois laissé gagner par les présens pour conférer les magistratures à des sujets indignes; car il n'y avoit que ceux-là qui achetassent ce que le mérite devoit donner. Il abolit en même temps les combats sanglans des hommes contre les bêtes. Cependant, comme la dignité consulaire n'a-

voit plus d'autre fonction que celle de donner au peuple ces divertissemens, on continua de représenter des chasses dans l'amphithéâtre, mais sans effusion de sang humain; elles ne consistoient plus qu'à éviter, par l'adresse et par la légèreté du corps, les attaques des bêtes féroces.

Il y eut l'année suivante de grands tremblemens de terre, accompagnés de grêle, et d'éclairs dont le ciel parut long-temps embrasé. Le 22 d'août, on vit en l'air à Edesse pendant la nuit, du côté du septentrion, un globe de feu qui disparut aux approches de l'aurore; et le même jour la côte de Phénicie depuis Béryte jusqu'à Ptolémaïde ressentit de violentes secousses. Les spéculatifs observèrent que ce fut ce jour-là même que le roi de Perse rompit la paix avec les Romains en entrant dans l'Arménie. Les Bulgares firent des courses dans l'Illyrie et dans la Thrace. L'empereur, qui n'avoit point de troupes à leur opposer, les éloigna à force d'argent. Les Sarrasins recommencèrent à ravager la Syrie. Agare leur chef étoit mort : mais son frère Badicarim étoit un ennemi encore plus incommode. Toujours à la tête de sa cavalerie, on le voyoit sans cesse accourir, piller, fuir et emporter son butin, revenir ensuite avec tant de vitesse, que Romain, gouverneur de Palestine, ne put jamais le joindre. Anastase fut obligé de traiter avec Arétas, père d'Agare et de Badicarim; il lui envoya l'aïeul de l'historien Nonnose, qui fit la paix, et rendit la tranquillité à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie.

Àn. 502.
Marcel. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 123, 124. Anast. p. 50. Phot. p. 5. Zon. p. 55. Baronius. Assemani, bibl. orient. p. 272.

Les Perses commencèrent cette année une guerre sanglante. La haine que cette nation avoit conçue contre les Romains depuis l'entreprise téméraire de Crassus ne pouvoit s'éteindre. La puissance des Parthes, et ensuite celle des Perses, servirent de barrière au reste de l'Orient pour arrêter les armes romaines; et la paix ne régna entre les deux nations que par intervalles. Cette antipathie mutuelle subsista jusqu'à ce que les Sarrasins eussent ren-

Marcel. chr. Evag. l. 3, c. 37.

versé le trône des Sassanides. Pour faire connoître en quel état se trouvoit la Perse au commencement de la guerre que je vais raconter, il est à propos de remonter jusqu'à la mort de Pérose.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 34. Eutych. t. 2, p. 109 et seq. Agath. l. 4. Theoph. p. 105. Cedr. p. 355. Assemani, bibl. orient. t. 1, p. 263 et seq. t. 2, p. 57, t. 3, p. 398. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.

Sous le règne de Léon, Pérose, roi de Perse, avoit combattu les Huns Cidarites ou Nephtalites avec différens succès. Vaincu et fait prisonnier, il avoit recouvré la liberté à la sollicitation de l'empereur, en promettant qu'il se tiendroit tranquille dans ses états sans inquiéter ses voisins. Mais ce prince turbulent avoit bientôt après recommencé la guerre : il y avoit été plus heureux, et les Nephtalites s'étoient vus obligés de traiter avec lui à des conditions peu avantageuses. Ils les observoient fidèlement, lorsque Pérose prit de nouveau les armes au sujet d'une contestation sur les limites, qu'il est impossible de fixer avec un voisin injuste et ambitieux. Zénon régnoit alors; il avoit auprès de Pérose un ambassadeur nommé Eusèbe, homme sage, et qui, s'étant rendu agréable au roi, le suivit dans cette expédition. A la vue de l'armée des Perses, celle des Huns, feignant d'être épouvantée, prit la fuite pour les attirer dans un piége. C'étoit une longue et profonde vallée environnée de hautes montagnes couvertes de forêts, et qui n'avoit point d'issue. Pérose s'y engagea témérairement, ne voyant que les Huns qui fuyoient devant lui, sans apercevoir ceux qui, filant derrière les montagnes, vinrent occuper l'entrée du vallon. Ses officiers reconnurent avant lui qu'ils étoient enfermés; mais, redoutant les emportemens de sa colère, ils n'osoient l'en avertir. Ils engagèrent Eusèbe à se charger de cette commission, dangereuse auprès d'un prince violent et impétueux. L'ambassadeur prit un détour, et lui fit entendre par un apologue le péril où il étoit. Pérose, au désespoir, ne pouvant ni fuir ni combattre, ne trouva d'autre ressource que de traiter avec le roi des Huns. Ce prince, après lui avoir reproché sa mauvaise foi et son imprudence, consentit à le laisser sortir du

vallon avec ses troupes à condition qu'il lui paieroit trente mille talens pour sa rançon, qu'il le reconnoîtroit pour son souverain en se prosternant devant lui, et qu'il s'engageroit par serment à ne jamais mettre le pied sur les terres des Nephtalites. La coutume de ces peuples étoit de jurer en tenant dans leur main une poignée de sel : c'étoit la forme de serment la plus inviolable. Ces propositions paroissoient dures et humiliantes ; Pérose ne pouvoit même se prosterner devant le roi des Huns sans tomber dans une idolâtrie criminelle, selon ses principes, le feu étant, suivant la doctrine de Zoroastre, l'unique objet qu'il fût permis d'adorer. Il consulta ses mages ; ceux-ci, moins scrupuleux que le roi, qui cependant ne l'étoit guère, répondirent *que, pour le serment, il ne devoit pas s'en mettre en peine ; qu'à l'égard de l'adoration, il étoit aisé de donner le change à l'ennemi sans intéresser sa conscience ; que c'étoit l'usage des Perses d'adorer le soleil levant ; que Pérose n'avoit qu'à se prosterner devant le roi des Nephtalites au lever du soleil ; et que ce prince prendroit pour lui l'hommage qui seroit rendu à cet astre.* Pérose suivit ce conseil. On voit que ces casuistes orientaux étoient assez hardis pour braver le parjure, et qu'on avoit déjà l'adresse de sauver l'idolâtrie en dirigeant l'intention. Le roi de Perse, épuisé par ses guerres, ne put trouver dans ses trésors que vingt mille talens : il donna des otages pour la sûreté du reste.

Il sortit des mains des Nephtalites, n'emportant avec lui que le souvenir de sa honte. Docile à la morale de ses mages, il oublia son serment, et ne s'occupa que de sa vengeance. Il avoit déjà remis sur pied une grande armée, lorsque les Huns lui envoyèrent plusieurs députés pour le sommer de sa parole. Comme il les remettoit de jour en jour, une partie d'entre eux demeura auprès de lui, tandis que les autres reprirent le chemin de leur pays. Le roi fit massacrer ceux qui restoient, et envoya

poursuivre les autres, qui échappèrent par leur diligence. Après un si horrible attentat contre le droit sacré des nations, Pérose se mit en campagne à la tête de toutes ses troupes. Il étoit ennemi des chrétiens, qu'il persécutoit cruellement ; il en avoit fait tuer trois cents en un jour ; en partant il commanda au marzabane, c'est ainsi que les Perses appeloient les gouverneurs, de détruire pendant son absence toutes les églises. Ses fils le suivirent dans cette expédition ; ils étoient au nombre de trente ; il ne laissa en Perse que Cabade, le plus jeune de tous. Les principaux seigneurs d'entre les Huns, apprenant sa marche, allèrent en grand tumulte trouver leur prince, lui reprochant de se laisser jouer par un ennemi perfide : quelques-uns même osèrent l'accuser de s'entendre avec les Perses pour la perte de sa nation. *Et qu'avez-vous perdu jusqu'à présent*, leur dit froidement Achanouar ? C'étoit le nom du roi des Huns : *le temps*, répondirent-ils ; *et c'est le temps qui décide des succès*. Ils vouloient sur-le-champ marcher à l'ennemi ; le roi les retint en disant *que Pérose n'étoit pas encore sorti de la Perse ; que la guerre ne deviendroit légitime que lorsque ce prince, au mépris de ses sermens, seroit entré sur les terres des Huns.*

Le roi de Perse avançoit à grandes journées. Arrivé sur la frontière, comme il avoit juré de ne jamais passer au-delà d'une certaine pierre qui marquoit les limites, par un nouveau scrupule de conscience, il la fit charger sur un chariot et traîner à la tête de son armée. Cependant Achanouar, prince sage, et aussi rusé qu'il est permis de l'être dans la guerre, n'avoit pas perdu le temps, comme l'en accusoient ses officiers. Sachant par quel endroit Pérose entreroit dans son pays, et qu'il ne pourroit prendre d'autre chemin qu'une grande plaine bordée à droite et à gauche de montagnes escarpées, il avoit envoyé secrètement un grand nombre de pionniers pour couper d'un profond et large fossé toute la largeur de

cette plaine, laissant seulement au milieu le passage de dix cavaliers de front. On avoit ensuite recouvert ce fossé de branchages, et d'une légère couche de terre. Lorsqu'il apprit que Pérose approchoit de Gorgo, la première ville des Huns du côté de la Perse, il fit marcher ses troupes; et, étant arrivé au lieu où le traité avoit été juré, il y brûla de l'encens, priant le ciel de se déclarer contre les parjures. Un cavalier portoit au bout d'une pique, à la tête de l'armée, l'original du traité, et le sel sur lequel Pérose avoit prêté le serment. A la suite de cet étendard l'armée marchoit en bon ordre. Le roi fit faire halte à quelque distance de la tranchée, et il instruisit alors les siens de son stratagème. Il donna ordre à quelques escadrons de défiler dans la plaine au-delà du fossé pour attirer l'ennemi, de prendre la fuite dès qu'ils le verroient approcher, et d'observer surtout de bien enfiler le sentier en ne marchant que sur dix de front. L'ordre s'exécute; les Perses les poursuivent sans soupçonner aucun piége; et, emportés par leur ardeur, la terre se dérobant tout à coup sous leurs pieds, ils se précipitent dans le fossé, hommes et chevaux : les rangs fondent et disparoissent; ils s'écrasent, ils se percent mutuellement, et ne s'aperçoivent de leur chute que lorsque, enterrés dans cet abîme, brisés, fracassés, entassés les uns sur les autres, ils se sentent arracher ce qui leur reste de vie par les traits qui pleuvent sur eux, et par les pierres dont on les accable, et qui achèvent de combler ce vaste sépulcre. Le roi y périt avec tous ses fils. On perdit alors la plus belle perle qui fût connue dans l'univers; elle servoit de pendant d'oreille à Pérose, selon l'usage des rois de Perse. Les Huns la cherchèrent en vain pendant plusieurs jours pour la vendre à l'empereur ou à Cabade, qui, tous deux à l'envi, en offroient un prix excessif. Ceux qui évitèrent de tomber dans le fossé furent pris par les Huns. Cette horrible défaite fit une telle impression sur l'esprit des Perses, qu'on défendit par une loi solen-

nelle, de jamais poursuivre les ennemis dans leur pays, même après la victoire la plus complète. Pérose avoit régné vingt-quatre ans : ainsi sa mort doit être arrivée dans l'année 485.

Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 106. Eutych. t. 2, p. 127. Agath. l. 4. Cedr. p. 355. Assemani, bibl. orient. t. 1, p. 263, et seq. t. 3, p. 400. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.

Cabade, le seul qui restoit des trente fils de Pérose, parut trop jeune pour lui succéder. Les Perses mirent la couronne sur la tête d'Obale, nommé aussi Balascès ou Blasès, frère de Pérose. Ce prince, d'un caractère doux et pacifique, trouvant le royaume épuisé d'hommes et d'argent, n'entreprit pas de venger la mort de son frère. Soupharaï, gouverneur des provinces de Perse limitrophes de l'Inde, conclut avec les Nephtalites un traité par lequel les Perses se soumirent à payer tribut à leurs vainqueurs. Cabade fut donné en otage, et cet assujettissement honteux dura deux ans. L'indigence où se voyoit réduit le roi de Perse le força d'avoir recours à Zénon. Dans le traité par lequel Jovien avoit autrefois cédé Nisibe à Sapor, il étoit stipulé qu'au bout de cent vingt ans les Romains pourroient rentrer en possession de cette ville, en payant aux Perses une certaine somme. Obale fit demander cet argent, mais sans offrir de rendre Nisibe. Zénon, occupé alors de la guerre contre Illus et Léonce, loin d'être disposé à racheter Nisibe, auroit voulu retirer l'argent que Pamprépius avoit fait donner à Pérose pour l'engager à secourir les révoltés. Il répondit aux députés que les Perses devoient être contens qu'il les laissât en possession de Nisibe. Deux années se passèrent encore sans qu'Obale se vît en état de lever des troupes; ce qui lui attira le mépris de ses sujets. Enfin Soupharaï, qui avoit été employé à conclure avec les Huns ce traité déshonorant, entreprit d'en affranchir la Perse. Il leva des troupes à ses dépens dans son gouvernement, qui étoit très-étendu, et marcha contre les Huns à la tête de cent mille hommes. Etant arrivé sur leur frontière, il écrivit à leur roi une lettre menaçante. Achanouar répondit en rejetant sur la perfidie de Pérose

la cause des malheurs dont la Perse étoit justement accablée. Les deux armées s'approchèrent, et en vinrent à une bataille, où les Huns furent défaits. Le monarque nephtalite, de peur d'exposer son pays aux mêmes désastres que la Perse avoit éprouvés, ne s'obstina pas contre la fortune. Dès le lendemain de sa défaite, il demanda la paix, offrant de rendre les prisonniers qu'il avoit entre les mains, et de renoncer au tribut, à condition que les Perses rendroient aux Huns leurs bagages, dont la victoire les avoit rendus maîtres. Ces conditions furent acceptées. Soupharaï revint triomphant, mais le roi n'en fut que plus méprisable. Il eut encore l'imprudence de s'attirer la haine des mages, toujours redoutables à leurs souverains. Il voulut faire construire des bains; ce qui parut une entreprise sacrilége; les mages respectant l'eau comme l'élément le plus sacré après le feu, et croyant que c'étoit un crime de s'en servir pour laver les ordures du corps. Ils conspirèrent contre lui la quatrième année de son règne, se saisirent de sa personne, et lui crevèrent les yeux. C'étoit un supplice ordinaire en Perse : on versoit dans les yeux de l'huile bouillante, ou on les perçoit avec une aiguille rougie au feu. Cabade fut mis sur le trône.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 5.
Agath. l. 4.
Theod. lect. l. 2.
Theoph. p. 106.
Cedr. p. 356.
Assemani.
Pagi ad Baron.
M. de Guignes, hist. des Huns. l. 4.

Ce prince, aussi turbulent que son père, et l'un des plus méchans rois qui aient jamais régné en Perse, essuya d'étranges révolutions. Cruel et intraitable, il traita ses sujets en esclaves. Il bouleversa d'abord son royaume, abolissant les coutumes anciennes, établissant des lois bizarres, ou plutôt ne reconnoissant d'autres lois que ses passions et ses caprices. Entêté des systèmes extravagans d'un imposteur nommé Mazdac, qui s'annonçoit comme le réformateur de la religion reçue, il commença par rompre le lien primordial de la société humaine en détruisant l'union conjugale : il déclara par une loi que les femmes seroient communes, et il permit aux femmes les plus distinguées de se prostituer; ce qui

jeta le désordre et la confusion dans toute la Perse. C'étoit un de ces esprits audacieux qui, réprouvant toutes les maximes de la sagesse, toutes les pratiques de la raison, s'enivrent de leur propre folie; et, fiers de contredire les siècles précédens, dont ils ramassent les idées de rebut, absurdes législateurs, ne trouvent de vertu que dans le vice, de lumières qu'en eux-mêmes, de police que dans une vie brutale et sauvage. Dès le commencement de son règne, il prétendit se faire un droit de l'injuste demande que son prédécesseur avoit faite à Zénon. Il lui envoya un grand éléphant, et lui demanda la somme dont ce prince, disoit-il, étoit convenu avec Obale. Ses ambassadeurs, arrivés à Antioche, lui mandèrent que Zénon étoit mort, et qu'Anastase lui avoit succédé : ils lui apprirent en même temps la révolte des Isaures. Cabade crut l'occasion favorable; il leur donna ordre de presser Anastase, et de lui déclarer la guerre, s'il refusoit de payer la somme exigée. Anastase, sans s'effrayer de cette bravade, répondit *qu'il ne donneroit pas ce que son prédécesseur avoit refusé avec justice; que, si Cabade demandoit cet argent comme un emprunt, il consentoit à le lui prêter; que, s'il l'exigeoit comme une dette, l'empire ne lui devoit rien.* Sur cette réponse, Cabade auroit pris les armes, si son caractère violent n'eût pas déjà mis en feu son royaume et toutes les nations voisines. Il avoit fait mourir Soupharaï, auquel la Perse devoit sa délivrance. Les Arméniens, sujets de la Perse, éprouvoient une sanglante persécution, parce qu'étant chrétiens, ils refusoient d'adorer le feu. Lassés de mauvais traitemens, ils devinrent infidèles à la loi de l'Evangile, qu'ils prétendoient soutenir, et se révoltèrent contre leur prince légitime. Ils renversent les pyrées, massacrent les mages et les autres Perses, taillent en pièces une armée que Cabade envoyoit contre eux, et députent à l'empereur pour le prier de les recevoir comme sujets de l'empire. Anastase n'accepta pas

la proposition, craignant de fournir à Cabade une juste raison de faire la guerre. Dans le même temps, les Cadusiens se soulèvent, et tentent de s'emparer de Nisibe. Les Tamyréniens, qui habitoient entre des montagnes inaccessibles, accablés de tributs par l'avarice de Cabade, prennent les armes, et ravagent les contrées d'alentour. Les Arabes, voyant tout en désordre, sortent de leurs déserts, et pillent la Mésopotamie.

Les plus grands seigneurs de la Perse, indignés de la tyrannie du prince, et surtout de la loi qui prostituoit les femmes, n'étoient pas mieux disposés. Ils conspirent contre Cabade la onzième année de son règne, et l'enferment dans une prison. Ils choisirent pour roi en sa place un frère de Pérose, qui restoit encore, nommé Zamaspès. Ce prince, aussi doux et aussi clément que Cabade étoit cruel et emporté, ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son neveu : il assembla le conseil de la nation pour délibérer sur le traitement qu'il falloit faire au roi détrôné. La plupart opinoient à le laisser vivre, lorsque Gusanastade, un des premiers seigneurs de la Perse, qui commandoit sur la frontière limitrophe des Nephtalites, s'avançant au milieu de l'assemblée, et tirant un couteau dont les Perses se servoient pour rogner leurs ongles : *Vous voyez*, dit-il, *cet instrument; tout petit qu'il est, il peut faire un grand coup, et nous tirer d'inquiétude; si vous ne me permettez pas de m'en servir aujourd'hui pour le repos de la Perse, vingt mille soldats armés de toutes pièces n'en pourront faire autant dans la suite.* Cette proposition fit horreur : le roi surtout s'y opposa. On se contenta de condamner Cabade à une prison perpétuelle dans le château de *l'oubli*, ainsi nommé, parce qu'il étoit défendu, sous peine de la vie, de prononcer même le nom de ceux qu'on y avoit renfermés.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 5. Agath. l. 4. Theod. lect. l. 2. Euty, t. 2, p. 176. Theoph. p. 106, 119. Cedren. p. 356. Theoph. Simocat. l. 4, c. 6. Assemani.

Un homme si violent et si impétueux auroit bientôt mis fin à ses malheurs, si la tendresse de sa femme n'eût

adouci son désespoir. Elle obtint la permission de le visiter, et de lui porter des alimens. Le commandant du château devint sensible à la beauté de cette princesse infortunée, et il osa lui déclarer sa passion. Elle en fut irritée, et s'en plaignit à son mari. Cabade, moins délicat sur l'honneur que passionné pour la liberté, et surtout pour la vengeance, lui ordonna de se rendre aux désirs de l'insolent officier. Il espéroit se délivrer à ce prix; mais sa complaisance ne fit que procurer à sa femme une liberté entière d'entrer dans la prison, et d'y rester aussi long-temps qu'elle vouloit. Cependant, un seigneur perse, nommé Séosès, ami fidèle de Cabade, s'étoit venu loger près du château pour épier le moment de sauver son maître. Il lui fit savoir par la princesse que, s'il pouvoit s'échapper, il trouveroit des chevaux et une escorte dans un certain lieu qui n'étoit pas éloigné. La nuit étant venue, Cabade engagea sa femme à changer d'habit avec lui, et à demeurer à sa place. Il sortit sous ce déguisement sans être reconnu par les gardes, qui ne s'aperçurent de leur méprise qu'au bout de quelques jours, lorsque leur prisonnier étoit déjà hors de la Perse. On ne dit pas ce que devint la princesse; mais Cabade, accompagné de Séosès, alla se jeter entre les bras du roi des Nephtalites. Ce prince généreux le reçut avec bonté; il prit soin d'adoucir ses chagrins en lui procurant tous les plaisirs conformes à son caractère. La chasse, la bonne chère, l'ivresse, la magnificence des habits et des équipages, auroient consolé Cabade, si l'ambition pouvoit se consoler de la perte d'une couronne. Le roi des Huns porta la bienveillance jusqu'à lui faire épouser une de ses filles; elle étoit née d'une sœur de Cabade, qui avoit été prise dans une guerre contre Pérose. Ce fut de ce mariage que sortit dans la suite le grand Chosroës. Achanouar mit le comble à ses bienfaits en donnant à son gendre trente mille hommes pour reconquérir ses états.

Zamaspès ne se mit point en peine de lever des troupes pour les opposer à cette armée : il ne voulut faire aucune résistance. Porté malgré lui sur le trône, il en descendit sans regret. Il alla se rendre auprès de son neveu, et lui remit la couronne, préférant les douceurs d'une vie privée aux embarras de la royauté. Cabade, qui lui étoit redevable de la vie, montra cette fois de la reconnoissance : il le laissa vivre en liberté, réservant toute sa colère pour punir les conjurés, qui avoient pris la fuite. La première province qu'il rencontra en revenant dans ses états, étoit celle où commandoit Gusanastade : le roi dit, en y entrant, qu'il en donneroit le gouvernement au premier Perse qui viendroit ce jour-là lui rendre hommage. A peine eut-il parlé, qu'il s'en repentit. Les gouvernemens en Perse étoient attachés aux familles; et il craignoit d'être obligé ou de manquer à sa parole, ou de commencer l'exercice de son pouvoir par violer une loi du pays. La fortune le servit mieux qu'il ne le méritoit : celui qui vint le premier se prosterner devant lui et le reconnoître pour roi, fut Adergudumbade, jeune seigneur, renommé par sa bravoure, et parent de Gusanastade. Ainsi le roi put, sans exciter de murmures, le récompenser comme il avoit promis. Il continua sa route sans rencontrer aucun obstacle : tout plia devant lui. Il fit mourir Gusanastade et les autres conjurés dans les plus affreux supplices. Il créa pour le fidèle Séosès une dignité nouvelle qui lui donnoit une autorité suprême sur tous les magistrats et sur toutes les troupes du royaume. Séosès fut le premier et le dernier qui occupa un poste si élevé et si voisin du trône. Cabade régna encore trente ans, en y comprenant le temps de sa prison et de son exil. Il fit rentrer dans l'obéissance les Cadusiens et les Tamyréniens. Les Arabes firent avec lui une nouvelle alliance, et s'engagèrent à lui fournir des troupes contre les Romains. L'Arménie fut pacifiée dès qu'il eut accordé aux

Eutyc. t. 2, p. 127, 131. Proc. bel. pers. l. 1, c. 6. Agath. l. 4. Theod. lect. l. 2. Theoph. Simocat. l. 4, c. 6. Cedr. p. 356. Assemani.

habitans liberté de religion. Les leçons de l'adversité ne furent pas inutiles à ce prince : il en devint plus modéré ; les anciens usages reprirent leur cours, et l'honnêteté publique eut toute seule la force d'abolir la loi monstrueuse qui avoit permis la communauté des femmes.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 7. Idem de ædif. l. 3, c. 2, 5. Evag. l. 3, c. 37. Theoph. p. 124. Assemani.

Il falloit de l'occupation à Cabade. Il se croyoit méprisé d'Anastase, et tourna ses armes contre l'empire. Le 23 d'août de l'an 502, il entra dans l'Arménie sujette aux Romains, à la tête d'une grande armée de Perses et de Huns auxiliaires. Il assiégea la forteresse de Théodosiopolis, et la prit par la trahison d'un sénateur nommé Constantin, qui y commandoit. Elle fut pillée, ainsi que les villes voisines auxquelles elle servoit de défense. Cabade y laissa garnison sous les ordres de ce même Constantin, et marcha vers Amide. A dix lieues de cette place, près du fleuve Nymphée, étoit située Martyropolis, ville épiscopale et assez grande, mais sans autre défense qu'une foible muraille de vingt pieds de haut, et de quatre d'épaisseur. Théodore, satrape de la Sophanène, en étoit gouverneur. Les Romains, à l'imitation des Perses, donnoient alors le nom de *satrape* aux commandans des provinces voisines du Tigre. Les habitans, pour se rendre, n'attendirent pas qu'ils fussent assiégés ; ils sortirent, Théodore à leur tête, portant à Cabade les clefs de leur ville et le tribut de deux années, tels qu'ils le payoient aux Romains. Le roi, satisfait d'une si prompte soumission, les traita comme ses sujets ; et, sans leur causer aucun dommage, il leur laissa Théodore pour gouverner au nom des Perses.

A une journée d'Amide, quelques officiers nephtalites lui racontèrent qu'il y avoit dans le voisinage un homme extraordinaire, qui n'avoit pour demeure qu'une espèce de cage couverte d'un petit toit, soutenu de pièces de bois plantées en terre, et assez écartées l'une de l'autre pour le laisser voir de tous côtés ; qu'il n'avoit d'autre siége

ni d'autre lit que la terre ; qu'il ne vivoit que de légumes et ne mangeoit que rarement ; que plusieurs de leurs soldats, courant le pays, avoient voulu lui tirer des flèches pour essayer leur adresse ; mais qu'ils avoient senti leurs bras s'engourdir, et qu'ils en étoient revenus avec une impression de respect dont ils ignoroient eux-mêmes la cause. Celui dont ils parloient étoit Jacques le Solitaire, qui s'étoit depuis long-temps retiré près du bourg d'Endièles, où ils passoit les jours et les nuits dans la méditation des choses divines. Cabade, curieux de singularités, se fit conduire en ce lieu ; et, satisfait des réponses que le solitaire fit à ses questions, il lui offrit telle faveur qu'il désireroit, s'imaginant qu'il alloit lui demander une somme d'argent. Jacques, plus riche que les rois de Perse, lui demanda seulement qu'il voulût bien, pendant cette guerre, épargner ceux qui viendroient se réfugier auprès de sa cabane. Le roi y consentit, et, pour assurer ce privilége, il lui en fit sur-le-champ expédier des lettres. Bien des gens profitèrent de cet asile ; et, pendant le cours de la guerre, la chaumière de Jacques fut comme une forteresse, à l'abri de laquelle un grand peuple trouva sa sûreté.

Cabade arriva devant Amide le 5 d'octobre. Cette ville, fameuse par la résistance qu'elle avoit opposée aux armes de Sapor, cent trente-trois ans auparavant, sous le règne de Constance, n'avoit alors qu'une foible garnison. Mais les habitans étoient soldats, et pleins d'une valeur intrépide. Les attaques étoient commencées lorsqu'on vit arriver au camp un ambassadeur d'Anastase. Dès les premiers mouvemens de Cabade, l'empereur lui avoit envoyé Rufin, avec une somme d'argent, pour l'engager à ne pas entrer sur les terres de l'empire. Rufin, ayant appris en chemin que Cabade étoit déjà en Mésopotamie, laissa son argent à Césarée en Cappadoce, et alla trouver le roi pour lui offrir cette somme, s'il vouloit se retirer dans ses états. Le roi, pour toute réponse, le

Proc. bel. pers. l. 1, c. 7. Theoph. p. 124, 125. Evag. l. 3, c. 37. Theod. lect. l. 2. Cedr. p. 358. Assemani.

fit mettre aux fers, continua de battre la place, et envoya Naaman, chef des Arabes, ravager le pays de Haran. Cette ville est la même que les Grecs et les Romains ont nommée *Carrhes*, célèbre par la défaite de Crassus.

Alypius ou Olympius commandoit un corps de troupes aux environs de Constantine. Je me suis trompé dans l'histoire de Constance en disant, d'après Cellarius, que Constantine étoit l'ancienne *Nicéphorium* sur l'Euphrate; c'étoit l'ancienne Anthémunte, nommée aussi Antipolis, à laquelle Constance donna son nom, l'ayant réparée et agrandie en 350. Les historiens du pays la placent entre Amide et Nisibe, à cinquante-six stades, environ deux lieues et demie de l'une et de l'autre ville. Les Arabes l'ont nommée *Tela-Mauzalat*. Ce nom de *Tela* ou *Tel*, donné à quantité de villes en Mésopotamie et en Syrie, signifie, en langue syriaque, *montagne* ou *colline*. Olympius étoit un guerrier brave et prévoyant : il avoit pris soin de fournir de vivres pour long-temps Amide et toutes les places d'alentour. Il se joignit à Eugène, gouverneur de Mélitine, dans la petite Arménie, et tous deux réunis battirent, le 19 de novembre, le détachement de Naaman. Mais, pendant qu'ils s'arrêtoient à partager les dépouilles, ils furent surpris et battus à leur tour à Tel-Besme, village près de Constantine. Naaman fit le dégât depuis Haran jusqu'à Edesse, dont les habitans travaillèrent avec ardeur à réparer leurs murailles et à se mettre en état de défense. Mais le prince arabe se contenta de piller les environs, et retourna au camp devant Amide avec plus de dix-huit mille prisonniers. Les deux généraux romains, après avoir rallié leurs troupes, ne se sentant pas assez forts pour tenir la campagne, se séparèrent. Olympius se renferma dans Constantine : Eugène entra dans l'Arménie, et reprit Théodosiopolis.

L'attaque et la défense d'Amide continuoient avec une

égale vigueur. Les béliers battoient la muraille de toutes parts ; les habitans rabattoient les coups avec des poutres, qui, suspendues par les deux bouts à des poulies, venoient tomber en travers sur la tête des béliers. D'ailleurs les murs étoient d'une si forte structure, qu'ils résistoient à la violence des machines. Cabade, rebuté du peu d'effet de ses batteries, fit élever une plate-forme de terre beaucoup plus haute que les murs, et d'où la ville étoit vue à découvert. Pour rendre encore ce travail inutile, les assiégés pratiquèrent un souterrain, et le conduisirent jusque sous la terrasse, qu'ils creusèrent dans l'intérieur, la soutenant par des étais à mesure qu'ils enlevoient la terre, en sorte que la surface subsistoit dans le même état sans s'affaisser. Lorsqu'ils y virent les Perses montés en grand nombre, et lançant de là dans la ville des traits et des pierres, ils abattirent ou brûlèrent les étais ; et la terrasse, s'éboulant tout à coup, ensevelit ceux qu'elle portoit. Il ne restoit plus d'espérance à Cabade que dans un assaut général. Il fait appliquer les échelles à plusieurs endroits à la fois. Les habitans se défendent avec fureur ; les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu, pleuvent de toutes parts sur les assaillans ; les Perses prennent la fuite ; Cabade les force à coups de cimeterre de remonter à l'escalade ; il tue de sa propre main ceux qui refusent d'obéir. Le second assaut n'a pas un meilleur succès : plein de dépit et de rage, il est contraint de faire sonner la retraite.

Ce siége meurtrier duroit depuis trois mois. Les assauts sanglans et inutiles, les fréquentes sorties, les machines dont la muraille étoit bordée, et qui foudroyoient sans cesse l'armée des Perses, désespéroient Cabade, qui jusqu'alors n'avoit pas épargné ses soldats : on dit qu'il lui en coûtoit déjà cinquante mille hommes. Il prit enfin le parti de lever le siége, et donna l'ordre pour décamper le lendemain. Les habitans en furent instruits par des transfuges ; et, se livrant à une joie effrénée, ils com- An. 503.

mencèrent à insulter Cabade, l'accablant des injures les plus outrageantes; les femmes surtout, dépouillant toute pudeur, portèrent l'effronterie aux excès les plus indécens. Cabade, outré de colère, résolut de périr ou de se venger; et ses mages lui promirent qu'il seroit bientôt maître de cette populace insolente. En effet, deux jours après, un soldat ayant remarqué l'entrée d'un ancien souterrain, qui n'étoit bouché que de petites pierres, y entra pendant la nuit, et reconnut qu'il aboutissoit à l'intérieur d'une tour, dont on avoit confié la garde à des moines. Il en avertit Cabade, qui, la nuit suivante, y fit couler des soldats. C'étoit le 10 de janvier; il faisoit un grand froid, et il tomboit une grosse pluie. Les moines s'étoient enivrés la veille à l'occasion d'une fête, et dormoient profondément. Ils furent égorgés sans bruit. Quelques auteurs rapportent que ce furent les moines eux-mêmes qui trahirent la ville en donnant à Cabade connoissance du souterrain, et que, pour récompense de leur perfidie, ils furent égorgés les premiers. On trouva les postes abandonnés, les sentinelles, pour éviter le froid et la pluie, s'étant retirés dans les maisons. Les soldats qui étoient entrés brisèrent les portes, et Cabade ordonna de passer tous les habitans au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de quatre-vingt mille personnes, sans compter ceux qui furent noyés dans le Tigre, jetés dans des puits, ou mis à mort de quelque autre manière qui fit disparoître leurs cadavres. Pendant que Cabade, étincelant de rage, traversoit la ville, monté sur son éléphant, et animant la fureur de ses soldats, un prêtre d'Amide, courbé de vieillesse, se jeta au-devant de lui, en criant: *Songez, prince, qu'il est indigne d'un puissant monarque d'égorger des vaincus. Et pourquoi,* dit Cabade, *m'avez-vous si opiniâtrément résisté? Hélas!* répondit le vieillard, *Dieu vouloit que vous dussiez votre conquête à votre valeur, et non pas à notre lâcheté.* Cette réponse flatta

la vanité de Cabade, et calma sa colère; il fit cesser le massacre, permettant seulement le pillage. Il prit pour lui les plus distingués des prisonniers, et abandonna les autres à ses soldats. Les historiens de Syrie rapportent un fait qui n'est pas hors de vraisemblance. Au moment de la prise d'Amide, un roi sarrasin, qui étoit chrétien, obtint de Cabade qu'on ne fît aucun mal à ceux qui se seroient réfugiés dans l'église principale dédiée à Dieu, sous l'invocation des quarante martyrs. Cabade, étant entré dans cette église, y aperçut une image de Jésus-Christ, et demanda ce que c'étoit; ses gens lui répondirent que c'étoit l'image du Dieu des nazaréens. Le roi la salua en disant: *C'est vraiment là celui qui m'a apparu, et qui m'a dit: Reste, et reçois de moi la ville et les habitans, parce qu'ils m'ont offensé.* Il ne laissa pas de piller l'église; mais il épargna ceux qui s'y étoient retirés. Ayant ensuite établi dans la ville une garnison de trois mille hommes sous les ordres d'Eglon, il alla camper au mont Sigar, entre Amide et Nisibe, et renvoya Rufin à l'empereur pour lui porter la nouvelle de la prise d'Amide. Cet événement répandit tant d'alarme dans la Mésopotamie, que les habitans se préparoient à quitter le pays, et à passer l'Euphrate. Mais Jacques, surnommé *le Voyageur,* fameux dans cette contrée par ses ouvrages d'éloquence et de poésie, rassura par une lettre circulaire les peuples consternés, en leur inspirant la confiance en Dieu.

Dès qu'Anastase avoit appris qu'Amide étoit assiégée, il avoit levé en Thrace une armée de cinquante-deux mille hommes, composée surtout de Besses et de Goths. Il en avoit donné le commandement à trois chefs, Hypace son neveu, Patrice le Phrygien, et Aréobinde. Celui-ci étoit fils de Dagalaïphe, consul en 461, et petit-fils de cet Aréobinde qui s'étoit signalé dans la guerre de Perse, sous le règne de Théodose le jeune. Du côté de sa mère Dagisthée, il étoit petit-fils d'Ardabure, que

Proc. bel. pers. l. 1, c. 8.
Marcel. chr.
Theoph. p. 125.
Josue Stylites apud Assemani, p. 273 et seq.
Till. Anastase, art. 15.

Léon avoit fait massacrer. Son mariage le rendoit encore plus illustre; il avoit épousé Julienne, fille de l'empereur Olybre, et il en avoit eu Olybre, consul en 491. C'étoit le meilleur général de l'empire, et les historiens l'appellent le grand Aréobinde. Il auroit sans doute été plus heureux, s'il n'avoit point eu de collègues. Hypace et Patrice, plus courtisans que capitaines, aimèrent mieux traverser les succès d'Aréobinde que de vaincre par ses conseils; et leur jalousie fit avorter les grands projets de cette campagne. Jamais armée à son départ de Constantinople n'y avoit laissé de plus brillantes espérances; celle-ci réunissoit toute la bravoure et toute la gloire militaire de l'empire. On y distinguoit le comte Justin, et Zémarque, son compagnon de fortune, et aussi brave que lui; Patrice, fils d'Aspar, qui avoit osé reparoître depuis la mort de Zénon, et qui prenoit le nom modeste de *Patriciole*, avec son fils Vitalien; Romain, que nous avons vu vainqueur des Sarrasins en Palestine et en Arabie; Boruse, Timostrate, le comte Pierre, et plusieurs autres officiers célèbres par leur valeur. On y voyoit aussi des capitaines étrangers de grande réputation; Pharasmane le Lazique, Gogidascle, et Sbésas, qui commandoient les Goths; Asuade, chef d'une tribu d'Arabes. Si le mérite des sulbalternes pouvoit suppléer à l'incapacité des généraux, ou réparer les maux que cause la jalousie, il y avoit dans cette armée assez de valeur pour faire la conquête de la Perse. Afin qu'elle ne manquât d'aucune des choses nécessaires au succès des expéditions, Anastase avoit nommé pour intendant et trésorier des troupes l'Egyptien Apion, homme de tête, déjà élevé au rang de patrice; et comme il connoissoit son zèle pour le bien public, son activité et sa prudence, il lui avoit donné l'autorité la plus étendue dans l'exercice de sa commission, le déclarant indépendant des généraux, et tenant en cette partie la place de l'empereur.

Lorsque l'armée romaine passa l'Euphrate, Amide

étoit déjà prise, et Cabade étoit campé près de Nisibe. La première faute que firent les généraux fut de se séparer. Hypace et Patrice prirent avec eux quarante mille hommes, et marchèrent du côté d'Amide, comme pour l'assiéger : ils ne laissèrent que douze mille hommes à Aréobinde, qui marcha vers Nisibe. Apion fit de la ville d'Edesse le magasin de l'armée, et prit de sages mesures pour la sûreté des convois. Les deux généraux, trouvant Amide en état de défense, n'osèrent l'assiéger, et s'amusèrent à ravager le pays. Mais Aréobinde, avec sa petite armée, harceloit sans cesse les Perses : attentif à choisir des postes avantageux, il ne laissoit échapper aucune occasion de les battre; il les attaquoit séparément. Dans une rencontre, il défit un corps de vingt mille hommes, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Nisibe. Un soldat goth ayant tué dans ce combat le premier des généraux de Cabade, se saisit de son épée et de son bracelet enrichi de pierreries, et vint les offrir à Aréobinde, qui les envoya à l'empereur comme un témoignage de sa victoire. Enfin Cabade, après avoir perdu une grande partie de ses troupes, fut obligé de s'éloigner de Nisibe.

Il attendoit un renfort considérable de Perses, de Huns et d'Arabes, qui arrivèrent au mois de juillet. C'étoit une nouvelle armée dont il donna le commandement à Constantin. Ce traître, s'étant échappé de Théodosiopolis, lorsque cette ville fut reprise par Eugène, étoit venu se réfugier dans le camp de Cabade. Au contraire, Théodore, que Cabade avoit laissé dans Martyropolis, avoit quitté cette ville dès qu'il s'étoit vu en liberté, et s'étoit rendu au camp devant Amide. Aussi Anastase, à la fin de la guerre, loin de le punir, le loua d'avoir sauvé, par une feinte soumission, les habitans d'une place qui n'eût pas manqué d'être emportée d'assaut. A la tête des nouvelles troupes, Constantin alla chercher Aréobinde, qui, se sentant trop foible, eut recours à ses

deux collègues. Ceux-ci, sous prétexte du siége d'Amide qu'ils ne faisoient pas, refusèrent de le secourir. Ce brave général, se voyant abandonné, vouloit repasser l'Euphrate et retourner à Constantinople. Apion vint à bout de le calmer, et lui persuada de demeurer en Mésopotamie. Il se retira en diligence à Constantine, avec perte de ses bagages, qui furent enlevés par les Perses. Hypace et Patrice, charmés de cette disgrâce, voulurent en tirer avantage; ils marchèrent à Constantin, qu'ils surpassoient en forces. Celui-ci, s'étant retiré à leur approche, alla rejoindre Cabade, qui s'avançoit avec toutes ses troupes. Les deux généraux n'étant pas instruits de la marche du roi, et croyant n'avoir affaire qu'à Constantin, rencontrèrent les coureurs de l'armée : c'étoient huit cents Néphtalites, que Pharasmane et Théodore taillèrent en pièces. Le brave Naaman qui les conduisoit échappa avec une blessure mortelle, et alla porter cette nouvelle à Cabade. Aussitôt le roi, redoublant de vitesse, accourut avec toute sa cavalerie. Hypace et Patrice, glorieux de ce premier succès, s'étoient arrêtés près du château de Suphrin ou Aspharin, à quinze lieues d'Amide; ils ne songeoient qu'à se reposer et à se réjouir de leur victoire. Leurs soldats désarmés, assis au bord d'un ruisseau, préparoient leur repas; quelques-uns se baignoient : les généraux étoient à table, lorsque leurs coureurs vinrent à toute bride leur annoncer que les Perses arrivoient. Les soldats, dans un extrême désordre, ont à peine le temps de prendre leurs habits et leurs armes; les Perses fondent sur eux avec furie : la plupart sont passés au fil de l'épée; les autres sont faits prisonniers; quelques-uns se sauvent sur les montagnes voisines; mais l'épouvante dont ils sont saisis trouble leurs yeux et glace leurs cœurs : ils roulent dans les précipices. De toute cette grande armée il n'échappa presque que les deux généraux, qui prirent la fuite les premiers, et qui, courant toujours sans regarder derrière eux, re-

passèrent l'Euphrate et se retirèrent à Samosate. Le comte Pierre, réfugié avec quelques soldats dans le château de Suphrin, fut livré par les habitans à Cabade, qui fit égorger les soldats, et garda le comte prisonnier.

Cependant les Arabes, portant partout le fer et le feu, désoloient la Mésopotamie. Ceux qui suivoient le parti des Romains se jettent sur les terres de Naaman, enlèvent les troupeaux, tuent les bergers, obligent la tribu entière de s'enfuir au fond du désert. Les Arabes sujets des Perses attaquent la ville de Chabour, et sont repoussés par Timostrate, qui commandoit dans Callinique. Mais Alamondare, chef de la plus considérable tribu, se signaloit par ses ravages. Ce nom d'*Alamondare* est déjà fameux dans les guerres de Perse sous les règnes précédens. C'étoit un nom commun aux rois de Hira, ville d'Assyrie à trois milles de Capha. Ces princes, qui se nommoient aussi *Monder*, étoient de la tribu des Lachémites, qui descendoient de Lachem, petit-fils de Saba, fils de Jectan. Naaman étoit de cette famille. Alamondare, ennemi mortel des Romains, ne bornoit pas ses hostilités à la Mésopotamie; il passoit souvent l'Euphrate, couroit jusqu'en Palestine, brûloit les villages, pilloit les campagnes, et ne revenoit jamais de ses courses sans ramener des milliers d'esclaves. Les solitaires, qu'il n'avoit pas coutume d'épargner, fuyoient dans les villes. Jean le Silentieux demeura seul exposé aux insultes de ces barbares, et il en fut respecté.

Naaman, irrité de sa blessure, conseilloit au roi d'attaquer Edesse. La prise de cette place faisoit tomber toutes les autres, et rendoit les Perses maîtres de la Mésopotamie entière. Aréobinde s'y étoit renfermé. Mais ce qui rassuroit davantage les habitans, c'étoit la promesse qu'ils croyoient que Jésus-Christ avoit faite autrefois à leur roi Abgare, qu'Edesse ne seroit jamais prise. Cette persuasion, quoique mal fondée, leur inspi-

roit un merveilleux courage, et les rendoit en effet invincibles. Elle s'étoit communiquée aux peuples voisins, et, malgré les instances de Naaman qui n'écoutoit que sa colère, Cabade s'éloigna d'Edesse. Ce prince superstitieux avoit encore une autre raison de défiance : en arrivant devant Edesse, il s'étoit adressé à ses mages pour savoir s'il viendroit à bout de s'en rendre maître ; ils s'étoient accordés à lui répondre qu'il ne la prendroit pas, parce qu'en leur montrant la ville il avoit étendu la main droite; ce qui étoit, disoient-ils, un signe de salut. Il tourna donc ses armes vers Constantine, où il ménageoit une secrète intelligence avec les Juifs. Comme leur synagogue touchoit aux murailles, ils y avoient pratiqué des souterrains pour introduire les Perses pendant la nuit. Le comte Pierre, prisonnier dans le camp de Cabade, ayant découvert cette trahison, feignit qu'il avoit laissé quelques hardes en dépôt chez Léonce, gouverneur de la ville, et obtint la permission d'aller les redemander. Il s'approcha des murs, avertit les Romains du dessein des Juifs, et demanda des habits, qu'on lui jeta en effet pour déguiser sa ruse. Léonce punit les coupables, et redoubla de vigilance. Barhadade, évêque de Constantinople, prélat aussi intrépide que respectable par sa sainteté, partage les travaux du commandant ; il fait la ronde des sentinelles, anime les habitans, leur administre l'eucharistie sur les murailles, afin qu'ils ne soient pas obligés de quitter leur poste ; enfin, résolu de s'exposer lui-même pour sauver son peuple, il les assemble : *Je vais*, leur dit-il, *trouver l'ennemi pour l'engager à s'éloigner de notre ville ; j'ai confiance que le Tout-puissant donnera de la force à mes paroles ; mais quoi qu'il m'arrive, quand vous me verriez expirer au pied de vos murs dans les plus cruels supplices, ne vous effrayez pas ; mes derniers soupirs imploreront pour vous le secours du ciel : défendez-vous avec courage.* Il sort en même temps de la

ville, portant au roi de Perse des présens de peu de valeur : c'étoit du vin, des figues sèches, du miel, des pains de froment. Sa présence étonna Cabade, et ses paroles, fortifiées de la grâce divine, firent une vive impression sur ce fier monarque. Le prélat lui représenta *que Constantine étoit une ville pauvre, habitée par des misérables, négligée même par les Romains, qui, n'en faisant aucun cas, n'y avoient pas laissé de garnison ; que la conquête des autres places l'en rendroit maître sans coup férir ; que ce seroit déshonorer son armée que de l'arrêter devant une bicoque si méprisable.* Cabade, toujours occupé du dessein de prendre Edesse, se laissa persuader par ce discours; et, pour récompenser le prélat de son miel et de ses figues, il lui fit présent de toutes les provisions qu'il avoit amassées pour un siége.

Il retourna donc devant Edesse, et campa, vers la fin du mois d'août, au bord de la rivière de Galab, qu'on nommoit aussi le fleuve des Mèdes. Il y demeura vingt jours. Les habitans, résolus de se bien défendre, travaillèrent à se fortifier; et, pour ne rien laisser au-delà de leurs murs dont l'ennemi pût tirer avantage, le 6 septembre ils mirent eux-mêmes le feu à leurs faubourgs, après en avoir retiré les reliques des martyrs. Trois jours après, Cabade fit proposer à Aréobinde une conférence pour traiter de la paix, lui donnant le choix ou de laisser entrer dans la ville Aspebède, qui étoit revêtu de la charge d'astabide (ce mot signifioit chez les Perses le général de la cavalerie), ou de venir lui-même à l'église de Saint-Serge, qui n'étoit pas éloignée d'Edesse. Aréobinde se rendit au lieu indiqué: mais, comme le roi demandoit dix mille livres d'or, et qu'Aréobinde n'en offroit que sept mille, l'entrevue fut sans effet. Tandis que Cabade étoit campé devant Edesse, Patriciole, avec son fils Vitalien, qui s'étoient retirés à Samosate à la suite de Patrice et d'Hypace, passa l'Euphrate à la

tête de quelques troupes légères. Il surprit un détachement de l'armée des Perses, et le tailla en pièces. Son dessein étoit de se jeter dans Edesse; mais, trouvant les passages fermés, il revint à Samosate. Dans ce même temps Naaman mourut de sa blessure, blasphémant le dieu qui protégeoit les chrétiens. Sa mort jeta dans le cœur de Cabade une nouvelle terreur; il décampa, et marcha vers Haran, qui n'étoit qu'à une journée d'Edesse. Il envoya devant lui une troupe d'Arabes battre la campagne. Les Haranites sortent sur eux, en tuent soixante, et prennent le général des Huns, qui s'étoit joint à ces Arabes. C'étoit un seigneur des plus nobles de sa nation, et fort aimé de Cabade, qui promit de ne point attaquer la ville, si on lui rendoit le prisonnier. Les habitans le renvoyèrent aussitôt; et, pour montrer au roi de Perse qu'ils étoient en état de se défendre, ils lui firent en même temps présent de cinquante béliers. Les Arabes ravagèrent le pays jusqu'à l'Euphrate : c'étoit ce qu'ils appeloient la terre de Sarug, parce que cet ancien patriarche, bisaïeul d'Abraham, y avoit fait sa demeure. Dans cette décadence de l'empire, les contrées orientales reprenoient leurs anciens noms, que les conquêtes des Macédoniens leur avoient fait perdre, mais qui s'étoient toujours conservés dans la langue des Arabes. Le 17 de septembre, Cabade revint encore se présenter devant Edesse : il désiroit ardemment de s'en emparer; mais la vue de cette ville sembloit le glacer d'effroi. Cette impression, qui s'étoit communiquée à ses troupes, inspiroit, au contraire, tant de confiance aux habitans, que ceux-ci laissèrent pendant un jour entier leurs portes ouvertes à la vue de l'armée, sans qu'aucun des Perses osât y entrer pour essayer la vérité de l'oracle. On dit même que des enfans, sortis de la ville, alloient impunément insulter les ennemis. Sur le soir, Cabade alla camper au bourg de Cubes. Le lendemain Aréobinde lui fit dire *qu'il devoit enfin reconnoître qu'Edesse étoit sous la*

garde du Tout-puissant. Le roi répondit qu'il se contenteroit de deux mille livres d'or, pourvu qu'on lui rendît tous les prisonniers faits depuis le commencement de la guerre. Le général romain demanda une trève de douze jours pour avoir le temps de consulter ses collègues ; il l'obtint en rendant quatorze prisonniers, et donnant en otage le comte Basile. Cabade se retira plus loin, au bourg de Dahabana ; mais, dès le lendemain, il envoya Hormisdas pour demander sur-le-champ les deux mille livres d'or. Aréobinde, irrité de cette inconstance, répondit que le roi n'avoit qu'à rendre le comte Basile, et qu'on étoit prêt à soutenir le siége. Cabade revint le 24 septembre, et s'étant cette fois approché de la ville, comme il dressoit ses batteries, les habitans firent sur lui une si furieuse sortie, que, sans perdre un seul homme, ils le repoussèrent avec grand carnage. Alors, perdant toute espérance, il pilla les églises et les monastères des environs ; et, tournant vers l'Euphrate, il se rendit maître de Batnes. Aréobinde récompensa le courage des Edessiens, en leur distribuant à chacun trois cents deniers ; ce qui faisoit environ cent soixante livres de notre monnoie. Après la prise de Batnes, Cabade fit attaquer Callinique. Timostrate, ayant fait une sortie, prit le général, et tailla en pièces les soldats. L'hiver approchoit, et la saison n'étoit pas favorable pour un siége que la valeur du commandant devoit rendre long et difficile. Le roi, qui ne cherchoit qu'à sauver le déshonneur d'une retraite, fit dire à Timostrate que, si on lui rendoit son général, il promettoit de se retirer ; qu'autrement il détruiroit la ville jusqu'aux fondemens. Timostrate renvoya le prisonnier ; et Cabade, après une expédition si fatigante, dont il ne remportoit d'autre fruit que la prise d'Amide, qui lui avoit coûté une armée, apprenant que les Huns avoient rompu la paix, et qu'ils étoient entrés dans ses états, repassa le Tigre, laissant à ses généraux le soin de continuer la guerre. Il emmena

prisonniers Olympius, qu'il avoit pris dans une rencontre, le comte Pierre, et Basile d'Edesse, qu'il retenoit contre le droit des gens. On dit qu'ayant éprouvé la commodité des bains d'Amide, à son retour en Perse il en fit construire dans toutes les villes de son royaume, et qu'il vint à bout de vaincre sur ce point la répugnance des mages.

Pendant que les armées romaines réussissoient si mal en Mésopotamie par la division des généraux, Anastase voyoit Constantinople en proie à la fureur des factions. Le Cirque fut encore cette année inondé de sang. Le fils naturel de l'empereur y perdit la vie, et sa mort fut vengée par le supplice des plus séditieux, et par le bannissement des autres. Le prince, mécontent de ses généraux, rappela Hypace; il laissa Patrice, qui se fit plus d'honneur lorsqu'il fut seul. Apion, voyant que la mauvaise conduite des commandans rendoit ses soins inutiles, demanda et obtint son rappel. Calliopius de Bérée, aujourd'hui Alep, fut chargé à sa place des fonctions d'intendant de l'armée. Hypace fut remplacé par Céler, maître des offices. Céler étoit Illyrien et compatriote de l'empereur, qui lui donna encore un collègue nommé Théodote. Ce prince timide se croyoit plus en sûreté à l'abri d'une multitude de généraux : il ignoroit que cette aristocratie de commandans est tout-à-fait opposée au bien du service, et que c'est surtout dans la guerre que se vérifie ce paradoxe, *qu'un seul homme de mérite vaut mieux que plusieurs.* Céler étoit homme d'esprit et bon général : Anastase lui donna une nouvelle armée et quelque supériorité sur les autres généraux. Les troupes, s'étant mises en marche, apprirent à Hiérapolis la retraite de Cabade; et, comme on étoit à la fin de décembre, Céler leur distribua des quartiers dans les villes de la Syrie et de l'Euphratésie, de l'Arménie et de l'Osrhoëne. Pour soulager la Mésopotamie, et pour engager les peuples à demeurer fidèles à l'empire,

Anastase fit à cette province la remise des impositions de cette année.

Pendant l'hiver la garnison d'Amide ne craignant plus les Romains, ouvrit les portes de la ville, et permit aux habitans de se répandre aux environs pour faire leur commerce comme en pleine paix. Il y avoit d'ordinaire en cette saison une foire célèbre aux portes d'Amide. Les marchands perses s'y rendirent de toutes parts, et y apportèrent quantité de marchandises. Patrice, qui étoit en quartier à Mélitine, en étant averti, passe l'Euphrate, et marche en diligence vers Amide. Les Perses, qui avoient des troupes dans le voisinage, vont à sa rencontre avec des forces supérieures. Patrice prend d'abord la fuite; mais, poursuivi par les ennemis, et rencontrant sur son passage un fleuve rapide nommé Calat, tellement grossi par les pluies, qu'il n'étoit guéable en aucun endroit, il devient brave par désespoir, retourne avec fureur sur les Perses, les renverse, fait leur chef prisonnier, et les mène battant jusqu'à Amide, qu'il assiége. Céler, informé de ce succès imprévu, rassemble toutes ses troupes au mois de mars; et, ayant passé l'Euphrate vis-à-vis de Callinique, il va camper à Rhésène. Timostrate, par son ordre, court avec six mille cavaliers enlever les troupeaux qui paissoient en grand nombre sur le mont Sigar, et les mène au camp. Au mois de mai, Céler va joindre Patrice devant Amide. Un corps de dix mille Perses, qui venoit au secours de la ville, n'ose approcher et s'arrête à Nisibe. Apion fut envoyé au port d'Alexandrie près d'Issus, nommé aujourd'hui *Alexandrette*, pour y recevoir les vaisseaux chargés de blé qui venoient d'Égypte, et faire partir les convois. Calliopius, qui résidoit à Edesse, fit fournir cette année par les habitans huit cent mille boisseaux de froment, et l'année suivante six cent trente mille. Les Romains tentèrent d'abord de prendre la ville de force; mais, voyant que leurs efforts étoient sans succès, et que les

An. 504.

attaques ne leur coûteroient pas moins de sang qu'elles en avoient coûté à Cabade, ils prirent le parti de la bloquer pour la réduire par famine. Constantin se trouvoit renfermé dans Amide : craignant d'être puni de sa trahison, s'il attendoit la prise de la ville, il en sortit avec deux femmes perses de la première noblesse, que Cabade lui avoit données. Il fut pris par les coureurs des Romains, et amené au camp. On le mit sous la garde de quelques Arabes pour le conduire à Edesse : l'empereur l'ayant fait venir à Constantinople, lui laissa la vie ; mais il le fit ordonner prêtre, et l'envoya à Nicée, avec défense de rentrer jamais dans la ville impériale. Adidès, chef d'Arabes, déserta aussi du service des Perses, et passa dans le camp des Romains. Le siége traînant en longueur, Céler laissa Patrice devant la place, et entra dans l'Arzanène. Il y fit un horrible ravage, ruinant les châteaux, qui n'étoient bâtis que de brique et de terre, et passant les habitans au fil de l'épée. Il pénétra jusqu'au pont du Tigre, qu'on nommoit *le pont de fer*, et ramena ses soldats chargés de butin. Pendant le même temps Aréobinde fit une course en Persarménie : il tua dix mille hommes, et emmena trente mille prisonniers. A son retour, il tailla en pièces, près de Nisibe, les dix mille Perses qui s'y étoient retirés, et qui vinrent pour le combattre. Maflacès, seigneur puissant en Arménie, quitta le service de Cabade pour se soumettre à l'empire. Patrice voulut à son tour se signaler par une expédition. Il passa le Tigre, et porta le ravage dans une grande étendue de pays.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 9. Idem hist. arc. c. 23. Marc. chr. Theoph. p. 127. Assemani.

La ville d'Edesse fournissoit des vivres en abondance à l'armée romaine. L'évêque Pierre, profitant de la conjoncture, alla trouver l'empereur, et lui demanda la remise du tribut pour cette année. Anastase, l'ayant réprimandé d'avoir quitté son poste dans un temps où sa présence étoit nécessaire, lui accorda sa demande, et étendit cette grâce à toute la Mésopotamie tant que du-

reroit la guerre. Mais la famine étoit extrême dans la ville assiégée. Dès les premiers jours du siége, la garnison s'étoit saisie de tous les magasins de vivres, sans vouloir en faire part aux habitans, en sorte que ces infortunés, après avoir consommé leurs provisions, et toutes les choses que la rage de la faim convertit en nourriture, se virent réduits à manger les cadavres, et même à se dévorer les uns les autres. Eglon, commandant de la place, homme dur et impitoyable, tenoit en bride ces désespérés, et se rendoit encore plus redoutable que la mort, qui chaque jour en emportoit un grand nombre. Après avoir vu périr tant de malheureux, il périt lui-même par son imprudence. Un paysan du voisinage, nommé Gadamas, avoit coutume de se glisser de nuit dans la ville, où il apportoit à Eglon du gibier et des fruits sans être aperçu des sentinelles. Il alla trouver Patrice, et offrit de lui mettre entre les mains le commandant et deux cents hommes de la garnison, si on lui promettoit récompense. On lui promit tout ce qu'il voulut. La nuit étant venue, il déchira ses habits, se fit quelque légère blessure, et se rendit dans la ville à l'ordinaire. Il dit à Eglon, *qu'il avoit été rencontré par des brigands du camp des Romains; qu'il s'étoit échappé de leurs mains après en avoir été maltraité; que leur coutume étoit de rôder de nuit aux environs d'Amide par bandes de quatre ou cinq, pour voler et massacrer ceux qu'ils rencontroient : mais qu'il seroit facile d'en délivrer le pays; qu'il ne faudroit qu'en surprendre deux ou trois bandes pour rendre les autres plus timides.* Eglon lui ayant demandé ce qu'il falloit faire : *Je connois*, dit Gadamas, *leur rendez-vous ordinaire; j'irai la nuit prochaine à la découverte, et lorsqu'il sera temps je viendrai vous avertir : cinquante hommes vous suffiroient; mais, comme il se pourroit faire que cinq ou six bandes de ces voleurs se joignissent ensemble, pour les accabler à coup sûr, prenez deux cents homme; mais*

ne vous fiez à personne ; je ne répondrois pas de l'activité ni de la bravoure d'aucun autre. Je vous conduirai par des routes qui me sont connues, hors de la vue des sentinelles. Eglon, moins rusé que vaillant, qui s'ennuyoit de demeurer si long-temps enfermé dans Amide sans rien faire, prit cette petite expédition pour une partie de chasse. Gadamas alla rendre compte à Patrice, qui fit poster mille soldats en embuscade dans le lieu indiqué. La nuit suivante, Eglon et ses deux cents hommes donnèrent dans le piége ; mais ils se défendirent si opiniâtrément, qu'il fallut les tuer tous sur la place sans en pouvoir prendre un seul.

An. 505. Les deux partis désiroient également la paix. Outre la guerre des Huns, qui occupoit les forces de Cabade, la famine désoloit la Perse. Les Cadusiens s'étoient soulevés, et l'on apprenoit tous les jours quelque nouvelle révolte dans les provinces éloignées. La garnison d'Amide étoit à la veille de manquer de vivres ; les officiers cachoient avec grand soin la disette, et faisoient bonne contenance ; mais ils sentoient bien qu'ils n'avoient de ressource que dans un prompt accommodement, et ils étoient prêts à l'accepter à des conditions honorables. D'un autre côté, les Romains se rebutoient de la longueur du siége ; ils craignoient de rester dans les lignes, exposés à toutes les incommodités de l'hiver ; la situation avantageuse de la ville et la force de ses murailles leur ôtoient toute espérance de l'emporter d'assaut ; et, ne connoissant pas l'état de la place assiégée, ils la croyoient assez pourvue de vivres pour attendre du secours. Cabade fut le premier à proposer la paix. Il envoya Aspebède, son astabide, c'est-à-dire le général de sa cavalerie, pour entrer en conférence avec Céler. On convint d'abord d'une suspension d'armes, à condition que les prisonniers seroient rendus de part et d'autre, et que les Romains laisseroient entrer un convoi dans Amide. Ces deux conditions furent ju-

rées par les généraux et par tous les officiers. L'échange des prisonniers fut exécuté fidèlement. Le comte Pierre et Basile d'Edesse furent remis entre les mains de Céler. Olympius étoit mort dans sa captivité; son corps fut rapporté dans un cercueil; l'astabide et les valets même d'Olympius protestèrent qu'il étoit mort de maladie, et que les Perses n'avoient usé d'aucune violence à son égard. Mais Céler manqua de bonne foi sur l'article du ravitaillement d'Amide. Il avoit exprès éloigné de la conférence un officier nommé Nonnose, afin qu'il ne fût pas engagé par le serment. Ce capitaine attaqua le convoi, qui consistoit en trois cents chameaux chargés d'armes et de vivres, s'en saisit, et massacra les conducteurs. Sur les plaintes qu'en fit l'astabide, Céler répondit qu'il n'avoit aucune part à cette action; qu'il n'en connoissoit pas même l'auteur, et qu'il l'abandonnoit à la vengeance des Perses, s'ils pouvoient le découvrir. Aspebède fit semblant de se payer de ces mensonges, et continua de travailler au traité de paix. Mais, comme la négociation se prolongeoit, et que les neiges incommodoient fort l'armée romaine, Céler ne laissa dans les lignes qu'autant qu'il falloit de soldats pour les garder, et envoya le reste en quartiers dans Constantine, dans Rhésène et dans Edesse. Aspebède, voyant les forces romaines ainsi divisées, profita de la conjoncture pour déclarer à Céler que, s'il ne concluoit la paix sans différer, il alloit l'y contraindre par les armes; et il se mit aussitôt à la tête de son armée. Il avoit eu soin de rassembler, par des ordres secrets, tout ce qu'il y avoit de troupes dans les diverses garnisons. Céler voulut en vain réunir les siennes; il envoya dans les quartiers le comte Justin, qui ne put vaincre l'opiniâtreté des soldats; ils refusèrent de se mettre en campagne dans une saison si fâcheuse; et Céler, craignant d'être accablé par les Perses, accepta enfin à regret les conditions proposées.

On convint que les Romains donneroient onze mille

livres d'or; que les Perses rendroient Amide, et toutes les places prises dans cette guerre, et qu'il y auroit entre les deux nations une trève de sept ans. On ne trouve ici que mille livres d'or énoncées dans les historiens de l'empire; mais je crois devoir m'en rapporter aux auteurs de l'histoire de Syrie, parce que la somme qu'ils expriment s'accorde mieux avec l'importance de la place que les Perses vendoient aux Romains. Armonius, secrétaire d'état, député pour cet effet, signa le traité, mais sous la condition qu'il seroit approuvé de l'empereur. Cet accommodement n'étoit pas honorable pour l'empire. Les Romains rachetoient Amide que Cabade leur avoit enlevée de vive force. Mais Anastase se voyoit mal servi. Il ne tarda pas d'envoyer la ratification et même des présens à Cabade, l'assurant qu'il souhaitoit que la paix devînt perpétuelle. Les Romains, en entrant dans Amide, la trouvèrent au même état où elle étoit lorsqu'elle avoit été prise par les Perses. Ils n'avoient détruit ni endommagé aucun édifice, excepté l'église de Saint-Siméon. Eglon y avoit logé, et, après sa mort, son fils, transporté de colère, y avoit mis le feu. Dans la visite des magasins, on fut étonné du peu de provisions qui s'y trouvèrent. Il y avoit long-temps que la ration du soldat avoit été tellement diminuée, qu'il ne recevoit pas même le nécessaire. Cependant, en supputant le nombre des Perses qui composoient la garnison, et la mesure des vivres qu'on leur distribuoit chaque jour, on trouva qu'il ne restoit de subsistance que pour sept jours. Les généraux romains ne purent s'empêcher d'admirer la constance des Perses, et de reprocher aux soldats romains leur lâcheté et leur impatience, qui leur avoient fait perdre l'honneur de forcer les ennemis à se rendre à discrétion. C'est ainsi que la guerre de Perse, après avoir duré trois ans sans relâche, se termina au mois d'avril 505.

Assemani, Pour repeupler Amide, devenue le tombeau de ses ha-

bitans, et pour récompenser Edesse des secours qu'elle avoit fournis pendant le siége, l'empereur accorda pour sept ans à la ville d'Amide une exemption totale de tributs, et déchargea de la moitié la ville d'Edesse. Non content de cette libéralité, il fit porter en Mésopotamie de grandes sommes d'argent pour le soulagement des pauvres; et Flavien, patriarche d'Antioche, y envoya aussi d'abondantes aumônes. Mais Anastase, après avoir remédié aux maux dont Amide étoit affligée, troubla par son imprudence le repos de cette église. Jean, évêque d'Amide, étoit mort avant le siége. Pour remplir sa place, les habitans avoient demandé à Flavien d'Antioche le prêtre Nonnus, et Flavien y avoit consenti. Le nouveau prélat envoya Thomas, son chorévêque, à Constantinople, pour rappeler les habitans qui s'y étoient retirés au commencement de la guerre. Thomas, au lieu de s'acquitter de sa commission, sollicita pour lui-même auprès de l'empereur l'évêché d'Amide, comme s'il eût encore été vacant, et l'obtint par ses intrigues. Anastase écrivit à Flavien en sa faveur, et exigea de lui qu'il confirmât l'élection faite contre les règles à Constantinople. Un procédé si peu canonique eut cependant son effet. Thomas chassa Nonnus, et usurpa son église. Le prélat dépossédé eut recours à Flavien, qui, n'osant s'opposer aux volontés de l'empereur, dédommagea Nonnus, en lui conférant l'évêché de Séleucie. Treize ans après, Thomas étant mort, Nonnus rentra en possession de l'église d'Amide.

t. 1, p. 266 et seq. t. 2, p. 50.

Les Arabes, nation inquiète et ennemie de la paix, n'avoient pas quitté les armes. Sujets, les uns des Perses, les autres des Romains, ils continuoient leurs incursions et leurs ravages. Céler, qui étoit revenu à Apamée, donna ordre à Timostrate de contenir ceux qui obéissoient aux Romains; et le commandant de Nisibe obligea les autres de rentrer dans le devoir. Mais une autre sorte d'ennemis ravageoit la Mésopotamie. Les bêtes

féroces, qui, dans le cours d'une guerre meurtrière, s'étoient accoutumées à se repaître de cadavres, infestoient les chemins, attaquoient et dévoroient les voyageurs, se jetoient en troupes non-seulement dans les métairies et dans les villages, mais même dans les villes, qu'elles remplissoient de carnage. Il fallut armer des troupes et leur faire la guerre pour les repousser dans leurs forêts.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 10.
Idem de ædif. l. 3, c. 5.
Assemani.

Quoique la paix avec la Perse parut assurée pour long-temps, Anastase ne négligea pas de fortifier la barrière de l'empire. Euloge, gouverneur d'Edesse, reçut deux cent vingt livres d'or pour réparer les murailles de cette ville, et pour l'embellir au-dedans par de nouveaux édifices. Pharasmane y fut laissé avec un corps de troupes pour veiller à la sûreté du pays. Les murs de Batnes, qui étoient tombés en ruine, furent relevés. Théodosiopolis, en Arménie, n'étoit qu'un château : Anastase en fit une ville, ayant environné d'une muraille la colline sur laquelle le château étoit bâti. Cette muraille étoit fort large, mais elle n'avoit que trente pieds de hauteur, ce qui la rendoit facile à escalader, surtout aux Perses, qui, étant très-légers, se servoient de fort longues échelles, et sembloient voler comme des oiseaux vers le haut des murs les plus élevés. D'ailleurs elle étoit commandée par un rocher voisin. Justinien répara ces défauts dans la suite : il éleva la muraille au double de la hauteur que lui avoit donnée Anastase ; il l'environna d'une fausse-braie et d'un fossé large et profond; il fit escarper le roc, et le rendit inaccessible; en sorte que cette ville, qui fut la résidence du général des troupes d'Arménie, devint le plus fort boulevard de l'empire du côté de la Perse. Anastase avoit voulu lui donner son nom ; mais il éprouva que les princes, maîtres de la fortune et de la vie même de leurs sujets, n'ont pas le même empire sur le langage : la place conserva le nom de *Théodosiopolis*.

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

Pendant la guerre de Perse, les Zanes, resserrés entre la Lazique et l'Ibérie, étoient sortis de leurs montagnes et faisoient des courses dans le Pont. Pour les repousser, il suffisoit de les joindre. Mais un ennemi encore moins redoutable en apparence donna bien plus d'exercice aux Romains, et leur attira une guerre qui les couvrit de honte. Mondon, qui descendoit d'Attila, après avoir été attaché à Traséric roi des Gépides, tomba dans la disgrâce de ce prince, s'enfuit au-delà du Danube, et ravagea d'abord les campagnes à la tête de quelques brigands. Sa troupe grossissant toujours, il se vit bientôt assez fort pour s'emparer du château de Herta, sur le bord du Danube, du côté de la Pannonie, et il osa prendre le titre de roi. Mais, trop foible pour se défendre contre les Gépides, il implora le secours de Théodoric, dont il se déclara le vassal. Les Gépides s'étoient rendus maîtres de la basse Pannonie; leur roi Traséric, fils et successeur de Trasilla, faisoit sa résidence à Sirmium, qui en étoit la capitale. Cette province étant à la bienséance de Théodoric, il ne laissa pas échapper l'occasion de la réunir au royaume d'Italie. Mais, en habile politique, il usa d'adresse pour s'en faciliter la conquête. La nation des Gépides étoit divisée en deux peuples, qui avoient chacun leur roi; et ces deux rois étoient jaloux l'un de l'autre. Traséric croyoit amuser Théodoric par de fréquentes ambassades: il se trompa lui-même. Tandis que ses envoyés étoient traités avec honneur à la cour de Ravenne, le roi des Goths travailloit sourdement à gagner l'autre roi, nommé Gundéric; et lorsqu'il eut réussi, il fit partir une armée sous la conduite de

An. 505.

Ennod. paneg. Theod. Cassiod. chr. Idem, var. l. 3, ep. 23; l. 4, ep. 49; l. 5, ep. 14; l. 6, ep. 10, 21. Jorn. de reb. get. c. 58. Idem de success. Sigon. imp. occid. l. 16. Till. Anastase, art. 19.

Pitzia et d'Herduic. Traséric, pris au dépourvu, n'eut d'autre ressource que d'abandonner la Pannonie, sans oser combattre, et de se retirer au-delà du Danube. Les Goths se mirent en possession de Sirmium; et ce fut alors que la Pannonie inférieure changea de nom, et prit celui de la rivière de Save, qui la traversoit : on la nomma *la Savie.* Théodoric envoya Colossée à Sirmium pour gouverner la province; et comme il restoit dans ce pays un grand nombre de Gépides, il en composa dans la suite une armée, qu'il fit passer dans la Gaule, pour défendre ce qu'il y possédoit entre le Rhône et les Alpes, contre les entreprises des François et des Bourguignons.

Sabinien commandoit alors les troupes d'Illyrie. Son père, sous le règne de Zénon, s'étoit signalé en combattant contre Théodoric. Le fils reçut ordre d'Anastase d'assiéger Herta, et de délivrer la province des brigandages de Mondon. Sabinien rassembla ce qu'il avoit de troupes. Les Bulgares, ennemis naturels de l'empire, ne laissèrent pas de se joindre aux Romains pour venger sur un vassal de Théodoric la défaite et la mort de leur roi Bésa, vaincu et tué par les Goths. Avec ce renfort, l'armée, composée de dix mille hommes, et suivie d'un grand nombre de chariots chargés d'armes et de vivres, marcha vers le château d'Herta. Mondon ne pouvoit tenir contre des forces si supérieures; il fit promptement savoir aux généraux de Théodoric le danger où il étoit. Pitzia accourut aussitôt à la tête seulement de deux mille hommes de pied, et de cinq cents chevaux. Il atteignit les ennemis sur les bords du fleuve Margus, qui se jetoit dans le Danube près de la ville du même nom. Dès qu'il les aperçut, il fit faire halte, et, se tournant vers ses soldats : *Camarades*, dit-il, *vous connoissez votre roi; nos ennemis le connoissent aussi; ils l'ont vu combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez. Il vous voit, tout absent qu'il est : rien ne lui échappera*

des actions de bravoure que vous allez faire. En même temps, malgré l'inégalité du nombre, il fait sonner la charge. Les Goths, résolus de vaincre ou de mourir, s'élancent avec furie; ils s'attachent surtout aux Bulgares, qui font une plus opiniâtre résistance. Les Romains fuient; mais les deux nations barbares, acharnées l'une sur l'autre, se disputent quelque temps la victoire. Enfin les Goths, par de prodigieux efforts, viennent à bout de terrasser les Bulgares. Sabinien, ayant perdu presque toutes ses troupes, se sauve dans un château voisin, nommé Nato. Pitzia, pour faire honneur à sa nation, en montrant que les Goths n'étoient avides que de gloire, fait jeter tous les chariots dans le fleuve, et défend de dépouiller les morts; il les laisse tout armés sur le champ de bataille, comme autant de trophées de sa victoire. Cyprien, qui parvint aux premières dignités de la cour des Goths, signala son courage dans ce combat. Tolonic et Vitigès y donnèrent les premières preuves de cette haute valeur qui fit dans la suite conférer à Tolonic la dignité de général, et qui éleva Vitigès sur le trône de sa nation. Une défaite si honteuse abattit le courage du soldat romain, et lui fit longtemps redouter les Goths comme des ennemis invincibles.

Cependant on élevoit des statues en l'honneur d'Anastase; et comme la flatterie redouble d'efforts à mesure qu'elle se sent plus opposée à la vérité et à la raison, un Paphlagonien, nommé Jean, et surnommé *Caïphe*, alors intendant-général des finances, imagina quelque chose de monstrueux pour honorer le prince. Il obtint de lui la permission de faire fondre plusieurs des statues de bronze dont Constantin avoit dépouillé les villes de Grèce et d'Asie pour décorer la nouvelle Rome. De ces ouvrages des plus grands maîtres on fit une statue colossale d'Anastase. Elle fut posée dans la place de Taurus, sur une haute colonne, où l'on voyoit auparavant la sta-

An. 506.
Marc. chr. Theoph. p. 127, 128.
Malela, p. 42.
Cedr. p. 358.

tue du grand Théodose, qu'un tremblement de terre avoit abattue et brisée.

Evag. l. 3, c. 37. Theod. lect. l. 2. Proc. bel. pers. l. 1, c. 10, 16. Idem de ædif. l. 2, c. 1. Theoph. p. 129. Chron. Alex. Cedr. p. 359. Malela, p. 41. Niceph. Cal. l. 16. c. 37. Assemani, bibl. orient. t. 2, p. 58.

Le traité de paix conclu avec Cabade ne paroissant pas une sûreté suffisante contre son caractère bouillant et impétueux, Céler conseilla à l'empereur d'élever une forteresse sur la frontière; et Thomas, évêque d'Amide, détermina ce prince à choisir l'emplacement de Dara. C'étoit un bourg peu considérable, bâti, disoit-on, par Alexandre, situé à cinq lieues de Nisibe, environ à une lieue de la frontière des Perses. Anastase en agrandit l'enceinte; il y fit construire des églises, des bains publics, des portiques, des magasins de vivres, des citernes, et tout ce qui peut contribuer, soit à la commodité, soit à l'ornement d'une ville du premier ordre. Il l'environna de murailles, et lui accorda de grands priviléges. On y vit bientôt les statues du prince, qui lui donna le nom d'*Anastasiopolis*, et fit transférer le corps de l'apôtre saint Barthélemi, qu'on venoit de découvrir dans l'île de Chypre. Cette place devint dans la suite aussi importante que Théodosiopolis: ce furent les deux boulevards de l'empire du côté de la Perse, lorsque Justinien eut réparé les défauts des fortifications de Dara. Il avoit fallu d'abord les achever à la hâte, parce que les Perses s'opposoient à leur construction. Cabade, occupé pour lors de la guerre contre les Huns, ne l'eut pas plus tôt terminée, qu'il fit porter ses plaintes à l'empereur de l'infraction du traité fait avec Théodose II, par lequel les deux princes s'engageoient mutuellement à ne fortifier aucune place sur la frontière. Il fit en même temps filer vers Dara les troupes qu'il avoit en Mésopotamie. Pharasmane, de son côté, partit d'Edesse pour couvrir les travailleurs; il laissa dans cette ville une garnison de Goths sous le commandement de Romain, qui eut beaucoup de peine à réprimer les violences que ces barbares exerçoient sur les habitans pendant l'absence de Pharasmane.

Céler étoit au-delà de l'Euphrate, où il faisoit fortifier Birtha et Europus. Dès qu'il apprit les mouvemens des Perses, il passa promptement à Edesse avec ses troupes, et fit dire à l'astabide que les Romains ne craignoient pas les batailles; mais qu'il seroit sans doute plus sage d'épargner le sang des deux nations. Il attendit iuutilement la réponse pendant cinq mois. Aspebède étoit mort, et son successeur désiroit que la guerre se renouvelât entre les deux peuples, pour avoir occasion de faire usage de son pouvoir. Pendant ce séjour, Céler laissa prendre aux soldats une licence extrême; ce qui irrita tellement les Edessiens, qu'ils affichèrent des libelles injurieux contre le général dans les lieux les plus fréquentés de la ville. Cependant, par l'ordre d'Anastase, qui ne vouloit point de guerre, Céler se transporta d'Edesse à Dara pour s'aboucher avec l'astabide. A force d'argent, il obtint de Cabade qu'il laissât subsister les fortifications de Dara. Le traité fut renouvelé; et Céler, étant revenu à Edesse, dont il avoit résolu de punir les habitans, leur fit grâce, à la prière de Bahadade, évêque de Constantine. Les Edessiens réparèrent leur insolence par les honneurs qu'ils lui prodiguèrent à son arrivée; et trois jours après il repassa l'Euphrate.

L'empire étoit en sûreté du côté de la Perse; mais les querelles de religion, dont nous parlerons dans la suite, déchiroient ses entrailles, et la foiblesse du gouvernement encourageoit la licence. Basile d'Edesse, honoré de la charge de comte d'Orient depuis son retour de Perse, résidoit à Antioche. Il n'eut pas assez d'autorité pour réprimer l'audace d'un cocher du Cirque, nommé Calliopas. Ce misérable, étant venu de Constantinople en cette ville, y porta l'esprit de sédition, aisé à répandre dans un grand peuple. Toujours vainqueur dans les courses des chars, il fut bientôt l'idole de cette multitude oisive et frivole, qui adore ceux qui la diver-

An. 507.
Malela, p. 40.

tissent. Fier de cette vaine réputation, après s'être signalé dans les jeux olympiques qui se célébroient à Daphné, il se mit à la tête des spectateurs, qui, pour couronner la fête, saisis d'un enthousiasme meurtrier, coururent à la synagogue que les Juifs avoient en ce lieu, en massacrèrent plusieurs, pillèrent la synagogue, y plantèrent une croix, et prétendirent en faire une église en l'honneur du martyr saint Léonce. L'empereur, ayant appris ces excès, rappela Basile, et nomma comte d'Orient Procope, auquel il donna un lieutenant plein de fermeté et de vigueur, nommé Ménas. A l'arrivée de Procope, les séditieux se retirèrent dans une église de Saint-Jean, hors de la ville. Ménas s'y étant transporté avec une troupe de soldats, n'y trouva plus qu'un certain Eleuthérius, qui s'étoit réfugié sous l'autel. Il le perça d'un coup de lance, lui fit couper la tête, et, en passant sur le pont d'Antioche, il la jeta dans l'Oronte. Cette exécution sévère mit les factieux en fureur : ils courent à l'église de Saint-Jean, enlèvent le cadavre d'Eleuthérius, et le rapportent dans la ville sur un brancard, comme le corps d'un martyr. Ménas marche contre eux; il se livre un sanglant combat au milieu de la ville ; le lieutenant est accablé par le nombre. Deux basiliques, deux portiques, le prétoire du comte d'Orient sont détruits par les flammes. Le comte s'enfuit : Ménas est pris, mutilé, traîné par les rues, pendu à une statue de bronze au milieu de la place publique, enfin jeté hors de la ville, et réduit en cendres. La rage étoit épuisée, et la crainte du châtiment avoit succédé à la fureur, lorsque le comte Irénée, natif d'Antioche, arriva avec des ordres sévères. Tout trembla devant lui ; et la punition des coupables n'excita plus que la terreur.

Theoph. p. 128. Cedr. p. 359. Malela, p. 59.

A mesure que l'ignorance s'établissoit, l'imposture en tout genre prenoit crédit, et le nombre des dupes se multiplioit. Un alchimiste, nommé Jean, de la ville

d'Amide, se fit estimer dans Antioche comme un adepte du premier ordre qui avoit trouvé la transmutation des métaux. Il fit accroire aux orfèvres de la ville que quelques morceaux d'or qu'il leur montra étoient de sa composition, et qu'il s'étoit fait un grand trésor. Par cet artifice grossier, il trompa une infinité de personnes en leur vendant de faux or. Sa renommée parvint aux oreilles de l'empereur, qui voulut voir ce rare personnage. Jean lui fit présent d'une bride toute d'or, et semée de pierres précieuses. Mais, peu de temps après, l'empereur, ayant reconnu la supercherie de ce charlatan, le relégua à Pétra en Arabie, où il mourut de misère, maladie inévitable à ces hommes merveilleux.

Les Huns et les Goths avoient souvent porté l'alarme jusqu'aux portes de Constantinople. Les Bulgares ne paroissoient pas moins à redouter. Les environs de la capitale de l'empire étoient peuplés de bourgs et de maisons de plaisance remplies de richesses. Afin de les mettre à couvert des incursions des barbares, Anastase fit construire une muraille qui, s'étendant du Pont-Euxin à la Propontide, jusqu'au midi de Sélymbrie, dans la longueur de dix-huit lieues, fermoit tout l'espace compris entre les deux mers et le Bosphore. Elle étoit éloignée de douze ou treize lieues de Constantinople, et avoit partout vingt pieds de largeur. Cet ouvrage, monument de la grandeur et de la foiblesse romaine, étoit flanqué de tours qui communiquoient les unes aux autres. Justinien fit dans la suite boucher ces communications, afin que, si les ennemis pénétroient dans l'enceinte, chaque tour devînt une forteresse qu'il faudroit forcer séparément.

Proc. ædif. l. 4, c. 9. Evag. l. 3, c. 38. Zon. p. 58. Chron. Alex. Suid. voce Ἀναστάσιος. Gyl. de Constant. l. 1, c. 21.

On peut rapporter au même temps la conversion des Immirènes, peuple d'Arabie sujet des Perses. Suivant une ancienne tradition, c'étoit dans l'origine une peuplade d'Israélites que la reine de Saba avoit amenés

Theod. lect. l. 2. Niceph. Cal. l. 16, c. 37.

avec elle à son retour dans ses états; mais ils étoient devenus idolâtres. On ignore de qui et à quelle occasion ils reçurent, sous le règne d'Anastase, la lumière de l'Evangile. Peut-être furent-ils instruits par les Homérites leurs voisins, qui, depuis plus de cent soixante ans, avoient embrassé la foi chrétienne. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Anastase pour lui demander un évêque.

An. 508.

Proc. bel. pers. l. 1, c. 10, 16.
Evag. l. 3, c. 43.
Marc. chr.
Theoph. p. 138.
Cedr. p. 361.
Anast. p. 55.
Malela, p. 44.
Till. vie d'Euphème, art. 12.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 319.

L'empereur Léon avoit refusé à Pérose de se joindre à lui pour garder le passage de Derbent, nommé alors les portes Caspiennes. Ambasuc, chef d'une horde des Huns, s'en empara. Ce prince, ami de l'empereur et de l'empire, se voyant dans une extrême vieillesse, offrit de vendre aux Romains ce défilé important. Mais Anastase, considérant la difficulté d'entretenir une garnison dans un lieu désert et stérile, séparé du territoire de l'empire, le remercia de sa bienveillance, et n'accepta point ses offres. Ambasuc étant mort peu de temps après, ses fils furent chassés par Cabade, qui se remit en possession du défilé. Le refus d'Anastase fut loué pour lors comme l'effet d'une sage politique. On le blâma sept ans après comme un défaut de prévoyance. Les Huns Sabirs ayant forcé le passage, vinrent piller l'Arménie, la Cappadoce, la Galatie et le Pont; pénétrèrent jusqu'à la ville d'Euchaïtes, et aux frontières de Lycaonie, et s'en retournèrent chargés de butin. L'empereur, qui n'avoit pas pris les précautions nécessaires pour empêcher ces ravages, eut au moins le soin de soulager par ses libéralités ceux qui en avoient le plus souffert. On environna de murailles les bourgs les plus considérables de la Cappadoce; on y construisit des forteresses, et ces provinces furent exemptées d'impositions pour trois ans. Ce fut à l'occasion de cette course des Huns qu'Euphémius, exilé à Euchaïtes, se sauva de ce lieu, et alla mourir à Ancyre. Son successeur Macédonius, exilé dans cette même ville, comme nous le

dirons dans la suite, se retira pour lors à Gangres, où peu de temps après il finit aussi ses jours. On soupçonna l'empereur de les avoir fait périr l'un et l'autre.

La défaite de Sabinien irritoit Anastase. Il différa cependant sa vengeance pendant trois ans, jusqu'à ce qu'il vît les troupes de Théodoric occupées contre les François. Alors il envoya sur les côtes d'Italie une flotte de deux cents voiles commandée par Romain, comte des domestiques, et par Rustique, capitaine de la garde. Huit mille soldats débarquèrent en Calabre, ravagèrent tout le pays jusqu'à Tarente, qu'ils attaquèrent inutilement. Après cette expédition, plus convenable à des pirates qu'à des Romains, ils repassèrent la mer. Théodoric, pour mettre hors d'insulte les côtes de la mer Adriatique, employa le reste de cette année et le commencement de la suivante à faire construire mille bâtimens légers, également propres à la guerre et au transport; et il leur donna ordre de se rendre le treizième d'août dans le port de Ravenne. Ces precautions arrêtèrent l'empereur qui se préparoit à une nouvelle descente.

Jorn. succes. Marc. chr.

Mais, pour piquer la jalousie de Théodoric, en relevant son rival, il affecta de combler d'honneurs Clovis, seul capable de balancer la puissance du roi d'Italie. Il lui envoya le brevet de consul, avec le manteau consulaire. Il lui fit encore présent d'une tunique de pourpre, et d'une couronne d'or enrichie de pierreries. C'étoit un consulat honoraire, et quelques critiques pensent même qu'il ne faut entendre ici que le titre de patrice, dont les empereurs prétendoient honorer les rois étrangers, et que Grégoire de Tours aura confondu avec le consulat. Quoi qu'il en soit, ces honneurs ne prouvent en aucune manière que Clovis reconnut la souveraineté des empereurs; mais seulement qu'Anastase cherchoit à s'attacher ce conquérant pour tenir en échec Théodoric. Le roi des François reçut ces présens à Tours, dans l'église de Saint-Martin, avec beaucoup de solennité,

Greg. Tur. l. 2, c. 38, et ibi Ruinart. Aimoin. l. 1, c. 22. Sigeb. chr. Sigon. imp. occid. l. 16. Vales. rerum franc. l. 6. Pagi ad Baron. Mém. acad. t. 20, p. 174.

et prit dans la suite le titre de consul et celui d'Auguste. Ces noms étoient agréables à ses nouveaux sujets, qui avoient été si long-temps soumis à l'empire. Il envoya la couronne à Rome pour être placée dans la basilique de Saint-Pierre, non pas comme un hommage qu'il faisoit de sa puissance au pape, ainsi que l'ont ridiculement avancé des auteurs ultramontains, mais comme un témoignage de sa dévotion pour le prince des apôtres. Quelques-uns reculent de deux ans le consulat de Clovis. Ce qui rend cette date incertaine, c'est que ces consulats honoraires ne sont point marqués dans les fastes; ce n'étoit qu'un titre sans fonction, qui n'étoit point notifié aux sujets de l'empire.

An. 509, 510, 511. *Marcel. chr. Theoph. p.* 142. *Oriens christ. t.* 2, *p.* 796.

Les incendies faisoient beaucoup de ravage à Constantinople. Il y en eut deux considérables dans les deux années 509 et 510. Le second fut si violent, qu'une statue de bronze, dans la place du Stratége, se trouva fondue en partie. Anastase fit mettre à sec et nettoyer le port de Julien, que les amas de vase avoient presque comblé. Apion, qui avoit rendu de si bons services à l'empire pendant le siége d'Amide, encourut la disgrâce de l'empereur, et fut ordonné malgré lui évêque de Nicée. On regarda dans la suite cette ordination comme nulle. Justin, étant parvenu à l'empire, et ayant rappelé ceux qu'Anastase avoit injustement exilés, fit revenir Apion à la cour; et, connoissant sa capacité et sa droiture, il le nomma préfet du prétoire. Le perfide Constantin avoit été fait prêtre; l'empereur, qui renversoit toute la discipline ecclésiastique, ne le crut pas encore assez enchaîné par la prêtrise : pour l'exclure plus irrévocablement de tout emploi civil ou militaire, et comme pour aggraver sa punition, il le fit sacrer évêque de Laodicée. Justin, dès son arrivée à l'empire, chassa de cette église cet indigne prélat, qui, conservant toujours son caractère de traître, s'étoit vendu aux sectateurs d'Eutychès.

Pendant l'année 512 le ciel parut souvent embrasé du côté du nord ; c'étoient sans doute des aurores boréales. On marque en cette année une éclipse de soleil le 29 de janvier. Mais un événement plus intéressant pour l'empire, ce fut l'établissement des Hérules fugitifs sur les terres des Romains. Pour expliquer à quelle occasion l'empereur leur donna un asile, je suivrai le récit de Procope, préférablement à celui de Paul diacre, qui, selon sa coutume, débite ici beaucoup de fables. Les Hérules, qui étoient demeurés en Germanie, avoient acquis une grande puissance dans cette vaste contrée. Ils avoient vaincu et rendus tributaires les Lombards et tous les peuples voisins. Enfin, faute d'ennemis, ils furent obligés de poser les armes. Mais ils ne purent long-temps supporter le repos, qui leur sembloit une sorte de léthargie. Au bout de trois ans, la nation éclata en murmures, et bientôt en invectives contre son roi, nommé Rodolphe. Les rois des Hérules n'en avoient guère que le nom : ils étoient absolus dans la guerre, mais très-peu respectés dans la paix ; il falloit qu'ils reçussent à leur table tous ceux qui vouloient manger avec eux, et qu'ils essuyassent les emportemens de leur ivresse. Un prince à table n'étoit plus qu'un convive, qu'on pouvoit insulter impunément. C'étoit là que les Hérules outrageoient Rodolphe. Ce n'étoit, à les entendre, qu'un lâche, un efféminé, qui laissoit abâtardir leur courage. Rodolphe, piqué au vif de ces reproches, résolut de faire la guerre sans avoir d'ennemis. La nation des Hérules n'étoit pas assez civilisée pour se ménager ces prétextes que les nations polies ont toujours sous la main pour justifier une guerre injuste. Ils avoient la bonne foi d'être ouvertement déraisonnables. Rodolphe n'avoit aucun sujet de se plaindre des Lombards, qui remplissoient fidèlement les conditions du traité. Toutefois il se prépara à les aller attaquer dans leur pays. Les Lombards, informés de ces dispositions, lui firent demander humblement pour

An. 512.

Marc. chr. Proc. bel. goth. l. 2, c. 14. Paul. diac. de gestis lang. l. 1, c. 20. Till. Anastase, art. 22.

quelle raison il vouloit leur faire la guerre : *Si l'on peut*, disoient-ils, *nous convaincre d'avoir soustrait quelque portion du tribut que nous devons payer, nous sommes prêts à satisfaire avec usure : si le tribut vous semble trop léger, nous consentirons à l'augmenter.* Rodolphe ne répondit que par des menaces, et marcha vers la frontière. Une seconde députation ne fut pas mieux écoutée. Enfin, pour la troisième fois, ils dirent au roi des Hérules *que, puisqu'il venoit les attaquer sans aucun prétexte, ils alloient à regret prendre les armes pour se défendre ; qu'ils s'en rapportoient au jugement de Dieu, qui peut donner à la plus légère vapeur assez de force pour abattre toute la puissance des hommes ; que sa justice décideroit de la victoire.* Ces paroles n'excitèrent que la risée. Les deux armées se rangent en bataille. Les Hérules, fiers de leurs succès passés et de la supériorité de leurs forces, marchent aux ennemis avec mépris : ils sont enfoncés, taillés en pièces ; leur roi est tué ; il n'en échappe à l'épée des vainqueurs qu'un très-petit nombre.

Une si grande perte les mit hors d'état de se maintenir en possession du pays dont ils s'étoient emparés. Ils l'abandonnèrent ; et, traînant avec eux leurs femmes et leurs enfans, après s'être arrêtés quelque temps dans la contrée qu'avoient habitée les Ruges, comme ils n'y trouvoient qu'une solitude inculte, pressés par la faim, ils s'approchèrent des Gépides. Ceux-ci les souffrirent d'abord dans leur voisinage ; ils les reçurent même sur leurs terres. Mais, bientôt la compassion se tournant en mépris, ces hôtes barbares devinrent des maîtres cruels, et leur firent éprouver les traitemens les plus inhumains, enlevant leurs troupeaux, abusant de leurs femmes, et aggravant leur infortune par les outrages. Les Hérules, aussi impatiens dans l'esclavage qu'ils avoient été insolens dans la prospérité, passèrent le Danube, et cherchèrent un refuge sur les frontières des

Romains. Ils y trouvèrent de l'humanité; mais il falloit que ce peuple féroce fût accablé, ou qu'il accablât les autres. Dès qu'ils eurent commencé à respirer, ils revinrent à leur insolence naturelle. Pour arrêter leurs excès, Anastase fut obligé d'envoyer contre eux une armée. Les Romains les défirent, et en tuèrent un grand nombre. Ils pouvoient détruire la nation entière; mais ceux qui avoient échappé au carnage vinrent se jeter aux pieds des généraux, demandant grâce, et promettant de servir désormais fidèlement l'empire. Anastase en eut pitié : il leur accorda la vie et un territoire près du Danube. Ils ne tinrent pas parole, et jamais ils ne furent d'aucun secours aux Romains. Nous verrons, sous le règne de Justinien, des traits de leur perfidie.

La sécheresse et les sauterelles désoloient la Palestine. Ces fléaux en produisirent deux autres, la famine et la peste; ce qui dura pendant cinq années, jusqu'à la fin du règne d'Anastase. L'empereur, informé du malheureux état de cette province, la déchargea des impôts. Mais, par le conseil de ses ministres, il en rejeta le fardeau sur les provinces voisines. Elles n'étoient guère moins misérables. Le fameux solitaire saint Sabas se trouvoit à Constantinople pour les affaires de l'Eglise. Il courut implorer la justice de l'empereur, et lui représenta si vivement la misère des peuples, qu'Anastase en fut touché, et paroissoit disposé à porter lui-même la perte des impositions qu'il remettoit à la Palestine. Mais Marin, son principal ministre, homme dur et impitoyable, fit échouer ce bon dessein, en disant que ceux qui trouvoient ces impôts trop onéreux étoient autant de nestoriens. Ce nom seul faisoit horreur au foible Anastase, infatué des erreurs d'Eutychès. L'imputation de nestorianisme étoit pour les méchans un moyen sûr de noircir dans son esprit la vertu même. Dès-lors il ne voulut plus entendre parler d'adoucissement. Sabas menaça Marin de la justice divine. Le ministre n'en tint

An. 513.
Surius in sto. Saba. 5e dec.
Baronius.
Fleury, hist. ecclés. l. 31, *art.* 13.

compte; mais, peu de temps après, le peuple, indigné de la violence avec laquelle son zèle politique faisoit triompher le parti d'Eutychès, se souleva, pilla ses biens, brûla sa maison, et lui auroit ôté la vie, s'il ne se fût dérobé par la fuite à la fureur des séditieux.

An. 514. On commença pour lors à violer les plus saintes maximes de la morale chrétienne pour soutenir la foi catholique; on vit un faux zèle combattre l'hérésie par la rébellion : premier exemple de ces guerres criminelles où une orthodoxie meurtrière consacre ses fureurs à la religion qui la désavoue, et prétend défendre la cause de Dieu en se révoltant contre Dieu même, dont les princes, quoique impies et hérétiques, sont les lieutenans dans la sphère des choses temporelles. L'Eglise, née sous le glaive des persécutions, avoit appris, dès le berceau, à demeurer soumise aux puissances légitimes qui s'efforçoient de la détruire. Pendant la tyrannie de l'arianisme, sous le règne sanguinaire de l'idolâtrie renaissante, elle avoit respecté l'autorité de Constance, de Julien et de Valens. Elle venoit de souffrir sans murmure les caprices de Zénon. Mais l'ignorance, effaçant peu à peu les maximes de l'Evangile, Vitalien trouva soixante mille hommes disposés à croire sur sa parole qu'ils devoient en conscience prendre les armes contre un prince qui favorisoit l'erreur. Pour développer les causes de cette guerre, il est à propos de mettre sous les yeux du lecteur la conduite qu'avoit jusqu'alors tenue Anastase au sujet de la religion.

Evag. l. 3, c. 31, 32. Theoph. p. 122, 123. Anast. p. 49. Cedr. p. 358. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 47. Till. vie de Macéd. art. 6, 10.

Après l'injuste déposition d'Euphémius, Macédonius avoit été placé sur le siége de Constantinople. Quoiqu'il fût attaché à la doctrine de l'Eglise, et qu'il fît profession de respecter le concile de Chalcédoine, il avoit souscrit l'hénotique de Zénon, n'y voyant rien qui blessât directement la foi catholique. Cette molle complaisance ne put lui sauver la disgrâce du prince. C'étoit entre ses mains qu'Euphémius avoit déposé la protesta-

tion par laquelle Anastase, avant que de recevoir le diadème, s'étoit engagé à maintenir les décisions du concile. Dès que Macédonius fut patriarche, l'empereur lui redemanda cet acte, qu'il démentoit par sa conduite. Ce prince alléguoit pour prétexte qu'un écrit de cette nature déshonoroit la majesté impériale. Le refus constant du prélat piqua vivement l'empereur, qui n'avoit apparemment consenti à l'élévation de Macédonius que dans l'espérance de retirer plus aisément de ses mains une pièce si importante. Cependant Anastase dissimula sa haine pendant quelque temps. Il parut même savoir gré au patriarche des démarches qu'il faisoit pour réunir les esprits; mais il ne se rapprochoit pas lui-même de la communion du saint-siége. En vain le pape Anastase II, successeur de Gélase, le pressoit de se réconcilier avec l'église romaine, en abandonnant l'hénotique de Zénon, et en condamnant la mémoire d'Acace. Symmaque, qui avoit succédé au pape Anastase, ne fut pas plus heureux : l'empereur ne répondit à ses lettres que par des reproches; et, pour témoigner le mépris qu'il faisoit de ses remontrances, il envoya dans les villes de l'Orient des ordres sévères contre les orthodoxes qui refusoient de communiquer avec les sectateurs d'Eutychès. Il empêcha Macédonius d'adresser au pape une lettre synodique pour marque de communion; et Pallade, patriarche d'Antioche, étant mort, il fit nommer Flavien, qu'il croyoit favorable à l'hérésie; mais il y fut trompé.

La guerre de Perse suspendit pour quelque temps les mauvais desseins d'Anastase. Dès qu'elle fut terminée, il ne s'occupa plus que de celle qu'il faisoit à l'Eglise. Bien différent de Théodoric, qui, tout arien qu'il étoit, protégeoit les catholiques, et savoit tellement contenir une secte naturellement impérieuse, qu'aucune dispute de religion ne troubla la paix de ses états, Anastase entre-

Theod. lect. l. 2. Theoph. p. 128. Anast. p. 50. Zon. p. 56. Cedr. p. 359. Fleury, hist. ecclés. l. 30, art. 56.

prenoit de forcer les consciences; il attisoit le feu de la division en mettant en place des esprits turbulens; et ce prince, qui ne pensoit que d'après ses ministres et ses favoris, prétendoit à force de mauvais traitemens contraindre les autres hommes à penser d'après lui. Comme il joignoit les erreurs de Manès à celles d'Eutychès, il fit peindre dans la chappelle de son palais quelques-unes de ces figures bizarres et monstrueuses qu'on voit encore aujourd'hui sur les pierres nommées *abraxas*, et qui ne sont que des allégories extravagantes inventées par les gnostiques, et renouvelées par les manichéens. Ces peintures soulevèrent le peuple, accoutumé à ne voir dans les églises que des images édifiantes. Tout étoit en trouble à Constantinople. Les hérétiques, fiers de la faveur du prince, insultoient les catholiques dans leurs assemblées : les catholiques se défendoient avec animosité. Les empereurs avoient jusqu'alors assisté à l'office de l'église et aux processions publiques sans autres gardes que leur majesté même, soutenue du respect qu'inspire la religion. Anastase, craignant pour sa personne, se fit escorter par le préfet, à la tête de ses gardes; et cette précaution, qui révolta d'abord les esprits, passa en coutume, et fut observée par ses successeurs. Pour accroître encore l'agitation et le tumulte, il fit venir à Constantinople Xénaïas le manichéen, que Pierre le Foulon avoit fait évêque d'Hiéraple, et qui soulevoit toute la Syrie contre le patriarche Flavien. L'empereur comptoit beaucoup sur l'audace de ce furieux. Mais son arrivée révolta tellement le clergé, les moines et le peuple entier, qu'on fut obligé, peu de jours après, de le faire secrètement évader. Il n'étoit pas difficile à l'empereur de trouver des prélats courtisans; mais il lui fut impossible de faire plier Macédonius. Il résolut de s'en défaire. On suborna pour l'assassiner un scélérat nommé Acholius, qui manqua son coup, et

fut découvert. Le patriarche, loin de poursuivre la vengeance de ce crime, prit le criminel sous sa protection, et se chargea de le faire subsister à ses dépens.

Cet héroïsme évangélique ne toucha point l'empereur. Il continua de chercher les moyens de perdre Macédonius. Il avoit entrepris d'anéantir le concile de Chalcédoine. Flavien d'Antioche déguisoit ses sentimens par une lâche complaisance; Jean Nicéote, patriarche d'Alexandrie, prélat violent et séditieux, étoit hautement déclaré pour l'hérésie; il promettoit même à l'empereur deux mille livres d'or, s'il venoit à bout de faire généralement condamner le concile. Anastase ne trouvoit de résistance ouverte que de la part de Macédonius. Pour lui en marquer son ressentiment, il ôta le droit d'asile à son église, et le transféra aux églises des hérétiques. Mais ce qui fortifia le parti d'Eutychès, fut l'arrivée des moines de Syrie, qui vinrent à Constantinople à dessein d'en chasser le patriarche. Ils avoient pour chef un moine audacieux et turbulent, nommé Sévère, qui fit un grand rôle dans ces troubles. Il étoit de Sozopolis en Pisidie, et avoit exercé à Béryte la profession d'avocat : païen de naissance il le fut toujours dans le cœur, et n'embrassa en apparence la religion chrétienne que pour éviter le châtiment qu'il avoit mérité par ses crimes; il se fit moine, et fut chassé du monastère à cause de son opiniâtreté à défendre les erreurs d'Eutychès. S'étant retiré à Alexandrie, il devint secrétaire de Pierre Mongus, et troubla toute la ville, semant la division entre les hérétiques mêmes; ce qui produisit de sanglantes querelles. Enfin les magistrats voulant faire arrêter ce perturbateur, il prit la fuite, et se rendit à Constantinople à la tête de deux cents moines animés comme lui d'un zèle furieux et meurtrier. L'empereur les reçut avec joie, comme un renfort propre à servir ses desseins. Mais peu de jours après on vit arriver de Palestine un essaim de moines orthodoxes aussi

Evag. l. 3, c. 33. Theod. lect. l. 2. Liberat. c. 18. Theoph. p. 130, 132, 134. Anast. p. 5, 51. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 10, 11.

nombreux, qui venoient pour combattre le parti de Sévère, et pour secourir Macédonius : si le patriarche eût été aussi violent que ses ennemis, Constantinople seroit devenue le théâtre d'une guerre civile.

Theoph. p. 132, 133, 134, 135, 136. *Theod. lect. l.* 2. *Marcel. chr. Evag. l.* 3, *c.* 31, 32, 34. *Cedr. p.* 359, 360. *Vict. Tun. Liberat. c.* 19. *Zon. t.* 2, *p.* 55, 56. *Chron. Alex. Niceph. Cal. l.* 16, *c.* 26. *Manas. p.* 62. *Anast. p.* 51, 52, 53. *Hist. miscel. l.* 15. *Malela, p.* 44, 45. *Baronius. Fleury, hist. ecclés. l.* 31, *art.* 11, 13, 19. *Till. Macédonius, art.* 11, 13, 14.

Les esprits s'aigrissoient de plus en plus. Les schismatiques, au milieu de l'office divin, mêloient aux prières de l'Eglise des paroles qui renfermoient le venin de leur hérésie ; et les catholiques, irrités, voulant leur imposer silence, éclatoient en injures, et s'échappoient à des violences qui augmentoient le tumulte. Enfin le peuple, indigné des affronts dont on accabloit le patriarche, s'assembla en foule autour du palais. Tout retentissoit d'invectives atroces contre l'empereur ; on l'appeloit manichéen, tyran indigne de régner. Anastase, effrayé, fit fermer les portes, et donna ordre de lui tenir un vaisseau prêt pour le transporter en Asie. Il avoit juré la veille qu'il ne verroit plus Macédonius. Dans l'épouvante où il étoit, il le manda, et le prélat vint au palais au travers des applaudissemens du peuple et des soldats mêmes, qui l'encourageoient et le combloient de bénédictions. Il parla avec fermeté à l'empereur, lui reprochant d'être ennemi de l'Eglise ; le prince, abattu par la crainte, feignit d'être touché de ses reproches, et promit de rétablir la paix. Ce n'étoit pas son intention ; peu de temps après, il mit entre les mains du patriarche une profession de foi captieuse et insuffisante, à laquelle Macédonius se laissa tromper ; ce qui jeta l'alarme parmi les catholiques ; et le prélat fut obligé de se justifier publiquement en protestant de son attachement au concile de Chalcédoine. Ce concile étoit le fléau des partisans d'Eutychès et de Dioscore. Anastase voulut se saisir des actes originaux déposés dans le trésor de l'église de Constantinople. Céler, maître des offices, alla les demander de la part de l'empereur ; et comme, sur le refus du prélat, il menaçoit de les enlever de force, Macédonius, après avoir enveloppé ce sacré dépôt, le scella

de son sceau, et le plaça sur l'autel, le mettant ainsi sous la garde de Dieu même. Céler n'osa y porter la main; mais l'eunuque Calépodius, économe de l'église, les enleva la nuit suivante, et les porta à l'empereur, qui les mit en pièces et les jeta au feu. Croyant avoir détruit ce monument redoutable à l'hérésie, il ne songea plus qu'à se défaire de Macédonius. Deux imposteurs subornés accusèrent le prélat de crimes infâmes. Ce fut en vain que l'accusé confondit la calomnie en prouvant qu'il étoit eunuque. Le peuple, le sénat, l'impératrice Ariadne, s'intéressoient vivement pour le patriarche, à cause de la pureté de sa foi, et de la sainteté de ses mœurs. Mais nulle considération ne put arrêter Anastase. Comme il craignoit la sédition, il le fit enlever pendant la nuit, et conduire à Euchaïtes, où étoit son prédécesseur Euphémius.

Timothée, trésorier de l'église, fut placé le lendemain sur le siége de Constantinople. C'étoit un prêtre décrié pour ses débauches, qui lui avoient même attiré des surnoms infâmes, mais d'un caractère très-propre à s'élever dans des temps de trouble. Sans foi comme sans honneur, tantôt il admettoit, tantôt il rejetoit le concile de Chalcédoine, et nioit hardiment, selon ses intérêts présens, qu'il eût jamais fait l'un ou l'autre. La plupart des ecclésiastiques orthodoxes ou prirent la fuite, ou furent jetés dans les prisons. On fit le procès à Macédonius déjà exilé; il fut condamné sans être entendu, par les évêques courtisans, tout à la fois accusateurs, témoins et juges. Plusieurs prélats de l'Orient, la meilleure partie du clergé, des moines et du peuple de Constantinople, lui demeurèrent attachés. Timothée en fit reléguer un grand nombre dans l'Oasis. Ce patriarche impie et cruel attroupa des paysans brutaux, et, s'étant mis à leur tête, il força les monastères qui lui étoient opposés, renversa les autels, fit fondre les vases sacrés, et massacra les moines. Mais ni sa tyrannie, ni la faveur

que le prince prêtoit à ses violences, ne purent intimider les personnes les plus vertueuses de la cour. Julienne, femme d'Olybre, refusa constamment de le reconnoître, malgré ses artifices, soutenus des plus vives sollicitations de l'empereur. Pompée, neveu d'Anastase, aima mieux encourir la disgrâce de son oncle que de trahir la cause d'un prélat qu'il respectoit. On s'empressoit d'envoyer à Macédonius des soulagemens qui surpassoient ses besoins. A la cour d'Anastase, le patriarche exilé conservoit plus d'amis que n'en avoit l'empereur. Quelque temps après, Macédonius ayant été obligé, par une incursion des barbares, de quitter Euchaïtes pour se retirer à Gangres, comme il étoit près de mourir, il chargea un de ses clercs de dire à l'empereur *qu'il alloit l'attendre devant le tribunal du juge des souverains de la terre.* Macédonius respectoit l'église romaine. Pour terminer les disputes, il avoit demandé plusieurs fois à l'empereur un concile général, auquel présidât l'évêque de Rome. Néanmoins il mourut hors de la communion des papes, parce qu'il ne voulut jamais effacer des diptyques le nom d'Acace. On ne laisse pas de le compter parmi les saints.

Après la mort de ce patriarche, l'empereur croyoit ne plus trouver d'obstacle au triomphe de la doctrine d'Eutychès. Ce prince ignorant se piquoit à la fois de théologie et de bel esprit. Il entreprit de réformer les saints Evangiles, disant qu'ils avoient été composés par des gens sans lettres. Ebloui des sophismes de l'hérésie, il n'écoutoit que Timothée et les théologiens du parti, dont l'ardeur téméraire l'exposoit sans cesse à de nouveaux dangers. Le ministre Marin, et Platon, préfet de Constantinople, allèrent par son ordre à la grande église un jour de dimanche, et, montant à la tribune, ils entonnèrent une formule hérétique qui blessoit les oreilles des orthodoxes. Ceux-ci les interrompirent, et furent chargés en même temps par une troupe de soldats qui en tuèrent

plusieurs dans l'église même, et en traînèrent quelques autres dans les prisons, où on les laissa mourir de faim et de misère. Les mêmes excès se renouvelèrent peu de jours après dans l'église de Saint-Thomas, et il y eut encore plus de sang répandu. Le lendemain, jour de procession solennelle, les catholiques, aigris par les cruautés qu'on venoit d'exercer contre eux, se rendent en foule dans le Cirque; et tandis que les ecclésiastiques, les enfans et les femmes y chantent des prières conformes à l'ancienne liturgie; les autres se dispersent dans la ville, massacrent les moines que Sévère avoit amenés, et, de concert avec les soldats, portent au milieu du Cirque toutes les enseignes militaires, comme pour établir en ce lieu le camp de la religion. La psalmodie se change en clameurs séditieuses; on charge de malédiction Anastase : les uns demandent pour empereur Aréobinde, les autres Vitalien. On abat les statues du prince. Céler et Patrice se présentent pour apaiser le peuple : une grêle de pierres les met en fuite. On pille la maison de Marin, on la brûle ainsi que celle de Platon. On trouva dans la première un moine chéri de l'empereur; après qu'on l'eut égorgé, on promena sa tête au bout d'une pique, en criant : *Voilà l'ennemi de la Trinité.* On poignarda une religieuse, parce qu'elle étoit en crédit auprès du prince. Ces deux cadavres, liés ensemble. furent traînés par les rues et réduits en cendres. Marin et Platon auroient éprouvé les mêmes effets de la rage populaire, s'ils eussent été découverts. On cherchoit Aréobinde pour le proclamer empereur; mais ce sage officier avoit passé le Bosphore dès le commencement du tumulte.

Après toutes ces violences, la multitude, teinte de sang, se rassemble dans le Cirque; ils se rangent en procession et marchent au palais, portant des croix et le livre des Evangiles, et chantant les prières catholiques. Ils les interrompent bientôt pour demander à grands cris qu'on leur livre Marin et Platon, auteurs de tous ces maux :

ils vont, disent-ils, les faire dévorer par les bêtes. Heureusement l'empereur, pour se dérober à cette fougue impétueuse, s'étoit allé cacher dans le faubourg de Blaquernes, où sa femme Ariadne l'accabloit de reproches. La révolte dura trois jours, pendant lesquels le Cirque offroit le spectacle d'une dévotion rebelle et fanatique, des croix et des enseignes, des litanies et des cris séditieux. Enfin, la fureur se ralentissant peu à peu, Anastase hasarda de se montrer au peuple sans aucune marque de sa dignité, dans une contenance humble et suppliante. Il fit crier par un héraut qu'il étoit prêt à déposer le diadème. Dès qu'il parut sur les degrés du Cirque, il se fit un grand silence; alors, élevant sa voix : *Si vous ne pouvez,* dit-il, *voir la couronne sur ma tête, ce n'est pas sans doute que vous prétendiez vivre sans empereur : choisissez-en un autre. Fasse le ciel qu'il soit plus heureux ! du moins n'aura-t-il pas un plus sincère désir que vous le soyez vous-mêmes.* Ces paroles entrecoupées de sanglots touchèrent le peuple : ceux qui auparavant ne parloient que de le mettre en pièces versent des larmes avec lui, et le prient de reprendre le diadème. Il leur proteste de son côté, avec serment, qu'il ne les troublera plus ni dans leur culte ni dans leurs dogmes. Toute cette multitude se sépara satisfaite de ces promesses, qu'Anastase ne pouvoit accomplir tant qu'il auroit un ministre tel que Marin, et des directeurs de conscience tels que Sévère, Timothée et Jean d'Alexandrie. Les jours suivans furent employés à la recherche des chefs de la sédition. On en fit mourir un grand nombre; le peuple, qui avoit secondé leur rage avec tant de chaleur, assista froidement à leur supplice, et n'en remporta qu'une impression de terreur.

Il ne tint pas à Sévère qu'une scène si affreuse ne se renouvelât dans la ville d'Antioche. Le patriarche Flavien avoit usé d'artifice pour sauver sa foi sans s'attirer la persécution. Sa politique fut inutile. Le furieux Sé-

vère, qui vouloit dominer en Syrie, où il avoit autrefois essuyé des affronts bien mérités, persuada au prince que Flavien étoit un ennemi caché. Il arma contre le prélat la même espèce de soldats qu'il avoit employés à Constantinople contre Macédonius. On vit arriver à Antioche Xénaïas, suivi d'une foule de moines schismatiques, qui menaçoient Flavien des dernières violences, s'il ne prononçoit anathème contre le concile et contre la lettre du pape Léon. D'autres moines, zélés pour Flavien et pour la doctrine catholique, accoururent aussi dans le dessein de s'opposer aux ennemis du prélat. La ville fut bientôt embrasée du feu d'une guerre civile. On tua, on jeta dans l'Oronte un grand nombre de schismatiques. Il fut aisé à Sévère de faire passer Flavien pour auteur de la sédition. L'empereur envoya ordre de le chasser, et de le conduire à Pétra en Arabie, et avec lui plusieurs évêques, des ecclésiastiques et des moines, qui sortirent de la ville chargés de fers. Sévère fut installé en sa place, et devint le tyran de l'église de Syrie. Il y eut cependant des évêques qui refusèrent d'accepter ces lettres synodiques; et il s'en trouva deux assez hardis pour lui faire signifier une sentence d'excommunication. C'étoit Côme d'Epiphanée, et Sévérien d'Aréthuse. Un diacre, déguisé en femme, mit la sentence entre les mains de Sévère, et s'échappa au travers de la foule avant que le nouveau patriarche pût savoir ce qu'on lui présentoit. Anastase, informé de cette hardiesse, ordonna au gouverneur de Phénicie, nommé Asiaticus, de chasser de leurs siéges Côme et Sévérien. Mais cet officier lui ayant mandé que ces deux prélats avoient beaucoup de partisans, et que, pour exécuter ses ordres, il faudroit tirer l'épée, Anastase lui récrivit de n'en rien faire; et ce fut alors qu'il leur dit cette parole mémorable, qui lui feroit grand honneur, s'il y eût été plus fidèle, mais qui devenoit ridicule dans sa bouche: *Je croirois payer trop cher*

le succès de l'affaire la plus importante, s'il en coûtoit à mes sujets une goutte de sang.

Sévère, en possession du siége d'Antioche, voulut faire des conquêtes au parti d'Eutychès jusque chez les barbares. Cabade, roi de Perse, d'abord persécuteur du christianisme, après avoir versé beaucoup de sang, avoit enfin reconnu que les vrais chrétiens sont les plus fidèles sujets des princes même qui suivent une autre croyance. Il avoit donné dans ses états liberté de religion. Alamondare, le plus puissant des rois sarrasins sujets de la Perse, s'étoit fait instruire des principes du christianisme; et, ayant trouvé cette religion plus raisonnable que celle de ses pères, il avoit reçu le baptême. Sévère se fit un point d'honneur de gaguer à sa secte un guerrier dont le nom faisoit trembler la Syrie et la Phénicie. Il lui envoya deux évêques pour lui inspirer les erreurs d'Eutychès, dont la principale consistoit à ne reconnoître en Jésus-Christ qu'une seule nature; la nature divine, à laquelle devoient s'attribuer la naissance, les souffrances et la mort du fils de Dieu. Le Sarrasin, après les avoir écoutés, leur promit de se décider le lendemain. Pendant la seconde entrevue, un de ses officiers étant venu lui dire un mot à l'oreille, il feignit de tomber tout à coup dans une profonde tristesse: et comme les prélats lui en demandoient respectueusement la cause: *Hélas!* leur dit-il, *j'apprends que l'archange Michel vient de mourir.* Les prélats lui représentant pour le consoler, qu'on le trompoit, et qu'un ange étoit immortel de sa nature: *Et quoi!* leur répliqua-t-il, *vous voulez bien me persuader que la nature divine a subi la mort!* Cette brusque réfutation, appuyée d'un regard et d'un ton militaire, déconcerta les deux convertisseurs. Ils prirent sur-le-champ congé d'un prince aussi expéditif dans les discussions théologiques que dans ses incursions guerrières.

Le parti d'Eutychès reçut à Jérusalem un autre affront, qui lui fut beaucoup plus sensible. L'empereur s'efforçoit depuis long-temps de gagner Elie, patriarche de cette ville. Irrité de sa résistance, il avoit enfin résolu de le chasser de son siége; mais le saint solitaire Sabas, étant allé à Constantinople, avoit trouvé moyen d'apaiser le prince. En vain Sévère, devenu patriarche d'Antioche, essaya de surmonter la constance d'Elie. Le voyant aussi peu touché de ses menaces que de ses raisons, il eut recours à l'autorité impériale, et fit venir des soldats pour chasser Elie de Jérusalem. Sabas, à la tête de ses moines, força les soldats d'abandonner la ville. Anastase donna ordre à Olympius, duc de Palestine, de s'y transporter avec ses troupes. Elie céda à la violence, et les schismatiques mirent en sa place un nommé Jean. Sabas revient avec ses moines; il agit si puissamment sur l'esprit du nouvel évêque, qu'il le détache du parti de Sévère. L'empereur en est bientôt informé. Un de ses courtisans, nommé aussi Anastase, saisit cette occasion pour se faire donner le commandement en Palestine; il s'engage à payer à l'empereur trois cents livres d'or, s'il ne vient pas à bout de faire rentrer Jean dans la communion de Sévère. Il ne convenoit pas à la majesté impériale d'accepter de pareilles offres; mais l'empereur aimoit l'argent, et c'étoit un moyen de vendre cette place en paroissant la donner. Il révoque donc Olympius; et le nouveau commandant, arrivé à Jérusalem, commence par se saisir de la personne de Jean qu'il met en prison, en lui protestant qu'il n'en sortira qu'après avoir signé sa réunion avec Sévère. Le patriarche feint de céder à la persécution; il promet au duc d'anathématiser publiquement le concile de Chalcédoine, pourvu qu'on le mette en liberté. Deux jours après, le duc s'étant rendu à l'église pour être témoin de l'exécution de cette promesse, est fort surpris d'entendre Jean prononcer anathème contre les adversaires

Theoph. p. 131, 136. Niceph. Cal. l. 16, c. 32, 34. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 13, 20. Till. vie de Macédonius, art. 28.

du concile. Les moines assemblés en grand nombre à la suite de Sabas et de l'abbé Théodose, et soutenus de tout le peuple, font craindre une sédition pareille à celle de Constantinople. Anastase se retire couvert de confusion. A cette nouvelle, l'empereur se disposoit à exiler Jean, Sabas et Théodose. Les deux abbés lui écrivirent une lettre que nous avons encore, dans laquelle ils se plaignent de l'abus que les hérétiques font de son autorité; ils le supplient d'arrêter les violences; et, sans ménager Sévère, qu'ils représentent comme le fléau de la religion, ils protestent qu'ils ont résolu de perdre la vie, plutôt que de trahir la foi. Anastase, occupé pour lors de la guerre contre Vitalien, perdit de vue les affaires de la Palestine.

Evag. l. 3, *c.* 43. *Theoph. p.* 134, 137, 138. *Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. succes. Cedr. p.* 360, 361. *Anast. p.* 54, 55. *Zon. p.* 55. *Malela, p.* 42, 43, 44. *Niceph. Cal. l.* 16, *c.* 38. *Hist. miscel. l.* 15. *Baronius. Pagi ad Baron.*

Tel étoit l'état de l'église d'Orient lorsque Vitalien, fils de Patriciole et petit-fils d'Aspar, emporté par ce zèle aveugle qui, dans les siècles postérieurs, a causé tant de maux, entreprit de défendre la religion par les armes. Il avoit gagné le cœur des catholiques, en déclamant sans cesse contre la persécution qui leur étoit suscitée. L'exil de tant d'évêques, et surtout de Macédonius et de Flavien, fut en apparence la principale cause de sa révolte; il demandoit que ces prélats fussent rétablis dans leur siége. Quoiqu'on ait prétendu justifier ses intentions, on peut cependant soupçonner sans témérité que la religion n'étoit qu'un voile dont il couvroit son ambition; elle n'a jamais eu de plus noble emploi auprès des chefs de parti; et Vitalien devoit être tenté de profiter de l'affection que le peuple avoit fait paroître pour lui dans la sédition de Constantinople en le demandant pour empereur au lieu d'Anastase. Les habitans de la Thrace, de la Mœsie et de la petite Scythie, l'invitoient depuis long-temps à se déclarer défenseur de la foi; ils accoururent avec joie sous ses enseignes. Deux corps nombreux de Huns et de Bulgares, attirés par l'amour du pillage, se joignirent à lui; en

trois jours il assembla soixante mille hommes. C'étoit un guerrier d'une capacité médiocre; mais il eut affaire à des généraux encore moins habiles; et si l'on excepte les Bulgares et les Huns, dont la férocité naturelle aiguisoit le courage, ses troupes étoient animées par le fanatisme. Il les équipa d'abord, et les fit subsister aux dépens d'Anastase. Un convoi considérable de vivres, d'argent, d'armes et de toutes sortes de munitions, que l'empereur envoyoit aux armées de Thrace et d'Illyrie, tomba entre ses mains, et lui fut d'un grand secours.

Il marcha vers Constantinople en ravageant tout le pays. Hypace, neveu de l'empereur, vint au-devant de lui à la tête de soixante-cinq mille hommes. Cette armée fut mise en déroute. Hypace fut pris, chargé de chaînes, et enfermé par dérision dans une cage de fer, qu'on portoit à la suite des troupes victorieuses. Vitalien força la longue muraille, et vint camper à l'Hebdome. De là il étendit ses quartiers dans l'espace de sept milles, jusqu'à la Porte dorée, près du golfe de Céras, de sorte que son armée bordoit toute la base du triangle qu'occupe le terrain de Constantinople entre la Propontide et le golfe. Il y demeura huit jours, pendant lesquels Anastase ne cessa de lui faire porter par Théodore des paroles qu'il n'avoit pas dessein de tenir, quoiqu'il les confirmât par les sermens. Vitalien s'y laissa tromper, et reprit la route de Mœsie.

A peine fut-il éloigné, qu'il apprit qu'Anastase, ayant rallié ses troupes, avoit mis Cyrille à leur tête. Le nouveau général alla chercher Vitalien au fond de la Thrace. Il y eut une bataille sanglante, dont le succès fut douteux. Mais Cyrille ayant eu depuis l'avantage en plusieurs rencontres, Vitalien se retira vers le mont Hæmus; et Cyrille, croyant la campagne finie, alla se reposer à Odessus. Plongé dans les plus infâmes débauches, il ne songeoit qu'à se divertir, lorsque Vitalien, après avoir corrompu par argent les soldats qui

gardoient les portes, se rapprocha pendant la nuit, entra dans la ville avec un détachement de ses troupes, surprit et égorgea Cyrille, qu'il trouva couché entre deux femmes perdues. Les soldats de Cyrille se donnèrent à lui; il s'empara d'Odessus et d'Anchiale, fit des courses dans toute la Thrace, et jeta de nouveau l'alarme dans Constantinople.

An. 515. Les murmures du peuple qui favorisoit Vitalien intimidèrent Anastase. Il feignit de vouloir pacifier les troubles de l'Eglise. Le pape Hormisdas venoit de succéder à Symmaque; l'empereur lui écrivit une lettre datée du 28 de décembre 514, pour l'inviter à se trouver à un concile général qui se tiendroit à Héraclée, et dont il fixoit l'ouverture au premier de juillet de l'année suivante. On y devoit terminer les contestations qui divisoient l'Eglise, et juger la cause des évêques dépossédés. Ayant appris que Vitalien avoit, de son côté, député au pape, il écrivit encore à Hormisdas le 12 de janvier suivant pour lui demander sa médiation; et il lui envoya un des patrices, qu'il chargea aussi d'une lettre pour le sénat. Il prioit cette compagnie d'engager le pape à procurer la tranquillité de l'Eglise et de l'empire. Ce prince artificieux sembloit désirer ardemment la paix, qu'il troubloit lui-même par son attachement opiniâtre à l'hérésie.

Vitalien, informé des démarches d'Anastase, le connoissoit trop pour se fier à ces avances trompeuses. Sans en attendre le succès, il se mit en campagne dès le mois de mars, portant la désolation sur son passage. Une flotte qu'il avoit équipée pendant l'hiver, et qui n'étoit composée que de petites barques, accompagnoit sa marche sur la gauche, le long du rivage du Pont-Euxin et du Bosphore. Sa cavalerie vint insulter le faubourg de Syques, ravageant les environs, brûlant les villages, enlevant les habitans. Pour montrer le mépris qu'il faisoit des troupes d'Anastase, il se contentoit de dés-

armer les soldats qu'il faisoit prisonniers, et les vendoit ensuite une obole par tête. Il établit son camp près de la baie de Sosthène sur le Bosphore, à deux lieues et demie de Constantinople. Son dessein étoit de s'emparer de la ville du côté de la mer, en forçant l'entrée du port.

Anastase avoit fait venir d'Athènes le philosophe Proclus; ce n'est point le fameux platonicien dont il nous reste encore plusieurs ouvrages; il ne vivoit plus alors, étant mort vers 485. Celui dont il s'agit étoit un physicien de même nom, auquel les Grecs attribuent en cette occasion des opérations merveilleuses. Je les rapporterai sans m'en rendre garant. Il rassura d'abord l'empereur, qui avoit perdu courage, et lui conseilla de rassembler tout ce qu'il avoit de troupes dans la ville et aux environs, de les embarquer, et de faire attaquer Vitalien. S'adressant alors à Marin, qui étoit présent: *Je vous mettrai entre les mains*, lui dit-il, *de quoi anéantir la flotte ennemie.* Il se fit en même temps apporter une grande quantité de soufre vif; et après l'avoir préparé et divisé en menues parcelles: *Vous n'aurez pas besoin d'autre secours*, ajouta-t-il, *livrez le combat après le lever du soleil, et vous verrez réduire en cendres tous les vaisseaux où vos flèches porteront quelque partie de cette matière.* Marin, qui n'étoit pas homme de guerre, pria l'empereur de le faire accompagner de quelqu'un des généraux. Anastase manda Patrice le Phrygien, et Jean, qui n'est désigné que par la qualité de fils de Valériane. Il leur donna ordre de faire embarquer ce qu'on avoit assemblé de soldats, et d'aller chercher la flotte ennemie. Mais ces deux officiers, se jetant aux pieds de l'empereur, le supplièrent de les dispenser d'un emploi dont ils se reconnoissoient incapables. *Nous n'entendons rien aux combats de mer*, disoient-ils; *nous aimons mieux nous avilir nous-mêmes par cet aveu, que d'exposer par une présomption criminelle le salut du prince et de l'empire.* Cette sincérité généreuse, qui

au défaut de la capacité, est la chose du monde la plus estimable, ne fit qu'irriter l'empereur. Ce prince, qui pensoit sans doute que la commission du souverain donne le talent qu'elle exige, les chassa de sa présence avec indignation, et chargea Marin seul de l'entreprise.

Le ministre, devenu général, rassembla dans le port tous les vaisseaux et toutes les barques qui se trouvoient dispersés tant sur le golfe de Céras que sur le Bosphore et sur les côtes de la Propontide. Il les garnit de troupes, auxquelles il distribua cette matière inflammable que lui avoit donnée Proclus, et il leur enseigna la manière d'en faire usage. Vitalien, de son côté, fit embarquer les Huns et les Goths de son armée, et fit voile vers Constantinople. Marin n'étoit pas encore sorti du golfe, en sorte que les deux flottes se rencontrèrent entre le faubourg de Syques et la ville. Le combat commença sur la troisième heure du jour, et Marin fut heureux d'avoir affaire à un ennemi si peu expérimenté. Dès que Vitalien vit ses vaisseaux en feu, il prit la fuite, et regagna son camp. La plupart des barques embrasées se firent échouer au rivage de Syques. Les matelots et les soldats gagnèrent la terre; mais il n'en échappa qu'un petit nombre. On passa tout le jour à poursuivre et à massacrer ces malheureux. Vitalien décampa la nuit suivante, et fit tant de diligence, que Marin perdit l'espérance de l'atteindre le lendemain. Le vainqueur rentra dans la ville au milieu des acclamations de ses flatteurs, glorieux lui-même d'une victoire qui ne lui avoit pas coûté plus de peine qu'une promenade sur le golfe. J'ignore si cette invention de Proclus a quelque rapport au feu grégeois. Ce seroit la première fois qu'il paroîtroit dans l'histoire. On ne commença d'en faire usage que cent cinquante ans après, sous le règne de Constantin Pogonat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entroit du soufre dans la composition du feu grégeois. Les auteurs grecs disent qu'il n'étoit pas besoin de mettre

le feu à la composition de Proclus, et que le mouvement seul, joint à l'ardeur des rayons du soleil, suffisoit pour l'enflammer.

Selon Zonare, ce fut par le moyen de miroirs ardens que la flotte de Vitalien fut embrasée. Proclus en avoit fait faire d'airain, et les avoit suspendus aux murailles de Constantinople, vis-à-vis de la flotte ennemie. Ils opérèrent le même effet que ceux d'Archimède avoient autrefois produit sur la flotte romaine devant Syracuse, si l'on veut en croire des auteurs postérieurs à Archimède de quatre cents ans; car les plus anciens et les plus graves historiens n'en parlent pas. Il seroit aussi très-possible que ces prétendues inventions de Proclus fussent controuvées par les historiens grecs du moyen âge, passionnés pour le merveilleux; disposition très-voisine du mensonge. Cet événement n'est rapporté que par Zonaras et par Maléla. Ils ajoutent qu'après ce service important, Proclus demanda la permission de retourner à son école d'Athènes; qu'il refusa quatre cents livres d'or que l'empereur lui offroit pour récompense, et qu'il mourut peu de temps après.

Anchiale, sur la côte du Pont-Euxin, entre Mésembre et Apollonie, étoit la place d'armes de Vitalien. S'y étant retiré après la perte de sa flotte, il y faisoit de nouveaux préparatifs. L'empereur, encore effrayé du péril qu'il venoit de courir, résolut d'apaiser ce zélateur à quelque prix que ce fût. Il lui fit porter par des sénateurs des propositions d'accommodement. Vitalien demandoit le rappel des évêques, et un concile général, auquel le pape présideroit, pour y réformer tout ce qu'on avoit fait contre l'intérêt de l'Eglise catholique. Pour la sûreté de ces conditions il ne se contentoit pas du serment de l'empereur, il exigeoit encore celui du sénat entier, des magistrats et des principaux d'entre le peuple. Anastase, que cette défiance déshonoroit, consentoit à tout. Le traité fut conclu. Vitalien fut comblé

de présens et déclaré général des troupes de la Thrace, qu'il avoit ravagée. Hypace étoit détenu dans un château de la Mœsie. Pendant le cours de la guerre, Vitalien avoit refusé de l'échanger contre un de ses lieutenans, nommé Uranius, quoiqu'on lui offrît de retour onze cents livres d'or. La paix étant faite sans qu'Anastase, qui craignoit les incidens, eût rien stipulé en faveur de son neveu, Secondin, père d'Hypace, obtint par ses prières et par ses larmes la liberté de son fils, pour la rançon duquel Vitalien se contenta de quatre-vingt-dix livres d'or. Il alla lui-même le tirer de sa prison, et le renvoya à son oncle. Ainsi se termina cette guerre entreprise contre l'esprit du christianisme, sous prétexte de défendre la catholicité. Elle ne fut utile qu'au chef, qui fit acheter la paix. La religion, loin d'y rien gagner, perdit le mérite de la soumission et de la patience chrétienne.

Marc. chr. Vict. Tun. Ennod. paræнes. Theoph. p. 137, 138, 139. Anast. p. 54, 55. Cedr. p 360. Hist. miscel. l. 15. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 18. Sigon. imp. occid. l. 16. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 21 et suiv.

Dès que la paix fut conclue, Anastase chercha les moyens d'en éluder les conditions. Il avoit témoigné au pape Hormisdas un grand désir d'apaiser les troubles de l'Eglise, et convoqué un concile à Héraclée. Le pape lui envoya cinq légats chargés d'une réponse, dans laquelle, après avoir loué le dessein de l'empereur, il lui mandoit qu'il étoit prêt à se rendre lui-même à Constantinople, si le prince étoit vraiment résolu de réparer les maux passés, d'anathématiser les hérétiques, de recevoir le concile de Chalcédoine, et de condamner Acace. L'instruction que le pape donna à ses légats est un chef-d'œuvre de politique chrétienne : toutes leurs démarches y sont compassées, toutes leurs paroles y sont pesées avec une extrême sagesse. Théodoric se joignit au pape; et ce prince arien, mais généreux, voulut bien contribuer au rétablissement de la concorde dans l'Eglise catholique. Il envoya le préfet de Rome, nommé Agapit, pour y exhorter Anastase. Le sénat romain chargea aussi les légats d'une lettre dans laquelle il reconnoissoit la

souveraineté de l'empereur. J'en ai parlé dans l'histoire du règne de Zénon. Cette compagnie rendoit témoignage du zèle dont le saint pontife étoit animé pour la réunion. L'envoyé de Théodoric fut le seul qui ne perdit pas son temps auprès d'Anastase : il n'obtint rien pour la paix de l'Eglise ; mais il conclut un traité par lequel ce prince renonçoit à toute entreprise sur l'Italie. Le voyage des légats fut entièrement inutile. L'empereur, guidé par les conseils du patriarche Timothée, ne cherchoit qu'à regagner le peuple de Constantinople. Il y réussit en paroissant consentir à tout, excepté à la condamnation d'Acace, dont la mémoire étoit chère au peuple. On lui sut bon gré de son attachement à l'honneur de ce prélat. On blâmoit, au contraire, l'inflexibilité du pape et de ses légats. Le prince les amusa de belles paroles : il les retint jusqu'à l'été suivant, en les traitant toujours avec honneur; et, pour marquer davantage la sincérité de ses sentimens, il les fit accompagner à leur retour par Théopompe, comte des domestiques, et par Sévérien, conseiller d'état. Ces deux députés portoient au pape, de la part de l'empereur, une profession de foi très-orthodoxe; mais ils demandoient en même temps que, pour éviter le scandale, la mémoire d'Acace fût épargnée. Cette demande étoit jetée exprès pour rompre la négociation. Aussi le pape, convaincu de la duplicité d'Anastase, renvoya les députés sans rien conclure.

Une seconde légation du pape n'eut pas un plus heureux succès. Anastase, après avoir en vain tenté de corrompre les légats, les congédia, avec défense d'entrer dans aucune ville. Ayant appris qu'ils avoient répandu des protestations dans les provinces, il rompit ouvertement avec le pape; et comme on lui représentoit que, par cette conduite, il violoit le serment qu'il avoit fait à Vitalien, ce fut à cette occasion qu'il répondit que les maximes d'état dispensoient un prince de tenir sa pa-

role, fût-elle confirmée par un serment. Pour achever de gagner le peuple de Constantinople, il fonda un revenu de soixante-dix livres d'or, qui devoient être employées aux frais des enterremens, en sorte qu'il n'en coûtât rien aux particuliers. Croyant alors pouvoir lever le masque sans aucun danger, il congédia deux cents évêques, qui s'étoient déjà rendus à Héraclée pour le concile. Il fit venir à Constantinople les principaux évêques catholiques d'Illyrie. Les mauvais traitemens qu'ils y reçurent révoltèrent leurs collègues, qui, au nombre de quarante, renoncèrent à la communion de Dorothée, évêque de Thessalonique, leur métropolitain, et s'unirent au pape. Les violences recommencèrent de toutes parts. Sévère, patriarche d'Antioche, suivi d'une troupe de scélérats, attaqua un grand nombre de moines de Syrie qui étoient en chemin pour se rendre à un monastère où ils devoient délibérer sur l'état de l'Eglise. On en tua trois cent cinquante; on en blessa plusieurs; on les poursuivit jusque dans les églises où ils se refugioient. En vain ceux qui échappèrent de ce carnage portèrent leurs plaintes à l'empereur, ils en furent rebutés avec mépris. Ils s'adressèrent au pape, qui ne put leur envoyer que des consolations. C'est ainsi que ce prince, qui se vantoit d'épargner le sang des catholiques, le prodiguoit en effet par la liberté qu'il donnoit de le verser impunément.

Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 139. Evag. l. 3, c. 43. Cedr. p. 361. Malela, p. 42, 44.

Ariadne mourut au milieu de ces troubles. Quoique cette princesse fût déréglée dans ses mœurs, elle demeura toujours attachée à la doctrine catholique, dont elle avoit reçu les instructions dans le palais de l'empereur Léon son père. Souvent elle avoit traversé les mauvais desseins des deux princes qu'elle épousa successivement. Elle étoit secondée dans ses bonnes intentions par Magna, sœur d'Anastase, par son neveu Pompée, et par Anastasie, femme de ce dernier. Mais l'affection pour le parti d'Eutychès l'emportoit dans le cœur du prince sur celle qu'il avoit pour sa famille. Ariadne,

qui avoit épousé Zénon en 468, devoit avoir environ soixante-cinq ans lorsqu'elle mourut en 515. Cette même année la ville de Rhodes fut renversée par un tremblement de terre. C'étoit, depuis sa fondation, la troisième fois qu'elle éprouvoit ce malheur. Pour la relever de ses ruines, Anastase fit distribuer une somme d'argent à ce qui restoit d'habitans.

Depuis long-temps les rois des Bourguignons se faisoient honneur des titres de dignité qu'ils recevoient des empereurs. Gondiac avoit porté celui de maître de la milice. Ses quatre fils avoient hérité de ce titre. Gondebaud, qui resta le dernier, étant mort en 516, son fils Sigismond députa un de ses officiers à l'empereur pour lui notifier son avénement à la couronne, et lui demander sa bienveillance. Théodoric, qui avoit alors quelque sujet de querelle avec Sigismond, quoique ce prince fût son gendre, refusa le passage au député. Anastase prévint le nouveau roi; il lui confirma les dignités qu'il lui avoit déjà conférées du vivant de son père, et en ajouta de nouvelles. Sigismond, dans ses lettres, se déclare officier de l'empereur; il parle même comme sujet de l'empire : on lui donne les qualités de patrice et de comte des largesses.

An. 516. *Vales. rerum franc. l. 7. Till. Anast. art. 23.*

Anastase n'avoit accordé à Vitalien le commandement des troupes de Thrace que pour satisfaire le peuple de Constantinople, qui chérissoit ce général. Lorsqu'il crut l'affection publique refroidie, il lui ôta cette charge pour la donner à Rufin. Vitalien n'en murmura pas, et parut embrasser volontiers le repos d'une vie privée. On rapporte à ce même temps une leçon hardie qu'un évêque fit à l'empereur. Anastase croyoit être grand théologien, et les flatteries du parti nourrissoient en lui cette ridicule présomption. Il entendit parler d'un évêque catholique, nommé Eniaude, comme d'un homme invincible dans la dispute. Il le fit venir, et se mit en devoir de le convaincre, ajoutant à ses raisons des promesses qu'il sa-

Marc. chr. Cedr. p. 361. Niceph. Cal. l. 16, c. 38.

voit par expérience être encore plus persuasives. Eniande, après l'avoir écouté, lui dit avec courage : « Prince, ce « n'est pas votre majesté que je viens d'entendre, c'est « Eutychès, Dioscore et Sévère. Il n'est pas besoin de « leur répondre : ils ont été cent fois confondus. Cette « pourpre impériale dont vous êtes revêtu donne ici de « la force à vos paroles; mais vous ne la porterez pas au « tribunal du souverain juge : votre foi y paroîtra toute « nue. Vous l'avez laissé corrompre par l'imposture; « instruisez-vous : songez que vous êtes empereur, et « non pas évêque. Votre fonction est d'écouter et de pro- « téger l'Eglise que Jésus-Christ a rachetée par son sang : « c'est le répandre de nouveau que de la persécuter. » L'empereur, confus, tâcha de couvrir son embarras par une affectation de douceur. Il offrit au prélat une somme d'argent considérable. Eniande, quoique fort pauvre, se retira sans vouloir rien accepter.

An. 517. *Theoph. p.* 139, 140. *Anast. p.* 55. *Malela, p.* 42. *Fleury, hist. ecclés. l.* 31, *art.* 29.

Le peuple d'Alexandrie n'étoit occupé, depuis Dioscore, que de disputes de religion. Le parti d'Eutychès dominoit dans la ville; les successeurs de Pierre Mongus s'étoient toujours mis à la tête, et les magistrats, dévoués aux volontés du prince, le soutenoient avec chaleur. Les catholiques n'en montroient pas moins à défendre la vérité; et l'esprit de mutinerie, naturel aux Alexandrins, aigrissoit les contestations. Cette animosité mutuelle éclata l'an 517, au sujet de la mort du patriarche Jean Nicéote. Les magistrats, par ordre d'Anastase, placèrent sur le siége épiscopal Dioscore, cousin de Timothée Elure. Une ordination si peu régulière révolta les habitans de la campagne : ils accoururent en grand nombre, criant qu'on fouloit aux pieds les saints canons; qu'ils ne pouvoient reconnoître pour patriarche qu'un homme élu dans la ville par les évêques d'Egypte. Pour apaiser ces clameurs, Dioscore se fit élire et ordonner de nouveau par le clergé d'Alexandrie. Théodose, préfet d'Egypte, fils du patrice Calliopius, et

Acace, commandant des troupes, assistoient à cette cérémonie. Le préfet, voulant haranguer l'assemblée, débuta par un éloge de l'empereur. Aussitôt une foule de peuple l'interrompt; on l'accable d'injures; les plus audacieux montent à la tribune où il étoit, se saisissent de son fils, qui étoit assis auprès lui, le jettent en bas, et le massacrent. Acace, à la tête des soldats, dissipe les séditieux, arrête les plus mutins, et les fait punir de mort. L'empereur, informé de ce désordre, se préparoit à châtier sévèrement toute la ville. Dioscore, s'étant transporté à Constantinople, se fit un mérite d'apaiser sa colère. Mais bientôt le peuple, aigri par le châtiment, s'en vengea sur Théodose même. L'huile manqua dans la ville : c'étoit alors une des nécessités de la vie, parce que l'huile étoit d'un grand usage pour les bains. La fureur se rallume; Théodose est massacré, et cette sédition se termina, comme la première, par la mort des plus coupables.

Les troubles de l'empire attiroient les barbares. Une nuée de peuples inconnus passa le Danube, défit près d'Andrinople Pompée, neveu de l'empereur, ravagea la Macédoine, et pénétra dans la Thessalie, d'un côté jusqu'aux Thermopyles, de l'autre jusqu'aux frontières de l'Epire. Comme ils traînoient à leur suite une multitude de prisonniers, Anastase envoya mille livres d'or à Jean, préfet d'Illyrie, pour les racheter. Mais, cette somme ne suffisant pas, les barbares en retinrent un grand nombre, qui ne revirent jamais leur patrie; ils en égorgèrent plusieurs à la vue des villes qui refusoient de leur ouvrir leurs portes. Timothée, patriarche de Constantinople, étant mort, eut pour successeur Jean le Cappadocien. Quoique syncelle de Timothée, Jean étoit catholique dans le cœur; mais l'empereur ne permit son élévation qu'après l'avoir obligé de souscrire la condamnation du concile de Chalcédoine. Anastase, consul cette année avec Agapit, ne doit pas être con-

Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. succes. Wilth. dipt. Leod. p. 6. Du Cange, fam. byz. Pagi ad Baron.

fondu avec l'empereur. Il en étoit le petit-neveu, fils de Pompée. On conserve encore deux diptyques de son consulat, l'un à Bourges, l'autre à Liége. Agapit est ce préfet de Rome que Théodoric avoit envoyé à Constantinople.

An. 518. *Marcel. chr.*

La Dardanie, qui faisoit partie de l'Illyrie, s'étendant depuis la Mœsie supérieure jusqu'au mont Hæmus, venoit de voir ses campagnes désolées par les barbares. Ses places, qui avoient servi de retraite aux habitans, furent détruites l'année suivante par un tremblement de terre, le plus épouvantable dont l'histoire fasse mention. De vingt-quatre, tant villes que bourgades ou forteresses, deux furent entièrement abîmées, et les autres ruinées en grande partie; Scupes, capitale de la province, fut détruite tout entière : il n'y périt personne, parce qu'elle étoit abandonnée dès l'année précédente. La terre s'ouvrit, et il en sortit des étincelles et des flammes comme d'une fournaise ardente. Ce goufre, large de douze pieds, et d'une immense profondeur, s'étendoit l'espace de dix lieues. Sur toute cette lisière, les montagnes se fendirent, les rochers, les arbres des forêts, les édifices, furent engloutis dans cet abîme, qui ne se referma qu'après plusieurs jours.

Proc. ædif. l. 3, c. 4. Zon. p. 57. Cedr. p. 362.

L'empereur, âgé de quatre-vingt-sept ans accomplis, avoit conservé sa santé et sa force. Il s'occupoit alors à enfermer d'une enceinte Mélitine, capitale de la petite Arménie. Cette ville, voisine de l'Euphrate, s'étoit, ainsi que plusieurs autres, formée d'un camp romain. Auguste avoit placé en ce poste une légion pour garder la frontière de Cappadoce. Trajan y fit bâtir. Ce lieu se peupla peu à peu, et devint enfin la principale habitation de la contrée, qu'on nommoit alors *l'Arménie mineure*. Mais la ville n'avoit point encore de murailles. Anastase entreprit cet ouvrage, qui fut interrompu par sa mort, mais achevé dans la suite par Justinien. Une conspiration vraie ou supposée causa la mort de plu-

sieurs officiers du palais. On conjecture que ce n'étoit qu'un prétexte pour perdre ceux qu'on savoit être les plus attachés à la doctrine catholique. Justin et Justinien furent accusés, mis en prison, et coururent un grand risque; mais ils trouvèrent les moyens de se justifier, et furent élargis.

Anon. Vales. Marcel. chr. Vict. Tun. Evag. l. 3, c. 43. Theoph. p. 141. Conc. t. 4, p. 365. Zon. p. 57. Anast p. 56. Jorn. succes. Theod. lect. l. 2. Cedr. p. 362, 363. Manas. p. 61, 62. Joel. p. 172. Cod. orig. p. 18, 60. Josué Stylites apud Asemani. Pagi ad Baron. Band. imp. or. t. 1, p. 10, 27. Till. Anastase, art. 26.

La Providence les réservoit pour réparer les maux qu'Anastase avoit causés à l'empire et à l'Eglise. Ce prince, après un règne de vingt-sept ans et près de trois mois, mourut le 1.er de juillet. Sa mort est diversement racontée. Quelques historiens disent simplement qu'il mourut de maladie. D'autres ajoutent que, par punition divine, il tomba en démence quelque temps avant sa mort. Mais cet accident n'auroit rien de miraculeux dans un vieillard presque nonagénaire. Selon d'autres, on lui avoit prédit qu'il seroit tué par le tonnerre. Pour éviter ce malheur, on avoit construit, par ses ordres, une voûte souterraine qu'il croyoit impénétrable; et l'on avoit conduit des canaux de la citerne du palais dans tous les appartemens pour éteindre l'incendie. Un grand orage étant survenu, mêlé d'éclairs et de tonnerres effrayans, le prince, abandonné de ses officiers, fut tué d'un coup de foudre comme il cherchoit à gagner sa retraite. Ses obsèques ne furent remarquables que par les insultes du peuple. Il fut inhumé sans aucun appareil auprès de sa femme Ariadne, qui lui avoit donné l'empire, pour lequel il n'étoit pas né, et dont il auroit été l'opprobre, s'il n'eût aboli le chrysargyre. Cette seule action demande grâce à la postérité pour une grande partie de ses vices. Quelques auteurs lui donnent quatre-vingt-dix années de vie : suivant l'opinion la plus commune, il étoit dans sa quatre-vingt-huitième. Lorsque son successeur eut rendu la paix à l'Eglise, son nom fut effacé des diptyques; et le pape Nicolas 1.er, écrivant à l'empereur Michel III, le met au rang des persécuteurs de la foi avec Néron, Dioclétien et Con-

stance. On dit que, sous le règne d'Anastase, en creusant le terrain de l'église de Saint-Ménas, dans la citadelle de Constantinople, on découvrit une grande fosse qui renfermoit quantité d'os de géans, et que l'empereur les fit transporter dans le palais.

LIVRE QUARANTIÈME.

JUSTIN.

An. 518.

Evag. l. 4, c. 1, 2. Proc. Vand. l. 1, c. 9. Idem de ædif. l. 4, c. 1. Idem, hist. arc. c. 6, 9, et ibi Alam. Theoph. p. 141. Anast. p. 56. Chron. Alex. Jorn. succes. Marc. chr. Vict. Tun. Zon. l. 2, p. 58. Manas. p. 63, 64. Cedr. p. 365. Joel. p. 172. Malela, p. 46. Cod. orig. p. 19. Baronius Pagi ad Baron. Vales. rerum franc. l. 7. Du Cange, fam. byz. p. 95. Spanheim. de usu et præst. num. t. 2, p. 515. Lucianus in Toxari.

Anastase laissoit trois neveux, qu'il avoit comblés de richesses, honorés des premières dignités, alliés par des mariages aux plus nobles maisons de l'empire. Mais, au milieu de cet éclat emprunté, leurs qualités personnelles leur donnoient si peu de considération, qu'ils auroient eu besoin de trouver, comme leur oncle, une Ariadne qui les portât sur le trône. Leur ambition ne leur attira ni partisans, ni même l'honneur dangereux de donner de la jalousie ou de l'inquiétude aux successeurs : ce ne fut qu'au bout de quatorze ans que le peuple, soulevé contre Justinien, se rappela le souvenir de ces princes, et causa leur perte. Les souverains tels qu'Anastase confondent leur maison avec l'état, et laissent leurs principaux domestiques disposer des affaires de l'empire. Amantius, grand-chambellan, avoit tant de pouvoir, que, ne se croyant exclus du trône que parce qu'il étoit eunuque, il entreprit d'y placer une de ses créatures, qui s'appeloit Théocrite, sous le nom duquel il comptoit régner. Il s'adressa donc à Justin, capitaine de la garde, et lui confia une grande somme d'argent pour acheter à Théocrite les suffrages des soldats et du peuple. Il croyoit Justin assez accrédité pour travailler avec succès en faveur d'un autre, mais trop peu pour abuser de cette confiance en se recommandant lui-même. Amantius se trompa. Justin, malgré son éducation grossière, avoit toute la souplesse et la ruse d'un courtisan délié ; ce n'étoit pas sans doute sa seule bravoure qui de la charrue

l'avoit fait parvenir au commandement de la garde impériale. Il distribua en son propre nom l'argent d'Amantius; et sa grande réputation dans les armées, soutenue de ses largesses, lui gagna aussitôt le cœur des soldats, du peuple, et du sénat, dont il étoit membre. Il fut proclamé empereur le neuvième de juillet. Un nommé Jean, dont on ne sait que le nom, eut aussi quelques partisans qui le revêtirent de la pourpre; mais ce fantôme tomba de lui-même. Justin ne daigna pas le poursuivre sérieusement. Toutefois, selon la mauvaise politique de ce temps-là, pour ôter toute espérance à ce foible concurrent, il le fit, deux ans après, sacrer évêque d'Héraclée en Thrace. La dévotion de Justin n'étoit pas scrupuleuse; il essaya de couvrir la bassesse de sa naissance en prenant le nom d'*Anice*. Peut-être s'étoit-il déjà fait adopter dans cette illustre famille avant que d'être empereur. Il voulut même cacher l'artifice dont il s'étoit servi pour s'élever à l'empire. On voit, par les lettres respectives de Justin et du pape Hormisdas, que le prince tâchoit de persuader qu'on lui avoit fait violence, et que le pontife feignoit au moins de le croire.

Justin étoit d'une taille au-dessus de la médiocre; son extérieur annonçoit un tempérament robuste; il avoit le visage large et haut en couleur, les traits réguliers, le regard fier, la mine guerrière. L'âge de soixante-huit ans étoit pour lui un nouveau titre de recommandation. Les Romains orientaux, craignant les malheurs qu'ils avoient éprouvés sous les règnes d'Arcadius et de Théodose II, qui étoient montés jeunes sur le trône, sembloient être déterminés à n'y placer que des vieillards. Les quatre derniers empereurs avoient commencé fort tard à régner; et nous verrons celui-ci se déterminer avec peine à prendre pour collègue son neveu, parce qu'il n'étoit âgé que d'environ quarante ans. Justin, ignorant jusqu'à ne savoir ni lire ni écrire, se servoit pour signer son nom d'une lame d'or pareille à celle dont j'ai parlé dans

l'histoire de Théodoric. Concentré jusqu'alors dans le militaire, il étoit peu au fait des affaires politiques; mais il possédoit la science propre des princes, celle qui, chez eux, supplée à toutes les autres, le grand art de connoître les hommes et de mettre en œuvre leurs talens. Il se guidoit par les lumières de son questeur Proclus. Cet officier secondoit, par son intégrité, les bonnes intentions de son maître, et le remplaçoit par sa capacité. Un tel ministre convenoit à un prince d'un esprit doux et d'un cœur généreux. On raconte de Justin un trait mémorable, qui, dans un siècle grossier et corrompu, retraçoit l'heureuse simplicité des mœurs antiques. Eulalius, après avoir été fort riche, étoit devenu extrêmement pauvre. Se voyant près de mourir, il institua l'empereur son héritier : il laissoit trois filles en bas âge; outre qu'il chargeoit le prince de les faire élever et de les doter, il le prioit encore d'acquitter ses dettes. Justin, se regardant comme le père de ses sujets, accepta la succession : il remplit avec fidélité toutes les conditions du testament. On admira également la confiance naïve du sujet et la noble générosité du prince; et la Grèce se crut pour un moment ramenée à ces jours heureux où Corinthe avoit vu faire et accepter comme un legs précieux une pareille donation testamentaire.

Justinien, neveu de l'empereur, partageoit les soins du gouvernement. Il avoit trente-cinq ans lorsque Justin parvint à l'empire. Il étoit né à Taurésium, bourgade de Dardanie, voisine de Bédériane, patrie de son oncle. Il portoit dans son pays le nom d'Upranda. Son père se nommoit Istok, et sa mère Biglénisse, noms barbares, que les Romains traduisirent par ceux de Justinien, de Sabbatius et de Vigilantia. Lorsque Justinien fut empereur, il fit de Taurésium une ville qui prit le nom de *Tétrapyrgie*, à cause de ses quatre tours. Auprès de cette ville, il en fit bâtir une autre qu'il nomma *la première Justinienne*, et qui devint capitale de la province, et

résidence du primat d'Illyrie. Son enceinte, qui étoit fort étendue, renferma tout ce qui peut contribuer à la splendeur d'une cité principale ; des églises magnifiques, des aquéducs, de superbes édifices, de vastes portiques, des places, des fontaines, de larges rues, des bains publics. Elle fut bientôt peuplée d'une multitude d'habitans. Justinien, pour honorer Bédériane, où son oncle, déjà avancé dans les emplois militaires, lui avoit procuré une éducation meilleure que celle qu'il avoit lui-même reçue, la rebâtit tout entière, et y ajouta des fortifications. Il rétablit Ulpiane, qui tomboit en ruine, et la nomma *la seconde Justinienne :* à peu de distance, il bâtit encore Justiniopolis, en mémoire de son oncle; et pour mettre cette province à couvert des incursions des barbares, non-seulement il borda le Danube de forts et de châteaux dans toute la longueur de son cours, mais même il fit construire dans les campagnes des redoutes fort proche l'une de l'autre, pour servir de défense aux habitans du voisinage, supposé que les barbares vinssent à bout de passer le Danube par force ou par surprise. Ainsi l'élévation d'une famille obscure fit la sûreté et l'ornement de cette contrée, exposée auparavant à tant de ravages, et presque déserte.

La femme de Justin se nommoit Lupicine. Elle étoit née chez les barbares. Justin, dans les premières années de son service, l'avoit achetée comme esclave, et en avoit fait sa concubine. C'étoit le nom que portoient ces femmes du second rang, dont le mariage étoit conforme aux règles de l'Eglise, quoique les lois romaines leur refusassent le titre d'épouses. Son mari, devenu empereur, la fit couronner; et, dans les acclamations du peuple, on lui donna le nom d'*Euphemia*, qu'elle retint, en y ajoutant ceux d'*Ælia Marcia*, pour s'ennoblir davantage. Mais ces beaux noms ne corrigeoient pas le caractère rustique et grossier qu'elle tenoit de sa naissance, et qui n'avoit pu se polir à la suite de son mari

dans les armées. Elle eut du moins la discrétion de ne point se mêler des affaires d'état, et la prudence de s'opposer, tant qu'elle vécut, au mariage de Justinien avec Théodora, dont nous parlerons dans la suite. Elle mourut avant Justin, sans lui laisser de postérité. Flattée de la conformité du nom, elle fit bâtir à Constantinople une église en l'honneur de sainte Euphémie; on plaça dans cette église une statue de l'impératrice : elle y fut enterrée après sa mort.

L'empire étoit tranquille au-dehors; mais l'opiniâtreté d'Anastase à favoriser l'hérésie d'Eutychès avoit allumé le feu de la discorde dans la capitale et dans les provinces. Justin se proposa de l'éteindre. Il falloit, pour cet effet, réunir les esprits des Orientaux au sujet du concile de Chalcédoine, accepté des uns, rejeté des autres, et réconcilier les Eglises de Rome et de Constantinople, séparées de communion depuis la sentence prononcée contre Acace par le pape Félix, il y avoit trente-quatre ans. L'empereur, zélé pour la doctrine catholique, songea d'abord à la rendre triomphante. L'entreprise n'étoit pas difficile, surtout à Constantinople, où le patriarche et la plus grande partie du peuple n'attendoient qu'un moment de liberté pour proscrire l'hérésie. Le dimanche, quinzième de juillet, sept jours après la proclamation de l'empereur, ce prince, s'étant rendu à la grande église, fut salué par les acclamations du peuple qui souhaitoit une longue vie à l'empereur et à l'impératrice, les nommant *le nouveau Constantin* et *la nouvelle Hélène.* On demanda ensuite d'une voix unanime que l'empereur fît cesser le schisme qui divisoit l'église de Constantinople depuis l'injuste déposition de Macédonius; qu'il chassât d'Antioche l'impie Sévère; que le patriarche déclarât qu'il recevoit le concile de Chalcédoine, et qu'on flétrît la mémoire des manichéens : c'étoit Anastase qu'on désignoit sous ce nom odieux. On demandoit même que les cadavres des ma-

Liberat. c. 19.
Cod. Just. l. 1, tit. 5, leg. 12.
Zon. p. 58.
Malela, p. 46.
Sigon. imp. occid. l. 16.
Baronius.
Pagi ad Baron.
Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 34 et suiv.

nichéens fussent exhumés et privés de sépulture. Alors Jean de Cappadoce, qui, sous le dernier règne, étoit demeuré dans le silence, monta dans la tribune, et protesta de sa soumission aux quatre conciles généraux, et nommément à celui de Chalcédoine. A ces paroles le peuple renouvela ses acclamations; mais il exigea de plus que le patriarche dît anathème à Sévère, et que, pour réparer les insultes faites au saint concile, et pour lui rendre un hommage éclatant, on en célébrât une fête solennelle. Le patriarche prononça l'anathème sur-le-champ, et dès le lendemain on fit la fête du concile de Chalcédoine, que l'on solennise encore aujourd'hui dans l'église grecque. Le peuple, plus nombreux même que la veille, commença par demander hautement qu'on rapportât à Constantinople les os d'Euphémius et de Macédonius; qu'on insérât leur nom dans les diptyques, ainsi que celui du pape saint Léon, et la mémoire du concile de Chalcédoine; qu'on rappelât les évêques exilés pour la foi, et qu'on chassât du palais Amantius, le persécuteur des orthodoxes. Le patriarche leur représenta que, pour procéder canoniquement, il falloit assembler un synode : mais le peuple redoubla ses cris, et ne permit pas de commencer le saint sacrifice qu'on n'eût inséré dans les diptyques ce qu'il désiroit. Quatre jours après, le patriarche assembla les évêques, qui se trouvoient pour lors à Constantinople au nombre de quarante. Ils confirmèrent authentiquement ce que le peuple avoit exigé. Cependant les hérétiques faisoient leurs efforts pour perdre les catholiques dans l'esprit du nouveau prince, en les accusant de nestorianisme, selon leur artifice ordinaire; mais Justin ne prit pas le change. Après d'exactes informations, il fit publier un édit qui ordonnoit la soumission au concile, le rappel des évêques orthodoxes et l'expulsion des intrus. Par un second édit, il défendit aux hérétiques d'exercer aucune charge publique, et il les exclut du

service militaire. Ces ordres du souverain changèrent toute la face de l'Orient. La liberté étant rendue, on tenoit de toutes parts des conciles où la vérité, auparavant abattue par les intrigues et par les violences de l'erreur, se relevoit avec gloire.

Après avoir si heureusement commencé la réunion des églises d'Orient, l'empereur s'occupa du second objet, c'est-à-dire, de la réconciliation avec l'église romaine. Le premier d'août il écrivit au pape Hormisdas pour lui annoncer son avénement à l'empire; il lui demandoit l'assistance de ses prières. Le pape lui répondit en l'exhortant à procurer à l'église une paix universelle. Par une seconde lettre, datée du septième de septembre, l'empereur prioit le pape d'envoyer des légats pour travailler à la réunion. Cette lettre étoit accompagnée de deux autres, l'une de Justinien, l'autre du synode de Constantinople. Elles furent portées à Rome par Gratus, comte du consistoire. A son arrivée, Hormisdas assembla un synode pour délibérer sur les propositions des Orientaux. Quoique le pape désirât sincèrement la paix, il déclara qu'il n'accorderoit sa communion à Jean de Constantinople qu'après que celui-ci auroit condamné la mémoire d'Acace. Il exigeoit même qu'on effaçât des diptyques les noms d'Euphémius et de Macédonius, parce que ces prélats, quoique irréprochables dans la foi, avoient persisté à conserver dans les diptyques le nom d'Acace; ce qui étoit, selon le pape, un ménagement criminel et une sorte de collusion avec les hérétiques.

C'étoit l'article le plus délicat. Comment engager l'église de Constantinople à proscrire en quelque sorte la mémoire de deux évêques, recommandables par la sainteté de leur vie, et par la persécution même qu'ils avoient soufferte en défendant la doctrine catholique? Cependant le pape étoit résolu de ne rien relâcher, sur ce point, de la rigueur inflexible de ses prédécesseurs. An. 519.

Après avoir consulté Théodoric, qui, selon les maximes d'une saine politique, désiroit la paix dans l'Eglise, quoiqu'il en fût lui-même séparé, Hormisdas, au commencement de l'année suivante, envoya cinq légats chargés de lettres pour l'empereur, pour le patriarche, pour les catholiques en général, et en particulier pour toutes les personnes qui pouvoient par leur crédit contribuer au succès de cette affaire. Ces légats trouvèrent dans leur voyage les esprits disposés à rentrer dans la communion de l'église romaine, excepté à Thessalonique, dont l'évêque Dorothée se défendit de souscrire le formulaire dressé par le pape avant que la question eût été décidée à Constantinople. Justin avoit envoyé à leur rencontre deux personnes distinguées, Etienne et Léonce, qui les trouvèrent à Lychnide. Ils entrèrent à Constantinople le vingt-cinquième de mars, accompagnés de Justinien, de Pompée, de Vitalien, et de plusieurs sénateurs, qui étoient venus au-devant d'eux, avec une foule de peuple, jusqu'à trois lieues de la ville. L'empereur leur donna audience dans le sénat; il reçut avec respect la lettre du pape. Le patriarche, après quelques débats, consentit, pour le bien de la paix, à souscrire le formulaire qui lui étoit présenté, et à effacer des diptyques le nom d'Acace et ceux de ses successeurs, ainsi que ceux de Zénon et d'Anastase. Les évêques qui se trouvoient à Constantinople et les supérieurs des monastères donnèrent aussi leur souscription. On se rendit ensuite à la grande église; tout retentissoit d'actions de grâces et d'acclamations qui réunissoient les louanges de l'empereur et celles du pape. Justin fit publier cette heureuse nouvelle dans les provinces; elle causa la plus grande joie dans tout l'Orient. Le pape et l'empereur s'en félicitèrent mutuellement par lettres. Ce fut ainsi que la division qui subsistoit depuis trente-cinq ans fut terminée le vingt-huitième de mars 519, jour du Jeudi saint. Au reste, Euphé-

mius et Macédonius, quoique effacés des diptyques, ne furent pas censés excommuniés. Leur mémoire continua d'être en vénération; elle fut même honorée dix-sept ans après, dans le concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas; ils y furent déclarés de très-saints évêques en présence des légats, qui n'y firent aucune opposition. Dorothée, évêque de Thessalonique, avoit promis de se réunir quand l'accommodement seroit conclu à Constantinople. Un des légats partit avec le comte Licinius pour le sommer de sa parole : mais il fut mal reçu; le peuple, soulevé par l'évêque, se jeta sur le légat, le blessa, et l'auroit mis en pièces, s'il ne se fût réfugié dans une église. On tua deux de ses domestiques, et un habitant qui avoit logé les légats à leur passage. L'empereur en fut irrité; il donna ordre d'amener Dorothée à Héraclée, et de l'y garder, en attendant qu'on instruisît son procès. Mais ce prélat, riche et intrigant, trouva moyen de corrompre ses juges. Il fut renvoyé à Thessalonique, et il en fut quitte pour faire au pape, par lettres, une satisfaction légère, qui consistoit à nier les faits dont il étoit coupable.

Evag. l. 4, c. 4. Liberat. c. 19. Marc. chr. Theoph. p. 141, 142, 143, 146. Anast. p. 56. Jorn. succes. Zon. p. 58, 59. Cedr. p. 363. Baronius. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 44, 45, 48, 52.

L'église catholique avoit dans la personne de Sévère, patriarche d'Antioche, un adversaire beaucoup plus redoutable. Ce chef de parti, secondé de ses deux satellites Xenaïas d'Hiéraple et Pierre d'Apamée, se promettoit bien de troubler l'accord conclu à Constantinople, ou du moins d'entretenir en Syrie la guerre cruelle qu'il faisoit aux orthodoxes. Mais il ne put tenir contre la puissance de Vitalien. Ce général, rappelé à la cour, jouissoit alors de la plus haute considération; il venoit d'être nommé maître de la milice, et désigné consul pour l'année suivante. Il détestoit Sévère, comme le chef de la faction hérétique; il entroit aussi dans sa haine un sentiment de vengeance, parce que ce prélat violent le déchiroit par ses invectives dans ses sermons. Il obtint de l'empereur un ordre de chasser Sévère, et de lui cou-

per la langue. Le comte Irénée, chargé de faire exécuter cet ordre, se rendit à Antioche; mais, malgré les mesures qu'il avoit prises, Sévère eut le bonheur de s'évader et de se sauver à Alexandrie, où il fut reçu à bras ouverts par le patriarche Timothée, qui venoit de succéder à Dioscore. Il y trouva Julien d'Halicarnasse, chassé pareillement de son siége. Ces deux esprits turbulens ne demeurèrent pas long-temps unis. Possédés de la fureur des controverses, ils s'embarrassèrent dans des disputes théologiques, qui allumèrent entre eux la division, et la répandirent dans la ville d'Alexandrie. Xenaïas et Pierre d'Apamée furent bannis. Les hérétiques fuyoient de toutes parts; les évêques catholiques revenoient à leurs églises. Paul fut placé sur le siége d'Antioche; mais, deux ans après, se voyant décrié pour ses mœurs, et craignant d'être poursuivi juridiquement, il abdiqua, et Euphrasius fut élu en sa place.

L'empereur travailloit à guérir les plaies qu'Anastase avoit faites à l'Eglise. Il joignoit à la fermeté une adroite politique. Les bienfaits accompagnoient les châtimens et en adoucissoient la rigueur. En même temps qu'il chassoit les évêques hérétiques, il répandoit des libéralités dans leurs diocèses. Antioche reçut pour sa part mille livres d'or; et les autres villes furent gratifiées à proportion. L'ordination d'Apion, que sa disgrâce avoit fait évêque, fut déclarée nulle et illusoire. Justin, qui connoissoit son mérite, le rappela auprès de lui, et l'honora de la charge de préfet du prétoire. Après tant de violentes agitations, le calme revint enfin dans l'Eglise; et, par un juste tempérament de sévérité et de douceur, tout se balança de telle sorte, que chaque chose reprit sa situation naturelle. Mais, quoique la tempête fût apaisée, les flots n'étoient pas entièrement tranquilles. Des moines de Scythie, orthodoxes à la vérité, mais querelleurs, au lieu d'éviter tout sujet de dispute, affectoient des expressions hardies et singulières,

qui révoltoient les esprits. Vitalien leur étoit favorable; c'en étoit assez pour que Justinien, jaloux du crédit de Vitalien, leur fût opposé. Ils allèrent à Rome, espérant persuader au pape que, dans leurs subtilités métaphysiques, il s'agissoit des plus grands intérêts de la religion. Hormisdas ne les écouta pas; et ils furent enfin, à leur grand regret, réduits au silence. D'un autre côté, les nestoriens triomphoient de la défaite du parti d'Eutychès. Il y eut dans la ville de Cyr des fanatiques qui promenèrent dans un char l'image de Théodoret, qu'ils regardoient mal à propos comme un des chefs de leur secte. Ils célébrèrent la fête de Nestorius, à qui ils donnoient le titre de martyr. Toutes ces étincelles de schisme furent promptement étouffées. L'empereur ayant donné ordre de faire des informations et de punir les auteurs de ces mouvemens, Sergius, évêque de Cyr, fut déposé et banni.

Les affaires de l'Eglise n'occupoient pas tellement l'empereur qu'il négligeât celles de l'état. Il répara les injustices du dernier règne. Les généraux Diogénien et Philoxène, exilés par Anastase, furent rappelés et rétablis dans leurs dignités. Philoxène fut honoré du consulat en 525. Mais une affaire plus intéressante, parce qu'elle étoit personnelle, devoit partager l'esprit de Justin. Amantius ressentoit et causoit tout à la fois de mortelles inquiétudes. L'empereur et l'eunuque ne pouvoient se pardonner l'un à l'autre, le premier, l'entreprise de l'eunuque pour se donner un maître à son choix; le second, l'artifice par lequel Justin avoit rompu ses mesures et s'étoit rendu son maître. Ils se craignoient tous deux; et la crainte devoit rendre l'eunuque entreprenant, et l'empereur circonspect, mais attentif à le prévenir. Une conspiration vraie ou fausse servit à Justin de raison ou de prétexte pour se défaire d'un sujet si dangereux. Amantius fut arrêté avec Théocrite, sa créature, et les chambellans André, Ardabure et Misaël,

Evag. l. 4, c. 2.
Proc. hist. arc. c. 6, et ibi Alam.
Marcel. chr.
Vict. Tun.
Chron. Alex.
Jorn. succes.
Zon. p. 58.
Cedr. p. 56.

accusés d'être ses complices. André eut la tête tranchée avec Amantius : Justin se contenta d'exiler à Sardique Misaël et Ardabure. Mais Théocrite, qui avoit osé aspirer à l'empire, fut traité avec plus de rigueur. On l'assomma dans la prison à coups de pierres et de bâton : et son cadavre fut jeté dans la mer. Procope prétend qu'Amantius n'étoit coupable d'aucun autre crime que d'avoir insulté de paroles Jean de Cappadoce. Justinien, tout-puissant auprès de son oncle, chérissoit ce patriarche; il favorisoit son ambition, qui fut portée à un tel excès, que Jean osa le premier s'attribuer le titre fastueux de patriarche œcuménique; titre fatal, qui enfla d'orgueil ses successeurs, et qui prépara, quoique de loin, ce schisme funeste par lequel l'église d'Orient se sépara de l'église romaine au milieu du neuvième siècle. Justinien appuya lui-même ces prétentions mal fondées, en donnant dans ses Constitutions le nom d'*œcuménique* au patriarche de sa ville impériale. C'est ici le second degré d'ambition dans les évêques de la nouvelle Rome. Ils s'étoient d'abord élevés au-dessus des évêques d'Alexandrie et d'Antioche; et deux conciles généraux, celui de Constantinople et celui de Chalcédoine, leur avoient attribué cette préséance malgré l'opposition du saint-siége : ici ils prennent un titre qui devoit donner de la jalousie à l'ancienne Rome elle-même.

An. 520.

Evag. l. 4, c. 5. Proc. hist. arc. c. 6, et ibi Alam. Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 142. Jorn. succes. Zon. p. 59. Pagi ad Baron.

S'il est vrai que Jean de Cappadoce ait été la cause de la mort d'Amantius, il ne jouit pas long-temps de sa vengeance. Il mourut au commencement de l'année suivante, et eut pour successeur Epiphane, son syncelle. Le supplice du grand-chambellan, universellement détesté, parce qu'il protégeoit ouvertement les manichéens, n'excita aucun murmure. Mais l'assassinat de Vitalien qui suivit de près révolta tous les esprits. C'étoit par crainte plutôt que par sentiment d'estime et de bienveillance que Justin l'avoit rappelé à la cour : il vouloit éclairer de près les démarches d'un homme

assez puissant pour faire trembler son souverain. Afin de lui ôter toute défiance, il le combloit d'honneurs et lui faisoit part des affaires les plus importantes. Vitalien avoit été employé dans les négociations avec le pape pour la réunion des deux églises; il étoit actuellement revêtu du consulat. Ces distinctions offensoient l'orgueil de Justinien; il ne pouvoit pardonner à Vitalien la préférence que le peuple donnoit à ce général. Dans les synodes de Tyr et d'Apamée, on avoit souhaité, par acclamation, une longue vie à Vitalien l'orthodoxe sans dire un seul mot de Justinien; ce qui piqua celui-ci d'une telle jalousie, qu'il résolut de perdre ce concurrent. Pour mieux cacher son dessein, il avoit juré à Vitalien une amitié fraternelle en participant avec lui aux saints mystères. C'étoit une énorme profanation qui s'introduisoit dans ce temps-là, et qui subsista long-temps après. Les peuples idolâtres avoient cimenté leurs traités et leurs alliances en buvant du sang humain. Par une imitation sacrilége, les chrétiens, pour assurance d'une liaison indissoluble, buvoient ensemble dans la coupe sacrée; ce qui s'appeloit *jurer la foi fraternelle*, serment terrible et souvent violé. Il le fut en cette occasion. Des assassins apostés par Justinien percèrent Vitalien de seize coups de poignard, comme il sortoit du palais. Deux de ses amis, Paul et Célérien, furent assassinés avec lui.

Justinien, chargé de l'indignation publique, lui succéda dans la dignité de maître de la milice. Il aimoit les spectacles; et sa passion déclarée en faveur de la faction bleue inspira tant d'audace à ceux qui la composoient, que pendant trois années plusieurs villes de l'empire, et surtout Constantinople et Antioche, éprouvèrent tous les désordres et toutes les cruautés des guerres civiles les plus sanglantes. La faction verte, qui étoit nombreuse et puissante, devenue furieuse de la préférence que Justinien donnoit à ses rivaux, s'emporta à

Proc. hist. arc. c. 7, et ibi Alam. Marc. chr. Theoph. p. 142. Anast. p. 56. Zon. p. 59. Cedr. p. 364. Malela, p. 49.

toutes sortes d'excès; et les châtimens ne faisoient qu'aigrir ces séditieux. L'animosité étoit si violente entre les deux partis, qu'ils avoient juré de s'exterminer mutuellement. Les bleus, pour se distinguer, s'avisèrent de prendre un extérieur et un vêtement qui les rapprochoient des barbares, dont ils avoient déjà la férocité. Laissant croître leurs moustaches et leur barbe à la manière des Perses, ils se rasoient le devant de la tête, et conservoient les cheveux de derrière à la mode des Huns et des Sarrasins. Ils portoient des robes très-riches, dont les manches, d'une excessive largeur, venoient se resserrer au poignet. Le reste de leur habillement étoit celui des Huns. D'abord ils ne sortoient armés que la nuit; pendant le jour, ils ne portoient que des poignards cachés sous leur robe, et ils n'attaquoient que leurs adversaires. Bientôt leur audace s'étant accrue par l'impunité, ils devinrent brigands de profession. S'attroupant à l'entrée de la nuit, ils dépouilloient les passans, souvent même ils les massacroient de peur d'être dénoncés. La terreur étoit si grande, qu'on n'osoit sortir après le soleil couché. Comme les magistrats évitoient de punir ceux de cette faction, dans la crainte d'encourir la disgrâce de Justinien, elle acquéroit chaque jour de nouvelles forces. Toute la jeunesse dissolue, tous les bandits s'y jetèrent en foule; presque toute la faction verte déserta pour se ranger de ce parti; les autres furent ou massacrés, ou mis à mort par la justice, ou obligés de fuir et de se cacher. Alors les bleus, demeurés maîtres du champ de bataille, redoublèrent de méchanceté et de violence; ils se vendoient aux scélérats qui vouloient faire assassiner leurs ennemis. Tout homme dont on leur avoit payé la mort devenoit pour eux de la faction verte. Ce n'étoit plus la nuit, c'étoit en plein jour qu'ils égorgeoient, qu'ils massacroient, souvent même sous les yeux des magistrats. Ils s'étoient exercés à tuer un homme d'un seul coup, et s'en faisoient honneur comme

d'un effet d'adresse. Il n'y avoit plus de sûreté en aucun lieu; les églises n'étoient plus des asiles; ces meurtriers assassinoient au pied des autels pendant la célébration des saints mystères. Les créanciers étoient forcés de rendre aux débiteurs leurs obligations, les maîtres de donner la liberté à leurs esclaves, les pères d'abandonner leurs biens à leurs fils enrôlés parmi ces brigands, les filles et les femmes de se livrer à leur brutalité. On raconte qu'une femme, se promenant avec son mari le long du Bosphore du côté de Chalcédoine, fut enlevée par une troupe de ces forcenés, qui la jetèrent dans leur barque; et que, pour prévenir la perte de son honneur, elle se précipita dans les flots à la vue de son époux, qui se désespéroit sur le rivage.

On déguisoit à l'empereur ces horribles excès, et ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il ouvrit enfin les yeux. Pour remédier à tant de maux, il nomma préfet de Constantinople un homme ferme, vigilant, incorruptible, nommé Théodote, qui avoit été comte d'Orient. Ce magistrat intrépide opposa à cette audace effrénée la plus rigoureuse sévérité. Il fit décapiter, pendre, brûler grand nombre de ces scélérats. Persuadé que le châtiment des illustres criminels est plus propre que tout autre à désarmer le crime, il fit mourir un certain Théodose, surnommé *Sticca*, jeune homme distingué par l'opulence et par la noblesse de sa famille. Mais comme si l'importunité étoit le privilége de la haute fortune, ses parens qui n'avoit pu ni fléchir, ni corrompre la justice du magistrat, vinrent à bout de séduire la foiblesse de l'empereur. Justin, trouvant mauvais que Théodote n'eût pas pris des ordres particuliers pour une exécution si éclatante, le priva de sa charge, et le relégua en Orient. Théodote, se voyant exposé au ressentiment de tant de coupables, alla se cacher à Jérusalem, où il vécut dans une obscurité que sa bonne conscience rendoit préférable à ses honneurs passés. Justin

mit à sa place Théodore, surnommé *Taganistès*, qui avoit été consul quinze ans auparavant. Celui-ci, trouvant le mal déjà fort assoupi, acheva de calmer peu à peu la fureur des factieux, et fit enfin cesser de si affreux désordres. La tranquillité fut aussi rétablie dans Antioche par le préfet Ephrem, natif d'Amide. L'empereur, pour éviter tout ce qui pouvoit rallumer ces cruelles dissensions, interdit les spectacles du Cirque pour le reste de cette année. Les acteurs et les danseurs furent bannis de toutes les villes d'Orient, excepté d'Alexandrie, où un peuple inombrable, également séditieux et passionné pour le théâtre, n'auroit pu souffrir cette privation. Les jeux olympiques établis à Antioche depuis le règne de Commode, furent abolis pour toujours.

An. 521. *Marc. chr.* Justinien, consul l'année suivante, voulut dédommager le peuple de l'interruption des jeux du Cirque par la magnificence du spectacle qu'il donna à son entrée dans le consulat. Il y dépensa près de huit millions de livres, selon notre manière de compter, soit en distributions d'argent, soit en machines, soit en animaux féroces, et en courses de chars. On vit paroître à la fois dans l'amphithéâtre vingt lions et trente léopards, sans compter d'autres animaux moins rares. Outre les récompenses ordinaires, Justinien fit présent aux cochers des chevaux mêmes avec lesquels ils avoient couru, et de leurs harnois, qui étoient d'une grande richesse. Le peuple, enivré d'une joie extravagante, troubla lui-même ses plaisirs; le spectacle fut interrompu par le tumulte; et la dernière course de chars ne put être exécutée. Le consulat de Justinien ne fournit point d'autre événement. Dans les siècles de foiblesse, les divertissemens et les fêtes deviennent l'affaire la plus sérieuse et la plus mémorable. Elle remplit toute la capacité des esprits, et fait oublier tout le reste; elle tient alors auprès des princes le même degré d'importance qu'auprès des femmes et des enfans dans les siècles de vigueur.

La bonne intelligence de Justin et de Théodoric paroît en ce que l'empereur ne nomma point de consuls pour l'année 522, et qu'il laissa le roi d'Italie maître de disposer du consulat. Ce prince conféra cette dignité à Symmaque et à Boëce, tous deux fils du célèbre Boëce, cet illustre sénateur qui, peu de temps après, tomba dans une disgrâce dont sa vertu auroit dû le garantir, ainsi que nous le raconterons dans la suite. Mais si Justin étoit tranquille du côté de l'Occident, il vit rallumer la guerre entre l'empire et la Perse. Les rois de Lazique, qui étoit l'ancienne Colchide, avoient été vassaux de l'empire. Ils ne payoient aucun tribut, et la seule marque de leur dépendance consistoit en ce qu'après la mort du roi, l'empereur envoyoit au successeur les ornemens de la royauté. C'étoit une sorte d'investiture. Ces princes étoient même dispensés de fournir aux Romains des troupes auxiliaires; mais ils étoient chargés de garder les passages du mont Caucase, et d'empêcher les Huns de pénétrer dans les provinces de l'Asie. Comme la Colchide avoit autrefois appartenu aux Perses, Cabade prétendoit rentrer dans les droits de ses anciens prédécesseurs; sous le règne d'Anastase, il avoit traité avec les Lazes, et s'étoit mis à la place des empereurs; il avoit même exigé que le nouveau roi vînt recevoir la couronne en Perse. Anastase avoit fermé les yeux sur cette usurpation, et Justin suivoit son exemple. Cabade avoit couronné Damnazès, le dernier roi, peut-être petit-fils de ce Gobaze qui étoit venu à Constantinople sous le règne de Léon en 466. Cette inauguration étoit accompagnée de cérémonies conformes à la religion des Perses. Après la mort de Damnazès, son fils Zathius, qui vouloit embrasser le christianisme, au lieu de se rendre en Perse, vint à Constantinople prier Justin de lui faire donner le baptême et de le couronner, afin qu'il ne fût pas obligé de prendre part à des cérémonies païennes, en recevant la couronne des mains du roi de Perse.

An. 522.

Proc. pers. l. 2, c. 15. Theoph. p. 143, 144. Anast. p. 56, 57. Chron. Alex. Zon. p. 59. Cedr. p. 363, 364. Malela, p. 47, 48. Hist. miscel. l. 15. Baronius. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.

Justin se rendit à ses désirs. Pour l'attacher davantage aux Romains, il lui fit épouser Valériane, fille du patrice Nomus, et le renvoya comblé de riches présens.

Cabade, irrité de ce procédé de Justin, lui fit dire *qu'apparemment il s'ennuyoit de la paix, puisqu'il la rompoit en débauchant ses vassaux; qu'il devoit savoir que de temps immémorial les rois des Lazes étoient sujets de la Perse.* Justin, qui ne jugeoit pas à propos de rompre avec Cabade, évita d'entrer en éclaircissement au sujet de la Lazique; il répondit seulement *qu'il n'avoit jamais pensé à usurper les droits d'autrui; que, Zatius étant venu à Constantinople pour être admis au nombre des adorateurs du Dieu unique et véritable, il auroit cru faire un crime de le rebuter; qu'après l'avoir initié aux mystères du christianisme, il l'avoit renvoyé dans ses états.* Cette réponse n'étoit rien moins que satisfaisante; aussi Cabade se prépara-t-il à la guerre. Justin, de son côté, songea à se mettre en défense. Il s'appuya du secours de Ziligdès, roi des Huns, établis au nord du défilé de Derbend. Il acheta l'alliance de ce prince, qui s'engagea par serment à servir l'empereur contre la Perse. Mais il apprit bientôt que Ziligdès avoit accepté les mêmes propositions de la part de Cabade, et qu'il étoit allé le joindre en personne avec un corps de vingt mille hommes.

Cette perfidie eut le succès qu'elle méritoit. Justin en instruisit Cabade par une lettre, et lui fit entendre que le roi des Huns étoit payé pour trahir les Perses lorsque la bataille seroit engagée. Il s'exprimoit ensuite en ces termes : *Etant frères comme nous sommes, ne vaut-il pas mieux demeurer unis que de nous exposer à servir de jouet à ces chiens?* Sur cet avis, le roi manda Ziligdès; et l'ayant convaincu, par son propre aveu, il le tua sur-le-champ. La nuit suivante, il fit massacrer les Huns, qui, n'étant pas informés de la mort de leur roi, reposoient tranquillement dans leurs tentes.

Cabade, satisfait de la franchise de Justin, lui envoya un ambassadeur pour renouveler le traité. Il crut que la conjoncture seroit favorable à l'exécution d'un projet très-singulier, mais nécessaire, à ce qu'il croyoit, pour son repos, et pour maintenir après sa mort l'ordre qu'il prétendoit établir dans sa succession. Ce prince, outre un grand nombre d'enfans naturels, avoit quatre fils légitimes, Caosès, Zamès, Chosroës et Phtasouarsan. Il avoit conçu contre l'aîné une aversion d'autant plus forte, qu'elle n'étoit fondée que sur le caprice. Le second, prince estimé de toute la nation pour ses qualités héroïques, étoit borgne, et tout défaut corporel excluoit du trône de Perse. Cabade aimoit tendrement Chosroës, qu'il avoit eu de la fille du roi des Huns, sa femme chérie, et il le destinoit pour être son successeur. Mais il craignoit, pour ce fils bien-aimé, le droit de Caosès, et le mérite éclatant de Zamès. Il voulut donc lui assurer la protection de l'empire, et chargea l'ambassadeur qu'il envoyoit à Justin d'une lettre conçue en ces termes : *Vous n'ignorez pas les justes sujets que j'ai de me plaindre. Je suis néanmoins disposé à tout oublier. C'est remporter une glorieuse victoire que de sacrifier à l'amitié des droits qu'on est en état de poursuivre. Je vous demande en récompense une faveur qui non-seulement doit nous unir à jamais, mais encore former entre les deux nations une liaison fraternelle et une alliance inaltérable. C'est d'adopter pour votre fils mon fils Chosroës, l'héritier de ma couronne.*

Proc. pers. l. 1, c. 11. Theoph. p. 145. Zon. p. 59.

Une proposition si brillante éblouit d'abord Justin et Justinien. Ils alloient l'accepter avec joie, et dresser l'acte d'adoption, si le questeur Proclus, ce sage ministre, toujours en garde contre les nouveautés les plus séduisantes, ne leur eût représenté *que cette demande si flatteuse couvroit un dessein pernicieux; qu'adopter Chosroës, c'étoit l'admettre à la succession impériale. Voulez-vous donc, grand prince,* dit-il à Justin, *être*

le dernier empereur romain ? Et vous, seigneur, ajouta-t-il en s'adressant à Justinien : *Voulez-vous prononcer contre vous-même une sentence d'exhérédation ? Le fils de Justin aura plus de droit à l'empire que son neveu. Les lois des barbares s'accordent en ce point avec les nôtres, et le suffrage des nations appuiera l'ambition de votre rival. Songez qu'en donnant dans ce piége, vous renoncez à vos légitimes espérances, et que vous reconnoissez dès aujourd'hui Chosroës pour votre maître. Et si vous lui disputez dans la suite un droit que vous lui aurez cédé, que de sang il faudra répandre !* Ces réflexions leur ouvrirent les yeux. Ils ne délibéroient plus que sur le parti qu'il falloit prendre pour éluder la proposition de Cabade, lorsqu'ils en reçurent une seconde lettre par laquelle il prioit Justin de régler les formalités de l'adoption, et de prescrire les démarches que son fils devoit faire selon les usages des Romains. Cet empressement confirma les soupçons que leur inspiroit Proclus. Il leur conseilla d'envoyer au plus tôt des députés pour consommer l'ouvrage de la paix, et pour répondre au roi que l'adoption par les armes étoit la seule en usage à l'égard des étrangers. Cette espèce d'adoption ne donnoit aucun droit à l'hérédité.

Justin fit donc partir Hypace, neveu d'Anastase, et le patrice Rufin. Cabade envoya de son côté Séosès, le plus puissant seigneur de la Perse, et le général Mébodès. Ils se rencontrèrent sur la frontière. Chosroës s'étoit lui-même avancé jusqu'aux bords du Tigre, à deux journées de Nisibe, à dessein de se rendre à Constantinople, dès que les députés seroient d'accord. Dans le cours de la conférence, Séosès proposa, entre autres articles, que les Romains renonçassent pour toujours à toute prétention sur la Lazique, et qu'ils reconnussent les rois de Perse pour les souverains légitimes de ce pays. Hypace rejeta cette demande avec indignation, et déclara, de son côté, que Chosroës ne pouvoit être adopté que par les

armes ; ce qui fut également rejeté par les Perses. Ces contradictions firent rompre la conférence. Chosroës, outré de dépit, retourna en Perse, et jura qu'il se vengeroit de cet affront.

Séosès, ce Perse généreux qui avoit autrefois rendu la liberté à Cabade, jouissoit de la plus grande autorité dans le royaume de Perse. Ce rang élevé suffisoit pour lui attirer des jaloux, et son caractère fier et hautain lui suscitoit une foule d'ennemis. Son désintéressement à toute épreuve et son zèle ardent pour la justice ne leur avoit donné jusqu'alors aucune prise. Ils profitèrent de la colère de Chosroës et du mécontentement de Cabade. Comme Séosès avoit eu plusieurs entretiens tête à tête avec Hypace, Mébodès, jaloux de cette distinction, l'accusa auprès du roi de s'être entendu avec le député romain, qui étoit lui-même malintentionné, d'avoir dessein de rompre la négociation, et mis en avant l'article de la Lazique, dont il n'étoit point chargé par ses instructions. Les ennemis de Séosès ajoutoient *que c'étoit un novateur, un impie, qui fouloit aux pieds les lois nationales, et adoroit des divinités inconnues ; que, contre la loi expresse qui défendoit d'enterrer les morts, ayant depuis peu perdu sa femme, il l'avoit fait inhumer.* Ces prétendus crimes, incapables par eux-mêmes de faire impression sur un prince aussi peu scrupuleux que Cabade, furent envenimés par le poison de l'envie. Tout le sénat de la Perse, où Séosès avoit presque autant d'ennemis que de juges, s'assembla pour juger ou plutôt pour condamner à mort le plus grand homme de la nation. Cabade, ingrat et perfide, feignit d'être fort affligé du malheur de son ami, mais de n'oser lui sauver la vie par respect pour les lois. Cette injuste sentence fut exécutée, et la charge suprême dont Séosès avoit été honoré, et qui l'élevoit au-dessus de tous les magistrats et de tous les officiers du royaume, fut supprimée pour toujours. On avoit donné à cette dignité

le nom d'*adrastadaransalane*. Rufin, à l'exemple de Mébodès, voulut aussi faire périr Hypace. Il l'accusa d'avoir agi d'intelligence avec Séosès pour renouveler la guerre. Hypace fut heureux de vivre sous un prince plus humain, et dans un pays où l'on suivoit une forme de procédure plus régulière. Ses officiers ayant souffert les plus rigoureuses tortures sans le charger d'aucune infidélité, il en fut quitte pour la perte de ses emplois; mais on les lui rendit dès l'année suivante, par la faveur de Justinien.

An. 523. *Theoph. p.* 145, 146. *Cedr. p.* 364. *Zon. p.* 59. *Hist. miscel. l.* 15.

Le refus d'adopter Chosroës autrement que par les armes devoit attirer une guerre sanglante. Cabade s'y préparoit, et Justin se disposoit à la soutenir. Dans ces conjonctures, le roi de Perse découvrit une intrigue tramée par les manichéens dans ses états. Ces sectaires avoient fait de grands progrès dans la Perse, à la faveur du dogme des deux principes, conforme à la doctrine de Zoroastre. Ils avoient des prosélytes entre les plus grands seigneurs. Phthasouarsan, fils de Cabade, qui l'avoit eu de Sambucé, sa propre fille, étoit dès l'enfance infecté de leurs erreurs: *Nous sommes en état*, lui dirent-ils, *d'engager votre père à vous céder dès à présent le diadème, si vous nous promettez de faire régner avec vous la doctrine céleste de Manès.* Le jeune prince leur donna sa parole. Cabade, informé de ce complot, feignit d'y donner les mains; il convoqua une assemblée générale des états de la Perse pour assister au couronnement de son fils; il ordonna aux manichéens de s'y rendre tous avec leur évêque, leurs femmes et leurs enfans; il donna le même ordre aux mages, à leur chef Glonazès et à Banazès, évêque des chrétiens, qu'il aimoit parce qu'il le croyoit excellent médecin. Lorsqu'on fut assemblé, il dit aux manichéens *qu'il approuvoit leurs dogmes, et qu'il savoit bon gré à son fils de les avoir embrassés; qu'en conséquence il alloit lui transmettre la couronne. Séparez-vous donc des profanes,* ajouta-t-il,

c'est par vous que je veux qu'il soit proclamé. A ces paroles, les manichéens, transportés de joie, se réunirent ensemble, laissant un grand intervalle entre eux et le reste des Perses. Aussitôt Cabade fait avancer un corps de troupes qu'il tenoit toutes prêtes, et qui, se jetant l'épée à la main sur les manichéens, les taillent en pièces à la vue des mages et de l'évêque. Cabade envoya sur-le-champ dans toute la Perse ordre d'arrêter les manichéens qu'on pourroit découvrir, et de les brûler vifs avec leurs livres, et de confisquer leurs biens.

Pendant le même temps les manichéens n'étoient pas épargnés dans l'empire. C'étoient à juste titre, de tous les hérétiques, les plus abhorrés; et les empereurs les avoient toujours distingués des autres sectaires par la sévérité du traitement. Anastase, imbu de leurs erreurs, les avoit au contraire protégés. Justin voulut en purger ses états; il les bannit par un édit, qui portoit que ceux qu'on découvriroit dans la suite auroient la tête tranchée. Les autres hérétiques, les païens, les Juifs, les Samaritains furent exclus des charges et de tout service, soit dans les armées, soit dans le palais. Il en excepta les Goths, sans doute par ménagement pour Théodoric. Hypace, rétabli dans la dignité de général, poursuivit les manichéens avec chaleur en Orient. Il fut cependant moins cruel à leur égard que n'avoit été Cabade.

Cod. Just. l. 1, tit. 5, leg. 12. Theoph. p. 146. Cedr. p. 364.

Le dessein du roi de Perse étoit de marcher en Lazique pour chasser Zathius et s'emparer du pays. Mais il fut obligé de tourner ses armes du coté de l'Ibérie. Cette région, située à l'orient de la Lazique, étoit peuplée de chrétiens très-zélés, qui avoient constamment conservé leur religion sous la domination des Perses. Cabade, naturellement dur et intolérant, envoya ordre à Gurgène, roi d'Ibérie, de se conformer au culte reçu dans la Perse, lui défendant expressément d'enterrer les morts; *dont il falloit*, disoit-il, *abandonner les*

Proc. pers. l. 1, c. 12. Idem de ædif. l. 3, c. 7.

cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie, pour ne pas souiller un des élémens. Gurgène, attaché à la religion chrétienne, implora la protection de Justin, qui lui promit de le secourir; et, pour tenir parole, l'empereur envoya Probus, neveu d'Anastase, à la ville de Bosphore, avec une grande somme d'argent, qui devoit être employée à soudoyer les Huns établis dans la Chersonèse cimmérienne. Bosphore étoit une place maritime, située sur la droite du détroit qui communique des Palus-Méotides au Pont-Euxin. Elle avoit pris son nom de ce détroit, nommé *le Bosphore cimmérien.* Elle s'étoit de tout temps gouvernée en république; les Huns s'en étoient emparés depuis quelque temps; mais elle venoit de se donner à Justin. Probus n'ayant pu réussir dans sa commission, l'empereur envoya en Lazique le général Pierre, avec un corps de Huns auxiliaires, pour secourir Gurgène.

Ce secours étoit trop foible pour résister à une nombreuse armée de Perses qui entra dans l'Ibérie sous la conduite de Boas. Gurgène, accompagné de ses frères, de sa femme et de ses enfans, dont l'aîné se nommoit Pérane, prit la fuite avec toute la noblesse de ses états, et gagna les frontières de Lazique. Il s'arrêta entre les montagnes qui séparent les deux royaumes; et, s'étant retranché dans des lieux inaccessibles, il se défendit contre les Perses, qui ne purent forcer les passages. Mais bientôt, contraint d'abandonner entièrement le pays faute de subsistances, il passa en Lazique, et se rendit ensuite à Constantinople. L'empereur ayant rappelé Pierre, voulut engager les Lazes à défendre eux-mêmes leurs frontières contre les Perses, déjà maîtres de l'Ibérie. Sur le refus qu'ils en firent, il envoya le général Irénée avec des troupes. L'entrée de la Lazique du côté de l'Ibérie n'étoit fermée que par deux châteaux, que les naturels du pays avoient gardés jusqu'alors. Il étoit très-difficile d'y faire subsister une garnison. Le pays

ne produisoit ni blé, ni vin, ni aucun des alimens ordinaires; et les chemins étoient tellement impraticables, qu'on ne pouvoit y faire porter des subsistances que par des hommes. Les Lazes vivoient de millet, le seul grain qui croisse entre ces montagnes. Mais cette nourriture n'étant pas propre aux Romains, et les Lazes s'étant lassés de leur porter des vivres, il fallut abandônner les châteaux, dont les Perses s'emparèrent.

L'empereur avoit envoyé deux autres corps de troupes : l'un en Persarménie, l'autre en Mésopotamie. Le premier étoit conduit par Sittas et par Bélisaire, qui se signalèrent dans la suite à la tête des armées de l'empire. Ils étoient alors tous deux dans leur première jeunesse, sans autre grade que la qualité d'officiers de la garde de Justinien. C'est ici la première fois que l'histoire fait mention de Bélisaire, le plus grand capitaine de son siècle, et qu'on peut appeler le *Scipion du bas-empire.* Il étoit né en Dardanie. Sa première expédition ne fut pas heureuse. Etant entré avec Sittas en Persarménie, il y fit d'abord beaucoup de ravage ; mais peu après il fut battu par Narsès, joint à son frère Aratius. On ne doit pas confondre ce Narsès avec le fameux eunuque qui rendit depuis son nom si célèbre. Celui dont nous parlons est un autre général du même pays, qui se donna pareillement à Justinien, et que nous aurons plus d'une fois occasion de faire connoître. Tel fut le succès de l'expédition de Persarménie. L'armée de Mésopotamie marcha vers Nisibe, sous la conduite d'un Thrace nommé Licélaire. C'étoit un lâche, qui, frappé d'une terreur panique, prit la fuite sans avoir vu l'ennemi, et retourna sur ses pas. L'empereur lui ayant ôté le commandement, envoya Bélisaire à Dara pour garder une place importante, et lui donna pour secrétaire l'historien Procope. Voilà ce qui se passa du côté de la Perse jusqu'à la fin du règne de Justin.

Il se faisoit dans le même temps, à l'extrémité méri- *Assemani,*

Bibl. orient. t. 1, p. 359 et seq.
Proc. pers. l. 1, c. 19.
Theoph. p. 144, 148.
Niceph. Cal. l. 17, c. 6.
Zon. p. 59, Cedr. p. 364.
Joel. p. 172.
Sca. emend. temp. l. 7.
Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 60.
Oriens christ. t. 2, p. 428, 663.

dionale du monde alors connu, une guerre sanglante, à laquelle Justin prit quelque part. Les Arabes nommés *Homérites* avoient laissé perdre les heureuses semences du christianisme établi chez eux sous le règne de Constance. Le judaïsme, qui avoit depuis long-temps jeté dans leur pays de profondes racines, reprenoit le dessus, et leur roi, nommé Dimion, étoit Juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit massacrer une caravane de marchands romains qui, selon leur coutume, traversoient ses états pour aller trafiquer en Ethiopie. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Ethiopie en fut irrité. Il se nommoit Elisbaan: les historiens de Syrie l'appellent Aidoc. Théophane le nomme Adad, et recule cet événement à la seizième année de Justinien. Ce roi faisoit sa résidence à Auxume, ville capitale de l'Ethiopie, et située, selon Procope, à douze journées du golfe Arabique, à la même hauteur que le pays des Homérites. Quoiqu'elle soit aujourd'hui déserte, ses ruines font connoître son ancienne grandeur: on y trouve des inscriptions en caractères inconnus, et les croix éthiopiques dont elles sont accompagnées prouvent l'ancienneté de la religion chrétienne en ce pays. Cependant Elisbaan étoit païen, le christianisme s'étant éteint dans ces régions éloignées, depuis le règne du grand Constantin, qui l'y avoit introduit par les instructions du saint évêque Frumentius. Ce prince, excité par Justin, se mit en marche à la tête d'une armée, et traversa le golfe Arabique. Cette navigation se faisoit sur des barques légères, dont les planches n'étoient jointes ensemble qu'avec des cordes, parce que les Ethiopiens n'avoient point de fer, et qu'il étoit défendu aux Romains, sous peine de la vie, d'en faire passer chez les nations barbares. Ayant débarqué à Boulicas, port des Homérites, il alla chercher Dimion, le tua dans une bataille, pilla le pays, et plaça sur le trône un nouveau roi, qui étoit chrétien. Il avoit promis à Dieu, avant le combat, de se

faire chrétien lui-même s'il étoit vainqueur. Fidèle à sa promesse, il députa vers Justin deux des principaux seigneurs d'Ethiopie pour le prier de lui envoyer un évêque et des clercs. Justin leur permit de choisir ceux qu'ils jugeroient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche d'Alexandrie, qui leur donna un nommé Jean, après l'avoir sacré évêque d'Auxume. Elisbaan reçut le baptême des mains de ce prélat, fit instruire ses sujets, et bâtir un grand nombre d'églises. Le christianisme se répandit en peu de temps, et se rétablit en Ethiopie.

Mais le nouveau roi des Homérites n'ayant pas survécu long-temps, les Juifs reprirent l'avantage : ils firent un roi de leur secte, nommé Dunaan, massacrèrent un grand nombre de chrétiens, et changèrent les églises en synagogues. Au nord du pays des Homérites étoit une ville grande et puissante, nommée Nagra, peuplée de chrétiens. Aréthas, prince de cette ville, payoit tribut au roi des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille hommes, alla faire le siége de Nagra; et l'ayant inutilement attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux habitans de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient leurs portes. Mais ce prince, perfide et cruel, ne fut pas plus tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses, et fit brûler l'église avec les prêtres, et le peuple qui s'y étoit réfugié. Les habitans, qui refusèrent de renoncer à la foi, furent mis à mort avec leurs femmes et leurs enfans. Aréthas, sa femme Rouma, ses filles, et trois cent quarante des principaux citoyens, souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

Alamondare ou Monder, successeur de ce prince sarrasin dont nous avons parlé dans l'histoire d'Anastase, n'avoit pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé la religion chrétienne. Justin lui avoit envoyé un député pour l'engager à cesser ses incursions et à vivre en paix avec l'empire. Le député se trouvoit à la cour de ce prince lorsque Monder reçut une lettre de Dunaan,

qui lui rendoit compte du massacre qu'il avoit fait des chrétiens, et qui lui conseilloit de suivre son exemple. Monder y étoit assez disposé. Mais le grand nombre de chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit craindre que la chose ne fût de difficile exécution; et ce qui l'arrêta tout-à-fait, ce fut la résolution d'un de ses principaux officiers. Comme Monder exhortoit ses soldats à renoncer au christianisme, cet officier plein d'un zèle qui se ressentoit beaucoup de la férocité sarrasine, prit la parole pour tous les autres : *Songe*, lui dit-il, *que nous étions chrétiens avant que d'être tes sujets. Je ne sais ce que pensent mes camarades. Pour moi, je n'ai appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois personne assez puissant sur la terre pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois; et, s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas qu'il y ait d'épée plus longue que la mienne.* Monder ne jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si ferme adversaire : il laissa liberté de religion.

Le roi d'Ethiopie, indigné des cruautés de Dunaan, se rendit volontiers aux sollicitations de l'empereur qui l'exhortoit à venger le sang des chrétiens. Il joignit à ses troupes les secours qui lui vinrent de l'Egypte, et entreprit une seconde fois la conquête du pays des Homérites. Après avoir passé le golfe, il taille en pièces les Juifs qui s'opposoient à la descente; il marche droit à la capitale, nommée *Taphar* ou *Pharé*, s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière; et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée, et le tue avec tous ses parens. Il reprend Nagra, dont il donne la principauté au fils du martyr Aréthas, et laisse pour roi aux Homérites un chrétien nommé Abraham. L'évêque Grégentius, successeur de Jean, et que l'Eglise a mis au nombre des saints, donna aux habitans du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. Elisbaan, de retour en ses états, des-

cendit du trône, envoya à Jérusalem, comme un hommage de sa piété, sa couronne d'or enrichie de pierreries; il embrassa la vie monastique, et passa le reste de ses jours au fond d'une solitude, dans les austérités de la pénitence. Il eut pour successeur Hellestée, dont nous aurons occasion de parler sous le règne de Justinien.

Le zèle de Justin en faveur de la religion fut moins heureux en Occident, et causa de grands troubles en Italie. Si Théodoric eût vécu plus long-temps, l'arianisme, maltraité par l'empereur, mais protégé par le roi des Goths, auroit, selon toute apparence, excité une cruelle guerre. Quoique la loi de Jûstin contre les hérétiques exceptât nommément les Goths, Théodoric n'en fut pas moins irrité. Il regarda comme une insulte la disgrâce des ariens qui étoient exclus de leurs églises, ainsi que du palais et des armées. Il croyoit leur avoir assuré la liberté de conscience dans l'empire en la laissant aux catholiques dans ses états. Dès qu'il vit que Justin commençoit d'attaquer les ariens, il lui écrivit plusieurs lettres pour le retenir. Il lui représentoit *que de prétendre dominer sur les esprits, c'étoit usurper les droits de la Divinité; que, par la nature même des choses, la puissance des plus grands princes se borne à la police extérieure; qu'ils ne sont en droit de punir que ceux qui troublent l'ordre public, dont ils sont les conservateurs, et qu'en bonne politique, l'hérésie la plus dangereuse est celle d'un prince qui sépare de lui une partie de ses sujets uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il croit lui-même.* Justin répondoit *qu'il ne prétendoit pas gêner les consciences, mais qu'il étoit le maître de choisir ceux par qui il vouloit être servi; et que, l'ordre public exigeant l'uniformité du culte extérieur, il étoit en droit de n'ouvrir les églises qu'à ceux qui s'accordoient avec lui dans les exercices de religion.* Ces réponses pouvoient être tournées contre les catholiques de l'Italie.

An. 524.
Anon. Vales. Marcel. chr. Cassiod. l. 2, ep. 6; l. 3, ep. 28. Boët. cons. Phil. l. 1. Proc. goth. l. 1, c. 1. Theoph. p. 145. Anast. p. 57, et vita Joan. papæ. Hist. miscel. l. 15. Paul. diac. l. 7. Cochl. vita Theod. c. 18. Sigon. imp. occid. l. 16, vita Boët. Vallin. Baronius. Pagi ad Baron. Vales. rerum franc. l. 7. Fleury, hist. ecclés. l. 31, art. 58; l. 32, art. 5, 7.

Mais Théodoric, porté à la douceur et à la tolérance, résolut de députer à Justin pour lui inspirer les mêmes sentimens; et, dans le dessein de rendre cette ambassade plus solennelle, il y voulut employer le chef de la religion catholique. Le pape Hormisdas étoit mort l'année précédente, et Jean lui avoit succédé. Théodoric l'ayant fait venir à Ravenne, lui ordonna de partir pour Constantinople, et de demander à Justin qu'il rendît aux ariens leurs églises, qu'il leur laissât liberté de religion, et qu'il remît entre leurs mains ceux qui les avoient quittés pour se faire catholiques; car il prétendoit que ces nouveaux prosélytes n'avoient changé de communion que par contrainte. Il menaçoit le pape, s'il ne réussissoit pas, d'user de représailles sur les catholiques, et de les traiter avec autant de rigueur qu'il leur avoit jusqu'alors montré de douceur et de clémence. En vain le pape le supplia de le dispenser d'une commission si peu conforme au caractère qu'il devoit soutenir; le roi voulut être obéi; il joignit au pape cinq évêques, et les fit accompagner de quatre sénateurs, Théodore, Importunus, et deux autres nommés tous deux Agapit, dont l'un étoit patrice, et distingué par son savoir et par son éloquence. Théodoric l'envoyoit pour tenir tête aux plus habiles d'entre les catholiques, s'il étoit question de dispute.

Les mauvais traitemens que les ariens éprouvoient en Orient répandirent de sombres nuages dans l'esprit de Théodoric. Après avoir été pendant plus de trente années le modèle des princes justes, sages, bons et généreux, il devint à l'âge de soixante et dix ans défiant et cruel. Cette altération dans son caractère éloigna de sa personne les hommes vertueux, et rapprocha ces indignes courtisans toujours attentifs à profiter des foiblesses de leur maître pour servir leurs propres passions. Cassiodore se défit de toutes ses charges et se retira de la cour. Théodoric, qui sentit bientôt le

besoin qu'il avoit de ses talens, le rappela; mais il paroît qu'il ne le consulta plus. Boëce, issu d'une famille riche, ancienne et comblée d'honneurs, et plus recommandable encore par sa vertu, par son éloquence, par la vaste étendue de ses connoissances, avoit mérité la confiance du prince et l'estime universelle. Elevé dès sa jeunesse au rang de patrice, consul en 510, il avoit vu, en 522, ses deux fils revêtus ensemble du consulat. La charge de maître des offices l'approchoit du prince; et mettoit entre ses mains tous les emplois de la cour. Après la mort de sa première femme, fille de Festus, sénateur illustre, il avoit épousé la fille de Symmaque patrice, consul en 485, et chef du sénat. Il s'étoit rendu célèbre par des ouvrages de rhétorique, de mathématiques et de philosophie. Il avoit fait une profonde étude de la religion; et non content de l'honorer par ses mœurs, il la défendoit par ses écrits. Son intrépide probité fut cause de sa perte. Protecteur déclaré de l'innocence, il s'attira la haine des oppresseurs. Cyprien, grand référendaire (c'étoit le garde des sceaux), Conigaste et Triguilla, devenus puissans auprès du roi, depuis qu'il prêtoit l'oreille à la calomnie, se liguèrent ensemble pour se défaire d'un censeur incommode qui s'opposoit à leurs concussions. Le préfet du prétoire vouloit, dans un temps de disette, surcharger la Campanie déjà trop foulée. Boëce plaida devant le roi la cause de cette malheureuse province, et l'emporta sur le préfet, qui, par vengeance, se joignit à ses ennemis. Il sauva Paulin, personnage consulaire, dont ces calomniateurs espéroient d'envahir les biens. Enfin Boëce, après avoir tant de fois fait triompher la justice, succomba lui-même sous les efforts de la cabale. Cyprien accusa le patrice Albin, consul en 493, d'entretenir de secrètes intelligences avec Justin pour le rendre maître de l'Italie. Boëce, persuadé de son innocence, osa dire en présence du roi : *Si Albin est coupable, je le suis*

moi-même avec tout le sénat. Ces paroles, qui tendoient à justifier l'accusé, furent empoisonnées par la malignité des délateurs ; on les fit remarquer à Théodoric comme l'insolent aveu d'une conspiration formée par Boëce et par le sénat. On suborna trois scélérats, nommés Basile, Opilon et Gaudence. Basile, officier du palais, en avoit été chassé pour ses débauches ; on lui promit de payer ses dettes. Les deux autres avoient été condamnés à l'exil pour différens crimes ; et comme ils différoient d'obéir, Théodoric leur prescrivit un terme, au-delà duquel, s'ils se trouvoient dans Ravenne, ils seroient marqués au front et chassés de la ville. Le jour même que cet ordre leur fut signifié, on leur promit leur grâce, et l'on admit leur requête contre Boëce. Ils l'accusèrent de trahison, et produisirent en preuve des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric le condamna. Boëce fut enfermé dans le château de Calventiane, entre Milan et Pavie. Ce fut là que ce vertueux prisonnier composa le célèbre ouvrage intitulé *Consolation de la philosophie,* dont l'objet est de justifier la Providence divine, qui semble quelquefois abandonner la vertu à d'injustes persécutions. On y trouve quelques traits contre Théodoric qui ont besoin d'excuse, et qui démentent un peu les belles leçons que donne l'auteur. La conduite que le pape Jean tenoit à Constantinople, irrita de plus en plus Théodoric ; et les ennemis de Boëce aigrirent tellement ce prince, qu'après six mois de prison, il le fit appliquer à la torture pour tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chimérique. On lui serra si violemment le crâne avec des cordes, que les yeux lui sortoient de la tête ; et comme il persistoit à nier ce crime imaginaire, on l'assomma à coups de bâtons. Son beau-père Symmaque, enveloppé dans la même accusation, fut conduit en prison à Ravenne, et eut la tête tranchée l'année suivante : exemple funeste à tous les princes, puisqu'il est capable d'écarter

de leur personne la vérité, et d'effrayer ce nombre infini d'ames pusillanimes, qui estiment la vie plus que la justice et l'honneur.

Le pape Jean apprit avec une extrême douleur la mort de Boëce et la détention de Symmaque. Il n'étoit pas moins affligé de la négociation dont il étoit chargé. On le reçut à Constantinople avec les plus grands honneurs. C'étoit la première fois qu'on y voyoit un évêque de Rome. Le sénat, le clergé, le peuple, précédés de croix, et portant des cierges, allèrent au-devant de lui jusqu'à dix milles de la ville. L'empereur sortit hors des murs, et, se prosternant à ses pieds, lui demanda sa bénédiction. Epiphane, l'ayant invité à faire l'office, il n'y voulut consentir qu'à condition qu'il auroit dans l'église la place d'honneur au-dessus du patriarche; ce qui lui fut accordé. Le jour de Pâques, qui tomboit cette année 525 au trentième de mars, il célébra la liturgie en latin, selon le rit de son église. Tous les auteurs conviennent qu'il fut très-attentif à soutenir les prérogatives de son siége; mais il ne s'accordent pas sur la manière dont il exécuta sa commission. Les uns disent qu'il s'en acquitta de bonne foi, et que, pour conserver aux catholiques d'Italie le repos dont ils jouissoient, il obtint de Justin liberté de religion en faveur des ariens, et la restitution de leurs églises; mais qu'il ne demanda pas que les ariens convertis fussent rendus à leur secte. Si l'on en croit les autres, il fit tout le contraire de ce qui lui étoit ordonné. Loin d'engager Justin à rendre aux ariens leurs églises, il consacra lui-même à l'usage des catholiques celles qui se trouvèrent dans les lieux où il séjourna. Tous ces historiens prétendent faire honneur au pape; ils tirent également son éloge de ces deux récits contradictoires; ce qui prouve qu'on pourroit aussi facilement y trouver matière à la censure; mais le respect pour le jugement de l'Eglise, qui honore ce pape comme un martyr, doit nous imposer silence.

An. 525.

La rigueur avec laquelle il fut traité à son retour porte plutôt à croire qu'il n'avoit pas rempli les intentions de Théodoric. Dès que les députés furent revenus à Ravenne, Théodoric les fit mettre en prison. Le pape y mourut le vingt-septième de mai de l'année suivante. Son corps fut porté à Rome dans l'église de Saint-Pierre; et ses funérailles furent d'autant plus solennelles, que ce zèle pour honorer sa mémoire étoit une sorte de vengeance que le peuple tiroit du prince et des ennemis du saint prélat. Il eut pour successeur Félix III, appuyé de la recommandation de Théodoric.

Evag. l. 4, c. 8. Proc. ædif. l. 2, c. 7. Theoph. p. 146. Cedr. p. 365, 366. Zon. t. 2, p. 60. Malela, p. 50. Niceph. Cal. l. 17, c. 3. Glyc. p. 266. Chr. Edess. apud Assemani, p. 412.

En cette année 525 plusieurs villes furent ruinées par des inondations, ou par des tremblemens de terre. Une nuit le Scirtus, qui traversoit Edesse, s'enfla tout à coup si prodigieusement, qu'il inonda toute la ville, dont il renversa une partie considérable, et fit périr des milliers d'habitans. Cette rivière étoit d'une grande commodité pour Edesse; mais elle en fut aussi le fléau, jusqu'à ce que Justinien eut fait creuser un canal qui, recevant une partie des eaux dans le temps des débordemens, n'en laissoit couler dans la ville que le volume ordinaire. Justin soulagea par d'abondantes largesses la misère des Edesseniens; il fit rebâtir les édifices ruinés, et voulut qu'Edesse portât son nom; mais l'ancien subsista toujours. Il donna aussi le nom de *Justinopolis* à la ville d'Anazar, métropole de la seconde Cilicie; elle avoit été abîmée tout entière par un tremblement de terre; c'étoit la quatrième fois depuis sa fondation. Justin la rétablit. La moitié de Pompeïopolis, autrefois *Soli*, autre ville de Cilicie, fut engloutie avec ses habitans. Ces horribles secousses se firent sentir pendant une année entière en des lieux très-éloignés les uns des autres. Dyrrachium et Corinthe périrent en partie. Constantinople ne fut pas exempte de crainte, mais elle éprouva moins de dommage. Tous ces malheurs furent réparés par les libéralités de l'empereur.

Tandis que la terre se couvroit de ruines depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux rivages de la mer Adriatique, le feu ravageoit la ville d'Antioche. On ne put jamais découvrir ni la cause ni l'origine de cet embrasement. Il éclata d'abord dans l'église de Saint-Etienne. Les flammes s'élevèrent presque aussitôt en d'autres endroits éloignés : c'étoit à la fois plusieurs incendies qui dévorèrent un grand nombre de maisons. Justin, à la prière du patriarche Euphase, envoya deux mille livres d'or pour réparer le dommage. A peine ce travail étoit-il commencé, qu'un désastre beaucoup plus affreux fit de la ville entière un monceau de pierres et de cendres. Le vingt-neuvième de mai, lendemain de l'Ascension, à l'heure de midi, la terre, par de violentes secousses, renversa les édifices de la partie occidentale, et le tremblement se communiquant avec rapidité de proche en proche, tout s'écroula, hormis les bâtimens soutenus par la montagne, qui ne fut point ébranlée. Comme les foyers des cuisines étoient alors allumés dans toutes les maisons, les flammes se répandirent de toutes parts. En même temps une fournaise souterraine, qui faisoit bouillonner le sol de la ville, exhaloit de brûlantes vapeurs. Les cendres ardentes, emportées en l'air par un vent furieux, retomboient en pluie de feu, et enflammoient le toit des maisons, tandis qu'un autre incendie s'élevoit des parties inférieures. La grande église bâtie par Constantin résista pendant deux jours à la violence du feu qui dévoroit tous les édifices d'alentour : enfin, enveloppée de flammes et comme calcinée, elle tomba avec un horrible fracas. Le mal fut si subit et si imprévu, que peu de personnes purent échapper par une fuite précipitée ; et cette grande ville, la plus peuplée de l'Orient, et où la fête avoit rassemblé tous les habitans d'alentour, devint le tombeau de deux cent cinquante mille personnes. La plupart périrent par la chute des édifices, d'autres furent consumés par le feu. Mais le

An. 526.
Evag. l. 4, c. 56.
Proc. pers. l. 2, c. 14.
Theoph. p. 147, 148.
Marcel. chr.
Phot. p. 774.
Cedr. p. 365. 366.
Malela, p. 49, 50, 51.
Anast. p. 57.
Hist. miscel. l. 15.
Pagi ad Baron.
Garner. præf. ad Liberatum.
Fleury, hist. ecclés. l. 32, art. 9.

plus horrible de tous ces désastres, c'est qu'il se trouva des brigands assez inhumains pour accourir des campagnes, et venir chercher dans le sein de la mort la matière d'un cruel pillage. Le spectacle déplorable d'une ville prise d'assaut et saccagée par de barbares ennemis ne représente que foiblement la désolation d'Antioche. Une foule innombrable de malheureux, estropiés, brisés, à demi-brûlés, à demi-morts, courant éperdus au travers des rues et des places pour se sauver des flammes et des débris, rencontroient des meurtriers qui leur arrachoient avec la vie les misérables restes de leur fortune, et qui bientôt après tomboient eux-mêmes écrasés avec leur butin détestable. On parle surtout d'un officier du palais, du corps des silentiaires, nommé Thomas, qui, ayant fait de ses domestiques autant d'assassins, s'étoit établi à une lieue de la ville, et les envoyoit de là piller et massacrer ceux qui fuyoient d'Antioche, dont on lui apportoit les dépouilles. Ce scélérat ne vécut que quatre jours dans ce brigandage; il fut frappé de mort subite au milieu de son magasin, qui fut aussitôt pillé par le peuple. Dans toutes les calamités générales, il se rencontre des miracles de bonheur. Quelques habitans furent assez heureux pour se trouver ensevelis dans leurs demeures sans être écrasés; on retira, au bout de vingt et même de trente jours, de dessous les décombres, des hommes qui vivoient encore, et dont plusieurs expirèrent dès qu'ils furent en plein air; des femmes qui, étant enceintes, avoient accouché sous les ruines, et y avoient même allaité leurs enfans. Ces infortunés, abîmés avec leurs maisons, s'étoient nourris des provisions qui s'y trouvoient. Ce tremblement, le cinquième depuis la fondation d'Antioche, et le plus funeste de tous, dura six jours avec la même violence; il se renouvela pendant six mois à plusieurs reprises, quoique avec moins de furie; mais pendant un an et demi, le terrain ne fut pas entièrement affermi. On ressentit encore de temps

en temps diverses secousses dans l'étendue de sept lieues aux environs d'Antioche. Daphné et Séleucie furent renversées.

L'empereur, sensiblement affligé, fit cesser tous les spectacles à Constantinople ; il quitta le diadème et la pourpre pour se revêtir d'un sac et se couvrir de cendres : il aimoit Antioche, où il avoit autrefois séjourné simple soldat, dans ce printemps de la vie que la vieillesse regrette, même sur le trône. Pendant la semaine de la Pentecôte, il alla tous les jours en procession à l'Hebdome, à la tête du sénat et du peuple en habits de deuil, fondant en larmes, et implorant la miséricorde du Tout-puissant. Il ne se borna pas à ces témoignages d'une profonde douleur ; il envoya d'abord le comte Carin, avec cinq mille livres d'or, pour subvenir aux besoins les plus urgens ; il se chargea de faire enlever les décombres, fouiller dans les ruines, et rendre aux possesseurs tout ce qu'on pourroit retrouver de leurs effets. Il fit partir ensuite les patrices Phocas et Astérius avec de beaucoup plus grandes sommes, pour rétablir les édifices, les aquéducs et les ponts de l'Oronte. Quelques auteurs disent qu'il y employa cinquante millions de livres. Il s'agissoit de bâtir une nouvelle ville. Les soins paternels de l'empereur furent heureusement secondés par le comte d'Orient. C'étoit Ephrem, magistrat savant et religieux, animé de cette charité active qui descend à tous les besoins de l'humanité. Le patriarche Euphrase avoit été écrasé sous les ruines de son église, d'où ses plaintes s'étoient fait entendre pendant un jour entier, sans qu'il eût été possible de le secourir. Le clergé et le peuple, plein de reconnoissance, choisirent Ephrem pour évêque, avec l'agrément de l'empereur. Il passa des emplois civils aux fonctions du sacré ministère, et s'en acquitta en grand prélat, édifiant l'église par sa piété, la défendant par ses écrits,

et se montrant le père de ce peuple qu'il avoit sauvé de la mort.

Proc. Goth. l. 1, c. 1. Anon. Vales. Sigon. imp. occid. l. 16. Baronius.

Théodoric ne fut pas long-temps à se repentir de sa cruauté à l'égard de Boëce et de Symmaque. Le déplaisir qu'il en conçut le plongea dans une sombre mélancolie qui lui causa la mort. Je ne m'arrête pas ici aux fables que des historiens trop crédules ont débitées à ce sujet. Se voyant près de sa fin, il fit assembler les principaux d'entre les Goths et les Romains, qui se trouvoient à Ravenne, et, leur présentant Athalaric, fils d'Eutharic et de sa fille Amalasonte, il le déclara son successeur. Il leur ordonna de prêter serment de fidélité à ce jeune prince, qui n'avoit encore que huit ans, et leur recommanda de le respecter, de ménager le sénat et le peuple romain, et d'entretenir la paix avec l'empereur. Il mourut le trentième d'août, âgé de soixante-quatorze ans, après trente-trois ans d'un règne très-glorieux, si l'on en excepte les deux dernières années. Guerrier habile et intrépide, conquérant juste et humain, roi pacifique, il sut, par un heureux mélange de sévérité et de douceur, contenir ses sujets victorieux dans une exacte discipline, et se faire chérir des peuples vaincus. Il s'étoit fait construire de son vivant un mausolée, qu'on voit encore à Ravenne, et dont le dôme est d'une seule pierre d'Istrie, et d'une masse énorme. La difficulté du transport et de la pose a dû surpasser tout ce que l'antiquité admire en ce genre dans les prodigieux travaux des Egyptiens.

Proc. Goth. l. 1, c. 2, 13. Cassiod. l. 8, ep. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8; l. 9, ep. 21; l. 11, ep. 1. Sigon. imp. occid. l. 17.

Amalasonte prit la tutelle de son fils. L'impression de respect que Théodoric laissoit dans l'esprit des Goths donnoit une grande autorité à sa fille, et cette princesse étoit, par ses qualités personnelles, tellement au-dessus de son sexe, qu'une nation fière et délicate sur le point d'honneur se fit gloire de lui obéir. Un extérieur majestueux annonçoit l'élévation de son âme; un esprit vif et pénétrant, mais sage, ferme et modéré,

formoit son caractère. Cet heureux naturel avoit été cultivé par une éducation mâle et sérieuse. Outre le grec et le latin, elle possédoit la langue de toutes les nations qui étoient en commerce avec les Goths, et répondoit à leurs envoyés sans avoir besoin d'interprète. Avec un grand fonds de connoissances, et beaucoup de facilité pour s'exprimer, elle parloit peu; mais ses paroles étoient pleines de sens. Active et toujours tranquille au-dehors, elle savoit terminer sans effort et sans bruit les plus importantes affaires. Un secret impénétrable écartoit les obstacles et assuroit le succès de ses entreprises. Affable, libérale, fidèle à ses promesses, elle gagna le cœur des peuples, qui n'aiment pas toujours ce qu'ils admirent. A son entrée dans la régence, elle ne fit aucun changement dans le ministère; uniquement occupée du bien de l'état, elle n'avoit pas besoin de se faire des créatures. Elle employa les excellens officiers que Théodoric avoit choisis; et Cassiodore prit la part qu'il avoit eue autrefois aux affaires publiques. Les Romains furent traités avec beaucoup de douceur; et tant qu'elle gouverna, ils n'eurent rien à souffrir de l'humeur altière et violente des Goths. Elle rendit aux enfans de Boëce et de Symmaque l'héritage de leurs pères. Pour donner à son fils une éducation romaine, elle voulut qu'il fréquentât les écoles publiques, et lui donna pour gouverneurs trois vieillards, les plus sages et les plus éclairés de la nation des Goths. On négligeoit de payer les appointemens des professeurs de Rome, elle chargea le sénat de veiller à leurs intérêts : *Il n'est pas juste*, disoit-elle, *qu'ils soient exposés à essuyer des refus, ni qu'ils perdent leur temps en sollicitations. Ce qui caractérise les nations policées et les distingue des barbares, c'est l'estime des lettres et de ceux qui les cultivent et les enseignent.* Amalaric, roi d'Espagne, et petit-fils de Théodoric, se plaignoit de son partage. Pour éviter tout sujet de guerre entre deux peuples unis

par leur origine, Amalasonte lui céda la partie des Gaules située entre les Pyrénées et le Rhône, réservant seulement aux Ostrogoths ce qui s'étendoit du Rhône aux Alpes, dont elle abandonna même quelque portion aux François. Elle lui rendit aussi toutes les richesses que Théodoric avoit enlevées de Carcassonne, et le dispensa du tribut qu'il payoit pour l'Espagne.

Aussitôt après la mort de Théodoric, elle envoya au sénat de Rome le comte Sigismer pour recevoir le serment des sénateurs, et pour leur jurer au nom du nouveau prince la conservation de leurs priviléges. Elle fit aussi prêter serment au peuple romain, à toutes les villes de l'Italie, de la Dalmatie, et de la partie des Gaules qui dépendoit du royaume des Ostrogoths, promettant, de son côté, un gouvernement équitable, où les Goths et les Romains ne seroient distingués que parce que les premiers supporteroient les fatigues de la guerre pour la défense des autres. Elle notifia en particulier aux évêques l'avénement de son fils à la couronne; elle leur demanda le secours de leurs prières, et les exhorta à la vigilance pour maintenir entre les peuples la concorde et la pureté des mœurs. Suivant les dernières instructions de Théodoric, elle ne négligea pas l'amitié de l'empereur; elle lui envoya des ambassadeurs pour renouveler les traités, en lui rappelant que son père avoit été honoré du consulat à Constantinople, et du titre de roi d'Italie; que son mari avoit été adopté par Justin même, et qu'en conséquence son fils avoit droit de compter sur la protection de l'empereur. Justin n'étoit pas dans des dispositions favorables. La querelle survenue au sujet des ariens l'avoit aigri contre Théodoric; il faisoit même secrètement agir les Lombards, qui, s'étant établis depuis plus de trente ans dans le pays auparavant habité par les Ruges au-delà du Danube, se jetèrent dans la Pannonie occupée par les Ostrogoths. Mais Amalasonte sut prendre de si justes mesures, qu'ils

furent repoussés. Justin, ayant échoué dans cette entreprise, écouta les propositions de la princesse, et lui envoya des ambassadeurs pour l'assurer de sa bienveillance.

Il ne manquoit à Justinien que le nom d'empereur; il en avoit toute l'autorité. Il étoit patrice, général des armées; son oncle, en l'adoptant pour son fils, l'avoit nommé nobilissime; mais il ne se hâtoit pas de le prendre pour collègue. Un jour que le sénat, croyant sans doute le flatter, le supplioit de conférer le titre d'Auguste à un prince qu'il avoit déjà honoré de tous les autres, il répondit en montrant son manteau de pourpre: *Priez Dieu de ne jamais voir un jeune homme revêtu de cet habit.* C'étoit ainsi qu'un prince presque octogénaire nommoit un homme de quarante ans. Cependant, étant tombé malade, il manda les sénateurs le Jeudi saint, premier jour d'avril 527, et, en leur présence, il associa Justinien à l'empire, en lui donnant la qualité d'Auguste, ainsi qu'à sa femme Théodora. C'est de ce jour-là que Justinien comptoit le commencement de son règne, comme on le voit par la loi qu'il fit onze ans après, pour ordonner que tous les actes fussent datés de l'année du règne de l'empereur actuellement sur le trône. Le jour de Pâques suivant, le prince et la princesse reçurent solennellement la couronne des mains du patriarche Epiphane. Ils allèrent ensuite se montrer au peuple assemblé dans le Cirque, et furent reconduits au palais avec de grandes acclamations. Suivant l'opinion qui me paroît la plus probable, Justinien avoit alors quarante-cinq ans; car l'année de sa naissance n'est pas certaine. On sait seulement que le onzième de mai il en célébroit l'anniversaire par des jeux publics.

An. 527.
Evag. l. 4, c. 9.
Marc. chr.
Vict. Tun.
Theoph. p. 148.
Anast. p. 58.
Inst. nov. 117, tit. 2.
Zon. p. 60.
Proc. pers. l. 1, c. 15.
Idem hist. arc. c. 6, 9, et ibi Alam.
Chron. Alex.
Jorn. succes.
Cedr. p. 366.
Joel, p. 173.
Cod. orig. p. 60.
Pagi ad Baron.
Du Cange, fam. byz. p. 95.
Baud. imp. orient. t. 1, anon. p. 54, t. 2, p. 717, 718, 811.

Justin ne survécut que quatre mois. Il mourut le premier d'août d'un ulcère au pied, causé par un coup de flèche qu'il avoit autrefois reçu dans une bataille, et qui, mal guéri, se rouvrit à la fin de ses jours. Il étoit

âgé de soixante-dix-sept ans, et avoit régné neuf ans et vingt-trois jours. Son corps ne fut pas porté dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs. Il avoit voulu être inhumé auprès de sa femme, dans l'église de Sainte-Euphémie. Le règne de ce prince se ressentit de sa vieillesse. Il avoit épuisé sa vigueur à mériter la couronne : il n'y parvint que lorsqu'il fut à peine en état de la soutenir.

LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

JUSTINIEN.

JUSTINIEN partageoit depuis quatre mois l'autorité souveraine, et son oncle sembloit n'être monté sur le trône que pour lui apprendre à commander. Tout annonçoit un règne florissant et glorieux. Le nouvel empereur étoit parvenu à cet âge où l'esprit dans sa force est en état d'exécuter les conseils de l'expérience et de la sagesse. Justin, né dans l'obscurité, n'avoit reçu aucune éducation; mais il n'avoit pas négligé de procurer à son neveu ce précieux avantage. Un des plus savans hommes de ce temps-là, nommé Théophile, fut chargé de l'instruire, et ses soins eurent un succès assez heureux. Justinien acquit la facilité de parler et d'écrire. Aussi, lorsqu'il fut empereur, se passoit-il ordinairement du ministère de son questeur; il parloit lui-même dans le sénat. Instruit de la jurisprudence, il présidoit à la composition de ses lois : après avoir pris connoissance des causes importantes, il dictoit souvent aux juges leurs arrêts, et les envoyoit par écrit dans les provinces. Non content de savoir ce qui convient proprement à un prince, il se rendit habile dans l'architecture et dans la musique; il dressoit le plan des édifices qu'il faisoit construire. Il est auteur d'une hymne que les Grecs chantent encore à la messe. Il voulut même être théologien; et cette fantaisie, toujours déplacée, souvent dangereuse dans un souverain, lui fit plus d'une fois perdre de vue ses devoirs les plus essentiels. Il laissoit périr ses armées et gémir ses peuples sous le fardeau accablant des impôts, tandis

AN. 527.
Evag. l. 4, c. 9.
Proc. anecd. c. 14, 18, et ibi Alaman.
Pagi ad Baron.

qu'il s'amusoit à disputer contre les hérétiques, et à écrire sur les points controversés. Enfin, présumant trop de ses lumières théologiques, il s'embarrassa dans des questions épineuses, et finit par prendre le mauvais parti.

Proc. anecd. c. 8. Malela, p. 53. Cedr. p. 366. Chron. Alex.

Ce prince étoit d'une taille au-dessus de la médiocre; il avoit les traits réguliers, le teint haut en couleur, la poitrine large, l'air serein et gracieux. On dit que ses oreilles étoient mobiles, et qu'il ressembloit de physionomie à Domitien, dont il n'eut pas les vices; ce qui donna occasion à des railleries populaires dans les séditions qui s'élevèrent sous son règne. Procope lui reproche d'avoir pris plaisir à imiter l'habillement des barbares.

Proc. anecd. et ibi Alaman. Idem de ædif. Niceph. Cal. l. 17, c. 1. Suidas, Προκόπ. Trivorius observ. Apol. c. 28. Rivii Apol. Just. Elchelii animadversiones.

Le caractère de Justinien est devenu un problème. La plupart des jurisconsultes, admirateurs de ses lois, qui font le principal objet de leurs études, ont combattu avec chaleur pour défendre l'honneur de ce prince. D'autres auteurs, et surtout les écrivains ecclésiastiques, mécontens de sa conduite dans les affaires de l'Eglise, en ont dit beaucoup de mal. Les uns et les autres s'appuient également du témoignage de Procope, contemporain de cet empereur. Procope étoit un homme de beaucoup d'esprit, né à Césarée en Palestine, où il exerça la profession d'avocat. S'étant ensuite attaché au service de Bélisaire, il accompagna ce guerrier dans toutes ses expéditions, et personne ne devoit mieux connoître la cour. Il a composé trois ouvrages, qui se démentent mutuellement. Le premier renferme l'histoire des guerres de Justinien. L'auteur y paroît assez impartial; il y expose sans passion les actions louables et blâmables de cet empereur. Dans le second, intitulé *Anecdotes*, il déchire d'une manière cruelle la réputation de Justinien; il lui impute les actions les plus atroces; il noircit celles qui paroissent louables, en leur supposant des motifs odieux et criminels. A l'entendre, ce

prince est un monstre ; et, poussant la satire jusqu'à l'extravagance, il avance sérieusement que c'est un démon déguisé sous la figure humaine, et il entreprend de le prouver. On devine aisément qu'un pareil ouvrage ne vit pas le jour du vivant de Justinien, qui survéquit à l'auteur. Quatre ans après la composition des Anecdotes, le même Procope publia les livres où il se propose de rendre compte des édifices innombrables que cet empereur fit bâtir ou réparer. Cet écrit comble Justinien des plus grands éloges. Tout est divin dans sa personne ; ce n'est plus un démon, mais un ange bienfaisant, envoyé de Dieu pour le salut de l'humanité. Quel fond peut-on faire sur un témoin si opposé à lui-même ? Quelques critiques, révoltés de ces contradictions, se sont hasardés à dire sans preuve que le livre des Anecdotes est faussement attribué à Procope. Mais, outre les témoignages formels de Nicéphore et de Suidas, quiconque entend la langue dans laquelle Procope a écrit, et connoît sa manière fort supérieure à celle de tous les historiens grecs postérieurs à Constantin, ne peut le méconnoître dans cet ouvrage. S'il étoit besoin de chercher des raisons pour prouver qu'un homme est capable de se contredire, j'adopterois la conjecture d'un écrivain du dernier siècle. Il suppose que Procope, secrétaire de Bélisaire, n'étant pas payé de ses pensions, soit par l'infidélité des trésoriers, soit à cause des besoins de l'état, ce qui a dû souvent arriver sous Justinien, prit de l'humeur contre le prince, et composa ses Anecdotes, qu'il n'acheva pas, parce que sa pension fut rétablie. Pour rendre raison des louanges outrées qu'il prodigua depuis au même empereur dans les livres des édifices, j'ajouterois que, son écrit satirique ayant transpiré, il voulut dissiper le soupçon par des éloges non moins hyperboliques : ce ne seroit pas la dernière fois qu'on auroit vu une flatterie basse et tremblante s'efforcer de réparer l'outrage d'une satire indiscrète. Au reste

les Anecdotes de Procope ne sont pas inutiles pour l'histoire; elles peuvent y servir lorsque l'auteur s'accorde avec lui-même et avec les autres historiens. Souvent les faits sont véritables; mais la malignité les empoisonne par les circonstances ou par les motifs. Ce n'est donc pas sur cet ouvrage qu'on doit se former une idée de Justinien; il faut la chercher dans les premiers écrits de Procope, ou dans ceux des auteurs contemporains, et plus encore dans les actions mêmes du prince.

Proc. passim.
Agapet. paræn.
Cod. l. 1, *tit.* 17, *leg.* 5.
Novel. 8 *et* 30.
Evag. l. 4, *c.* 29.
Zon. t. 2, *p.* 61.
Cedr. p. 366.

Si l'on juge ainsi du caractère de cet empereur, on verra un prince médiocre, dont les vertus ni les vices n'ont rien d'éclatant; plus capable de concevoir de grands projets que d'en suivre l'exécution; plus heureux qu'habile dans le choix de ses capitaines, et trop foible pour les soutenir contre les attaques de l'envie; doux, clément, humain, mais asservi aux caprices d'une femme hautaine, vindicative et cruelle; vain jusqu'à s'arroger des titres de victoire sur des nations qu'il n'avoit pas vaincues, et qui se vengèrent de son orgueil par de sanglans ravages; il se vante dans ses lois d'être le maître de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; magnifique aux dépens de ses sujets, il ne cessa, pendant un long règne, de construire des villes, des églises, des bâtimens de toute espèce; et l'on peut dire que tous les empereurs ensemble ont à peine élevé ou établi autant d'édifices que le seul Justinien. Mais ces dépenses sans bornes consumoient la subsistance des peuples; la construction d'une ville ruinoit une province; et ces énormes bâtimens écrasoient l'empire. Les présens qu'il prodiguoit aux barbares pour acheter la paix, fut une autre source de dépense. Trois cent vingt mille livres pesant d'or que Anastase avoit laissées dans le trésor impérial furent bientôt dissipées; il fallut exiger les anciennes impositions avec rigueur; en établir de nouvelles; se saisir des sommes que les villes réservoient pour leur entretien; chicaner les soldats sur leur paie; priver les pauvres

des distributions de pain établies par les autres empereurs, ou altérer cet aliment en employant de mauvais blé; vendre les emplois et les grâces; chercher des prétextes pour envahir la fortune des particuliers; en un mot, mettre en œuvre tous les moyens de remplir le trésor qui s'épuisoit sans cesse, et prêter l'oreille aux projets ruineux de ces hommes avides qui achètent du prince, au plus bas prix qu'ils peuvent, la liberté d'un immense et cruel pillage. Ces vexations, qu'il se rendit nécessaires, l'ont fait taxer d'avarice, quoiqu'il ne prît que pour répandre, et que ses lois fournissent des preuves de son inclination libérale. Sa législation a rendu son nom immortel; elle seroit irréprochable, si sa vanité impatiente n'eût précipité la rédaction de cet important ouvrage; s'il en eût confié la direction à un homme moins corrompu que Tribonien, et s'il n'eût trop souvent changé ses propres lois : inconstance qui donna lieu de croire que sa justice étoit versatile, et qu'elle plioit au gré de l'intérêt. Il étoit sobre, mangeoit et dormoit peu, se levoit souvent au milieu de la nuit pour travailler, soit aux affaires de l'état, soit à celles de l'Eglise. Son zèle pour la religion s'enflamma jusqu'à persécuter d'abord les païens, les Juifs, les hérétiques, ensuite les orthodoxes mêmes, dont il s'éloigna par des recherches trop subtiles. Sa piété se montroit avec éclat : dès qu'il fut empereur, il fit présent à l'Eglise de tous les biens qu'il possédoit auparavant, et fonda dans sa maison un monastère. Pendant le carême l'austérité de sa vie égaloit celle des anachorètes; il ne mangeoit point de pain, ne buvoit que de l'eau, et se contentoit, pour unique nourriture, de prendre de deux jours l'un une petite quantité d'herbes sauvages assaisonnées de sel et de vinaigre. Ses veilles et ses abstinences auroient sans doute été d'un plus grand mérite, si, loin de les cacher, il n'eut pris soin d'en instruire l'univers dans ses Novelles. Les églises, les monastères,

les hôpitaux, annonçoient de toutes parts sa religieuse magnificence; mais, dit un auteur de ce temps-là, ces pieux monumens ne sont d'aucun prix devant Dieu lorsqu'ils sont le fruit des rapines et des injustices, et que la sainteté de la vie ne répond pas à ces marques extérieures d'une piété équivoque. Quoïque toujours en guerre, Justinien ne fut nullement guerrier; les grands exploits de son règne sont uniquement dus à la valeur et à la conduite de Germain, de Bélisaire, de Narsès, et des autres capitaines qui se formèrent sous la discipline de ces trois héros. L'empereur, qui avoit conçu le glorieux projet de se remettre en possession de l'Occident, apporta lui-même le principal obstacle à l'exécution. Renfermé dans son palais auprès de sa femme Théodora, qui le tenoit comme enchaîné, il sembloit avoir oublié ses armées dès qu'elles étoient sorties de Constantinople. Il falloit que ses généraux fissent subsister leurs troupes sans paie, sans munitions, sans recrues. Bélisaire et Narsès eurent à combattre non-seulement les Perses, les Vandales et les Goths, mais encore la négligence du prince et la jalousie des courtisans, qui ne cessèrent de traverser leurs succès; et si, malgré de si puissans obstacles, ils vinrent à bout de reconquérir l'Afrique et l'Italie, on ne peut guère douter qu'avec les secours qu'ils avoient droit d'attendre, ils n'eussent rendu à l'empire toutes les provinces que les barbares avoient enlevées.

Evag. l. 4, c. 10. Niceph. Cal. l. 17, c. 28. Cod. l. 5, tit. 4, leg. 23, 29; tit. 5, leg. 7; tit. 27, leg. 1. Novel. Marciani, 4. Novel. Just. 8, c. 1, et juris-juran-

Le mariage de Justinien avec Théodora suffiroit pour déshonorer son règne. Cette fille, élevée sur le théâtre, attiroit les regards par l'éclat de sa beauté. Justinien s'y laissa prendre; mais sa mère Vigilance et sa tante Euphémie, femme de Justin, s'opposèrent, tant qu'elles vécurent, à ce mariage honteux. Après la mort de ces deux princesses, il vint à bout d'arracher le consentement du vieil empereur. Les lois romaines avoient prohibé les alliances qui corrompent le sang des familles

illustres; il étoit défendu aux sénateurs et à toutes personnes élevées en dignité d'épouser des filles de théâtre. Constantin et Marcien avoient renouvelé cette défense; Justinien en obtint la révocation, et depuis il eut soin de confirmer dans ses Novelles cette liberté si contraire à l'honnêteté publique. Il épousa donc Théodora; et cette femme hautaine, quoique née dans la poussière, changeant de rôle sans changer de caractère, avare et prodigue, dissolue et zélée en apparence pour la conversion de ses semblables, dévote sans religion, fière sans honneur, charitable sans humanité, fut la cause principale de tous les désordres qui troublèrent l'état et l'Eglise. Elle éleva des temples, et persécuta les pasteurs; elle fonda des hôpitaux, et fit par ses injustices une infinité de misérables. Implacable dans sa haine, elle poursuivit les enfans des malheureux qu'elle avoit fait périr. Maîtresse absolue de l'esprit de son mari, elle disposoit des finances, des tribunaux, des armées. Malheur à ceux que l'empereur honoroit de quelque emploi sans avoir pris son agrément; ils perdoient bientôt et leur emploi et la vie. L'empereur protégeoit les orthodoxes, l'impératrice les hérétiques; et l'on douta si ce n'étoit pas une convention politique entre le mari et la femme. Ils s'étoient en effet partagés entre les deux principales factions du Cirque, afin de les tenir en échec en les balançant l'une par l'autre. Justinien étoit accessible aux derniers de ses sujets; Théodora traitoit avec hauteur les personnes les plus éminentes; elle exigeoit d'eux une assiduité servile; c'étoit pour eux une faveur signalée d'être admis à lui baiser les pieds. Elle avoit rassemblé autour d'elle plusieurs de ses anciennes compagnes de débauche, une Chrysomalo, une Indara, une Macédonia, qui faisoient du palais impérial un lieu de prostitution. Justinien, aveuglé par ses charmes, fut son esclave tant qu'elle vécut. On croit qu'elle influa même sur la législation, et que ce fut par complaisance pour

diformula. Novel. 89, c. 15. Novel. 117, c. 6. Digest. l. 23, tit. 2, leg. 44. Proc. anecd. præf. et c. 9, 10, 13, 15, et ibi Alaman. Idem, ædif. l. 1, c. 11. Anthol. l. 4. c. 5. Vict. Tun. Zon. t. 2, p. 61. Anast. in Sylverio. Suidas, Χρυσομαλλώ. Aimoin. l. 1, c. 5. Gifanius in Justiniano. Ludevig. vita Justiniani §. 9, 10, 11, 12, 13.

elle que ce prince fit tant de lois favorables aux femmes. A la tête d'une de ses Novelles il déclare qu'il a consulté *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée;* et, dans la formule du serment qu'il prescrit aux magistrats, il exige qu'ils jurent sincère obéissance et fidèle service à l'empereur et à sa femme Théodora. J'avoue que plusieurs des traits que j'ai réunis pour former le portrait de cette princesse sont tirés des Anecdotes de Procope, et je n'en aurois fait aucun usage, s'ils ne s'accordoient parfaitement avec la suite de l'histoire, et avec le témoignage des auteurs les plus dignes de foi. Cependant Théodora conserve encore des courtisans. Ne pas respecter la mémoire de la femme de Justinien, c'est, selon eux, un attentat contre l'honneur du Code et du Digeste. Un savant jurisconsulte d'Allemagne, très-versé dans la connoissance du droit romain et germanique, a fait de grands efforts pour justifier cette impératrice; mais son apologie nous a paru avoir plus de véhémence que de force. Pour disculper Théodora, il a été obligé de noircir Amalasonte, de chercher des couleurs favorables pour excuser les vices les plus révoltans; de donner le démenti aux auteurs contemporains, et d'outrager la mémoire de saint Sabas, dont la sainteté est en vénération dans l'Eglise.

Il ne sortit aucun fruit de ce mariage. Mais Théodora, dans sa débauche, avoit eu plusieurs enfans. Procope fait connoître un fils de cette princesse, nommé Jean l'Arabe. Le père de cet enfant, qui craignoit le mauvais naturel de Théodora, l'avoit emmené avec lui en Arabie, et il ne lui révéla le secret de sa naissance que lorsqu'il se vit près de mourir. Le jeune homme, étant allé à Constantinople se présenter à sa mère devenue impératrice, disparut presque aussitôt, et on ne douta point qu'elle ne l'eût fait périr. On parle encore d'une fille qui vécut assez long-temps pour avoir un fils, nommé Anastase. Théodora aimoit celui-ci; et, pour lui assurer une grande

fortune, elle lui fit épouser dès son bas âge Joannine, la fille et l'unique héritière de Bélisaire et d'Antonine. Mais ce mariage, fait contre le gré des parens, qui avoient constamment refusé d'y consentir, ne dura que pendant la vie de l'impératrice. Cette princesse eut deux sœurs, Cometo, son aînée, aussi fameuse qu'elle par ses débauches, et Anastasie, dont l'histoire ne dit point de mal. Justinien força Sittas, un de ses meilleurs généraux, d'épouser la première, et, pour récompense, il le fit duc d'Arménie. On ne sait de laquelle de ces deux sœurs sortirent Jean, qui fut consul honoraire, George, intendant d'un des palais de l'empereur, et Sophie qui épousa Justin II. L'histoire de ce temps fait souvent mention des neveux de Justinien. On lui connoît une sœur, nommée Vigilance comme sa mère, et qui eut plusieurs enfans de Dulcissime. Justinien avoit un frère dont le nom est ignoré, mais dont les fils sont célèbres. Nous les ferons connoître dans la suite. Il y a beaucoup d'apparence qu'il eut encore d'autres frères et d'autres sœurs.

Après avoir tracé cette idée générale du gouvernement de Justinien, il faut entrer dans le détail des événemens de son règne. L'histoire ne fournit rien de mémorable pour le reste de l'année 527. Le premier jour de l'année suivante, l'empereur prit le titre de consul, sans se donner de collègue. Il célébra son entrée dans ce second consulat par des largesses qui surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs, et l'on put dès-lors augurer qu'il ne ménageroit pas les trésors que lui avoient laissés Anastase et Justin.

An. 528. *Theoph. p.* 148. *Cedr. p.* 366. *Chron. Alex.*

Cette pompeuse cérémonie fut suivie d'une autre, qui n'attira pas moins les regards. Grétès, roi des Hérules établis par Anastase sur les bords du Danube, vint à Constantinople offrir ses services et ceux de ses sujets. Pour cimenter plus fortement cette alliance, il demanda le baptême, et le reçut le jour de l'Epiphanie, avec douze de ses parens et toute sa cour. L'empereur voulut être

Evag. l. 4, *c.* 19. *Proc. Vand. l.* 2, *c.* 14. *Idem, Goth. l.* 2, *c.* 14, 15, *et l.* 4, *c.* 25. *Theoph. p.* 149. *Cedr. p.* 367.

Malela, p. 54.
Anast. p. 158.
Hisce l. 16.

son parrain, et le combla de présens. A l'exemple du roi, le reste de la nation embrassa le christianisme; mais Procope observe que la religion ne corrigea ni la perfidie naturelle des Hérules, ni leur inclination aux plus brutales débauches. Peu de temps après ils assassinèrent leur roi Ochon, successeur de Grétès, sans autre raison que le désir de vivre en liberté. C'étoit cependant, de tous les peuples barbares, celui dont le roi avoit le moins d'autorité. Ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir qu'ils avoient besoin d'un maître. Ils résolurent d'envoyer dans l'île de Thulé pour en faire venir un prince de la race royale. Voici à quelle occasion une partie des Hérules se trouvoit alors établie dans l'île de Thulé, qui, selon la description de Procope, ne peut être que la grande presqu'île de la Scandinavie. Après la sanglante défaite qu'ils avoient essuyée de la part des Lombards du temps d'Anastase, plusieurs d'entre eux, à la suite de leurs princes, refusèrent de passer le Danube avec leurs compatriotes; et, regardant les terres de l'empire comme un pays de servitude, ils remontèrent vers le nord, traversèrent les vastes contrées alors habitées par les Esclavons, arrivèrent dans le pays des Danois, passèrent par mer dans l'île de Thulé, et s'y arrêtèrent. Les députés des Hérules méridionaux, après avoir choisi dans ce pays un prince de la race royale, étoient en chemin pour revenir, lorsque ce prince mourut de maladie. Etant retournés sur leurs pas, ils en emmenèrent un autre, nommé Todas. Aord, frère de Todas, voulut l'accompagner avec deux cents hommes. Comme ce double voyage consumoit beaucoup de temps, les Hérules de Pannonie ayant changé de pensée, députèrent à l'empereur pour lui demander un roi. Il leur envoya un homme de leur nation, nommé Suartuas, établi depuis long-temps à Constantinople. Ces barbares le reçurent avec joie; mais leur soumission ne fut pas de longue durée. Ayant appris que les députés qui

revenoient de Thulé approchoient du Danube, ils prirent les armes, et marchèrent à leur rencontre sous les ordres de Suartuas. Ils n'étoient plus éloignés les uns des autres que d'une journée de chemin lorsque les troupes de Suartuas désertèrent pendant la nuit pour aller joindre Todas. Le prince, abandonné, s'enfuit à Constantinople; et comme l'empereur se préparoit à le rétablir, les Hérules, désespérant de résister seuls à la puissance romaine, se liguèrent avec les Gépides, dont ils s'étoient auparavant séparés. L'empereur, occupé de soins plus pressans, négligea de leur faire la guerre, et dédommagea le roi détrôné en lui donnant le commandement des troupes établies à Constantinople.

Sur la fin du règne de Justin les Romains avoient reçu un échec en Persarménie, par la mésintelligence des officiers, jaloux les uns des autres, et dont quelques-uns donnoient avis à l'ennemi de tous les mouvemens de l'armée. Pour réparer cet affront, Justinien envoya le général Pierre. Ce guerrier, dont nous parlerons souvent, étoit né dans l'Arzanène, province sujette de la Perse, au-delà du fleuve Nymphée. Il fut pris dans Amide et emmené comme esclave par Justin, alors un des généraux de l'armée. Pierre, encore fort jeune, fut traité avec bonté. Son maître, l'ayant fait instruire dans les lettres, l'éprouva dans la fonction de secrétaire. Ce jeune homme montra des talens supérieurs. Justin, étant monté sur le trône, l'employa dans ses armées, et lui donna enfin le titre de général. Pierre étoit brave, mais avide d'argent et plein d'arrogance. Il fut heureux dans cette première campagne, et remporta sur les Perses une grande victoire avec le secours des Lazes. Un auteur contemporain attribue cette gloire à Cyriaque, comte d'Orient, guerrier aussi pieux que vaillant, qui voulut, avant que de joindre l'armée, aller à Jérusalem visiter l'abbé Théodoric, et reçut de lui un cilice, dont il se revêtit comme d'une cuirasse à toute épreuve.

Proc. pers. l. 1, c. 13, 15, et l. 2, c. 15, 26. Cyrill. vita sancti Sabæ. Novel. 1, et 28. Chron. Alex. Theoph. p. 148, 149. Malela, p. 54. Cedr. p. 366. Agath. l. 5.

Animé par l'exemple de ce succès, Sittas, à la tête d'un autre corps de troupes, pénétra dans le pays des Zanes, qui habitoient vers la source du Phase, dans les neiges du mont Taurus. Ces barbares féroces et indépendans, ne trouvant pas de quoi subsister dans leurs montagnes, infestoient, par des incursions continuelles, les provinces voisines du Pont-Euxin; et quoique depuis Théodose II ils fussent à la solde de l'empire, ils recevoient l'argent, et ne laissoient pas de ravager la frontière. Ils étoient quelquefois rencontrés par les troupes romaines; mais, se débandant aussitôt, ils échappoient à la faveur des chemins impraticables et des détours du mont Taurus. Sittas, après les avoir plusieurs fois mis en fuite sans pouvoir les subjuguer, prit le parti d'employer la douceur pour apprivoiser ces esprits sauvages. Il leur envoya des officiers adroits et intelligens, qui, à force de caresses et de présens, vinrent à bout de leur faire entendre qu'ils seroient bien plus heureux de servir l'empereur et de partager les commodités et les avantages dont jouissoient les soldats de l'empire. Ils s'enrôlèrent dans l'armée de Sittas, embrassèrent la religion chrétienne, et, s'étant humanisés par le commerce des Romains, ils servirent depuis ce temps-là avec autant de fidélité que de bravoure. Justinien acheva de les civiliser en faisant bâtir plusieurs villes dans leurs pays.

En sortant de cette contrée, on arrivoit au mont Caucase par une vallée profonde et bordée de rocs escarpés, mais peuplée et fertile. Elle appartenoit à l'empire dans une longueur de trois journées de chemin. A l'orient de ce vallon étoit la Persarménie, où se trouvoient des mines d'or, dont un homme du pays, nommé Syméonès, étoit fermier pour le roi de Perse. Lorsqu'il vit la guerre allumée, il résolut de s'en rendre propriétaire, et se livra aux Romains, qui lui laissèrent le produit de ses mines, se contentant d'en priver l'ennemi. Syméonès

leur mit en même temps entre les mains la forteresse de Pharange, qui défendoit cette contrée. Cabade fit encore une autre perte, qui ne lui fut pas moins sensible. Narsès et son frère Aratius, braves généraux, qui, deux ans auparavant, avoient défait Sittas et Bélisaire, ayant reçu quelque mécontentement de leur maître, passèrent au service de l'empire, et vinrent à Constantinople avec leur famille. L'eunuque Narsès, leur compatriote, les reçut avec joie, et les combla de présens. Cet eunuque ayant été pris dans les guerres de Perse, s'étoit élevé par l'effort de son génie; il étoit alors garde des trésors de l'empereur, et n'avoit pas encore fait connoître ses talens militaires. Isac, frère de Narsès et d'Aratius, apprenant l'accueil honorable fait à ses frères, suivit leur exemple. Il introduisit pendant la nuit des soldats romains dans le château de Bole, près de Théodosiopolis, et se retira aussi à Constantinople.

Justinien n'épargnoit aucune dépense pour s'assurer du secours des barbares voisins de la Perse. Il gagna à force de présens Boarex, qui, après la mort de son mari Balach, régnoit sur les Huns Sabirs. Cette princesse guerrière se mit à la tête de cent mille hommes, et marcha à la rencontre de deux rois d'une autre partie des Huns qui traversoient ses états avec vingt mille hommes pour aller joindre l'armée de Cabade. Elle les tailla en pièces, tua dans la bataille l'un de ces rois nommé Glonès, fit prisonnier l'autre, appelé Styrax, et l'envoya à Constantinople. L'empereur, sans avoir égard au nom de roi, respectable même dans un barbare, fit pendre ce prince à la vue de toute la ville, sur le bord du golfe, dans le quartier de Syques, lieu destiné aux exécutions.

Theoph. p. 149. Malela, p. 55. Cedr. p. 367. Anast. p. 58. Hist. miscel. l. 16.

Gordas, roi des Huns qui habitoient la Chersonèse taurique, vint lui-même à Constantinople faire alliance avec l'empereur, et recevoir le baptême. Justinien, qui voulut être son parrain, lui fit de riches pré-

Theoph. p. 149, 150. Malela, p. 56. Cedr. p. 367, 368.

Anast. p. 58. Hist. miscel. c. 16.

sens, et le chargea de veiller à la sûreté de la frontière; et surtout à celle de la ville de Bosphore, nommée autrefois *Panticapée*, où les Romains et les Huns entretenoient un grand commerce. Il y avoit dans cette ville une garnison romaine sous les ordres du tribun Dalmatius. Gordas, de retour dans son pays, voulant disposer ses sujets au christianisme, fit fondre les statues d'or ou d'argent de leurs fausses divinités. Les Huns, attachés à l'idolâtrie depuis leur migration vers l'occident, se révoltèrent, tuèrent Gordas, et mirent sur le trône son frère Moager. En même temps, pour prévenir la vengeance des Romains, ils marchent en diligence à la ville de Bosphore, la surprennent, égorgent le tribun et la garnison. L'empereur, ayant appris cette nouvelle, réunit à Odessus toutes les troupes de la Thrace, et assembla une flotte nombreuse au promontoire Sacré, à l'entrée du Pont-Euxin, du côté de l'Asie. Il donna la conduite de cet armement à trois généraux, Jean, fils de Rufin et petit-fils de Jean le Scyte, Godillas et Badurius. L'armée de terre avoit ordre de côtoyer le Pont-Euxin jusqu'à la Chersonèse taurique. Les Huns n'attendirent pas les troupes romaines : effrayés de ces grands préparatifs, ils abandonnèrent Bosphore et toute la presqu'île, et s'enfuirent avec Moager dans l'intérieur des contrées septentrionales.

Proc. Goth. l. 3, c. 40. Cang. fam. byz. p. 100.

Ce fut dès ce temps-là que Germain commença de faire connoître sa valeur et les grands talens qu'il avoit pour la guerre. Ce prince, le plus aimable et le plus accompli de la cour de Justinien, étoit fils de ce frère de l'empereur dont le nom est ignoré. La haine de Théodora donnoit un nouveau lustre à ses brillantes qualités. Il avoit l'âme trop haute pour plaire à l'impératrice, qui ne protégeoit que ses adulateurs et ses esclaves. Il lui fallut tout ce qu'il avoit de mérite pour être employé par un prince que gouvernoit une femme ennemie de la vertu. Justinien le nomma général des

troupes de Thrace, et le chargea de repousser les Antes qui venoient de passer le Danube. Germain les tailla en pièces; et cette sanglante défaite rendit son nom redoutable aux barbares. Les Antes faisoient partie des Esclavons, dont nous tâcherons bientôt de développer l'origine.

Antioche n'avoit pas eu le temps de se relever de l'horrible destruction qu'elle avoit soufferte deux ans auparavant, lorsqu'un nouvel incendie, dont la cause demeura pareillement inconnue, commença le quinzième de novembre avec la même violence que le premier, et fut encore suivie, quatorze jours après, d'un furieux tremblement de terre. Le mercredi vingt-neuf de novembre, trois heures après le lever du soleil, l'air retentit tout à coup d'un bruit épouvantable, et la terre trembla pendant une heure. Les édifices s'écroulèrent avec ceux qui avoient résisté au tremblement précédent; les murs de la ville furent renversés; il sembloit que le ciel s'obstinât à combattre les efforts que faisoient les hommes pour relever cette malheureuse ville. Quatre mille huit cent soixante et dix personnes furent écrasées sous les débris; les autres se sauvèrent dans les îles d'alentour ou sur les montagnes. On prétendit alors qu'il ne seroit pas resté sur pied une seule maison, si un habitant, en conséquence d'une révélation qu'il disoit avoir eue en songe, n'eût fait écrire ces mots au-dessus des portes : *Demeurez debout, Jésus-Christ est avec vous.* Ce désastre fut suivi d'un froid excessif, qui n'empêcha pas les habitans échappés au péril de marcher les pieds nus en procession autour de la ville, se prosternant au milieu des neiges, et implorant la miséricorde divine. Laodicée et Séleucie subirent le même sort; la moitié de chacune de ces deux villes fut détruite, et l'on rapporte que ce fléau épargna les églises catholiques. Il périt, tant à Laodicée qu'à Séleucie, sept mille cinq cents personnes. La nouvelle de tant de malheurs porta

Evag. l. 4, c. 6. Theoph. p. 151. Malela, p. 60. Cedr. p. 368. Glycas, p. 269. Anastas. p. 58. Hist. miscel. l. 16. Chr. Edess. apud Assem. bibl. orient. t. 1, p. 415. Steph. in Θεούπολις.



la consternation dans Constantinople ; on y fit des prières publiques, et l'empereur envoya de grandes sommes d'argent pour réparer ces cités fameuses et florissantes depuis plusieurs siècles. Il remit les impôts pour trois ans ; et afin de retenir les principaux citoyens qui songeoient à s'établir ailleurs, il les honora du titre d'*illustres*. Par le conseil d'un saint solitaire, nommé Syméon le Thaumaturge, qui habitoit sur une colonne dans la Syrie, il changea le nom d'Antioche en celui de *Théopolis*, c'est-à-dire, *la ville de Dieu*, nom qu'elle sembloit mériter pour avoir été la première où les disciples de l'Evangile ont pris le nom de *chrétiens*. Cette dénomination nouvelle fut adoptée avec joie par les habitans, qui la regardèrent comme un heureux augure pour l'avenir.

Cod. Just. l. 1, *tit.* 1, *leg.* 5, 6, 7; *tit.* 2, *leg.* 23, 24; *tit.* 3, *leg.* 42, 43; *tit.* 53, *leg. unic*, *et ibi Gothof. Novel.* 9, 86, 111, 131. *Proc. anecd.* c. 28. *Theoph. p.* 150. *Cedr. p.* 366, 368. *Anast. p.* 58. *Baronius.*

Justinien étoit naturellement réformateur ; et les désordres qu'il trouvoit répandus dans toutes les parties de l'état ouvroient à cette inclination une vaste carrière. Il régla l'ordre civil ; mais les mœurs, plus puissantes que les lois, perpétuèrent les abus ; et la vertu romaine, depuis long-temps altérée dans ses principes, ne put recouvrer son ancienne intégrité. Mon dessein n'est pas de rendre compte de la multitude des lois de ce prince ; ce détail passeroit les bornes de l'histoire. Je me contenterai d'indiquer en peu de mots les plus importantes de celles qui concernent l'ordre public. Dès le commencement de son règne, jetant les yeux sur les troubles dont l'Eglise étoit agitée, il publia sa profession de foi, entièrement conforme à la doctrine catholique, et menaça d'un sévère châtiment tous les hérétiques, nommément les sectateurs de Nestorius, d'Eutychès et d'Apollinaire. C'étoient les trois sectes qui divisoient les esprits. Quelque temps après, en l'année 533, il rendit compte au pape de la pureté de sa croyance ; et, dans une constitution qu'il adressa sur le même sujet au patriarche de Constantinople, en même temps qu'il

lui donne dans l'inscription le titre d'*œcuménique*, il semble qu'il ait voulu prévenir l'abus que les évêques de cette église pourroient faire de ce nom ; il lui déclare qu'il a déjà instruit de sa foi le pape de l'ancienne Rome, et qu'il se croit obligé de communiquer à ce prélat tout ce qui concerne l'état de l'Eglise, comme au chef de tous les évêques ; *d'autant*, ajoute-t-il, *que l'Eglise romaine a toujours réprimé par des décrets orthodoxes les hérésies qui se sont élevées dans les contrées de l'Orient.* Il témoigne dans sa lettre au pape les mêmes sentimens de respect : il proteste de l'union des évêques orientaux avec le saint-siège, et même de leur soumission à cette première église du monde, dont il promet qu'il s'empressera toujours d'accroître l'honneur et l'autorité. Le pape (c'étoit alors Jean II) lui répondit par de grands éloges, lui déclarant que, de l'avis de ses frères et coévêques, il confirmoit l'édit de l'empereur contre les hérétiques. Quoique dans la suite de son règne ce prince n'ait pas toujours respecté la personne des papes, il respecta toujours l'église romaine ; il maintint à la vérité l'évêque de la ville impériale dans le rang que celui-ci prétendoit depuis long-temps, au-dessus des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, ce que les papes n'approuvoient pas ; mais il reconnoît expressément, dans une de ses Novelles, l'évêque de Rome pour le premier de tous les évêques ; et celui de Constantinople, n'est placé qu'au second rang. Ces assertions formelles font connoître en quel sens on doit prendre le titre *œcuménique,* attribué au patriarche de Constantinople, et ce que le même empereur dit à la tête d'une de ses lois, que l'église de Constantinople est la première de toutes les églises. On voit évidemment que ces termes ne doivent s'entendre que de l'Orient. Il ôta aux hérétiques les églises qu'ils avoient usurpées, et les rendit aux catholiques. Comme plusieurs des principaux de la cour étoient infectés des er-

reurs d'Arius, il confisqua leurs biens pour intimider les autres, et déclara qu'il ne permettroit qu'aux orthodoxes d'entrer dans les charges. Il établit les évêques surveillans des tribunaux dans les provinces; il les chargea d'exhorter les juges à rendre justice, et de porter leurs plaintes à l'empereur, si leurs remontrances étoient sans effet. La prescription de trente ans étoit établie par la loi de Théodose II. Justinien déclara que les biens et les droits de l'Eglise ne pourroient être prescrits qu'au bout de cent ans. Procope prétend que cette loi fut surprise au prince par une fraude des agens de l'église d'Emèse; et ce qui semble autoriser ce soupçon, c'est qu'elle fut abolie treize ans après par le même Justinien, qui réduisit au terme de quarante ans la prescription des biens ecclésiastiques. Mais s'il étendoit les priviléges de l'Eglise, il en voulut aussi resserrer la discipline. Il régla la forme de l'élection des évêques; défendit toute espèce de simonie; obligea les prélats à la résidence, en leur interdisant tout voyage à la cour sans sa permission; ordonna qu'ils ne pourroient disposer par testament ni par donation, que des biens qu'ils possédoient avant l'épiscopat; mais que les acquêts postérieurs tourneroient au profit de leur église. Il soumit à la même loi les administrateurs des hôpitaux. Pour épargner aux évêques la tentation d'appliquer les biens ecclésiastiques à l'avantage de leurs familles, il défendit de nommer à l'épiscopat ceux qui auroient des enfans; il ne pouvoit étendre la même défense aux ecclésiastiques ayant des neveux, qui sont devenus un des grands fléaux de l'Eglise; c'eût été restreindre l'éligibilité dans un cercle trop étroit; mais l'esprit de cette sage loi n'est pas plus favorable aux neveux ni aux parens quelconques qu'il ne l'est aux enfans. Il ordonne aux clercs de chanter eux-mêmes l'office, et leur défend d'employer à cette fonction des voix mercenaires. Il leur recommande l'assiduité, sous peine d'être exclus

du clergé. Tel est le précis des deux lois de cette année, dont l'une est adressée au patriarche de Constantinople, l'autre au préfet du prétoire, chargé de tenir la main à l'exécution. Il songea en même temps à réprimer l'avidité des juges séculiers, défendant aux magistrats de Constantinople d'accepter aucune donation, sous quelque prétexte que ce fût, durant le cours de leur magistrature, et même d'acheter des maisons, non plus qu'aucun meuble ou immeuble, sans une permission expresse de l'empereur. La défense étoit encore plus précise à l'égard des magistrats des provinces; elle s'étendoit pour les uns et les autres jusqu'à leurs domestiques et leurs assesseurs. Cette loi fut abrogée dans la suite par Léon le philosophe, et jamais elle n'a été observée dans les pays où les magistratures sont perpétuelles.

L'empereur annonça d'abord l'inclination qu'il avoit, soit à rétablir et augmenter les édifices anciens, soit à en construire de nouveaux. Il fit dans l'Hippodrome des embellissemens considérables. L'aquéduc d'Adrien fut réparé, et l'on creusa une vaste citerne pour en recevoir les eaux. Le faubourg de Syques étoit séparé de la ville par le golfe de Cédras; l'empereur en rebâtit les murailles; il fit construire sur le golfe un pont de communication avec la ville; il donna à ce faubourg le droit de cité et le nom de *Justinianopolis*. Son principal soin, dès cette année et dans les suivantes, fut de couvrir l'empire contre les attaques des Perses, les plus anciens et les plus opiniâtres ennemis du nom romain en Orient. Après avoir corrigé les défauts des fortifications de Dara, bâtie à la hâte par Anastase, il garantit cette ville des inondations du fleuve Cordès. Il appuya les murs d'Amide par de nouveaux remparts. L'espace entre ces deux villes fut rempli de forteresses et de châteaux. Théodosiopolis, Constantine, Circèse, furent de nouveau fortifiées, ainsi que Carrhes, Callinique, Batnes et

Proc. ædif. l. 2, passim. et l. 3, c. 2. Malela, p. 54.

Edesse. Ces places étoient en Mésopotamie. Dans l'Euphratésie, dite autrefois Comagène, sur les bords de l'Euphrate, étoit la ville de Zénobie, bâtie par la reine de ce nom, mais alors déserte et presque détruite. Justinien la rebâtit, la peupla, la mit en sûreté contre les inondations de l'Euphrate, et y établit une forte garnison. Les autres places de la même province, négligées jusqu'alors, Chalcis, Cyr, Sura, Europus, Hiéraple, Zeugma, Néocésarée, furent mises en état de défense. Il fit une ville de Sergiopolis, qui n'étoit auparavant qu'une église en l'honneur du martyr saint Serge. Tout étoit en mouvement dans ces contrées. Ces villes, autrefois célèbres, alors presque ensevelies, se relevoient de leurs ruines, et montroient aux Perses une barrière menaçante.

Regum. l. 3, c. 9, v. 18. Paralip. l. 2, c. 8, v. 4. Jos. ant. jud. l. 8, c. 6. Pline, l. 5, c. 21. Proc. ædif. l. 2, c. 11. Malela, p. 53. Steph. Πάλμυρα. Ruines de Palmyre, p. 38, 41. M. Danville, troisième partie de la carte d'Europe.

La plus célèbre réparation faite sur cette frontière fut celle de Palmyre. La ville de Palmyre, bâtie par Salomon, qui la nomma *Tadmor*, étoit située, comme on le reconnoît certainement par ses ruines, environ à soixante lieues de Damas, à près de trente lieues de Thapsaque, aujourd'hui El-dor, sur l'Euphrate, et à cent vingt lieues de Babylone. Cette portion de terrain riche et fertile, arrosée de sources au milieu d'une vaste étendue de sables arides, sembloit avoir été mise en réserve par la nature pour servir de bornes aux deux grands empires des Romains et des Perses, qui, dans leurs querelles, commençoient presque toujours par s'en disputer la possession. Palmyre avoit été détruite par Nabuchodonosor, lorsqu'il vint assiéger Jérusalem. Elle se releva depuis, et, après avoir été soumise à la puissance des Séleucides, elle se mit en liberté. Comme elle étoit riche et commerçante, Marc Antoine entreprit de la piller ; mais les habitans le prévinrent, et transportèrent leurs effets les plus précieux au-delà de l'Euphrate, dont ils défendirent le passage par le moyen de leurs archers, qui bordoient le fleuve. Adrien la ré-

para, et lui donna son nom, qu'elle ne conserva pas. Elle étoit colonie romaine sous Cararalla, et fournit des secours à Alexandre Sévère dans son expédition contre les Perses. Elle devint illustre sous Gallien, par la valeur héroïque d'Odenat et de Zénobie. Aurélien ayant pris la ville, passa au fil de l'épée presque tous les habitans. Dioclétien la rétablit, et l'orna de superbes édifices. Elle avoit sous Théodose II une garnison romaine ; mais du temps de Justinien on n'y voyoit plus que des ruines. Au mois d'octobre de cette année, ce prince, ayant nommé comte d'Orient Patrice l'Arménien, lui donna une grande somme d'argent pour rétablir Palmyre. Patrice releva les anciens édifices, en construisit de nouveaux, rassembla les eaux des sources qui se perdoient dans les sables ; et comme le dessein de l'empereur étoit d'en faire non plus une ville de commerce, mais une place frontière, il en resserra l'enceinte, l'entoura de murailles, et y logea une garnison qui, sous les ordres du duc d'Emèse, étoit destinée à défendre l'entrée de la Syrie et de la Palestine contre les incursions des Sarrasins. On voit encore aujourd'hui sur ce terrain des tombeaux, des colonnes et de magnifiques débris de temples et de palais. On y distingue le reste des murs que Justinien fit bâtir ; et, grâce à l'exactitude et à l'intelligence des voyageurs anglois, les ruines de Palmyre sont devenues dans ce siècle plus fameuses que beaucoup de villes entières.

Les Sarrasins étoient pour la Syrie des voisins très-incommodes. Leurs courses fréquentes désoloient le pays, et le tenoient continuellement en alarme. Du côté de la Palestine, le golfe Arabique étoit bordé d'une vaste plaine, qui s'étendoit vers l'Orient l'espace de dix journées de chemin. Abocharab, chef de la tribu sarrasine qui habitoit ce canton, en abandonna le domaine à Justinien. Ce présent n'étoit considérable que par l'étendue du terrain ; d'ailleurs ce n'étoit qu'un désert de

Proc. pers. l. 8, c. 5. Idem ædif. l. 5, c. 8.

sables qui ne produisoit que des palmiers, dont cette plaine avoit pris le nom. Cependant l'empereur, pour récompenser ce prince barbare, lui conféra le commandement général des Sarrasins de Palestine, qui étoient soumis aux Romains. Abocharab, dont le nom s'étoit rendu redoutable par sa valeur, arrêta de ce côté-là les courses des autres Arabes. Pour mieux assurer cette frontière, Justinien fit élever au pied du mont Sinaï une forteresse, où il plaça une nombreuse garnison. Cette montagne, très-escarpée et presque inaccessible, située à la pointe du golfe, étoit alors peuplée d'anachorètes et couverte de monastères. Mais le sommet, dit Procope, en restoit inhabité, à cause d'un bruit terrible qu'on y entendoit toutes les nuits, et qui, joint à d'autres phénomènes, glaçoit les hommes d'effroi. Si le récit de cet auteur n'est fondé que sur l'opinion populaire, à laquelle en effet il ne défère que trop souvent, du moins est-il étonnant que l'impression de cette effrayante tempête au milieu de laquelle Dieu avoit donné sa loi aux Israélites se fût conservée pendant plus de deux mille ans dans un pays idolâtre.

An. 529. *Proc. pers. l. 1, c. 13. Chr. Marc.*

La guerre se faisoit depuis quelque temps en Arménie avec assez de lenteur. Mais, l'année suivante, elle se ralluma vivement sur les bords du Tigre. Justin avoit chargé Bélisaire de la garde de Dara nouvellement bâtie. Justinien lui envoya ordre de construire une forteresse dans la plaine de Mindone, sur la frontière, à la gauche de Nisibe. Bélisaire se mit en devoir d'obéir; et déjà la multitude d'ouvriers qu'il employoit avoit élevé la muraille à une hauteur considérable, lorsque les Perses vinrent lui signifier qu'il eût à se désister d'une entreprise contraire aux traités, ou qu'ils alloient l'y contraindre par les armes. Bélisaire en informa l'empereur, et lui représenta qu'il avoit trop peu de forces pour résister à un si puissant ennemi. Justinien fit aussitôt marcher en Mésopotamie Cuzès et Buzès, qui com-

mandoient un grand corps de troupes sur le mont Liban. Ils étoient frères, nés en Thrace, jeunes, et pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi, sans savoir encore préparer la victoire. Les deux partis courent à Mindone, les Perses pour détruire l'ouvrage commencé, les Romains pour le défendre. On combat avec chaleur; les Romains sont repoussés après un grand carnage; Cuzès est pris. Les Perses rasèrent la forteresse. Ils firent passer le Tigre aux prisonniers, et les enfermèrent dans des cavernes, où ils les tinrent enchaînés pendant le reste de la guerre.

Un si mauvais succès détermina l'empereur à tenter la voie de la négociation. Il fit sonder les dispositions de Cabade; mais ce prince étoit alors fort éloigné d'écouter aucune proposition. Il fondoit de grandes espérances sur le soulèvement des Samaritains qui lui demandoient du secours, et lui promettoient de lui livrer Jérusalem et toute la Palestine, s'il vouloit les soutenir. Voici quelles furent les causes et les suites de cette révolte. Justinien, échauffé par un zèle que la prudence ne guidoit pas toujours, avoit renouvelé contre les hétérodoxes toutes les lois de ses prédécesseurs, et avoit ajouté peine de mort contre les infracteurs. Quoiqu'il se relâchât de cette rigueur dans l'exécution, il s'étoit attiré la haine des idolâtres, des hérétiques et des Juifs. Le dépouillement des temples, l'incapacité de posséder aucune charge, de transmettre et de recueillir les successions qui étoient dévolues au fisc, les portèrent à un tel désespoir, que les uns fuyoient hors des terres de l'empire, les autres se donnoient la mort. Quelques montanistes de Phrygie s'étant enfermés dans leurs églises, y mirent le feu, et se brûlèrent avec les édifices. Les Samaritains, plus hardis que les autres, irrités de la contrainte où les tenoit la garnison de Samarie depuis le règne de Zénon, ne purent sans fureur voir détruire leurs synagogues. Ils se joignirent aux manichéens, toujours

Proc. anecd. c. 11, et ibi Alem. Idem ædif. l. 5, c. 7. Cyrill. vita sancti Sabæ, apud Surium, 5 dec. Cod. l. 1, tit. 5, leg. 14, 17. Novel. 129, 144. Theoph. p. 152. Malela, p. 62, 63, 66, 67. Anast. p. 58. Chron. Alex. Cedr. p. 369. Pagi ad Baron.

maltraités. C'étoient surtout les habitans de la campagne, gens grossiers et plus entêtés de leurs superstitions. Ils prirent les armes, au nombre de cinquante mille, choisirent pour roi un brigand nommé Julien, entrèrent dans Scythopolis, dont ils brûlèrent les églises, s'emparèrent de Néapolis, où ils firent un horrible massacre, tuèrent l'évêque, mirent les prêtres en pièces, et désolèrent tous les environs. Julien, ayant pris possession de cette ville, y fit célébrer en sa présence les jeux du Cirque. Un cocher, nommé Nicéas, qui l'avoit emporté sur ses concurrens, se présenta au tyran pour en recevoir la couronne selon la coutume. Mais Julien, apprenant qu'il étoit chrétien, au lieu de le couronner, lui fit trancher la tête au milieu du Cirque. Théodore, qui commandoit les troupes de la Palestine, envoya des courriers à Constantinople, et rassembla ce qu'il avoit de soldats. Abocharab se joignit à lui; ils marchèrent contre Julien, qui abandonna Néapolis. L'ayant poursuivi avec ardeur, ils lui livrèrent bataille, défirent entièrement son armée, le prirent, et lui firent trancher la tête, qu'ils envoyèrent à l'empereur avec son diadème. Vingt mille Samaritains périrent dans ce combat. Les autres se sauvèrent sur le mont Garizim, ou dans les montagnes de la Thraconite. Le chef sarrasin reçut pour récompense vingt mille prisonniers, qu'il envoya vendre en Perse et en Ethiopie.

La nouvelle de la victoire arriva à Constantinople presqu'en même temps que celle de la révolte. L'empereur, irrité contre Bassus, gouverneur de Palestine, de ce qu'il n'avoit pas prévenu, ou du moins réprimé ce désordre dans sa naissance, le dépouilla de sa charge, et le fit mettre en prison. Il envoya en sa place le comte Irénée, qui alla chercher les Samaritains dans les montagnes où ils s'étoient réfugiés, en fit un grand carnage, et condamna les autres à des supplices rigoureux. Les habitans de Scythopolis se vengèrent eux-mêmes; ils brû-

lèrent dans leur place publique un de leurs citoyens les plus distingués, nommé Sylvain, ennemi mortel des chrétiens, et qui avoit eu la plus grande part aux cruautés exercées sur eux. Cette exécution étoit un nouvel attentat contre l'autorité du souverain, et peu s'en fallut qu'elle ne leur coûtât cher. Le comte Arsène, fils de Sylvain, se rendit à Constantinople avec sa femme, qui, s'étant insinuée dans l'amitié de l'impératrice, lui persuada que les chrétiens de Palestine avoient été les agresseurs, et qu'ils s'étoient eux-mêmes attiré tous les maux qu'ils avoient soufferts. Théodora, toujours favorable au mauvais parti, agissoit fortement sur l'esprit de son mari; et les chrétiens couroient grand risque, si l'illustre saint Sabas, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, ne fût venu de Palestine, à la prière de la province, pour détromper l'empereur. Justinien écouta avec respect ce pieux solitaire, célèbre dans tout l'Orient par sa sainteté et par ses miracles. Il revint de ses préventions, et tourna toute sa colère contre les Samaritains, qu'il chassa de la ville. Il fit mourir les auteurs de la rébellion. Arsène, craignant pour lui-même, demanda le baptême à saint Sabas. Au lieu des sommes d'argent que l'empereur offroit pour doter les monastères de Palestine, et que Sabas refusa, le saint obtint une décharge d'impositions pour la province, la fondation d'un hôpital à Jérusalem, et le rétablissement des églises. On raconte que Théodora, qui n'avoit point d'enfans de Justinien, conjurant Sabas de lui obtenir un fils par ses prières, il éluda cette demande, en souhaitant à l'impératrice une vie sainte et heureuse, sans vouloir s'engager à aucune promesse; et que, les moines qui l'accompagnoient, paroissant étonnés de cette réserve, il leur dit que si Théodora avoit un fils, ce seroit un ennemi de l'Eglise, et qu'il lui feroit plus de mal que n'en avoit fait Anastase. Douze ans après cette révolte, à la prière de Sergius, évêque de Césarée, l'empereur rendit aux Samaritains le droit de

tester et de succéder. Mais l'expérience ayant fait reconnoître que ce peuple étoit intraitable, et que ceux qui recevoient le baptême ne se convertissoient qu'en apparence, Justin II, successeur de Justinien, révoqua cette concession, et rappela, par une loi nouvelle, toute la sévérité de la première. Les Samaritains conservèrent toujours dans le cœur une haine irréconciliable contre les chrétiens. Sous les gouverneurs attentifs et sévères, ils la déguisoient avec soin; mais, dès qu'ils pouvoient se flatter de l'espérance de l'impunité, ils la manifestoient sans réserve, et retournoient à leurs superstitions. Justinien fit fortifier le mont Garizim. Bélisaire surprit au passage cinq députés, des premiers de Samarie, qui rapportoient de la cour de Perse la promesse d'un prompt secours; et, sur l'ordre qu'il en reçut de l'empereur, il les fit mourir.

Proc. anecd. c. 11, 17, et ibi Alam. Idem ædif. l. 1, c. 9. Cod. l. 3, tit. 53, leg. 1, 2, 3; l. 9, tit. 9, leg. 31. Novel. 14, 77, 141. Theoph. p. 151. Malela, p. 57, 58, 64. Zon. p. 64.

Pendant que les Samaritains immoloient à leur haine les ministres de la religion chrétienne, le crime et le supplice de deux évêques firent rougir la religion même. Isaïe et Alexandre, l'un évêque de Rhodes, l'autre de Diospolis en Thrace, furent déférés à l'empereur comme coupables des horreurs qui attirèrent sur Sodome la colère du ciel. Ils furent amenés à Constantinople, convaincus par une information juridique, et destitués de l'épiscopat par la sentence de Victor, préfet de la ville. L'éclat de leur punition ne fut pas moins scandaleux que leur crime. Après avoir été mutilés, ils furent promenés par toute la ville dans une litière ouverte, un héraut criant devant eux : *Apprenez, évêques, à ne pas souiller la sainteté de votre caractère.* On fit, à cette occasion, la recherche de ceux qui s'abandonnoient aux mêmes excès. Entre un grand nombre de coupables, il se trouva des sénateurs, et même des prêtres d'un rang honorable. Aucun d'eux ne fut épargné; ils furent conduits nus à la place publique, traités comme Isaïe et Alexandre, et expirèrent dans ce honteux supplice. Pour déraciner ce

vice abominable, l'empereur renouvela toute la rigueur des lois précédentes. Il joignit les blasphémateurs à ceux qui seroient convaincus de cette infamie, et menaça de son indignation le préfet de la ville, s'il négligeoit de poursuivre les coupables. Cependant une si monstrueuse débauche ne céda ni aux exemples les plus effrayans, ni aux lois les plus sévères. Quinze ans après, dans le carême de l'an 544, Justinien fit une autre loi dans laquelle il attribue à la colère du ciel, irrité de ces abominations, la peste qui désoloit alors tout l'empire; il menace les coupables des plus rigoureux châtimens, s'ils laissent passer la fête de Pâques sans avoir expié leur crime par la confession et la pénitence. Il ne négligea pas la réforme des autres dissolutions, qui, malgré les lois des empereurs précédens, continuoient d'infecter l'empire, et surtout la ville de Constantinople. Les jeux de hasard furent défendus, comme une source de blasphèmes. En 535, il fit publier un édit qui condamnoit au bannissement ceux qui faisoient actuellement commerce de prostitution, et à la mort ceux qu'on découvriroit dans la suite. Il menaçoit de confiscation les propriétaires qui louoient leurs maisons pour ce trafic infâme. Théodora voulut en cette occasion imiter le zèle de son mari pour la pureté des mœurs; et, soit pour masquer ses propres désordres, soit pour les expier aux dépens des autres, elle changea un ancien palais situé sur le Bosphore, du côté de l'Asie, en une maison de pénitence. Elle y fit renfermer les femmes publiques que l'indigence avoit plongées dans la débauche. Il s'en trouva près de cinq cents. Elle dota richement cette retraite, et la rendit magnifique et commode, pour adoucir à ces malheureuses l'ennui d'une pénitence forcée. Malgré tant de ménagemens, il y en eut un grand nombre qui se précipitèrent dans la mer pendant la nuit, préférant la mort à une vie exempte de crime.

Justinien, vers ce temps-là, fit cesser un abus qui ou- *Proc. Goth. l. 4, c. 3.*

Cod. l. 4, tit. 42. Novel. 142. Evag. l. 4, c. 21. Baronius. Steph. Γυψεῖς.

trageoit la nature. Un luxe bizarre avoit depuis long-temps introduit dans le palais et chez les personnes riches l'usage de se faire servir par des eunuques. La plupart de ceux qu'on employoit alors étoient des Abasges. Cette nation, qui conserve encore son ancien nom, habitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin, depuis le Caucase jusqu'à plus de cent milles vers l'Occident. Tributaires des Lazes, ils étoient divisés en deux peuples et gouvernés par deux rois. C'étoit, dans cette barbare contrée, un malheur pour les pères de donner le jour à des enfans mâles bien conformés et d'une figure agréable. Ces princes avares les enlevoient de force; et, après les avoir rendus eunuques, ils les envoyoient vendre bien cher sur les terres de l'empire. Par une précaution inhumaine, ils faisoient périr les pères pour se garantir de leur ressentiment. Justinien envoya à ces rois dénaturés un eunuque de leur pays, nommé Euphrate, qui servoit dans le palais, pour leur défendre ce commerce barbare. Les Abasges reçurent cette nouvelle avec joie, et en prirent avantage pour s'opposer à la cruauté de leurs souverains, dont ils secouèrent bientôt le joug. En se mettant en liberté, ils embrassèrent la religion chrétienne, qui inspiroit aux princes des sentimens si conformes à l'humanité. Ils n'avoient jusqu'alors adoré que les forêts et les arbres. Justinien fit bâtir dans leur pays une église sous l'invocation de *la Mère de Dieu ;* il y établit des prêtres, et prit soin de l'instruction de ces peuples. Douze ans après il étendit à tout l'empire la défense de faire des eunuques, sur peine du talion contre ceux qui auroient commis, commandé ou favorisé ce forfait; et si les coupables ne perdoient pas la vie dans cette opération dangereuse, ils étoient dépouillés de leurs biens, et relégués dans l'île de Gypse, en Ethiopie. Domitien, tout cruel qu'il étoit, avoit autrefois défendu cet attentat; Constantin et Léon l'avoient puni comme un homicide. Léon le Sage, dans la suite, pour

ne pas outrager l'humanité en châtiant le crime, abolit la punition prescrite par Justinien, et se contenta de condamner les coupables à une amende de dix livres d'or, et au bannissement pour dix ans.

On peut rapporter à cette année un tremblement de terre qui renversa une partie d'Amasée et des bourgs voisins dans la province du Pont, ainsi que de la ville de Myre, métropole de Lycie. L'empereur fit réparer ces deux villes et y distribua de grandes aumônes. Tout l'Orient fut affligé de maladies, qui emportèrent beaucoup d'habitans.

Chron. Alex. Malela, p. 63.

La sévérité des lois publiées contre les païens et les hérétiques, fit encore perdre à Justinien grand nombre de sujets. Il appliquoit au trésor public des villes les revenus des terres données aux temples des païens; mais il confisquoit à son profit les biens-meubles et immeubles des particuliers qui refusoient de se faire baptiser, eux, leurs femmes, leurs enfans et leurs domestiques. Il les priva de toute distribution publique, enjoignant aux gouverneurs de bannir les opiniâtres, et de punir de mort tant ceux qui oseroient sacrifier que ceux qui, après avoir reçu le baptême, persisteroient dans l'idolâtrie. Comme la ville d'Athènes étoit encore l'asile du paganisme, il y fit fermer par édit les écoles de philosophie, d'astronomie et de jurisprudence. Ces rigueurs donnèrent l'épouvante aux païens qui avoient échappé à celles des empereurs précédens. La plupart se réfugièrent chez les barbares; quelques-uns se convertirent de bonne foi; mais beaucoup d'autres, après avoir, en apparence, embrassé le christianisme, continuèrent de pratiquer en secret leurs premières superstitions. Quelques auteurs contemporains taxent ici Justinien d'avarice et de cruauté. Il est vrai qu'il appliquoit au profit de l'Eglise la confiscation des lieux d'assemblée, soit des hérétiques, soit des païens; mais il s'emparoit des biens des particuliers; et les supplices qu'il employoit à la

An. 530.
Cod. l. 5, tit. 11, leg. 9, 10. Novel. 9. Proc. anecd. 11, et ibi Alam. Idem ædif. l. 6, c. 2. Idem, pers. l. 1, c. 19. Theoph. p. 153. Malela, p. 63, 64. Cedr. p. 369. Eichelii animad. in Anecd. Proc.

conversion des infidèles étoient contraires à l'esprit du christianisme. Quoi qu'il en soit, ces derniers coups portés à l'idolâtrie achevèrent de l'anéantir. Ce prince la poursuivit jusqu'aux extrémités de l'empire. A quatre journées de chemin de la Cyrénaïque, vers le midi, étoient deux villes anciennes, toutes deux nommées *Augila,* dont les habitans étoient fort attachés au paganisme. Ils adoroient Jupiter Ammon et Alexandre. L'empereur fit prêcher l'Evangile à ces peuples, et ses soins eurent un heureux succès. La ville de Borium, dans la Cyrénaïque, étoit remplie de Juifs, qui conservoient un ancien temple, dont la fondation, selon leurs traditions fabuleuses, remontoit au temps de Salomon. Ce temple fut changé en église. Narsès, le Persarménien, purgea l'île de Phyles de cette superstition opiniâtre, dont j'ai parlé sous le règne de Marcien. Lorsqu'il commandoit sur les frontières de l'Egypte et de l'Ethiopie, il détruisit, par ordre de l'empereur, le temple d'Isis; fit mettre en prison les prêtres qui s'y opposoient, et envoya à Constantinople la statue de la déesse et celles des autres divinités de cette île, où l'idolâtrie s'étoit conservée comme dans son dernier refuge. Il n'étoit pas si facile d'éteindre les hérésies. Pour les affoiblir de plus en plus, Justinien obligea les magistrats qui entroient en charge de jurer qu'ils étoient dans la communion de l'Eglise catholique, et qu'ils n'apporteroient par eux-mêmes ni ne permettroient qu'on apportât aucun obstacle aux décrets des conciles. Quoiqu'il otât aux hérétiques la liberté du culte public, il laissa cependant les ariens en possession des églises qu'ils occupoient. C'étoit la secte qu'avoient embrassée les Goths, qui, étant maîtres de l'Italie, auroient pu sans doute user de représailles contre les orthodoxes, comme Théodoric en avoit menacé Justin. Justinien rebâtit même en leur faveur l'église de Saint-Moce, que le grand Théodose leur avoit autrefois accordée, mais qui, peu de temps après, étoit

tombée en ruine. Le peuple témoigna pour lors, par un zèle fanatique et meurtrier, la haine qu'il portoit à la secte tolérée par l'empereur. La première fois que les ariens s'assemblèrent dans cette église, une foule de séditieux s'y jeta à main armée, et fit un grand carnage de ceux qui s'y trouvèrent.

Justinien, affligé de la défaite des troupes romaines près de Mindone, avoit renoué la négociation entamée avec Cabade l'année précédente. Il avoit envoyé en Perse Hermogène, maître des offices, avec des présens que Cabade ne refusa pas; mais ces avances de l'empereur ne firent qu'accroître la fierté du roi de Perse. Il congédia Hermogène avec une lettre où, prenant les titres de roi des rois, de fils du soleil, de souverain de l'Orient, il donnoit à l'empereur ceux du fils de la lune et de maître de l'Occident. Il y avançoit faussement que les rois de Perse n'avoient jamais manqué de traiter les empereurs comme leurs frères et de leur ouvrir leurs trésors. Il se plaignoit de ce que Anastase et Justin lui avoient refusé le même secours, et rejetoit sur eux la cause des guerres précédentes : *Vous êtes chrétiens*, disoit-il; *vous faites profession de piété; épargnez donc le sang de tant d'innocens qui sont les victimes de votre avarice. Si vous tardez à me satisfaire, attendez-vous à une guerre sanglante. Comme je ne veux point dérober la victoire, je vous avertis que je ne vous laisserai respirer que jusqu'au printemps prochain.* Il se plaignoit aussi de l'invasion des mines d'or de Persarménie. L'empereur, ne désespérant pas encore d'un accommodement, fit partir le patrice Rufin, qu'il savoit être agréable à Cabade; mais il lui commanda de s'arrêter à Hiéraple, et d'y attendre de nouveaux ordres. Il envoya en même temps Hermogène porter à Bélisaire le brevet de général des troupes de l'Orient, et lui ordonna de rester auprès de lui pour veiller ensemble sur les mouvemens des Perses, et pour l'aider

Proc. pers. l. 1, c. 13, 14, 15. Idem ædif. l. 1. c. 1. Theoph. p. 151. Malela, p. 63.

de ses conseils. Bélisaire assembla promptement des troupes, et les fit camper aux portes de Dara. Au mois de juin, il apprit qu'une armée de quarante mille Perses, commandée par Pérose, approchoit de cette ville, dans le dessein de l'assiéger.

Bélisaire n'avoit que vingt-cinq mille hommes; mais il sut réparer l'infériorité du nombre par la disposition de son armée. A un jet de pierre de Dara, il fit creuser un fossé, en réservant des passages de distance en distance. Ce fossé, d'abord parallèle aux murs de la ville, avançoit en ligne droite vers les ennemis par ses deux extrémités, et, se repliant ensuite à droite et à gauche, s'étendoit au loin dans la plaine, en sorte que la rencontre de ces directions formoit autant d'angles droits. Bélisaire posta sur la gauche bon nombre de cavaliers commandés par Buzès, avec trois cents Hérules, sous les ordres de Pharas, entre le fossé perpendiculaire aux murailles et une éminence. A leur gauche, justement à l'angle formé par l'aile prolongée, il posta Sunica et Augan, avec six cents cavaliers huns, pour prendre l'ennemi à dos, si Buzès et Pharas étoient enfoncés. L'aile droite étoit rangée de la même manière. Jean, fils de Nicétas, Marcel, Cyrille et Germain y commandoient la cavalerie romaine; Simas et Ascan, les Huns. La ligne parallèle aux murailles étoit bordée du reste de la cavalerie et de toute l'infanterie. Bélisaire et Hermogène étoient au centre.

Pérose avoit campé la veille à moins d'une lieue de la ville. Au point du jour, les Perses marchèrent aux Romains avec assurance. Mais, lorsqu'ils virent de près le bel ordre des ennemis, ils firent halte, et parurent surpris et embarrassés. Ils doublèrent leurs rangs, et se partagèrent en plusieurs colonnes pour passer dans les intervalles du fossé. Le jour étoit fort avancé quand les Perses détachèrent de leur aile droite un grand corps de cavalerie qui vint attaquer Buzès et Pharas. Ceux-ci

reculant devant eux pour les attirer en-deçà du fossé, les Perses s'engagèrent dans le passage; mais bientôt, craignant d'être enveloppés, ils regagnèrent à toute bride le gros de leur armée, laissant sur la place sept de leurs cavaliers. Pendant que les deux armées s'observoient sans faire aucun mouvement, un jeune cavalier perse, s'étant approché des Romains, défia le plus brave de venir le combattre. Personne n'acceptoit le défi, lorsqu'on vit entrer dans la plaine un cavalier inconnu à toute l'armée; c'étoit le baigneur de Buzès, nommé André, qui avoit été maître d'escrime à Constantinople. Jamais il n'avoit servi en qualité de soldat, et ni son maître, ni aucun autre n'avoit eu la pensée de l'exciter à une démarche si hardie. Il courut à l'ennemi sans lui donner le temps de se reconnoître, et l'ayant abattu d'un coup de lance, il lui coupa la tête, au grand étonnement des Romains qui poussoient des cris de joie. Les Perses, confus de cet affront, firent partir le plus brave et le plus expérimenté de leurs cavaliers, déjà avancé en âge, mais encore plein de vigueur, et d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, et proposa le même défi. Hermogène avoit défendu à André de s'exposer une seconde fois; mais, malgré cette défense, André, voyant que personne n'osoit combattre, s'élance hors des rangs, et va, pique baissée, heurter l'ennemi avec tant de furie, que la violence du choc renverse et les chevaux et les deux cavaliers. Plus dispos que son adversaire, il se relève le premier, lui plonge son épée dans le corps, et le laisse sans vie. Les cris redoublèrent du côté des Romains, et les Perses, dans un morne silence, retournent à leur camp.

Le jour suivant se passa en messages réciproques de la part des deux généraux. Bélisaire, aussi prudent qu'intrépide, préférant la paix à une victoire même assurée, écrivit à Pérose *qu'il falloit être ennemi de sa patrie pour l'engager dans des hasards qu'on pouvoit*

éviter. Les deux princes étant en termes d'accommodement, qu'étoit-il besoin d'ensanglanter par une bataille les préliminaires de la paix? Que Pérose se rendroit responsable aux yeux de toute la Perse du sang qu'elle alloit verser. Pérose répondit par des reproches: *Souvenez-vous*, disoit-il, *des conventions jurées par Anatolius. Cette ville de Dara, qui vous sert aujourd'hui de retraite, bâtie et fortifiée, contre la foi des traités, sur nos frontières, ne vous accuse-t-elle pas d'infidélité? Ce n'est que par les armes qu'on peut tirer raison d'un perfide ennemi, et nous sommes résolus de ne les quitter que par la victoire ou la mort.* Bélisaire repartit qu'*après la démarche qu'il venoit de faire pour épargner le sang des deux nations, il s'assuroit que Dieu, offensé de l'orgueil des Perses, combattroit pour les Romains; qu'il alloit faire attacher au haut des enseignes les lettres envoyées de part et d'autre, comme les pièces authentiques du procès sanglant que Dieu alloit juger lui-même.* Pérose répliqua *que la Perse avoit aussi ses dieux; que demain le soleil, cette divinité puissante, n'éclaireroit pas seulement leur valeur, mais qu'il leur donneroit la victoire et les introduiroit dans Dara: Ayez soin*, ajoutoit-il, *de m'y préparer un bain et un repas digne du vainqueur.*

Aux premiers rayons du jour, les deux généraux rangèrent leurs soldats en bataille, et les exhortèrent à bien faire. Pérose représentoit aux siens les succès des années précédentes; la timidité des ennemis qui n'osoient les attendre que derrière un fossé; les récompenses et les punitions que le roi leur réservoit selon qu'ils auroient combattu avec courage ou avec lâcheté. Bélisaire et Hermogène animoient leur armée par l'exemple du domestique de Buzès, qui, sans être soldat, avoit terrassé les deux plus braves guerriers de la Perse. *Ce n'est ni la force, ni le courage qui vous ont manqué dans les dernières campagnes*, disoit-il; *c'est la discipline. Obéissez*,

et vous serez vainqueurs. Ne vous effrayez pas du nombre des ennemis; ce n'est qu'une multitude de paysans mal armés, qui ne savent que dépouiller les morts. Combattez aujourd'hui en Romains, et vous abattrez pour toujours l'orgueil des Perses. L'armée romaine étoit rangée dans le même ordre que le premier jour. Pérose partagea la sienne en deux divisions, l'une derrière l'autre, afin que, la première étant fatiguée, l'autre vînt prendre sa place. Il mit en réserve la cavalerie des immortels, avec ordre de ne faire aucun mouvement, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal. Il se plaça lui-même à la tête du centre, donna à Pityase le commandement de l'aile gauche. Les deux armées attendoient le signal, lorsque Pharas vint trouver Bélisaire. *Si je demeure*, lui dit-il, *avec mes Hérules dans le poste où vous m'avez placé, je ne vois pas que je vous puisse être d'un grand secours : mais si je vais me poster dans ce vallon derrière la colline, et que, dans la chaleur du combat, je vienne charger les Perses, j'espère ne vous être pas inutile.* Bélisaire approuva cet avis, et Pharas l'exécuta. Le combat ne commença qu'après midi; les Perses ne prenant leur repas que le soir, et les Romains dès le matin, les uns ne vouloient pas commencer à combattre de bonne heure, pour ne pas s'épuiser par une longue bataille; les autres différoient volontiers, dans l'espérance d'avoir meilleur marché de l'ennemi, qui s'affoibissoit de plus en plus. Enfin les Perses firent partir de leurs arcs une nuée de flèches; les Romains y répondirent, et l'air en étoit obscurci. Mais l'avantage étoit du côté des Perses, plus habiles à tirer de l'arc, et qui, se succédant les uns aux autres, ne laissoient aucun intervalle entre les décharges. Un vent violent qui s'éleva pour lors favorisa les Romains en donnant à leurs flèches autant de force qu'il en ôtoit à celles des ennemis. Les carquois étant épuisés, on en vint aux coups de main, et la bataille fut terrible. Les Cadiséniens à la

suite de Pityase avoient enfoncé l'aile gauche des Romains, et elle alloit être entièrement détruite, si Sunica et Augan ne fussent venus prendre à dos les ennemis; en ce moment Pharas et les Hérules sortirent de leur embuscade, et chargèrent les Cadiséniens avec tant de vigueur, qu'ils se replièrent sur le gros de leur armée, laissant trois mille morts sur la place. Les plus grands efforts de Pérose étoient contre l'aile droite. Il y fit marcher les immortels; à la vue de cette redoutable cavalerie, Bélisaire fit passer de ce côté-là Sunica et Augan pour soutenir Ascan et Simas. Il les renforça encore d'une ligne de cavalerie qu'il tira du corps de bataille. Baresmane, à la tête de l'aile gauche des Perses, renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui, lorsque les Huns fondirent avec furie sur ses escadrons, les rompirent, et, les ayant coupés, ils en mirent en fuite la moitié, tandis que le reste, cessant de poursuivre les Romains, fit volte-face pour revenir sur les Huns. Les fuyards tournent bride aussitôt, et reviennent sur les Perses. Sunica perce jusqu'à la bannière des immortels, et tue celui qui la porte. Baresmane court en cet endroit pour sauver cette respectable enseigne; Sunica le renverse d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perses; ils fuient; les Romains rapprochent leur ailes, les enveloppent, et en tuent cinq mille. Tout se débande du côté des Perses; les fantassins jettent leurs boucliers pour fuir plus légèrement; la plupart sont massacrés. Comme les Romains avoient rompu leurs rangs dans la poursuite, et que le désordre étoit le même dans l'armée victorieuse et dans l'armée vaincue, Bélisaire fit sonner la retraite, de crainte que les Perses, après s'être ralliés, ne vinssent leur arracher la victoire. C'étoit assez d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'étoit pas invincible. Cette action rabattit la fierté des Perses; ils n'osèrent hasarder une seconde bataille. On se contenta de part d'autre de faire des courses, où les Romains furent

toujours supérieurs. Voilà ce qui se passa cette année en Mésopotamie.

Cabade ne fut pas plus heureux en Arménie. Il y avoit envoyé une armée composée de Persarméniens et de Sunites, peuple barbare, voisin du Caucase. Trois mille Sabirs s'étoient joints à ces troupes. Merméroës, à la tête de cette armée, vint camper à trois journées de Théodosiopolis. Dorothée, capitaine habile et expérimenté, commandoit les troupes de la province, et Sittas, général des armées de l'empire, étoit en Arménie. A la nouvelle de ces mouvemens, ils envoyèrent deux officiers pour reconnoître les forces de l'ennemi. Ceux-ci, après s'être introduits dans le camp, le visitèrent tout entier, et furent rencontrés au retour par un parti de Huns au service des Perses; l'un des deux, nommé Dagaris, fut pris; mais l'autre, s'étant échappé, vint rendre compte de ce qu'il avoit vu. Sur cet avis les généraux font prendre les armes à leurs soldats, et marchent en diligence au camp ennemi. Les Perses, surpris de cette attaque imprévue, ne songent qu'à prendre la fuite. Les Romains en font un grand carnage, pillent le camp, et retournent à leur premier poste.

Merméroës, après avoir rallié ses troupes, voulut se venger de cet affront par une entreprise éclatante. Il passa l'Euphrate, et entra dans l'Arménie mineure. Sittas et Dorothée, instruits de son dessein, l'avoient prévenu; ils étoient campés à deux lieues et demie de la ville de Satale. A la nouvelle de son approche, Dorothée s'enferma dans la ville, et Sittas, avec un camp volant de mille hommes, alla se poster derrière une des collines dont la plaine de Satale est environnée. L'armée de Perse étoit de trente mille combattans, et presque double de celle des Romains. Les Perses s'avancèrent jusqu'au pied des murs, et se préparoient à l'attaque, lorsqu'ils aperçurent un corps de cavalerie qui descendoit d'une colline et marchoit droit à eux. C'étoit le détachement

de Sittas, que la surprise et la poussière excitée par un grand vent leur faisoient paroître beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit en effet. Les Perses se réunissent, serrent leurs rangs, et marchent de ce côté-là. Tandis que les Romains, partagés en deux corps, les amusent par des escarmouches, ceux qui sont dans la ville font une sortie, et les chargent vigoureusement par-derrière. Les soldats de Merméroës, effrayés de se voir attaqués en tête et en queue, prennent la fuite; mais bientôt, s'étant aperçus de la supériorité de leur nombre, ils font ferme et tournent visage. On combat avec chaleur; et comme ce n'étoit de part et d'autre que cavalerie, on fuyoit et on revenoit alternativement à la charge. Un commandant d'escadron, nommé Florence, procura la victoire aux Romains. S'étant jeté au milieu des ennemis, il arracha l'enseigne générale, et, la tenant baissée, comme il retournoit joindre les siens, il fut atteint et haché en morceaux. Mais la confusion se mit dans l'armée des Perses lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne; ils prirent l'épouvante, et se sauvèrent dans leur camp avec une grande perte. Le lendemain ils se retirèrent sans être poursuivis, les Romains se tenant heureux d'avoir remporté avec un nombre fort inférieur une si glorieuse victoire.

L'empereur, qui souhaitoit la paix avec la Perse pour employer toutes ses forces à la conquête de l'Afrique, crut qu'une campagne si malheureuse auroit rendu le roi plus traitable. Il ordonna donc à Rufin de l'aller trouver. Cabade le reçut avec honneur; mais, aux propositions de Rufin, il répondit *qu'Anastase avoit par avarice refusé de partager la dépense nécessaire pour la garde des portes Caspiennes; que les Perses y entretenoient une garnison considérable pour fermer le passage aux barbares, et qu'il n'étoit pas juste qu'ils fussent chargés à leurs frais de mettre à couvert les terres de l'empire. Je suis obligé*, ajouta-t-il, *de tenir tou-*

jours sur pied deux armées ; l'une pour l'opposer aux barbares du nord, l'autre pour arrêter les violences des Romains, qui ne font aucun scrupule de violer les traités. N'est-ce pas contre les traités qu'ils ont bâti Dara et entrepris d'élever une forteresse à Mindone? L'empereur peut choisir de la paix ou de la guerre ; mais il ne peut obtenir la paix qu'en contribuant à la garde des portes Caspiennes, ou bien en démolissant Dara. Rufin porta cette réponse à Constantinople, où Hermogène se rendit peu de temps après.

Justinien ne fut pas moins heureux cette année du côté de l'Occident. Une multitude de barbares, que les chroniques de ce temps-là appellent Goths, et que je crois être Esclavons, se jetèrent dans l'Illyrie, et les Bulgares dans la Thrace. Mondon, que nous avons vu, sous le règne d'Anastase, s'emparer du château de Herta, s'attacher au service de Théodoric, et faire la guerre aux Romains, s'étoit donné à Justinien depuis la mort du roi des Goths, et l'empereur lui avoit confié le commandement des troupes d'Illyrie. Il marcha d'abord contre les Esclavons, et ce fut la première fois que les Romains combattirent cette nation. Mondon les tailla en pièces, fit un grand butin, et prit un de leurs chefs, qu'il envoya chargé de chaînes à Constantinople. Etant ensuite passé en Thrace, il défit les Bulgares dans un combat où il leur tua cinq cents hommes, et les força de repasser le Danube.

Chr. Marc. Malela, p. 64.

Ce fleuve, qui avoit si long-temps servi de rempart aux terres des Romains, étoit devenu, depuis l'affoiblissement de l'empire, le passage ordinaire des nations du nord, qui venoient le ravager. C'étoit par là que les Goths, les Huns, les Gépides avoient inondé les deux Mœsies, la Dace, la Pannonie. De nouveaux essaims de barbares, peu connus auparavant, commençoient à franchir ses bords. Les Esclavons et les Bulgares faisoient trembler la Thrace, et la menaçoient des mêmes

Proc. Goth. l. 3, c. 14.

horreurs qu'elle avoit éprouvées sous Valens. Ce fut pour la mettre à couvert que Justinien donna le commandement de cette province à Chilbudius, brave guerrier, qui s'étoit doublement signalé et dans le service du palais, par un désintéressement à toute épreuve, et dans les armées par sa valeur. L'empereur le chargea de garder les bords du Danube. Il se rendit si redoutable, que, pendant les trois années qu'il commanda dans ce pays, les barbares qui se montroient souvent sur la rive opposée, n'osèrent jamais passer le fleuve. Il le passa lui-même plusieurs fois, alla chercher les Bulgares et les Esclavons, les tailla en pièces, et revint avec un grand nombre de prisonniers. Enfin, la troisième année de son gouvernement, s'étant hasardé au-delà du Danube avec peu de troupes, il fut enveloppé par les Esclavons, qui avoient réuni tout ce qu'ils avoient de combattans. Il fallut céder au nombre. Chilbudius périt après avoir fait des prodiges de valeur. Depuis ce temps le passage du Danube fut ouvert aux peuples du nord; et toutes les forces de l'empire ne purent faire, dit Procope, ce qu'avoit fait un seul homme.

Constant. Porph. de adm. imp. c. 29. Cluver. germ. antiq. l. 1, c. 4, 5, et l. 3, c. 44. Helmod. Chron. l. 1, c. 84. Jorn. de reb. get. c. 5, 23. Mauro orbini regno degli slavi. Peringskiold not. in vitam Theodorici à Cochlæo. p. 376. Tesauro del regno d'Italia.

J'ai déjà parlé des Bulgares lorsqu'ils se montrèrent sur les bords du Borysthène, où Théodoric les défit en 485. Je vais rassembler ici en peu de mots ce que les divers auteurs nous apprennent de l'origine, des progrès et des mœurs des Esclavons, nation puissante et nombreuse, qui s'est répandue par succession de temps dans la moitié de l'Europe, et dont la langue subsiste encore depuis la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, si l'on en excepte la Hongrie. Son origine n'est pas moins difficile à démêler que celle des Goths, des Vandales, des Lombards, et des autres nations barbares, qui, n'ayant ni la connoissance des lettres, ni le loisir de s'en occuper, ont sans cesse fait la guerre à des voisins aussi barbares qu'eux, et ne se sont montrés aux yeux des Grecs

et des Romains que lorsque ceux-ci avoient eux-mêmes perdu le goût des recherches littéraires. D'ailleurs il falloit songer à leur résister plutôt qu'à étudier leur origine. Quelques écrivains, regardant la Scandinavie comme la mère de tous les peuples barbares qui ont inondé le reste de l'Europe, font sortir les Esclavons de cette péninsule, dont la fécondité étoit, selon eux, inépuisable. Ils placent cette première migration deux cents ans avant la guerre de Troie; c'est-à-dire, dans un temps où l'histoire profane ne présente que des obscurités presque impénétrables. Les Esclavons, confondus alors avec les Goths, se répandirent dans la Sarmatie, qu'ils subjuguèrent jusqu'au Tanaïs. La plupart des historiens, sans remonter à ces antiquités incertaines, les prennent d'abord dans la Sarmatie septentrionale, entre la Finlande et le fleuve Obi. Les Esclavons s'avancèrent ensuite vers le midi, d'un côté jusqu'aux Palus-Méotides, de l'autre jusqu'à la Vistule, qui leur servoit de bornes à l'Occident. Ils sont les mêmes que les Vénèdes, qui habitoient les côtes de la mer Baltique: ce qui paroît confirmé par le nom de *Windischmarck*, que les Allemands donnent encore à un canton situé sur la frontière de la Carniole et de l'Esclavonie, comme ils appellent *Wenden* un pays situé sur la côte de cette mer. Ces nations belliqueuses et fières de leur bravoure prirent le nom de *Slaves*, qui veut dire *braves et illustres*: ce n'est que par corruption que les Grecs et les Romains les ont appelés *Sclaves*, *Sclabins*, *Sclavons*. Ils marchèrent sur les traces des Vandales, et occupèrent successivement toutes les contrées dont ceux-ci s'étoient rendus maîtres avant eux. Enfin ils se fixèrent entre la Vistule et le Niester. Les Antes, qui étoient les plus braves d'entre eux, s'établirent entre ce dernier fleuve et le Danube. On les a confondus tantôt avec les Bulgares, tantôt avec les Abares, parce que, s'étant joints à ces peuples, ils ont souvent marché sous leurs étendards-

Lucius de regno Dalmat. l. 1, c. 11, 12, et l. 6, c. 4.
Dodwell. dissert. in excerptorum Strabonis.

dards. Ermanaric, le héros de la nation gothique, les avoit soumis à son empire.

Proc. Goth. l. 3, c. 14. Leo tactic. c. 18.

Les Esclavons ne reconnoissoient qu'un Dieu, maître de l'univers et du tonnerre. Ils lui immoloient des victimes, ils lui faisoient des vœux dans leurs maladies; mais ils rendoient un culte subalterne aux fleuves, aux nymphes et à quelques autres divinités; ils leur offroient des sacrifices, et les consultoient sur l'avenir. Ils n'avoient pour habitation que des cabanes fort éloignées les unes des autres, ce qui faisoit qu'ils occupoient un grand terrain. C'est pour cette raison que les Grecs donnoient aux Esclavons et aux Antes, le nom commun de *Spores*, c'est-à-dire, *dispersés*. Ils étoient de grande taille, et robustes, avoient le teint basané et les cheveux roux. Ils supportoient avec patience la fatigue, la disette, et toutes les incommodités de l'air et des saisons. Ils changeoient souvent de demeures, et choisissoient par préférence des lieux escarpés et impraticables, ce qui les rendoit très-agiles. Leur nourriture étoit grossière et sans apprêt, comme celle des Huns, auxquels ils ressembloient encore par la malpropreté et par la franchise. Le millet étoit le seul grain qu'ils cultivoient, méprisant d'ailleurs l'agriculture, et ne connoissant d'autre occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une bravoure féroce. Dans les batailles, la plupart combattoient à pied, sans autres armes qu'une rondache et deux javelots fort courts. Ils se servoient aussi de flèches empoisonnées, et ce poison étoit si subtil, que si l'on n'y apportoit un prompt remède, soit en avalant quelque antidote, soit en coupant la partie blessée, tout le corps étoit bientôt gangrené. Ils ne portoient point de cuirasse; quelques-uns même, par ostentation de valeur, alloient au combat nus jusqu'à la ceinture. Passionnés pour la liberté, ils se gouvernèrent en démocratie tant qu'ils demeurèrent au-delà du Danube; lorsqu'ils l'eurent passé, ils refusèrent constamment de se soumettre aux lois

romaines, aimant mieux être maltraités par un compatriote que de vivre heureux sous un gouvernement étranger. C'étoit cependant le peuple du monde chez qui les droits de l'hospitalité étoient le plus respectés. Non contens de recevoir humainement les étrangers, ils les escortoient dans leurs voyages; ils les défendoient contre toute insulte, et se faisoient un point d'honneur de prendre les armes pour les venger. Ils ne retenoient les prisonniers en esclavage que pendant un certain temps, après lequel ils leur permettoient de retourner en leur pays, ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes étoient chastes, et tellement attachées à leurs maris, qu'ordinairement elles se donnoient la mort plutôt que de leur survivre.

Les mauvais succès de la campagne précédente affligeoient Cabade : il s'en vengea sur Pérose, en lui faisant ôter publiquement les marques de la dignité de mirrhane, c'est-à-dire de commandant général des troupes de Perse. Celui qui en étoit revêtu ne reconnoissoit de supérieur que le roi, c'est-à-dire un cercle d'or enrichi de pierreries. Tout étoit réglé dans l'habillement des Perses. Il n'étoit permis à personne de porter ni ceinture, ni anneau, ni agrafe d'or, ni aucune sorte d'ornement, si on ne l'avoit reçu du prince. L'hiver ne se passa pas sans alarme pour les Romains. Alamondare, chef de tous les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur donnoit point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa pendant cinquante ans de servir fidèlement la Perse, et fit à l'empire des maux infinis. Il étendit ses ravages depuis les frontières de l'Egypte jusqu'en Mésopotamie. Toujours à cheval, toujours le fer à la main, il pilloit les campagnes, détruisoit les édifices, entraînoit des milliers de prisonniers, dont il égorgeoit les uns et vendoit les autres. Il étoit presque aussi difficile de le joindre que de le vaincre. Prudent et circonspect dans les entreprises les plus hardies, il ne s'engageoit qu'après avoir

AN. 531.
Proc. pers. l. 1, *c.* 17.
Malela, *p.* 57, 61, 62, 68.
Theoph. p. 151, 152, 153.
Anast. p. 58.
Hist. miscel. l. 16.

fait reconnoître le pays, et se retiroit si à propos et avec tant de vitesse, qu'il étoit déjà bien loin avec son butin lorsque les officiers romains se mettoient en marche pour l'aller combattre. Un jour il enveloppa des troupes nombreuses qui le poursuivoient, et les fit toutes prisonnières avec leurs capitaines Jean, et Démostrate, frère de Rufin, dont il tira une riche rançon. Les chefs des Sarrasins sujets de l'empire ne pouvoient tenir devânt lui, et ce fut en vain que Justinien donna le commandement de plusieurs tribus d'Arabes à Aréthas avec le titre de roi. Aréthas, soit faute de courage ou de bonheur, soit par trahison, fut presque toujours battu. Alamondare s'avança jusqu'au voisinage d'Antioche, brûla les faubourgs de Chalcis, désola tout le pays, et, au premier mouvement des troupes de Syrie, il regagna les déserts d'Arabie avec une foule de prisonniers. Peu de temps après, Diomède, commandant de Phénicie, mécontent d'Aréthas, força celui-ci de sortir de la province. Alamondare profita de cette occasion pour se venger d'Aréthas; il fondit sur lui, et l'obligea de se sauver, laissant à la merci de l'ennemi sa femme et ses enfans. A cette nouvelle, tous les officiers romains qui se trouvoient en Phénicie, en Arabie, en Mésopotamie, rassemblèrent leurs troupes; Aréthas se joignit à eux. Alamondare, hors d'état de résister à tant de forces réunies, s'enfuit dans le fond des déserts de l'Arabie, où jamais les armes romaines n'avoient pénétré. Son camp fut pillé. Outre une grande multitude de femmes, d'enfans, de troupeaux, de chameaux, il s'y trouva quantité d'étoffes de soie; c'étoient les dépouilles de la Syrie. On recouvra pour lors les prisonniers qu'il emmenoit; on avança jusqu'aux frontières de Perse, où les Romains brûlèrent quatre châteaux. Lorsqu'ils furent retournés en Syrie, Alamondare, outré de colère, rassembla en un seul lieu tous les prisonniers qu'il avoit enlevés dans les courses précédentes; il leur déclara

qu'ils alloient payer de leur sang la perte qu'il venoit de faire, et fit sur-le-champ trancher la tête à plusieurs d'entre eux. Les autres, se jetant à ses pieds, lui demandèrent quelque délai pour envoyer dans leur patrie recueillir de quoi payer leur rançon : il leur accorda soixante jours. Taïzane, chef d'une tribu de Sarrasins, eut assez d'humanité pour se rendre leur caution. Ils dépêchèrent aussitôt à Antioche, pour y faire connoître le danger où ils étoient, et pour demander du secours. Leur requête étant lue publiquement dans la grande église, tira des larmes de tout le peuple. Le patriarche, le clergé, les magistrats donnèrent l'exemple d'une abondante charité, et les habitans s'empressèrent tous de contribuer, chacun selon ses moyens. Cet argent fut aussitôt porté au Sarrasin, qui rendit la liberté aux prisonniers.

Pour arrêter par une diversion ces incursions continuelles, l'empereur entreprit de susciter aux Perses de nouveaux ennemis du côté de l'Arabie. Justin s'étoit lié d'amitié avec Elisbaan, roi d'Ethiopie; il l'avoit aidé dans la conquête du pays des Homérites, où ce prince avoit établi pour roi un chrétien nommé Abraham. Elisbaan ayant renoncé à la couronne pour mener une vie pénitente, Hellestée lui avoit succédé. Les Homérites, méprisant Abraham, qui n'étoit originairement qu'un simple facteur d'un marchand romain dans la ville d'Adulis, le détrônèrent, et mirent à sa place un Juif ou un idolâtre, dont on ignore le nom. Comme le nouveau prince traitoit les chrétiens avec une extrême rigueur, Hellestée vint lui faire la guerre : il défit ses troupes, le tua dans le combat, et mit la couronne sur la tête d'un chrétien du pays, nommé Esimiphée, à condition qu'il paieroit tribut à l'Ethiopie. Après cette expédition, Hellestée retourna dans son royaume; mais il ne ramena pas toutes ses troupes. La beauté du climat et la richesse du pays en retinrent un grand nombre. Peu de temps

Proc. pers. l. 1, c. 20. Malela, p. 67, 68. Pagi ad Baron. Nonnosus, apud Photium, cod. 3, p. 6.

après, ces déserteurs, ayant soulevé plusieurs habitans, excitèrent une sédition contre Esimiphée; ils se saisirent de sa personne, l'enfermèrent dans une forteresse, et remirent Abraham sur le trône. Hellestée, pour dissiper cette rébellion, envoya trois mille hommes commandés par un de ses parens. Mais ces soldats, charmés eux-mêmes de la fertilité de cette heureuse contrée, traitèrent secrètement avec Abraham, et, au moment de la bataille, ils tuèrent leur chef et se joignirent aux Homérites. Le roi d'Ethiopie envoya une seconde armée qui fut taillée en pièces. Enfin il prit le parti de laisser régner Abraham. Celui-ci, après la mort d'Hellestée, s'assura de la paix avec l'Ethiopie en se soumettant à payer un tribut.

Pendant qu'Hellestée régnoit en Ethiopie, et Esimiphée sur les Homérites, Justinien leur députa Julien, un de ses secrétaires, et Nonnose, pour représenter à ces deux princes qu'étant déjà unis avec lui par la profession du christianisme, ils devoient le secourir contre les Perses. Les députés étoient chargés d'inviter en particulier le roi d'Ethiopie à se rendre maître du commerce de la soie, qui jusqu'alors se faisoit par la Perse, et à tirer immédiatement des Indiens cette marchandise, pour la transporter par le Nil à Alexandrie; ce qui procureroit à ses états un profit immense, et aux Romains l'unique avantage de ne pas faire passer leur argent entre les mains de leurs ennemis. Ils devoient aussi engager le roi des Homérites à rendre à Caïse le commandement des Maaddéniens, et à l'envoyer à leur tête faire une incursion dans la Perse. Ce Caïse étoit un prince sarrasin, très-vaillant, et fort attaché au service de l'empire. Son fils Mavias étoit même alors dans le palais de Justinien en qualité d'otage. Mais Caïse, ayant tué un parent d'Esimiphée, avoit été obligé de prendre la fuite, et menoit une vie errante dans les déserts de l'Arabie. Les Maaddéniens étoient des Sarrasins, voisins et tributaires des

Homérites. Les envoyés allèrent d'abord en Ethiopie, où ils furent bien reçus. Un auteur, voisin de ce temps-là, décrit ainsi cette audience. Le roi, monté sur un char à quatre roues couvert de lames d'or et attelé de quatre éléphans. Il étoit nu jusqu'à la ceinture, ne portant sur ses épaules qu'une tunique ouverte par-devant et semée de perles. Il avoit des bracelets d'or. Sa tête étoit couverte d'un turban de toile de lin brochée d'or, d'où pendoient de chaque côté quatre chaînettes d'or. Il portoit un collier de même métal, et tenoit d'une main une rondache dorée, et de l'autre deux demi-piques. Autour de lui étoient rangés ses courtisans sous les armes, entremêlés de musiciens, qui jouoient de la flûte. Les ambassadeurs le saluèrent les genoux en terre; le roi les ayant fait relever et approcher de lui, prit de ses mains la lettre de l'empereur, baisa l'empreinte du cachet, reçut les présens qui lui étoient offerts; et, après avoir fait lire la lettre par un interprète, il expédia sur-le-champ des ordres pour faire marcher ses troupes, et envoya par écrit au roi de Perse une déclaration de guerre. Ensuite, après avoir embrassé Julien et Nonnose, il les congédia avec honneur, et dépêcha de sa part un ambassadeur à Justinien, avec une lettre et de riches présens. Il paroît, par le récit de l'historien, que toutes ces opérations furent terminées dans une seule audience. Comme les députés alloient d'Auxume à Adulis, éloignée de quinze journées de chemin, d'où ils devoient passer en Arabie, ils rencontrèrent dans une vaste plaine un troupeau de cinq mille éléphans qui paissoient en liberté, et dont personne n'osoit approcher. Le roi des Homérites promit aussi tout ce que l'empereur désiroit. Mais ce grand empressement ne fut suivi d'aucun effet de part ni d'autre. Les Ethiopiens ne pouvoient enlever aux Perses le commerce de la soie; ceux-ci, par le voisinage de l'Inde, attirant cette marchandise dans leurs ports, ils ne pouvoient non plus pénétrer dans la Perse

qu'après un long et pénible voyage au travers des sables et des vastes déserts de l'Arabie. Cette même raison mit Esimiphée hors d'état de tenir parole. Dans la suite, Abraham, après avoir affermi sa puissance, réitéra souvent à Justinien la même promesse : il se mit même une fois en marche; mais bientôt les difficultés le rebutèrent, et il revint sur ses pas. Ce fut là tout le fruit que Justinien retira de cette ambassade. Quelque temps après, Caïse, laissant le commandement de son pays à ses deux frères, se retira à Constantinople avec un grand nombre de ses sujets, et reçut de l'empereur le gouvernement de la Palestine.

Proc. pers. l. 1, c. 18. Malela, p. 69, 70. Jorn. de regn. succes.

Cependant Alamondare, après les courses qu'il avoit faites durant l'hiver, étoit retourné en Perse. Il rassura Cabade qui sembloit avoir perdu courage, lui représentant « que le moyen de vaincre les Romains n'étoit « pas de les combattre en Mésopotamie, où leur frontière étoit défendue par des places fortes et de nombreuses garnisons; qu'il falloit aller les attaquer au-delà de l'Euphrate, dans le cœur de leurs états, où « l'on trouveroit des villes ouvertes et sans défense; que, « pour se rendre maître d'Antioche, capitale de l'Orient, il ne seroit besoin que de se présenter; que « cette ville voluptueuse, occupée sans cesse de fêtes et « de spectacles, ne craignoit rien moins qu'une attaque « soudaine. Prince (lui dit-il), vous verrez à vos pieds « toutes les richesses d'Antioche et ses habitans enchaînés avant que les troupes romaines cantonnées « en Mésopotamie aient reçu le premier avis de notre « passage. Je connois le pays; je conduirai votre armée « par la route la plus sûre et la plus commode. » Cabade, encouragé par ce conseil, nomma pour général Azaréthès, guerrier vaillant et habile; il ne voulut cependant lui donner que quinze mille hommes; mais c'étoient les meilleures troupes de la Perse. Alamondare fut chargé de la conduite de l'armée. Les Perses passè-

rent l'Euphrate en Assyrie, et remontèrent le long du fleuve vers la Comagène. Bélisaire, qui étoit en Mésopotamie vers Nisibe, n'eut pas plus tôt appris leur marche, qu'il garnit de soldats les places du pays pour les mettre en état de défense, en cas que Cabade les fît attaquer par une autre armée. Ayant ensuite rassemblé le reste de ses troupes, il passa l'Euphrate à Samosate, et marcha en diligence à la rencontre des ennemis. Il avoit avec lui vingt mille hommes, dont deux mille étoient Isaures et Lycaoniens. Les chefs de la cavalerie étoient les mêmes qu'à la bataille de Dara. Pierre commandoit l'infanterie; Longin et Stéphanace les Isaures. Aréthas joignit l'armée avec cinq mille Sarrasins. Bélisaire marcha jusqu'à Barbalisse près de Chalcis, dont les ennemis n'étoient éloignés que de cinq lieues. Ils campoient au pied d'un château nommé Gabbule; et, de crainte de surprise, ils avoient semé des chausse-trapes autour de leur camp, ne laissant qu'un seul passage. Sunica, à la tête d'un corps de quatre mille cavaliers, s'avança jusque sur leurs derrières, sans en avoir reçu d'ordre, et tomba sur une troupe de Perses qui pilloient le pays. Il tua les uns, et enleva les autres pour en tirer des lumières sur les desseins de l'ennemi. Bélisaire sut mauvais gré à Sunica d'avoir agi sans ordre; et ce général, sévère sur l'observation de la discipline, alloit lui ôter le commandement, lorsque Hermogène arriva avec un renfort de quatre mille hommes. Celui-ci obtint grâce pour Sunica. Azaréthès et Alamondare, surpris de la diligence de Bélisaire, résolurent de retourner sur leurs pas: mais, avant que de partir, ils eurent la hardiesse de forcer pendant la nuit le château de Gabbule, qu'ils pillèrent; et, chargés de butin, traînant à leur suite les prisonniers, ils regagnèrent l'Euphrate, et marchèrent le long du fleuve qu'ils avoient à leur gauche. Les Romains les suivoient à la distance d'une journée; en sorte qu'ils campoient tous les soirs où les Perses

avoient campé la nuit précédente. Bélisaire ne vouloit pas les atteindre, se contentant de les faire sortir des terres de l'empire sans avoir exécuté leurs projets. Mais toute l'armée, tant les officiers que les soldats, brûloient d'impatience d'en venir aux mains ; et, n'osant résister en face à leur général, ils murmuroient en secret, et le taxoient de lâcheté.

Les Perses, poursuivis de si près, ne cherchoient qu'à passer le fleuve. Ils campèrent vis-à-vis de Callinique, et Bélisaire à Sura, trois ou quatre lieues au-dessus. Le lendemain les Romains s'étant mis en marche de grand matin, arrivèrent au moment que les Perses décampoient. C'étoit la veille de Pâques, qui, cette année, tomboit au vingtième d'avril. Ce jour-là les chrétiens observoient jusqu'au soir le jeûne le plus rigoureux, dont les armées même ne se dispensoient pas. Bélisaire avoit pour maxime de ne jamais risquer une bataille lorsqu'il pouvoit réussir sans tirer l'épée. Voyant ses soldats impatiens de combattre, il les assembla pour leur faire entendre que cette ardeur étoit tout-à-fait inconsidérée : *Qu'est-il besoin*, leur dit-il, *de verser notre sang? la terreur a déjà vaincu les ennemis. Ils fuient, pourquoi donc entreprendre de les mettre en fuite? La victoire est entre nos mains; nous voulons nous en dessaisir et l'abandonner au hasard d'une bataille. Dieu refuse son secours aux téméraires qui se jettent de gaîté de cœur dans le péril. Qui sait si le désespoir n'inspirera pas de nouvelles forces aux ennemis, tandis que les nôtres sont affoiblies par le jeûne et par la fatigue d'une longue marche?* Toute l'armée l'interrompt par des cris ; les plus séditieux, confondus dans la foule, l'accablent d'injures. Plusieurs officiers, par une folle affectation de bravoure, imitent l'insolence du soldat. Bélisaire, voyant qu'il étoit impossible de résister à cette fougue impétueuse, et voulant du moins sauver l'honneur du commandement, change de langage : *Je vou-*

fois éprouver votre courage, leur dit-il, *je suis content, camarades, et vous allez l'être. Combattez avec autant d'ardeur que vous demandez la bataille.* Il range son infanterie au bord du fleuve; il poste à l'aile droite Aréthas et ses Sarrasins; il se place au centre à la tête de sa cavalerie. Azaréthès, de son côté, anime ses gens par la nécessité de vaincre ou de mourir; il porte les Perses à l'aile droite, les Sarrasins à l'aile gauche, et fait sonner la charge.

On se battit d'abord à coups de flèches, en quoi les Romains avoient l'avantage. Les Perses étoient plus adroits, et tiroient plus vite; mais leurs traits, rencontrant de fortes cuirasses, des casques et des boucliers à l'épreuve, n'y pouvoient pénétrer; au lieu que les arcs des Romains, tendus avec plus de force par des bras plus vigoureux, décochoient des flèches meurtrières, les Perses n'ayant point d'armes défensives, ou n'en ayant que de mauvaises. Dans les intervalles des décharges, des cavaliers s'avançoient de part et d'autre entre les deux armées, et faisoient parade de leur valeur. Du côté des Perses, Andrazès et Naaman, fils d'Alamondare, furent tués dans ces combats singuliers. Du côté des Romains, Stéphanace y perdit la vie, et Abrus, capitaine sarrasin, fut fait prisonnier. Enfin les armées se mêlèrent; les deux tiers du jour étoient déjà passés, et la victoire étoit encore indécise, lorsque les plus braves des Perses, s'étant réunis pour former un escadron, fondirent sur l'aile droite où étoit Aréthas avec ses Sarrasins. Ceux-ci prirent si promptement la fuite, qu'ils donnèrent lieu de les soupçonner de trahison. La terreur se communiqua aux Isaures et aux Lycaoniens; c'étoit la plupart des paysans tirés de la charrue, et qui n'avoient jamais vu d'ennemis; ils ne firent pas même usage de leurs armes; ils avoient cependant crié plus haut que les autres pour demander la bataille et pour insulter Bélisaire. Ils périrent presque tous, soit par

l'épée des ennemis, soit dans l'Euphrate, où ils se précipitoient, espérant de le passer à la nage. Les Perses, après avoir renversé ces escadrons, enveloppèrent la cavalerie romaine, et la prirent à dos. Elle fit peu de résistance; la plus grande partie se jeta dans le fleuve, et gagna les îles voisines, tandis que les plus vaillans, au nombre de huit cents, disputoient encore le terrain, et vendoient bien cher leur vie. Avec eux périt Ascan, qui ne cessa de combattre jusqu'au dernier soupir. Bélisaire, accompagné de Sunica et de Symmas, tint ferme dans son poste, et repoussa toutes les attaques tant qu'il fut secondé de la valeur d'Ascan. Mais, après la perte de ce brave officier, il se retira dans le gros de l'infanterie, qui, sous la conduite de Pierre, n'avoit pas encore été entamée. Bélisaire mit pied à terre, et commanda aux autres cavaliers d'en faire autant. Ce bataillon, quoique peu nombreux, ayant reculé jusqu'au bord du fleuve pour n'être pas enveloppé, soutint avec un courage opiniâtre tous les efforts des assaillans. Il ne fut pas possible de le rompre; serrés corps contre corps, hérissés de piques, couverts de leurs boucliers, les Romains montroient de toutes parts un front redoutable, et portoient plus de coups qu'ils n'en recevoient. En vain les cavaliers perses s'abandonnèrent sur eux à plusieurs reprises; ils furent autant de fois forcés de tourner bride; les chevaux, épouvantés du bruit des boucliers que les Romains frappoient de leurs épées, se cabroient et renversoient leurs cavaliers. Dans ces chocs réitérés on tua aux Perses deux officiers-généraux, et Sunica fit prisonnier Amerdac, renommé pour sa valeur, après lui avoir abattu le bras d'un coup de sabre. On poursuivit même les Perses l'espace de deux mille pas. Mais, la nuit étant survenue, les combattans se séparèrent. Les Perses retournèrent à leur camp, et Bélisaire ayant trouvé un bateau, se retira dans une île du fleuve, où un grand nombre de fuyards s'étoient sauvés à la nage. Le lendemain les

habitans de Callinique leur envoyèrent des barques pour les transporter dans leur ville. Les Perses se remirent en marche après avoir dépouillé les morts, entre lesquels ils ne trouvèrent pas moins de leurs soldats que d'ennemis.

Quoique cette bataille eût coûté beaucoup de sang aux Perses, elle étoit sans doute glorieuse à leur chef. Il avoit défait une cavalerie presque double de la sienne, et remporté un avantage sur un général auquel on pouvoit même céder sans honte. Toutefois, au lieu d'une récompense, il ne trouva qu'ingratitude auprès de Cabade. C'étoit en Perse une ancienne coutume qu'une armée prête à partir passât en revue devant le roi, et que chaque soldat jetât, en passant, une flèche dans des corbeilles, qu'on scelloit ensuite du sceau royal. Au retour de l'expédition, l'armée défiloit encore en présence du prince, et chaque soldat reprenoit une flèche dans ces corbeilles. On jugeoit du nombre des morts par les flèches qui restoient. La première fois que Azaréthès se présenta devant le monarque, Cabade lui demanda s'il avoit augmenté le domaine de la Perse par la prise de quelques villes, ayant promis avec Alamondare de faire la conquête d'Antioche. Azaréthès répondit qu'il n'avoit point pris de ville, mais qu'il avoit vaincu Bélisaire et taillé en pièces les Romains. Cabade fit défiler son armée; et, voyant qu'il restoit dans les corbeilles plus de flèches qu'on n'en avoit retiré, il jugea qu'il avoit perdu plus de la moitié de ses troupes. Il fit au général de vifs reproches d'avoir acheté si cher un succès si équivoque; et, depuis ce moment, il le traita avec le dernier mépris.

Cabade fit aussitôt partir trois autres généraux, du nombre desquels étoit Merméroës, avec une nouvelle armée, pour attaquer les places de la Mésopotamie. Ils allèrent assiéger Abgersate, forteresse de l'Osrhoëne, bâtie autrefois par un Abgare, dont elle conservoit le

nom. La garnison se défendit du haut des murs à coups de traits, et il en coûta la vie à mille Perses. Lorsque les flèches furent épuisées, on fit usage de frondes, qui abattirent encore un grand nombre d'ennemis. Les Perses, ainsi maltraités, prirent le parti de pratiquer un souterrain qu'ils poussèrent jusque sous la muraille. Les habitans en ayant eu connoissance, contre-minèrent de leur côté, et rencontrèrent les travailleurs, qu'ils massacrèrent. Mais pendant qu'ils se battoient sous terre, les Perses s'emparèrent de la place par escalade, et passèrent au fil de l'épée les soldats et les habitans, dont il n'échappa qu'un très-petit nombre.

Proc. pers. l. 1, c. 21. Malela, p.

Hermogène, après la bataille de Callinique, avoit écrit à l'empereur, qui, pour être mieux instruit du détail, envoya sur les lieux Constantiole. Sur le rapport de celui-ci, Justinien rappela Bélisaire, qui ne fut jamais bien servi par les courtisans. Il donna ordre à Sittas, qui commandoit en Arménie, de venir prendre le commandement des troupes de Mésopotamie. Cependant Alamondare demanda aux généraux romains des passe-ports pour le diacre Sergius, qui portoit à l'empereur des propositions de paix. Justinien, disposé à profiter de cette ouverture, renvoya Sergius avec des présens pour Alamondare. Il en envoyoit aussi à Cabade, et l'impératrice à la reine. Rufin et Stratége furent chargés de la négociation; et, étant arrivés à Edesse, ils firent savoir au roi qu'ils attendoient ses ordres pour aller traiter avec lui. Cabade ne se pressa pas de les mander; il formoit de nouvelles entreprises.

Un corps de six mille Perses étoit campé sur les bords du Nymphée près d'Amide, dans le dessein d'aller attaquer Martyropolis, qui en est à dix lieues. Buzès et Bésas, qui commandoient dans cette place, en ayant eu avis, sortirent à la tête de la garnison, et marchèrent aux ennemis. Lorsque le combat fut engagé, ils feignirent de prendre la fuite, mais en bon ordre et sans

rompre leurs rangs. Les Perses s'étant débandés dans la poursuite, ils retournèrent sur eux, et en tuèrent deux mille, enlevèrent leurs enseignes, et firent leurs commandans prisonniers. Les autres se noyèrent dans le Nymphée. Les Romains dépouillèrent les morts, et revinrent à Martyropolis.

En Persarménie, Dorothée battit les Perses en plusieurs rencontres, et leur enleva plusieurs châteaux. Il ne fut arrêté que par une forteresse construite sur une hauteur, dont le chemin étoit si étroit, qu'il n'y pouvoit passer qu'un seul homme. C'étoit par là que les habitans venoient puiser de l'eau dans une rivière qui couloit au pied de la hauteur. Les marchands du pays avoient retiré tous leurs effets dans cette place. Dorothée, ayant fermé le passage, les força par la soif à se rendre, à condition qu'ils auroient la vie sauve. Les richesses dont la forteresse étoit remplie furent déposées entre les mains du chambellan Narsès, que l'empereur envoya pour les transporter à Constantinople.

Cabade, désespéré de ces revers, fit dire à ses généraux qu'il leur défendoit de revenir en Perse qu'ils n'eussent pris Martyropolis. Ils allèrent donc attaquer cette ville, et mirent tout en usage pour s'en emparer. Les assiégés se défendoient avec courage. Cependant, comme leurs murailles étoient foibles en plusieurs endroits, et que d'ailleurs ils étoient mal pourvus de vivres et de machines, ils ne se flattoient pas de tenir longtemps. Sittas étoit campé à quatre ou cinq lieues avec son armée, mais avec des forces trop inégales pour hasarder une bataille. Un seul homme répara ces désavantages. Un ingénieur romain, qui s'étoit enfermé dans la place, sut rendre inutiles tous les assauts, toutes les mines des assiégeans. Il opposoit aux tours que les Perses élevoient pour battre la ville des tours encore plus hautes. Faute de machines à lancer des pierres, il démolissoit les édifices, et en faisoit transporter les co-

Proc. pers. l. 1, c. 21. Malela, p. 72.

lonnes sur la muraille, d'où, les précipitant sur les ennemis, il en écrasoit un grand nombre. Les Perses, faisant tous les jours de nouvelles pertes, commençoient à craindre que Sittas ne devînt assez fort pour les envelopper. Dans ces conjonctures, ils furent encore frappés d'une autre crainte. Un de leurs espions, qui les trahissoit, vint avertir Sittas que les Perses attendoient un grand renfort de Huns. Sittas, après s'être assuré de la vérité de cet avis, engagea l'espion, à force d'argent, à retourner au camp des Perses, pour dire au général que les Huns le trompoient, et qu'ils s'étoient laissé corrompre par les Romains pour l'attaquer au lieu de le secourir. Ce faux avis jetoit le général ennemi dans de mortelles inquiétudes.

Proc. pers. l. 1, c. 21, et l. 2, c. 9. Agath. l. 4. Malela, p. 72. Pagi ad Baron. Herbelot, bibl. orient. Chosroës. Assemaui, bibl. orient. t. 3, p. 405.

Tant de mauvais succès causoient à Cabade beaucoup de dépit. On attribua au chagrin qu'il en conçut la paralysie dont il fut attaqué le huitième de septembre. Persuadé qu'il ne releveroit pas de cette maladie, il fit venir Mébodès, seigneur perse, en qui il mettoit sa principale confiance. Il lui déclara qu'ayant résolu de laisser sa couronne à Chosroës, le troisième de ses fils, il craignoit qu'après sa mort ses intentions ne fussent pas suivies. *Mettez-moi seulement entre les mains*, lui répondit Mébodès, *un acte authentique de vos dernières volontés, je suis bien sûr que les Perses n'oseront le contredire.* Cabade lui dicta un testament par lequel il déclaroit Chosroës son successeur, et mourut le cinquième jour de sa maladie, après un règne de quarante et un ans. La cérémonie des funérailles étant achevée, Caosès, l'aîné de ses fils, prétendoit, selon la coutume, monter sur le trône par le droit de sa naissance : Mébodès s'y opposa, disant que nul titre ne donnoit droit à la couronne de Perse sans le suffrage des seigneurs de la nation. Caosès, se croyant assuré de l'affection publique, consentit à l'élection proposée. On assembla la noblesse du royaume. Tous les vœux se réunissoient

en faveur de Caosès. Mais, lorsque Mébodès eut fait la lecture du testament de Cabade, ce prince absolu et redoutable régnoit encore avec tant d'empire sur les esprits, que tous, d'une voix unanime, proclamèrent Chosroës roi de Perse. L'histoire l'appelle le grand Chosroës. Les Orientaux lui donnent le surnom d'*Anouschirvan*, qui signifie *âme généreuse*. C'est l'Alexandre des Perses. Ils le préfèrent pour ses victoires, sa grandeur d'âme et sa haute sagesse, à tous ses prédécesseurs, sans en excepter Cyrus. Il fut honoré du surnom de *Juste*, titre plus glorieux pour un souverain que celui de *grand*. Telle est l'idée que les historiens orientaux donnent de Chosroës. Les auteurs grecs contemporains font de ce prince un portrait bien différent. Ne pouvant lui refuser les qualités du conquérant, ils lui attribuent les vices les plus odieux du monarque, l'injustice, la cruauté, l'avarice, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'honneur aux Perses et tant de mal aux Romains, qu'on doit également se défier de la flatterie des uns et de la haine des autres. Le caractère de Chosroës est un problème insoluble, tant il est dangereux pour un prince jaloux de sa gloire d'irriter une nation savante qui sait parler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en rapporter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé de suivre ici les écrivains grecs, seuls monumens que j'aie entre les mains. Mais j'avertis d'avance que je me défie moi-même de tous les traits dont ils noircissent les actions de Chosroës. Je ne puis toutefois omettre un récit d'Agathias qui porte beaucoup de caractères de vérité. Chosroës, avide de toute sorte de gloire, se piquoit de philosophie; il avoit fait traduire les ouvrages de Platon et d'Aristote. Sept des plus célèbres philosophes de l'empire, qui ne pouvoient goûter les dogmes de la religion chrétienne, et qui craignoient la rigueur des édits, se joignirent ensemble pour passer en Perse. Comme ils ne connoissoient la Perse que par la Cyro-

pédie, et qu'ils étoient prévenus des brillantes idées de Platon, ils s'attendoient à vivre heureux dans un pays où ils verroient un roi philosophe et des sujets sans doute vertueux. Chosroës reçut avec complaisance cette savante colonie; il les admit dans sa familiarité la plus intime. Mais ils ne furent pas long-temps à revenir de leur enchantement. Ils s'aperçurent bientôt que l'affectation de philosophie n'étoit dans le prince qu'une vanité frivole; qu'il n'entendoit rien à leurs sublimes spéculations, et qu'à la place des préjugés, dont il se prétendoit affranchi, il avoit reçu dans son âme tous les vices d'une éducation voluptueuse et d'un orgueilleux despotisme. Ses sujets leur parurent la nation du monde la plus corrompue, qui ajoutoit aux désordres communs à tous les peuples, des usages monstrueux et contraires à la nature. Ils résolurent de retourner dans leur patrie. En vain le roi mit tout en œuvre pour les retenir; ils aimoient mieux mourir en mettant le pied sur les terres de l'empire que de vivre honorés au milieu des Perses. Ils retirèrent néanmoins de leur voyage un fruit très-précieux à des hommes entêtés d'hellénisme. Dans le premier traité que Chosroës fit avec les Romains, il stipula en leur faveur qu'ils ne seroient point inquiétés au sujet de la religion; et, sous la protection du roi de Perse, ils vécurent tranquilles au milieu de l'empire. Peu de temps après, Chosroës se crut avantageusement dédommagé de leur perte. Il y avoit à Constantinople un mauvais médecin, nommé Uranius, qui, faute de succès dans son art, s'avisa d'arborer l'étendard de la philosophie. Etant extrêmement ignorant, il choisit le pyrrhonisme, comme la secte la plus commode, qui, sans aucun frais d'étude, demandoit seulement une impudence intrépide, une voix forte et infatigable, une extrême volubilité de langue. Avec ces heureux talens, qu'Uranius possédoit au plus haut degré, il se fit bientôt un grand nom. Assis tout le jour dans

les boutiques des libraires, il y débitoit ses leçons; c'étoit dans ces réduits que s'assembloient alors au sortir de table les métaphysiciens de Constantinople. Allumés par les vapeurs du vin ou de la mélancolie, ils y traitoient à grand bruit les questions les plus relevées sur la nature de Dieu, sur l'éternité du monde, sur l'unité de principe. La dispute se tranchoit toujours par des injures ou des plaisanteries, et les décisions d'Uranius étoient des oracles. S'ennuyant enfin de mépriser les richesses, il résolut d'en essayer; et, sur la réputation de Chosroës, il jugea fort sensément que la cour de ce prince étoit la seule au monde où la fortune pût attendre un philosophe tel que lui. Il s'insinua par intrigue à la suite d'un ambassadeur que l'empereur envoyoit en Perse. La gravité de son maintien et la singularité de son extérieur frappa d'abord le roi, qui voulut l'entretenir, et qui fut charmé de la profondeur de ses connoissances et de la hardiesse de ses décisions. Il le mit aux prises avec les mages, qu'Uranius déconcerta. Il le combla de biens et d'honneurs; et, lorsque Uranius fut revenu comme en triomphe à Constantinople, le roi entretint avec lui un commerce philosophique. Uranius, ayant à raconter tant de merveilles, et à montrer tant de lettres du roi de Perse, en devint beaucoup plus insupportable, et Chosroës demeura plus ignorant, mais plus présomptueux qu'auparavant. Tel est le récit d'Agathias. Revenons aux affaires de Perse.

Proc. pers. l. 1, c. 21, 22. Malela, p. 72. Chr. edess. apud Assemani.

La nouvelle de la mort de Cabade arriva devant Martyropolis dans le temps que Sittas et Hermogène traitoient avec le général des Perses pour l'engager à lever le siége. Cet événement, joint à la crainte des Huns, fit consentir Merméroës à s'éloigner et à délivrer des passe-ports aux députés qu'on envoyoit à Chosroës pour lui faire des propositions de paix. Les Romains donnèrent pour otages deux officiers de marque, Martin et Sénécius; et les Perses se rapprochèrent de Nisibe.

A peine furent-ils retirés, que les Huns Sabirs arrivèrent devant Martyropolis, comme ils en étoient convenus. N'y trouvant plus l'armée des Perses, ils se répandirent jusque dans la seconde Cilicie et dans la Comagène, et, portant partout le ravage, ils avancèrent jusqu'à quatre lieues d'Antioche. Comme ils retournoient chargés de dépouilles, Dorothée les attendit au passage des montagnes d'Arménie, les surprit dans plusieurs embuscades, et leur enleva une grande partie de leur butin.

Proc. pers. l. 1, c. 22. Malela, p. 73, 76. Theoph. p. 153, 154. Marc. chr. Jorn. succes. Zon. p. 61. Chr. edess. apud Assemani.

Les troubles excités dans la cour de Perse au commencement du nouveau règne disposèrent Chosroës à écouter les propositions de l'empereur. Hermogène, accompagné de Rufin, d'Alexandre et de Thomas, allèrent le trouver sur le bord du Tigre. Dès qu'il les vit arriver, il donna ordre de relâcher les deux otages. Les ambassadeurs s'étant insinués dans l'esprit du prince par des adorations et des flatteries qui ne s'accordoient guère avec l'ancienne fierté romaine, Chosroës promit de cesser la guerre à ces conditions : *qu'on lui compteroit onze mille livres d'or; que le commandant des troupes de Mésopotamie ne résideroit plus à Dara, mais à Constantine, comme autrefois; que les Romains remettroient à Chosroës les forteresses de Pharange et de Bole, sans qu'il fût obligé de leur rendre aucune des places dont les Perses s'étoient emparés dans la Lazique.* Les ambassadeurs consentoient à tout, excepté au dernier article : ils ne pouvoient, disoient-ils, rien conclure sur ce point sans s'être assurés de l'intention de leur maître. Chosroës leur accorda pour cet effet un délai de soixante-dix jours; et Rufin partit pour Constantinople, où il obtint le consentement de l'empereur. Pendant son absence, le bruit courut en Perse que Justinien avoit rejeté avec indignation les conditions proposées, et qu'il avoit même fait mourir Rufin. Sur cette fausse nouvelle, Chosroës s'étoit mis en marche avec son ar-

mée; et il approchoit déjà de Nisibe lorsqu'il rencontra Rufin qui revenoit en Perse avec l'agrément de l'empereur. Cette ville fut choisie pour les conférences, et les ambassadeurs y firent apporter la somme stipulée. A peine étoit-elle déposée dans la ville, qu'on reçut un contre-ordre de Justinien qui révoquoit la permission qu'il avoit donnée de céder aux Perses les places de Lazique. Cette variation de l'empereur excita la colère de Chosroës; il déclara qu'il n'entendroit plus à aucune proposition. Rufin, au désespoir de voir le traité rompu et l'argent entre les mains des Perses, se jeta aux pieds du roi, le suppliant de lui remettre cette somme, et de suspendre ses opérations militaires jusqu'à ce qu'il eût fait un nouveau voyage à Constantinople: *qu'il y alloit de sa vie si l'argent ne lui étoit pas rendu, et qu'il espéroit amener l'empereur à des conditions dont le roi seroit satisfait.* Chosroës aimoit Rufin : ce négociateur étoit connu à la cour de Perse, où il avoit été député plusieurs fois; il avoit gagné par des présens l'amitié de Cabade et des principaux seigneurs. La reine, mère de Chosroës, lui étoit aussi très-favorable, parce qu'il avoit contribué à persuader à Cabade de laisser la couronne à Chosroës au préjudice de ses aînés. Elle joignit donc ses instances à celles de Rufin, et obtint de son fils qu'il rendroit l'argent, et qu'il repasseroit le Tigre pour y attendre la réponse de Justinien. Rufin et Hermogène reprirent la route de Constantinople, et les autres ambassadeurs se retirèrent à Dara avec les onze mille livres d'or. Jaloux du grand crédit de leur collègue auprès de Chosroës, ils écrivirent à la cour que Rufin trahissoit l'empire. Mais l'empereur, loin d'ajouter foi à cette calomnie, renvoya bientôt Hermogène et Rufin avec des propositions qui furent sur-le-champ acceptées par Chosroës. On convint qu'on rendroit de bonne foi de part et d'autre toutes les places prises dans cette guerre, ainsi que tous les prisonniers; que les forte-

resses de Pharange, de Bole, et les mines de Persarménie, seroient remises aux Perses; que le commandant de Mésopotamie ne résideroit plus à Dara; qu'on laisseroit aux Ibériens retirés à Constantinople la liberté de demeurer dans l'empire ou de retourner en Ibérie. Dans l'acte du traité les deux princes se donnoient réciproquement le titre de *frère*, et promettoient de s'aider mutuellement de troupes et d'argent. Ainsi se termina cette guerre qui duroit depuis trente ans. Le traité ne fut signé qu'en 533. Dagaris, qui avoit été pris en Arménie, fut échangé, et rendit dans la suite des services signalés; il défit les Huns en plusieurs rencontres, et les chassa des provinces qu'ils infestoient par leurs courses.

Proc. pers. l. 1, c. 23.

Si l'on en veut croire les auteurs grecs, Chosroës tenoit de son père ce caractère violent, impétueux, inquiet, qui avoit fait le malheur de Cabade et de ses sujets. Dès les premiers mois du nouveau règne, les seigneurs de la Perse, mécontens du gouvernement, formèrent le dessein de se donner un autre roi. Zamès, second fils de Cabade, avoit gagné, par ses grandes qualités, le cœur de toute la nation; mais, selon la loi du pays, la perte d'un œil le rendoit inhabile à porter la couronne. On résolut de la donner au fils de Zamès, nommé Cabade, ainsi que son aïeul. C'étoit un enfant dont Zamès devoit être le tuteur; en sorte qu'une longue minorité procureroit à la Perse toutes les douceurs d'un heureux gouvernement. Zamès donna les mains à ce projet; et l'on n'attendoit plus qu'une occasion de se défaire de Chosroës, lorsque le complot fut découvert. Chosroës fit massacrer Zamès, et tous ses frères avec leurs enfans mâles. Les seigneurs qui avoient trempé dans la conspiration furent mis à mort; et Apebède, oncle du roi, ne fut pas épargné.

L'enfant auquel on destinoit la royauté ne périt pas dans ce massacre. Il étoit entre les mains d'Adergudum-

bade, qui le premier avoit reconnu Cabade pour roi, lorsqu'il étoit revenu dans ses états à la tête d'une armée de Huns. Ce seigneur, puissant et renommé pour ses victoires, après avoir conquis et réuni à la Perse douze nations barbares, s'étoit retiré dans son gouvernement, où il élevoit le fils de Zamès, que sa femme avoit elle-même allaité. Chosroës, n'osant user de violence contre un homme de ce caractère, et comptant d'ailleurs sur sa fidélité, lui manda de faire périr le jeune Cabade. Le gouverneur communiqua cet ordre cruel à sa femme, qui, se jetant à ses genoux, et fondant en larmes, obtint de lui qu'il épargneroit une vie pour laquelle elle étoit prête à sacrifier la sienne propre. Ils prirent le parti de cacher l'enfant, et de répondre au roi que ses ordres étoient exécutés. Ce secret n'étoit connu que de Varrham leur fils, et d'un esclave. Lorsque Cabade fut devenu grand, Adergudumbade, craignant quelque indiscrétion, lui donna une somme d'argent et la liberté d'aller chercher un asile hors de la Perse. Quelque temps après, Chosroës partit pour la Lazique, et se fit accompagner de Varrhame. L'esclave, qui étoit dans le secret, suivit le fils de son maître. Dans ce voyage, Varrhame découvrit tout au roi, et ce fils dénaturé prouva ce qu'il avançoit par le témoignage de l'esclave. Chosroës, quoique très-irrité, usa de feinte pour tirer Adergudumbade de son gouvernement, où il ne pouvoit sans péril entreprendre de le punir. A son retour, il écrivit à ce seigneur *qu'il alloit attaquer l'empire par deux endroits à la fois; qu'il marcheroit lui-même à la tête d'une des deux armées; et que, voulant lui confier l'autre, il lui ordonnoit de se rendre à la cour; qu'il croyoit ne pouvoir trouver dans la Perse un général plus digne de partager avec son prince la gloire de cette expédition.* Le vieillard, flatté de la confiance de son maître, se mit aussitôt en chemin; mais, affoibli par le grand âge, il tomba de cheval, et, s'étant rompu la cuisse, il fut obligé de s'arrêter dans

un village. Le roi s'y rendit comme pour le visiter, et le fit transporter dans un château voisin, avec ordre à ceux qu'il envoyoit pour le servir de l'égorger dès qu'il y seroit entré. Le perfide Varrhame fût revêtu des dépouilles de son père. Le jeune Cabade alla chercher asile à Constantinople, où l'empereur le reçut avec bonté, et lui fit un traitement très-honorable.

Chosroës ne fut pas moins ingrat que son père. Cabade avoit fait périr Soupharaï, le libérateur de la Perse; Chosroës, pour un sujet très-léger, fit mourir Mébodès, auquel il étoit redevable de sa couronne. Un jour qu'il délibéroit sur une affaire importante, il crut avoir besoin du conseil de Mébodès, et il chargea un courtisan nommé Zabergane de l'aller avertir. Zabergane trouva Mébodès occupé à exercer ses soldats; celui-ci lui répondit qu'aussitôt après l'exercice il se rendroit auprès du roi. Le courtisan, qui haïssoit ce seigneur, vint rapporter au prince qu'il refusoit de venir, sous prétexte d'une autre affaire. Chosroës, outré de colère, fit aussitôt dire à Mébodès qu'il allât sur-le-champ au trépied. C'étoit un trépied de fer placé devant la porte du palais. Lorsqu'un homme avoit encouru l'indignation du prince, il n'y avoit aucun temple, aucun lieu sacré qui pût lui servir d'asile; il falloit qu'il allât s'asseoir sur ce trépied pour y attendre sa sentence, sans qu'il fût permis à personne d'en approcher pour lui donner aucun secours, ni le consoler. Mébodès demeura plusieurs jours dans cet état déplorable, jusqu'à ce que Chosroës le fit enlever et mettre à mort.

Proc. pers. l. 2, c. 22. Agath. l. 5. Theoph. p. 154. Cedr. p. 369. Zon. p. 61. Sigon. de imp. occid. l. 17.

Au mois de septembre de cette année 531, on aperçut, du côté de l'occident, pendant vingt jours, une de ces comètes qu'on nommoit *lampadias*, parce qu'elles ressemblent à un flambeau qui darde vers la partie supérieure du ciel des rayons très-éclatans. Une superstitieuse ignorance regarda ce phénomène comme la cause, ou du moins comme l'annonce d'une peste cruelle et

opiniâtre qui commença cette année, et qui, pendant cinquante ans, désola successivement la plus grande partie du monde alors connu. Elle parut d'abord en Ethiopie, et de là se répandant de proche en proche, elle réduisit en solitude des provinces entières. Les observations les plus exactes ne purent apercevoir rien de réglé dans ses périodes, dans ses progrès, dans ses symptômes. Elle sembloit confondre toutes les saisons; meurtrière dans un pays, au même temps qu'elle disparoissoit en d'autres. On eût dit qu'elle choisissoit les familles, attaquant dans la même ville certaines maisons, tandis qu'elle n'entroit pas dans les maisons voisines. Après une trève de quelque temps, elle revenoit comme pour achever ses ravages, saisissant ceux qu'elle avoit la première fois épargnés. Quelques-uns étoient attaqués à plusieurs reprises. Les plus robustes ne résistoient d'ordinaire que jusqu'au cinquième jour. Les habitans qui se sauvoient sains des villes infectées périssoient seuls dans d'autres villes où le mal n'avoit pas pénétré. Plusieurs l'apportoient aux autres sans en être eux-mêmes infectés; et quoiqu'ils approchassent des malades, qu'ils les touchassent, qu'ils respirassent un air empesté, et que dans le désespoir où les jetoit le trépas de leurs proches, ils souhaitassent de les suivre au tombeau, il sembloit que la mort se refusât à leurs désirs. La maladie se manifestoit sous des formes diverses. Dans les uns elle affectoit la tête; les yeux se remplissoient de sang; le visage se couvroit de tumeurs, et le mal, descendant à la gorge, les étouffoit. Les autres mouroient d'un flux de ventre; dans quelques-uns on voyoit sortir des charbons accompagnés d'une fièvre ardente. Ces charbons se formoient aux aines, sur les cuisses, sous les aisselles, derrière les oreilles. S'ils venoient à suppuration, l'on guérissoit; s'ils conservoient leur dureté, c'étoit un signe infaillible de mort. D'autres perdoient l'esprit; ils croyoient voir des fantômes qui les poursuivoient et les frappoient rude-

Pagi ad Baron.

ment; frappés de cette imagination, ils se barricadoient dans leurs maisons, ou s'alloient précipiter dans la mer. Plusieurs étoient accablés d'une profonde léthargie. On en voyoit qui, sans aucun signe de maladie, tomboient morts dans les rues et dans les places. On remarque que les jeunes gens, et surtout les mâles, périrent en plus grand nombre; les femmes paroissoient moins susceptibles de ce mal funeste.

Malela, p. 72.

Les ordres que l'empereur envoyoit dans tout l'empire de chasser des villes ceux qui ne communiquoient pas avec l'église catholique, excitèrent de grands troubles dans Antioche. Sévère y avoit laissé beaucoup de partisans. Ils se réunirent, attaquèrent à coups de pierres le palais épiscopal, accablant d'injures le saint patriarche Ephrem. Le comte d'Orient accourut avec des soldats, et dissipa à main armée les séditieux, dont plusieurs perdirent la vie. L'empereur, informé de cette émeute, fit arrêter les plus coupables qui furent punis de mort.

AN. 532.

Proc. pers. l. 1, c. 24, 25. Idem, anecd. c. 12, 18, 20, 21, 29. Chron. Alex. Theoph. p. 154, 157, 158. Cod. l. 5, tit. 17, leg. 8. Vict. Tun. Evag. l. 4, c. 31. Cedr. p. 369. Marcel. chr. Zon. p. 61, 62, 63. Jorn. succes. Malela, p. 59, 74, 75, 76. Marius Avent. Du Cange, not. ad chr. Alex. et ad Zon. p. 56.

Mais au commencement de l'année suivante on vit éclater à Constantinople une sédition beaucoup plus terrible. L'empereur se vit sur le point de perdre la couronne et la vie. Cette capitale de l'empire fut inondée de sang, et devint un champ de bataille d'autant plus affreux, que l'incendie mêla ses ravages aux horreurs d'un cruel massacre. Depuis que les factions du Cirque, d'abord au nombre de quatre, s'étoient réunies en deux corps, les bleus et les verts, leur jalousie, plus vive parce qu'elle étoit moins partagée, s'étoit portée à des excès inouïs. Animées d'une haine implacable, les deux factions s'acharnoient à s'entre-détruire. Ces chimériques intérêts étouffoient dans les cœurs les sentimens de l'amitié, et ceux même de la religion et de la nature. Frères contre frères, ils sacrifioient toute autre affection à celle de leur livrée : ils bravoient et les lois et les supplices; la paix des familles étoit troublée; et, quoiqu'un mari pût légitimement répudier sa femme,

si elle assistoit aux spectacles du Cirque malgré lui, les femmes prenoient parti contre leurs maris mêmes, et suscitoient une guerre domestique pour l'honneur de ces frivoles combats, auxquels elles ne pouvoient prendre part que par leur opiniâtreté et par leurs querelles. La foiblesse d'esprit de l'empereur qui, au lieu d'étouffer ces folles rivalités, y entroit lui-même, et qui avilissoit l'autorité impériale au point de favoriser de tout son pouvoir la faction bleue, augmentoit l'animosité mutuelle, et donnoit à ces bagatelles un air d'importance. L'impératrice, de son côté, se déclaroit pour la faction verte. Des raisons plus sérieuses disposoient en général le peuple à la révolte. La faveur du prince se partageoit entre trois favoris très-odieux; c'étoient Jean de Cappadoce, préfet de prétoire, Tribonien, questeur, et Calépodius, chambellan et capitaine des gardes. Le premier, sorti de la poussière, étoit sans éducation, et tellement ignorant, qu'à peine savoit-il lire; mais il avoit reçu de la nature un puissant génie, capable d'apercevoir d'un coup-d'œil le point décisif des affaires, et prompt à trouver des expédiens dans les conjonctures les plus difficiles. Ces talens, qui auroient pu faire le salut de l'état, n'étoient employés qu'à sa ruine. Sans crainte de Dieu, sans égard pour les hommes, dur, violent, impitoyable, il ne travailloit qu'à s'enrichir; l'effusion du sang innocent, les vexations les plus odieuses ne lui coûtoient pas un scrupule. Ce n'étoit pas qu'il entassât des trésors; après s'être occupé la matinée à inventer des moyens de piller l'empire, il passoit le reste du jour dans les excès de table, ou dans des débauches plus criminelles. Tribonien de Pamphilie, fils de Macédonien, étoit au contraire le plus savant homme et le plus grand jurisconsulte de son siècle; enjoué, poli, et du plus agréable commerce; mais, possédé de l'amour des richesses, il vendoit la justice; et le prince se reposant sur lui de la rédaction de ses lois, il en

Proc. ad ædif. l. 1, *c.* 1, 2.
Glycas, p. 267.
Manas. p. 65, 66.
Novel. 85.

faisoit un honteux trafic, inventant des lois nouvelles, abrogeant ou altérant les anciennes au gré de son avarice. Calépodius, déjà puissant sous Anastase, avoit toute l'insolence qu'inspire la faveur à une âme dure et hautaine. Le peuple gémissoit, et la matière étoit préparée pour s'embraser à la première étincelle.

Le treizième de janvier, l'empereur assistant aux jeux du Cirque, il s'éleva une querelle entre les deux factions; elles en vinrent aux mains. Les verts se plaignoient de la partialité du prince; ils l'accabloient d'injures; quelques audacieux s'écrièrent : *Plût à Dieu que Sabatius ne fût jamais venu au monde, il ne nous auroit pas laissé un fils injuste et sanguinaire.* Le lendemain Eudémon, préfet de la ville, ayant recherché les auteurs de ce tumulte, en fit arrêter sept, dont quatre eurent sur-le-champ la tête tranchée; trois furent condamnés à être pendus. Le premier fut exécuté; les deux autres étant déjà attachés à la potence, le bois rompit par deux fois; l'un étoit de la faction bleue, l'autre de la verte. Les deux factions se réunirent pour les défendre; une troupe confuse courut au palais demander leur grâce à l'empereur, qui se tint renfermé sans vouloir répondre. Cependant des moines d'un monastère voisin enlevèrent ces deux hommes, leur firent passer le détroit, et les enfermèrent dans l'église de Saint-Laurent, qui étoit un asile inviolable. Le préfet envoya des soldats pour garder l'église, et empêcher les criminels de s'évader. Les factieux ne pouvant obtenir une réponse de l'empereur, coururent à la maison du préfet, demandant la délivrance de ces deux misérables; et, comme au lieu de les satisfaire, il fit sortir ses gardes pour les dissiper, on se jeta snr les gardes, on les tailla en pièces, on courut aux prisons, dont on enfonça les portes; on mit le feu à la maison du préfet, et la flamme, poussée par un vent violent, se communiqua aux édifices voisins, en sorte qu'en peu de temps une

grande partie de la ville fut embrasée. La vile populace, au lieu d'éteindre le feu, se joignit aux séditieux pour profiter du pillage. La nuit se passa dans un affreux désordre. Les principaux citoyens, abandonnant leur fortune pour sauver leur vie, s'enfuirent au-delà du détroit, laissant la ville en proie aux fureurs d'une multitude effrénée. Au milieu du bruit des flammes et du fracas des maisons qui s'écrouloient, on entendoit de toutes parts crier *victoire ;* c'étoit le signal dont les factieux étoient convenus pour se reconnoître. Cette sédition en prit le nom, et les auteurs l'appellent communément la sédition des *victoriats*, ou de la *victoire*.

Les trois jours suivans se passèrent dans les mêmes horreurs. Tout retentissoit de cris, de blasphèmes, d'injures outrageantes contre l'empereur et ses ministres. On brûloit, on pilloit, on massacroit ceux qu'on croyoit attachés à la cour, et l'on traînoit leurs cadavres au travers de la ville pour les aller jeter dans la mer. Constantiole et le patrice Basilide, lieutenant d'Hermogène, maître des offices, eurent assez de résolution pour sortir du palais : ils étoient estimés du peuple, qui ne les confondoit pas avec les autres courtisans. S'étant présentés aux séditieux : *Que demandez-vous ?* leur dirent-ils; mille voix crièrent aussitôt : *Jean de Cappadoce, Tribonien, Eudémon et Calépodius.* L'empereur crut apaiser la sédition en éloignant les objets de la haine publique. Sans abandonner ces officiers à la fureur du peuple, il les dépouilla de leurs charges pour en revêtir le patrice Phocas, Basilide et Triphon. Mais cette condescendance, loin de calmer les séditieux, ne fit que les rendre plus fiers et plus insolens. Ils coururent à la maison de Probus, neveu d'Anastase, lui demandant des armes, et lui donnant le titre d'Auguste. Probus ne paroissant point, on mit le feu à sa maison, qui ne fut brûlée qu'en partie, parce que, les furieux s'étant retirés, on eut le temps d'éteindre l'incendie. Hypace et

Pompée, les deux autres neveux d'Anastase, étoient alors dans le palais avec l'empereur, qui conçut contre eux des soupçons, et leur ordonna de se retirer. Comme ils craignoient que cette affection populaire pour la famille d'Anastase ne les mît eux-mêmes en danger par l'offre de la couronne impériale, ils supplièrent l'empereur de leur permettre de ne pas l'abandonner dans un si grand péril. Leurs instances ne firent qu'augmenter la défiance; ils reçurent ordre de sortir sur-le-champ.

Cependant Bélisaire, ayant fait venir les troupes cantonnées dans les villes voisines, se mit à leur tête, se fit jour au travers de la multitude mutinée, et en tua un grand nombre, sans épargner les femmes, qui du haut des toits lançoient sur les soldats des pierres, des tuiles, et tout ce qui leur tomboit sous la main. Les rebelles, ne pouvant soutenir cette attaque, s'enfermèrent dans l'octogone : c'étoit une basilique environnée de huit portiques. Les soldats y mirent le feu, qui consuma les églises et les autres bâtimens d'alentour. Bélisaire, qui ne vouloit pas faire un bûcher de toute la ville, fit retirer ses troupes; et les factieux, étant sortis de l'octogone, allèrent brûler le palais de la Magnaure, à l'extrémité occidentale de la ville.

La nuit du samedi au dimanche, dix-huitième de janvier, se passa dans le palais en délibérations. L'empereur avoit déjà fait porter dans un vaisseau tout ce qu'il avoit d'argent; il songeoit à s'enfuir à Héraclée en Thrace, et à laisser Mondon et Constantiole avec trois mille hommes pour défendre le palais. Presque tous les officiers étoient de même avis. Thédora, aussi intrépide que Bélisaire, les fit rougir de leur timidité : *Dans les grands périls*, leur dit-elle, *les lâches fuient, les âmes courageuses résistent; et soit qu'elles les surmontent, soit qu'elles y succombent, leur gloire est égale. Je ne vois rien de plus contraire à nos intérêts que*

la fuite. Il n'est pas nécessaire de vivre ; la mort est inévitable ; mais il est nécessaire de ne pas survivre à son honneur. Un empereur qui traîne dans l'exil une vie ignominieuse ne vaut pas un homme mort. Me préserve le ciel de vivre un seul jour dépouillée de cette pourpre dont il m'a revêtue ! Pour vous, prince, si vous êtes résolu de fuir, partez, voilà des vaisseaux ; la Propontide vous ouvre son sein. Mais prenez garde qu'en cherchant les douceurs de la vie, vous ne trouviez les opprobres de la mort. Je ne vous suivrai pas, je n'abandonnerai point ce palais. Le trône est le tombeau le plus glorieux. Ces paroles ranimèrent les courages abattus ; on ne songea plus qu'à se défendre dans le palais, en cas d'attaque. La plupart des soldats, ceux-mêmes de la garde du prince, étoient malintentionnés ; mais ils ne se déclaroient pas, et attendoient l'issue du soulèvement. L'empereur ne comptoit que sur Bélisaire et sur Mondon. Le premier étoit maître de tous les officiers et de tous les soldats qui avoient servi sous ses ordres dans la guerre de Perse, et dont il avoit gagné les cœurs. Mondon, arrivé depuis peu à Constantinople, y avoit amené un grand nombre d'Hérules attachés à sa personne. Ces deux braves capitaines offrirent à l'empereur de le conduire au Cirque, et de le défendre des insultes du peuple, ou de mourir à ses pieds.

Tandis qu'on délibéroit dans le conseil, les séditieux continuoient leurs ravages. Au point du jour, le bruit se répand dans la ville qu'Hypace et Pompée ont été chassés du palais, et que l'empereur s'est sauvé à Héraclée avec sa femme Théodora. Aussitôt le peuple court en foule à la maison d'Hypace ; on le conduit par force à la place publique, suivi de sa femme, estimée de toute la ville par sa chasteté et sa vertu. Prévoyant les suites du funeste honneur qu'on vouloit faire à Hypace, elle employoit tous ses efforts pour le retenir, fondant en larmes, appelant ses amis à son secours ; elle s'écrioit

d'une voix lamentable qu'on traînoit Hypace à la mort. On la sépara avec peine de son mari, qu'elle tenoit embrassé. Lorsqu'on fut arrivé à la place de Constantin, on fit monter Hypace sur les degrés de la statue ; on l'éleva sur un bouclier. Tous le proclamèrent Auguste; faute de diadème, et malgré sa résistance, on lui posa sur la tête un collier d'or. Les sénateurs, qui ne se trouvoient pas alors avec l'empereur, entraînés par la fougue populaire, le reconnurent pour empereur; plusieurs même étoient d'avis d'attaquer sur-le-champ le palais. Mais un des principaux d'entre eux, nommé Origène, soit qu'il parlât de bonne foi, soit qu'il voulût sauver Justinien, leur représenta *qu'avant que d'entreprendre une action si décisive, il falloit se mettre en état de tenir tête aux forces de l'empereur. Songeons*, dit-il, *à fournir des armes à cette multitude, qui n'en a point encore d'autres que son animosité et son courage. Un sage délai nous servira mieux qu'un emportement précipité. Justinien n'est pas hors du palais, comme le peuple se l'imagine; mais il balance; et bientôt sans doute il se tiendra heureux de s'échapper pour sauver sa vie. Si nous ne nous pressons pas de combattre, nous vaincrons sans combat.* Hypace lui-même, qui commençoit à souffrir sur sa tête la couronne impériale, fut de cet avis, et donna ordre qu'on le conduisît au Cirque, où il s'assit sur le trône du prince. Enfermer ainsi les séditieux dans le Cirque, où il étoit facile de les envelopper et de les prendre comme dans un filet, c'étoit une action si imprudente, que plusieurs ont cru qu'Hypace avoit en effet dessein de les livrer à l'empereur.

Voilà ce qui se passoit dans une partie de la ville. Justinien, qui n'en étoit pas encore instruit, animé par le courage de sa femme, sortit escorté de ses gardes et d'un grand nombre d'autres soldats, auxquels il avoit défendu de s'emporter à aucune violence. Il tenoit entre ses mains le livre des Evangiles, comme pour lui servir

de sauvegarde, et dans un moment il se vit environné d'un peuple innombrable. Alors élevant sa voix : *Par ce livre sacré*, leur dit-il, *je proteste que je vous pardonne l'offense que vous me faites, et qu'aucun de vous n'en sera recherché, si vous rentrez dans le devoir. Vous êtes innocens ; je suis le seul coupable. Ce sont mes péchés qui m'ont attiré ce malheur en fermant mes oreilles à vos plaintes légitimes.* Ce ton dévot, plus capable d'animer l'insolence que de la désarmer, ne lui attira que du mépris; on l'accabloit d'injures, et déjà les plus audacieux le menaçoient des dernières violences, lorsqu'il prit le parti de rentrer dans le palais.

Hypace, qui craignoit un revers, et qui à tout événement vouloit se mettre à couvert de la part de l'empereur, lui envoya secrètement son confident Ephrémius, pour lui dire qu'il avoit eu l'adresse de rassembler les séditieux dans le Cirque, et que le prince étoit maître d'en disposer à son gré. Le messager, approchant du palais, rencontra Thomas, médecin de Justinien, qui, ayant appris de lui où il alloit, lui dit qu'il pouvoit s'en épargner la peine; que l'empereur étoit parti, et qu'il faisoit voile vers Héraclée. Ephrémius retourna aussitôt trouver Hypace : *Dieu*, lui dit-il, *vous donne l'empire ; Justinien y a renoncé ; il abandonne Constantinople.* Ces paroles tranquillisèrent Hypace; il se trouva plus à son aise sur le trône, et commença d'écouter avec plaisir les acclamations dont on l'honoroit, et les malédictions dont on chargeoit Justinien. En même temps deux cents jeunes hommes, qui venoient de piller l'arsenal de Constance, arrivèrent bien armés et couverts de cuirasses, promettant de forcer le palais et d'y établir Hypace.

Bélisaire, résolu de périr ou de venger l'empereur, se fit accompagner des soldats dont il étoit assuré, et voulut sortir du palais. Mais les gardes de la porte, qui balançoient encore sur le parti qu'ils devoient prendre, et qui

attendoient l'événement, lui refusèrent le passage. Il retourna vers l'empereur lui dire que tout étoit perdu, et que ses propres gardes le trahissoient. Justinien lui conseilla de sortir par la porte d'airain, dont le vestibule s'ouvroit sur une rue qui conduisoit au Cirque. Bélisaire marcha de ce côté-là, et arriva au Cirque au travers des décombres et des débris des maisons ruinées par l'incendie. Mondon, Constantiole, Basilide et Narsès, chacun à la tête d'une troupe de soldats, entrèrent aussi par différentes portes. Lorsqu'ils arrivèrent, le peuple étoit déjà divisé en deux partis. Le chambellan Narsès avoit, par ses émissaires, regagné à force d'argent une partie de la faction bleue: les uns crioient de toute leur force, *vivent l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora!* tandis que les autres crioient, *vivent Hypace et Pompée!* En même temps ils se battoient avec fureur; mais ils furent bientôt confondus ensemble par un sanglant carnage. Bélisaire et les autres fondent sur eux, on les perce de traits, on les charge à grands coups d'épée. Tout fuit; on se presse, on se renverse, on s'écrase. Les portes, trop étroites pour donner passage à tant de fuyards à la fois, laissent aux soldats le temps de les massacrer. Trente mille hommes périrent dans cette fatale journée; et ce fut principalement au zèle et au courage de Bélisaire disgracié que Justinien fut redévable de sa conservation.

A la vue de cet horrible spectacle, Hypace, glacé de frayeur, ne trouvoit pas assez de forces pour prendre la fuite. Boraïde et Juste, frères de Germain et neveux de Justinien, montèrent à lui, le précipitèrent du trône dans l'arène, et le traînèrent à Justinien avec son frère Pompée, qu'on trouva armé d'une cuirasse sous sa robe. Ces malheureux se jetèrent aux pieds de l'empereur, et voulant profiter de la feinte dont ils avoient fait usage: *Seigneur*, lui dirent-ils, *nous sommes enfin venus à bout, mais non sans peine, de rassembler vos ennemis*

dans le Cirque pour les livrer à votre vengeance. Fort bien, répondit l'empereur : *mais, si vous saviez vous en faire obéir, que ne m'avez-vous rendu ce service avant qu'ils eussent brûlé et saccagé la ville?* Il commanda à ses gardes de les conduire dans la prison du palais. On les enferma dans le même cachot. Pompée, qui n'avoit jamais éprouvé aucun revers, s'abandonnoit aux gémissemens et aux larmes. Hypace, plus accoutumé aux disgrâces, lui reprochoit sa foiblesse, disant *que les pleurs étoient indignes de ceux qui mouroient innocens; qu'on les avoit malgré eux enveloppés dans la révolte, et qu'ils n'étoient coupables que d'avoir mérité l'affection du peuple.* Le lendemain on les étrangla dans la prison, et leurs cadavres furent jetés dans la mer. Celui d'Hypace ayant été rejeté sur le rivage, l'empereur le fit enterrer dans le lieu destiné à la sépulture des criminels. Quelques jours après, il permit à ses parens de le transporter dans l'église de Sainte-Maure. On confisqua ses biens, ainsi que ceux de Pompée et des autres sénateurs qui avoient pris part à la rébellion. Thomas le médecin, qui avoit trompé Ephrémius, eut la tête tranchée; Ephrémius fut exilé à Alexandrie. De dix-huit personnes qui portoient le titre d'*illustres*, les uns furent bannis, les autres se renfermèrent dans des asiles ou des monastères. On nomme entre eux un certain Euloge, qui, de tailleur de pierre s'étant fait anachorète, et ayant trouvé un trésor dans une caverne, avoit quitté sa solitude pour venir à Constantinople, et s'étoit avancé jusqu'à la dignité de patrice et de préfet du prétoire. Engagé dans cette malheureuse sédition, il prit la fuite; et, dépouillé de tous ses biens, il retourna dans sa cellule, où il mourut saintement, après une austère pénitence. Dans la suite, l'empereur fit grâce aux enfans d'Hypace, de Pompée et de tous les autres. Il leur rendit même les biens de leurs pères, excepté ceux dont il avoit fait donation. Probus étoit en grand

péril : on lui avoit offert l'empire; et quoiqu'il n'eût pas répondu aux vœux du peuple, on l'accusoit d'avoir tenu contre l'empereur des discours injurieux. Sa cause fut examinée dans le conseil, en présense du prince; il fut jugé coupable, et on alloit prononcer sa sentence lorsque Justinien prit en sa main les pièces du procès, et les déchirant : *Je vous pardonne*, dit-il à Probus, *tout ce que vous avez dit et fait contre moi. Priez Dieu qu'il vous fasse la même grâce.* Tout le conseil donna de justes éloges à la clémence de l'empereur.

Le mardi vingt-deuxième de janvier, qui étoit le dixième jour depuis le commencement de la sédition, un profond silence régnoit dans la ville; les rues étoient désertes; les boutiques des marchands demeurèrent fermées, ainsi que les tribunaux. Le peuple, étonné lui-même des excès auxquels il s'étoit porté, restoit presque immobile, comme un furieux épuisé par un violent accès. Constantinople étoit dans le même état où l'auroit laissée l'ennemi le plus barbare après l'avoir prise d'assaut et saccagée. L'église de Sainte-Sophie, l'Augustéon, la salle du sénat, le prétoire, plusieurs portiques, le vestibule du palais, nommé *Chalcé*, parce qu'il étoit couvert d'airain doré, deux autres palais, le dépôt des archives et des registres publics, les bains de Zeuxippe, plusieurs églises, plusieurs hôpitaux, quantité de maisons particulières n'étoient plus que des amas de ruines fumantes; et, ce qui étoit plus déplorable, les malades renfermés alors dans les hôpitaux avoient été dévorés par les flammes avec les édifices. L'empereur mit sur-le-champ la main à l'œuvre pour relever tant de superbes bâtimens. La plus grande perte étoit celle de l'église de Sainte-Sophie. Ce fut aussi celle que l'empereur voulut réparer avec plus de magnificence. Il en coûta six années de travaux continuels, poussés avec la plus grande activité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célèbre édifice quand nous ferons l'histoire de l'année où il fut

achevé. Pour fournir à tant de dépenses, Justinien fut obligé d'avoir recours aux ressources les plus fâcheuses. Ce fut alors qu'il supprima les pensions des professeurs, honteuse économie, qui réduisit les lettres au silence, et qui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance et la barbarie.

L'empereur fit publier dans tout l'empire la victoire qu'il avoit remportée sur les rebelles : vanité mal entendue, puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un prince de ne jamais essuyer de rébellion que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers et des citernes dans l'enceinte du palais, pour y trouver, en cas de révolte, ce qui étoit nécessaire à la subsistance. Il chargea le préfet de la ville de rechercher surtout et de punir plus sévèrement ceux de la faction bleue, qui, malgré la faveur dont il les avoit honorés, s'étoient joints aux séditieux. Pour détruire ces funestes jalousies, le parti le plus sage et le seul efficace auroit été d'interdire absolument les jeux du Cirque. Il paroît du moins que sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que rarement célébrés. L'histoire n'en parle point dans les quinze années suivantes, jusqu'à une nouvelle sédition qui s'éleva dans le Cirque en 547. La porte du Cirque, par laquelle on transporta les cadavres de ceux qui avoient péri dans cet affreux carnage fut nommée *la porte des morts*. Je crois que ce fut le souvenir de cette cruelle émeute qui porta le prince quelques années après à défendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des armes offensives et défensives, ne permettant cette fabrique qu'aux ouvriers publics employés dans les arsenaux. Il condamna ceux-ci à des peines rigoureuses, s'ils étoient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorsque la tranquillité fut revenue, l'empereur ne tarda pas longtemps à rétablir Jean de Cappadoce et Tribonien dans leur première dignité. Phocas et son successeur Bassus n'occupèrent que peu de temps la place de préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rendît beaucoup plus

dignes que Jean de Cappadoce. L'histoire ne parle plus de Calépodius. Si l'on en veut croire Procope dans ses Anecdotes, Eudémon fut dans la suite intendant de l'empereur, qui, après sa mort, s'empara de ses biens au préjudice des légitimes héritiers.

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Durant le cours des négociations qui devoient terminer la guerre entre les Romains et les Perses, Justinien s'occupoit d'un projet encore plus important. Il songeoit à chasser les Vandales de l'Afrique, et à remettre l'empire en possession de cette riche et vaste contrée. Genséric s'en étoit rendu maître depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque; il y avoit ajouté les îles de Corse et de Sardaigne. Toute la puissance romaine n'avoit pu lui arracher sa proie. Zénon se vit obligé de conclure avec lui un traité de paix perpétuelle; et si les grandes qualités de ce conquérant eussent passé à ses successeurs, les Vandales se seroient vus en moins d'un siècle maîtres de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. Mais, loin d'acquérir de nouvelles forces, ils perdirent en peu de temps celles qu'ils avoient apportées. Cette chaleur martiale, concentrée dans le cœur de ces peuples par les frimas du nord, se dissipa peu à peu sous les climats méridionaux. Les vainqueurs avoient reçu en propriété chacun leur part de la conquête, contre l'ancienne coutume des Germains, dont César fait l'éloge. De là vinrent le luxe et l'avarice qui efféminèrent leur courage. La terre et la mer leur fournissoient toutes les délices de la vie; ils changèrent leur façon de vivre: ils eurent de grandes habitations, des bains, des tables somptueuses, des habits tissus d'or et de soie. Les spectacles, les tournois faisoient leur occupation la plus sérieuse, et la chasse leur unique travail. De tous les arts, ils ne cultivoient que la musique et la danse: ils avoient passé sans aucun milieu d'une férocité barbare à une languissante mollesse. La plupart ne choisissoient pour demeure

An. 532.

Proc. Vand. l. 2, c. 6.
Grotius. proleg. ad hist. goth.

que des situations délicieuses, de riantes campagnes plantées d'agréables vergers, et arrosées de ruisseaux et de fontaines. Ils épousèrent des Africaines spirituelles, voluptueuses, adroites à subjuguer leurs maris. Ils ne se contentèrent pas de ces femmes : ces peuples, sobres, chastes, austères à leur arrivée, se plongèrent sans réserve dans l'ivresse des plaisirs, et l'Afrique vaincue se vengea en leur communiquant tous ses vices.

Proc. Vand. l. 1, c. 8, 9. Theoph. p. 159. Isid chron. vand. Zon. t. 2, p. 64, et ibi Cang.

La politique de Genséric se trompa dans l'ordre qu'il établit pour sa succession. Il avoit ordonné de mettre toujours sur le trône celui de ses descendans qui se trouveroit le plus âgé, sans avoir égard à la ligne de primogéniture. Son dessein étoit de donner à son peuple des souverains plus sages et plus expérimentés, et il remplit sa maison d'assassinats. Hunéric, pour faire tomber la couronne à son fils Hildica, fit massacrer ses frères et leurs enfans mâles. Cruel persécuteur, il s'abreuva du sang des catholiques avec plus de fureur que son père. Lâche et voluptueux il ne sut point faire d'autre guerre. Les Maures révoltés s'emparèrent du mont Aurase en Numidie, et s'y maintinrent jusqu'à la fin du royaume des Vandales. Ce mauvais prince, acharné pendant les huit ans de son règne à la destruction de sa famille, n'avoit pu cependant faire périr deux des fils de son frère Genzon. Gondamond, l'aîné des deux, lui succéda par le privilége de l'âge. Il traita humainement les orthodoxes, fit ouvrir leurs églises, et rappela leurs évêques. Il combattit les Maures, mais avec si peu de succès, que ceux-ci se rendirent maîtres de toute la côte, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Césarée. Etant mort de maladie, après onze ans et neuf mois de règne, il eut Trasamond son frère pour successeur. Ce nouveau prince faisoit espérer un règne doux et heureux; il étoit bien fait de sa personne, généreux, spirituel; il aimoit les lettres. Il n'employa d'abord que la séduction des récompenses, et l'attrait des honneurs et des grâces pour

engager les catholiques à l'apostasie. Mais, voyant le peu de succès de ses artifices, il devint furieux, et ne mit plus en œuvre que les rigueurs et les supplices. Son mariage avec Amalfride, sœur du grand Théodoric, le rendit maître de Lilybée en Sicile. Il vécut en paix avec Anastase, et mourut, la vingt-septième année de son règne, du chagrin que lui causa une grande défaite de son armée vaincue par les Maures.

Hildéric, fils d'Hunéric, monta sur le trône le 24 de mai de l'an 523. Trasamond, au lit de la mort, portant jusque dans le tombeau la haine dont il étoit animé contre les orthodoxes, l'avoit forcé de jurer que, lorsqu'il seroit roi, il n'ouvriroit pas les églises des catholiques, et qu'il ne rappelleroit pas leurs évêques exilés. Hildéric, conservant dans son cœur les instructions qu'il avoit reçues de sa mère Eudocie, ne se crut pas obligé de garder ce serment impie. Mais, par une fausse subtilité, il crut l'éluder en ne prenant la couronne qu'après avoir rappelé les évêques et fait ouvrir les églises. Ce prince étoit doux, affable, bienfaisant, mais si timide, qu'il ne pouvoit entendre parler de guerre. Il chargea son frère Hoamer du commandement des armées. Hoamer remporta plusieurs victoires sur les Maures; et sa valeur étoit si renommée, que les Vandales lui donnèrent le surnom d'*Achille*. Cependant l'armée vandale reçut un affront signalé; elle fut taillée en pièces par les Maures de la Byzacène, que commandoit Antalas. Hildéric, dès le vivant de Justin, avoit contracté avec Justinien une amitié très-étroite; et les deux princes entretenoient cette liaison par des ambassades fréquentes et des présens réciproques. Le roi des Vandales s'attendoit à recevoir bientôt des preuves de cette bonne intelligence par les secours dont il croyoit qu'il auroit incessamment besoin contre les Goths d'Italie. Sur le soupçon d'une conspiration formée contre lui, il avoit fait enfermer Amalfride, et massacrer les Goths qui avoient en grand nom-

Proc. pers. l. 1, c. 9. Isid. chron. vand. Cassiod. var. l. 9, ep. 1. Theoph. p. 159. Jorn. de reb. get. c. 85. Malela, p. 68. Zon. t. 2, p. 65. Manas. p. 64.

bre suivi cette princesse en Afrique. Théodoric étoit mort avant que d'avoir pu en tirer vengeance. Athalaric, son successeur, demandoit une satisfaction éclatante, et menaçoit d'une sanglante guerre. Mais Hildéric se vit attaqué par un ennemi beaucoup plus proche, et dont il n'avoit aucun soupçon. Gélimer, fils de Gélaride, petit-fils de Genzon, et arrière-petit-fils de Genséric, tenoit le premier rang à la cour. C'étoit l'héritier présomptif de la couronne, comme le plus âgé des princes du sang royal. Il avoit toutes les qualités propres à faire une révolution : fourbe, remuant, ambitieux, hardi, il s'ennuyoit d'attendre la couronne, quoique Hildéric fût dans un âge avancé. Le roi lui-même aidoit à sa propre perte, laissant Gélimer usurper l'autorité royale et disposer de tout en souverain. Gélimer engagea dans ses intérêts les plus braves d'entre les Vandales, en leur exagérant la défaite de l'armée battue par les Maures; il leur fit entendre que le roi trahissoit la nation, et que, par jalousie contre la postérité de Genzon, il vouloit le priver du trône et livrer l'Afrique à Justinien; que c'étoit là le sujet de tant d'ambassades envoyées à Constantinople. Les seigneurs vandales, séduits par ces fausses insinuations, se donnent à Gélimer. Il se saisit d'Hildéric et de ses deux frères Hoamer et Evagès; il fait massacrer les officiers les plus attachés à leur prince légitime, et prend le titre de roi. Hildéric avoit régné sept ans et trois mois; il fut détrôné au mois d'août de l'an 530.

Justinien, sensible au malheur de son ami, et encore plus animé sans doute par le désir de profiter de cette occasion pour reconquérir l'Afrique, sut mettre de son côté les apparences de douceur. Il écrivit à Gélimer pour lui représenter son crime : *Ne donnez pas*, lui disoit-il, *ce pernicieux exemple à votre successeur. Rétablissez Hildéric; laissez à un vieillard l'ombre de l'autorité souveraine : vous en possédez déjà toute la réalité. Ne*

vaut-il pas mieux arriver au trône par des voies légitimes quelques momens plus tard que de passer pour un usurpateur et pour un tyran dans toute la postérité? Si vous attendez un héritage qui ne peut vous échapper, vous acquerrez en même temps l'alliance de l'empire et mon amitié. Gélimer ne répondit à cette lettre que par des cruautés. Il fit crever les yeux à Hoamer, qu'il craignoit le plus, et resserrer Hildéric ainsi qu'Evagès dans une prison plus étroite, sous prétexte qu'ils vouloient s'enfuir à Constantinople. Un mépris si manifeste des remontrances de l'empereur lui attira une lettre menaçante. Justinien lui mandoit : « Que, s'il n'écoutoit ni « la voix du sang, ni celle de la justice, du moins l'humanité l'obligeoit de ne pas refuser à ces malheureux « princes la consolation de venir à Constantinople finir « leurs jours entre les bras de leurs amis; que, s'il s'obstinoit à se montrer gratuitement cruel, en attendant « la vengeance du ciel, il alloit attirer sur lui celle de « l'empire; qu'en le poursuivant à outrance, l'empereur, loin de rompre le traité fait autrefois avec Genséric, prétendroit le cimenter de nouveau, puisqu'il « attaqueroit, non pas le successeur de ce prince, mais « l'ennemi de sa postérité. » Gélimer, piqué de ces menaces, répondit : « Qu'on n'avoit point de violence à « lui reprocher; que les Vandales, indignés contre un « prince qui trahissoit son pays et sa propre maison, « avoient jugé à propos de lui ôter la couronne pour « la donner à un autre, à qui elle appartenoit de droit; « que, chaque souverain ne devant s'occuper que du « gouvernement de ses propres états, l'empereur pouvoit s'épargner le soin de porter ses regards sur l'Afrique : qu'après tout, s'il aimoit mieux rompre les « nœuds sacrés du traité fait avec Genséric, on sauroit « lui résister, et que les sermens par lesquels Zénon « avoit engagé ses successeurs ne seroient pas impunément violés. » L'empereur, irrité d'une réponse si

fière, ne songea plus qu'à terminer promptement la guerre de Perse pour tourner toutes ses forces contre l'Afrique. Il craignoit que Gélimer ne s'appuyât du secours des Goths, maîtres de l'Italie et de la Sicile : il pria par lettre Athalaric de ne pas honorer ce tyran du titre de roi. Athalaric, quelque sujet qu'il eût de se plaindre d'Hildéric, écouta ce conseil, et refusa de donner audience aux ambassadeurs que lui envoyoit Gélimer.

Proc. pers. l. 1, c. 10, 11, 24. Idem. ædif. l. 6, c. 4. Theoph. p. 160. Cod. Just. l. 1, tit. 27, leg. 1. Grotius proleg. in hist. goth. Baronius.

Dès que l'empereur eut appris que Chosroës se disposoit à signer le traité de paix, et que l'Orient étoit tranquille, il assembla son conseil, et lui fit ouverture de son dessein. Il représenta que la conjoncture ne pouvoit être plus favorable pour se remettre en possession d'un riche et ancien domaine. L'insolence du tyran, la nécessité de venger un allié, l'affoiblissement des Vandales qui pouvoient à peine résister aux Maures révoltés, l'oppression des sujets naturels de l'empire, les dépouilles de Rome que l'on retrouveroit à Carthage, les cris de la religion persécutée, qui, depuis tant d'années, au milieu des plus cruels supplices, appeloit les Romains à son secours : tous ces motifs furent présentés avec force : « Et si l'on se refusoit à des raisons si pres« santes, pouvoit-on être sourd à la voix de ces géné« reux confesseurs auxquels le tyran Hunéric avoit fait « arracher la langue jusqu'à la racine, et qui, par un « prodige inouï, parloient librement au milieu de Con« stantinople, où ils s'étoient réfugiés? Plusieurs d'entre « eux vivent encore (disoit-il); et cette merveille n'est« elle pas tout à la fois un témoignage de la cruauté des « Vandales et de la puissance divine qui déconcerte leur « barbarie, et qui vous exhorte à la vengeance? » Il ajoutoit à cela les prédictions de saint Sabas, ce respectable vieillard qui avoit promis la victoire dans cette religieuse expédition. J'aurois passé sous silence le miracle dont il est ici question, quoiqu'il soit rapporté par

tous les écrivains de ces temps là, si l'empereur ne l'eût pas attesté à la face de tout l'empire dans une de ses lois, où il se donne lui-même pour témoin d'un fait sur lequel il ne pouvoit ni tromper ni être trompé. Cet événement surnaturel réunit si fortement les preuves d'une vérité historique, qu'il a été adopté par le judicieux Grotius, que l'incrédulité même n'oseroit taxer de superstition.

L'empereur ne trouva pas dans le conseil le même empressement qu'il témoignoit pour cette entreprise. La proposition effrayoit la plupart des officiers. Ils se rappeloient la funeste expédition de Basilisque, qui, après avoir perdu tant d'argent et de soldats, n'avoit rapporté que de l'ignominie. Le préfet du prétoire et celui de l'épargne trembloient de voir que, le trésor public étant épuisé par la guerre de Perse, il faudroit fournir de nouvelles sommes pour les frais d'une guerre si dispendieuse. La fatigue et le péril alarmoient les capitaines, qui, sans avoir eu le temps de se remettre de leurs longs travaux, se voyoient obligés de courir sur mer de nouveaux dangers qui leur étoient inconnus, et de traverser ensuite des sables brûlans pour aller combattre une nation redoutable. Cependant personne n'osoit contredire l'empereur; il avoit trop clairement manifesté ses intentions. Enfin Jean de Cappadoce, plus hardi que les autres, rompit le silence, et, après avoir protesté au prince qu'il étoit entièrement soumis à ses volontés, il lui représenta « l'incertitude du succès, déjà « trop prouvée par les malheureux efforts de Zénon; l'é- « loignement du pays, où l'armée ne pouvoit arriver par « terre qu'après une marche de cent quarante jours; et « par mer, qu'après avoir essuyé les risques d'une lon- « gue et dangereuse navigation, et franchi les périls « d'un débarquement qui trouveroit sans doute une vi- « goureuse opposition; qu'il faudroit à l'empereur près « d'une année pour envoyer des ordres au camp et en re-

« cevoir des nouvelles; que, s'il réussissoit dans la con-
« quête de l'Afrique, il ne pourroit la conserver, n'étant
« maître ni de la Sicile, ni de l'Italie : que, s'il échouoit
« dans son entreprise, outre le déshonneur dont ses armes
« seroient ternies, il attireroit la guerre dans ses propres
« états. Ce que je vous conseille, prince (ajouta-t-il),
« n'est pas d'abandonner absolument ce projet, vrai-
« ment digne de votre courage, mais de prendre du
« temps pour délibérer. Il n'est pas honteux de changer
« d'avis avant qu'on ait mis la main à l'œuvre: lorsque
« le mal est arrivé, le repentir est inutile. »

Les raisons du préfet du prétoire, et plus encore la tristesse et le découragement de tout le conseil, ébranloient l'empereur. Il étoit prêt à renoncer à ce dessein, lorsqu'un évêque d'Orient arrivant à Constantinople lui demanda audience : *Prince,* lui dit ce prélat, *Dieu, qui révèle quelquefois dans les songes sa volonté à ses serviteurs, m'envoie ici pour vous faire des reproches de ce que, par une vaine timidité, vous laissez l'église catholique gémir sous la tyrannie des Vandales; qu'il prenne les armes, m'a-t-il dit, je combattrai pour lui, et je le rendrai maître de l'Afrique.* Ces paroles ramenèrent l'empereur à sa première résolution; il commanda de lever des troupes, de construire et d'équiper des vaisseaux; il nomma de nouveau Bélisaire général de ses armées, avec ordre de disposer tout pour l'expédition d'Afrique.

Deux événemens imprévus confirmèrent ses espérances. Un habitant de la Tripolitaine, nommé Pudentius, s'étant mis à la tête des Maures nommés Leucathes, se révolta contre les Vandales, les chassa de la province, saccagea la grande Leptis, et envoya demander du secours à l'empereur, lui promettant de le mettre sans peine en possession de tout le pays. Justinien fit aussitôt partir un officier hérule, nommé Tattimuth, avec quelques troupes; et Pudentius tint parole. Gélimer se pro-

posoit à marcher de ce côté là, lorsqu'il fut arrêté par une nouvelle plus affligeante. Les Vandales possédoient la Sardaigne, dont ils tiroient un grand tribut. Elle étoit alors gouvernée par un officier goth attaché depuis long-temps au service des Vandales. Il se nommoit Godas, homme hardi, entreprenant, et qui s'étoit jusqu'alors distingué par son zèle pour Gélimer. Il s'ennuya de recevoir des ordres, et prit le parti de retenir le tribut, et de se rendre souverain. Pour s'appuyer d'un puissant secours, il écrivit à l'empereur *qu'il n'avoit point personnellement à se plaindre de son maître; mais que les cruautés de Gélimer lui inspiroient une telle indignation, qu'il croiroit s'en rendre complice s'il continuoit de lui obéir; que, préférant le service d'un prince équitable à celui d'un tyran, il se donnoit à l'empereur, et qu'il le prioit de lui envoyer des troupes pour le soutenir contre les Vandales.* Justinien, pour s'assurer davantage de sa sincérité, lui dépêcha Euloge, avec une lettre, dans laquelle il louoit son zèle pour la justice, et promettoit de lui envoyer incessamment un général et des troupes pour le mettre en état de ne rien appréhender. Lorsque Euloge arriva, Godas avoit déjà pris le titre de roi et tout l'appareil de la royauté. Il répondit au député, qu'il seroit bien aise de recevoir des soldats, mais qu'il n'avoit nul besoin de général. Avant que cette réponse fût parvenue à Constantinople, Justinien avoit déjà fait partir Cyrille avec quatre cents hommes pour défendre l'île conjointement avec Godas. Il fut prévenu par la diligence de Gélimer. Ce prince, ayant remis à un autre temps l'expédition de la Tripolitaine, ne songea qu'à recouvrer la Sardaigne. Son frère Zazon partit avec cinq mille hommes dans cent vingt barques. Il aborda au port de Carale, aujourd'hui Cagliari, prit la ville d'emblée, et tailla en pièces Godas, qui périt dans le combat avec toutes ses troupes. Cyrille, après une longue navigation, trouvant les Vandales

maîtres de l'île, fit voile vers l'Afrique, et se rendit auprès de Bélisaire, qui étoit déjà dans Carthage.

An. 533. Proc. Vand. l. 1, c. 11, l. 2, c. 7, 10. Theoph. p. 161. Suidas, Προκόπιος.

L'hiver s'étant passé en préparatifs, la flotte et l'armée se trouvèrent prêtes à partir à la fin du printemps de l'année suivante, sous le troisième consulat de Justinien. Basilisque, pour une pareille expédition, avoit épuisé toutes les forces de l'empire. Bélisaire ne fit embarquer que dix mille hommes de pied et six mille chevaux. Cet habile capitaine n'aimoit pas les grandes armées ; mais, avec peu de soldats qu'il savoit conduire, et des officiers qu'il savoit choisir, il faisoit ce que n'auroient pu faire des généraux tels que Basilisque à la tête de l'armée de Xerxès. Les barbares de son armée, tous cavaliers, avoient pour commandans Dorothée, qui s'étoit signalé en Arménie, et Salomon, né sur la frontière orientale de l'empire, dans le lieu où fut ensuite bâtie la ville de Dara. Les autres chefs des barbares étoient Cyprien, Valérien, Martin, Althias, Jean, Marcel, auxquels Bélisaire joignit Cyrille, lorsque celui-ci fut arrivé en Afrique. La cavalerie romaine étoit commandée par Rufin, Augan, Barbatus et Pappus. Rufin passoit pour le plus brave officier de l'armée, et Bélisaire l'avoit choisi pour porter l'étendard général dans les batailles. Augan étoit Hun de nation ; il s'étoit distingué à la journée de Dara. Jean de Dyrrachium, commandant de l'infanterie, avoit sous ses ordres Théodore, surnommé *Crénat*, Térence, Zaïde, Marcien et Sarapis. Excepté ceux dont je viens de marquer la patrie, tous les autres étoient de Thrace, province qui fournissoit alors les meilleurs soldats et les plus vaillans officiers. Pharas commandoit quatre cents Hérules ; Sinnion et Balas, renommés pour leur valeur, étoient à la tête de six cents cavaliers huns, armés d'arcs et de flèches. La flotte étoit composée de cinq cents bâtimens de transport, de diverses grandeurs, depuis le port de cinquante mille médimnes, jusqu'à celui de trois mille. Le médimne étoit une me-

sure de six boisseaux. Ces barques, chargées des chevaux, des bagages, des munitions de guerre et de bouche, étoient servies par vingt mille matelots égyptiens, ioniens, ciliciens. Le pilote général étoit Calonyme, d'Alexandrie. Il y avoit de plus quatre-vingt-douze vaisseaux armés en guerre, fort légers, à un seul rang de rames, couverts d'un pont, afin que les rameurs fussent à l'abri des traits. Ces rameurs étoient au nombre de deux mille, tous de Constantinople. Le patrice Archélaüs, qui avoit été deux fois préfet du prétoire, s'embarqua en qualité d'intendant de la flotte et de l'armée. Bélisaire avoit une garde nombreuse, composée de guerriers vaillans et expérimentés. L'empereur lui donna les plus amples pouvoirs, et lui remit toute son autorité pour ce qui concernoit la guerre d'Afrique. Il fit partir d'avance Valérien et Martin, avec ordre d'attendre dans le Péloponèse le reste de la flotte. Bélisaire se fit accompagner de sa femme Antonine et de Procope son secrétaire, auquel il procura dans la suite le titre d'*illustre,* en récompense de ses services.

Vers le milieu du mois de juin, la flotte étant sur le point de faire voile, l'empereur fit amener au rivage devant le palais le vaisseau amiral; le patriarche Epiphane y monta; et, après avoir imploré la bénédiction du ciel, il fit entrer dans le vaisseau un soldat nouvellement baptisé, pour sanctifier cette grande entreprise. La flotte partit au bruit des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable qui couvroit au loin le rivage, alla mouiller à la rade d'Héraclée, où elle s'arrêta cinq jours, pendant qu'on rassembloit des haras de la Thrace un grand nombre de chevaux, dont l'empereur faisoit présent à Bélisaire. D'Héraclée la flotte se rendit au port d'Abyde, où le calme la retint quatre jours. En ce lieu deux cavaliers huns, s'étant enivrés, comme il étoit ordinaire à ceux de cette nation, prirent querelle avec un de leurs camarades, et le tuèrent. Bélisaire, sentant

Proc. Vand. l. 1, c. 12.

l'importance d'établir d'abord la discipline par un exemple imposant, les fit pendre sur le haut d'une colline aux portes de la ville. Cet acte de sévérité révolta les Huns; ils s'accordoient à dire qu'*en s'engageant par bienveillance au service des Romains, ils n'avoient pas prétendu s'assujettir aux lois romaines; que, suivant celles de leur pays, un emportement d'ivresse n'étoit pas puni de mort.* Les autres soldats, qui ne cherchoient qu'à introduire l'impunité, se joignirent à eux, et tout le camp retentissoit de murmures. Bélisaire, sans s'effrayer de cette émeute, les assembla tous: « Qu'entends-je? « (leur dit-il) êtes-vous donc de nouveaux soldats qui, « faute d'expérience, se figurent qu'ils sont maîtres des « succès? Vous avez plusieurs fois taillé en pièces des « ennemis égaux en valeur et supérieurs en forces : « n'avez-vous pas appris que les hommes combattent et « que Dieu donne la victoire? C'est en le servant qu'on « parvient à servir efficacement le prince et la patrie: « et le culte principal qu'il demande, c'est la justice; « c'est elle qui soutient les armées plus que la force du « corps, l'exercice du courage, et les munitions de « guerre. Qu'on ne me dise pas que l'ivresse excuse le « crime: l'ivresse est elle-même un crime punissable « dans un soldat, puisqu'elle le rend inutile à son prince « et ennemi de ses compatriotes. Vous avez vu le forfait, « vous en voyez le châtiment: abstenez-vous des que« relles; abstenez-vous du pillage; il ne sera pas moins « sévèrement puni. Je veux des mains pures pour porter « les armes romaines. La plus haute valeur n'obtiendra « point de grâce, si elle se déshonore par la violence et « par l'injustice. » Ces paroles, prononcées avec fermeté, portèrent dans les cœurs une impression de crainte qui contint les plus turbulens dans les bornes du devoir.

Proc. Vand. l. 1, c. 13, 22.

Bélisaire prit des précautions pour faire en sorte que la flotte allât toujours de conserve, et qu'elle abordât dans les mêmes ports. Il savoit qu'un grand nombre de

vaisseaux, surtout lorsque les vents soufflent avec violence, se séparent pour l'ordinaire et s'écartent de leur route. Pour y remédier, on marqua de rouge le haut des voiles du vaisseau amiral et de deux autres qui portoient les équipages de Bélisaire, et l'on attacha à la poupe des fanaux suspendus à de longues perches. Le reste de la flotte avoit ordre de suivre toujours ces trois vaisseaux, qu'il étoit aisé de distinguer de jour et de nuit. Quand il falloit sortir du port, on donnoit le signal avec la trompette. D'Abyde ils arrivèrent à Sigée par un vent frais, qui leur manqua tout à coup, en sorte qu'ils mirent beaucoup de temps à traverser la mer Egée jusqu'au cap de Malée. Mais ce calme les servit très-heureusement aux approches de ce dangereux parage. Comme le port étoit fort étroit, les pilotes et les matelots eurent besoin de toute leur adresse pour empêcher les navires de se briser en se heurtant les uns les autres. Ils gagnèrent ensuite le port de Ténare, qu'on nommoit alors *Cœnopolis*, c'est-à-dire la nouvelle ville; et de là à Méthone, aujourd'hui Modon, où ils trouvèrent Martin et Valérien qui les attendoient. Le vent étant tombé tout-à-fait, Bélisaire fit débarquer ses troupes, et passa quelques jours à les exercer aux évolutions militaires. Pendant ce séjour, la maladie se mit dans le camp par un effet de la sordide avarice de Jean le Cappadocien, préfet du prétoire. Pour gagner sur le pain des soldats, il ne l'avoit fait cuire qu'à moitié, afin qu'il pesât davantage. Lorsqu'ils furent à Méthone, ce n'étoit plus qu'une pâte moisie, qui se réduisoit en poudre, en sorte qu'on leur distribuoit le pain, non pas au poids, mais par mesure. Ce mauvais aliment, joint à la chaleur du pays et de la saison, produisit des maladies qui emportèrent en peu de jours cinq cents hommes; il en auroit péri un plus grand nombre, si le général n'eût fait cuire du pain dans le lieu même. Lorsque Justinien en fut instruit, il loua Bélisaire; mais

Jean ne fut pas puni. De Méthone ils passèrent à Zacynthe, aujourd'hui l'île de Zante. Ils y trouvèrent les esprits cruellement ulcérés contre les Vandales. Les habitans n'avoient pas oublié l'horrible barbarie de Genséric à l'égard de leurs aïeux. Dans une course sur les côtes du Péloponèse, ce prince ayant été repoussé avec perte de devant la forteresse de Ténare, étoit venu, frémissant de dépit et de rage, aborder à Zacynthe ; et, après y avoir fait un sanglant carnage, il avoit chargé de fers et transporté dans ses vaisseaux cinq cents des principaux insulaires. S'étant ensuite embarqué, il les avoit fait hacher en pièces et jeter dans la mer. Les Zacynthiens reçurent Bélisaire comme s'il eût été envoyé de Dieu pour venger le sang de leurs pères et pour exterminer une nation inhumaine. Ils épuisèrent leur île pour augmenter les provisions de sa flotte, et le comblèrent, à son arrivée et à son départ, de bénédictions et de vœux. On prit dans cette île de l'eau pour le reste du voyage jusqu'en Sicile. Le vent étoit si foible, qu'ils mirent seize jours à faire ce trajet, pendant lesquels l'eau de tous les vaisseaux se corrompit, excepté celle que buvoit Bélisaire. Sa femme avoit renfermé la sienne dans des flacons de verre, qu'elle enterra dans le sable au fond de son navire, afin que la chaleur du soleil n'y pût pénétrer. Cette précaution, encore inconnue dans ce temps-là, fit grand honneur à Antonine.

Proc. Vand. l. 1, c. 14. Theoph. p. 161, 162.

On aborda sur une côte déserte au pied du mont Etna. Bélisaire, tout occupé de l'importance de son expédition, se trouvoit dans de grandes inquiétudes. Il ne connoissoit ni les côtes d'Afrique, ni les forces des ennemis, ni leur manière de faire la guerre. Les soldats disoient hautement *que, lorsqu'ils seroient à terre ils feroient le devoir des gens de cœur ; mais que, s'ils se voyoient attaqués sur mer, ils ne balanceroient pas de prendre la fuite, n'étant pas instruits à combattre à la fois les ennemis et les flots.* Dans cette perplexité, Bé-

lisaire envoya Procope à Syracuse pour y acheter des vivres, et le chargea de s'informer de l'état présent des Vandales; s'ils se mettoient en état de venir au-devant de la flotte ou de s'opposer à la descente; à quel endroit de la côte il étoit à propos d'aborder, et par où il falloit commencer la guerre. Il lui donna rendez-vous au port de Caucanes, à dix lieues de Syracuse, où il alloit faire passer sa flotte. Procope s'acquitta de sa commission. On lui vendit autant qu'il voulut de vivres, selon les ordres d'Amalasonte, mère et tutrice d'Athalaric, qui, étant liée d'amitié avec Justinien, lui avoit promis d'ouvrir ses magasins à la flotte romaine. Pour les informations qu'il étoit chargé de faire, un heureux hasard le servit au-delà de ses espérances. Il trouva dans Syracuse un de ses compatriotes qu'il avoit connu à Césarée en Palestine, et qui s'étoit établi en Sicile, où il faisoit le commerce. Ce marchand lui amena un de ses facteurs arrivé de Carthage depuis trois jours. Celui-ci assura Procope *que les Vandales étoient dans une parfaite sécurité; qu'ils ignoroient qu'il y eût en mer une flotte romaine; que leurs meilleures troupes étoient parties pour la Sardaigne; et que Gélimer, sans inquiétude pour Carthage et pour les autres villes maritimes, étoit allé passer la belle saison à Hermione en Byzacène, à quatre journées de la mer; que les Romains pourroient aborder où ils voudroient sans rencontrer aucun obstacle.* Procope, tenant cet homme par la main, et l'amusant par diverses questions, le conduisit à son vaisseau, qui l'attendoit au port d'Aréthuse; et, l'ayant fait monter avec lui comme pour l'entretenir encore un moment, il leva l'ancre, et cingla vers Caucanes. Il cria en même temps au marchand qui étoit demeuré sur le rivage *qu'il le prioit de lui pardonner cette innocente supercherie; qu'il étoit nécessaire que son commis fût présenté au général pour l'instruire de vive voix, et pour guider la flotte en Afrique; que, dès qu'elle seroit arrivée, on le*

renverroit à Syracuse avec une récompense considérable. En arrivant à Caucanes, Procope trouva la flotte dans un grand deuil. Dorothée venoit de mourir, et la perte de ce brave guerrier affligeoit sensiblement Bélisaire. Les nouvelles que lui donna le facteur adoucirent sa tristesse; il partit, et toucha à l'île de Malte, d'où un bon vent le conduisit le lendemain à *Caputvada*, sur la côte d'Afrique, à cinq journées de Carthage. Ce lieu étoit ainsi nommé parce que c'étoit l'entrée d'un banc de sable qui s'étendoit dans la mer.

Proc. Vand. l. 1, c. 15. Idem ædif, l. 6, c. 6. Theop. p. 162.

Bélisaire fit jeter les ancres, et assembla le conseil dans le vaisseau amiral pour délibérer sur le lieu du débarquement. Les avis étant partagés, Archélaüs représenta *qu'on ne pouvoit descendre en cet endroit sans exposer à un péril évident et la flotte et l'armée; qu'il n'y avoit aucun port dans l'étendue de neuf journées de chemin, et que la flotte resteroit à la merci des vents; que, les troupes étant débarquées, s'il survenoit un orage, les vaisseaux seroient dispersés en mer ou brisés contre les côtes; en ce cas, d'où les troupes tireroient-elles leurs subsistances? Qu'on ne trouveroit dans le pays aucune place de sûreté, Genséric ayant fait démanteler toutes les villes, excepté Carthage; que c'étoit un terrain sans eau, où les soldats mourroient de soif; que son avis étoit de gagner le port de l'Etang, à deux lieues de Carthage; qu'il étoit sans defense et assez spacieux pour contenir toute la flotte; que de là il seroit aisé d'aller attaquer Carthage, qui ne feroit nulle résistance en l'absence de Gélimer; et que la prise de la capitale rendroit les Romains maîtres de toute l'Afrique.* Bélisaire, qui étoit d'un sentiment contraire, parla en ces termes: « Ne pensez pas que je me sois réservé à parler « le dernier pour vous forcer à suivre mon avis; je vais « l'exposer; et vous, sans prévention comme sans crainte, « choisissez le plus avantageux. Souvenez-vous de ce que « vous avez entendu dire à nos soldats, que, s'ils étoient

« attaqués sur mer, ils ne rougiroient pas de fuir. Nous « formions alors des vœux pour faire notre descente « sans opposition. Quelle inconséquence de demander « au ciel une faveur, et de la rejeter quand elle est ac- « cordée! Si nous rencontrons une flotte ennemie sur la « route de Carthage, à qui faudra-t-il nous en prendre « de la fuite de nos soldats? On nous allègue la crainte « d'une tempête pour nous engager à ne pas quitter la « flotte; mais lequel des deux est-il préférable, ou de « perdre nos vaisseaux seuls, ou de nous perdre avec « eux? Maintenant l'ennemi est pris au dépourvu; il « nous est facile de l'accabler; si nous lui donnons le « temps de respirer, il se mettra en défense, et nous « paierons bien cher ce délai. Peut-être serons-nous « obligés de forcer la descente et de verser du sang pour « obtenir l'avantage dont nous sommes en possession « sans coup férir. Notre dessein n'est pas de rester ici; « la flotte et l'armée se rendront à Carthage; la question « est de savoir si l'armée, déjà maîtresse du rivage, doit « y marcher par terre sans péril, ou si, perdant son « avantage, elle doit demeurer attachée à la flotte pour « courir le hasard de périr ensemble. Pour moi, je « pense qu'il faut descendre à l'instant, débarquer nos « chevaux, nos armes, nos munitions; nous retrancher « derrière un fossé et une palissade, et nous mettre en « état de soutenir les assauts. Ne craignons pas de man- « quer de vivres, si nous ne manquons pas de courage. « La victoire porte avec elle tous les biens pour les dé- « poser entre les mains du vainqueur. » Le conseil re- vint au sentiment du général. On prit terre le troisième mois depuis le départ de Constantinople.

On ne laissa dans chaque bâtiment qu'une garde de cinq archers. Les vaisseaux de guerre se rangèrent autour des autres pour leur servir de défense en cas d'attaque. Les soldats et les matelots commencèrent aussitôt à se retrancher; et la crainte, jointe à l'activité de Béli-

saire, animant les travailleurs, le fossé fut achevé, et la palissade plantée dès ce même jour. Ce qu'ils craignoient beaucoup plus qu'ils ne redoutoient l'ennemi, c'étoit de mourir de soif dans ce lieu aride, comme sont toutes les plaines de la Bysacène. Ils furent délivrés de ce péril par un événement singulier, que Bélisaire n'eut pas de peine à faire passer pour miraculeux. Un soldat, en bêchant la terre, fit jaillir une source abondante, qui forma bientôt un ruisseau capable d'abreuver les hommes et les chevaux de l'armée. Ce fut pour conserver la mémoire de cette faveur du ciel qu'après la guerre Justinien fit bâtir en ce lieu une ville considérable; cette contrée, déserte et sauvage, prit en peu de temps une face riante, et devint riche par la culture et par le commerce. L'armée passa la nuit dans le camp, dont la tranquillité fut assurée par des patrouilles et par des gardes avancées.

Proc. Vand. l. 1, c. 16. Theoph. p. 162.

Le lendemain, quelques soldats s'étant répandus dans les campagnes pour y piller des fruits, alors en maturité, le général les fit battre de verges, et prit cette occasion de représenter à son armée *que le pillage, criminel en lui-même, étoit encore contraire à leurs intérêts; que c'étoit soulever contre eux les habitans de l'Afrique, Romains d'origine, et ennemis naturels des Vandales: quelle folie de compromettre leur sûreté et leurs espérances par une misérable avidité! Que leur en coûteroit-il pour acheter ces fruits que les possesseurs étoient prêts à leur donner presque pour rien? Vous allez donc avoir pour ennemis et les Vandales et les naturels du pays, et Dieu même, toujours armé contre l'injustice. Votre salut dépend de votre modération, celle-ci vous rendra Dieu propice, les Africains affectionnés, et les Vandales faciles à vaincre.* Bélisaire, voulant s'assurer de quelque place, apprit qu'à une journée du camp, sur le chemin de Carthage, étoit là ville de Syllecte, voisine de la mer, sans murailles,

mais dont les habitans avoient fortifié leurs maisons pour se défendre contre les incursions des Maures. Il y envoya un de ses gardes, nommé Moraïde, à la tête de quelques soldats, avec ordre d'essayer de s'en rendre maître, mais de ne faire aucun tort aux habitans, et de leur déclarer que les Romains ne venoient que pour les affranchir du joug des barbares. Cette troupe arriva le soir près de la ville, dans un vallon, où elle se tint cachée pendant la nuit. Au point du jour ils entrèrent sans bruit avec des paysans des environs; et, s'étant saisis des portes, ils mandèrent l'évêque et les principaux habitans, qui, sur la parole de Bélisaire, remirent les clefs de la ville. Le même jour, le directeur général des postes conduisit au camp des Romains tous les chevaux dont il étoit maître. On arrêta un courrier de Gélimer. Bélisaire lui fit présent d'une somme considérable; et, après en avoir tiré parole qu'il s'acquitteroit fidèlement de la commission, il le chargea de remettre à tous les commandans des Vandales des lettres de Justinien, dont voici la teneur : « Nous ne prétendons pas faire la guerre aux Vandales, ni rompre le « traité de paix conclu avec Genséric. Nous n'en voulons « qu'à votre tyran, qui, au mépris du testament de « Genséric, tient dans les fers votre roi légitime. Ce « cruel usurpateur, après avoir massacré une partie de « la famille royale, a fait crever les yeux aux autres, « dont il ne diffère la mort que pour prolonger leurs « tourmens. Aidez-nous à vous délivrer d'un si dur esclavage. Nous prenons Dieu à témoin que notre dessein « est de vous rendre la paix et la liberté. » Ces lettres ne produisirent aucun effet, parce que le courrier, n'osant les rendre publiques, se contenta d'en faire part à ses amis.

Comme on ignoroit la situation des ennemis, l'armée marcha vers Carthage en ordre de bataille, en côtoyant le rivage qu'elle avoit à droite. Pour éviter toute sur- *Proc. Vand. l. 1, c. 17. Theoph. p. 162.*

Zon. t. 2, p. 67.

prise, Bélisaire fit prendre le devant à trois cents hommes choisis, sous la conduite de Jean l'Arménien, intendant de sa maison, homme de tête et plein de courage. Cet officier avoit ordre de devancer toujours d'une lieue, et d'avertir dès qu'il apercevroit l'ennemi. Les Huns marchoient à la même distance sur la gauche. Bélisaire suivoit avec le reste des troupes, s'attendant à tous momens d'être attaqué par Gélimer, qui sans doute viendroit d'Hermione fondre sur lui avec toutes ses forces. La flotte devoit accompagner la marche de l'armée sans s'en écarter. Lorsqu'on approcha de Syllecte, Bélisaire défendit aux soldats d'y faire aucune violence, aucune insulte; ce qui gagna tellement le cœur des Africains, que, dans tout le reste de la route, les habitans venoient sans crainte offrir leurs denrées. Nul ne prenoit la fuite; nul ne cachoit ses provisions, ni ne fermoit sa cabane. On eût dit que l'armée traversoit les terres de l'empire. On faisoit quatre lieues par jour; et le soir on s'arrêtoit ou dans les villes ou dans des retranchemens aussi avantageux que la situation des lieux pouvoit le permettre. Après avoir passé la petite Leptis et Adrumète, on arriva à Grasse, éloignée de Carthage de seize lieues. C'étoit une maison de plaisance des rois vandales. L'armée campa dans des vergers délicieux, arrosés de sources, et si abondans en fruits, que les soldats, après en avoir cueilli autant qu'ils voulurent, laissèrent encore les arbres chargés.

Dès que Gélimer eut appris à Hermione l'arrivée des Romains, il dépêcha un courrier à son frère Ammatas, qui étoit à Carthage, pour lui donner ordre de se défaire d'Hildéric et de tout ce qui restoit de sa famille, de faire prendre les armes aux Vandales et à tous les habitans capables de les porter, et de marcher à leur tête vers Décime, pour y attaquer de front les Romains tandis qu'il les chargeroit lui-même par-derrière. Décime étoit un défilé sur le chemin à dix milles de Car-

thage, Ammatas, suivant ses ordres, fit égorger Hildéric, Evagès et leurs amis. Hoamer étoit mort avant ce massacre. Les Vandales se tinrent prêts à partir lorsqu'il seroit temps. Gélimer suivoit d'abord les Romains, sans qu'ils en eussent connoissance ; mais la nuit qu'ils campèrent à Grasse, les coureurs des deux armées s'étant rencontrés et séparés après une escarmouche, ceux des Romains portèrent au camp la nouvelle de l'approche des ennemis. Le lendemain on perdit la flotte de vue, parce que le promontoire de Mercure, fort avancé dans la mer et bordé d'écueils, l'obligeoit à prendre un long circuit ; Bélisaire fit dire à Calonyme de ne pas approcher de Carthage de plus de trois lieues jusqu'à nouvel ordre.

Cependant Gélimer détacha son neveu Gibamond avec deux mille hommes, et lui ordonna de prendre les devans sur la gauche, afin d'envelopper les Romains, qui, en arrivant à Décime, se trouveroient enfermés entre la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gibamond à leur gauche, et derrière eux le gros de l'armée. Une disposition si bien concertée auroit jeté Bélisaire dans un péril digne de lui, sans la précipitation d'Ammatas. Au lieu de venir avec toutes ses forces, et de compasser sa marche pour n'arriver à Décime qu'au moment où l'armée romaine s'engageroit dans le défilé, il se hâta de partir de Carthage avec un escadron de cavalerie, après avoir ordonné au reste de le suivre ; et, étant arrivé avant midi lorsque les Romains étoient encore éloignés, il rencontra Jean l'Arménien qu'il chargea incontinent. L'action fut vive entre les deux troupes, mais elle ne dura pas long-temps. Ammatas, emporté par une ardeur téméraire, se jette au milieu des ennemis, tue de sa main douze des plus braves, et est enfin tué lui-même ; ses cavaliers prennent la fuite, et portent l'épouvante parmi les autres Vandales qui venoient les joindre en désordre et par pelotons. Tous

Proc. Vand. l. 1, c. 18. Theoph. p. 163, 164.

s'enfuirent vers Carthage croyant avoir déjà sur les bras l'armée entière. Jean l'Arménien, avec ses trois cents cavaliers, les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, et, dans cet espace de mille pas, il fit un si grand carnage, qu'on auroit cru que les vainqueurs étoient du moins au nombre de vingt mille. Gibamond n'eut pas un sort plus heureux. A deux lieues de Décime, dans une plaine stérile et déserte, où les eaux sont si salées qu'on la nommoit *la campagne de sel*, il rencontra le détachement des Huns qui couvroient la gauche de Bélisaire. Le cavalier hun, qui, suivant l'usage de la nation, avoit le privilége héréditaire d'aller le premier à l'attaque, s'avança seul pour combattre; et, comme les Vandales, étonnés de cette audace, demeuroient immobiles, il retourna vers les siens, en criant : *Chargeons, camarades ; c'est une proie qui n'attend qu'à être dévorée.* Les Huns fondent avec furie sur les Vandales, qui se débandent aussitôt, et périssent tous avec leur chef.

Proc. Vand. l. 1, c. 19, 25. Theoph. p. 164.

Les deux armées ignoroient également la défaite d'Ammatas et celle de Gibamond. Bélisaire, arrivé à une lieue et demie de Décime, trouva un terrain propre pour un campement; il y logea son infanterie, et ayant assemblé toutes les troupes, il leur parla en ces termes : « Romains, et vous braves alliés, voici l'occasion de « montrer votre valeur. L'ennemi approche; notre flotte « est éloignée; toutes nos ressources sont dans notre « courage. Nous n'avons point de places de sûreté, point « de remparts pour nous couvrir après une défaite; mais, « si nous combattons aujourd'hui en gens de cœur, la « guerre est terminée. Que de motifs doivent animer « notre confiance ! Nous avons pour nous la justice; « l'Afrique est notre patrimoine : le ciel trahira-t-il une « entreprise si légitime ? Gélimer est un usurpateur cou- « vert du sang de ses rois. Quels efforts voudra faire « le soldat vandale pour un tyran qu'il déteste ? Depuis « un siècle que nos ennemis ont envahi l'Afrique,

« plongés dans une molle oisiveté, ils ont perdu l'ha-
« bitude de la guerre ; ils ne l'ont faite qu'aux Maures,
« nation fuyarde, aussi désarmée et aussi timide que
« ses troupeaux. Vous, au contraire, toujours dans les
« alarmes, vous n'avez cessé d'entretenir cette chaleur
« martiale qui décide du sort des combats. Ramassez
« aujourd'hui toutes les forces que vous avez tant de
« fois employées contre les Perses, et ne doutez pas
« qu'une victoire encore plus complète ne couronne vos
« efforts contre un ennemi beaucoup moins redou-
« table. »

Après les avoir animés par ces paroles, il laissa l'infanterie dans le camp, et sortit à la tête de ses cavaliers, voulant reconnoître les forces de l'ennemi avant que de livrer une bataille générale. Il fit prendre les devans aux escadrons des peuples alliés, et suivit avec la cavalerie romaine. Les alliés, étant arrivés à Décime, virent étendus par terre les douze Romains qu'Ammatas avoit tués, le cadavre d'Ammatas même, et, autour de lui, quelques Vandales. Ayant appris des paysans du voisinage ce qui s'étoit passé en cè lieu, ils ne savoient de quel côté diriger leur route pour rejoindre Jean l'Arménien. Comme ils jetoient les yeux de toutes parts, ils aperçurent du côté du midi une nuée de poussière, au sein de laquelle ils découvrirent bientôt toute la cavalerie vandale. Ils envoyèrent en diligence en donner avis à Bélisaire. Les uns vouloient, sans l'attendre, courir sur l'ennemi ; les autres représentoient que la partie étoit trop inégale. Pendant cette contestation, Gélimer approchoit, et se trouvoit en présence. Il marchoit entre la cavalerie de Bélisaire et le corps des Huns, qui avoient défait Gibamond ; mais les coteaux qui les séparoient les avoient empêchés de se voir les uns les autres. Au milieu de la plaine s'élevoit une colline dont les alliés des Romains et les Vandales vouloient également s'emparer, comme d'un poste avantageux, soit pour se re-

trancher, soit pour fondre sur l'ennemi. Les Vandales gagnèrent de vitesse, et tombant de là sur la cavalerie des alliés, ils l'enfoncèrent, et la mirent en déroute. Les fuyards rencontrèrent, à une lieue de Décime, Vliaris, garde de Bélisaire, à la tête de huit cents cavaliers, qui formoient l'avant-garde. Vliaris, au lieu de rallier ceux qui fuyoient, prit lui-même la fuite, et tous ensemble, saisis d'épouvante, allèrent joindre le général. C'en étoit fait des Romains, si Gélimer, profitant de ce désordre, eût alors attaqué Bélisaire, fort inférieur en forces, et dont les troupes étoient effrayées. Il pouvoit encore tourner vers Carthage, tailler en pièces les cavaliers de Jean l'Arménien, dispersés dans la campagne, où ils s'arrêtoient à dépouiller les morts, s'assurer de la ville, se rendre maître de la flotte romaine, qui n'en étoit pas éloignée, et de toutes les munitions de l'armée. C'eût été ravir aux Romains et les moyens de subsister en Afrique, et l'espérance d'en sortir. Il ne fit rien de ce qu'il devoit faire; mais, à la descente de la colline, ayant aperçu le cadavre de son frère, il s'abandonna aux regrets et aux pleurs, et perdit des momens si précieux à lui rendre les honneurs funèbres. L'occasion de vaincre lui échappa et ne revint plus. Bélisaire, ayant rencontré les fuyards, les rallie, leur reproche leur lâcheté, apprend le succès de Jean l'Arménien, s'instruit de la situation des lieux et de l'état des ennemis, et, sans perdre un moment, il court aux Vandales. Ceux-ci, mal en ordre, et plus occupés des funérailles que des dispositions nécessaires pour un combat, ne tiennent pas contre cette attaque imprévue. Ils se débandent; il en périt un grand nombre, et la nuit seule mit fin au carnage. Gélimer, aveuglé par la terreur, au lieu de se sauver à Carthage ou dans la Bizacène, prit la route de Numidie, fuyant jour et nuit, et ne s'arrêta que dans les plaines de Bule, à quatre journées de Carthage. Sur le soir, Jean l'Aménien et les Huns se rendirent auprès de

Bélisaire; et, après avoir appris sa victoire, et raconté eux-mêmes leurs succès, ils passèrent la nuit ensemble près de Décime dans la joie et dans le repos.

Le lendemain, l'infanterie étant venue les joindre, ils marchèrent tous vers Carthage, où ils arrivèrent à l'entrée de la nuit. Ils trouvèrent les portes ouvertes. Les habitans avoient illuminé toutes les rues: ils célébroient ce moment heureux comme celui de leur délivrance, tandis que les Vandales éperdus se réfugioient dans les églises, où, pâles de frayeur, ils tenoient les autels embrassés. Pour recevoir la flotte romaine qu'on commençoit à découvrir, on retira la chaîne qui fermoit l'entrée du port. Cependant Bélisaire ne voulut pas entrer pour lors dans la ville, soit par défiance de quelque trahison, soit qu'il appréhendât qu'à la faveur des ténèbres les soldats ne s'abandonnassent au pillage. Il passa la nuit à quelque distance, auprès d'une église de Saint-Cyprien. C'étoit la veille de la fête de cet illustre martyr, qu'on célébroit à Carthage avec grande solennité le quatorze de septembre. Tandis qu'Ammatas étoit allé attaquer les Romains à Décime, les prêtres ariens, établis en ce lieu depuis que les Vandales en étoient maîtres, se tenant assurés de la victoire, avoient paré l'église de ses plus riches ornemens pour la fête du lendemain. A la nouvelle de la défaite des Vandales, ils avoient pris la fuite, et Bélisaire trouva les catholiques déjà en possession de l'église, et qui achevoient de tout préparer. Il posta des gardes aux portes, et défendit aux soldats d'en approcher. Pendant cette nuit les prisonniers romains furent délivrés, sans être obligés d'attendre cette faveur de Bélisaire. Dans le palais voisin du port étoit un cachot vaste et profond, où le tyran tenoit enfermés plusieurs marchands romains, qu'il accusoit d'avoir excité l'empereur à la guerre. Il avoit déjà prononcé leur sentence, et ordonné qu'on les réservât pour être mis à mort au milieu de la pompe de son triomphe, lorsqu'il rentreroit

Proc. Vand. l. 1, c. 20, 21, 23.
Cod. l. 1, tit. 27, leg. 1.
Theoph. p. 164, 165, 166.
Glycas, p. 166.
Marc. chr.

victorieux. Le concierge, instruit de l'arrivée des Romains, descendit au cachot; et, comme les prisonniers trembloient à sa vue, s'imaginant qu'il venoit les chercher pour les conduire au supplice : *Que me donnerez-vous*, leur dit-il, *si je vous rends la liberté ?* Tous répondirent qu'ils étoient prêts à lui abandonner ce qu'ils possédoient : *Eh bien !* ajouta-t-il, *je ne vous demande ni or ni argent; jurez-moi seulement que, quand vous serez libres, vous vous intéresserez de tout votre pouvoir en ma faveur auprès de vos maîtres et des miens.* En même temps, ayant ouvert une fenêtre, il leur fit voir, à la clarté de la lune, les vaisseaux romains qui entroient dans le port, et les mit en liberté.

Ces vaisseaux étoient ceux de Calonyme, qui, malgré la défense de Bélisaire, venoient piller la ville. Voici comment la chose arriva. Calonyme, ne sachant rien de ce qui se passoit à terre, envoya au promontoire de Mercure pour en apprendre des nouvelles. Instruit du succès de Bélisaire, il continua sa route vers Carthage. On n'en étoit qu'à sept lieues, lorsque Archelaüs fit jeter les ancres pour assembler le conseil, et délibérer sur le parti qu'on devoit prendre. Il vouloit, selon les ordres du général, s'arrêter à trois lieues en-deçà de la ville, et les gens de guerre étoient de son avis. Mais Calonyme et les gens de mer représentoient *que tout ce parage n'avoit point d'abri, et qu'on étoit à la veille d'essuyer la violente tempête nommée* la Cyprienne, *parce qu'elle ne manquoit jamais de revenir tous les ans vers la fête de saint Cyprien; qu'il n'en échapperoit pas un seul vaisseau*. Pour obéir à Bélisaire, autant qu'on le pouvoit sans danger, on fut d'avis de ne point aller jusqu'à Carthage, d'autant plus qu'on croyoit la chaîne encore tendue à l'entrée du port, qui d'ailleurs étoit trop petit pour contenir toute la flotte, mais de se mettre en sûreté dans le port de l'Etang, à deux lieues de la ville. Ils arrivèrent sur le soir. La nuit étant venue, Calonyme,

avec quelques vaisseaux, sans avoir égard aux ordres de Bélisaire, cingla vers Carthage, entra dans le port nommé pour lors *Mandracium*, descendit à terre avec ses matelots bien armés, et, après avoir pillé les magasins et les maisons voisines, il retourna, chargé de butin, rejoindre le reste de la flotte.

Le jour suivant Bélisaire fit débarquer les soldats des vaisseaux, et, les ayant joints aux autres troupes, il marcha en ordre de bataille, crainte de quelque surprise. Avant que d'entrer dans la ville, il fit faire halte, et représenta aux soldats *qu'ils étoient redevables de leurs succès à leur modération à l'égard des Africains; que Carthage étoit une ville romaine qui n'avoit subi que par force le joug des Vandales; qu'elle avoit gémi sous la tyrannie des barbares, et que c'étoit pour l'en délivrer que l'empereur avoit entrepris la guerre; qu'ils devoient y observer la plus exacte discipline; que ce seroit une perfidie criminelle de maltraiter des peuples qu'ils étoient venus mettre en liberté.* Il entra dans Carthage au milieu des acclamations, et marcha au palais, où il s'assit sur le trône de Gélimer. Les habitans, accourus en foule, regardoient le général romain comme un ange tutélaire; ils embrassoient ses soldats; ils s'embrassoient les uns les autres en versant des larmes de joie; ils craignoient que ce ne fût un songe. Tout respiroit la plus vive allégresse. Mais ceux qui occupoient les maisons voisines du port vinrent en grand nombre se plaindre au général du pillage de la nuit précédente. Bélisaire fit venir Calonyme, et l'obligea de jurer qu'il feroit rapporter fidèlement et rendre aux propriétaires tout ce qui leur avoit été enlevé. Calonyme jura, et retint tout ce qu'il put. Procope attribue à une punition divine l'accident qui lui survint peu après son retour à Constantinople: ce parjure tomba en frénésie, et mourut en se déchirant la langue avec les dents.

Deux jours avant l'arrivée de Bélisaire, on avoit fait

les apprêts d'un grand festin, qui devoit couronner la victoire de Gélimer. Le général, s'étant mis à table avec ses principaux capitaines, se fit servir les mêmes viandes, dans la même vaisselle, par les officiers du roi des Vandales : spectacle frappant, qui faisoit sentir combien est caduque et passagère la propriété des possessions humaines. Le vainqueur fit connoître en ce jour qu'il n'avoit pas moins de force pour contenir ses troupes que pour vaincre les ennemis. Depuis la décadence de la discipline romaine, il sembloit impossible d'empêcher le désordre dans une ville où auroient seulement passé cinq cents soldats. L'armée entra dans Carthage comme elle seroit entrée dans Constantinople ; on n'y entendit pas une parole outrageante, pas une plainte. Le commerce ne fut point interrompu ; les boutiques demeurèrent ouvertes ; les officiers de la ville distribuèrent tranquillement aux soldats des billets de logement, et les soldats payèrent les vivres qu'ils voulurent acheter. Bélisaire leur partagea les richesses qui furent trouvées dans le palais de Gélimer. Il donna parole de sûreté aux Vandales qui s'étoient réfugiés dans les églises. Aussitôt il s'occupa du rétablissement des murailles, tellement ruinées, que la ville étoit hors d'état de soutenir un siége. Comme il payoit libéralement les ouvriers, les brèches furent incontinent réparées, et les murs environnés d'un fossé profond et d'une forte palissade. Ce fut ainsi que les Romains rentrèrent dans Carthage, quatre-vingt-quinze ans depuis qu'elle avoit été prise par Genséric.

Gélimer n'avoit pas encore perdu toute espérance. Il engagea par argent les paysans africains à massacrer les Romains qu'ils trouveroient dispersés dans les campagnes, leur promettant une récompense pour chaque tête qu'ils lui apporteroient. Ils en égorgèrent en effet un assez grand nombre ; mais ce n'étoient que des valets de l'armée, qui s'écartoient du camp pour piller les

villages voisins. Gélimer, croyant que c'étoient autant de soldats, paya ces têtes plus cher qu'elles ne valoient. Un des gardes de Bélisaire, nommé Diogène, échappa du danger par sa bravoure. Envoyé avec vingt-deux cavaliers pour reconnoître l'ennemi, il s'arrêta dans un hameau à deux journées de Carthage. Les habitans, ne se sentant pas assez forts pour se rendre maîtres de cette troupe, en donnèrent avis à Gélimer, qui détacha sur-le-champ trois cents cavaliers, avec ordre de s'en saisir et de les lui amener. Diogène, qui savoit que les ennemis étoient loin de là, s'étoit logé dans une métairie, où il reposoit tranquillement. Les Vandales, arrivés avant le jour, ne jugèrent pas à propos de forcer l'entrée, craignant de se méprendre dans un combat de nuit, et de se tuer les uns les autres, tandis que l'ennemi leur échapperoit à la faveur de l'obscurité. Ainsi, en attendant le jour, ils se contentèrent d'investir la maison. Un Romain, réveillé plus tôt que les autres, entendit un murmure et un cliquetis d'armes; et, devinant ce que c'étoit, il courut avertir Diogène et ses camarades. Ils se lèvent en diligence, prennent leurs armes, sellent leurs chevaux, et, s'étant rangés sans bruit derrière la porte, ils l'ouvrent tout à coup, et s'élancent au travers des gardes, se couvrant de leurs rondaches, et frappant à droite et à gauche à grands coups de piques. Diogène sauva ainsi sa troupe, dont il ne perdit que deux cavaliers. Il reçut lui-même quatre blessures, qui ne se trouvèrent pas mortelles.

La possession de Carthage livroit aux Romains l'Afrique entière, où Genséric n'avoit pas laissé une seule place fortifiée. Bélisaire dépêcha Salomon pour instruire l'empereur de ces heureux succès. Dès le commencement de la guerre, Gélimer avoit fait demander du secours à Theudis, qui régnoit avec gloire en Espagne sur les Visigoths. Ses députés, marchant à petites journées, traversèrent le détroit de Cadix, et se rendirent auprès

Proc. Vand. l. 1, c. 24.

du prince, qui les reçut avec honneur. Il étoit déjà informé de l'état de l'Afrique par un vaisseau marchand parti de Carthage le jour même que les Romains y étoient entrés; mais il avoit tenu cette nouvelle secrète. Dans un grand repas qu'il donna aux députés, il leur demanda quelle étoit la situation de Gélimer. Ils avoient laissé ce prince à la tête d'une belle armée, et ils ignoroient absolument tout ce qui s'étoit passé depuis leur départ. Ils répondirent que Gélimer étoit à la veille d'écraser une misérable poignée de brigands romains, s'il n'étoit pas même déjà vainqueur. *Quel est donc le sujet qui vous amène?* reprit Theudis. Comme ils répliquoient qu'ils venoient lui proposer une alliance aussi avantageuse aux Visigoths qu'aux Vandales: *Retournez,* leur dit-il, *à Carthage, et informez-vous de l'état de vos affaires.* Ils prirent ce discours pour celui d'un homme ivre, dont les paroles ne méritoient pas d'être relevées. Mais le lendemain, ayant réitéré la même proposition et reçu la même réponse, ils commencèrent à craindre qu'il ne fût arrivé quelque disgrâce à leur nation. Cependant, bien éloignés de croire le mal aussi grand qu'il l'étoit en effet, ils firent voile vers Carthage. A leur entrée dans le port ils furent arrêtés et conduits à Bélisaire, qui, sans leur faire aucun mal, apprit de leur bouche tout le secret de leur ambassade.

Proc. Vand. l. 1, c. 25. Le tyran, frustré de l'espérance qu'il avoit fondée sur le secours de Theudis, rassembla dans les plaines de Bule tout ce qu'il put de Vandales et de Maures. Ceux-ci n'étoient que des brigands sans chef et en petit nombre. Tous les princes de Mauritanie, de Numidie et de Bizacène avoient envoyé assurer Bélisaire de leur soumission, et lui avoient promis des troupes. Plusieurs d'entre eux lui donnèrent même leurs enfans en otage, et voulurent recevoir de lui les marques de la royauté. C'étoit un ancien usage que les princes maures ne prissent la qualité de rois qu'après avoir reçu de l'empereur romain

une sorte d'investiture; et parce que, depuis la conquête, ils ne la tenoient que de la main des Vandales, ils ne se croyoient pas solidement établis. Ces ornemens étoient un sceptre d'argent doré, un diadème d'argent orné de bandelettes, un manteau blanc qui s'attachoit sur l'épaule droite avec une agrafe d'or, une tunique blanche, peinte de diverses figures, et des brodequins relevés en broderie d'or. Bélisaire envoya ces parures avec une somme d'argent à chacun de ces petits princes, qui passoient sous la protection de l'empire. Cependant aucun d'eux ne lui fournit des troupes non plus qu'aux Vandales; ils gardèrent la neutralité, attendant la destruction totale de l'un des deux partis pour se déclarer en faveur de l'autre.

La nouvelle d'une si soudaine révolution n'arriva en Sardaigne qu'avec les lettres de Gélimer. Son frère Zazon, après la défaite et la mort de Godas, lui avoit écrit en ces termes: *L'usurpateur a subi la peine due à ses forfaits; nous sommes maîtres de l'île entière. Célébrez notre victoire par des fêtes. J'apprends que nos ennemis ont osé porter la guerre en Afrique: leur audace ne sera pas plus heureuse que n'a été celle de leurs pères.* Ceux qui furent chargés de cette lettre arrivèrent au port de Carthage sans nulle défiance. Ils furent bien surpris de se voir arrêtés et conduits devant Bélisaire, qui, après les avoir interrogés, les retint à Carthage sans leur faire aucun mauvais traitement. Cependant Gélimer, abattu par ses malheurs, résolut de rappeler Zazon, dont la valeur étoit célèbre, et dont il ignoroit encore les succès. Le Vandale chargé de sa dépêche trouva heureusement un vaisseau prêt à partir; et, étant arrivé à Carale, il remit à Zazon la lettre de son frère. « Ce n'est pas Godas (disoit Gélimer), c'est la colère « divine qui nous a enlevé la Sardaigne pour vous « séparer de nous, et pour détruire plus facilement la « maison de Genséric en lui ôtant le secours de votre

Proc. Vand. l. 1, c. 24, 25.
Theoph. p. 166.

« valeur, et l'élite de nos guerriers. Votre départ a rendu « Justinien maître de l'Afrique. Nos désastres font bien « sentir que le ciel avoit résolu notre perte. Bélisaire « n'est descendu qu'avec peu de troupes; mais le cou-« rage des Vandales a disparu, et notre fortune est « détruite. Ammatas et Gibamond ne sont plus; nos « villes, nos ports, Carthage et l'Afrique entière sont « aux ennemis. Les Vandales, insensibles à la perte « de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfans, « paroissent s'être oubliés eux-mêmes. Il ne nous reste « que la plaine de Bule, où nous vous attendons comme « notre dernière ressource. Laissez là le tyran, aban-« donnez-lui la Sardaigne; venez nous joindre avec vos « braves soldats. Quand le cœur est en danger, c'est « tout perdre que de s'occuper à sauver les autres parties. « Venez, mon frère; en réunissant nos forces, nous ré-« parerons nos infortunes, ou nous les adoucirons en les « partageant ensemble. » La lecture de cette lettre pénétra Zazon et ses Vandales d'une douleur aussi sensible qu'elle étoit imprévue. Ils s'efforcèrent néanmoins de cacher leur affliction aux habitans de l'île, et ce n'étoit qu'entre eux qu'ils donnoient un libre cours à leurs larmes. Après avoir mis ordre aux affaires de Sardaigne le plus promptement qu'il fut possible, ils s'embarquèrent, et arrivèrent en trois jours à la côte d'Afrique, sur les confins de la Numidie et de la Mauritanie. Ils marchèrent de là vers la plaine de Bule, où ils se réunirent au reste des troupes. Ce fut une douloureuse entrevue, et capable d'attendrir leurs ennemis mêmes. Gélimer et Zazon se tenoient étroitement embrassés, et, s'arrosant mutuellement de leurs larmes, ils ne s'exprimoient que par leurs gémissemens et leurs sanglots. Les Vandales des deux armées s'abordèrent avec un empressement de désespoir; attachés les uns sur les autres, et ne pouvant se séparer, ils se rassasioient de la triste consolation de se communiquer leur douleur. Le sentiment de leurs

disgrâces présentes avoit absorbé tous les autres. Ils ne se demandèrent rien, les uns de l'Afrique, les autres de la Sardaigne; ils ne s'informoient ni de leurs femmes ni de leurs enfans, se persuadant que tout ce qu'ils ne voyoient plus étoit perdu pour eux.

Avec ces troupes réunies, Gélimer marcha vers Carthage. Lorsqu'il fut proche de la ville, il fit couper l'aquéduc, ouvrage d'une structure admirable. Etant demeuré ce jour-là et le lendemain campé au pied des murs, quand il vit que l'ennemi s'y tenoit renfermé, il s'éloigna, et partagea son armée sur toutes les avenues pour couper la communication avec les campagnes et réduire la ville par la famine. Voulant se concilier l'affection des peuples, il défendit le pillage, ménageant les habitans des environs comme ses sujets. Il espéroit quelque trahison en sa faveur de la part des Carthaginois, et même des soldats ariens qui se trouvoient dans l'armée de Bélisaire. Les Huns étoient mécontens; la sévérité de la discipline romaine s'accordoit mal avec leur caractère brutal et indocile. D'ailleurs ils ne servoient qu'à regret en Afrique, où ils craignoient qu'on ne les laissât mourir, sans leur permettre de retourner dans leur pays. Gélimer profita de ces dispositions pour les corrompre. Leurs chefs, gagnés par des offres séduisantes, promirent de tourner leurs armes contre les Romains dès que le combat seroit engagé. Bélisaire, instruit de ces menées secrètes, différa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il eût achevé la réparation des murailles. Il fit pendre un citoyen distingué, nommé Laurus, convaincu de trahison. Cet exemple intimida les autres, et rompit les intelligences que l'ennemi entretenoit dans la ville. Le général romain sut si bien regagner les Huns par ses caresses, par ses libéralités, par le vin qu'il leur fit distribuer, et que cette nation aimoit passionnément, qu'il les amena au point de lui avouer eux-mêmes leur défiance, leur perfidie, et les promesses du roi des Van-

Proc. Vand. l. 2, c. 1. Theoph. p. 166.

dales. Il les rassura en leur promettant avec serment que, la guerre finie, il leur donneroit la liberté de retourner dans leur patrie avec leur butin. Les Huns jurèrent de leur part qu'ils le serviroient avec fidélité.

Proc. Vand. l. 2, c. 2. Gélimer entretenoit des espions dans Carthage. Informé du peu de succès de ses intrigues, et désespérant de réduire la ville par un blocus, il se détermina à livrer encore une bataille; et, pour y attirer l'ennemi, il alla camper à six lieues de là, dans un lieu nommé *Tricamare.* Tous les Vandales que le désespoir n'avoit pas emportés dans l'intérieur de l'Afrique s'étoient rendus auprès de lui avec leurs familles; et son armée montoit à plus de cent mille hommes. Celle des Romains, quoique près dix fois moins nombreuse, avoit conçu tant de confiance en son général, et tant de mépris pour l'ennemi, qu'elle souhaitoit ardemment d'en venir aux mains pour terminer la guerre. Bélisaire, aussi capable d'enflammer le courage de ses soldats par son éloquence guerrière que par l'exemple de sa bravoure, les ayant harangués selon sa coutume, fit sortir de Carthage Jean l'Arménien avec l'infanterie légère et toute la cavalerie, dont il ne réserva que cinq cents hommes. Il lui donna ordre d'inquiéter l'ennemi, et de le harceler par des escarmouches. Il partit lui-même le lendemain, et vint camper à deux ou trois lieues des Vandales. Pendant la nuit l'alarme fut grande dans le camp des Romains pour une cause fort légère. La plupart des piques plantées en terre sembloient jeter des flammes, et le fer paroissoit embrasé. Ce prétendu prodige fut regardé, après l'événement du combat, comme un prognostic de victoire; et, quelques années après, dans la guerre d'Italie, le même phénomène causa autant de joie qu'il avoit causé d'inquiétude en Afrique.

Proc. Vand. l. 2, c. 23. Theoph. p. 166, 167. Le jour suivant Gélimer ordonna aux Vandales de rassembler au centre du camp, quoiqu'il ne fût pas retranché, leurs familles et leurs équipages. Ensuite

après avoir encouragé ses soldats, il les fit défiler au milieu des cris lamentables de leurs enfans et de leurs femmes. Les Romains ne s'attendoient pas à combattre ce jour-là, et s'occupoient à préparer leur repas, quand leurs coureurs vinrent les avertir que les Vandales marchoient à eux. Entre les deux armées couloit un ruisseau, au bord duquel Gélimer rangea ses troupes. Zazon se plaça au centre; les Maures faisoient l'arrière-garde. Gélimer, courant au travers des rangs, exhortoit ses gens à bien faire : il leur avoit déjà donné ordre de ne se servir que de leurs épées, sans faire usage des armes de jet. Les Romains, exercés par Bélisaire à faire avec précision et promptitude toutes les évolutions, furent bientôt en bataille. A l'aile gauche étoit la cavalerie des alliés, à la droite la cavalerie romaine. Au centre, autour de l'enseigne générale, étoit un corps de cavalerie d'élite avec les gardes de Bélisaire, sous les ordres de Jean l'Arménien. Les Huns, selon leur usage, formoient un corps de réserve. Bélisaire conduisoit l'infanterie, qui composoit l'arrière-garde avec cinq cents cavaliers. Comme elle marchoit plus lentement, il en détacha les cavaliers, et vint lui-même à leur tête joindre le reste de la cavalerie, qui courut aussitôt à l'ennemi. Ils n'étoient plus séparés que par le ruisseau, lorsque Jean l'Arménien, à la tête d'un escadron, le passa par ordre de Bélisaire, et alla charger le centre de l'armée vandale. Zazon le reçut avec vigueur, et l'obligea de repasser le ruisseau sans oser le franchir lui-même. Jean revint à la charge avec un corps plus nombreux, et fut encore repoussé. Enfin, ayant pris avec lui l'enseigne générale, et se faisant suivre de tous les gardes de Bélisaire, il se lança une troisième fois avec tant de furie, en poussant de grands cris, que les Vandales, malgré les plus vigoureux efforts, ne purent faire plier cette troupe invincible. Les plus braves y périrent, et Zazon avec eux. Dans ce moment toute la cavalerie de Bélisaire

s'étant ébranlée, franchit le ruisseau et chargea les ennemis. Le centre étant enfoncé et rompu, les deux ailes, qui pouvoient aisément envelopper un si petit nombre de cavaliers, ne songèrent qu'à la fuite. Les Huns se joignirent au reste de la cavalerie pour tailler en pièces les fuyards. Mais la poursuite ne fut pas longue; les vaincus eurent bientôt regagné leur camp, où Bélisaire ne jugea pas à propos de les attaquer, son infanterie n'étant pas encore arrivée. En l'attendant, les vainqueurs dépouillèrent les morts qu'ils voyoient couverts de riches armures. Cette bataille, qui décida en un moment du sort des Vandales, ne coûta que cinquante hommes aux Romains et huit cents aux barbares. Une perte si légère causa la déroute d'une armée de cent mille hommes; et, ce qui tient encore du prodige, c'est que Bélisaire remporta cette grande victoire avec sa seule cavalerie, qui n'étoit que de six mille hommes. Ce récit paroîtroit fabuleux, s'il n'étoit attesté par un historien intelligent et témoin oculaire. On peut dire à la vérité que les Vandales portoient d'avance dans le cœur la fuite et l'épouvante, et que la terreur du nom de Bélisaire, la valeur de Jean l'Arménien et la mort de Zazon ne firent qu'achever leur défaite. Mais, malgré ces raisons, on ne peut s'empêcher de conclure que Gélimer étoit un très-mauvais général. Ce fut Bélisaire qui, le premier depuis Jule César, rendit aux Romains l'habitude de vaincre des ennemis très-supérieurs en nombre.

L'infanterie arriva lorsqu'il étoit déjà tard, et Bélisaire marcha sur-le-champ avec toutes ses troupes vers le camp ennemi. Dès que Gélimer en fut averti, il sauta sur son cheval, et, sans dire une parole, sans laisser aucun ordre, il s'enfuit à toute bride, et prit la route de Numidie, n'étant suivi que d'un petit nombre de ses parens et de ses domestiques. Les Vandales ne s'aperçurent pas d'abord de sa fuite; mais le bruit s'en étant

répandu, ce ne fut plus parmi eux que désordre et que tumulte. Ils se précipitent en foule par toutes les portes, abandonnant leurs richesses et les personnes qui leur sont les plus chères, et qui ne peuvent les suivre que par leurs cris déplorables. Toute la plaine est remplie d'hommes, de chevaux, d'enfans, de femmes, de fuyards et de désespérés. Les Romains s'emparent du camp, et courent à la poursuite, massacrant les hommes, enlevant les femmes et les enfans. Le butin fut immense. Les dépouilles de l'Italie, de la Sicile et de la Grèce tant de fois pillées par Genséric; celles de Carthage et de toute l'Afrique; l'or et l'argent entassés pendant un siècle par une nation avare, dans un pays qui, sans avoir besoin de marchandises étrangères, nourrissoit par sa fertilité inépuisable les nations voisines, tant de trésors accumulés furent la proie des vainqueurs. Cette dernière bataille se donna vers le milieu de décembre, trois mois depuis l'entrée de Bélisaire dans Carthage.

Ce général passa la nuit dans une grande inquiétude. *Proc. Vand. l. 2, c. 4. Theoph. p. 167, 168.* Une bonne partie des troupes étoit hors du camp; il craignoit que les ennemis ne revinssent de leur épouvante, et ne fissent payer bien cher aux Romains la joie de la victoire. Dans le désordre où se trouvoient les vainqueurs, un corps de cinq à six mille hommes auroit suffi pour les tailler en pièces. Dispersés de toutes parts, seuls ou deux ou trois ensemble, ils s'enfonçoient dans les forêts, fouilloient les grottes et les cavernes, dans l'espérance d'y trouver quelque fuyard ou quelque trésor. Enivrés de leur bonheur, éblouis de la beauté de leurs prisonnières, ils sembloient avoir oublié leur général et leur armée, et ne songeoient qu'à retourner à Carthage pour y jouir de leur nouvelle prospérité. Une fortune de quelques momens les rendoit déjà presque semblables aux Vandales. Dès que le jour parut, Bélisaire monta sur un tertre au bord du chemin. De là, à mesure qu'il

voyoit passer des officiers ou des soldats, il les arrêtoit et les remettoit en ordre, leur faisant de vives réprimandes. Ceux qui étoient à portée de le voir et de l'entendre s'attroupoient autour de lui, et envoyoient à Carthage leur butin et leurs prisonniers, sous la garde des valets de l'armée. Il fit partir deux cents cavaliers sous la conduite de Jean l'Arménien, avec ordre de poursuivre Gélimer jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils l'eussent pris vif ou mort. Il écrivit à Carthage de faire quartier aux Vandales qui se seroient réfugiés dans les églises des environs, et de les conduire à la ville pour les y garder jusqu'à son retour. Il parcourut en personne les campagnes avec ce qu'il avoit rassemblé de troupes, rassurant les Vandales qu'il rencontroit, et leur donnant parole qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Les églises des villages en étoient remplies; on se contentoit de les désarmer, et de les envoyer à Carthage sous bonne garde, par bandes séparées, de crainte qu'étant en trop grand nombre, ils ne se portassent à quelque violence. Après avoir donné ordre à tout, il marcha lui-même en diligence avec une partie de ses troupes pour aller chercher Gélimer.

Il y avoit déjà cinq jours que Jean l'Arménien poursuivoit sans relâche ce prince fugitif, et il étoit près de l'atteindre, lorsqu'un funeste accident le priva d'une gloire que son éclatante valeur avoit bien méritée. Entre les officiers qui l'accompagnoient étoit Vliaris, garde de Bélisaire, homme de cœur et d'une force de corps extraordinaire, mais déréglé dans ses mœurs et fort adonné au vin. Le sixième jour, Vliaris, déjà ivre au lever du soleil, couroit derrière Jean l'Arménien, et, voulant abattre un oiseau perché sur un arbre, au lieu d'adresser à l'oiseau, il perça le cou de Jean de part en part. On cessa la poursuite pour ne songer qu'à la blessure du capitaine. Tous les soins furent inutiles, il expira peu après. On fit savoir à Bélisaire cette triste nouvelle. Il accourut

aussitôt, arrosa le tombeau de ses larmes, le fit décorer avec magnificence, et, pour l'entretien de ce monument, il y assigna une rente annuelle. Toute l'armée pleura ce généreux guerrier; il fut regretté des Carthaginois mêmes, aussi charmés de sa bonté et de sa douceur que les Romains l'étoient de sa grandeur d'âme et de son courage. Bélisaire vouloit faire punir Vliaris qui s'étoit sauvé dans une église; les cavaliers calmèrent sa colère en lui protestant que Jean leur avoit fait promettre avec serment qu'ils demanderoient grâce pour ce malheureux officier, qui n'avoit failli que par imprudence.

Ce retardement sauva Gélimer. Bélisaire arriva à Hippone, à dix journées de Carthage, apprit que ce prince avoit gagné le mont Pappuas, où il étoit en sûreté. C'est une montagne escarpée et presque inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Sur la croupe s'élevoit une ville ancienne, nommée Médène, habitée par des Maures alliés de Gélimer, qui s'y renferma avec sa suite. Bélisaire, ne voulant pas demeurer long-temps éloigné de Carthage, où sa présence étoit nécessaire, donna commission à Pharas de tenir la montagne bloquée pendant l'hiver, et d'en garder si bien les accès, que Gélimer ne pût ni échapper, ni recevoir de vivres; ce que Pharas exécuta fidèlement. C'étoit un Hérule de race royale, homme actif, vigilant, exempt des vices qu'on reprochoit à sa nation. Il eut soin de choisir des soldats semblables à lui. Bélisaire trouva dans Hippone un grand nombre de Vandales des plus distingués, qui s'étoient retirés dans des asiles. Ils en sortirent sur sa parole, et furent envoyés à Carthage pour y être gardés jusqu'à son retour.

Le bonheur qui accompagnoit partout Bélisaire lui mit alors entre les mains les trésors que Gélimer s'étoit réservés comme une dernière ressource. Dès le commencement de la guerre, ce prince avoit confié ce qu'il possédoit de plus précieux à Boniface, son secrétaire,

dont il connoissoit la fidélité. Il l'avoit envoyé à Hippone, avec ordre de se retirer en Espagne auprès de Theudis, si la fortune se montroit contraire aux Vandales. C'étoit l'asile qu'il avoit choisi pour lui-même. Tant que les affaires des Vandales ne furent pas désespérées, Boniface demeura dans Hippone; mais, après la bataille de Tricamare, il s'embarqua, et fit voile pour l'Espagne. Un vent impétueux l'ayant rejeté dans le port, il obtint des matelots, à force de prières et de promesses, qu'ils feroient tous leurs efforts pour gagner soit une île, soit quelque côte du continent : mais la tempête rendant la mer impraticable, il crut reconnoître la main de Dieu qui vouloit livrer aux Romains toutes les richesses des Vandales. Il jeta l'ancre, et se tint à la rade avec un grand danger. Lorsqu'il eut apprit l'arrivée du général romain, il lui envoya un de ses gens pour lui offrir les trésors dont il étoit dépositaire, à condition qu'on lui laisseroit tout ce qui lui appartenoit. Bélisaire l'ayant promis avec serment, la chose fut sur-le-champ exécutée. Mais Boniface, si fidèle aux intentions de la Providence, ne se fit aucun scrupule de s'approprier une bonne partie de ce qu'elle abandonnoit aux Romains.

An. 534. *Proc. Vand. l.* 2, *c.* 5. *Theoph. p.* 168, 169. *Zon. t.* 2, *p.* 66.

De retour à Carthage, Bélisaire déclara que les prisonniers feroient voile pour Constantinople au commencement du printemps. Il fit en même temps partir divers corps de troupes, pour remettre l'empire en possession de ce que les Vandales lui avoient enlevé. Comme les habitans de la Sardaigne doutoient encore de la défaite de Gélimer, et refusoient de se soumettre aux Romains, de peur d'éprouver le ressentiment des barbares, il y envoya Cyrille avec la tête de Zazon, et lui commanda de passer ensuite en Corse, pour réduire cette île à l'obéissance. Cyrille ne rencontra aucun obstacle dans cette double expédition. Jean, à la tête d'une cohorte qu'il commandoit, fut envoyé à Césarée de

Mauritanie, ville maritime, grande et peuplée, à trente journées de Carthage. Un autre officier, qui portoit le même nom, marcha jusqu'au détroit de Cadix, et s'empara de la forteresse, nommée alors *Septum*, aujourd'hui Ceuta, bâtie autrefois par les Romains au bord du détroit. Apollinaire fut chargé du recouvrement de Majorque, Minorque et Ebuse, maintenant Yvice. Cet officier, né en Italie, ayant été transporté fort jeune en Afrique, s'étoit avancé à la cour d'Hildéric. Lorsque ce prince eut été détrôné et mis dans les fers, Apollinaire fut un de ceux qui allèrent implorer la protection de Justinien en sa faveur. Il repassa en Afrique à la suite de Bélisaire, et se signala dans toutes les rencontres. La confiance qu'il avoit méritée lui fit donner le gouvernement de ces îles. Bélisaire envoya aussi un corps de troupes dans la Tripolitaine, pour secourir Pudentius et Tattimuth contre les Maures qui les fatiguoient par des attaques continuelles.

Il survint alors un différend entre les Romains et les Goths. Nous avons déjà rapporté que le grand Théodoric, en mariant sa sœur Amalfride à Trasamond, lui avoit donné en dot la ville de Lilybée en Sicile. Cette place importante étoit restée entre les mains d'Hildéric, même après la mort d'Amalfride, qu'on le soupçonnoit d'avoir fait périr, et les Goths n'en avoient point disputé le domaine à Gélimer. Mais après sa défaite ils s'en mirent en possession, et refusèrent de la rendre au commissaire de Bélisaire. Ce général écrivit en Sicile aux commandans des Goths *que ce refus étoit une déclaration de guerre; qu'ils agissoient contre les intérêts, et sans doute contre les intentions de leur maître, qui avoit recherché avec empressement l'amitié de l'empereur; que c'étoit une injustice criante de refuser à Justinien ce qu'on avoit laissé sans contestation à Gélimer. Je souhaite,* ajoutoit-t-il, *que les Goths ne donnent jamais à l'empereur l'occasion de réveiller des querelles heureu-*

sement assoupies ; mais si vous vous obstinez à vous maintenir dans cette nouvelle invasion, vous devez craindre qu'on ne répète sur vous à main armée, non-seulement Lilybée, mais aussi tout ce que vous avez précédemment usurpé. Cette lettre ayant été remise entre les mains d'Amalasonte, les Goths répondirent, par ordre de cette sage princesse *qu'ils étoient bien éloignés de vouloir offenser l'empereur, dont ils savoient que la bienveillance étoit précieuse à leur prince ; mais que la Sicile entière étoit sans exception du domaine des Goths ; que, si Théodoric en avoit cédé quelque place aux Vandales, une pareille concession n'avoit pas chez eux force de loi, leurs princes n'étant pas en droit d'aliéner aucune portion des dépendances de leur couronne ; que Bélisaire feroit justice, s'il consentoit à terminer ce différend par les voies ouvertes entre deux peuples amis ; que, pour eux, ils s'en rapporteroient au jugement de Justinien, et qu'ils s'y conformeroient de bon cœur ; qu'ils souhaitoient à leur tour que le général romain voulût bien ne rien précipiter, mais attendre la décision de son souverain.* Bélisaire se rendit à une proposition si raisonnable, et en instruisit l'empereur.

Proc. Vand. l. 2, c. 6. Theop. p. 168.

Pendant ce temps-là Pharas, qui tenoit Gélimer assiégé, s'ennuyant de passer l'hiver au pied d'une montagne stérile, essaya de s'en rendre maître. Il fit prendre les armes à ses soldats, et monta lui-même à leur tête. Mais les Maures, favorisés par la pente du terrain, les ayant repoussés avec perte de cent dix hommes, ils regagnèrent leur poste, et Pharas se contenta désormais d'établir de bonnes gardes pour fermer tous les passages. Gélimer, avec ses neveux et les fidèles compagnons de ses infortunes, se trouvoit réduit à d'affreuses extrémités. Les Vandales étoient alors la nation du monde la plus voluptueuse, et les Maures la plus misérable. Ceux-ci, renfermés dans des huttes étroites, où l'on respiroit à peine, ne connoissoient même aucun des préservatifs

inventés par les hommes contre l'inclémence des saisons. Ils n'avoient d'autre lit que la terre; c'étoit être riche que d'y pouvoir étendre la peau d'un animal avec son poil. Couverts d'une tunique rude et grossière, et d'un manteau de même étoffe, ils ignoroient l'usage du pain, du vin et des autres alimens que prépare l'industrie des hommes. Le pays ne leur fournissoit que du seigle et de l'orge, qu'ils broyoient avec les dents, sans le moudre ni le faire cuire. Gélimer et ses compagnons succomboient aux horreurs d'une vie si sauvage; ils ne souhaitoient que la mort, et ne regardoient plus la captivité comme le dernier des maux.

Pharas, instruit de leur désespoir, écrivit ainsi à Gélimer : « Prince, je suis barbare comme vous, et je « n'ai reçu d'autres leçons que celles de la nature; c'est « elle qui me dicte ce que je vais vous écrire. Est-il « donc possible que vous vous soyez plongé, vous et « votre famille, dans cet abîme de misères au lieu de « vous soumettre à votre vainqueur ? Vous chérissez la « liberté, direz-vous sans doute, et vous êtes résolu de « tout souffrir pour conserver un bien si précieux : mais « dites-moi, Gélimer; n'êtes-vous pas actuellement es- « clave de la plus vile et de la plus misérable nation de « la terre? Ne vaudroit-il pas mieux mendier chez les « Romains que d'être roi des Maures et souverain du « mont Pappuas? Il est donc honteux, selon vous, d'obéir « à un prince auquel obéit Bélisaire ? Revenez de cette « erreur. Je suis né prince, et je me fais gloire de servir « l'empereur. Je sais que le dessein de Justinien est de « vous combler d'honneurs, de vous donner de grandes « terres et beaucoup d'argent : Bélisaire vous sera garant « de ces avantages. Peut-être pensez-vous qu'étant « homme, vous êtes né pour supporter avec patience « tous les caprices de la fortune; mais si Dieu vous offre « une ressource, pourquoi la refuser ? Les faveurs de la « fortune ne sont-elles pas faites pour les hommes aussi-

« bien que ses rigueurs ? Etourdi par des coups si rudes, « vous n'êtes peut-être pas en état de prendre conseil de « vous-même : suivez le mien ; consentez à être heureux, « et ne vous faites pas plus de mal que l'ennemi n'a « voulu vous en faire. » Gélimer ne put lire cette lettre sans la tremper de ses larmes. Il répondit en ces termes : « Je vous remercie de votre conseil ; mais je ne puis me « résoudre à me rendre l'esclave d'un injuste agresseur. « Si le ciel étoit disposé à m'écouter, je le prierois de « me mettre en état de me venger d'un homme qui, « sans avoir reçu de ma part aucune injure, ni de fait « ni de parole, m'a poursuivi par une guerre cruelle. « Il m'envoie je ne sais d'où un Bélisaire pour dé- « vorer mes états et me déchirer moi-même. Il est « prince, il est homme comme moi ; qu'il sache qu'il « peut devenir comme moi la victime de l'infortune. « Je nè puis en écrire davantage ; le poids de mes mal- « heurs m'accable l'esprit. Adieu, cher Pharas ; envoyez- « moi, je vous en supplie, une guitare, un pain et une « éponge. » Ces derniers mots sembloient une énigme à Pharas, jusqu'à ce que le porteur de la lettre lui eût rendu raison d'une demande si singulière : « Gélimer, « (dit-il) demande du pain, parce qu'il n'en a ni goûté « ni même vu depuis qu'il est chez les Maures : il a « besoin d'une éponge pour nettoyer ses yeux, enflés « par l'habitude des larmes jointe à la saleté de son ha- « bitation : il aime à toucher la guitare, et, ayant « composé une chanson pour adoucir ses malheurs, il « désireroit l'accompagner de cet instrument. » Pharas, attendri de cette triste peinture, lui envoya ce qu'il demandoit, et n'en fut pas moins attentif à garder toutes les avenues.

Proc. Vand. l. 1, c. 25; et l. 2, c. 7. Theoph. p. 168.

Il y avoit trois mois que Gélimer étoit enfermé ; l'hiver approchoit de sa fin, et les maux de ce prince et de sa famille croissoient de jour en jour. Agité de continuelles alarmes, il croyoit à tous momens entendre

les Romains qui grimpoient sur les roches ; ses neveux expiroient autour de lui de faim et de misère. Ce qui le toucha le plus sensiblement, fut de voir un des enfans de sa sœur, et un jeune Maure des plus misérables, se battre ensemble à outrance, et se prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant gâteau d'orge écrasé, à demi-cuit, tout brûlant et plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de le dompter. Il manda à Pharas qu'il étoit prêt à se mettre entre ses mains, si Bélisaire se rendoit caution des promesses de son lieutenant. Pharas fit porter cette lettre à Bélisaire, le priant de lui envoyer ses ordres. Le général, qui souhaitoit ardemment de conduire à l'empereur cet illustre prisonnier, fut ravi de joie, et dépêcha Cyprien pour porter parole à Gélimer, que non-seulement on lui conserveroit la vie, ainsi qu'à toute sa suite, mais même qu'il seroit traité avec honneur. Cyprien se rendit avec Pharas au pied de la montagne, où Gélimer les vint trouver; et, sur la parole qui lui fut donnée avec serment, il partit avec eux pour Carthage.

A la vue de sa capitale, à laquelle la réparation des murs et des travaux avoit donné une face toute nouvelle, Gélimer ne put s'empêcher d'admirer l'intelligence et l'activité des Romains, et d'imputer ses malheurs à sa négligence. Bélisaire le reçut dans le faubourg d'Aclas, où ce général avoit choisi sa demeure. En l'abordant, le roi prisonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuoient à l'égarement de son esprit, ébranlé sans doute par les violentes secousses de sa mauvaise fortune. Mais les amis de Gélimer prétendoient, par une interprétation forcée, que c'étoit le ris d'un Démocrite ; et que ce prince, issu de race royale, roi lui-même, nourri dans la splendeur et dans l'opulence, ensuite vaincu, fugitif, accablé de misère, enfin captif, jugeoit avec raison que toutes les grandeurs et les fortunes humaines n'étoient dignes que de risée.

Bélisaire fit savoir à Justinien qu'il tenoit Gélimer en ses mains, et demanda la permission de le conduire à Constantinople. En attendant la réponse de l'empereur, il fit garder Gélimer avec les autres Vandales, dont il eut soin de le distinguer par un traitement très-honorable. Ce prince n'avoit joui que trois ans du fruit de son usurpation.

Proc. Vand. l. 2, c. 8. Idem anecd. c. 18. Theoph. p. 169.

C'eût été l'intérêt de l'empire que Bélisaire demeurât en Afrique assez long-temps pour affermir sa conquête, forcer à l'obéissance les nations inquiètes et turbulentes des Maures, établir une forme également avantageuse au prince et aux sujets dans l'administration politique, que ce génie supérieur n'entendoit pas moins que la guerre. Sa valeur héroïque, qui le faisoit redouter des étrangers; sa douceur et son équité incorruptible, qui lui concilioit l'affection des peuples, auroient épargné sans doute à l'Afrique les désordres, les rébellions, les rivalités funestes, qui furent les suites tumultueuses d'une si paisible conquête; mais l'envie, toujours ardente à se venger du mérite qui la désespère, priva l'empire de cet avantage, Justinien étoit obsédé d'un nombreux essaim de ces courtisans oisifs, qui, craignant une comparaison peu honorable pour eux, font leur étude d'empoisonner les succès, lorsqu'ils n'ont pu les traverser. Quelques officiers de Bélisaire, d'intelligence avec eux, mandèrent à la cour que leur général songeoit à se faire en Afrique un état indépendant. Justinien, soit qu'il rendît justice à ce vertueux capitaine, soit par politique, tint ce rapport secret, dépêcha Salomon pour offrir à Bélisaire le choix de revenir à Constantinople avec ses prisonniers, ou de les envoyer et de demeurer en Afrique. Bélisaire n'avoit garde de balancer sur le parti qu'il devoit prendre. Un hasard heureux l'avoit instruit de la malignité de ses envieux. Les ennemis qu'il avoit entre ses officiers avoient écrit deux lettres à la cour, et fait partir deux messagers sur

différens vaisseaux, pour mieux assurer le message. Cette précaution leur fut utile ; et plus encore à Bélisaire. L'un des deux émissaires parvint à Constantinople ; l'autre, ayant donné lieu à quelque soupçon, fut arrêté dans le port de Carthage ; et, se voyant pris, il livra le paquet dont il étoit chargé, et révéla toute l'intrigue. La découverte d'une trame si noire excitoit Bélisaire à retourner au plus tôt à la cour, pour déconcerter la calomnie et confondre ses ennemis.

Dès que Salomon lui eut apporté la permission de Justinien, il donna ordre d'équiper la flotte, distribua les troupes en divers quartiers, et régla le gouvernement militaire conformément aux ordres qu'il recevoit de l'empereur : nous en donnerons le détail dans la suite. Après ces dispositions, il fit monter sur la flotte Gélimer avec les autres prisonniers vandales, et s'embarqua lui-même avec ses gardes et les Huns, selon la parole qu'il leur avoit donnée. Il n'étoit pas encore sorti du port, qu'on sentit évidemment que la présence de ce grand capitaine étoit un puissant contre-poids pour maintenir le repos de l'Afrique. Le bruit se répandit à Carthage que les Maures s'étoient soulevés. Cette nation perfide n'étoit retenue ni par les liens sacrés du serment, ni par la crainte de perdre leurs otages, qu'ils sacrifioient sans regret, fussent-ils les fils ou les frères de leurs rois. Ils ne restoient en paix qu'autant qu'ils voyoient le vainqueur sur leur frontière. Le nom de Bélisaire les avoit contenus jusqu'alors. Dès qu'ils apprirent que son départ étoit résolu, ils coururent aux armes, et commencèrent leurs ravages, égorgeant les hommes, traînant les femmes et leurs enfans en esclavage. Ce n'étoit dans tout le pays que trouble et désolation. Les soldats romains, postés sur les frontières, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez bien pourvus d'armes et de chevaux pour arrêter ou pour atteindre des brigands déterminés, qui, sans cesse à cheval, après

avoir pillé les campagnes et massacré les habitans, disparoissoient avec leur butin pour aller porter ailleurs l'épouvante et la mort. Bélisaire apprit ces désordres dans le moment que la flotte appareilloit; et, ne pouvant retarder son départ, il fit débarquer Salomon, qu'il chargea de la défense du pays. Il lui laissa ses plus braves officiers, et la plus grande partie de ses gardes, qui formoient un corps redoutable et renommé pour sa valeur. Peu de temps après, Justinien envoya à Salomon un renfort considérable commandé par Théodore de Cappadoce et par Ildiger.

Proc. Vand. l. 2, c. 9. Idem ædif. l. 1, c. 10. Theoph. p. 169, 170. Malela, p. 77. Cedr. p. 170. Jorn. succes. Anastas. p. 61. Zon. t. 2, p. 66. Manas. p. 65. Glycas, p. 266.

Bélisaire fut reçu à Constantinople avec une joie proportionnée à la grandeur de ses exploits. L'envie fut réduite au silence, et Justinien, dont il étendoit l'empire, le combla d'honneurs. L'admiration publique se partageoit entre Bélisaire et Gélimer : dans l'un on contemploit le modèle de la plus haute valeur, de la sagesse dans le conseil, de la promptitude dans l'exécution, de la modestie dans les plus brillans succès; on voyoit dans l'autre un exemple éclatant de la fragilité des trônes les mieux affermis. Le vainqueur et le vaincu portoient également l'empreinte de la puissance divine, qui avoit rendu Bélisaire, à la tête de seize mille hommes, supérieur à Gélimer, soutenu de cent soixante mille : c'étoit le nombre des Vandales qui portoient les armes en Afrique au temps de la descente de Bélisaire. On peut même dire que cette glorieuse conquête fut l'ouvrage de six mille hommes de cavalerie, puisque Bélisaire ne fit aucun usage de son infanterie dans les deux batailles de Décime et de Tricamare. Pour couronner de si grands exploits, Justinien renouvela un honneur qui, depuis le règne d'Auguste, étoit réservé aux empereurs, et à leurs enfans. Il décerna le triomphe à Bélisaire. Ce général, entouré de sa garde, traversa la ville depuis sa maison jusqu'au Cirque, où l'attendoit l'empereur assis sur un trône élevé. Il marchoit à pied; mais tout le reste de la

pompe ressembloit à celle des anciens triomphes. On portoit devant lui les dépouilles des rois vandales, des vases d'or et d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre semées de perles et de pierreries, sept grandes corbeilles remplies de monnoies d'or, et le livre des Evangiles tout brillant d'or et de diamans. C'étoient en grande partie les richesses que Genséric avoit enlevées dans le pillage de Rome. Les vases du temple de Jérusalem attiroient surtout les regards. Un Juif qui les considéroit, s'adressant à un des officiers de l'empereur : *Ne prétendez pas*, lui dit-il, *garder ces trésors dans le palais de Constantinople; ils ne peuvent être conservés que dans le lieu où les plaça notre roi Salomon. C'est leur enlèvement sacrilége qui a causé autrefois le pillage de Rome, et depuis peu celui du palais des rois vandales.* Ces paroles, rapportées à Justinien, lui firent craindre de retenir ces redoutables dépouilles; il les envoya aux églises de Jérusalem.

A la suite de Bélisaire marchoient les prisonniers, et à leur tête Gélimer, vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parens, et suivi des autres Vandales, dont on avoit choisi les plus grands et les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le Cirque, et qu'il vit devant lui l'empereur, à droite et à gauche une foule immense que la curiosité avoit attirée, alors, plongé dans une réflexion profonde sur l'état présent de sa fortune, sans laisser échapper une larme ni un soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Dès qu'il fut arrivé aux degrés du trône, on lui ôta sa robe de pourpre, et on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'empereur, et d'en faire autant devant l'impératrice. Bélisaire, par un effet de sa bonté naturelle, plus attendri du sort de son prisonnier qu'enorgueilli de sa propre gloire, voulut bien le consoler de son humiliation en se prosternant avec

lui. Justinien et Théodora comblèrent de richesses les filles d'Hildéric, et tous les descendans d'Eudocie, fille de Valentinien, et femme d'Hunéric. Pour acquitter la parole de Bélisaire, ils donnèrent à Gélimer un grand domaine en Galatie, où il vécut dans l'abondance avec sa famille; il auroit été mis au rang des patrices, s'il n'eût refusé de renoncer à l'arianisme. Le triomphe de Bélisaire étoit le premier qu'on eût vu à Constantinople. Il triompha de nouveau au commencement de l'année suivante lorsqu'il prit possession du consulat. Il fut porté au sénat dans la chaise curule sur les épaules des prisonniers; et, dans le chemin, il jeta au peuple une grande partie du butin qu'il avoit apporté d'Afrique, des vases d'argent, des ceintures d'or, et d'autres dépouilles précieuses. Mais le plus grand honneur que Justinien fit à Bélisaire, fut de le représenter sur le revers de ses monnoies avec ces mots : *Bélisaire, la gloire des Romains.* Toute l'histoire de cette guerre, ainsi que la pompe du triomphe, furent peintes en mosaïque dans le vestibule du palais.

Proc. l. 1, c. 22. C'est ainsi que l'Afrique rentra au pouvoir de l'empire cent sept ans après que Genséric y eut transporté sa nation. Cette importante conquête ne coûta que trois mois, à compter depuis le débarquement de Bélisaire jusqu'à la dernière défaite de Gélimer. Il fallut quatorze ans aux autres généraux pour l'assurer. Dans ce long intervalle, la paix fut souvent troublée par les séditions des soldats, qu'ils ne pouvoient contenir, et par les incursions des Maures, qui ne craignoient que Bélisaire. La tranquillité ne subsista qu'environ cent ans jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Les prisonniers amenés à Constantinople se trouvoient en grand nombre; pour leur ôter l'espérance de retourner dans leur pays, Justinien en composa cinq corps de cavalerie, qu'il envoya en Orient. La plupart des autres Vandales avoient péri dans les combats. Ceux qui restoient, s'étant dispersés dans

les diverses contrées de l'Afrique, furent exterminés par les Maures, ou se mêlèrent avec eux, en sorte que cette révolution rapide anéantit en Afrique jusqu'au nom des Vandales. C'eût été alors l'occasion de retourner dans leurs anciennes demeures en Germanie; mais ils manquoient de vaisseaux pour repasser en Europe; et d'ailleurs ils n'y auroient plus retrouvé les descendans de ceux que Godigiscle avoit laissés en Bohème pour garder et cultiver les terres de leurs compatriotes, qui pourroient venir s'y réfugier en cas d'infortune. Cette partie de leur nation avoit été détruite depuis ce temps-là par les autres barbares. C'est un trait digne de mémoire que la bonne foi de ces Vandales sédentaires à l'égard de leurs camarades, séparés d'eux par une si vaste étendue de terres et de mers. Lorsqu'ils apprirent que Genséric étoit maître de l'Afrique, ils lui envoyèrent des députés pour le féliciter de ses glorieux succès, et pour lui demander en même temps la propriété des terres dont ils n'étoient que les gardiens, et qui devenoient inutiles aux Vandales établis dans un climat plus doux et plus fertile. Genséric et ses principaux officiers étoient disposés à leur accorder leur demande, lorsqu'un vieillard, des plus nobles de la nation, et renommé pour sa prudence, leur représenta *que, dans les choses humaines, il n'y avoit nulle assurance, rien de ce qui subsistoit actuellement qui ne pût changer; rien qui ne pût arriver de ce qui n'étoit pas encore.* Cette réflexion arrêta Genséric; il congédia les députés avec un refus. Les Vandales firent alors des railleries et du vieillard et du roi, qui portoient la prévoyance jusque sur des accidens impossibles; mais la sagesse de cet avis fut reconnue par leurs descendans, lorsqu'ils se virent dépouillés de leur conquête, et privés de toute retraite.

Chosroës ne vit pas sans jalousie cet accroissement de l'empire. Il se repentit d'avoir fait la paix, et de n'avoir pas traversé, par une diversion puissante, une expédition

Proc. pers. l. 1, c. 26. Idem ædif. l. 6, c. 2, 3, 4, 5, 6, 7.

Cod. l. 1, *tit.* 27. *Novel.* 36, 131. *Anon. Raven. l.* 2, *n.* 3. *Baronius. Vales. rerum franc. l.* 7.

si contraire à ses intérêts. Cependant il envoya des ambassadeurs à Constantinople, et, en félicitant Justinien de sa victoire, il lui demandoit par plaisanterie une part du butin ; elle lui étoit due, disoit-il, parce que, sans la paix faite avec les Perses, jamais les Romains n'auroient subjugué les Vandales. Justinien, craignant une rupture avec ce prince belliqueux, lui envoya de riches présens. Aussitôt après la conquête, il avoit pris des mesures pour la conserver. Voici l'ordre qu'il y établit par deux ordonnances datées du treizième d'avril de cette année 534, et adressées l'une à Archélaüs, l'autre à Bélisaire, avant son départ. L'Afrique fut divisée en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine, et la Sardaigne, qui fut jointe aux autres, parce qu'elle avoit appartenu aux Vandales. Il établit un préfet du prétoire résident à Carthage, et Archélaüs fut pourvu de cette charge en récompense des services qu'il avoit rendus en qualité d'intendant de la flotte et de l'armée. Justinien lui recommandoit de veiller à la conservation du pays, de traiter les habitans avec douceur, et de leur faire sentir la différence de l'humanité romaine et de la dureté des Vandales. Il régloit les gages et les émolumens des officiers ; et, pour leur ôter tout prétexte de concussion, il taxoit à une somme très-modique ce qu'ils devoient payer pour l'expédition des brevets de leurs charges, défendant, sous peine de mort, toute exaction au-delà de ce qu'il prescrivoit. La seconde ordonnance concernoit l'ordre militaire : elle établissoit cinq commandans, avec titre de ducs en Tripolitaine, en Byzacène, en Numidie, en Mauritanie et en Sardaigne. Bélisaire avoit ordre de mettre en garnison dans Ceuta autant de soldats qu'il jugeroit à propos, sous le commandement d'un tribun d'une prudence et d'une fidélité reconnue pour garder le détroit de Cadix, et de veiller sur les mouvemens qui se feroient en Espagne et en Gaule,

dont le tribun devoit donner avis au duc de Mauritanie, et celui-ci au préfet du prétoire. L'empereur vouloit aussi qu'on tînt dans le détroit des vaisseaux de course, en tel nombre que Bélisaire jugeroit convenable. Tous ces commandans devoient non-seulement défendre le pays qui leur étoit confié, mais aussi travailler à reculer les bornes de l'empire et à lui rendre son ancienne étendue. L'empereur fixoit la paie des offices militaires; il défendoit de faire aucune violence, aucun tort aux habitans. Il permettoit à Bélisaire de faire resserrer l'enceinte des villes et des châteaux sur la frontière, s'il les trouvoit d'une trop grande étendue pour la défense. Dans la première de ces ordonnances on voit que Justinien, encouragé par la réduction de l'Afrique, se flattoit de reconquérir, avec l'aide de la Providence divine, les autres provinces dont les barbares s'étoient rendus maîtres. Il donna aux Africains cinq années pour rentrer en possession des biens qui leur avoient été enlevés par les Vandales. Il voulut que toute l'Afrique ne reconnût d'autres lois que les lois romaines. Jusque-là les dispositions de Justinien annonçoient un gouvernement équitable; elles furent reçues avec joie. Mais il ne soutint pas long-temps ce ton paternel. Comme on ne retrouvoit pas le rôle des impositions anciennes que Genséric avoit fait brûler dès le commencement de son règne, l'empereur envoya Typhon et Eustrace pour dresser un nouveau cadastre; et ces financiers, par un excès de zèle, dont les princes croient quelquefois être l'objet, firent à Justinien l'Afrique si riche et si opulente, qu'elle se trouva bientôt appauvrie.

La plupart des villes tomboient en ruine. Les Vandales avoient d'abord détruit les murailles, et ensuite laissé périr les édifices; les plus riches d'entre eux, préférant au séjour des villes celui des campagnes. Justinien travailla à les réparer. La grande Leptis étoit presque abandonnée, et ensevelie sous des monceaux de

sable que la mer y portoit sans cesse. Il la fit découvrir, la releva et l'embellit; mais il en diminua l'enceinte, laissant sous les sables la partie la plus voisine de la mer pour servir comme de boulevard à la nouvelle ville. Il y rétablit le palais que l'empereur Septime Sevère, né en ce lieu, avoit autrefois fait bâtir comme un monument de sa fortune. Après avoir orné Carthage de portiques, de thermes, d'églises et de monastères, il voulut qu'elle se nommât *Justinienne;* et, pour honorer sa femme Théodora, il donna le nom de *Théodoriade* à la ville de Baga, que Procope place dans la province de Carthage. Adrumète, métropole de la Byzacène, étoit sans murailles, exposée aux incursions des Maures: il la fortifia; elle prit aussi le nom de *Justinienne.* La Byzacène fut mise hors d'insulte par les places et les châteaux qu'il releva, ou qu'il fit construire de nouveau sur la frontière. Il mit en état de défense la ville nommée *le camp de Trajan en Sardaigne.* Le château de Ceuta tomboit d'ancienneté: il en fit une place imprénable; et, comme c'étoit la clef de ses états d'Afrique, il le mit sous la protection de la mère de Dieu, en l'honneur de laquelle il fit bâtir une magnifique église. Un plus long détail passeroit les bornes de l'histoire. Il suffira de dire que l'on comptoit en Afrique cent cinquante places bâties ou réparées en divers temps par les ordres de Justinien.

Cod. l. 1, tit. 27. Nov. 37 et 31, c. 4. Proc. ædif. l. 6, c. 3, 4.

Les rois vandales, ariens fanatiques, excepté Gondamond et Hildéric, avoient cruellement persécuté les catholiques. Ce dernier prince leur avoit rendu leurs églises sans leur en rendre les biens. Justinien rétablit la religion dans tout son éclat. Comme il commençoit à traiter les Goths d'Italie avec moins de ménagement pour les raisons que nous dirons bientôt, il dépouilla les ariens de ce qu'ils avoient usurpé, et le restitua aux églises catholiques, à la charge de payer leur part des impositions. Il défendit aux hérétiques de baptiser; il

les exclut des magistratures et leur interdit le culte public. Les priviléges de l'église de Carthage furent renouvelés. Il y avoit dans la Tripolitaine des peuplades de Maures encore païens. Les uns étoient depuis longtemps attachés au service de l'empire; on les nommoit, pour cette raison, *Pacati;* ils habitoient la ville de Cidama, près de la grande Syrte. Les autres, nommés *Gadabitains*, vivoient errans et sans dépendance à l'occident de la Tripolitaine. Tous ces barbares embrassèrent la religion chrétienne. Justinien fit bâtir pour l'usage des Gadabitains une grande église dans la ville de Sabaratha, ancienne colonie romaine qu'il enferma de murailles.

Pour ne pas interrompre le récit de la destruction des Vandales, j'ai différé de rapporter quelques événemens de l'année 533, que je rappellerai en ce lieu. Théodora fit un voyage en Bythinie pour aller prendre les bains dans un lieu nommé *Pythia*, célèbre alors par ses sources d'eaux minérales. Comme elle aimoit d'autant plus le faste et la magnificence que sa première vie en avoit été plus éloignée, elle traîna après elle tout l'appareil de sa grandeur. Sa suite étoit de quatre mille hommes. Les principaux sénateurs; les chambellans, grand nombre de patrices, entre autres Ménas, ancien préfet du prétoire, et Elie, intendant des finances, faisoient partie du cortége. Accoutumée à faire un mélange de crimes et d'œuvres extérieures de piété, elle distribua dans sa route beaucoup d'argent aux églises, aux hôpitaux, aux monastères. A son retour, elle donna une preuve éclatante de l'empire qu'elle avoit pris sur son mari. Priscus de Paphlagonie, secrétaire de l'empereur, s'étoit emparé de la confiance de son maître au point de donner de l'ombrage à Théodora. Aussi hautain qu'il étoit riche et puissant, il se croyoit dispensé de ramper devant cette princesse ainsi que les autres courtisans. Elle essaya d'abord de le perdre dans l'esprit de l'empe-

Proc. anecd. c. 16. *Malela*, p. 60. *Theoph.* p. 158.

reur par des rapports calomnieux. Cette voie n'ayant pas réussi, elle le fit enlever, jeter dans un vaisseau, et transporter dans une retraite éloignée, où elle le força de recevoir l'ordre de prêtrise pour le mettre hors d'état de rentrer dans ses emplois. Justinien, subjugué, feignit d'ignorer cette violence ; il oublia Priscus dès qu'il ne le vit plus, et n'osa pas même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Proc. pers. l. 1, c. 26. Malela, p. 76. Chr. Alex. Assemani, bibl. or. t. 2, p. 85. Chr. Marc.

Ce fut un bonheur pour Justinien d'être alors en paix avec la Perse. Le hasard présentoit à Chosroës une occasion favorable de se saisir de Dara. Un soldat, nommé Jean Cottistis, fut assez hardi pour soulever une partie de la garnison et pour s'emparer du palais, qui étoit fortifié comme une citadelle. Il y avoit déjà quatre jours qu'il ordonnoit en maître absolu, lorsque Mamas, évêque de la ville, et Anastase, un des principaux habitans, excitèrent le reste de la garnison à s'affranchir de cette tyrannie. Les soldats qui n'avoient pas trempé dans le complot montèrent au palais à l'heure de midi, portant chacun un poignard caché sous leur casaque. Mais la crainte de n'être pas les plus forts les retint à l'entrée. Un charcutier qui les avoit suivis, honteux de leur lâcheté, força la porte, son couteau à la main, et blessa le tyran qui accouroit au bruit. Celui-ci, dans le trouble où il étoit, se jeta lui-même entre les mains des soldats, qui le lièrent et le traînèrent à la prison de la ville. Un d'entre eux, craignant que les compagnons de la révolte de Cottistis ne vinssent le délivrer à main armée, le poignarda de son autorité. On brûla le palais, de crainte qu'il ne servît encore de place forte à quelque rebelle. Nous pouvons rapporter à cette année un tremblement de terre qui se fit sentir à Constantinople au mois de novembre. D'autres auteurs le font arriver cinq ans plus tôt. Il commença le soir, et causa une telle alarme, que les habitans passèrent la nuit dans la place de Constantin à implorer la miséricorde divine. Les

sectateurs d'Eutychès, qui étoient en grand nombre parmi le peuple, crioient : *Vivez, Justinien, mais délivrez-nous de ce décret odieux prononcé à Chalcédoine.* Au reste, ce tremblement de terre ne causa aucun dommage. Il fut plus violent à Cyzique, où il détruisit plusieurs édifices. Une comète se montra pendant quelques jours du côté de l'occident.

LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

An. 534. *Historia juris à Just. compositi ex cod. justiniano. Proc. pers l. 1, c. 24, 25. Idem ædif. in proœmio. Idem anecd. c. 13, 20. Theoph. p. 151. Cedr. p. 368. Marc. chr. Chr. Alex. Malela, p. 63. Suid. voce Τριβωνια-νός. Paul. diac. l. 8. Trivor. obs. apolog. c. 30, 32. Arthur. Duc. de usu et auctoritate jur. civ. rom. c. 3, 4. Pagi ad Baron. Gravina. de ortu et orig. jur. Giannone, hist. neapol. l. 3, c. 3. Ludewig, vita Justiniani. c. 1, 2.*

La conquête de l'Afrique combloit Justinien de gloire. Mais, s'il est plus digne d'un prince de régler ses états par de bonnes lois que d'en reculer les limites, on peut dire que cette année vit achever une entreprise encore plus importante que les succès de Bélisaire. Le seizième de novembre, l'empereur publia la seconde édition du Code, et consomma l'ouvrage de cette fameuse législation qui subsiste depuis tant de siècles. J'ai différé d'en parler jusqu'à ce moment, pour mettre sous les yeux l'ensemble de ce grand corps. Justinien étoit monté sur le trône avec les projets les plus capables d'immortaliser son règne et de rétablir la puissance romaine dans son ancienne splendeur. Portant à la fois ses regards sur les dehors et sur l'intérieur de l'empire, il forma le double projet d'y réunir les provinces envahies par les barbares, et de réduire en un abrégé d'une juste étendue ce nombre infini de lois, de règlemens et de maximes judiciaires que l'intérêt des hommes, leur foiblesse, leur inconstance, leur inquiétude, avoient enfantées depuis treize cents ans. Il savoit que la multitude des ordonnances introduit la confusion et le désordre; et que ce tissu embarrassé de décisions qui s'entrelacent et se croisent est un labyrinthe où la justice s'égare, tandis que l'injustice échappe à la faveur de tant de détours. Il n'étoit pas moins difficile de bannir des tribunaux l'ignorance, la mauvaise foi et la chicane, en simplifiant les lois, que de chasser de l'Italie et de l'Afrique les Goths et les Vandales. Justinien entreprit l'un et l'autre; et peut-être auroit-il également réussi, si l'impatience de son amour-propre n'eût précipité l'exécution de cet

ouvrage immense, et s'il avoit trouvé des jurisconsultes aussi parfaits que ses généraux. Tribonien, qu'il mit à la tête de ce travail, supposé qu'il eût autant d'habileté dans son art, avoit assurément moins de vertu que Bélisaire et Narsès. Quelques auteurs prétendent qu'il étoit païen; il est assez justifié de ce reproche par les lois favorables au christianisme qu'il inséra dans le Code, et plus encore par celles qui tendent à la destruction du paganisme. Mais l'histoire lui attribue assez d'autres défauts incompatibles avec un emploi qui demandoit autant de probité que de lumières. Flatteur, intéressé, accoutumé à vendre la justice, il tronqua, il altéra, il supprima de bonnes lois. Souvent il détruisit dans les Novelles qu'il suggéroit à l'empereur ce qu'il avoit prudemment établi dans le Code et dans le Digeste. Presque partout il s'écarta de l'élégante précision des anciens jurisconsultes.

Justinien commença par le Code. Dans une constitution du 13 février 528, adressée au sénat de Constantinople, il déclare qu'il se propose de rassembler dans un seul volume, non-seulement les lois contenues dans les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, mais encore celles qui, depuis la publication du Code Théodosien, sont émanées de l'autorité impériale. Pour composer ce recueil, il choisit Tribonien, secondé de neuf personnes consommées dans la science du droit romain. Il leur permit de supprimer les lois répétées, contradictoires, hors d'usage; de retrancher les préambules, et tout ce qui leur paroîtroit superflu; d'ajouter ce qu'ils croiroient nécessaire, soit pour l'exactitude, soit pour l'éclaircissement; de changer les termes, de réunir dans une seule loi ce qui se trouveroit épars dans plusieurs. Il voulut que, sous chaque titre, on suivît l'ordre de la chronologie. Le travail fut pressé avec tant de diligence, qu'au mois d'avril de l'année suivante, le nouveau code renfermant en douze livres les lois impériales, depuis le

commencement du règne d'Adrien, fut en état de paroître. Justinien y imprima le sceau de l'autorité souveraine par une constitution du 7 avril 529, qu'il adresse à Mennas, préfet du prétoire. Il s'y félicite d'avoir trouvé dans les rédacteurs la science, l'expérience, le zèle du bien public, et la probité requise pour faire parler dignement tant de princes et de législateurs. Il donne à cette collection force de loi; il abroge les précédentes, et ne permet de citer en justice que le nouveau code. Il ordonne au préfet du prétoire de le faire publier dans tout l'empire.

Il restoit un ouvrage plus étendu et plus difficile; c'étoit de recueillir les monumens de l'ancienne jurisprudence. L'empereur chargea encore Tribonien de ce travail, et lui laissa le choix de ceux qu'il croiroit capables de le partager avec lui. Tribonien choisit un des magistrats qui avoient déjà travaillé à la rédaction du Code, quatre professeurs en droit, deux de Constantinople, deux de Béryte et onze avocats. Il les présenta au prince, qui les approuva sur son témoignage. Ces dix-sept commissaires reçurent ordre de rechercher, rassembler, et mettre en ordre ce qu'il y avoit d'utile dans les livres des jurisconsultes, qui avoient été autorisés par les princes à faire ou à interpréter les lois, sans avoir égard aux ouvrages qui n'étoient revêtus d'aucune autorité. L'empereur leur donna le même pouvoir de changer, d'ajouter, de retrancher, qu'il avoit donné pour le Code, et de fixer par une décision précise les points douteux et contestés jusqu'alors. Il leur recommanda de ne considérer dans leur choix ni le nombre des jurisconsultes, ni leur réputation personnelle; mais uniquement la raison et l'équité. De ces extraits ils devoient composer cinquante livres, et diviser les matières sous différens titres, en suivant l'ordre du Code ou celui de l'édit perpétuel, selon qu'ils jugeroient plus convenable. Il voulut que tout ce qu'ils adopteroient fût censé sortir de la

bouche du prince. Ce recueil devoit porter le nom de *Digeste*, parce que les matières y seroient rangées chacune sous son titre, ou de *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence. La constitution par laquelle cette commission est établie, en date du 15 décembre 530, est adressée à Tribonien, à qui l'empereur recommande à la fois l'exactitude et la diligence. Mais, au jugement des plus habiles jurisconsultes, le rédacteur s'acquitta de sa commission avec plus de célérité que d'exactitude. L'empereur lui-même ne s'attendoit pas à voir finir avant dix ans un travail de cette étendue. Il s'agissoit de dépouiller plus de deux mille volumes, d'en discuter, d'en comparer, d'en réduire les décisions; de les réformer même, et de les ranger dans un ordre méthodique. Tribonien, qui savoit que dans les entreprises où la vanité des princes est intéressée ils souffrent impatiemment l'intervalle nécessaire entre l'ordre et l'exécution, hâta tellement l'ouvrage, qu'il fut achevé en trois ans. Le 16 décembre 533, Justinien revêtit cette compilation de son autorité par une constitution adressée au sénat de Constantinople et à tous les peuples de l'empire. Il annonce que le chaos énorme des décisions anciennes se trouve maintenant réduit à la vingtième partie sans qu'on ait rien omis d'essentiel, en sorte que l'ordre, la brièveté du corps de droit, et la facilité de l'acquérir, ne laissent plus d'excuse à la paresse ni à l'ignorance. Il ne répond pas qu'il ne s'y soit glissé quelques fautes; mais il se flatte, sans doute trop légèrement, qu'il n'y reste aucune de ces contradictions que les jurisconsultes appellent *antinomies*. S'il s'y trouve quelque omission ou quelque obscurité, il veut qu'on ait recours à l'autorité impériale, qui seule a le droit de suppléer et d'interpréter les lois. De peur que l'on ne tombe dans l'ancienne confusion par la diversité des sentimens, il interdit tout commentaire, permettant seulement de traduire ces lois littéralement en

grec, et d'y ajouter des titres et des paratitles, c'est-à-dire, des sommaires de ce qu'elles contiennent. Il défend de se servir d'abréviations en les transcrivant, et déclare que la copie où il s'en trouvera une seule ne fera point autorité, et que le copiste sera condamné comme faussaire. Il abroge toutes les autres lois, avec défense même de les citer dans les tribunaux, et ordre aux juges de se conformer à celles du Digeste, à commencer le 30 décembre 533. Il enjoint aux trois préfets du prétoire de les faire publier chacun dans son district. Il ajoute qu'il s'est hâté de les mettre au jour cette année, afin que son troisième consulat, déjà comblé des faveurs du ciel par la paix conclue avec la Perse, et par la conquête de l'Afrique, ait encore l'honneur de voir achevé ce grand édifice des lois comme un temple saint et auguste où la justice prononcera ses oracles. Laissons aux habiles jurisconsultes, tels que Cujas, Dumoulin, Denys et Jacques Godefroy, le soin de relever les défauts de cet important ouvrage; nous nous contenterons d'observer qu'après la liberté illimitée que Justinien avoit donnée aux rédacteurs de changer les textes, d'y ajouter, d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos, on ne peut avec certitude attribuer, ni aux anciens jurisconsultes, ni aux prédécesseurs de Justinien ce qui se trouve énoncé sous leur nom, soit dans le Digeste, soit dans le Code.

Pendant qu'on travailloit au Digeste, l'empereur chargea encore Tribonien et deux des commissaires, Théophile et Dorothée, professeurs en droit, l'un à Constantinople, l'autre à Béryte, d'extraire des anciens, et de recueillir en quatre livres les premiers élémens de la jurisprudence pour servir d'introduction à cette étude. De l'avis des connoisseurs, c'est la partie du corps de droit la plus parfaite et la mieux exécutée. Elle fut achevée avant le Digeste, et publiée le 21 de novembre de la même année. L'édit de publication donne à ces instituts la forme et l'autorité des lois impériales.

Le même jour que Justinien publia le Digeste il adressa aux professeurs une constitution particulière, pour leur tracer la méthode d'enseigner. Le cours de droit avoit été de quatre ans. L'empereur l'étend jusqu'à cinq, et prescrit la nature et l'ordre des matières qui doivent occuper chaque année. Il règle la police des écoles, et défend d'enseigner le droit ailleurs qu'à Rome, à Constantinople, et à Béryte en Phénicie, ville depuis long-temps célèbre par ses écoles de jurisprudence. Il supprime celles d'Alexandrie et de Césarée en Palestine, où des maîtres peu instruits et sans autre autorisation que celle qu'ils se donnoient eux-mêmes, corrompoient la science qu'ils s'ingéroient d'enseigner, et ne communiquoient à leurs disciples que leur présomption et leur ignorance.

Le dessein de l'empereur étoit rempli. Tout le droit ancien, simplifié, réduit à l'essentiel, se trouvoit réuni dans les Instituts, le Digeste et le Code. Mais, depuis la rédaction du Code, Justinien avoit publié plusieurs institutions nouvelles; on en compte plus de deux cents. D'ailleurs le travail subséquent avoit fait apercevoir plusieurs imperfections dans le premier ouvrage. Justinien en ordonne la révision, et choisit pour cet effet, entre les commissaires déjà employés, cinq personnes, dont Tribonien fut encore le chef. Il leur donna pour la réformation le même pouvoir qu'il leur avoit donné pour la rédaction, leur enjoignant de renfermer dans le nouveau code les lois postérieures au premier. Le seizième novembre 534, il adressa au sénat de Constantinople cette seconde édition, abrogeant la précédente, et ordonnant que celle-ci auroit exclusivement force de loi, à commencer au 29 décembre suivant. C'est cette révision qui a seule subsisté, et que nous avons aujourd'hui entre les mains.

L'empereur se réserva en termes exprès le droit d'ajouter dans la suite, mais séparément, les constitutions

qu'il jugeroit nécessaires. Aussi plusieurs des novelles limitent, étendent, quelquefois même détruisent ce qui avoit été statué dans le Code; et c'est surtout cette inconstance qui a fait soupçonner Tribonien et le prince même d'avoir souvent écouté l'intérêt et la faveur plutôt que la raison et l'équité. Quelques auteurs attribuent ces variations aux caprices de Théodora, qui gouvernoit son mari, et qui étoit elle-même gouvernée par ses passions. Ces novelles sont au nombre de cent soixante et huit; dont quatre-vingt-dix-huit seulement ont force de loi, parce qu'elles furent recueillies dans un seul volume en 565, dernière année du règne de Justinien. Après la mort de ce prince, le jurisconsulte Julien en fit une nouvelle édition, et en ajouta vingt-sept qui avoient été exclues du premier recueil. Haloander, jurisconsulte saxon, qui donna en 1531 une édition des Pandectes, y joignit encore quarante novelles qu'il avoit retrouvées; et Cujas en a découvert trois autres. Les novelles furent publiées en grec par Justinien, et traduites en latin sous le règne de Justin second. Cette traduction est littérale et telle que Justinien l'avoit permise; aussi fait-elle autorité; et c'est pour cette raison que ces novelles ainsi traduites sont nommées *authentiques*.

La langue latine se perdoit peu à peu en Orient, et le texte original du corps de droit eut la même destinée. Quarante ans après Justinien, sous le règne de Phocas, les Pandectes furent traduites en grec par Thalelée, célèbre jurisconsulte. Quelques auteurs prétendent que cette traduction fut faite du temps même de Justinien, et que ce Thalelée est le même que l'empereur nomme entre ceux qui travaillèrent à la rédaction du Digeste. On traduisit aussi le Code. Théophile, sous l'empire de Michel III, fit une paraphrase grecque des Instituts. Selon quelques critiques, ce Théophile étoit contemporain de Justinien; c'est le même qui avoit été son pré-

cepteur, et un de ceux qui avoient secondé Tribonien. Le droit romain, augmenté des constitutions des empereurs qui succédèrent à Justinien, demeura en cet état jusqu'au règne de Basile le Macédonien, en 867. Mais, dans cet intervalle, l'empire étant désolé par les ravages des Sarrasins, les lois et les jugemens perdirent beaucoup de leur force. Basile, jaloux de la gloire de Justinien, ne chercha qu'à détruire son ouvrage; il exclut entièrement le droit latin; il réunit toutes les parties du corps de droit, et en composa quarante livres, auxquels son fils Léon en ajouta vingt. C'est ce qu'on appelle les *Basiliques*. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, en fit la révision. Les Basiliques furent donc le seul droit usité en Orient, jusqu'à la destruction de l'empire. Cette collection fut diversement abrégée, et porta différens noms.

Les François, les Visigoths, les Bourguignons et les Goths d'Italie, étant maîtres de l'Occident, le corps de droit de Justinien n'y fut reçu qu'en Illyrie, qui étoit encore soumise à l'empire. Il s'établit dans l'Italie avec le gouvernement impérial, lorsque les Goths en furent chassés. Mais il céda aux lois des Lombards, quand ceux-ci se furent rendus maîtres de Ravenne. Charlemagne, ayant détruit le royaume des Lombards, fit en vain chercher en Italie l'ouvrage de Justinien. Ce trésor demeura caché jusqu'au douzième siècle. Enfin, dans la guerre que l'empereur Lothaire II vint faire en Italie contre Roger, comte d'Apulie et de Sicile, en 1127, on trouva dans la ville d'Amalfi un exemplaire du Digeste. Les Pisans, qui avoient secouru l'empereur dans cette expédition, l'obtinrent pour récompense de leurs services. Environ trois cents ans après, les Florentins, devenus maîtres de Pise, transportèrent ce manuscrit à Florence, et l'y conservèrent précieusement. Quelques auteurs, sans beaucoup de fondement, en font remonter l'antiquité jusqu'au temps de Tribonien. C'est l'original

de toutes les copies des Pandectes qui se sont ensuite répandues. Vers le même temps on découvrit à Ravenne un exemplaire du Code, et l'on rassembla les novelles, qui se trouvèrent dispersées en Italie, et qui avoient été inconnues jusqu'alors, aussi-bien que treize édits de Justinien. Telles furent la naissance et les révolutions diverses de ce fameux corps de législation qui, malgré ses défauts, est encore le plus complet que la prudence humaine ait pu produire. C'est dans cette source abondante que presque toutes les nations de l'Europe vont puiser le supplément de leurs lois particulières. Justinien, pour le conserver dans son intégrité, avoit expressément défendu de le charger de commentaires. Mais l'éloignement des temps ayant fait perdre la trace des anciens usages, et obscurci les expressions de la langue romaine, a rendu les explications nécessaires. Elles se sont multipliées à l'excès; et comme un seul édifice considérable, tel qu'un palais ou un temple célèbre, attirant dans son voisinage un peuple nombreux, a souvent fait naître aux environs un assemblage d'habitations grandes et petites, qui vont enfin jusqu'à former une ville; ainsi le corps de droit de Justinien, devenu le centre d'une infinité de commentaires, de gloses, d'interprétations, de dissertations de diverse valeur, a rassemblé enfin autour de lui une bibliothèque entière.

Theoph. p. 153. Cedr. p. 371. Anast. p. 62. Malela, p. 77.

Depuis que Gurgène, roi d'Ibérie, s'étoit venu jeter entre les bras de Justin, avec son fils Pérane et toute sa famille, les Perses s'étoient emparés de ses états. On voit cependant sous le règne de Justinien un roi de ce pays, nommé Zamanarse, soit qu'il eût profité des troubles qui suivirent la mort de Cabade, pour chasser les Perses, soit qu'il fût roi d'un autre canton de l'Ibérie. Théophane rapporte que ce prince vint cette année à Constantinople, accompagné de sa femme et de toute sa cour, pour resserrer les nœuds des anciennes alliances.

L'empereur, qui ne comptoit pas que la paix avec Chosroës fût de longue durée, reçut honorablement Zamanarse, et le combla de présens lui et ses officiers. L'impératrice traita la reine avec la même magnificence; et les Ibériens partirent dans la résolution de demeurer fidèlement attachés au service de l'empire. Mais ce récit de Théophane ne s'accorde guère avec la suite de l'histoire, qui nous montre constamment l'Ibérie soumise aux Perses depuis la retraite de Gurgène. En ce même temps la statue de l'empereur Julien, placée au milieu du port qu'il avoit fait construire à Constantinople, s'étant abattue, on planta une croix sur la même base, espèce de trophée que la religion s'élevoit sur le monument de son ennemi.

Cass. l. 8, ep. 24; l. 9, ep. 5, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 25, l. 11; ep. 2, 3. Idem de instit. divin. script. praef.

A peine l'Afrique étoit-elle entrée sous la domination romaine, que l'occasion se présenta de recouvrer l'Italie. Pour développer les causes de cette guerre, plus fameuse que la précédente par sa durée, par la grandeur des événemens, et par le mérite des princes vaincus, il faut reprendre l'histoire du règne d'Athalaric. Nous l'avons vu monter sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle d'Amalasonte sa mère. Cette sage princesse, pendant les huit années qu'elle régna sous le nom de son fils, se fit respecter des rois voisins, et entretint la tranquillité dans ses états. Le grand Théodoric sembloit revivre dans sa fille; et l'on voyoit avec étonnement une femme remplacer un prince qui n'avoit point eu d'égal. Elle contint l'avidité des gouverneurs, et augmenta les gages des officiers, pour les porter à ménager les provinces. Elle nommoit tous les ans des juges, et les suivoit des yeux dans leurs fonctions, pour réveiller leur négligence ou arrêter leurs injustices. Les usurpations, la violence, les crimes de faux, l'adultère, le concubinage, les maléfices, les fraudes, la tyrannie des riches, la corruption des jugemens, les chicanes inventées pour éluder l'effet d'une sentence; en un mot, tout ce qui trouble

la société civile, fut proscrit par une loi publiée à Rome, et qu'elle fit exécuter par toute l'Italie. Comme une excellente éducation lui avoit inspiré le goût des lettres, elle encouragea les études; et, en relevant la fortune des professeurs, elle resserra la discipline, et leur imposa de plus étroites obligations. Quoique engagée par sa naissance dans les préjugés de l'arianisme, elle toléra, elle respecta même et favorisa l'Eglise catholique, pour laquelle elle fit des règlemens dignes des princes les plus orthodoxes. Elle poursuivit avec indignation la simonie, qui de son temps osoit attaquer jusqu'à la chair de saint Pierre. On voit par ses lettres le respect qu'elle portoit à la personne des papes et des évêques, qu'elle savoit cependant contenir dans les bornes de leur autorité spirituelle. Les familles romaines conservèrent tout leur éclat; elle les honoroit comme des restes précieux de l'ancienne république. Paulin, qu'elle fit nommer consul en 534, descendoit des Décius, dont elle fait un magnifique éloge dans une lettre qu'elle lui adresse. L'Italie fut en grande partie redevable d'un gouvernement si doux et si équitable à la confiance dont elle honoroit Cassiodore, qu'elle fit préfet du prétoire. Elle rendit en même temps à cette charge éminente les anciens droits qui lui avoient été enlevés par la jalousie des autres dignités. Ce grand magistrat, qui puisoit dans les livres saints ses maximes de conduite, voulut, de concert avec le pape Agapet, établir à Rome des écoles où l'on enseigneroit l'Ecriture sainte, selon l'usage autrefois établi dans Alexandrie, et qui subsistoit encore à Nisibe; mais les troubles qui suivirent empêchèrent l'exécution de ce louable dessein.

Proc. Got. l. 1, c. 2. Amalasonte aimoit tendrement son fils; mais sa tendresse n'avoit rien de foible; elle en vouloit faire un prince semblable à Théodoric, et elle savoit qu'une molle indulgence énerve les semences de vertu, et ne laisse croître que les vices. Ayant un jour surpris son fils dans

une faute considérable, elle s'échauffa jusqu'à le frapper. Le jeune prince, s'étant retiré en pleurant, rencontra quelques seigneurs, déjà mécontens de la princesse, dont la sévérité contraignoit leur humeur altière et féroce. Ils flattèrent l'enfant, ils le plaignirent, et répandirent le bruit qu'Amalasonte ne cherchoit qu'à se défaire de son fils pour régner elle-même avec un second mari. Ces discours ne trouvèrent que trop de crédit dans une cour encore barbare. Plusieurs des principaux seigneurs allèrent ensemble trouver Amalasonte. « Les lettres, « lui dirent-ils, s'assortissent mal avec les armes. Des « pédans, des gouverneurs glacés de vieillesse, ne sont « propres qu'à éteindre l'ardeur naturelle et à former « des âmes basses et timides; il faut rompre ces entraves « capables d'amortir l'activité du jeune prince; ne lui « enseigner que les exercices militaires qui doivent faire « un jour son occupation et sa gloire; il faut lui donner « pour compagnie de jeunes seigneurs qui échaufferont « son courage, et lui inspireront une élévation de sen-« timens, et une liberté vigoureuse, digne du monar-« que d'un peuple guerrier. » Amalasonte sentit toutes les conséquences d'un avis si peu sensé; mais la partie étoit trop forte. De crainte qu'on ne lui arrachât son fils, elle feignit de se rendre aux vœux de la nation. Athalaric, affranchi de ses gouverneurs, fut livré à une troupe de jeunes gens indisciplinés; il mit dans la société tout ce qu'il avoit de vices, et ne manqua pas d'y prendre tout ce que les autres y en apportèrent. Il s'abandonna sans ménagement à l'amour du vin et des femmes, et se trouva perdu de débauche dès l'âge où l'on commence à la connoître. Plus de respect pour sa mère, dont il repoussoit les avis par des insultes. On conspiroit ouvertement contre elle; on osoit lui dire en face qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se retirer de la cour.

L'insolence des courtisans n'effraya pas la princesse.

Loin de céder à l'orage, elle ne songea qu'à rétablir son autorité. Trois seigneurs accrédités par leur naissance et par leur audace étoient l'âme de la cabale; Amalasonte trouva moyen de les séparer, en leur donnant des emplois aux diverses extrémités de l'Italie, sous prétexte de défendre la frontière contre des incursions dont elle avoit reçu avis. Comme elle vit qu'ils entretenoient correspondance, quoique dispersés, et qu'ils continuoient de concerter leurs mauvais desseins, elle prit le parti de s'en défaire; mais elle voulut auparavant se ménager une ressource en cas de malheur. Elle envoya secrètement demander à l'empereur s'il donneroit asile à la fille de Théodoric, supposé qu'elle abandonnât l'Italie. Justinien répondit qu'il s'en feroit honneur, et lui fit préparer à Dyrrachium un palais, où elle pourroit séjourner en attendant qu'elle se rendît à Constantinople. Amalasonte, assurée de cette retraite, choisit entre les Goths des hommes hardis et dévoués à ses volontés, auxquels elle donna commission de la délivrer des trois conspirateurs. En même temps, ayant chargé un vaisseau de quarante mille livres pesant d'or, elle y fit embarquer ses plus fidèles serviteurs, avec ordre de la conduire à Dyrrachium, mais sans entrer dans le port et sans rien mettre à terre, jusqu'à ce qu'elle leur eût fait savoir sa volonté. Elle fut obéie fidèlement de part et d'autre: la mort des trois rebelles étouffa leurs complots; elle fit revenir le vaisseau; et ce coup de vigueur fit trembler les autres séditieux.

Cass. l. 4, ep. 39; l. 5, ep. 12. Proc. Got. l. 1, c. 2, 3.

Amalasonte avoit, sans le savoir, dans la personne de Théodat un ennemi bien plus dangereux. Il étoit le neveu de Théodoric, fils de sa sœur Amalfride et d'un seigneur de la nation, après la mort duquel elle avoit épousé Trasamond, roi des Vandales. Théodat, élevé avec soin, ainsi que toute la famille de Théodoric, s'étoit rendu fort savant pour un prince. Il passoit à la cour pour un profond platonicien. Mais l'étude n'étoit pour

lui qu'un amusement oisif; il s'étoit à peu près rempli des idées de Platon sans en prendre les maximes; et les spéculations métaphysiques n'avoient rien changé dans son mauvais caractère. Injuste, avare, lâche, perfide, étant préfet de Toscane, il n'usa de son pouvoir que pour accroître ses possessions. Malheur à quiconque avoit une terre voisine des siennes; et sous ce grand philosophe la Toscane envioit le sort des autres provinces, qui reposoient tranquillement sous des gouverneurs qui ne savoient pas lire. Théodoric réprima plusieurs fois ses usurpations : mais Théodat étoit homme de système; il ne se corrigea pas. Amalasonte, instruite de toutes ses injustices, l'ayant fait venir à Ravenne, le condamna juridiquement à restituer tout ce qu'il avoit pris. Ce fut pour lui un plaie mortelle, que nul bienfait ne put guérir. Il résolut de se venger par une trahison. Justinien avoit envoyé en Italie Hypace et Démétrius, l'un évêque d'Ephèse, l'autre de Philippes, pour des affaires de religion. Théodat conféra secrètement avec eux, et les pria d'assurer l'empereur qu'il étoit prêt à lui livrer la Toscane, si ce prince vouloit lui donner une somme d'argent, une place dans le sénat, et la permission de passer le reste de ses jours à Constantinople.

Il ne prévoyoit pas alors son élévation prochaine, qu'en effet il ne méritoit pas. Athalaric, épuisé de débauches, tomba bientôt dans une maladie de langueur qui fit désespérer de sa vie. Quoiqu'il n'eût conservé aucun égard pour sa mère, les approches de sa mort causoient à la princesse de vives inquiétudes. Elle alloit rester exposée à tous les effets de la haine des seigneurs, qui, en lui donnant un maître, lui donneroient un ennemi. Elle se détermina donc à entretenir la négociation déjà entamée avec l'empereur. Aux deux évêques dont j'ai parlé Justinien avoit joint le sénateur Alexandre pour sonder les dispositions d'Amalasonte, et s'informer des raisons qui l'empêchoient de passer en Grèce. C'é-

toit là le secret de l'ambassade. Le motif apparent étoit de se plaindre du refus que faisoient les Goths de rendre Lilybée, de la retraite qu'ils avoient donnée à des déserteurs de l'Afrique, et de quelques hostilités exercées contre la ville de Gratiane sur les frontières de l'Illyrie. Dès qu'Alexandre fut à Ravenne, il eut une audience particulière d'Amalasonte, qui lui témoigna qu'elle persistoit dans le dessein de mettre l'Italie entre les mains de l'empereur, et qu'elle n'en attendoit que l'occasion. Dans l'audience publique, elle répondit aux griefs de Justinien de manière à satisfaire les Goths. Les députés, de retour à Constantinople, rendirent compte à l'empereur des deux négociations secrètes de Théodat et de la princesse. Justinien en fut ravi de joie; il crut toucher au moment de rentrer, sans coup férir, en possession de l'Italie.

Cass. l. 10, ep. 1, 2, 3, 4. Proc. Got. l. 1, c. 4. Agnel. apud rer. italic. script. t. 2, p. 1, fol. 101.

Athalaric mourut le 2 octobre, après avoir porté huit ans le nom de roi. Amalasonte avoit la foiblesse des grandes âmes; elle vouloit régner; et, quoiqu'elle ne fût pas possédée de cette fureur d'ambition qui préfère à une vie privée l'honneur de périr une couronne sur la tête, cependant elle ne pouvoit se résoudre à descendre du trône sans y être forcée. C'étoit dans la crainte de cette violence qu'elle amusoit Justinien. Fille de Théodoric, elle se croyoit assez de pouvoir pour faire un roi, surtout si elle le prenoit dans la famille de ce prince. Il ne restoit dans la maison royale que Théodat, qu'elle avoit flétri par un jugement juste, mais rigoureux. Elle espéra qu'un bienfait éclatant lui feroit oublier cet affront, et qu'avec un prince incapable, qui seroit sa créature, elle pourroit conserver le titre et l'autorité de reine, que les Goths lui avoient laissé prendre pendant sa régence. Voyant donc que l'état d'Athalaric annonçoit une mort prochaine, elle fit venir à Ravenne Théodat; et, pour étouffer son ressentiment, elle lui dit *qu'ayant depuis long-temps prévu la perte*

qu'elle alloit faire, elle avoit dès-lors désigné Théodat pour successeur de son fils ; que c'étoit pour écarter les obstacles qu'il mettoit lui-même à ce dessein, qu'elle l'avoit obligé de se défaire de ce qui le rendoit odieux, parce qu'il lui étoit bien plus important de rétablir sa réputation que d'augmenter sa fortune ; qu'elle ne l'avoit condamné que par affection ; qu'il ne tenoit qu'à lui de ressentir les effets de sa bienveillance, et que, s'il vouloit promettre avec serment de lui laisser l'autorité dont elle avoit joui pendant le règne de son fils, elle promettoit, de son côté, de la partager avec lui. Théodat, à la vue d'une couronne, n'étoit pas homme à reculer pour un parjure. Il se jeta aux pieds de la reine, et lui jura tout ce qu'elle voulut. Amalasonte prépara les esprits ; et le lendemain de la mort d'Athalaric, elle fit reconnoître Théodat pour roi, conjointement avec elle, mais sans l'épouser, comme plusieurs historiens l'ont mal à propos avancé. Aussitôt elle manda cette nouvelle à Justinien, lui faisant un grand éloge de Théodat, qui chargea les mêmes députés d'une lettre par laquelle il demandoit à l'empereur sa protection, et témoignoit la plus vive reconnoissance à l'égard d'Amalasonte. Ils écrivirent tous deux au sénat de Rome ; et l'on ne peut guère regarder comme sincères ni les louanges qu'Amalasonte donnoit à Théodat, et qui étoient autant de contre-vérités, ni celles dont Théodat combloit Amalasonte, dont il avoit sans doute intérieurement juré la perte au moment même qu'il lui juroit de bouche une soumission absolue. Sans doute ils laissèrent tous deux courir la plume de Cassiodore, et le secrétaire peignit Amalasonte telle qu'elle étoit, et Théodat tel qu'il devoit être.

Le nouveau roi donna d'abord d'heureuses espérances, *Cass. l. 10 ; ep. 5, 6, 7, 11, 12.*
et, comme presque tous les mauvais princes, il débuta par de belles maximes et par quelques actions dignes de louanges. Il écoutoit les conseils d'Amalasonte, à la-

quelle il laissoit la principale autorité. Il choisissoit de bons magistrats, et nommoit aux offices de sa maison des hommes estimés. Il annonçoit un grand amour pour ses sujets, un grand zèle pour la justice. Il recommanda aux régisseurs de son domaine de ne point se prévaloir de l'autorité du prince pour prétendre à des priviléges, et de se soumettre à la juridiction ordinaire. *Nous voulons*, dit-il, *donner l'exemple de la bonne discipline; et, si nous avons soutenu nos droits avec chaleur quand nous étions particuliers, nous sommes disposés à en relâcher maintenant que nous sommes les maîtres. Un bon prince n'a point d'intérêts séparés de ceux de son peuple, son état est son domaine, et tous ses sujets sont privilégiés à ses yeux.* Il avoit épousé Gudeline, dont la naissance est inconnue: c'étoit une femme adroite, qui s'empressa de gagner par ses complaisances l'amitié de l'impératrice, dont elle connoissoit le pouvoir. Elle avoit donné à Théodat un fils et une fille, dont nous parlerons dans la suite.

An. 535.

Proc. Got. l. 1, c. 4. Jorn. de reb. get. c. 59. Agnel. apud rer. italic. scrip. t. 2, p. 1, fol. 101. Abrégé chr. de l'histoire d'Ital., t. 1, p. 65, 78, 80.

Théodat ne put long-temps se contraindre. Il n'admettoit dans sa pratique que cette philosophie ingrate et inhumaine qui ne connoît point de vertu, qui rapporte tout à l'intérêt personnel, et qui compte pour rien les bienfaits passés, s'ils n'en font pas espérer d'autres. Dès qu'il crut pouvoir se soutenir sans l'appui de sa protectrice, il résolut de la perdre. Il s'attacha, par des honneurs et par des bienfaits, les parens de ces trois seigneurs qu'Amalasonte avoit immolés à sa propre sûreté; ils étoient en grand nombre, puissans et embrasés du désir de la vengeance. Il fit périr par des assassinats les plus zélés serviteurs de la reine, et, après l'avoir privée de toutes ses ressources, il eut assez de hardiesse pour la faire enlever elle-même et transporter dans une île du lac Bolsène en Toscane, où elle fut renfermée dans une forteresse, le dernier jour d'avril de l'année 535. L'histoire ne nous a pas developpé les

circonstances d'une révolution si subite. On a peine à concevoir comment un prince, peu auparavant haï et méprisé de toute sa nation, et qui tenoit d'Amalasonte tout ce qu'il avoit de pouvoir, avoit pu, dans l'espace de quelques mois, se rendre assez absolu pour devenir sans opposition maître de la liberté et de la vie d'une reine puissante et depuis long-temps révérée. Je ne vois rien ici de plus vraisemblable que l'ingénieuse conjecture d'un écrivain moderne, fondée en partie sur un récit de Grégoire de Tours. Audeflède, sœur de Clovis, veuve de Théodoric, et mère d'Amalasonte, vivoit encore. C'étoit une princesse vertueuse, mais crédule. Théodat vint à bout de lui inspirer des soupçons sur la conduite de sa fille, qui s'en trouva outragée. Dans cette conjoncture, Audeflède, au sortir de la sainte table, fut tout à coup attaquée de violentes convulsions, et expira en peu d'heures. Soit que Théodat fût lui-même auteur du crime, soit qu'il voulût profiter d'un accident naturel qui prêtoit à la calomnie, ses émissaires firent courir le bruit qu'Amalasonte avoit fait empoisonner le vase sacré qui contenoit l'Eucharistie. Un si horrible forfait trouva croyance dans l'esprit du peuple, qui saisit aisément ce qui l'effraie, et qui ne voit guère dans les grands que de grandes vertus, ou de grands crimes. L'accusation s'accrédita par sa noirceur, et l'enlèvement d'Amalasonte servit de preuve. Théodat, redoutant la vengeance de Justinien, qui chérissoit Amalasonte, lui députa plusieurs sénateurs, entre autres Libère et Opilion, pour lui protester qu'il n'avoit aucune part au traitement fait à cette princesse, et que c'étoit uniquement un effet de l'indignation des Goths. Il força même Amalasonte de le disculper par une lettre à l'empereur.

Justinien n'avoit pas perdu l'espérance de voir l'exécution des promesses de Théodat et d'Amalasonte. Loin de croire la négociation rompue, il se flattoit au con- *Proc. Got. l. 1, c. 4. Idem anecd. c. 16, 24.*

Suid. Πέτρος. traire que l'un et l'autre, agissant de concert, ne trouveroient que plus de facilité à remettre l'Italie entre ses mains; et, n'étant pas encore instruit de l'emprisonnement de la reine, il fit partir Pierre de Thessalonique, célèbre avocat de Constantinople, qui joignoit à la connoissance des affaires le talent de la persuasion. L'ambassadeur devoit publiquement renouveler les plaintes et les demandes qu'avoit déjà faites Alexandre; mais sa commission secrète étoit de sommer Théodat et Amalasonte de leur parole touchant la cession de l'Italie, et d'en arrêter avec eux les conditions. Selon Procope, Théodora, jalouse de l'esprit et de la beauté d'Amalasonte, ne craignoit rien tant que le succès de cette négociation; et, pour prévenir les chagrins que pourroit lui causer la présence d'une si redoutable rivale, elle chargea Pierre, à l'insu de son mari, d'exciter Théodat à la faire périr, et lui promit pour récompense la charge de maître des offices, qu'il posséda dans la suite. Il ajoute que Pierre prêta son ministère à cette noirceur, et que la mort d'Amalasonte fut un effet de ses sollicitations. On peut tout croire de la méchanceté de Théodora; mais le récit de Procope ne s'accorde nullement avec le caractère de Pierre, que l'histoire nous représente comme un négociateur habile et intègre, qui ne devoit sa fortune qu'à son mérite et à ses travaux. Etant arrivé à Aulon, sur la côte du golfe Adriatique, il y rencontra Libère et Opilion qui lui apprirent la prison d'Amalasonte; et il dépêcha aussitôt à l'empereur pour lui demander de nouveaux ordres.

Proc. Got. l. 1, c. 4. Cass. l. 10, ep. 19, 20, 21. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 59.

Justinien, sensiblement affligé de l'indigne traitement fait à cette princesse, écrivit à Pierre qu'il alloit employer tout ce qu'il avoit de puissance pour la tirer d'oppression. Il lui donna ordre de déclarer à Théodat et à tous les Goths qu'il se regardoit comme outragé lui-même dans la personne d'Amalasonte. Pierre se

rendit promptement à Ravenne; mais Amalasonte n'étoit plus. Les seigneurs qui vouloient s'en défaire avoient alarmé Théodat en lui représentant qu'après un pareil affront il étoit perdu s'il ne perdoit la reine; et, feignant un grand zèle pour le service du roi, ils avoient obtenu de lui la permission de la faire périr. Ils s'étoient aussitôt transportés dans l'île du lac de Bolsène, où ils avoient étranglé Amalasonte dans le bain. Cette mort déplorable mit en deuil toute l'Italie. Pierre, animé de la colère de son maître, déclara au roi des Goths qu'il n'alloit plus trouver dans l'empereur qu'un ennemi irréconciliable, et que le sang d'Amalasonte attireroit sur lui et sur la nation entière la plus terrible vengeance. Théodat, aussi foible que méchant, effrayé de ces menaces, s'efforça de persuader à l'ambassadeur qu'il étoit innocent de ce meurtre, en même temps qu'il combloit de faveurs les meurtriers. Il s'empressa de procurer à Pierre une prompte satisfaction sur quelques autres commissions peu importantes dont l'empereur l'avoit chargé. Il écrivit à Justinien, et sa femme Gudeline à Théodora, des lettres pleines de bassesse; il envoya des députés pour se justifier, et n'oublia rien pour conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête.

Toutes ces démarches furent inutiles. Justinien apprit la vérité par les ambassadeurs mêmes de Théodat; et tandis qu'Opilion multiplioit les mensonges pour disculper son maître, ses collègues, surtout Libère, homme d'honneur, incapable de servir le crime et l'imposture, avouèrent sans détour ce qui s'étoit passé. L'empereur reconnut enfin que Théodat étoit bien éloigné de lui céder l'Italie; mais il vit en même temps que ce prince odieux lui fournissoit le prétexte le plus honnête de la conquérir, et il n'eut garde de perdre cet avantage. Les princes qui partageoient la monarchie françoise lui pouvoient être d'un grand secours; ils avoient eu l'année précédente des démêlés avec les Goths. Cassiodore nous

Proc. Got. l. 1, c. 13. Cass. l. 11, ep. 1; l. 12, ep. 16, 27, 28. Marc. chr. Baronius. Pagi ad Baron.

apprend que l'armée des François avoit évité le combat, et que Thierry, roi d'Austrasie, étoit mort d'une maladie de langueur causée par les fatigues de cette campagne. Les Bourguignons avoient été battus en Ligurie, et les Allemands repoussés du côté des Alpes rhétiques. Ces succès étoient dus au gouvernement d'Amalasonte; mais elle n'avoit pu empêcher les enfans de Clovis de s'emparer du royaume de Bourgogne, qui fut éteint par la défaite de Gondomar. Justinien leur envoya des députés pour les engager à se joindre à lui. Il leur fit de grands présens et de plus grandes promesses. Ces princes, indignés eux-mêmes de l'assassinat d'Amalasonte, promirent d'attaquer Théodat; mais celui-ci réussit à se justifier auprès d'eux par ses mensonges ordinaires, et plus encore en leur offrant avec deux mille livres pesant d'or toutes les terres que les Goths possédoient dans la Gaule. Ce traité, entamé par Théodat, ne fut conclu que par Vitigès, son successeur. D'ailleurs les conjonctures ne pouvoient être plus favorables au projet de Justinien : les Perses le laissoient en paix; Sittas venoit de battre les Bulgares en Mœsie, près du fleuve Yatrus, aujourd'hui Ozma; il ne restoit de guerre qu'en Afrique contre les Maures, ennemis peu redoutables. La famine affligeoit l'Italie, surtout la ville de Rome, la Vénétie et la Ligurie. Les libéralités du pape, du clergé et des sénateurs, soulagèrent Rome; la Ligurie et la Vénétie reçurent de grands secours de Cassiodore, qui fit ouvrir les greniers publics et distribuer du blé à très-bas prix. Décius, évêque de Milan, fut chargé de cette distribution. A ce sujet, Cassiodore, dans un édit pour la diminution des impôts, fait un éloge très-exagéré de Théodat. On peut lui passer le ton de déclamateur qui dépare tous ses ouvrages; mais on ne lui pardonnera pas l'admiration qu'il témoigne pour ce méchant prince. On est même surpris qu'un magistrat si vertueux ne se soit pas retiré de la cour après la mort d'Amalasonte,

et qu'il ait continué de servir le meurtrier de sa bienfaitrice.

L'empereur mit sur pied deux armées pour attaquer les Goths en même temps aux deux extrémités de leur empire, qui s'étendoit depuis la Sicile jusqu'aux confins de la Dace. Il confia ces deux expéditions à ses deux meilleurs généraux. Bélisaire, alors consul, qui venoit d'acquérir tant de gloire par la conquête de l'Afrique, fut envoyé en Sicile; Mondon, qui s'étoit signalé autrefois en faisant la guerre aux Romains, et depuis quelques années en combattant pour leur service, reçut ordre d'entrer en Dalmatie, et d'attaquer la ville de Salone. Bélisaire, selon sa coutume, ne voulut commander qu'une armée peu nombreuse, mais bien choisie. Elle n'étoit que de sept mille cinq cents hommes, entre lesquels étoient trois mille Isaures, deux cents cavaliers huns et trois cents Maures. Il y joignit les meilleures troupes de la maison de l'empereur, dont il composa sa garde. Ses lieutenans-généraux étoient Constantin, Bessas, et Pérane, fils de Gurgène, ce roi d'Ibérie qui s'étoit réfugié à Constantinople. Il prit avec lui Photius, fils de sa femme Antonine, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, mais qui joignoit une sagesse prématurée à la plus haute valeur. Dans cette petite armée, où tout respiroit la victoire, il n'y avoit de trop qu'une seule tête. C'étoit Antonine, qui, sans amour pour son mari, mais par un effet de son humeur inquiète et turbulente, s'obstinoit à le suivre dans toutes ses expéditions. Fille d'un cocher du Cirque et d'une femme de théâtre, élevée dans la dissolution, elle avoit déjà plusieurs enfans lorsqu'elle fit tomber dans ses filets Bélisaire, qui l'épousa dans le même temps où Justinien eut la foiblesse d'épouser Théodora. Ces deux femmes ne cessèrent de punir leurs maris de ces indignes alliances. Antonine, encore plus effrontée que l'impératrice, loin de s'étudier à cacher ses désordres, en aimoit l'éclat et le péril; elle

Proc. Got. l. 1, c. 5. Idem anecd. c. 1. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem de success.

se faisoit honneur de triompher de son mari tandis qu'il triomphoit des barbares. Bélisaire, redouté des Vandales et des Goths, se laissoit subjuguer par une femme sans pudeur. Elle l'avoit déjà déshonoré dans la guerre d'Afrique. Elle se fit suivre en Italie par un jeune homme auquel elle s'abandonnoit, quoiqu'il fût son filleul et celui de Bélisaire. Il se nommoit Théodose. Antonine, pour l'attacher à sa personne, l'avoit fait intendant de sa maison. Bélisaire fut averti; mais sa femme savoit l'aveugler; et la vengeance cruelle qu'elle tira des premiers qui osèrent trahir ses débauches força les autres au silence. Théodose, effrayé dans la suite des dangers auxquels l'exposoit la fureur de sa maîtresse, prit l'habit monastique pour couvrir son commerce criminel, sans être obligé de le rompre. Cette femme dissolue avoit d'ailleurs un esprit mâle et fécond en ressources. Au milieu des outrages dont elle flétrissoit son mari, elle lui rendit quelques services dans le cours de la guerre.

Tout étant prêt pour le départ, Bélisaire eut ordre de faire voile vers Carthage; mais, lorsqu'il seroit à la hauteur de la Sicile, il y devoit aborder, sous prétexte de rafraîchir sa flotte, et tenter de s'en rendre maître, s'il croyoit pouvoir réussir; sinon continuer sa route vers l'Afrique, sans laisser transpirer son dessein. Bélisaire s'acquitta de sa commission avec son activité ordinaire. Il prit d'abord Catane, et entra dans Syracuse, dont le commandant lui ouvrit les portes; il ne trouva de résistance qu'à Panorme. La garnison refusa de se rendre. La place étoit forte, et Bélisaire la jugeant imprenable du côté de la terre, fit entrer sa flotte dans le port, qui étoit hors de la ville et s'étendoit jusqu'au pied des murs. Comme les mâts de ses vaisseaux s'élevoient au-dessus des murailles, il y fit guinder les chaloupes remplies de tireurs d'arc. Les habitans, accablés d'une grêle de flèches, prirent l'épouvante, et se rendirent

aussitôt. La prise de cette place acheva la conquête de l'île. Bélisaire rentra dans Syracuse le dernier jour de l'année, au milieu des acclamations des habitans et d'une foule de Siciliens venus de toutes parts. Dans sa marche, il jeta de grandes sommes d'argent. Ce n'étoit pas seulement pour signaler ses succès : comme il sortoit ce jour-là du consulat, il voulut faire en Sicile les mêmes largesses qui étoient d'usage à Constantinople. Il demeura le reste de l'hiver à Syracuse, pour assurer sa conquête, et pour mettre ordre au gouvernement civil. Enfin, au commencement d'avril, le mauvais état des affaires d'Afrique l'obligea de s'y transporter. Mais, avant que de raconter ce qu'il fit dans cette province, je vais rendre compte de ce qui se passoit alors en Italie et en Dalmatie.

Proc. Got. l. 1, c. 5, 6. Cass. l. 10, ep. 22, 23, 24.

La perte de la Sicile jeta Théodat dans de mortelles alarmes. Il croyoit déjà voir Bélisaire aux portes de Ravenne. Il apprit en même temps que Mondon, après avoir battu les Goths en Dalmatie, s'étoit rendu maître de Salone. Pierre augmentoit les craintes de ce prince foible, et ne traitoit plus avec lui que comme avec un ennemi déclaré. Incapable d'envisager le péril avec courage, Théodat, pour conserver sa couronne, consentit à la déshonorer ; il convint de céder à Justinien toute la Sicile, de payer tous les ans trois cents livres d'or, d'envoyer, toutes les fois qu'il en seroit requis, un corps de trois mille Goths ; de ne jamais condamner à mort, ni même à la confiscation de biens, aucun évêque, aucun sénateur, sans en avoir obtenu la permission ; il renonçoit au droit de conférer la dignité de patrice ou de sénateur, ce que l'empereur seul pourroit faire à sa requête : dans les acclamations publiques on devoit toujours nommer l'empereur avant Théodat, auquel on n'éleveroit jamais de statue sans en ériger une à l'empereur, qui seroit placée à la droite. Pierre partit avec ces propositions humiliantes. Mais à peine étoit-il à Dyr-

rachium, que Théodat, toujours agité d'inquiétudes, le fit revenir à Ravenne pour lui demander s'il croyoit que Justinien acceptât ses offres : *Je n'en sais rien*, répondit l'adroit négociateur ; *tout ce que je sais, c'est que mon maître, qui n'est pas aussi rempli que vous de belles maximes de Platon, n'a pas pour la guerre cette horreur que la philosophie vous inspire. Il pense à cet égard comme le vulgaire. Il regarde l'Italie comme l'ancien patrimoine de l'empire, et se croit en droit de la revendiquer par les armes.* Théodat, encore plus intimidé, consentit à céder l'Italie, à condition que Justinien lui laisseroit en terres un revenu de douze cents livres pesant d'or. Il confirma cette promesse par un serment qu'il fit conjointement avec sa femme. Mais il exigea de Pierre qu'il jurât de ne point faire usage de cette dernière proposition que dans le cas où l'empereur rejeteroit les premières. Il le fit accompagner d'un évêque nommé Rusticus, qui devoit traiter immédiatement avec ce prince, et veiller sur les démarches de Pierre.

Cass. l. 11, ep. 13; l. 12, ep. 20. Marc. chr. Liberat. c. 21. Zon. p. 67. Anast. Agap. hist. misc. l. 26. Baronius. Pagi ad Baron.

Théodat crut n'avoir pas encore assez fait pour sa sûreté; il résolut d'employer auprès de Justinien des sollicitations qu'il pensoit être plus efficaces. Les empereurs de Constantinople avoient toujours affecté de grands égards pour le sénat de Rome. Cette compagnie, quoique soumise de fait à la domination d'un prince étranger, regardoit au fond ses anciens maîtres comme ses légitimes souverains, et conservoit avec eux des relations d'honneur et de déférence. Agapet avoit succédé au pape Jean II, dit *Mercure*, mort le vingt-sixième d'avril 535, et Justinien respectoit ce prélat, auquel il avoit envoyé sa profession de foi. Théodat menaça par lettres le pape et les sénateurs de les faire passer au fil de l'épée, s'ils ne détournoient l'empereur de l'expédition d'Italie. Il fallut obéir. Le sénat écrivit à Justinien une lettre humble et pressante pour lui demander la paix. Agapet se chargea de la commission ; et comme il man-

quoit d'argent pour le voyage, il engagea les vases sacrés, qui furent bientôt après rendus à l'église de Saint-Pierre par ordre de Cassiodore. Le pape arriva le 2 février à Constantinople; il y fut reçu avec honneur; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de Justinien. Les troubles de l'Eglise de Constantinople le retinrent dans cette ville, où il mourut après un séjour de deux mois et demi, comme nous le dirons dans la suite.

Pierre et Rusticus, trouvant Justinien sourd aux premières propositions, lui présentèrent la lettre par laquelle Théodat lui cédoit toute l'Italie. Aussitôt l'empereur renvoya Pierre avec un nouveau député, nommé Athanase; il les chargea d'investir Théodat de la propriété des terres qu'il demandoit; de passer avec lui le contrat de cession, et de le confirmer par serment. Pendant le voyage de ces députés les affaires changèrent de face, et une lueur d'espérance rendit le courage à Théodat. Asinaire et Grippa, entrés en Dalmatie à la tête d'une armée de Goths, marchèrent vers Salone. Maurice, fils de Mondon, envoyé pour les reconnoître, eut la témérité de les combattre avec des forces très-inégales. Il en coûta la vie aux Goths les plus braves; mais le fils de Mondon y périt avec presque tous ses gens. A cette triste nouvelle, le père ne consulte que sa douleur; il part avec ce qu'il avoit de troupes, se jette en désespéré au milieu des ennemis, en fait un horrible carnage, les poursuit à outrance, et, prodiguant sa vie, est tué par un des fuyards. Cet accident fut pour les Romains un plus grand malheur qu'une sanglante défaite. Consternés de la perte de ce vaillant capitaine, ils abandonnèrent la Dalmatie. Les vaincus recueillirent le fruit de la victoire, et Grippa se rendit maître de Salone.

Proc. Got. l. 1, c. 6, 7.

Ce médiocre succès rendit Théodat insolent. Il refusa de signer le traité dont il avoit lui-même dressé les articles, et qu'il avoit juré d'avance. Sur les reproches que Pierre et Athanase lui faisoient de cette infidélité :

Songez, leur répondit-il fièrement, *que la personne des ambassadeurs ne merite plus de respect lorsqu'ils le perdent eux-mêmes à l'égard du prince qui les reçoit.* Les députés lui répliquèrent avec hardiesse *qu'un ambassadeur n'étoit que l'organe de son maître; que si ses discours ne plaisoient pas, c'étoit à son prince qu'il falloit en demander raison; que, pour eux, nulle menace ne les empêcheroit de s'acquitter fidèlement de leur commission. Nous sommes venus*, ajoutèrent-ils, *pour vous sommer de la parole que vous avez librement donnée; nous vous avons remis les lettres de l'empereur; permettez que nous remettions aux seigneurs de votre cour celles dont nous sommes chargés pour eux.* A ces mots les seigneurs, de peur de se rendre suspects, demandèrent que les lettres qui leur étoient adressées fussent remises entre les mains du roi. Justinien les exhortoit à seconder Pierre et Athanase dans leur négociation; il les invitoit à venir à sa cour, promettant de leur conserver leur dignité et leur fortune, et même d'accroître l'une et l'autre: *Vous n'êtes pas étrangers à notre égard*, leur disoit-il, *vos pères ont habité parmi nous; nos liaisons sont héréditaires; elles n'ont pas été entièrement rompues: en tout cas, il est facile de les renouer.* Après la lecture de ces lettres, le roi, outré de colère, s'assura de la personne des deux ambassadeurs, et les fit garder étroitement.

La fierté de Théodat céda bientôt à de nouvelles alarmes. Justinien, affligé de la mort de Mondon, et résolu de reconquérir la Dalmatie, fit partir Constantien, son connétable, avec une flotte. Constantien, après avoir fait embarquer à Dyrrachium les troupes d'Illyrie, conduisit sa flotte au port d'Epidaure, où il mit à terre une partie de ses soldats. Grippa, qui commandoit dans Salone, ayant envoyé reconnoître les ennemis, les coureurs prirent l'épouvante, et lui exagérèrent tellement le nombre des Romains, qu'il crut avoir sur les

bras toutes les forces de l'empire. Il ne jugea pas à propos de les attendre dans Salone, dont les murailles étoient en partie ruinées, et les habitans mal affectionnés. Il en fit donc sortir ses troupes, et alla camper entre cette ville et Scardone. Constantien, mieux servi par ses coureurs, et bien instruit de la position et des forces de l'ennemi, fit voile vers Salone. Il aborda dans le voisinage, et dépêcha Syphillas, un de ses lieutenans, avec cinq cents hommes, pour se rendre maître d'un défilé qui faisoit la communication de la ville et du camp des Goths. Le lendemain il entra sans résistance dans le port, et fit aussitôt travailler à réparer les brèches des murailles. Sept jours après, l'armée des Goths, trop foible pour tenir la campagne, reprit le chemin de Ravenne. Constantien s'empara, sans coup férir, de toutes les places de la Dalmatie et de la Liburnie. Il sut même gagner par sa douceur le cœur des Goths établis dans ces contrées.

La mauvaise foi de Théodat et ses variations perpétuelles ne méritoient plus de ménagement. Bélisaire reçut ordre d'entrer en Italie, et d'employer toutes ses forces pour rendre à l'empire cette belle contrée, qui en étoit le berceau. Ce général arrivoit du voyage qu'il avoit fait dans le mois d'avril pour calmer les troubles dont l'Afrique étoit agitée. Il est temps de reprendre la suite des affaires de cette province, et de rapporter ce qui s'y étoit passé depuis la conquête. La présence de Bélisaire avoit contenu les Maures; son départ leur rendit leur férocité naturelle. Il n'étoit pas encore sorti du port de Carthage, que tout le pays étoit en alarme. Salomon, qu'il avoit laissé en Afrique avec ses meilleurs officiers, recevoit à tous momens de tristes nouvelles. Ce guerrier, plein d'activité et de valeur, étoit bien digne de succéder à Bélisaire. Comme il avoit à peine assez de troupes pour conserver les postes les plus importans, et que les Maures se montroient de tous les côtés à la fois,

Proc. Vand. l. 2, c. 10, 11, 12, 13. Theoph. p. 170. Anast. p. 61.

il ne savoit où porter du secours. Les garnisons de la Byzacène et de la Numidie étoient détruites. Mais rien ne lui causa une plus vive douleur que la perte irréparable des deux plus vaillans officiers que les Romains eussent en Afrique. Augan, qui s'étoit signalé à tant de batailles, et le brave Rufin, porte-étendard de Bélisaire, étoient en Byzacène à la tête d'un corps de cavalerie. Indignés de voir les campagnes ravagées et les habitans traînés en esclavage, ils se postèrent en embuscade dans un défilé, surprirent les Maures, les taillèrent en pièces, et délivrèrent tous les prisonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas et trois autres princes barbares, qui n'étoient pas loin de là avec une nombreuse cavalerie, accourent à toute bride, arrivent sur le soir, et enveloppent les vainqueurs. La supériorité du nombre l'emporte sur la bravoure ; les Romains, accablés de toutes parts, périssent en combattant. Augan et Rufin, suivis de quelques cavaliers, se font jour au travers des escadrons; ils quittent leurs chevaux et montent sur une roche voisine, d'où ils écartent les Maures à coups de flèches. Tant qu'ils purent faire usage de leurs arcs, ils défendirent vaillamment les approches ; mais, leurs carquois étant épuisés, ils se virent bientôt environnés d'une foule d'ennemis qu'ils repoussoient à coups d'épées. Il fallut enfin céder au nombre. Augan se fit hacher en pièces, et combattit jusqu'au dernier soupir. Rufin, couvert de blessures, fut pris par un des chefs, qui, craignant encore sa valeur, lui coupa la tête. Ce barbare, frappé de l'air martial et terrible que cette tête conservoit par la force de ses traits et par l'épaisseur de sa chevelure, la porta dans sa demeure pour en donner le spectacle à ses femmes, aussi féroces que leur mari.

An. 536. Quoique la perte de ces deux guerriers ne dût inspirer à Salomon que des sentimens de vengeance, il tenta encore la voie de pacification. Il écrivit aux rois maures *qu'ils avoient apparemment oublié et le désastre des*

Vandales, et les sermens qu'ils avoient eux-mêmes faits à Bélisaire, et leurs propres enfans donnés en otage, dont ils hasardoient la vie par leur révolte. Ils répondirent *que l'exemple des Vandales n'avoit pour eux rien d'effrayant. Vous ne les avez vaincus*, disoient-ils, *que parce que nous les avions auparavant affoiblis par plusieurs défaites. Vous nous accusez de perfidie; c'est un reproche qui tombe à plus juste titre sur Bélisaire, dont les magnifiques promesses n'ont été suivies d'aucun effet. Quant aux menaces que vous nous faites de mettre à mort nos otages, c'est aux Romains à ménager leurs enfans, parce qu'ils n'ont chacun qu'une seule femme; pour nous, qui pouvons en avoir cinquante, nous ne craignons pas de manquer de postérité.* Après une réponse si brutale, Salomon ayant pourvu à la sûreté de Carthage, marcha vers la Byzacène. Il trouva Cuzinas et ses trois collègues campés dans la plaine de Mamma, au pied d'une chaîne de hautes montagnes; il s'y retrancha; et le lendemain, dès la pointe du jour, les deux armées se rangèrent en bataille. Celle des Maures avoit une disposition particulière, qui ne fut jamais en usage que quand une armée se voit enveloppée de toutes parts. Ces barbares ignoroient tellement la tactique, qu'ils sembloient avoir pris à tâche de perdre l'avantage que leur donnoit la supériorité du nombre. Comme ils avoient une multitude innombrable de chameaux, ils les rangèrent en cercle sous douze rangs, en sorte que ces animaux faisoient face de tous côtés, chaque file étant composée de douze. Les fantassins remplissoient les intervalles; ils étoient presque nus, n'ayant pour arme qu'une épée, une rondache et deux javelots. La coutume de ces barbares étoit de mêler avec les combattans quelques femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, apparemment pour animer les soldats par la vue de ce qu'ils avoient de plus cher. Le reste des femmes étoit placé au centre du cercle. Elles suivoient leurs maris à la guerre,

et partageoient avec eux les travaux. On les employoit à planter les palissades, à dresser les tentes, à panser les chevaux et les chameaux, à fourbir et à aiguiser les armes. La cavalerie, postée sur le penchant des montagnes, laissoit un grand espace entre elle et l'infanterie. Les Maures étoient au nombre de cinquante mille hommes. Salomon n'en avoit pas dix mille; mais, grâce à la mauvaise disposition des ennemis, il pouvoit choisir dans leur armée telle partie qu'il jugeroit à propos d'attaquer; le reste devenoit inutile, à moins de rompre l'ordonnance; ce qui entraînoit le désordre et la défaite. Il attaqua du côté de la plaine, pour ne pas s'engager entre la cavalerie et l'infanterie. Le commencement du combat ne fut pas favorable aux Romains. Leurs chevaux, effarouchés de l'aspect et du cri des chameaux, prenoient la fuite, jetant par terre leurs cavaliers, que les Maures perçoient à coups de dards. Pour remédier à ce désordre, Salomon sauta de son cheval et fit mettre pied à terre à toute sa cavalerie. Il donna ordre à ses soldats de se tenir fermes, les rangs serrés, et bien couverts de leurs boucliers. Pour lui, à la tête de cinq cents hommes, il court entamer le cercle, tombant sur les chameaux à grands coups d'épées. Les fantassins qui garnissoient les intervalles de ce côté-là ne tardèrent pas à prendre la fuite. Les Romains pénétrèrent jusqu'au centre, où étoient les femmes. Alors tous les Maures se débandent, et fuient vers les montagnes, poursuivis par les Romains, qui en font un grand carnage. Il en resta dix mille sur la place. Les femmes, les enfans, les chameaux que le fer avoit épargnés furent emmenés à Carthage, où la victoire fut célébrée par des fêtes publiques.

Plus irrités que consternés de leur défaite, les barbares firent un nouvel effort. Toute la nation prit les armes; et Salomon, à peine de retour, apprit qu'une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui venoit

d'être battue ravageoit de nouveau la Byzacène, et passoit tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Il marche aussitôt, et s'arrête au pied du mont Burgaon, sur lequel les Maures étoient campés. Il y demeura plusieurs jours. Les ennemis, qui avoient appris à craindre les Romains en rase campagne, étoient bien résolus de conserver l'avantage du poste. Le mont Burgaon est inaccessible vers l'orient; mais vers l'occident il s'abaisse en pente douce et présente un accès facile. Il est accompagné, à droite et à gauche, de deux rochers d'une prodigieuse hauteur, qui ne sont séparés de la montagne que par un passage étroit, mais très-profond. Les Maures étoient campés du côté de l'occident, au milieu de la descente; ils n'avoient posté aucunes troupes ni au-dessus d'eux, d'où ils ne craignoient point d'attaque, ni au-dessous, parce qu'ils se croyoient sûrs d'accabler les Romains à coups de traits avant que ceux-ci pussent les atteindre. Ils tenoient leurs chevaux tout bridés à côté d'eux, à dessein de fuir ou de poursuivre selon l'événement. Salomon, voyant les Maures déterminés à conserver leur poste, et ses soldats impatiens de quitter ce terrain aride et stérile, résolut de monter aux ennemis. Mais, pour s'assurer du succès, il voulut obtenir par adresse l'avantage que le lieu sembloit lui refuser. Il donna ordre à Théodore, capitaine des gardes de nuit, de prendre avec lui mille soldats dispos et agiles, de grimper avec eux pendant la nuit au sommet de la montagne, par le côté qui paroissoit impraticable, de s'y tenir tranquilles jusqu'au jour, et alors de lever leurs enseignes et d'accabler les ennemis à coups de traits. L'ordre fut exécuté sans que les Maures ni les Romains mêmes en eussent aucun soupçon. Car, Théodore étant parti au commencement de la nuit, on pensa qu'il n'avoit d'autre dessein que de battre la campagne et de garder les avenues du camp. Salomon fit marcher son armée de grand matin; et, dès que le jour

commença à paroître, les Romains et les Maures furent également surpris d'apercevoir un corps de troupes sur le haut de la montagne. Bientôt une grêle de traits qui tomboit sur les Maures fit connoître aux Romains que c'étoit un détachement de leur armée; et ce secours imprévu redoubla leur courage. Les Maures, au contraire, enfermés entre deux troupes ennemies, sans pouvoir ni monter ni descendre, prirent l'épouvante; et, s'enfuyant par le travers de la montagne, partie à pied, partie à cheval, aveuglés par la terreur, ils se perçoient mutuellement de leurs armes, et se précipitoient en foule, hommes et chevaux, dans cette gorge étroite et profonde qui les séparoit du rocher voisin. Enfin les cadavres, amoncelés les uns sur les autres, ayant comblé le passage, servirent de pont à ceux qui suivoient pour gagner le rocher, où les Romains ne se hasardèrent pas à les poursuivre. Dans cette horrible confusion, il périt cinquante mille Maures, sans qu'il en coûtât une goutte de sang aux Romains. On prit un des chefs, nommé Esdilas, et avec lui toutes les femmes et une si grande multitude d'enfans, que les soldats romains donnoient une jeune Maure pour un mouton. Ceux qui échappèrent de la défaite ne trouvant plus de sûreté dans le pays, se retirèrent en Numidie auprès d'Yabdas, qui tenoit le mont Aurase. Il ne resta dans la Byzacène que les Maures sujets d'Antalas, jusqu'alors fidèle aux Romains.

La Numidie n'étoit pas plus tranquille. Yabdas, suivi de plus de trente mille Maures, y faisoit de grands ravages. Un des capitaines de Bélisaire, nommé Althias, illustre par sa valeur, commandoit dans un canton de la province. Il n'avoit à sa suite que soixante-dix cavaliers de la nation des Huns. Comme il n'étoit pas en état de tenir la campagne, il cherchoit quelque défilé à la faveur duquel il pût surprendre les ennemis. Mais la Numidie est un pays découvert, qui n'offre de toutes parts que de vastes plaines. Il trouva cependant près

de la ville de Tigisi un lieu propre à son dessein. C'étoit un bassin formé par une source abondante et bordé de roches escarpées. Il s'y mit en embuscade, ne doutant pas que les Maures, qui désoloient le voisinage, ne vinssent bientôt s'y désaltérer, les environs ne fournissant pas une goutte d'eau. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture. On étoit dans le fort de l'été, dont les ardeurs sont insupportables au milieu de ces sables arides. Les Maures, dévorés d'une soif brûlante, accoururent à la fontaine, et, trouvant le lieu fermé par les ennemis, ils s'arrêtèrent épuisés de langueur, et souffrant le supplice de Tantale à la vue de cette eau qu'ils ne pouvoient atteindre. Yabdas, s'étant approché, offrit au capitaine le tiers de son butin, s'il consentoit à laisser boire ses soldats. Althias rejeta l'offre, et lui proposa le combat singulier, sous la condition que le vainqueur resteroit maître de la fontaine. Le roi accepta le défi, et ses cavaliers, ravis de joie, se tenoient assurés de la victoire, Althias étant d'une taille grêle et fort petite, au lieu qu'Yabdas étoit le mieux fait et le plus vaillant des Maures. Ils prennent carrière, et reviennent l'un sur l'autre. Yabdas lance le premier son javelot, qu'Althias eut l'adresse de saisir et la force d'arrêter de la main droite; en même temps, maniant son arc de la main gauche, dont il savoit également se servir, il abat d'un coup de flèche le cheval de son ennemi. Les Maures, effrayés, remontent Yabdas sur un autre cheval, et disparoissent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin, et ce combat le rendit célèbre dans toute l'Afrique.

Yabdas se retira sur le mont Aurase, dont les Maures s'étoient emparés plus de cinquante ans auparavant sous le règne d'Hunéric. Cette montagne, située près du fleuve Ampsagas, à treize journées de Carthage, étoit la plus haute de toute l'Afrique connue des Romains. Elle occupoit un terrain de trois journées de circuit. La pente hérissée de rochers n'offroit aux yeux rien que d'af-

freux et de sauvage; mais le sommet présentoit le paysage le plus délicieux ; une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, enrichie de moissons et de fruits d'un goût exquis, une fois plus gros que dans le reste de l'Afrique. Les Maures n'y avoient point bâti de forts, le lieu se défendoit assez de lui-même. Ils avoient ruiné Tamugade, ville grande et peuplée, à l'entrée de la plaine qui conduisoit au mont Aurase, afin qu'elle ne pût servir de place d'armes aux ennemis. Salomon, pour délivrer la Numidie des ravages d'Yabdas, résolut de l'aller relancer dans sa retraite. Deux rois maures vinrent le joindre avec leurs troupes, et s'offrirent à lui servir de guides ; il crut pouvoir se fier à ces princes, parce qu'ils étoient en guerre avec Yabdas. Il partit de Carthage, et le jour même qu'il arriva au pied de la montagne, il s'approcha en ordre de bataille, ne doutant pas que les ennemis ne voulussent en disputer l'accès. Comme ils ne paroissoient point, il fit monter ses soldats, qui, grimpant avec peine de rocher en rocher, s'arrêtèrent, après deux heures de fatigue, pour passer la nuit. Ils ne firent pas plus de chemin les jours suivans. Enfin le septième jour ils gagnèrent un des sommets, sur lequel, au rapport de leurs guides, les ennemis les attendoient. Ils ne trouvèrent qu'une vieille tour et un ruisseau, mais point d'ennemis. Ils y restèrent campés trois jours sans apercevoir aucun des Maures, qui, connoissant les détours de la montagne, se déroboient aisément à leurs yeux. Comme ils étoient menacés de manquer bientôt de vivres, ils commencèrent à se défier de leurs guides. En effet, ceux-ci les trahissoient, instruisant les Maures de la marche des Romains, qu'ils trompoient par de faux avis. Salomon, s'en étant convaincu, craignit des effets encore plus funestes de leur perfidie ; et voyant d'ailleurs qu'un plus long délai exposoit ses soldats à mourir de faim, il prit le parti d'abandonner l'entreprise, et regagna la plaine.

Comme l'hiver approchoit, il laissa en Numidie une partie de ses troupes pour défendre la province, et ramena le reste à Carthage. Son dessein étoit de retourner au mont Aurase dès que la saison le permettroit, mais avec plus de précaution, et sans employer le secours des Maures, dont il avoit éprouvé la perfidie. En même temps il songeoit à purger la Sardaigne d'une troupe de brigands. C'étoient des Maures que les Vandales avoient autrefois relégués dans cette île avec leurs femmes pour en délivrer l'Afrique. Ces bannis, d'abord en petit nombre, et détenus dans des prisons, s'échappèrent et se cantonnèrent dans les montagnes voisines de Cagliari, où ils se multiplièrent jusqu'au nombre de trois mille. Sortant alors de leurs retraites, ils couroient les campagnes et faisoient d'affreux ravages.

Salomon se préparoit à les exterminer, lorsqu'une révolte de ses propres soldats le mit en danger de la vie. Voici quel en fut le sujet. L'empereur, ayant réuni à son domaine les terres conquises en Afrique, les avoit données à ferme aux soldats, et ceux-ci avoient épousé les veuves et les filles des Vandales. Ces femmes, se voyant avec dépit devenues simples fermières des biens qu'elles avoient possédés, persuadèrent à leurs maris que ces terres leur appartenoient. *C'est notre dot*, disoient-elles, *ces fonds ont dû passer entre vos mains par notre mariage. Est-il juste qu'en épousant nos vainqueurs nous ayons perdu la fortune dont nous jouissions avec les vaincus ?* Les soldats, peu instruits pour l'ordinaire des droits de propriété, trouvèrent ce titre très-légitime. Ils portèrent leurs plaintes à Salomon, qui s'efforça, mais en vain, de leur faire entendre *qu'ils devoient être contens qu'on leur eût abandonné l'or et l'argent des barbares ; qu'ils étoient au service de l'empereur, qui les avoit armés, payés, entretenus, et auquel ils avoient prêté serment ; que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils avoient combattu, mais pour*

Proc. Got. l. 1, c. 14. Theoph. p. 172. Anast. p. 62.

rendre à l'empire ses anciennes possessions ; que les conquêtes appartenoient à l'état, et que c'étoit renoncer au caractère de Romains que de se prétendre les successeurs des Vandales. Les soldats ne furent point satisfaits de ces raisons ; ils étoient encore animés par les ariens qui se trouvoient parmi leurs camarades. Il y en avoit environ mille dans les troupes de Salomon, entre lesquels on comptoit plusieurs Hérules, les plus mutins des barbares. Comme l'empereur avoit défendu le culte public à tous les hétérodoxes, les prêtres vandales, désespérés de se voir privés de leurs fonctions, les excitoient à la révolte ; et de ce ton dévot que les séditieux savent si bien prendre ils leur représentoient que la fête de Pâques approchoit, et que ce seroit pour eux le comble du malheur et de l'infamie de ne pouvoir faire baptiser leurs enfans ni célébrer selon leurs usages cette sainte solennité. Ils étoient secondés par d'autres Vandales répandus dans Carthage. Nous avons dit que Justinien avoit envoyé en Orient les prisonniers de cette nation, amenés par Bélisaire à Constantinople. Environ quatre cents d'entre eux étant arrivés à Lesbos, se rendirent maîtres des navires qui les portoient, et forcèrent les matelots de les reconduire en Afrique. Abordés en Mauritanie, sur une côte déserte, ils gagnèrent le mont Aurase, et plusieurs revinrent à Carthage, où ils souffloient secrètement le feu de la sédition.

Le nombre des mécontens croissoit tous les jours. Ils s'assembloient, ils s'aigrissoient les uns les autres, ils se lioient par des sermens. Les approches de la fête de Pâques embrasoient de plus en plus le faux zèle des ariens. Dans un si grand nombre de conspirateurs le secret étoit difficile : cependant aucun avis ne parvint jusqu'à Salomon, parce que la plupart de ses gardes et de ses domestiques entroient dans le complot. Le jour de Pâques, qui tomboit cette année au vingt-troisième de mars, Salomon assistant à l'office dans une parfaite

sécurité, les conjurés vinrent à l'église, dans le dessein de le poignarder. Ils l'enveloppèrent; et, s'animant mutuellement par leurs regards, ils portoient déjà la main à leurs épées; mais la vue des autels et les yeux de leur général, dont la vertu imprimoit le respect, les glacèrent d'effroi; ils se retirèrent en tremblant, se reprochant les uns aux autres leur foiblesse. Ayant remis l'exécution au lendemain, ils furent saisis de la même terreur, et sortirent encore sans rien faire. Désespérés d'avoir deux fois manqué leur coup, ils s'attroupent à la porte de l'église, et, par un emportement plein d'imprudence, ils s'accablent publiquement de reproches, se traitant réciproquement de lâches, de traîtres, de vils esclaves de Salomon. Après un éclat si indiscret, la plupart sentirent bien qu'il n'y avoit plus pour eux de sûreté dans Carthage. Ils en sortirent pleins de fureur, et commencèrent à ravager la contrée, forçant les villages et massacrant tous ceux qu'ils trouvoient. Quelques-uns eurent assez d'assurance pour rester dans la ville; et, tranquilles dans leurs maisons, ils feignoient d'ignorer le complot.

Salomon, instruit enfin du danger qu'il couroit encore, ne prit pas l'épouvante. Il essaya de ramener par la douceur les conjurés qui étoient demeurés à Carthage. Ceux-ci parurent d'abord touchés de ses discours; mais cinq jours après, animés par l'exemple de leurs camarades qui impunément désoloient le pays, ils s'assemblèrent dans le Cirque, où, poussant des cris tumultueux, ils insultoient Salomon et les autres capitaines. Salomon leur envoya Théodore de Cappadoce, quoiqu'il se défiât de cet officier, qu'il soupçonnoit même d'avoir voulu attenter à sa vie. Il vouloit sans doute l'éprouver dans cette conjoncture, et s'assurer de ses véritables dispositions. Les soupçons de Salomon étoient injustes; Théodore le servit de bonne foi, et tâcha d'apaiser les séditieux. Mais ceux-ci, au lieu de

l'écouter, le proclamèrent leur général; et, le forçant de marcher au milieu d'eux, ils le conduisirent avec grand bruit au palais. En y entrant, ils égorgèrent un autre Théodore, capitaine des gardes, celui-là même dont la valeur avoit tant contribué à la victoire remportée sur le mont Burgaon. Ce meurtre redoublant leur rage, ils courent par toute la ville, égorgent tous les amis de Salomon, sans épargner ceux-mêmes qui leur offroient de l'argent pour racheter leur vie. Ils pillent les maisons, jusqu'à ce que, la nuit étant venue, la débauche et l'ivresse succèdent à la fureur et au carnage.

Pendant ce tumulte, Théodore, échappé de leurs mains, s'étoit renfermé dans sa maison, détestant le commandement dont la révolte avoit prétendu l'honorer. Salomon se tenoit caché dans la chapelle du palais. Martin vint l'y trouver au commencement de la nuit; et lorsqu'ils crurent les séditieux endormis, ils passèrent chez Théodore, qui, les ayant obligés de prendre quelque nourriture, les escorta jusqu'au port et les embarqua dans une chaloupe. Ils n'avoient avec eux que cinq domestiques avec l'historien Procope, que Bélisaire avoit laissé auprès de Salomon pour l'aider de ses conseils. Après avoir fait douze ou treize lieues en côtoyant le rivage, ils arrivèrent à Massua; c'étoit un port dépendant de Carthage. Salomon fit partir Martin pour aller en Numidie avertir Valérien et les autres officiers qui commandoient dans cette province d'empêcher, par tous les moyens possibles, que la contagion de la révolte ne se communiquât à leurs soldats. Il manda à Théodore de veiller à la conservation de Carthage. Après avoir pris ces sages précautions, il passa en Sicile avec Procope, et pressa vivement Bélisaire de se transporter en Afrique, où l'autorité impériale étoit indignement outragée.

Proc. Got. l. 1, c. 15. Les rebelles, instruits de la retraite de Salomon, mais

trop foibles pour se rendre maîtres de Carthage, sortirent de la ville, et se rassemblèrent dans la plaine de Bule, où ils choisirent pour chef Stozas, un des gardes de Martin, homme hardi et entreprenant, mais perfide et sanguinaire. Ils espéroient sous sa conduite chasser du pays tous les commandans envoyés par l'empereur, et s'emparer de l'Afrique entière. Stozas appela sous ses enseignes ce qui restoit de Vandales; il enrôla grand nombre d'esclaves; et, ayant formé une armée de huit mille hommes, il marcha vers Carthage, persuadé qu'il y entreroit sans résistance. Lorsqu'il fut à la vue de cette grande ville, il la fit sommer de se rendre, promettant de n'y faire aucun désordre. Théodore, à la tête des principaux habitans, répondit qu'ils étoient résolus de demeurer fidèles à l'empereur; et, pour inspirer à Stozas des sentimens pacifiques, il lui envoya Joseph, attaché au service de Bélisaire, qui venoit d'arriver à Carthage pour une commission particulière. Stozas, irrité de la réponse, fit tuer Joseph, et s'approcha de la ville.

Marc. chr. Theoph. p. 172, 173. Jorn. success.

Malgré les instances de Théodore, le peuple songeoit à se rendre: on avoit résolu de capituler le lendemain, lorsque Bélisaire entra pendant la nuit dans le port; il n'avoit qu'un seul vaisseau, et n'amenoit avec lui que Salomon et cent hommes choisis dans sa garde. Les rebelles dormoient tranquillement, dans la confiance qu'à leur réveil on leur apporteroit les clefs de la ville. Mais au point du jour, quand ils apprirent l'arrivée de Bélisaire, frappés de ce nom seul, ils décampèrent en confusion. Bélisaire, ayant assemblé deux mille hommes, dont il embrasa le courage par ses paroles et par ses libéralités, se mit à la poursuite des troupes de Stozas, et les atteignit près de Membrèse, à seize ou dix-sept lieues de Carthage. Les deux armées campèrent, celle de Bélisaire près du fleuve Bagradas, celle de Stozas sur une hauteur de difficile accès.

Le lendemain on se rangea en bataille de part et d'autre ; les révoltés se fioient sur la supériorité de leur nombre, et les soldats de Bélisaire sur la haute capacité de leur général, méprisant leurs ennemis comme une troupe de brigands que le crime avoit attroupés, sans chef, sans discipline, sans honneur. Comme ils s'approchoient pour en venir aux mains, il s'éleva un vent impétueux qui, donnant en face sur l'armée de Stozas, lui fit craindre que les traits de ses soldats ne perdissent de leur force, tandis que ceux des ennemis en acquerroient davantage. Dans cette pensée, il fit un mouvement à droite pour tourner l'armée de Bélisaire et prendre le dessus du vent. Comme il prêtoit le flanc, et que cette évolution ne se faisoit pas sans quelque désordre, Bélisaire profita du moment, et chargea les ennemis dans cette position flottante et mal assurée. Ils furent enfoncés du premier choc ; et, prenant aussitôt la fuite, ils ne se rallièrent qu'en Numidie, où ils reconnurent avec confusion qu'ils n'avoient perdu que peu de soldats, dont la plupart étoient Vandales. Le vainqueur ne jugea pas à propos de les poursuivre ; il se contenta de les avoir chassés avec sa petite troupe, et livra leur camp au pillage. On y trouva beaucoup d'argent, et grand nombre de ces femmes qui avoient été la première cause de la rébellion. Bélisaire, de retour à Carthage, reçut nouvelle de la Sicile qu'il s'étoit élevé une sédition dans ses troupes, et qu'il étoit à craindre qu'elle n'eût des suites funestes, s'il ne revenoit au plus tôt. On peut dire que la supériorité de ce grand homme avilissoit les autres capitaines ; les soldats qu'il avoit une fois commandés ne pouvoient qu'avec peine obéir à d'autres : ainsi qu'un coursier vigoureux, accoutumé à la main d'un adroit écuyer, souffre impatiemment et désarçonne un cavalier moins habile. Après avoir donné, dans le peu de temps qui lui restoit, le meilleur ordre qu'il pût aux affaires de l'Afrique, il confia le soin de Carthage à

Théodore et à Ildiger, et repassa en Sicile avec Salomon, qui se rendit à Constantinople.

Dès que Bélisaire fut éloigné, Stozas reprit l'avantage. Marcel commandoit en Numidie; il avoit sous ses ordres Cyrille, Barbatus, Térence et Sérapis. Ayant appris que Stozas étoit à Gazophyle, petite ville à deux journées de Constantine, et qu'il y rassembloit ses troupes, il marcha pour le surprendre avant qu'elles fussent réunies. Les deux corps étoient en présence et prêts à se charger, lorsque Stozas s'approchant des ennemis à la portée de la voix : « Camarades (s'écria-t-il), « quelle fureur vous aveugle? Victimes d'une injuste « tyrannie, vous attaquez vos amis, vos frères, qui ne « cherchent qu'à vous affranchir en se vengeant eux- « mêmes. Avez-vous donc oublié qu'on vous refuse de- « puis long-temps cette misérable paie, unique salaire « de vos fatigues et de vos blessures; qu'on vous enlève « les dépouilles que vous avez acquises par tant de pé- « rils? Vos généraux veulent jouir seuls des fruits de « votre valeur; ils s'enrichissent de votre misère, ils « s'enivrent de votre sang; et vous suivez en esclaves ces « maîtres avares et impitoyables! Si je vous suis odieux, « déchargez sur moi votre colère; me voici en butte à « vos traits, mais épargnez vos frères. Si vous n'avez à « me reprocher que ma compassion pour vous et pour « vos camarades, joignons nos armes, et défendons en- « semble nos intérêts communs. » Pendant qu'il parloit ainsi, Marcel et les autres officiers crioient à leurs soldats d'avancer, et de tirer sur ce rebelle; mais les soldats, sourds à leurs ordres, n'écoutoient que Stozas. Attendris par ses paroles, ils courent à lui, ils l'embrassent avec larmes, ils se joignent à sa troupe. Marcel et les autres généraux s'enfuient dans l'église de Gazophyle. Stozas, à la tête des deux armées réunies, investit cet asile : les généraux en sortent sur sa parole; mais, par une sacrilége perfidie, il les fait égorger à ses yeux.

Proc. Got. l. 1, c. 8. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem de success.

La sédition des troupes de Sicile n'eut aucune suite fâcheuse. Le retour de Bélisaire rétablit le calme : il trouva son camp aussi tranquille qu'il l'avoit laissé. Il se disposa sans perdre de temps à passer en Italie, selon les ordres qu'il recevoit de l'empereur. Ayant mis garnison dans Syracuse et dans Panorme, il passa de Messine à Rhége. A peine y fut-il arrivé, que tous les peuples d'alentour l'envoyèrent assurer de leur obéissance : leurs villes étoient sans défense, et ils détestoient le gouvernement des Goths. Mais la plus importante de toutes ces défections fut celle d'Ebrimuth, le gendre de Théodat, dont il avoit épousé la fille Théodenante. Son beau-père l'avoit envoyé vers le détroit avec quelques troupes pour défendre le pays. Dès qu'il sut que Bélisaire étoit à Rhége, regardant déjà l'Italie comme perdue pour les Goths, il alla se jeter aux pieds du général romain, et le pria de le recevoir au service de l'empire. Bélisaire l'envoya à Constantinople, où il fut comblé d'honneurs et revêtu du titre de patrice.

Proc. Got. l. 1, c. 8, 9, 10. Marc. chr. Jorn. de reb. get. c. 60. Idem de success. Anast. Silver. hist. misc. l. 16.

De Rhége l'armée romaine traversa sans opposition le pays des Brutiens et la Lucanie, la flotte côtoyant le rivage. Elle arriva devant la ville de Naples, alors moins grande qu'elle n'est aujourd'hui, mais très-forte, et défendue par une nombreuse garnison. La mer d'un côté, de l'autre ses murailles bâties sur un terrain escarpé, en rendoient les approches très-difficiles. Bélisaire fit entrer la flotte dans le port, où elle jeta l'ancre hors de la portée du trait. Il campa sur le rivage avec ses troupes de terre, et prit par composition une forteresse qui défendoit l'entrée du faubourg. Les habitans lui députèrent Etienne, qui lui représenta *que les Napolitains n'étoient pas les maîtres de leur ville, que la garnison y dominoit, et que cette garnison même ne pouvoit se rendre aux Romains impunément, ses biens, ses femmes, ses enfans étant entre les mains de Théodat ; que Bélisaire agissoit contre ses propres inté-*

rêts en s'arrêtant devant une place peu importante ; qu'il devoit aller attaquer Rome, dont la prise entraîneroit Naples et toute l'Italie ; que si, au contraire, il échouoit devant Rome, il ne pourroit conserver les conquêtes précédentes, et que le sang qu'il auroit répandu devant Naples seroit versé en pure perte. Bélisaire répondit *qu'il n'avoit point de conseil à recevoir des Napolitains ; que l'empereur l'envoyoit pour les tirer d'esclavage ; que ce seroit une folie de combattre leur libérateur, et de faire pour conserver leurs chaînes les efforts que des gens sages font pour se mettre en liberté ; qu'il laissoit à la garnison le choix d'entrer au service de l'empereur ou de se retirer ; que, si les habitans acceptoient la liberté qu'il leur offroit, il leur donnoit parole de les traiter aussi favorablement qu'il venoit de traiter les Siciliens ; que, s'ils préféroient de rester en servitude, il seroit forcé d'en user avec eux comme avec des esclaves.*

Etienne, gagné en secret par Bélisaire, employoit tous ses efforts pour déterminer ses concitoyens à se rendre. Il étoit secondé par Antiochus, marchand syrien établi à Naples, qui avoit grande réputation de prudence et de probité. Mais deux avocats fort accrédités, Pastor et Asclépiodote, attachés d'inclination et d'intérêt au parti des Goths, traversoient de toutes leurs forces les intentions d'Etienne ; et pour y réussir, sans manifester leur dessein, ils engagèrent le peuple à demander des avantages si excessifs, qu'ils étoient bien persuadés que Bélisaire ne les accorderoit jamais. Le général romain se douta de l'artifice ; et, pour le rendre inutile, il accorda tout. Les habitans, ravis de joie, couroient déjà aux portes pour les ouvrir à l'armée romaine ; et les Goths, trop foibles pour résister à ce concours, frémissoient de dépit, et songeoient à la retraite, lorsque Pastor et Asclépiodote, se jetant au-devant de la multitude : « Citoyens (s'écrièrent-ils), écoutez les derniers sou-« pirs de la patrie, dont vous allez déchirer les entrailles.

« Si vous vous fiez aux promesses de vos ennemis, avez-« vous aussi parole de la fortune qu'elle favorisera leur « témérité, et qu'une poignée d'aventuriers sans appui « et sans ressource terrassera dans cette guerre toute la « puissance des Goths? Si les Goths sont vainqueurs, « comment traiteront-ils un peuple perfide qui les aura « trahis au premier signal de Bélisaire? s'ils sont vain-« cus, quel égard Bélisaire aura-t-il pour des traîtres? « Combattez pour vos maîtres; ils récompenseront votre « zèle; ou, s'ils succombent, l'ennemi vous pardonnera « votre fidélité. Que craignez-vous? Vos magasins ne « sont-ils pas pourvus de vivres? n'avez-vous pas une « forte garnison pour vous défendre? Bélisaire connoît « vos forces mieux que vous ne les connoissez vous-« mêmes. S'il espéroit vaincre votre résistance, vous « prodigueroit-il tant de faveurs? Pensez-vous qu'il « veuille ménager notre ville? Si c'étoit son dessein, il « iroit d'abord attaquer Théodat, dont la défaite vous « mettroit entre ses mains, sans péril pour vous et sans « déshonneur. » En même temps ils présentèrent au peuple les marchands juifs, qui répondirent sur leur tête que la ville ne manqueroit jamais de vivres tant que dureroit le siége; et les officiers de la garnison, qui protestèrent qu'ils la défendroient seuls, sans qu'il en coûtât une goutte de sang aux citoyens.

Ces promesses firent plus d'effet que celles de Bélisaire; on lui signifia qu'il eût à s'éloigner de la ville. Lorsqu'il vit toute négociation rompue, il vint camper au pied des murs, et donna plusieurs assauts, toujours avec perte. Il fit couper l'aquéduc, sans causer beaucoup d'incommodité aux habitans; ils avoient des puits dans la ville même. Cependant, comme le nom seul de Bélisaire les alarmoit, ils envoyèrent à Théodat demander un prompt secours. Mais ce prince, sans résolution comme sans prévoyance, se croyoit lui-même assiégé, et n'osoit détacher aucune partie de ses troupes. Béli-

saire n'avoit pas moins d'inquiétude; il n'espéroit plus rien, ni de la part des habitans, ni de ses propres efforts, et voyoit avec chagrin qu'en perdant la belle saison devant cette place, il se réduisoit à la nécessité d'attaquer Rome et Théodat pendant l'hiver. Il prit donc le parti de lever le siége, et donna l'ordre de se préparer au départ. Tout étoit prêt, et l'armée devoit se mettre en marche le lendemain, lorsqu'un heureux hasard vint lui offrir le succès qu'il n'espéroit plus.

Un soldat isaure, curieux de voir la structure d'un aquéduc, entra dans celui que Bélisaire avoit fait couper assez loin de la ville. En s'avançant il rencontra un rocher percé d'un canal assez large pour donner cours à l'eau, mais trop étroit pour laisser passer un homme. Il jugea qu'en élargissant ce canal, on pourroit pénétrer jusque dans la ville, et revint communiquer sa découverte à Paucaris, son compatriote et garde de Bélisaire. Paucaris en donna aussitôt avis à son général, qui lui commanda de prendre avec lui quelques Isaures, et de travailler à élargir le passage, mais sans bruit, de peur de se faire entendre des assiégés. Les Isaures s'acquittèrent si bien de cette commission, qu'en peu d'heures ils eurent pratiqué un chemin assez large pour un homme armé. Alors Bélisaire, se voyant sur le point de se rendre maître de Naples, voulut encore, par un effet de sa bonté naturelle, épargner aux habitans les désastres dont ils étoient menacés. Il demanda une entrevue avec Etienne, et, après lui avoir rappelé les horreurs qu'éprouve une ville forcée : « Je vois avec dou-
« leur (lui dit-il) que tous ces maux vont fondre sur
« Naples; je suis assuré de la prendre; j'en ai un moyen
« infaillible. C'est une ville ancienne, habitée par des
« chrétiens et par des Romains. J'ai regret de la voir
« périr. Mais pourrai-je retenir la fureur des barbares
« qui composent une grande partie de mon armée, et
« qui brûlent de venger leurs frères et leurs amis tués

« au pied de vos murs? Epargnez votre propre sang: « rendez-vous tandis qu'il en est encore temps, ou n'ac« cusez que vous-même des maux que vous allez éprou« ver. » Etienne, pénétré de douleur, rapporta ces paroles aux habitans, qui n'en tinrent aucun compte. Dieu, dit Procope, vouloit punir les Napolitains.

Bélisaire, les voyant obstinés à leur perte, choisit sur le soir quatre cents hommes, et leur commanda de prendre leurs armes et d'attendre ses ordres. Il en donna la conduite à deux officiers nommés Magnus et Ennès, qu'il instruisit de ce qu'ils avoient à faire. La nuit étant venue, ils prirent des lanternes, et conduisirent leur troupe vers l'aquéduc. Ils étoient accompagnés de deux trompettes, qui devoient se faire entendre lorsqu'il auroient pénétré dans la ville. Bélisaire avoit fait préparer des échelles pour monter à l'escalade dans le même moment : il avoit donné ordre à toutes ses troupes de se tenir alertes et sous les armes. Lorsque le détachement fut entré dans l'aquéduc, la plus grande partie prit l'épouvante, et retourna sur ses pas, malgré les efforts que faisoient leurs conducteurs pour les retenir. Bélisaire les reçut fort mal, et les fit remplacer par deux cents soldats des plus braves de l'armée. Photius, son beaufils, emporté par une bouillante valeur, vouloit marcher à leur tête, et étoit déjà entré dans le canal; mais Bélisaire l'obligea de demeurer avec lui. Ceux qui avoient fui le péril, piqués des reproches de leurs camarades, et rougissant de paroître moins hardis, entrèrent à leur suite. Cependant Bélisaire, craignant que les Goths qui étoient de garde dans la tour la plus voisine n'entendissent la marche des soldats dans l'aquéduc, envoya de ce côté-là Bessas, Goth de naissance, et qui parloit bien leur langue, pour les distraire par ses discours. Bessas, faisant grand bruit, les exhortoit à se rendre, et les amusoit par ses propositions et ses reparties; les Goths répondoient par des railleries et des injures contre Bessas

et Bélisaire. L'aquéduc, couverte d'une voûte de briques, pénétroit bien avant dans la ville, et les soldats étoient déjà, sans le savoir, sous le terrain de Naples, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la bouche du canal, qui se terminoit à un bassin dont les bords étoient fort élevés et impraticables, surtout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras, ceux qui suivoient poussant leurs camarades pour gagner eux-même l'ouverture, et s'étouffant les uns les autres dans ce lieu étroit. Un soldat plus dispos et plus hardi, s'étant dépouillé de ses armes, s'aida si bien des mains et des pieds, qu'il parvint jusqu'au haut, et se trouva dans une méchante masure, habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, si elle ouvroit la bouche, et jeta dans la fosse une corde qu'il attacha par un bout à un olivier. A l'aide de cette corde les soldats se trouvèrent tous en haut deux heures avant le jour. Ils s'avancèrent vers les murs du côté du nord, où Bélisaire avec Bessas et Photius attendoient l'événement, et surprirent les gardes de deux tours, qu'ils passèrent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnèrent le signal avec les trompettes. Aussitôt Bélisaire fit appliquer les échelles; mais comme elles se trouvèrent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainsi le haut des murs.

L'escalade ne réussissoit pas du côté de la mer. Les Juifs, qui défendoient la muraille en cet endroit, n'attendant aucun quartier des Romains, dont ils avoient fait rejeter les propositions, se battoient en désespérés; et quoiqu'une partie des Romains fût déjà dans la ville, ils soutenoient opiniâtrément toutes les attaques. Mais quand le jour fut venu, se sentant charger par-derrière, ils prirent la fuite. Alors il n'y eut plus de résistance; l'armée entra par toutes les portes, et le soldat se livra à tous les excès de la fureur. Les Huns surtout exerçoient leur barbarie naturelle sans respecter les asiles les plus

sacrés. Bélisaire couroit partout où il voyoit ses gens acharnés au carnage : « Arrêtez (leur disoit-il), ce sont « vos sujets que vous égorgez. C'est Dieu qui vous donne « la victoire, et vous l'outragez par votre cruauté. Mon-« trez aux vaincus que nous méritions de les vaincre. « En les massacrant vous justifiez leur résistance. Ils sont « assez punis d'avoir été vos ennemis. Faites par votre « humanité qu'ils se repentent de n'avoir pas toujours « été vos amis. » Il laissa le butin aux soldats comme une récompense de leur valeur ; mais il fit rendre les enfans à leurs pères et les femmes à leurs maris. Ainsi, dans un même jour, les Napolitains perdirent et recouvrèrent la liberté. Avant la nuit le calme étoit rétabli dans la ville, et les habitans retrouvoient dans leurs maisons ce qu'ils y avoient caché de précieux. Le siége avoit duré vingt jours. Bélisaire accorda la vie à ce qui restoit de la garnison. C'étoient huit cents Goths, qu'il incorpora dans ses troupes. Tel fut le premier exploit de Bélisaire en Italie. La plupart des auteurs lui font un crime du saccagement de Naples, qui fut d'abord inondée de sang et jonchée de cadavres. Mais c'étoit un effet inévitable de la fureur du soldat irrité d'un siége meurtrier. Bélisaire en gémit lui-même, et mit tout en œuvre pour en arrêter les suites. J'ai suivi Procope, le seul témoin oculaire qui nous reste ; et son récit s'accorde mieux avec le caractère de ce général, aussi humain qu'invincible. Si l'on soupçonne l'historien d'avoir ici flatté son maître, cette conjecture n'est pas suffisamment appuyée par le foible témoignage de quelques compilateurs, dont les écrits montrent en toute rencontre plus de piété que de jugement. Les massacres que les Huns firent dans les églises, et le pillage de quelques monastères, que le général ne put d'abord empêcher, ont animé leur censure. Ce fut le même motif qui attira dans la suite à Bélisaire les reproches du pape Silvère. Ce vainqueur généreux, touché du sort de cette ville

célèbre, n'oublia rien pour l'adoucir. On rapporte que ce fut aussi par un aquéduc, et peut-être par le même, qu'Alfonse d'Aragon se rendit maître de Naples en 1442.

Pastor et Asclépiodote ne survécurent pas aux malheurs qu'ils avoient attirés sur leur patrie. Le premier, au moment qu'il vit entrer les Romains, fut frappé d'apoplexie et mourut sur l'heure. Asclépiodote, avec les principaux habitans, vint se jeter aux pieds de Bélisaire. Malgré les reproches d'Etienne, le général romain lui avoit fait grâce, et il s'en retournoit comblé de joie, lorsque le peuple, transporté de rage, se jeta sur lui, comme sur l'auteur de tous ses maux, et le mit en pièces. Ils coururent ensuite à la maison de Pastor, pour le traiter de même, et ne cessèrent de le chercher qu'après qu'on leur eut fait voir son cadavre. Ils s'en saisirent, et l'allèrent pendre à un gibet dans le lieu des exécutions. Ils demandèrent ensuite à Bélisaire, et obtinrent de lui le pardon de ces emportemens.

Lorsque Théodat étoit monté sur le trône, la ville de Rome lui avoit député quelques évêques pour l'assurer de son obéissance et lui demander la conservation de ses priviléges; ce qu'il avoit promis. Mais il n'avoit pas envoyé à son tour en faire le serment au sénat et au peuple romain comme l'avoient pratiqué ses deux prédécesseurs. Cette négligence, qui sembloit être une marque de mépris ou de mauvaise intention, donnoit des soupçons fâcheux. Dès que Bélisaire fut entré en Italie, Théodat, craignant avec raison pour la ville de Rome, avoit fait partir des troupes pour la garder. On leur refusa l'entrée. Le roi s'en plaignit par lettres, et, pour dissiper la défiance des Romains, il leur députa quelques seigneurs, chargés de prêter le serment en son nom. Afin de prévenir tout ombrage, il ordonna à ses troupes de camper hors de la ville, de payer les vivres au prix du marché, et il mit à leur tête le grand

Cass. l. 10, *ep.* 13, 14, 16, 17, 18.

maître de sa maison, auquel il recommanda de ne donner aux Romains aucun sujet de plainte. La prise de Naples le détermina enfin à se transporter à Rome, pour procurer à cette ville une assurance dont sa timidité naturelle avoit elle-même besoin.

Mar. Marc. Proc. Goth. l. 1, c. 11. Cass. l. 10, ep. 31. Jorn. de rer. get. c. 60. Idem de success. Pagi ad Baron.

On s'attendoit qu'il alloit marcher à la rencontre de Bélisaire. Lorsqu'on vit qu'il se tenoit enfermé dans Rome, et qu'il se contentoit d'envoyer Vitigès en Campanie avec quelques troupes, on le soupçonna d'intelligence avec Justinien pour lui livrer ses propres états. Ce bruit se répandit dans l'armée de Vitigès, qui campoit à treize ou quatorze lieues de Rome, dans un lieu nommé Regète. Les soldats s'assemblent; et, taxant Théodat de trahison, l'accusant d'être l'auteur secret de la guerre, ils élèvent Vitigès sur un bouclier, et le proclament roi. C'étoit un officier d'une naissance obscure, mais qui s'étoit avancé par sa valeur. Aussitôt Vitigès retourna vers Rome, que Théodat ne tarda pas d'abandonner pour s'enfuir à Ravenne. Optaris fut chargé de le poursuivre et de l'amener vif ou mort. Il étoit ennemi mortel de Théodat. Ce prince avare, gagné par argent, lui avoit enlevé une riche héritière, qu'il étoit sur le point d'épouser, pour la mettre entre les mains de son rival. Emporté par un si vif ressentiment, Optaris atteignit Théodat près du fleuve Vatrénus, aujourd'hui Saterno, à peu de distance de Ravenne. L'ayant renversé de son cheval, il l'égorgea comme une victime, et rapporta sa tête à Vitigès. Ce malheureux prince avoit régné près de deux ans, étant mort au mois d'août de cette année. Son fils Théodégiscle fut enfermé dans une prison, où il mourut empoisonné.

Le nouveau roi ne fut pas plus tôt entré dans Rome, qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Italie une lettre circulaire, écrite du style des usurpateurs: il attribuoit son élévation au choix de la Providence; il promettoit de marcher sur les traces de Théodoric: *Imiter*

ce grand prince, disoit-il, *c'est être son parent à plus juste titre que ceux qui ne tiennent à lui que par la naissance.* On sauroit gré à Vitigès de cette belle maxime, dont il couvroit la bassesse de son extraction, s'il eût tenu parole; mais, après avoir été un officier digne d'estime, il fut un roi de peu de mérite. Les plus grandes forces des Goths étoient dispersées au-delà du Pô pour garder la frontière contre les incursions des François, avec lesquels la paix n'étoit pas encore conclue. D'ailleurs Vitigès se défioit des habitans de Rome, et les soupçonnoit avec raison d'attachement à leurs anciens princes. Il marcha donc à Ravenne, dans le dessein d'y rassembler ses troupes, et de revenir en force tenir tête à Bélisaire. Il exhorta le pape Silvère, le sénat et le peuple romain à lui demeurer fidèles, et les y engagea par les sermens les plus sacrés. Il laissa dans la ville une garnison de quatre mille hommes, commandés par Leudéris, officier de réputation, avancé en âge, et d'une prudence consommée. Il partit ensuite pour Ravenne avec le reste de ses troupes, emmenant un grand nombre de sénateurs pour lui tenir lieu d'otages. Ayant pris sa route par la Toscane, il enleva les trésors que Théodat avoit amassés et mis en dépôt dans l'île du lac Bolsène, et dans la ville nommée alors *Urbs vetus*, aujourd'hui Orviète. Dès qu'il fut arrivé à Ravenne, il répudia sa femme; et, pour s'affermir plus solidement sur le trône en s'alliant à la famille de Théodoric, il épousa la fille d'Amalasonte, nommée Matasonte, qui ne consentit à ce mariage que par contrainte. Après quoi il rassembla tous les Goths cantonnés dans la Ligurie et dans la Vénétie, les partagea en différens corps, et leur donna des armes et des chevaux.

Il ne laissa au-delà du Pô que les garnisons de la Gaule. Mais, pour n'avoir aucune inquiétude de la part des François, il voulut conclure avec eux le traité déjà proposé par Théodat. Ce prince leur avoit offert tout

Proc. Goth. l. 1, c. 13. Vales. rer. fr. l. 8. Pagi ad Baron.

ce qui restoit aux Ostrogoths dans la Gaule, avec deux mille livres pesant d'or. Avant que de renouveler des offres de si grande conséquence, Vitigès voulut avoir le consentement des principaux seigneurs de la nation. Il leur représenta la nécessité où ils étoient de s'assurer de la paix avec les François pour être en état de soutenir la guerre contre l'empire : *qu'il valoit mieux sacrifier une petite partie de leur domaine que de s'exposer à tout perdre; qu'ils acquerroient à ce prix le secours d'une nation puissante et belliqueuse; que, s'ils sortoient victorieux de la guerre présente, ils trouveroient assez de prétextes pour se remettre en possession de ce qu'ils abandonnoient; qu'entre des états voisins les raisons de s'agrandir ne manquoient jamais à ceux qui en avoient le pouvoir.* Les seigneurs embrassèrent son avis. On fit aux rois françois Childebert, Théodebert et Chilpéric, une cession authentique de ce que les Goths possédoient depuis les Alpes jusqu'au Rhône, et depuis la mer jusqu'aux confins du royaume de Bourgogne. Cette portion des Gaules comprenoit quatre provinces, la seconde Narbonnoise, les Alpes maritimes, les Alpes grecques, et la seconde Viennoise; en sorte que les François devinrent alors maîtres de toute la Gaule, à l'exception de la Septimanie, qui appartenoit aux Visigoths, et de la Bretagne Armorique, qui avoit ses comtes particuliers. Vitigès s'engagea encore à renvoyer les Allemands que Théodoric avoit reçus en Italie après la bataille de Tolbiac. Ils retournèrent dans leur pays, et devinrent sujets des rois d'Austrasie. Comme les rois de France ne pouvoient, sans violer le traité fait depuis peu avec l'empereur, envoyer des troupes françoises au secours des Goths, ils promirent d'en fournir secrètement, qu'ils tireroient des nations étrangères soumises à leur puissance. En exécution du traité, Vitigès retira ses troupes de la Gaule, et rappela Marcias, qui les commandoit.

Il auroit fallu un lien plus fort que celui du serment pour retenir les habitans de Rome en présence d'un ennemi tel que Bélisaire. Lorsqu'il fut maître de Naples, il en confia la garde à Hérodien avec trois cents soldats choisis, et mit une garnison suffisante dans la citadelle de Cumes. Ces deux places étoient alors les seules de la Campanie qui fussent en état de défense. Ensuite il marcha vers Rome par la voie Latine. Les Romains, appréhendant le même sort que venoit d'éprouver la ville de Naples, résolurent d'ouvrir leurs portes à l'armée de l'empereur. Le pape Silvère fut le premier à leur conseiller de ne point opposer une résistance inutile. Ils députèrent donc à Bélisaire Fidélis, qui avoit été questeur d'Athalaric, pour l'assurer de leur soumission. La garnison, trop foible pour contenir un grand peuple, et faire face en même temps à une armée victorieuse, obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle sortit par la porte Flaminie pendant que Bélisaire entroit par celle qu'on nommoit *Asinaria*. Leudéris, leur chef, honteux d'abandonner une place confiée à sa valeur, refusa de suivre ceux qu'il commandoit. Il fut envoyé à Justinien avec les clefs de la ville. Ce fut ainsi que les empereurs rentrèrent en possession de Rome le dixième de décembre, soixante ans depuis qu'elle avoit été détachée de l'empire par la conquête d'Odoacre.

Proc. Goth. l. 1, c. 14. Evag. l. 4, c. 18. Niceph. Call. l. 17, c. 13. Marc. chr. Jorn. success. Anast. Silver. hist. misc. l. 16.

Le premier soin de Bélisaire fut de relever les murailles, qui étoient ruinées en plusieurs endroits. Il y fit faire des créneaux et ajouter des parapets pour couvrir les soldats sur leurs flancs. On environna la ville d'un fossé large et profond. Les habitans admiroient ces ouvrages; mais ils ne voyoient pas sans peine que Bélisaire eût intention de soutenir un siége dans leur ville, si elle étoit attaquée par les Goths. Comment, avec si peu de troupes, pourroit-il défendre une place d'une si vaste étendue, située dans une plaine de facile accès, et qui pouvoit être aisément affamée? Bélisaire entendoit

ces murmures, sans interrompre les dispositions nécessaires. Il fit serrer dans les greniers publics le blé qu'il avoit apporté de Sicile, et força les habitans de transporter dans la ville les grains de leurs récoltes.

Proc. Goth. l. 1, c. 15.

Bélisaire étoit déjà maître de toute l'Italie méridionale. Les Goths, n'ayant aucune garnison dans ces contrées, la Calabre, l'Apulie et la ville de Bénévent, s'étoient volontairement soumises. Pizas, capitaine goth, commandoit dans le Samnium, au-delà du fleuve Tiferne. Il vint se rendre avec ce qu'il avoit de troupes. Cette démarche lui mérita la confiance de Bélisaire, qui lui donna un détachement pour garder le même pays. Les Goths cantonnés au-delà du Tiferne refusèrent de suivre l'exemple de Pisas, et demeurèrent attachés à Vitigès.

Proc. Vand. l. 2, c. 14. Theoph. p. 171. Cedr. p. 371. Abulfarag.

On rapporte que pendant cette année le soleil ne rendit qu'une lumière terne, sans éclat, et pareille à celle de la lune, ce qui dura quatorze mois. Des nuées de sauterelles ravagèrent plusieurs provinces d'Asie; l'hiver fut très-rigoureux, et les chaleurs de l'été si foibles, que les fruits ne parvinrent pas à maturité.

LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

La prise de Rome affligeoit Vitigès. Il se repentoit d'avoir abandonné cette ville, et de s'être reposé sur la foi des habitans. Il rassembloit ses forces pour s'en remettre en possession : mais, voulant prévenir, s'il étoit possible, les malheurs d'une guerre, que la valeur et l'expérience du général ennemi pouvoient rendre longue et sanglante, il demandoit la paix à Justinien. Il s'étoit fait connoître de ce prince à Constantinople du temps de Justin : « Souvenez-vous (lui disoit-il dans sa lettre) « des hommages que je rendois au neveu de l'empereur : « quel sera mon respect pour l'empereur même ! Jugez-« en par la démarche que je fais auprès de vous. Sans « vous avoir offensé, j'ai déjà ressenti les calamités d'une « guerre meurtrière. Après tant de sang répandu, je ne « vous demande que votre amitié, comme si je n'avois « aucun sujet de me plaindre. Si Théodorat a mérité « votre colère, je mérite votre bienveillance ; je vous ai « vengé. Si vous chérissez la mémoire d'Amalasonte, j'ai « mis sa fille sur le trône. Ecoutez donc nos députés : « rendez-nous la paix, que nous n'avons jamais voulu « rompre. Fixez sur les deux nations la protection di-« vine en affermissant la concorde dont nos prédéces-« seurs ont jeté les fondemens. » Il écrivit pareillement aux principaux officiers du palais qu'il connoissoit, pour les engager à seconder ses instances, et aux évêques de ses états, pour implorer le secours de leurs prières. Cette députation n'ayant point eu de succès, il ne resta plus au roi des Goths que la voie des armes.

An. 537. *Cass. l.* 10, *ep.* 32, 33, 34, 35.

Il voulut faire le premier essai de son bonheur et de ses forces sur la Dalmatie, dont Constantin étoit de-

Proc. Goth. l. 1, *c.* 16.

meuré le maître. Asinaire et Vligisale reçurent ordre d'aller lever des troupes sur les bords de la Save, et de marcher ensuite à Salone. Vitigès leur donna aussi une flotte pour attaquer la ville, s'il le falloit, du côté de la mer. Cette expédition ne fut pas heureuse. Tandis qu'Asinaire alloit enrôler des soldats dans la province de Save, Vligisale, étant entré dans la Liburnie avec ce qu'il avoit de troupes, fut battu par les Romains près de Scardone, et se renferma dans la ville de Burne pour attendre Asinaire. Constantin, hors d'état de garder toutes les places de la Dalmatie, abandonna le reste pour conserver Salone. Il l'environna d'un fossé, et le pourvut de munitions de guerre et de bouche. Asinaire rejoignit son collègue avec une nombreuse armée de barbares, qu'il avoit attirés sous ses étendards, et tous deux ensemble vinrent investir Salone. Constantin sortit du port à la tête de sa flotte, prit ou coula à fond les vaisseaux ennemis. Les Goths, après avoir continué le siége du côté de la terre, furent bientôt réduits à se retirer, sans avoir gagné un pouce de terrain en Dalmatie.

Proc. Goth. l. 1, c. 16. Anast. in Silv.

Cependant Bélisaire, maître des environs de Rome, y fit construire divers ouvrages pour en défendre les approches. Bessas eut ordre d'assiéger Narni, place très-forte en Ombrie, à dix-sept lieues de Rome. Elle étoit située sur une montagne escarpée, au bord de la rivière du Nar. Auguste y avoit fait bâtir un pont, que la hardiesse de son élévation faisoit admirer comme un des plus beaux monumens de l'Italie. Bessas croyoit trouver une vigoureuse résistance; mais, dès qu'il parut, les habitans ouvrirent les portes. Constantin n'en trouva pas non plus dans Spolette, ni dans Pérouse, alors capitale de la Toscane. Vitigès, ne pouvant encore sortir de Ravenne, où il attendoit Marcias avec les troupes que cet officier ramenoit de la Gaule, détacha un grand corps sous la conduite d'Unilas et de Pisas, pour s'opposer aux

progrès de l'ennemi. Constantin marcha à leur rencontre. Il y eut aux portes de Pérouse un combat où les Goths, supérieurs en nombre, disputèrent quelque temps la victoire; mais ils cédèrent enfin à la valeur des Romains, et périrent presque tous dans la fuite. Leurs commandans furent pris et envoyés à Bélisaire. A cette nouvelle, Vitigès se mit en marche le 21 de février, à la tête d'une armée que Procope fait monter à cent cinquante mille hommes. Il ajoute que les cavaliers étoient cuirassés pour la plupart, et les chevaux bardés de fer.

Plein de confiance, le roi des Goths méprisoit le petit nombre de soldats enfermés dans Rome avec Bélisaire. Il craignoit uniquement de ne pas arriver assez tôt pour prévenir leur fuite. Comme il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit sur sa route si Bélisaire étoit encore dans Rome, un prêtre lui répondit : *Prince, n'ayez sur ce point aucune inquiétude; de toutes les pratiques de la guerre, il n'y a que la fuite que Bélisaire ne connoisse pas.* En effet, ce général n'étoit pas même tenté d'abandonner Rome; mais, comme il avoit besoin de toutes ses troupes, qui montoit à peine à cinq mille hommes, il rappela Constantin et Bessas, leur ordonnant de laisser dans les places dont ils s'étoient emparées une garnison suffisante pour les défendre. Constantin obéit aussitôt; mais Bessas, n'ayant pas usé de la même diligence, n'étoit pas encore hors de Narni, qu'il vit toute la plaine couverte de cavaliers. C'étoient les coureurs de l'armée ennemie. Il les chargea brusquement, et les mit en fuite. Mais, comme le nombre grossissoit à chaque instant, Bessas, de peur d'être enfin accablé, rentra dans la ville; et, après y avoir mis garnison, il en sortit à la tête de ses cavaliers, et vint à toute bride annoncer à Bélisaire l'arrivée prochaine des ennemis. Vitigès, toujours convaincu que les Romains ne songeoient qu'à lui échapper, marcha droit par la Sabine, sans s'ar-

Proc. Goth. l. 1, c. 16, 17.

rêter devant aucune place. Il vint camper à deux milles de Rome, sur le bord du Téveron, vis-à-vis d'un pont où Bélisaire avoit fait construire une tour, qu'il avoit garnie de soldats pour disputer le passage, et pour se donner le temps de faire entrer dans Rome une plus grande quantité de provisions. Pendant la nuit, vingt-deux cavaliers barbares de l'armée romaine passèrent au camp de Vitigès. Ce prince se préparoit à forcer le pont dès que le jour seroit venu; mais la lâcheté des soldats qui gardoient la tour lui ouvrit le passage. Effrayés de la multitude des ennemis, ils s'évadèrent pendant la nuit; et, au lieu de retourner à Rome, ils prirent la route de la Campanie pour se soustraire au châtiment qu'ils méritoient.

Proc. Goth. l. 1, c. 18.

Le lendemain Bélisaire, n'étant pas instruit de leur retraite, s'approcha du pont avec mille cavaliers. Son dessein étoit de choisir un poste avantageux pour y faire camper ses troupes. Ce ne fut pas sans surprise qu'il vit accourir un gros de cavalerie; c'étoit l'avant-garde des ennemis qui venoit de passer le pont. Il crut devoir payer de sa personne dans cette première rencontre, et donner aux Romains l'exemple d'un courage capable de suppléer à l'inégalité des forces. Il devint donc soldat sans cesser d'être capitaine; et, courant l'épée à la main à la tête de ses cavaliers, il chargea les escadrons ennemis. Il montoit un puissant cheval, dressé à tous les mouvemens des batailles, dans lesquelles il servoit son maître avec autant d'agilité que de vigueur. Les transfuges, intéressés à faire périr Bélisaire, crioient de toutes parts, *au cheval bai;* et les Goths, sans connoître ni le cavalier ni le cheval, persuadés néanmoins que ce cri leur annonçoit un exploit important, s'accordoient tous à tirer sur Bélisaire. Les plus braves, étincelans d'ardeur, s'empressoient de le joindre, et se disputoient l'honneur de l'abattre à coups de lances et d'épées. Bélisaire, toujours en action, écartoit les uns, renversoit

les autres ; tout tomboit sur son passage. Mais sa force et sa bravoure auroient enfin succombé, sans l'affection de ses gardes , qui , prodiguant leur vie pour sauver celle de leur général., se précipitoient au-devant des coups, lui faisoient un rempart de leurs boucliers et de leurs corps, et sembloient être devenus autant de Bélisaires. Plusieurs d'entre eux se firent tuer sur la place. Bélisaire eut le bonheur de ne pas recevoir une seule blessure, quoiqu'il servît de but à tous les traits des ennemis. Enfin les Goths, effrayés de ces prodiges de valeur, tournèrent bride, et furent poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les Romains prêts à pénétrer dans leurs retranchemens, et força les vainqueurs de fuir à leur tour jusqu'à une hauteur, où ils se rallièrent. Alors le combat recommença; les Romains, trop inférieurs en nombre, auroient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque de Valentin, écuyer de Photius; il tint presque seul contre toute la cavalerie des Goths, et donna aux siens le temps de regagner les murs de Rome. Les barbares les poursuivirent jusqu'à la porte Salaria, nommée depuis, en mémoire de cette journée, *la porte de Bélisaire.* Les habitans, qui craignoient que l'ennemi n'entrât pêle-mêle avec leurs escadrons, refusoient d'ouvrir la porte malgré les instances et les menaces de Bélisaire, que le sang et la poussière dont il étoit couvert rendoient méconnoissable. D'ailleurs le jour baissoit, et quelques fuyards avoient répandu dans la ville que Bélisaire avoit été tué dès le commencement de l'action. Les barbares, accourus en foule sur le bord du fossé, brûloient de le franchir pour achever la défaite des Romains, resserrés entre le fossé et la muraille. Ce qui restoit de soldats dans Rome, dépourvus de chef, et hors d'état de sortir malgré les habitans, demeuroient simples spectateurs du danger de leurs camarades sans pouvoir les secourir.

Le péril embrasa Bélisaire d'un nouveau courage.

Ayant ranimé ses soldats de la voix et du geste, il s'élança sur les ennemis. L'obscurité du soir et la longueur de la course avoient déjà mis le désordre parmi les Goths : lorsqu'ils se virent attaqués par ceux qu'ils venoient de poursuivre, ils crurent avoir en même temps sur les bras toutes les troupes de la ville, et s'enfuirent à bride abattue. Bélisaire, après leur avoir donné la chasse jusqu'à une assez grande distance, revint sur ses pas sans être poursuivi, et rentra dans Rome. On le reçut avec les transports de la plus vive allégresse. Ceux qui avoient pleuré sa mort pouvoient à peine en croire leurs yeux, et Rome se crut à l'abri de tout sous la garde d'un guerrier ardent, intrépide, invulnérable. Dans ce combat, qui dura du matin jusqu'au soir, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie. Un de leurs officiers, nommé Vandalaire, s'étoit signalé parmi ceux qui s'acharnoient sur le général romain; il tomba percé de treize coups, et fut laissé pour mort. Trois jours après, les barbares campés sous les murs, ayant envoyé sur le champ de bataille pour enterrer leurs morts, s'aperçurent que Vandalaire respiroit encore. On le secourut : il guérit de ses blessures, et jouit long-temps de sa gloire.

Bélisaire ordonna aux habitans de tenir des feux allumés, et d'être sur pied toute la nuit. Il fit la ronde autour des murs, et prit les précautions nécessaires pour éviter la surprise. Rome avoit quatorze portes; il en confia la garde à quatorze de ses capitaines. Bessas, chargé de garder la porte de Préneste, le fit avertir que les barbares venoient d'entrer par celle de Saint-Pancrace, et de surprendre le quartier du Janicule. Sur cette nouvelle ceux qui se trouvoient avec le général, lui conseilloient de se retirer par une autre porte. Mais Bélisaire, sans s'étonner, dépècha des cavaliers pour vérifier le fait; et, quand il eut appris que c'étoit une fausse alarme, il envoya dire aux quatorze capitaines de

ne s'occuper que de la garde de leurs portes, et de se reposer de tout autre soin sur sa vigilance. Rome n'étoit pas encore rassurée lorsque Vacis, capitaine goth, se présenta de la part de Vitigès devant la porte Salaria. Il reprochoit aux habitans leur perfidie : *Quel est votre aveuglement*, leur disoit-il, *d'armer contre vous la puissance des Goths pour vous livrer aux Grecs, qui sont hors d'état de vous défendre! L'Italie a-t-elle jamais vu venir de Grèce autre chose que des comédiens et des bouffons?* Il ajoutoit beaucoup d'autres injures ; et, comme on ne lui répondoit rien, il se retira. Malgré les fatigues d'une si terrible journée, Bélisaire, encore à jeun, passa la nuit à donner des ordres; et ce ne fut pas sans peine que sa femme et ses amis l'engagèrent à prendre un peu de nourriture.

Les Goths vinrent le lendemain camper devant Rome, *Proc. Goth. l. 1, c. 19. Marcel. chr.* dont ils espéroient se rendre aisément les maîtres, à cause de l'étendue de son enceinte. Cette même raison, les mettant hors d'état d'environner la ville entière, ils se partagèrent en six camps, pour embrasser l'espace depuis la porte Flaminia vers le Tibre au septentrion, jusqu'à la porte Prénestine à l'orient. C'étoit la moitié du circuit de Rome. Mais, comme Bélisaire pouvoit, en rompant le pont Milvius, qui est à deux milles de Rome, leur ôter la communication du pays situé entre le fleuve et la mer, et les mettre, par cette précaution, dans l'impossibilité d'affamer la ville, ils établirent un septième camp dans la plaine, nommée *le camp de Néron*, entre le Vatican et le Tibre. Ainsi les Goths demeurèrent maîtres du pont et de tous les dehors. Chacun de ces camps étoit fortifié d'un fossé et d'une palissade. Ils coupèrent ensuite les quatorze acquéducs, tous bâtis de briques, si larges et si élevés, qu'un homme à cheval pouvoit se promener dans l'intérieur. Le général romain prenoit de son côté toutes les mesures que pouvoit lui suggérer la prudence. Il se chargea en personne de la

défense des portes Pinciana et Salaria, voisines l'une de l'autre : c'étoit l'endroit le plus foible de l'enceinte, mais en même temps le plus propre à faire des sorties. Il fit murer la porte Flaminia et la porte Prénestine, et boucher les aquéducs, de peur que les Goths ne pénétrassent dans Rome comme il étoit lui-même entré dans Naples. Les moulins du Janicule, qui fournissoient aux habitans toutes les farines, devenoient inutiles depuis que les Goths avoient coupé les aquéducs, dont l'eau servoit à les faire agir. Bélisaire en établit d'autres sur des bateaux au-dessous du pont de bois, où l'eau étoit plus resserrée et plus rapide. Les Goths tentèrent de lui ôter cette ressource en jetant de grands arbres et des cadavres pour rompre les moulins, ou du moins pour en embarrasser le mouvement. Bélisaire fit tendre des chaînes d'un bord du Tibre à l'autre ; elles servoient non-seulement à garantir les bateaux, mais encore à fermer le passage aux ennemis, s'ils entreprenoient d'entrer par le fleuve.

Proc. Goth. l. 1, c. 20.

Le siége étoit à peine commencé, que le peuple de Rome, accoutumé au repos et aux commodités de la vie, témoignoit déjà son impatience. La privation des bains, les vivres distribués avec économie, l'obligation de passer les nuits à monter la garde sur les murailles, la vue des campagnes ravagées, le peu d'espérance de tenir long-temps contre une armée si nombreuse, décourageoient les habitans. Ils murmuroient contre Bélisaire, qui, par une témérité inouïe, n'ayant avec lui qu'une poignée de soldats, attiroit sur Rome toutes les forces des Goths, et l'engageoient dans une guerre meurtrière, où elle n'avoit nul intérêt. Les sénateurs n'osoient se plaindre hautement ; mais ils n'étoient pas mieux disposés que le peuple. Vitigès, informé de ces mécontentemens, ne cherchoit qu'à les aigrir. Il envoya des députés, qui, s'adressant à Belisaire en présence du sénat et des officiers de l'armée, lui dirent de la part de

leur maître « que, si c'étoient les Goths que les Grecs « venoient chercher en Italie, ils avoient sous les yeux « le camp de Vitigès qui leur offroit la bataille; qu'il « n'étoit pas juste d'envelopper les habitans de Rome « dans des périls qui leur étoient étrangers, et de forcer « leur légitime souverain à les traiter en ennemis; que « Théodoric avoit comblé de faveurs la ville de Rome, « et qu'il lui avoit conservé sa liberté; qu'elle s'étoit « trahie elle-même en abandonnant des princes dont « elle n'avoit jamais reçu que des bienfaits, et qui, « maintenant encore, quoique offensés par sa révolte, « lui venoient offrir leur secours; que, pour ménager le « sang de son peuple, Vitigès vouloit bien permettre « aux Grecs de sortir de Rome avec leur bagage; que, « s'ils s'obstinoient à soutenir un siége, le roi verroit « avec regret ses sujets s'ensevelir avec ses ennemis sous « les ruines d'une ville qu'il chérissoit. » Bélisaire répondit « qu'il livreroit bataille lorsqu'il le jugeroit à « propos, sans prendre conseil de Vitigès; que Rome « appartenoit à l'empereur; et qu'en s'en mettant en « possession, il ne faisoit que rentrer dans son domaine; « que les Goths se flattoient en vain, s'ils espéroient la « reprendre, tant qu'il resteroit à Bélisaire un souffle de vie. » Les sénateurs gardoient le silence; le seul Fidélis, que Bélisaire avoit fait préfet du prétoire, prit la parole pour combattre les prétentions des Goths, et soutint avec zèle les intérêts de l'empereur.

Sur le rapport des députés, Vitigès, perdant toute espérance d'intimider Bélisaire, ne songea plus qu'à disposer ce qui étoit nécessaire pour l'attaque. Il fit construire des tours roulantes, égales en hauteur aux murailles de la ville, et qu'on faisoit traîner par des bœufs. On prépara grand nombre d'échelles, quatre béliers, beaucoup de fascines pour combler le fossé, et faire avancer les tours et les béliers jusqu'au pied des murs. Bélisaire, de son côté, borda les murailles de toutes les

Proc. Goth. l. 1, c. 21.

machines meurtrières alors en usage dans les siéges; balistes, onagres, catapultes, qui lançoient des javalots ou des pierres d'une énorme grosseur. Au-dessus de chaque porte il fit descendre des herses garnies de grosses pointes de fer, qui, dans le cas où les assiégeans approcheroient, pourroient s'abattre sur eux, les percer et les écraser contre les portes.

Proc. Goth. l. 1, c. 22.

Le dix-huitième jour du siége, au lever du soleil, les Goths, conduits par Vitigès, marchèrent en ordre de bataille vers la porte Salaria. A la vue des tours et des béliers qui s'avançoient à leur tête, les habitans, glacés d'effroi, s'étonnoient de voir rire Bélisaire, qui défendit à ses soldats de tirer sur l'ennemi qu'il n'en eût donné l'ordre. Il leur sembloit qu'il y avoit de la folie à se faire un jeu d'un spectacle si terrible, et à laisser approcher le péril de si près. Déjà les Goths étoient au bord du fossé, lorsque Bélisaire, s'étant saisi d'un arc, tira sur un commandant ennemi, couvert d'une cuirasse, et lui perça le cou de part en part. Les habitans poussent un cri de joie, regardant ce début comme un bon présage. Leurs cris redoublent à la vue d'un second coup qui ne fut pas moins heureux. Alors Bélisaire commanda à ses soldats de faire une décharge générale sur les bœufs qui traînoient les machines. Cette nuée de flèches ayant abattu tous ces animaux, les tours et les béliers demeurèrent sans mouvement; et l'on reconnut que Bélisaire avoit eu raison de rire de cet appareil, et de le laisser avancer jusqu'à la portée du trait. Vitigès, désespérant de réussir à cette attaque, y laissa une partie de ses troupes, avec ordre de tirer sans cesse pour occuper Bélisaire, et ne lui pas donner le temps de porter ailleurs du secours. Pour lui, prenant sur la gauche, il marche du côté de la porte de Préneste, où la muraille étoit plus basse; il avoit eu soin d'y faire préparer d'avance des échelles et des machines.

Pendant que Vitigès faisoit ses approches vis-à-vis

de la porte Salaria, une autre partie de ses troupes attaquoit le mausolée d'Adrien. C'étoit un superbe monument, élevé autrefois pour la sépulture de ce prince, au-delà du Tibre, vis-à-vis du pont Ælius, à cinquante pas de l'enceinte de la ville. Il étoit construit de marbre de Paros, et les pierres étoient jointes ensemble sans aucun lien. La base étoit carrée, et avoit sur chaque face la largeur d'un jet de pierre. Le reste de l'édifice s'élevoit en forme d'une tour ronde, et dominoit les murs de Rome. Le sommet étoit orné de statues équestres et de chars de marbre d'un travail exquis. Comme ce bâtiment pouvoit tenir lieu de forteresse, on l'avoit joint aux murailles par le moyen de deux bras; c'est aujourd'hui le château Saint-Ange. Bélisaire avoit confié ce poste à Constantin, qui veilloit en même temps à la sûreté de la muraille voisine, assez foiblement gardée, parce que le Tibre bordoit la ville de ce côté-là, et que l'on étoit obligé de ménager les troupes pour suffire à la défense d'une si vaste enceinte. Constantin, ayant appris que les ennemis vouloient passer le fleuve, et forcer la muraille en cet endroit, y accourut avec une partie de ses soldats. Dès qu'il se fut éloigné, un détachement des Goths vint attaquer le mausolée. Ils approchèrent à la faveur d'un portique qui s'étendoit depuis l'église de Saint-Pierre, et ne furent aperçus que lorsqu'ils étoient déjà au pied de l'édifice. Dans cette position ils n'avoient rien à craindre des balistes, qui portoient à une certaine distance, et leurs larges boucliers les mettoient à couvert des flèches. Ils en lançoient eux-mêmes une si grande quantité, que les assiégés n'osoient paroître. La place étoit presque investie, et l'on commençoit à planter les échelles, lorsque les Romains, ne trouvant pas d'autre moyen de se défendre, s'avisèrent de briser les statues du mausolée, et d'en jeter les pièces sur les assaillans, qui tomboient écrasés sous la pesanteur de ces masses. Les Goths furent forcés de s'éloigner; et

alors les Romains, s'animant les uns les autres par de grands cris, firent usage de leurs arcs et de leurs balistes, en sorte que les ennemis abandonnèrent l'entreprise, et prirent la fuite avec d'autant plus de précipitation que Constantin arriva dans ce moment, après avoir repoussé ceux qui tentoient de passer le Tibre.

Proc. Goth. l. 1, c. 23; l. 2, c. 4.

Les Goths ne réussirent pas mieux à la porte Saint-Pancrace, qui fermoit le quartier du Janicule. L'élévation du terrain en rendoit l'accès difficile. Ils n'osèrent même attaquer la porte Flaminia, située entre des rochers, et que Bélisaire avoit fait murer. Entre cette dernière et la porte Pinciane, la muraille étoit depuis long-temps fendue depuis la moitié de sa hauteur jusqu'aux créneaux, en sorte que les deux parties, séparées l'une de l'autre, penchoient l'une vers la ville, l'autre vers la campagne. Bélisaire l'avoit voulu réparer; mais les habitans s'y étoient opposés, assurant que saint Pierre avoit promis de la défendre. Cette confiance n'étoit pas sans doute appuyée d'un fondement fort solide; néanmoins il est certain que, pendant un siége de plus d'une année, les Goths respectèrent cette seule partie des murailles, et que, ni de jour ni de nuit, ils ne tentèrent de profiter d'une brèche si favorable. Aussi dans la suite on se fit long-temps scrupule de la réparer. L'assurance des Romains avoit apparemment fait impression sur les Goths, nation très-religieuse, quoique arienne; et ce fut ce qui préserva cet endroit. Les barbares avoient une telle vénération pour les princes des apôtres, que durant le siége, loin de profaner leurs églises situées hors des murs, ils laissèrent au clergé romain la liberté de les desservir comme en pleine paix.

Quoique Vitigès se fût éloigné de la porte Salaria pour aller attaquer ce qu'on nommoit *le Parc*, Bélisaire étoit resté dans son premier poste. Avant que de le quitter, il fut témoin d'un coup extraordinaire. Un Goth de grande taille et fort vaillant, couvert d'un casque et d'une

cuirasse, s'étoit séparé du reste de la troupe pour se faire remarquer. Adossé contre un arbre, il ne cessoit de tirer aux créneaux. Un gros javelot, parti d'une baliste, vint lui percer la cuirasse et le corps, et, s'enfonçant dans l'arbre jusqu'à la moitié de sa longueur, y cloua ce redoutable guerrier. Les Goths, épouvantés, reculèrent hors de la portée des machines, et cessèrent d'incommoder les assiégés. Cependant Bessas et Pérane, pressés par Vitigès, envoyèrent demander du secours à Bélisaire. Il accourut lui-même, laissant à un de ses lieutenans la garde de la porte Salaria. Le parc que Vitigès attaquoit étoit un enclos carré, dont un des côtés étoit fermé par la muraille de la ville, qui tomboit en ruine dans cet endroit; les trois autres côtés, fermés d'un mur bas et sans défense, s'étendoient au-dehors. C'étoit le lieu où l'on enfermoit les lions et les autres bêtes féroces qui devoient servir aux spectacles de l'amphithéâtre. Vitigès travailloit à pénétrer dans cet enclos, persuadé qu'ensuite il forceroit aisément la muraille de la ville, dont il connoissoit la foiblesse. Bélisaire, ayant rassemblé auprès de lui l'élite de ses troupes, rappela dans la ville ceux qui défendoient l'enclos, et posta tous ses soldats derrière la porte, sans autres armes que leurs épées. Il laissa les ennemis percer les murs du parc; et dès qu'ils y furent entrés, ouvrant aussitôt la porte, il fit sortir sur eux Cyprien à la tête des plus braves. Les Goths, surpris de cette attaque imprévue, ne songent pas à se défendre. Ils fuient en désordre, se renversent, s'écrasent les uns les autres au passage de la brèche, tandis que les Romains les égorgent ou les assomment. On les poursuit dans la plaine; et comme leur camp étoit éloigné, il en périt un grand nombre dans la fuite. On mit le feu à leurs machines qu'ils avoient abandonnées. En même temps les barbares recevoient un pareil échec devant la porte Salaria. Les Romains, ayant fait tout à coup une sortie, les mirent en fuite, brûlèrent leurs machines, et les

poursuivirent jusqu'à leur camp, les massacrant à discrétion sans trouver de résistance. Procope dit qu'au rapport même des assiégeans, cette journée leur coûta trente mille hommes, sans compter les blessés, qui se trouvèrent encore en plus grand nombre; ce qui paroît incroyable. Les Romains, chargés de dépouilles, rentrèrent comme en triomphe, chantant les louanges de Bélisaire; et les Goths passèrent la nuit à pleurer leurs morts et panser les blessés.

Proc. Goth. l. 1, c. 24. Marc. chr.

Dans une si pénible journée, parmi tant d'attaques différentes, on peut dire que l'activité des soldats les avoit multipliés. Cinq mille hommes distribués avec intelligence, et animés du même esprit que leur général, en avoient repoussé et défait cent cinquante mille. Mais Bélisaire sentoit bien que le danger est extrême pour quiconque est réduit à la nécessité d'être toujours heureux, et qu'on est bien près de périr quand on ne peut rien perdre sans perdre tout. Pendant que ses soldats se reposoient de leurs fatigues, il écrivit à Justinien pour lui demander un prompt secours. Après un récit modeste de ses conquêtes en Sicile et en Italie, il lui exposoit le petit nombre de ses troupes et la multitude des Goths. Il lui rendoit compte du commencement du siége, et attribuoit ses succès à l'arbitre souverain des événemens; mais il représentoit « que ce seroit abuser des faveurs « de la Providence que de négliger les moyens humains; « qu'il avoit besoin d'hommes et d'armes pour combat« tre sans témérité des ennemis si nombreux; que, sans « un renfort considérable, l'Italie étoit perdue sans res« source avec l'honneur de l'empire, et qu'il seroit plus « honteux de perdre ce qu'on avoit conquis qu'il ne « l'eût été de ne pouvoir rien conquérir; qu'abandonner « Rome, ce seroit punir les Romains de s'être montrés « fidèles à leur légitime souverain; et qu'il étoit impossi« ble de garder cette grande ville sans des forces qui eus« sent quelque proportion avec son étendue; qu'il étoit

« facile de l'affamer, et qu'on ne devoit pas prétendre « que les habitans refusassent le pain des Goths pour « mourir de faim sous les étendards de l'empire. Pour « moi (ajoutoit-il), je sais que ma vie vous appartient; « je suis résolu de la sacrifier plutôt que de me rendre : « c'est à vous à juger s'il est du bien de votre service que « Bélisaire s'ensevelisse sous les ruines de Rome. » Cette lettre réveilla l'empereur, qui, selon sa coutume, sembloit avoir oublié l'expédition depuis qu'il l'avoit commandée. Il assembla des troupes et des vaisseaux, et envoya ordre à Valérien et à Martin de passer au plus tôt en Italie. Ces deux capitaines étoient partis, dès le mois de décembre précédent, avec des recrues pour aller joindre Bélisaire; mais ils s'étoient arrêtés en Acarnanie pour y passer l'hiver. La réponse de Justinien, qui assuroit Bélisaire d'une prompte assistance, soutint le courage des troupes, et redoubla leur ardeur.

Le dix-neuvième jour du siége, Bélisaire, ayant convoqué les soldats et les habitans, leur dit « que, la durée « du siége étant incertaine, leur premier soin devoit être « d'éviter la famine; que, pour prévenir ce mal, le seul « dont leur courage ne pouvoit les garantir, il falloit « faire passer à Naples leurs femmes, leurs enfans et « ceux de leurs esclaves qui n'étoient capables de rendre « aucun service pour la défense de la ville; qu'il ne pouvoit « même leur distribuer chaque jour que la moitié de la « ration ordinaire, mais qu'il leur paieroit l'autre moitié « en argent. » Tous se soumirent à cet ordre affligeant, mais nécessaire; bientôt les vaisseaux qui se trouvoient dans le port furent remplis de femmes, d'enfans, de vieillards, et la voie Appienne fut couverte d'une foule de peuple qui prenoit par terre le chemin de la Campanie. Dans cette retraite ils n'avoient rien à craindre des ennemis, qui ne tenoient pas la ville enfermée du côté du midi, et qui n'osoient s'écarter de leur camp. Il sortoit sans cesse de Rome des partis qui battoient la

Proc. Goth. l. 1, c. 25.

campagne; les Maures surtout, accoutumés aux courses et aux brigandages, massacroient et dépouilloient tous les Goths qu'ils trouvoient dispersés; et s'ils rencontroient une troupe trop nombreuse, ils lui échappoient par leur vitesse. Ainsi toute cette multitude sortit librement de Rome, et se retira soit en Campanie, soit en Sicile.

Rome étoit délivrée des bouches inutiles; mais elle manquoit de soldats pour garnir tous les postes, d'autant plus que les mêmes ne pouvoient être sans cesse en faction, et qu'il falloit nécessairement qu'une partie prît du repos tandis que l'autre faisoit la garde. Bélisaire enrôla les artisans, qui, manquant d'ouvrage pendant le siége, n'avoient pas de quoi vivre; il leur assigna une paie journalière, et les divisa par compagnies, qui montoient la garde tour à tour, chacune leur nuit. Il chassa de la ville plusieurs sénateurs qu'il soupçonnoit d'entretenir intelligence avec l'ennemi. De ce nombre étoit Maxime, arrière petit-fils de celui qui avoit arraché le diadème et la vie à Valentinien III. Craignant que les gardes des portes ne se laissassent corrompre pour favoriser quelque surprise, il changeoit les clefs et les serrures deux fois le mois; et toutes les nuits il nommoit de nouveaux capitaines pour faire les rondes, chacun dans une étendue marquée. Leur fonction étoit de visiter les sentinelles, d'écrire leurs noms, de remplacer ceux qui se trouvoient absens, et d'en faire rapport au général, qui les châtioit selon les lois militaires. Pour tenir les sentinelles alertes et les défendre du sommeil, il faisoit jouer des instrumens sur les murailles pendant toute la nuit. Il envoyoit au-dehors de la ville, et le long du fossé, des patrouilles, et surtout des Maures avec des chiens, afin que personne ne pût approcher sans être découvert.

Il restoit quelques païens dans Rome, mais cachés et en petit nombre. Quelques-uns d'eux, encore entêtés de

leurs anciennes superstitions, essayèrent pendant une nuit d'ouvrir le temple de Janus, pour se rendre ce dieu favorable pendant la guerre. Ce n'étoit qu'un petit édifice carré, dans le *Forum*, vis-à-vis du lieu où s'assembloit le sénat. L'intérieur étoit revêtu d'airain; la statue du dieu, haute de cinq coudées, étoit de même métal, ainsi que les quatre portes. Ce temple demeuroit fermé depuis que le culte idolâtre étoit aboli dans Rome. On s'aperçut le lendemain des efforts inutiles qu'on avoit faits pour l'ouvrir. Bélisaire, occupé de soins beaucoup plus importans, négligea de rechercher les auteurs de cette folle tentative.

Le mauvais succès des premières attaques mit Vitigès en fureur; il envoya ordre d'égorger les sénateurs qu'il avoit conduits à Ravenne, comme otages de la fidélité de Rome. Plusieurs, ayant été avertis, s'échappèrent: de ce nombre étoient Cerventin, et Réparat, frère du diacre Vigile, qui fut pape bientôt après. Ils se retirèrent en Ligurie. Les autres furent massacrés. Après cette vengeance inhumaine, Vitigès, voulant ôter aux assiégés la communication de la mer qui leur étoit ouverte par le Tibre, résolut de se rendre maître de Porto. C'étoit alors une place très-forte, dont il ne reste plus que le nom. Elle avoit été bâtie par l'empereur Claude à l'embouchure du Tibre, sur le bras qui coule à droite: car ce fleuve, approchant de la mer, se partage en deux, et forme une île large de deux mille pas, qu'on appeloit *l'île sacrée*. De Porto, une voie spacieuse et commode conduisoit à Rome, qui n'en est qu'à cinq lieues: ce chemin servoit au transport des marchandises, soit par terre, soit dans des barques tirées par des bœufs. Sur l'autre bras on voyoit le port d'Ostie, ville autrefois considérable, bâtie dès le temps des rois de Rome, mais qui n'étoit plus qu'une méchante place sans murailles. La voie d'Ostie étoit couverte de forêts. On l'avoit abandonnée, parce qu'elle s'éloignoit du canal, et qu'il n'y

Proc. Goth. l. 1, c. 25.

avoit point de tirage. Trois cents hommes auroient suffi pour défendre Porto ; mais Bélisaire n'avoit pas des soldats de reste. Les Goths s'en emparèrent sans peine, passèrent les habitans au fil de l'épée, et y laissèrent une garnison de mille hommes. La navigation du Tibre étant fermée aux Romains, leurs vaisseaux étoient obligés d'aborder à une journée d'Ostie, dans le port d'Antium, d'où il étoit difficile de voiturer les convois à Rome, faute d'hommes pour employer à ce travail.

Vingt jours après la prise de Porto, Martin et Valérien arrivèrent avec seize cents cavaliers, tirés pour la plupart des nations barbares qui habitoient les bords du Danube, Huns, Antes, Esclavons. Ce renfort étoit considérable pour un général qui savoit faire usage des hommes. Dès le lendemain Bélisaire fit sortir de Rome un de ses gardes, nommé Trajan, homme de courage, à la tête de deux cents cavaliers; il lui ordonna d'aller droit au camp des ennemis, et, lorsqu'il en seroit proche, de se poster sur une éminence qu'il lui montra ; de combattre les Goths à coups de flèches, lorsqu'ils viendroient pour l'attaquer, et de revenir à toute bride quand les flèches lui manqueroient. Trajan sortit par la porte Salaria, et Bélisaire fit charger les balistes et les autres machines placées sur la muraille. Tout se passa comme Bélisaire l'avoit ordonné ; et, lorsque les ennemis qui poursuivoient Trajan furent arrivés à la portée des machines, on fit sur eux une si furieuse décharge, qu'ils furent obligés de regagner le camp avec une grande perte. Cette sorte d'escarmouche fut deux fois répétée les jours suivans, sous différens capitaines, et toujours avec tant de succès, que ces trois actions coûtèrent aux Goths quatre mille hommes.

Vitigès se figura qu'une semblable manœuvre lui réussiroit également. Il fit partir cinq cents cavaliers, avec ordre d'imiter exactement ce qu'ils avoient vu faire aux Romains. Bélisaire en envoya mille sous la conduite

de Bessas, qui enveloppa les Goths et les tailla en pièces. Le roi attribua cet échec à la lâcheté de ses cavaliers; et trois jours après, en ayant choisi cinq cents autres parmi les plus braves de son armée, il leur commanda d'aller affronter l'ennemi, et réparer par leur courage l'honneur de la nation. Valérien et Martin sortirent sur eux à la tête de quinze cents cavaliers, qui les défirent, et les tuèrent presque tous. Les Goths imputoient ces disgrâces à leur mauvaise fortune; mais Bélisaire, interrogé par ses amis sur la cause qui lui inspiroit tant de confiance, répondit « que, dès la première fois qu'il s'étoit vu avec « une poignée de soldats aux prises avec toute l'avant- « garde de l'armée ennemie, il avoit remarqué entre les « Romains et les Goths une différence qui faisoit dis- « paroître l'avantage que donnoit aux ennemis la su- « périorité du nombre : les Romains (dit-il) et leurs « troupes auxiliaires savent faire usage de leurs armes. « Nous sommes exercés à tirer juste. Tous nos coups « portent; pour les Goths, ils tirent sans art et à l'a- « venture; la plupart de leurs flèches sont perdues; de « sorte qu'à compter les hommes, les Goths ont la « supériorité; mais si l'on compte les blessures, l'avan- « tage est du côté des Romains. » Après des tentatives si malheureuses, les Goths n'osèrent plus se hasarder par petites troupes, ni s'éloigner de leurs retranchemens pour donner la chasse aux coureurs ennemis.

Les soldats romains, enflés de leurs succès, avoient conçu un tel mépris des Goths, qu'ils brûloient d'envie de les combattre en bataille rangée. Bélisaire s'opposoit à cette ardeur inconsidérée, et s'en tenoit à son premier plan, d'affoiblir Vitigès par de fréquentes incursions. Mais les Goths, instruits à leurs dépens, et avertis par les transfuges, se trouvoient toujours sur leurs gardes. Enfin Bélisaire, voyant qu'ils ne lui donnoient plus de prise, se rendit à l'empressement de ses soldats. Ce général faisoit réflexion qu'un plus long refus les

Proc. Goth. l. 1, c. 28.

décourageroit, et qu'avec une telle disproportion de forces il lui seroit très-glorieux de vaincre, et très-pardonnable d'être vaincu. En cas de malheur, son habileté l'assuroit de la retraite. Après avoir tout préparé pour une action générale, il fit défiler son armée par les portes Pinciane et Salaria. Les Goths avoient un corps très-nombreux au-delà du Tibre dans les campagnes de Néron. Pour tenir ces troupes en échec, il envoya Valentin avec un détachement de cavalerie hors de la porte Aurélia, et lui donna ordre de se montrer toujours prêt à charger les ennemis, sans en venir à l'effet, et de les empêcher par ce moyen de passer le pont Milvius pour aller joindre Vitigès. Il avoit armé plusieurs habitans, artisans pour la plupart, et qui dans une action n'étoient propres qu'à prendre l'épouvante et à la communiquer. Il en fit une troupe séparée, qu'il plaça hors de la porte Saint-Pancrace, la plus éloignée du champ de bataille. En cet endroit ils pouvoient donner de l'ombrage aux ennemis campés dans les plaines de Néron, et paroître l'arrière-garde du corps que commandoit Valentin.

Dans cette journée Bélisaire ne vouloit faire usage que de sa cavalerie; il comptoit pour rien l'infanterie, dont les meilleurs soldats avoient changé de service; ils montoient des chevaux pris sur l'ennemi, et savoient déjà les manier avec assez d'adresse. Depuis plus d'un siècle l'infanterie romaine étoit presque anéantie. Les barbares, qui avoient envahi tant de provinces de l'empire, étant tous cavaliers, avoient mis en honneur la cavalerie; c'étoit le seul genre de troupes qu'on crût pouvoir leur opposer. Comme les soldats se méprisent eux-mêmes lorsqu'ils se voient méprisés, les fantassins, devenus la plus vile portion des armées, avoient pris l'habitude de fuir dès le premier choc. Ainsi Bélisaire avoit dessein de laisser son infanterie sur le bord du fossé, pour couvrir, en cas de besoin, la retraite de

sa cavalerie. Mais Principius, Pisidien, garde de Bélisaire, et Tarmut, Isaurien, tous deux connus par leur courage, lui représentèrent qu'il appartenoit à un général tel que lui de réformer les abus au lieu de s'y conformer. « Pourquoi (lui disoient-ils) vous priver du service de « votre infanterie quand vous avez si peu de troupes « contre une armée si nombreuse? N'est-ce pas l'infan- « terie romaine qui a subjugué l'univers? Pourquoi « dégrader un genre de milice auquel Rome doit sa « grandeur? Si depuis long-temps l'infanterie ne fait « rien de mémorable, c'est la faute de ses officiers; ils « refusent de partager les fatigues et les dangers; ils ne « paroissent qu'à cheval à la tête de leur troupe, et « donnent l'exemple de fuir avant même que de tirer « l'épée. Incorporez-les avec les cavaliers, puisqu'ils « veulent l'être, et laissez-nous marcher à pied à la « tête de vos fantassins. Nous vous rendrons bon compte « des ennemis auxquels nous aurons affaire. » Le général ne se rendit pas entièrement, quoiqu'il connût la valeur de ces deux guerriers. Il croyoit l'occasion trop importante pour hasarder une telle épreuve. Après avoir placé une partie des fantassins avec le peuple aux portes de la ville et sur les murailles, pour servir les machines, il consentit que le reste marchât sous la conduite de Tarmut et de Principius; mais il ne leur assigna d'autre poste que l'arrière-garde, de crainte que leur fuite ne jetât le désordre dans le reste de l'armée.

Vitigès, de son côté, ayant fait sortir du camp toutes *Proc. Goth. l. 1, c. 29.* ses troupes, envoya dire à Marcias, qui campoit dans les plaines de Néron, de se tenir dans son poste, et d'empêcher les ennemis qui étoient au-delà du fleuve de passer le pont Milvius pour venir attaquer par-derrière le gros de l'armée. On voit que cet ordre s'accordoit avec celui que Bélisaire avoit donné à Valentin : les deux généraux craignoient également que cette partie de l'armée ennemie ne passât le Tibre. Le roi des Goths rangea

ses troupes selon la méthode ordinaire, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Comptant sur la multitude de ses soldats, au nombre de plus de cent mille, et persuadé que huit mille Romains ne tiendroient pas devant lui, il ne voulut pas s'éloigner de son camp, afin de laisser à ses cavaliers un plus long espace entre le champ de bataille et les murs de Rome, pour tailler en pièces les fuyards.

La bataille commença dès le point du jour par des décharges de flèches où les Romains avoient l'avantage. Mais, quoique les Goths perdissent beaucoup de soldats, les morts étoient si promptement remplacés, qu'on ne s'apercevoit pas de leur perte. Cette manière de combattre dura jusqu'à midi; et les Romains, satisfaits d'avoir si long-temps soutenu avec honneur un combat si inégal, ne cherchoient qu'une occasion de faire retraite. A leur tête trois officiers faisoient admirer leur bravoure: c'étoient Athénodore, Isaurien, garde de Bélisaire; Théodorit et George, gardes de Martin, tous deux de Cappadoce. Ces trois guerriers alloient de temps en temps braver les ennemis, et renversoient à coups de lance tout ce qui se présentoit devant eux.

Dans les plaines de Néron, les deux partis restèrent long-temps en présence, sans autre action que celle des cavaliers maures, qui voltigeoient autour des ennemis, et leur lançoient des traits. Les Goths, apercevant du côté du Janicule une troupe considérable, n'osoient aller en avant de peur d'être enveloppés; mais le corps qui les tenoit en respect n'étoit pas entièrement composé de soldats. Des matelots, des valets, avides de butin, et la plupart sans armes, s'étoient mêlés avec les gens de guerre, et jetoient parmi eux la confusion et le désordre: sur le midi, cette multitude indisciplinée, s'ennuyant de son inaction, marcha contre l'ennemi malgré les ordres de Valentin, qui ne pouvoit se faire entendre, et elle chargea vigoureusement les soldats de Marcias. Ceux-ci,

au lieu de se retirer dans leur camp, s'enfuient sur les montagnes voisines. Les vainqueurs ne s'avisèrent ni de poursuivre les fuyards, ni de rompre le pont Milvius, ce qui eût rendu la ville de Rome maîtresse de la campagne au-delà du Tibre, ni de passer le fleuve pour prendre en queue ceux que Bélisaire attaquoit de front. Tout leur soin fut de piller le camp de Marcias et d'en enlever les dépouilles. Les Goths s'arrêtèrent quelque temps à les considérer; et, quand ils les virent occupés au pillage et embarrassés de leur butin, ils fondirent sur eux avec de grands cris, en massacrèrent la plupart, et mirent les autres en fuite.

En même temps l'armée de Vitigès, appuyée contre son camp, résistoit aux attaques de Bélisaire. Le petit nombre des Romains rendoit leur perte beaucoup plus sensible. Déjà la plupart de leurs cavaliers étoient ou blessés ou démontés, lorsque la cavalerie de l'aile droite de Vitigès vint tomber sur eux, et les repoussa jusqu'à leur infanterie, qui tourna le dos. Cependant quelques fantassins s'attroupèrent auprès de Principius et de Tarmut qui, restés presque seuls, faisoient face aux ennemis et signaloient leur courage. Cette intrépidité étonna l'armée des Goths, et plusieurs escadrons en profitèrent pour se sauver. Principius se fit hacher en pièces plutôt que de reculer. Autour de lui périrent en gens de cœur quarante-deux fantassins, qui vendirent chèrement leur vie. Tarmut, armé de deux javelots, et combattant des deux mains à la fois, ne cessoit d'abattre à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin, percé de coups, il étoit près de tomber de défaillance lorsqu'il vit accourir son frère Ennès, chef des Isaures, qui se jeta entre lui et les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce secours imprévu, il reprit assez de force pour regagner en courant la ville de Rome, toujours armé de ses deux javelots. Arrivé à la porte Pinciane, couvert de sang et de blessures, il tomba, et

ses camarades, le croyant mort, l'emportèrent dans la ville sur un bouclier. Il n'expira cependant que deux jours après, laissant beaucoup de gloire à ses compatriotes par la réputation de son éclatante valeur. A la vue d'une déroute si générale, les habitans alarmés fermèrent les portes, de peur de donner entrée aux ennemis en même temps qu'à leurs soldats. Les fuyards, se voyant sans retraite, traversèrent le fossé, et, tremblans de crainte, le dos appuyé contre la muraille, ils restoient là sans défense, et sembloient n'attendre que le coup mortel. La plupart avoient rompu leurs lances dans le combat ou dans la fuite; et, serrés les uns contre les autres, ils ne pouvoient faire usage de leurs arcs. Les Goths, accourus au bord du fossé, les accabloient d'une grêle de flèches, et se flattoient qu'il n'en échapperoit pas un seul, lorsque, voyant le haut des murailles bordé d'un grand nombre d'archers et de balistes qu'on pointoit contre eux, ils se retirèrent en insultant les vaincus. Telle fut l'issue de ce combat, qui apprit aux soldats de Bélisaire à se reposer de leur conduite sur la prudence de leur général; et, à Bélisaire lui-même, à se défier de l'ardeur téméraire de ses soldats.

Proc. Goth. l. 2, c. 1.

On en revint aux escarmouches, où les Romains avoient ordinairement l'avantage. Aux cavaliers se joignoient de part et d'autre quelques pelotons de fantassins. Dans une de ces actions, Bessas se jeta tête baissée au milieu d'un escadron, tua de sa propre main trois des meilleurs cavaliers, et mit les autres en fuite. L'adresse des Huns, exercés à tirer de l'arc avec justesse en courant à toute bride, incommodoit beaucoup les Goths, qui ne pouvoient ni les éviter ni les atteindre. Dans une sortie que fit Pérane hors de la porte Salaria, un fantassin romain, vivement poursuivi, tomba dans une fosse profonde. On en voyoit autour de Rome un grand nombre de cette espèce, où les anciens Romains avoient coutume de serrer leurs grains. Comme il n'étoit pas pos-

sible d'en sortir sans secours, et que le soldat n'osoit crier, parce que le camp ennemi étoit proche, il y passa la nuit; et le lendemain un soldat goth y tomba par une aventure pareille. La conformité de fortune leur fit oublier la haine nationale; ils s'embrassèrent et se donnèrent parole de ne se pas sauver l'un sans l'autre. Ils se mirent alors à crier de toutes leurs forces; et les Goths étant accourus sur le bord, aux questions qu'ils firent, le soldat goth répond seul, et les pria de lui descendre une corde. Le Romain obtint de son camarade de remonter le premier, parce qu'assurément les Goths n'abandonneroient pas leur compatriote; au lieu qu'après avoir tiré celui-ci, ils se feroient un jeu de laisser l'autre dans la fosse. Les Goths furent surpris de voir sortir un Romain au lieu d'un Goth; et ayant été instruits du fait, ils retirèrent ensuite leur soldat, qui obtint pour son compagnon la liberté de retourner à Rome.

C'étoient tous les jours de petits combats où les plus vaillans, animés par les regards de tant de spectateurs qui couvroient les murailles de Rome, faisoient montre de leur bravoure comme dans un amphithéâtre. Chorsamante, garde de Bélisaire, Hun de nation, accompagné de quelques Romains, poursuivit dans les plaines de Néron un corps de soixante-dix cavaliers. Ses compagnons ayant tourné bride pour ne pas trop approcher du camp ennemi, il continua sa poursuite; et les Goths, s'étant aperçus qu'il étoit resté seul, revinrent sur lui. Il tua le plus hardi, chargea les autres, et les mit en fuite. Lorsqu'ils furent à la vue de leur camp, la honte les arrêta, ils firent face; mais, ayant encore perdu un des leurs, ils recommencèrent à fuir. Chorsamante les poursuivit jusqu'à leurs retranchemens; et, plus heureux que prudent, il revint à Rome, où il fut reçut avec de grandes acclamations. Quelque temps après, ayant été blessé dans une rencontre, il fut forcé de rester à Rome pen-



dant plusieurs jours, moins tourmenté de sa douleur que de son impatience. Dès qu'il fut guéri, ce soldat, d'un caractère fougueux, que l'ivrognerie allumoit encore, jura dans le vin qu'il iroit seul attaquer les ennemis pour se venger de sa blessure, et voulut tenir sa parole lorsqu'il fut revenu de son ivresse. Il se fit ouvrir la porte Pinciane, sous prétexte qu'il avoit un ordre de Bélisaire, et courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge; mais, lorsqu'ils le virent tirer sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le mettre en pièces : il les soutint avec une audace intrépide. Enfin, enveloppé de toutes parts, furieux à l'aspect du péril, et toujours plus redoutable à mesure que croissoit le nombre des ennemis, il tomba percé de coups sur un monceau d'hommes et de chevaux qu'il avoit abattus. Toute l'armée le regretta; et Bélisaire, qui n'auroit pas voulu sans doute n'avoir que des soldats de ce caractère, fut affligé de la perte d'un guerrier capable de ces coups de témérité, dont un prudent général sait à propos faire usage.

Proc. l. 2, c. 2. Vers le solstice d'été, Euthalius aborda dans le port de Terracine, apportant de Constantinople l'argent destiné au paiement des troupes. Bélisaire, averti de son arrivée, lui envoya une escorte de cent soldats, sous la conduite de deux officiers. En même temps, pour tenir ensemble les ennemis, et les empêcher d'envoyer des partis battre la campagne, il faisoit mine de vouloir les attaquer avec toutes ses forces. Il rangea ses troupes aux portes de la ville, et les tint sous les armes jusqu'à midi, qu'il leur donna ordre de prendre leur repas. Les Goths demeuroient en bataille, s'attendant à toute heure qu'il alloit marcher à eux. Enfin six cents cavaliers sortirent de la porte Pinciane, sous la conduite de trois gardes de Bélisaire, Artasinès, Perse, Buchas, de la nation des Huns, et Cutilas, de Thrace. Les ennemis vinrent en plus grand nombre au-devant d'eux, et l'on escarmoucha

long-temps, les deux partis fuyant et poursuivant tour à tour ; ensuite, échauffés par la colère, animés par les cris de l'une et de l'autre armée, et renforcés par de nouveaux secours, ils se mêlèrent et se battirent avec fureur. Après beaucoup de sang répandu, les Goths prirent la fuite. Cutilas, percé d'un dard à demi-enfoncé dans sa tête, ne laissa pas de poursuivre les ennemis, comme s'il eût été insensible à une si cruelle douleur. A son retour dans la ville, dès qu'on lui eut arraché le dard, il tomba en frénésie, et mourut peu de temps après. Arzès, autre garde de Bélisaire, revint avec une flèche enfoncée bien avant à côté de l'œil droit. Un habile médecin, nommé Théoctiste, qui, selon l'usage subsistant encore dans ce temps-là, exerçoit aussi la chirurgie, entreprit de le guérir. Ayant reconnu qu'Arzès souffroit derrière le cou de vives douleurs, il jugea que le fer pénétroit jusqu'à cette partie ; et, après avoir coupé le bois qui sortoit à côté de l'œil, il fit au cou une large incision, et retira le reste de la flèche armée de trois pointes. Arzès guérit de sa blessure.

Les Goths étoient plus heureux dans les plaines de Néron. Martin et Valérien y avoient conduit un corps de cavalerie; et quoiqu'ils combattissent avec courage, ils étoient près de succomber sous les efforts des ennemis. Buchas, au retour de l'autre combat, eût ordre de les aller joindre avec ceux de sa troupe qui revenoient en bon état. L'arrivée de ce secours donna l'avantage aux Romains; mais la valeur de Buchas lui coûta la vie. Comme il poursuivoit l'ennemi avec trop d'ardeur, il se vit enveloppé de douze cavaliers. Ses armes résistoient à tous les coups; mais enfin il reçut deux blessures au défaut de sa cuirasse, et il alloit périr, si Martin et Valérien ne fussent accourus à son secours. Ils le dégagèrent et le ramenèrent à Rome, tenant son cheval par la bride. Il mourut trois jours après. Sur le soir, Euthalius entra dans Rome avec l'argent de l'empereur. Les Romains et les Goths passèrent la nuit à déplorer leur perte res-

pective. Jamais on n'avoit entendu dans le camp des Goths tant de cris lamentables ; aussi jamais journée ne leur avoit enlevé de plus braves guerriers, dont la plupart avoient péri sous le bras de Buchas, qui étoit lui-même expirant. Tels furent les combats les plus remarquables qui se livrèrent pendant le siége de Rome. Il seroit trop long de rapporter les autres : il suffit de dire qu'il y en eut soixante-sept, sans compter les deux derniers, dont nous parlerons dans la suite ; et l'on ne peut assez admirer les grandes ressources du génie de Bélisaire, qui, pendant une année de siége, toujours aux prises avec l'ennemi, sut, avec huit mille hommes, fournir à tant de combats, et fatiguer une armée près de vingt fois plus nombreuse que la sienne, et maîtresse de la campagne.

Proc. Goth. l. 2, c. 3.

Rebutés de tant de pertes, les Goths résolurent de s'abstenir désormais de combattre, espérant de prendre Rome par famine. Pour y réussir, il falloit couper le passage des vivres du côté du midi. Entre la voie Appienne et la voie Latine s'élevoient deux aquéducs, qui, d'abords écartés l'un de l'autre, se croisoient à deux lieues de Rome, et, après s'être éloignés à quelque distance, se rapprochoient ensuite et revenoient se croiser encore pour reprendre leur première direction. L'intervalle renfermé entre les deux points de jonction formoit une losange dont les Goths firent une forteresse, en bouchant de pierres et de terre le passage des arcades. Ils y placèrent un corps de sept mille hommes, pour arrêter les convois depuis le Tibre jusqu'à la porte Prénestine. Bientôt après le pain manqua dans Rome. Le peu qui en restoit étant distribué aux soldats, les habitans mouroient de faim, et la peste suivit de près la famine. Les riches avoient cependant encore quelque ressource. Tant qu'il y eut du blé dans les campagnes, il se trouvoit des soldats assez avides de gain et assez hardis pour aller le couper pendant la nuit ; ils en chargeoient leurs chevaux,

et le vendoient bien cher; tandis que les pauvres citoyens ne se nourrissoient que des herbes qu'ils arrachoient autour des fossés et au pied des murs, et qu'il falloit même disputer aux soldats, qui venoient les faucher pour leurs chevaux. On vendoit secrètement, et contre la défense de Bélisaire, la chair des chevaux et des mulets qui mouroient dans la ville. Enfin tous les grains des environs étant consumés, les habitans, réduits à l'extrémité, vinrent en grand nombre trouver le général; *conduisez-nous à l'ennemi*, s'écrioient-ils, *nous voulons sacrifier à l'empereur ce qui nous reste de forces; nous nous tiendrons plus heureux de périr par le fer que par la famine.* Bélisaire ne se rendit pas à leurs instances; il leur répondit *qu'il ne pouvoit les satisfaire sans les envoyer à une mort certaine; que la faim qui leur faisoit désirer la bataille ne leur enseignoit pas l'art des combats; que l'empereur envoyoit en Italie une forte armée, et qu'une nombreuse flotte, chargée de soldats et de provisions, côtoyoit déjà la Campanie; que dans peu de jours ils seroient en même temps délivrés et de la disette et des barbares; qu'il valoit mieux attendre une victoire assurée que de risquer à se perdre par une aveugle précipitation; qu'il alloit donner les ordres nécessaires pour hâter l'arrivée de leurs libérateurs.*

En effet Bélisaire savoit qu'il lui venoit d'Orient de nouvelles troupes; mais il en exagéroit le nombre, pour relever le courage des habitans. Il envoya Procope en Campanie, et lui ordonna de rassembler les navires, de les charger de blé, d'y faire embarquer tous les soldats qui se trouveroient dispersés dans la province, d'y joindre une partie des garnisons, et de se rendre avec cette flotte dans le port d'Ostie le plus tôt qu'il seroit possible. Mundilas accompagna Procope jusqu'aux frontières de la Campanie, avec une escorte de cavaliers, pour le défendre contre les partis ennemis. Bélisaire n'avoit pas assez de troupes pour combattre; mais il en avoit trop

Proc. Goth. l. 2, c. 4.

pour garder la ville de Rome, surtout dans un temps de famine. Il en fit sortir une partie qu'il distribua dans les places voisines, avec ordre d'inquiéter sans cesse les Goths par des courses, de les surprendre par des embuscades, et d'enlever leurs convois. Magnus et Sinthuas se jetèrent dans Tivoli avec cinq cents hommes. Gontharis, avec une troupe d'Hérules, prit poste dans Albe, d'où il fut bientôt chassé par les Goths. Martin et Trajan conduisirent un corps de mille hommes à Terracine. Antonine, femme de Bélisaire, partit avec eux; elle avoit une escorte pour la conduire à Naples, où elle devoit attendre en sûreté l'événement du siége. Valérien prit avec lui tous les Huns, et les fit camper à un mille de Rome, au bord du Tibre, près de l'église de Saint-Paul, afin qu'ils eussent plus de facilité à faire subsister leurs chevaux, et qu'ils pussent arrêter de ce côté-là les courses des ennemis. Par ces dispositions, les Goths se trouvèrent eux-mêmes comme assiégés; ils manquèrent bientôt de vivres; la peste se mit dans leurs camps, surtout dans celui qui étoit renfermé entre les deux aquéducs; ils furent obligés de l'abandonner. La maladie s'étant communiquée au camp des Huns, ils rentrèrent dans Rome. Procope rassembla en Campanie cinq cents soldats, et une assez grande quantité de barques, qu'il chargea de blé. Antonine le secondoit par son activité et par son intelligence.

Proc. Goth. l. 2, c. 5. Marcel. chr.

Dans cette conjoncture arriva le renfort que l'empereur envoyoit de Constantinople. Zénon, à la tête de trois cents chevaux, vint à Rome par la voie Latine, après avoir traversé le Samnium. Trois mille Isaures, commandés par Paul et par Conon, abordèrent à Naples, et dix-huit cents cavaliers à Otrante, sous la conduite de Jean, neveu de ce Vitalien qui s'étoit révolté contre Anastase. Jean se joignit aux autres troupes, et marcha vers Rome le long du rivage de la mer, à la tête d'un convoi de grand nombre de chariots, à l'abri

desquels il se proposoit de se retrancher en cas d'attaque. Paul et Conon, suivis de la flotte, avoient ordre de gagner en diligence le port d'Ostie; c'étoit le rendez-vous général. Les navires et les chariots étoient chargés de blé, de vin et de toutes les provisions nécessaires. Ils comptoient trouver Martin et Trajan à Terracine; mais ces deux officiers étoient déjà retournés à Rome.

Pour favoriser l'arrivée de ce secours, il falloit occuper les ennemis devant Rome. Dès le commencement du siége, Bélisaire avoit fait murer la porte Flaminia, directement opposée à la porte d'Ostie, par où le secours devoit entrer; en sorte que les Romains ne craignoient de ce côté-là aucune attaque, ni les Goths aucune sortie. Il fit démolir pendant la nuit le mur de clôture, et rangea dans ce poste la plus grande partie de son armée. Au point du jour, Trajan et Diogène sortirent avec mille cavaliers par la porte Pinciane, sur la droite de la porte Flaminia, et allèrent lancer des traits dans le camp des Goths. Ils avoient ordre de prendre la fuite dès que les Goths sortiroient de leur camp. Lorsque Bélisaire vit les ennemis attachés à la poursuite de ses cavaliers qui les attiroient vers la ville, il fit ouvrir la porte Flaminia et défiler toutes ses troupes, qui coururent droit au camp des ennemis, où il étoit resté peu de soldats. Pour y arriver, il falloit traverser une gorge étroite et bordée de roches escarpées. A l'entrée de ce lieu se présenta un Goth d'une taille avantageuse, armé de toutes pièces, qui appeloit à grands cris ses camarades, et se préparoit à disputer le passage. Mundilas lui abattit la tête d'un coup de sabre, et se rendit maître du chemin. Les Romains arrivèrent au camp; mais ils ne purent le forcer, quoiqu'il n'y fût resté que peu de soldats pour le défendre. Il étoit bordé d'un fossé profond, et d'un mur de terre garni d'une forte palissade. Cependant Aquilin, cavalier de la garde de Bélisaire, ayant trouvé un endroit où le mur étoit ouvert, franchit le

fossé; et, renversant tous ceux qui s'opposoient à son passage, il traversa le camp malgré les traits qui tomboient sur lui de toutes parts. Son cheval fut tué; pour lui, par un bonheur extraordinaire, il se sauva à pied à travers les ennemis, et rejoignit l'armée, qui, ayant renoncé à l'attaque des retranchemens, venoit prendre en queue les Goths répandus dans la plaine. Alors Trajan, qui fuyoit avec sa troupe, fit volte-face, et retourna sur ceux qui le poursuivoient. Les Goths, enfermés entre deux corps ennemis, furent presque tous taillés en pièces, sans recevoir aucun secours des autres camps, où l'on ne songeoit qu'à se préparer à la défense. En cette occasion Trajan reçut un coup de flèche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois se détacha au moment du coup, et tomba; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, qui se guérit, sans que Trajan y ressentît aucune douleur. Cinq ans après, le fer commença à reparoître, en perçant la cicatrice. Procope, qui raconte ce fait singulier, dit que, lorsqu'il écrivoit, il y avoit trois ans que le fer sortoit au-dehors de plus en plus; et que, selon toute apparence, il tomberoit bientôt de lui-même. La possibilité de ce fait m'a été attestée par un de nos plus célèbres anatomistes, ainsi que celle de la cure d'Arzès, que j'ai rapportée.

Proc. Goth. l. 2, c. 6.

Les Goths avoient perdu une grande partie de leur armée par la peste, par la faim, par le fer ennemi. Ils apprenoient qu'il arrivoit aux Romains un secours que la renommée leur rendoit beaucoup plus formidable qu'il n'étoit en effet. Ces motifs faisoient souhaiter à Vitigès la fin de la guerre. Il envoya donc à Bélisaire des députés, qui lui parlèrent en ces termes : « Romains, « nous étions vos amis et vos alliés quand vous êtes venus « nous faire la guerre. Nous ignorons encore la cause « qui vous a mis les armes à la main. Ce ne sont pas « les Goths qui ont enlevé aux Romains le domaine « de l'Italie ; ce fut Odoacre qui détruisit la puissance

« romaine en Occident, et qui s'établit sur ses ruines. « Zénon, trop foible pour se venger du tyran, eut recours « à notre roi Théodoric ; et, pour récompenser son zèle, « il lui céda, à lui et à ses successeurs, tous les droits que « les empereurs avoient sur l'Italie. Nous n'en avons « pas abusé. Loin de traiter les naturels du pays comme « des vaincus, nous leur avons laissé leurs lois, leur reli-« gion, leurs magistratures. Quoique nous ayons sur la « Divinité des opinions différentes, jamais ni Théodoric, « ni ses successeurs n'ont porté atteinte à la liberté des « consciences. Nous protégeons les ministres de leurs « autels, nous respectons leurs églises. Ils possèdent « toutes les charges civiles ; nous leur avons permis de « demander tous les ans aux empereurs la dignité consu-« laire. Si c'est l'intérêt des Italiens qui vous amène, ils « sont plus heureux sous notre gouvernement qu'ils « n'ont été sous leurs empereurs ; si c'est le vôtre, nous ne « vous devons rien ; mais, pour éviter toute contestation, « nous voulons bien vous céder la Sicile, sans laquelle « vous ne pourriez conserver l'Afrique. »

Bélisaire répondit en peu de mots *que Zénon avoit envoyé Théodoric en Italie pour le service de l'empire, et non pas pour s'en approprier la conquête ; qu'auroit-il gagné à la retirer des mains d'un tyran pour l'abandonner à un autre ? que Théodoric, après avoir dépouillé Odoacre, s'étoit rendu aussi coupable que ce barbare, puisque c'étoit une usurpation également criminelle de ne pas restituer un bien au maître légitime, et de l'envahir. Vous nous offrez la Sicile, qui nous appartient de tout temps,* ajouta-il ; *pour ne pas vous céder en générosité, nous vous faisons présent des Iles-Britanniques, qui sont beaucoup plus étendues que la Sicile.* Cette raillerie fit entendre aux députés qu'ils s'obtineroient en vain à vouloir conserver l'Italie. Ils proposèrent d'ajouter à la Sicile Naples et la Campanie, et de payer un tribut pour le reste de l'Italie. Ils ne furent

pas écoutés. Enfin ils demandèrent la permission d'envoyer à l'empereur, et une suspension d'armes pour le temps que dureroit la négociation. Bélisaire y consentit; et leur protesta qu'ils ne trouveroient en lui aucun obstacle à la paix. Les députés retournèrent rendre compte à Vitigès.

Proc. Goth. l. 2, c. 7.

La trève n'étoit pas encore arrêtée lorsque la flotte parut à l'embouchure du Tibre en même temps que Jean arrivoit à Ostie. Quoiqu'on ne trouvât aucune opposition de la part des Goths, cependant, pour se garantir des attaques nocturnes, les Isaures bordèrent le port d'un fossé profond, et Jean se retrancha derrière ses chariots. Bélisaire vint les visiter pendant cette nuit avec une escorte de cent cavaliers. Ils les instruisit de la victoire qu'il venoit de remporter, et de la négociation entamée avec les Goths. Il les exhorta à ne pas différer de conduire à Rome leur convoi, et promit de veiller à la sûreté du trajet. Lorsqu'il fut retourné à Rome, Antonine, revenue avec la flotte, tint conseil sur les mesures qu'il falloit prendre pour le transport des vivres. L'entreprise étoit difficile. On ne pouvoit sans péril prendre la route de terre, ni s'engager dans un chemin étroit avec une longue file de chariots. Il n'étoit guère plus aisé de remonter le Tibre, les ennemis étoient maîtres de la branche droite du fleuve, et, comme je l'ai déjà dit, la branche gauche n'avoit point de tirage. De plus, les bœufs dont le service auroit été nécessaire, soit par terre, soit par eau, étoient excédés de fatigue, et incapables d'un nouveau travail. Le seul parti qui parut praticable fut de remonter le fleuve à voiles et à rames. On choisit les chaloupes les plus légères, et on les borda d'une clôture de planches, pour mettre l'intérieur à couvert des traits. Quand on les eut chargées à proportion de leur grandeur, et qu'on y eut fait embarquer les tireurs d'arc et les matelots, on attendit le vent, et dès qu'il fut favorable on mit à la voile. Les Isaures demeurèrent au

port pour garder la flotte, et le reste de l'armée côtoyoit les chaloupes par le chemin d'Ostie. Ils avançoient à la faveur du vent dans les endroits où le fleuve couloit en ligne droite; mais, dans les détours, les voiles n'étant plus d'aucun usage, il falloit, à force de rames, vaincre la rapidité de l'eau. Les Goths en garnison dans Porto, ou campés le long du fleuve, n'osoient troubler cette navigation, pour ne pas apporter d'obstacle à la conclusion de la trève, qu'ils désiroient ardemment. Lorsque les troupes et le convoi furent entrés dans Rome, la flotte se hâta de retourner à Constantinople, parce qu'on approchoit du solstice d'hiver; et Paul demeura dans le port d'Ostie avec une troupes d'Isaures.

On convint enfin d'une suspension d'hostilités pendant trois mois, pour donner aux députés de Vitigès le temps de rapporter une réponse de l'empereur. On fit l'échange des otages : c'étoit Zénon du côté des Romains, et de la part des Goths, Vlias, officier de distinction. Bélisaire donna une escorte aux envoyés pour les conduire à Constantinople. L'imprudence de Vitigès rendit cette trève aussi préjudiciable à sa nation que l'eût été la continuation de la guerre, et sa mauvaise foi en causa bientôt la rupture. Il commença par rappeler au camp la garnison de Porto, qui manquoit de vivres : à peine fut-elle sortie, que Paul, qui étoit à Ostie avec ses Isaures, se logea dans cette place importante. Les Romains, maîtres de la mer, ne laissoient point entrer de vivres dans les ports occupés par les Goths. Ceux-ci furent obligés par cette raison d'abandonner encore Centumcelles, aujourd'hui *Civita-Vecchia*, ville de Toscane, grande et peuplée, à quarante milles de Rome; et les Romains s'en emparèrent. Il en fut de même de la ville d'Albe; en sorte que les barbares, enveloppés de toutes parts, ne cherchoient qu'une occasion de surprendre les Romains et de rompre la trève. Vitigès se plaignit à Bélisaire de l'invasion de ces

Proc. Goth. l. 2, c. 7. Marc. chr.

places, déclarant qu'il se feroit justice par les armes, si on tardoit de les rendre. Bélisaire ne tint compte de ces menaces, et répondit qu'il ne concevoit rien aux caprices de Vitigès, qui prétendoit ne pas perdre ce qu'il ne vouloit pas garder. De ce moment les deux partis entrèrent en défiance mutuelle. Le général romain, qui ne craignoit plus de manquer de troupes, distribua dans les contrées voisines différens corps de cavalerie. Il envoya dans le *Picenum* Jean, neveu de Vitalien, avec deux mille chevaux. Il ne restoit dans ce pays que des femmes et des enfans : tous les hommes avoient suivi l'armée de Vitigès. Jean avoit ordre de s'abstenir de toute hostilité tant que les Goths observeroient la trève; mais, dès qu'elle seroit rompue, il devoit ravager la province, enlever les enfans et les femmes, piller les biens des Goths, sans toucher à rien de ce qui appartenoit aux Romains : s'il rencontroit des places fortes qu'il ne pût emporter d'emblée, il lui étoit recommandé de revenir sur ses pas avec son butin, sans s'engager plus avant, pour ne pas laisser d'ennemis derrière lui.

Proc. Goth. l. 2, c. 8. Idem, anecd. c. 1.

Dans ces heureuses conjonctures Bélisaire se vit sur le point de perdre la vie par un attentat imprévu. Présidius, Romain d'une naissance distinguée, établi à Ravenne, s'étant rendu suspect aux Goths dans le temps que Vitigès se disposoit à marcher vers Rome, avoit pris la fuite, et s'étoit retiré à Spolette, où commandoit alors Constantin. De toutes ses richesses, il n'avoit sauvé que deux poignards enrichis d'or et de pierreries. Constantin, aussi avide de richesses qu'il étoit brave, les lui fit enlever, et refusa de les rendre. Présidius vint à Rome pour s'en plaindre à Bélisaire; mais, le trouvant accablé de soins plus importans, il garda le silence jusqu'à la trève, qui donnoit au général le temps de respirer. Alors il demanda justice; et Bélisaire, soit par lui-même, soit par d'autres, pressa plusieurs fois Constantin de se laver d'un reproche si hon-

teux. Constantin tournoit en raillerie toutes les instances qu'on lui faisoit à ce sujet. Enfin Présidius, voyant passer Bélisaire dans une place de Rome, courut à lui, et, saisissant la bride de son cheval, il lui demanda à haute voix si les lois de l'empereur autorisoient ses officiers à dépouiller ses sujets. Malgré les menaces et les efforts des gardes, il ne quitta prise qu'après que Bélisaire lui eut donné parole de lui faire rendre ses deux poignards. Bélisaire estimoit Constantin; c'étoit un de ses meilleurs officiers, qui venoit de rendre des services importans pendant le siége de Rome; il ne vouloit pas le pousser à bout, et cherchoit des moyens d'apaiser Présidius, en le dédommageant avec avantage. Mais Antonine avoit juré la perte de Constantin; elle ne pouvoit oublier qu'un jour Bélisaire étant outré de colère contre un de ses amans, dont il avoit découvert l'intrigue, Constantin lui avoit dit: *pour moi, je pardonnerois plutôt à un galant qui m'outrage qu'à une femme qui me déshonore.* Connoissant donc l'humeur opiniâtre et hautaine de cet officier, elle saisit l'occasion de le perdre, et fit entendre à son mari qu'il y alloit de son honneur beaucoup plus que de l'intérêt de Présidius. Le lendemain Bélisaire, trop facile à recevoir toutes les impressions de sa femme, manda Constantin en présence d'un grand nombre d'officiers, et l'exhorta, d'abord avec douceur, à restituer ce qu'il avoit pris. Comme celui-ci répondoit arrogamment qu'il jetteroit plutôt les deux poignards dans le Tibre; *Vous ignorez donc*, lui dit Bélisaire irrité, *que j'ai droit de vous commander*, et en même temps il ordonna de faire entrer ses gardes. Constantin, frappé de cet ordre comme de son arrêt de mort, devint furieux, et, tirant son poignard, il courut sur Bélisaire, qui, pour éviter le coup, n'eut que le temps de se sauver derrière Bessas. Constantin, hors de lui-même, alloit les percer tous deux, lorsque Valérien et Ildiger, ar-

rivés depuis peu d'Afrique, se jetèrent sur ce forcené et s'en rendirent maîtres. Les gardes lui arrachèrent le poignard, le traînèrent dans une chambre voisine, et l'y massacrèrent par ordre du général, conseillé par Antonine. Constantin méritoit la mort, mais un assassinat ne fut jamais un châtiment légitime.

Proc. Goth. l. 2, c. 9.

Vitigès, sans égard à la trève, essaya de faire entrer des soldats dans Rome par un des aquéducs qu'il avoit rompus au commencement du siége. Ils pénétrèrent assez avant; mais une épaisse muraille, dont ils le trouvèrent bouché, les obligea de retourner sur leurs pas, et leur entreprise ayant éte découverte, Bélisaire fit doubler la garde des aquéducs. Les Goths tentèrent ensuite l'escalade. Ils choisirent le temps où les Romains prenoient leur repas, et marchèrent vers la porte Pinciane avec des échelles et des torches allumées; ils espéroient brusquer un assaut, et mettre le feu à la ville. Mais Ildiger, qui étoit de garde en cet endroit, les voyant approcher en désordre, courut au-devant d'eux et les repoussa. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la muraille fut en un moment couverte de soldats, et les Goths regagnèrent leur camp. Vitigès eut recours à la ruse. La muraille, le long du Tibre, étoit basse et sans défense; les anciens Romains s'étoient persuadé que le fleuve suffisoit pour mettre cette partie hors d'insulte, et Bélisaire n'y tenoit qu'une garde assez foible. Le roi des Goths gagna par argent deux habitans logés dans ce quartier près de l'église de Saint-Pierre. Ils devoient, à l'entrée de la nuit suivante, porter aux soldats en faction un outre de vin, les inviter à boire, et, lorsque la nuit seroit avancée, jeter dans leur boisson un somnifère que Vitigès leur avoit mis entre les mains. Les Goths tenoient des bateaux tout prêts pour faire passer un corps de troupes qui monteroient à l'escalade dès que la garde seroit endormie. Le reste de l'armée se préparoit à donner en même temps un assaut général.

Tout étoit convenu, lorsqu'un des deux habitans vint de lui-même découvrir le complot et dénoncer son camarade. Celui-ci fut arrêté sur-le-champ ; et, après qu'on lui eut coupé le nez et les oreilles, on l'envoya, monté sur un âne, au camp des ennemis. Les barbares, rebutés de tant de vaines tentatives, perdirent l'espérance de s'emparer de Rome.

La trève étant rompue, Jean, neveu de Vitalien, reçut ordre d'entrer en action dans le Picénum. C'étoit un guerrier plein de feu, intrépide, infatigable, qui vivoit en simple soldat. A la tête de ses cavaliers, il mit à feu et à sang toute la contrée. Ce fut sans doute les cruautés auxquelles il s'abandonna en cette occasion qui lui attirèrent le surnom de *Sanguinaire*, qui lui est donné par quelques auteurs. Vlithée, oncle de Vitigès, étant venu à sa rencontre avec une armée, fut défait et tué dans le combat ; et les Goths n'osoient plus paroître en campagne. Jean prit Aterne et Ortone. Auximé et Urbin n'avoient qu'une foible garnison ; mais comme ces deux places étoient assez fortes par elles-mêmes pour l'arrêter long-temps, il passa outre, et vint se présenter devant Rimini, à une journée de Ravenne. La garnison, qui se défioit des habitans, abandonna la ville, dont il s'empara. En laissant derrière lui Auxime et Urbin, il contrevenoit aux ordres de son général ; mais, plus capable de commander que d'obéir, il ne prenoit conseil que de lui-même. Cette présomption le porta souvent à contredire Bélisaire, contre lequel il avoit, ce semble, une secrète jalousie ; ce qui nuisit souvent au bien des affaires. En cette occasion, il se persuada que le vrai moyen d'obliger les Goths à lever le siége de Rome étoit de menacer d'assiéger Ravenne, et il n'y fut pas trompé. Dès que les Romains furent dans Rimini, Matasonte, qui ne pouvoit souffrir Vitigès, qu'elle avoit épousé malgré elle, envoya

Proc. Goth. l. 2, c. 10. Marc. chr. hist. misc. l. 16.

secrètement proposer à Jean de la prendre pour femme, promettant de lui livrer Ravenne.

Lorsque les Goths apprirent la prise de Rimini et le danger de Ravenne, ils souffroient beaucoup de la disette; et la trève, qu'ils avoient si mal observée, alloit expirer sans qu'ils eussent encore reçu aucune nouvelle de leurs députés. On approchoit de l'équinoxe du printemps : un plus long séjour ne leur permettoit qu'un surcroît de fatigues, sans aucune apparence de succès. Ils prirent donc le parti de se retirer; et, après avoir mis le feu à leurs camps, ils se mirent en marche de grand matin, après un an et neuf jours de siége. Les Romains, les voyant partir, ne savoient ce qu'ils devoient faire : la plupart de leurs cavaliers étoient dispersés en différens postes; il ne leur restoit pas assez de forces pour attaquer une armée encore très-nombreuse. Toutefois Bélisaire leur ordonna de prendre les armes; et comme les ennemis tournoient du côté de la Toscane, lorsqu'il vit que plus de la moitié de leurs troupes avoit passé le pont Milvius, il fit sortir ses soldats par la porte Pinciane, et chargea avec vigueur ceux qui étoient encore en-deçà du pont. Cette dernière action ne fut pas moins vive qu'aucune des précédentes. Les Goths soutinrent le premier choc avec courage, et tuèrent aux Romains autant de soldats qu'ils en perdirent eux-mêmes. Enfin, forcés de prendre la fuite, se pressant et s'écrasant les uns les autres pour passer le pont les premiers, ils tomboient en grand nombre, percés des traits de leurs camarades ou de ceux de leurs ennemis. La foule en précipitoit beaucoup dans le Tibre, où ils étoient engloutis. Dans ce combat, Longin et Mundilas, gardes de Bélisaire, signalèrent leur valeur. Mundilas tua de sa main quatre officiers barbares, qui vinrent l'attaquer séparément. Longin contribua le plus à la victoire; mais il perdit la vie, au grand regret de toute l'armée.

Ce fut ainsi que se termina ce fameux siége. Il avoit commencé au mois de mars 537, et ne fut levé que vers la fin du même mois de l'année suivante. La gloire d'une si longue résistance avec si peu de forces n'est due qu'au courage et à la capacité du général. Ce n'étoit pas Rome, c'étoit Bélisaire que Vitigès assiégeoit. La ville étoit facile à prendre; elle n'avoit pu tenir contre des armées beaucoup plus foibles; mais Bélisaire étoit invincible. Je n'ai pas voulu interrompre l'histoire de ce siége par le récit de ce qui se passa dans le même temps, soit à Constantinople, soit à Rome même, où le pape Silvère éprouva les traitemens les plus indignes. Pour éclaircir ces événemens, il faut reprendre de plus haut la conduite que Justinien et Théodora tenoient alors au sujet de la religion.

Justinien, élevé par d'habiles maîtres, sous les yeux d'un oncle qui étoit fort ignorant, n'avoit pas besoin d'un grand fonds de science pour se croire très-savant. Il décidoit en docteur des matières de religion. Assis dans un cercle d'évêques, il aimoit à disputer sur les questions les plus épineuses. Il écrivit sur l'incarnation, et composa d'autres ouvrages théologiques. Il adressoit des avertissemens, des instructions aux hérétiques, dont il attribuoit la conversion à la force de ses raisonnemens et quelquefois à l'efficacité de ses prières. Il prétendoit même donner des leçons aux évêques catholiques; et ceux-ci, soit par simplicité, soit par flatterie, admiroient la profondeur de ses connoissances. Ils ne se sentoient pas assez forts pour tenir contre un controversiste dont le dernier argument étoit l'exil. Tous n'avoient pas la fermeté du pape Agapet, qui, soutenant la doctrine catholique contre Justinien, prévenu alors en faveur d'Anthime, sectateur d'Eutychès, ne s'effraya pas de ces paroles tranchantes : *Soyez de mon avis, ou je vous enverrai aux extrémités de l'empire.* Ce prince n'auroit mérité que des éloges, si, laissant la décision

Anast. Agap.
Proc. anecd. c. 18, 26, *et ibi Alam.*
Pagi ad Baron.
Novel. 83, 123, 133.
Giannone hist. neap. l. 3, *c.* 6.

du dogme à l'autorité ecclésiastique, il se fût renfermé dans ce qui regarde la discipline. Il se portoit avec raison pour protecteur des saints canons. Les constitutions qu'il publia sur ces matières peuvent se diviser en deux classes, selon qu'elles concernent les personnes ou les choses. Pour les personnes, l'empereur faisoit profession de suivre les canons; pour les choses, il prétendoit être en droit de faire des règlemens. En conséquence, il prescrivit l'ordre des jugemens et la forme de l'administration du temporel des églises. Il publia des lois sur la simonie, sur les élections. Ce fut lui qui établit que, pour donner un évêque à une église vacante, le clergé et le peuple choisiroient trois sujets, et qu'ils enverroient le décret d'élection au métropolitain, qui en nommeroit un des trois. Il fit aussi des lois sur les mariages; mais cette partie du droit avoit jusqu'alors sans contredit appartenu aux princes. Il réforma les abus que le relâchement avoit déjà introduits dans le clergé, et publia de sages règlemens pour les monastères. Ses constitutions canoniques furent unanimement reçues et suivies après sa mort. L'Eglise lui sut gré d'avoir réglé les procédures ecclésiastiques, et d'avoir spécifié ce que les canons n'ordonnoient qu'en général. Soit en réunissant plusieurs provinces en une, comme il réunit l'Honoriade à la Paphlagonie, et les deux provinces du Pont ensemble; soit en les partageant, comme il divisa l'Arménie, en quatre départemens, il ne changea rien dans la distribution des diocèses, laissant aux métropolitains leur ancien district. Ce prince est le premier qui ait donné aux évêques un tribunal pour juger des causes ecclésiastiques, tant civiles que criminelles. Depuis Constantin, le pouvoir de l'Eglise se bornoit à décider des points de foi, à corriger les mœurs par des censures, à terminer les différends par voie d'arbitrage. Les ecclésiastiques étoient soumis aux magistrats séculiers, qui prenoient connoissance de leurs affaires, les jugeoient

et les punissoient selon l'exigence des cas. Le clergé de Rome, à cause de l'éminence de son Eglise, avoit seul le privilége d'être cité devant le pape, sans être obligé de comparoître devant les tribunaux séculiers. Cependant le pape même n'avoit aucune juridiction; ce n'étoit pas par forme de justice qu'il prononçoit, mais par arbitrage et par voie d'amiable composition. Justinien ordonna que dans les actions civiles les clercs et les moines seroient premièrement cités devant leur évêque, qui décideroit leurs différends sans procédure et sans appareil. Si, dans le terme de dix jours, l'une des parties déclaroit qu'elle ne vouloit pas s'en tenir au jugement du prélat, la cause étoit portée devant le magistrat; et si sa sentence s'accordoit avec la décision de l'évêque, on ne pouvoit en appeler; s'il jugeoit différemment, il y avoit lieu à l'appel. En matière de crime, on pouvoit s'adresser, soit à l'évêque, soit au juge séculier; mais à l'évêque seulement, s'il étoit question d'un délit ecclésiastique, comme d'hérésie, de simonie, ou d'autres crimes concernant la religion ou la police de l'Eglise. La sentence prononcée contre un clerc par un juge laïc ne pouvoit être exécutée sans la permission de l'évêque; s'il la refusoit, on avoit recours à l'empereur. Par un privilége spécial, les évêques furent dispensés de plaider, pour quelque sujet que ce fût, par-devant les tribunaux séculiers; et ce même privilége fut accordé aux religieuses. C'est ainsi que, par la faveur de ce prince, les évêques étendirent leurs droits de juridiction; cependant ce n'étoit point encore une juridiction proprement dite, parce qu'ils n'avoient ni territoire, ni force coactive.

Les intentions de Justinien étoient droites, et ses erreurs sur les points dogmatiques ne vinrent jamais que de sa légèreté et de sa vanité naturelle. Mais sa femme Théodora prenoit toujours avec chaleur le mauvais parti. Elle soutenoit opiniâtrément celui d'Eutychès, et Sévère étoit son théologien. Ce faux patriarche d'Antioche,

Liberat. brev. c. 10. Evag. l. 4, c. 9, 11. Leontius de sectis art. 5. Vict. Tun. Theoph. p. 188.

Fleury hist. alex. l. 32, art. 31. Le Quien, oriens christ. t. 2, p. 430 et seq. Proc. anecd. c. 29.

chassé de son siége sous le règne de Justin, s'étoit retiré dans Alexandrie avec Julien d'Halicarnasse. Deux esprits si turbulens s'étoient bientôt divisés, et avoient formé deux sectes opposées, quoique également attachées à la doctrine d'Eutychès. Après la mort de Timothée, patriarche d'Alexandrie, Théodose, sectateur de Sévère, élu par le clergé, fut protégé des magistrats et des courtisans qui dépendoient de Théodora. Les moines et le peuple, déclarés pour les sentimens de Julien, chassèrent Théodose et intronisèrent Gaïen, qui se soutint pendant environ trois mois. Au bout de ce temps arriva le chambellan Narsès, envoyé par l'impératrice pour rétablir Théodose. Le peuple prit les armes en faveur de Gaïen; il y eut au milieu d'Alexandrie de sanglans combats, où les femmes signalèrent leur zèle fanatique en accablant les soldats de pierres et de tuiles qu'elles lançoient du haut des toits. Narsès, pour réduire cette multitude forcenée, mit le feu à la ville, et força Gaïen à prendre la fuite. Théodose, teint du sang de son peuple, prit possession du siége épiscopal, et l'occupa seize mois parmi des séditions continuelles. Enfin Justinien, pour calmer ces troubles, le rappela, et lui assigna pour exil le faubourg de Syques, où il ne cessa de dogmatiser jusqu'au règne de Justin second. Les partisans de Gaïen, mort en Sardaigne, suivirent Théodose à Constantinople; ils élevoient autel contre autel; et la division des deux partis subsista tant que vécut Justinien; mais la préférence du prince empêcha les voies de fait, et leur animosité s'exhala en disputes et en libelles. L'empereur fit nommer évêque d'Alexandrie le moine Paul, dont la doctrine étoit orthodoxe. Paul ne tint pas long-temps le siége. Comme il avoit reçu du prince l'autorité de destituer les magistrats et les officiers, qui fomentoient la discorde en favorisant l'hérésie, il entreprit d'ôter le commandement des troupes à Elie, revêtu de cette charge. Un diacre, nommé Psoës, ami d'Elie, voulut

en avertir le commandant par une lettre qui fut interceptée. L'évêque, irrité, accusa Psoës de divertir les revenus de l'Eglise, dont il étoit économe, et en écrivit à l'empereur. En attendant la réponse du prince, il mit l'accusé entre les mains de Rhodon, préfet d'Egypte, qui le fit mourir dans la prison. Rhodon avoit été poussé à cette violence par un des premiers de la ville, nommé Arsène; il avoit ordre d'exécuter tout ce que l'évêque lui commanderoit, et Arsène, ennemi de Psoës, avoit supposé des ordres de l'évêque. Sur les plaintes des parens de Psoës, l'empereur, justement courroucé, fit amener à Constantinople Rhodon et Arsène, qui furent condamnés à mort. Paul lui-même, quoiqu'il protestât de son innocence, fut exilé à Gaza, où Justinien le fit déposer par trois évêques. Il eut pour successeur Zoïle, qui fut lui-même déposé, parce qu'il refusoit de souscrire à la condamnation de trois chapitres dont nous parlerons dans la suite. Après la mort de Rhodon, le gouvernement de l'Egypte fut donné au sénateur Libère, employé deux ans auparavant dans les négociations de Théodat, et qui avoit renoncé au service de ce prince perfide pour s'attacher à Justinien. Mais à peine fut-il dans Alexandrie, que l'empereur, par un effet de son inconstance naturelle, lui substitua un Egyptien nommé Jean Laxarion. Les amis de Libère s'en plaignirent à l'empereur, qui répondit qu'il ignoroit cette entreprise de Laxarion, et que Libère devoit rester en place. Laxarion, de son côté, fit porter des plaintes de ce que Libère refusoit de lui céder le gouvernement; et, par la même foiblesse, Justinien assura qu'il n'avoit rien changé à la destination de Laxarion. Ces réponses contradictoires allumèrent une guerre civile dans Alexandrie. Les partisans des deux contendans prirent les armes; Laxarion fut tué; et, sur les plaintes de ses amis, Libère fut mandé à Constantinople, et jugé par le sénat, qui, voyant évidemment par les pièces du procès que

l'empereur seul étoit la cause de tout le mal, déclara Libère innocent.

Liberat. brev. c. 20. Anast. Joan. II. Bonif. II. Baronius. Fleury, hist. ecclés. l. 32, art. 21, 25, 32, 35.

Malgré l'ascendant de Théodora sur l'esprit de son mari, elle ne put rompre les liens qui attachoient l'empereur à la chaire de saint Pierre. Il consultoit les souverains pontifes; il déféroit à leurs conseils. Après l'élection de chaque nouveau pape, il lui envoyoit sa profession de foi, et recevoit avec respect la bénédiction apostolique. L'ambition d'un diacre nommé Vigile troubloit alors la paix de l'Eglise romaine, et en renversoit la discipline. Boniface II, qui avoit succédé à Félix III, séduit par les insinuations de ce diacre, entreprit, contre toutes les règles, de le désigner pour son successeur. Il obligea son clergé et ses suffragans à faire serment qu'après sa mort ils éliroient Vigile. La cour de Ravenne, le sénat et le peuple de Rome se récrièrent contre une innovation si contraire à la liberté canonique. Le pape lui-même rougit de sa foiblesse; il reconnut sa faute dans un concile, et brûla l'acte de cette élection anticipée. Après sa mort, Vigile fit jouer inutilement tous les ressorts de l'intrigue. On lui préféra Jean Mercure, prêtre de l'Eglise de Rome; et ce diacre, corrompu et corrupteur, eut la honte d'avoir attiré sur le clergé la censure séculière, et même celle d'un prince hérétique. Le sénat rendit un arrêt sévère contre la brigue et la simonie; et Athalaric, qui vivoit encore, confirma par un édit ce que le sénat avoit ordonné. Ce fut au pape Jean II que Justinien envoya Hypace, évêque d'Ephèse, et Démétrius de Philippes, pour le consulter sur une question suscitée par quelques moines du monastère des Acémètes, et qui causoit un schisme dans Constantinople. Ces deux évêques apportoient en même temps des présens pour l'église de Saint-Pierre. Le pape condamna les moines; et, comme ils persistoient dans leur obstination, il les retrancha de sa communion; ce qu'avoit déjà fait Epiphane, patriarche de Constantinople. Il répondit à l'empereur par une lettre

datée du 25 mars 534, dans laquelle il le félicite de la pureté de sa foi, et l'exhorte à la clémence envers les hérétiques qui reviendront de leurs erreurs. Quelque temps auparavant, l'empereur, pour étouffer les divisions, avoit engagé six évêques catholiques à conférer avec six autres du parti de Sévère. Ces derniers furent confondus; mais il ne s'en trouva qu'un seul qui eût la sincérité et le courage de reconnoître hautement son erreur, et de se réunir à l'Eglise. Stratége, fils de l'Egyptien Apion, célèbre du temps d'Anastase, assistoit à cette conférence de la part de l'empereur.

Epiphane étant mort en 535, après quinze ans d'épiscopat, Anthime, évêque de Trébisonde, fut transféré sur le siége de la ville impériale par la faveur de Théodora. C'étoit un hérétique déguisé. Son élévation inspira tant d'assurance aux sectateurs d'Eutychès, que Sévère et Pierre d'Apamée, les deux chefs du parti, se rendirent aussitôt à Constantinople avec un moine de Syrie nommé Zoara, propre à seconder leur audace. Ils commencèrent à tenir des assemblées et à débiter leurs erreurs. Niersès, patriarche d'Arménie, d'intelligence avec ces hérétiques, séduisit une grande partie de sa province, qui conserve encore de nos jours la doctrine d'Eutychès. Ce fut dans ces conjonctures que le pape Agapet, qui venoit de succéder à Jean II, arriva le 2 de février 536 à Constantinople, où Théodat l'avoit envoyé pour engager Justinien à un accommodement. Le pape, ne pouvant obtenir de l'empereur la paix qu'il demandoit pour les Goths, voulut la procurer à l'Eglise. Il refusa constamment de communiquer avec Anthime, à moins que celui-ci ne donnât par écrit une profession de foi conforme aux dogmes catholiques, et qu'il ne renonçât au siége de Constantinople pour retourner à Trébisonde, cette translation d'un évêché à un autre étant contraire aux canons. Justinien, excité par Théodora, employa vainement les promesses et les menaces: le pape demeura inflexible, et sa fermeté l'emporta sur

Evag. l. 4, c. 9, 11. Anast. hist. p. 62. Idem in Agap. Marc. chr. Liberat. brev. c. 20, 21, 22. Theoph. p. 183, 184. Hist. misc. l. 16. Novel. Just. 42. Cedr. p. 371. Zon. t. 2, p. 67. Malela, p. 77. Pagi ad Baron. Fleury, hist. ecclés., l. 32, art. 52, 53, 54.

le crédit de l'impératrice, sur l'opposition des évêques courtisans, et sur Justinien même, qui consentit à la déposition d'Anthime, si ce prélat refusoit de faire preuve de sa foi. Anthime, soutenu dans son opiniâtreté par Sévère, refusa de comparoître dans le concile assemblé par Agapet; il fut déposé. On condamna en même temps Sévère, Pierre et Zoara. Menas, estimé pour la pureté de ses mœurs et de sa doctrine, fut placé sur le siége de Constantinople, et reçut des mains du pape l'onction épiscopale. Agapet mourut au mois d'avril, dans le temps qu'il se préparoit à retourner en Italie; ses funérailles furent honorées du concours de tout le peuple catholique; et quelques mois après son corps fut transporté à Rome. Le nouveau patriarche, pour consommer l'ouvrage de ce saint pontife, assembla un nombreux concile : Anthime y fut déclaré hérétique, infracteur des canons, et, comme tel, privé de l'évêché de Trébisonde. Ses trois complices furent frappés d'anathème. L'empereur, entièrement désabusé, confirma ces deux jugemens par une constitution adressée à Mennas, dans laquelle il défend, sous des peines très-rigoureuses, de transcrire et même de garder les écrits de Sévère; il bannit Anthime et les trois autres du territoire de Constantinople, et leur interdit l'entrée des grandes villes, leur permettant seulement d'habiter dans les lieux déserts et écartés, de crainte qu'ils ne corrompent les simples par le poison de leurs erreurs.

Proc. Goth. l. 1, c. 25. Idem anecd. 1. Liber. brev. c. 22. Marc. chr. Vict. Tun. Theoph. p. 184. Hist. misc. l. 16. Anast. Silv. Pagi ad Baron.

Théodat étoit encore à Ravenne lorsqu'on apprit en Italie la mort d'Agapet. Ce prince, craignant qu'on ne mît sur le saint-siége un partisan de Justinien, envoya ordre d'élire le sous-diacre Silvère, dont il se croyoit assuré. Un procédé si contraire à la discipline canonique révolta tous les Romains; et peu s'en fallut qu'on n'en vînt à une sédition. On députa au roi des évêques pour lui faire des remontrances; il ne répondit que par des menaces : il fallut obéir. Une partie considérable du

clergé refusa d'abord de reconnoître le nouveau pape : la crainte força bientôt leur consentement, et la sage conduite de Silvère effaça l'irrégularité de son élection. Cependant Vigile ne perdit pas de vue la dignité suprême à laquelle il aspiroit depuis long-temps. Il avoit accompagné le pape Agapet à Constantinople, et s'étoit insinué dans les bonnes grâces de Théodora par sa complaisance à embrasser les sentimens qu'elle protégeoit. Il traita secrètement avec cette princesse, qui lui promit le souverain pontificat, et sept cents livres d'or, à condition qu'il se déclareroit contre le concile de Chalcédoine, qu'il rétabliroit Anthime, et qu'il entreroit en communion avec Sévère et ses partisans. Vigile promit tout pour satisfaire son ambition ; et, par son conseil, Théodora écrivit à Silvère qu'elle le prioit de venir à la cour ; ou, s'il ne pouvoit faire ce voyage, de casser les décrets des deux conciles tenus par Agapet et par Mennas, et de remettre Anthime en possession du siége de Constantinople. Vigile étoit persuadé que Silvère ne feroit rien de ce que demandoit l'impératrice, et il n'y fut pas trompé. A la lecture de ces lettres, Silvère s'écria en soupirant : *Je vois bien que cette affaire sera cause de ma mort.* Il répondit à Théodora que rien ne pourroit jamais le contraindre à rappeler un hérétique juridiquement condamné et obstiné dans son erreur. La princesse, outrée de dépit, employa l'instrument le plus pernicieux et le plus propre à seconder ses mauvais desseins. Elle instruisit Antonine de ses intentions. Vigile revint à Rome pendant le siége ; et, pour s'assurer du succès, il intéressa l'avarice d'Antonine en lui promettant deux cents livres d'or. Cette femme, exercée aux forfaits les plus odieux, vint à bout de persuader à Bélisaire que le pape trahissoit l'empereur, et qu'il entretenoit intelligence avec Vitigès. On suborna des témoins, on supposa des lettres. Bélisaire soupçonnoit Vigile d'être l'auteur de l'intrigue ; mais pressé par sa

Fleury. hist. ecclés. l. 31, c. 57, 58. Muratori annal. ital. p. 579 ; et seqq. Gruter inscrip. MCLXII, 16. Nardini, Roma antica, p. 370.

femme, intimidé par les lettres de l'impératrice, il eut la foiblesse de se prêter à cette violence. Le pape eut ordre de se rendre au palais de Pincius, où Bélisaire avoit choisi sa demeure. Comme il prévoyoit l'orage prêt à fondre sur sa tête, il se réfugia dans l'église de Sainte-Sabine. Mais, Bélisaire lui ayant promis avec serment qu'on n'attenteroit ni à sa vie ni à sa liberté, il vint au palais. Antonine, feignant d'être malade, s'étoit fait mettre au lit, et Bélisaire étoit assis à ses pieds. En voyant entrer le pape, elle s'écria : *Dites-moi, pape Silvère, quel mal vous avons-nous fait, nous et les Romains, pour vouloir nous livrer aux Goths?* Le pape, demandant une information juridique, et offrant de confondre la calomnie, Bélisaire changea de discours; et comme ce guerrier, quoique assez religieux, n'avoit guère d'autre théologie que celle de la cour, il exhorta le pape à condamner le concile de Chalcédoine pour apaiser l'impératrice. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il le laissa retourner dans son asile. Le lendemain, par une subtilité indigne d'un si grand homme, il le rappela une seconde fois ; et, comme s'il eût été quitte de son serment, il se saisit de sa personne, et le fit embarquer pour être conduit à Patare en Lycie, où Théodora avoit fixé le lieu de son exil. Ensuite, pour se conformer aux intentions de l'impératrice, il gagna les plus accrédités du clergé, et fit nommer Vigile pour successeur. Vigile ne fut pas plus tôt élevé sur le saint-siége, que, pour commencer à exécuter ce qu'il avoit promis à Théodora, il envoya des lettres de communion à Anthime, à Sévère, à Théodose d'Alexandrie, déclarant qu'il approuvoit leur doctrine. Mais, comme il n'étoit pas moins avare qu'Antonine, il se dispensa de lui payer les deux cents livres d'or, sous prétexte qu'il ne pouvoit tenir parole sans se rendre coupable de simonie.

Justinien, occupé de ses écrits théologiques et de la

construction de l'église de Sainte-Sophie, ignoroit ce qui se passoit à Rome. Tandis qu'il discutoit les matières en docteur, Théodora les décidoit en souveraine. L'évêque de Patare vint instruire l'empereur de l'exil de Silvère, et lui fit des reproches du scandaleux traitement exercé sur le chef de l'Eglise. Le prince, à demi réveillé par de si justes plaintes, ordonna que Silvère fût reconduit à Rome; qu'on examinât de nouveau s'il étoit auteur des lettres qu'on l'accusoit d'avoir écrites à Vitigès : que, s'il étoit coupable, on le fît évêque de quelque autre église; mais que, s'il se trouvoit innocent, on le rétablit dans son siége. Théodora fit d'inutiles efforts pour empêcher l'exécution de ces ordres. Silvère fut ramené à Rome, et son retour fit trembler Vigile sur la chaire de saint Pierre. Mais cet usurpateur se tira de danger par un nouvel attentat. Appuyé du pouvoir qu'Antonine avoit sur son mari, il obtint de Bélisaire que Silvère fût mis en sa garde; et, dès qu'il l'eut entre ses mains, il le fit conduire dans l'île de Palmaria, ou dans celle de Pontia, sur les côtes de la Campanie, où il le laissa mourir de faim. Selon Procope, Silvère y fut assassiné par Eugène, qu'Antonine avoit envoyé à ce dessein, et Justinien ne tira nulle vengeance d'un forfait si atroce. Quelque temps après, Bélisaire, touché de repentir, fit bâtir à Rome une église, comme pour réparer le crime de sa cruelle condescendance. Vigile, après avoir acheté par tant d'horreurs la place la plus sainte de l'Eglise, cessa d'être méchant dès qu'il n'eut plus d'intérêt de l'être. Devenu pape, sans contestation, par la mort de Silvère, il fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis à Théodora. Il frappa d'anathème Anthime et Sévère; il écrivit à Justinien et à Mennas des lettres tout-à-fait orthodoxes; et, par un changement subit, il se déclara hautement pour la doctrine catholique, qu'il avoit trahie jusqu'alors.

A la fin de cette année, Constantinople vit célébrer *Proc. ædif.*

l. 1, c. 1, 2. Agath. l. 5. Codin. de struct. temp. S. Sophiæ in historiâ Byzantinâ. Paul Silent. descriptio ædis sanctæ Sophiæ. Evag. l. 4, c. 30. Novel. 3, 6, 16. Glycas, p. 267. Marc. chr. Cedr. p. 371, 374. Theoph. p. 184, 197. Suid. Ἰουστινιανός. Anast. hist. p. 62. Bedelmont. descript. Constant. et not. Cang. Petr. Gyl. de topog. Constant. l. 2, c. 3, 4, 17. Cang. Const. Christ. l. 3. Grelot, relation d'un voyage de Constantinople.

la dédicace du plus fameux temple que le christianisme ait élevé en Orient. L'église de Sainte-Sophie, bâtie par Constance, réparée par Théodose le jeune après un incendie, décorée par tous les empereurs, avoit été réduite en cendres dans la furieuse sédition du mois de janvier 532. Justinien entreprit aussitôt de la rebâtir, non pas telle qu'elle avoit été, mais avec une magnificence qui la rendît le plus bel édifice de l'univers. Il y épuisa ses trésors; il rassembla de toutes les parties de l'empire d'excellens ouvriers, et des matériaux précieux. Anthémius de Tralles, le plus habile architecte de ce temps-là, dressa le plan, et commença l'ouvrage; mais il mourut après en avoir jeté les premiers fondemens. Isidore de Milet l'acheva, et les connoisseurs observent que le plan est supérieur à l'exécution. Codin rapporte que le ciment dont on se servit pour lier les pierres étoit fait d'orge bouilli dans de l'eau, où l'on mêloit de la chaux, des tessons ou des tuiles pilées, et des écorces d'orme hachées. Il falloit que l'eau ne fût ni chaude, ni froide, mais tiède, pour employer ce ciment, qui, selon cet auteur, donnoit à la structure la même solidité que le fer. Comme ce superbe bâtiment subsiste encore, réduit en mosquée, j'en donnerai une description abrégée, d'après nos plus célèbres voyageurs. De la plus grande place de Constantinople, nommée l'*Augustéon*, l'on arrivoit dans une cour carrée, environnée de quatre portiques, au milieu de laquelle étoit un bassin d'eau jaillissante. C'est que les Grecs ont coutume de se laver le visage et les mains avant que d'entrer dans une église. Après avoir traversé un double portique, on entroit dans le temple par neuf portes d'un bois précieux, curieusement travaillé; ces portes furent brûlées dans un grand incendie, sous le règne de Michel Curopalate, qui en fit faire d'autres en bronze, où son nom se lit encore en gros caractères. L'édifice, tourné vers l'orient, selon l'ancien usage, étoit de forme carrée,

plus long que large, seulement de la profondeur du sanctuaire. Il avoit quarante-deux toises de longueur sur trente-huit de largeur, et cent quarante-deux pieds de hauteur, sans y comprendre le dôme, de dix-huit toises de diamètre, et de dix-huit pieds d'élévation. Tout le bâtiment portoit sur huit grosses piles et vingt-huit colonnes de marbre de diverses couleurs. La nef, s'arrondissant aux deux extrémités, formoit un ovale. Le long des trois côtés de la nef régnoit une galerie haute, où les femmes s'assembloient; car dans les églises grecques elles sont séparées des hommes. Les chapiteaux des colonnes étoient d'airain doré ou argenté. Les plus beaux marbres dont les murs étoient revêtus, les compartimens de marbre et de porphyre, qui formoient le pavé du temple, l'or, l'argent, les pierreries et la mosaïque des voûtes, une infinité de lampes de tous les métaux précieux et de toutes les formes, éblouissoient les regards et partageoient l'admiration. Le sanctuaire étoit incrusté d'argent; et l'on rapporte que Justinien y employa quarante mille livres pesant de ce métal. L'autel, qui, suivant l'usage des Grecs, étoit unique, brilloit d'or et de pierreries. Six piliers massifs de ce métal le soutenoient. La table étoit un ouvrage merveilleux, composé de tous les métaux fondus ensemble, et semé de pierres précieuses. Au pourtour on lisoit une inscription qui exprimoit l'offrande et la prière de Justinien et de Théodora. L'an 558, le dôme, fendu alors en plusieurs endroits par les fréquens tremblemens de terre, tomba, dans la partie orientale, tandis qu'on travailloit à le réparer. Cette chute écrasa l'autel, les portes du sanctuaire et l'ambon, c'est-à-dire, le jubé. Justinien le fit rebâtir par Isidore, neveu du premier architecte. Il fut élevé de vingt pieds au-dessus de sa première hauteur. Basile Bulgaroctone le répara encore après un accident semblable, et l'on dit qu'il en coûta mille livres d'or pour le seul échafaudage. Cet autel, si riche et si pré-

cieux, ne subsiste plus. Les musulmans n'en ont point dans leurs mosquées. Lorsque Mahomet second prit Constantinople, il entra à cheval dans Sainte-Sophie; et, après avoir fait sa prière à genoux sur l'autel, il le fit abattre. Ce prince infidèle n'osa même entrer ainsi dans cette église qu'après avoir su que les chrétiens mêmes n'en faisoient pas scrupule. En effet, sous le règne des derniers empereurs chrétiens d'Orient, la vanité des Grecs étoit venue à un tel point, que les personnes de quelque distinction entroient à cheval dans Sainte-Sophie, ou s'y faisoient porter en litière. Pour éviter les incendies, Justinien n'employa point de bois de charpente; il fit recouvrir la voûte avec de longues tables de marbre. Le baptistère, placé à l'occident, étoit si spacieux, que l'on y tint des conciles, et que le peuple s'y réfugioit en foule dans les temps de sédition. Ce temple, magnifique en lui-même, est encore relevé par les exagérations des Grecs, qui le préfèrent à Saint-Pierre de Rome; ce que les connoisseurs n'accordent pas. Les Turcs n'ont rien changé au corps de l'église; et s'ils en ont retranché quelque partie, ce ne peut être que les bâtimens extérieurs, comme le palais du patriarche et les logemens du clergé et des officiers. Ils ont, à la vérité, effacé ou défiguré les images de peinture et de sculpture; les mahométans n'en souffrent point dans leurs mosquées : mais les traces de ce qui en reste ne font point regretter cette perte; ces arts avoient alors entièrement dégénéré. Le portail ne s'accorde nullement avec la majesté et la beauté de l'intérieur; c'est un ouvrage tout-à-fait conforme à la grossièreté du siècle de Justinien, déjà demi-barbare. Il est étonnant qu'on ait si bien réussi dans les autres parties. Les Turcs, qui interdisent aux chrétiens l'entrée de leurs mosquées, sont surtout attentifs à n'en pas laisser entrer dans Sainte-Sophie; ils sont persuadés que le dôme s'écrouleroit aussitôt qu'il y monteroit un incirconcis.

L'ouvrage étant achevé au bout de six ans de travaux continuels, Justinien en célébra la dédicace, le 27 de décembre. Tout le clergé de Constantinople sortit en procession de l'église de Sainte-Anastasie. Le patriarche Mennas étoit assis dans le char de l'empereur, qui suivoit à pied à la tête de tout le peuple. Le prince, ravi de joie, chantoit à haute voix : *Gloire à Dieu qui a daigné se servir de mon ministère pour achever cette sainte entreprise!* mais sa vanité, qui s'oublioit rarement dans les actions les plus religieuses, lui faisoit ajouter ces paroles: *Salomon, je t'ai vaincu.* On dit même que, pour mieux faire sentir l'avantage qu'il donnoit à son église sur le temple de Jérusalem, il fit représenter Salomon dans une contenance triste et humiliée, regardant avec jalousie le nouvel édifice. Il ne montra pas moins de petitesse en se faisant ériger à lui-même, sur une colonne, une statue colossale d'airain, dans la place de l'Augustéon, devant l'église de Sainte-Sophie. Il étoit à cheval, couvert d'armes défensives, tenant dans la main gauche un globe surmonté d'une croix, étendant la droite vers l'orient, comme pour défendre aux Perses d'avancer au-delà de leurs frontières. Nous verrons bientôt que ce geste menaçant, frivole invention de la flatterie, ne fut pas capable d'imposer à Chosroës. Cette statue subsista jusque dans le seizième siècle; et Pierre Gilles rapporte qu'étant à Constantinople, il la vit transporter du sérail à l'arsenal, où elle fut fondue pour l'usage de l'artillerie.

Les biens attachés à l'église métropolitaine par Constantin et ses successeurs étoient fort considérables. Mais le faste des évêques de Constantinople et l'ambition des ecclésiastiques qui sollicitoient des places dans cette église, avoient multiplié le clergé à un point excessif. Justinien fixa le nombre des clercs à quatre cent quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses. Ce nombre s'accrut encore de telle sorte, qu'il fallut qu'Héraclius en

retranchât beaucoup pour le réduire à six cents. Sous Constantin Monomaque, la multitude des clercs absorboit les revenus au point que la messe ne se disoit plus que les grandes fêtes, les samedis et les dimanches. Cet empereur ajouta les fonds suffisans pour la faire célébrer tous les jours. Lorsque les François se furent rendus maîtres de Constantinople, ils établirent dans Sainte-Sophie un chapitre de chanoines, à l'exemple de ce qui se pratiquoit dans les églises latines. Sur la fin de l'empire, le nombre des clercs de cette église montoit à huit cents. Les ministres de la mosquée jouissent encore des revenus de onze cents boutiques de Constantinople, que Constantin et Anastase avoient attachés à la principale église pour faire les frais des funérailles.

Proc. Vand. l. 2, c. 16, 17, 18. Theoph. p. 173, 174. Marcel. chr.

Pendant que Bélisaire défendoit Rome contre les efforts de Vitigès, Germain, neveu de Justinien, travailloit à réduire en Afrique un ennemi moins puissant que le roi des Goths, mais plus redoutable par ses artifices et par son courage. Après le massacre de Marcel et des autres capitaines, Stozas, devenu maître de leurs troupes, qu'il avoit jointes aux siennes, donnoit la loi en Numidie. Théodore et Ildiger, que Bélisaire avoit laissés dans Carthage, voyoient tous les jours déserter leurs soldats, et n'osoient marcher à la rencontre du rebelle, dans la crainte d'être abandonnés des autres. Germain, qui, dès la seconde année du règne de son oncle Justinien, avoit fait connoître sa valeur par la défaite des Antes, demeuroit depuis neuf ans dans l'inaction; la haine de Théodora rendoit inutiles les talens de ce brave guerrier. Enfin la nécessité obligea le prince à l'employer; il l'envoya en Afrique: mais, selon sa coutume, il ne lui donna que fort peu de soldats; c'étoit une escorte plutôt qu'une armée. Dès que Germain fut arrivé à Carthage, il fit la revue des troupes; et, ayant reconnu que les deux tiers s'étoient donnés au rebelle, il résolut de rétablir l'armée romaine avant que de se hasarder

à combattre. Il y avoit à Carthage peu de soldats qui n'eussent des parens ou d'anciens camarades dans l'armée de Stozas. Il ne fut pas difficile à Germain, naturellement libéral, de gagner leur cœur; il leur persuada que l'empereur l'avoit envoyé pour soulager les soldats opprimés et pour châtier les oppresseurs. Ce discours se répandit dans le camp de Stozas; la plupart de ceux qui s'étoient jetés dans son parti revinrent à Germain, qui les reçut avec bonté, et leur fit payer leur solde pour le temps même qu'ils avoient servi contre l'empire. Cette générosité attira les autres; ils desertoient par bandes du camp de Stozas, et se rendoient à Carthage. Le général se vit bientôt en état de livrer bataille.

Stozas, de son côté, craignant de voir son armée anéantie par la désertion, résolut d'employer au plus tôt ce qui lui restoit de forces, et marcha en diligence vers Carthage. Il fit entendre à ses soldats qu'il avoit des intelligences dans l'armée ennemie; que ceux qui paroissoient l'abandonner agissoient de concert avec lui, et que, dès qu'ils le verroient devant la ville, ils reviendroient sous ses étendards. Après avoir rassuré les esprits par ces mensonges, il alla camper à une lieue et demie de Carthage. Germain fit sortir son armée; et, l'ayant rangée en bataille, comme il étoit instruit des discours de Stozas, et qu'il vouloit s'assurer de la fidélité de ses troupes: « Soldats (leur dit-il), vous n'avez pas à vous « plaindre de l'empereur; il vous a tirés d'une vie mi« sérable pour vous ceindre l'épée, et déposer entre vos « mains l'honneur de l'empire. La plupart d'entre vous « n'ont payé ce bienfait que d'ingratitude. Il oublie votre « faute; mais souvenez-vous qu'il vous a pardonné. Il « ne vous demande pour réparation que ce qu'il étoit « en droit d'exiger de vous avant que vous fussiez cou« pables. Honorez par votre valeur le nom romain que « vous avez recouvré; effacez par le sang du rebelle la « trace de votre rébellion. Pour moi, en récompense

« des bons traitemens que vous avez éprouvés de ma « part, voici ce que je vous demande : qu'aucun de vous « ne reste malgré lui sous mes enseignes : si quelqu'un « veut passer dans l'armée ennemie, je lui en donne la « liberté ; qu'il porte avec lui ses armes ; j'aime mieux « un ennemi déclaré qu'un soldat perfide. » Ces paroles excitèrent de grands cris ; tous protestent de leur zèle pour l'empereur ; tous, levant les mains, s'engagent par les plus terribles sermens à faire preuve de leur fidélité. Les soldats de Stozas, ne voyant aucun effet de ses promesses, prennent l'épouvante, et, s'étant débandés, ils regagnent, en fuyant, la Numidie, où ils avoient laissé leurs femmes et leur butin.

Germain les poursuit, et les atteint dans une plaine nommée *Scales*. Il se range aussitôt en bataille. Il forme une ligne de ses chariots, laissant des intervalles pour le passage de son infanterie. Il se place lui-même à la gauche avec l'élite de sa cavalerie ; il jette le reste sur l'aile droite. Stozas, ne pouvant éviter le combat, ranime le courage des siens, et les range, non pas en ligne selon l'ordonnance romaine, mais par pelotons, à la manière des barbares. Il avoit à sa suite un corps très-nombreux de cavaliers maures, commandés par leurs rois Yabdas et Ortaïas. Ces princes, naturellement perfides, envoyèrent secrètement promettre à Germain de se ranger de son côté dès que le combat seroit engagé. Mais le général romain, qui comptoit peu sur leur parole, ne leur ayant fait aucune réponse, ils prirent leur poste derrière l'armée de Stozas, dans le dessein d'attendre l'événement et de se joindre au vainqueur. Lorsque les deux armées furent à la portée du trait, Stozas, qui ne manquoit pas de valeur, apercevant à l'aile gauche des Romains l'enseigne générale, voulut courir à cet endroit. Mais les Hérules qui faisoient partie de l'armée rebelle, et qui connoissoient la force invincible de Germain, arrêtèrent cette ardeur impétueuse, et le déter-

minèrent à charger l'aile droite, qui prit bientôt la fuite et perdit tous ses étendards. Déjà les rebelles commençoient à entamer l'infanterie, lorsque Germain, renversant tout ce qu'il rencontroit devant lui, vint à la tête de ses cavaliers fondre sur Stozas. En même temps l'aile droite se rallia : ce fut alors une affreuse mêlée, où les combattans des deux partis, semblables les uns aux autres par les armes, l'habillement et le langage, se massacroient sans se reconnoître. Germain, qui portoit partout la terreur, mais qui aimoit mieux sauver un Romain que de faire périr cent ennemis, crioit à ses soldats de ne tuer personne sans lui avoir demandé le mot du guet. Pendant qu'il donnoit ces ordres et l'exemple d'une héroïque valeur, son cheval fut abattu d'un coup de javelot, et ce grand capitaine alloit périr, si ses gardes ne fussent accourus à son secours, et ne l'eussent promptement transporté sur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite, et Germain courut au camp ennemi. Il y trouva un nouveau péril. Stozas y avoit laissé un grand corps de troupes, qui, fraîches encore, et presque égales en nombre à l'armée romaine, vinrent au-devant de Germain, et firent balancer la victoire. Mais un détachement, ayant attaqué par un autre endroit, entra sans résistance, et chargea par-derrière les rebelles, qui prirent enfin la fuite. Les vainqueurs se jettent en foule dans le camp; et, sans songer à poursuivre les ennemis, ils se dispersent pour courir au pillage. Germain, craignant que les rebelles ne se rallient et ne reviennent fondre sur eux dans ce désordre, place ses gardes à la porte du camp; et, courant de toutes parts, il s'efforce par ses cris, par ses menaces, de remettre ses soldats en ordre. Mais il parle à des sourds; ses soldats le fuient comme un ennemi, et ne s'occupent que de leur butin. Par bonheur, les Maures, qui n'avoient pas secondé Stozas dans le combat, achevèrent sa défaite. Il avoit d'abord couru à leur

escadrons pour y chercher du secours; mais, voyant qu'on se disposoit à le recevoir en ennemi, il avoit pris la fuite avec cent cavaliers. Les fuyards s'étant ralliés autour de lui en assez grand nombre, il revenoit à la charge, lorsque les Maures fondirent sur sa troupe, et, l'ayant taillée en pièces, allèrent se joindre aux Romains pour avoir leur part du butin. Tous les rebelles échappés du carnage vinrent se jeter aux pieds de Germain, qui leur fit grâce, et les admit dans ses troupes. Stozas, suivi de quelques Vandales, se réfugia en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince du pays, et y fixa sa demeure. Ainsi se termina cette rébellion qui avoit coûté tant de sang. Elle ne fut pas tellement éteinte qu'il ne restât encore dans les esprits quelque étincelle de révolte.

Un garde de Théodore, nommé Maximin, voulut tirer avantage de ces mauvaises dispositions pour reprendre le rôle qu'avoit abandonné Stozas. Ce méchant homme, plus capable de former des desseins hardis que de les conduire, trouva des esprits propres à entrer dans ses vues. Mais il eut l'imprudence de s'ouvrir à un ami de Théodore nommé Asclépiade, qui, après avoir pris conseil de son ami, alla découvrir la conjuration à Germain. Le général, selon sa douceur et sa bonté naturelle, entreprit de gagner Maximin plutôt que de le punir; il le fit venir, et, sans lui faire connoître qu'il fût instruit de ses sourdes pratiques, il loua sa valeur, et lui dit qu'il le mettoit au nombre de ses gardes. C'étoit un poste très-honorable auprès du général, et l'on n'y entroit qu'en prêtant un nouveau serment de fidélité, et au général et à l'empereur. Germain espéroit que cet engagement seroit un frein capable de contenir Maximin : celui-ci, au contraire, le regarda comme un moyen plus sûr de réussir dans ses perfides complots. Un jour de fête, pendant que Germain étoit à table avec ses amis, on vint lui dire qu'il y avoit à sa porte une grande troupe

de soldats, qui murmuroient hautement de ce qu'on ne leur payoit pas leurs montres. Il retint Maximin auprès de lui, et donna ordre secrètement à ses domestiques d'observer tous ses mouvemens sans qu'il s'en aperçût. Il envoya ses autres gardes pour dissiper les séditieux. Ceux ci avoient déjà quitté la porte du palais pour courir au Cirque, où étoit le rendez-vous général. Les gardes y coururent avec eux, et, sans donner aux conjurés le temps de s'assembler ni de se reconnoître, ils chargent à grands coups d'épée ceux qu'ils y trouvent, tuent les uns, amènent les autres à Germain. Il fit aussitôt arrêter Maximin, qui, ayant été juridiquement convaincu d'avoir, contre son serment, continué ses intrigues pernicieuses, fut pendu aux portes de Carthage. Germain se contenta de punir ceux qu'on avoit pris sur le fait, sans permettre d'autre recherche; et pendant deux ans qu'il gouverna l'Afrique, la paix et la justice régnèrent dans cette contrée, jusqu'au moment où Théodora, son ennemie, le fit rappeler, ainsi que nous le dirons dans la suite.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

FASTES CONSULAIRES

DES ANNÉES

DONT L'HISTOIRE EST CONTENUE DANS CE VOLUME.

	Ann.
Pusæus. Joannes.	467
Anthémius, *Aug.* II., *solus.*	468
Flavius Marcianus. Zéno.	469
Jordanes. Sévérus.	470
Léo, *Aug.* IV. Anicius Probianus.	471
Festus. Marcianus.	472
Léo, *Aug.* V., *solus.*	473
Léo junior, *Aug.*, *solus.*	474
Zéno, *Aug.* II., *solus.*	475
Flavius Basilius. II. Harmatius.	476
Post consulatum Basilii. II. Harmatii.	477
Illus, *solus.*	478
Zéno, *Aug.* III., *solus.*	479
Basilius junior, *solus.*	480
Placidus, *solus.*	481
Sévérinus junior. Trocondus.	482
Faustus, *solus.*	483
Théodoricus. Vénantius.	484
Q. Aurélius Symmachus, *solus.*	485
Décius. Longinus.	486
Fl. Boéthius, *solus.*	487
Claudius Dynamius. Sifidius.	488
Anicius Probinus. Eusébius.	489
Flavius Faustus junior. Longinus. II.	490

	Ann.
Olybrius junior, *solus.*	491
Anastasius, *Aug.* Rufus.	492
Eusébius. II. Albinus.	493
Turcius Rufus Apronianus Astérius. Præsidius.	494
Flavius Viator. Æmilianus.	495
Paulus, *solus.*	496
Anastasius, *Aug.* II., *solus.*	497
Joannes Scytha. Paulinus.	498
Joannes Gibus. Asclépio.	499
Patricius. Hypatius.	500
Pompeïus. Rufius Magnus Festus Aviénus.	501
Probus. Rufius Magnus Festus Aviénus junior.	502
Dexicrates. Volusianus.	503
Céthégus, *solus.*	504
Sabianus. Manlius Théodorus.	505
Aréobindus. Ennodius Messala.	506
Anastasius, *Aug.* III. Vénantius.	507
Vénantius. Céler.	508
Importunus, *solus.*	509
Anicius Manlius Sévérinus Boéthius, *solus.*	510
Secundinus. Flavius Félix.	511
Muschianus. Paulus.	512
Clémentinus. Anitius Probus.	513
M. Aurélius Cassiodorus Sénator, *solus.*	514
Anthémius. Florentius.	515
Pétrus, *solus.*	516
Anastasius, *Aug.* IV. Flavius Agapitus.	517
Magnus, *solus.*	518
Anicius Justinus, *Aug.* Eutharicus Amalus.	519
Vitalianus. Rusticus.	520
Flavius Anicius Justinianus. Valérius.	521
Q. Aurélius Anicius Symmachus. Anicius Manlius Sévérinus Boéthius.	522

	Ann.
Flavius Anicius Maximus, *solus.*	523
Anicius Justinus, *Aug.* II. Opilio.	524
Flavius Théodorus Philoxénus. Flavius Anicius Probus junior.	525
Flavius Anicius Olybrius, *solus.*	526
Vettius Agorius Basilius Mavortius, *solus.*	527
Imp. Fl. Anicius Justinianus, *Aug.* II., *solus.*	528
Décius junior, *solus.*	529
Postumus Lampadius. Orestes.	530
Post consulatum Lampadii, *et* Orestis.	531
Post consulatum Lampadii, *et* Orestis, anno 2.	532
Imp. Fl. Anicius Justinianus, *Aug.* III. *solus.*	533
Imp. Fl. Anicius Justinianus, *Aug.* IV. Fl. Théodorus Paulinus junior.	534
Fl. Bélisarius, *solus.*	535
Post consulatum Belisarii.	536
Post consulatum Belisarii, anno 2.	537

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

LÉON, ANTHÉMIUS, OLYBRE, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, LÉON II, AUGUSTULE.

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

ZÉNON.

(Ce règne comprend les livres 36 et 37.)

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

ANASTASE.

(Ce règne comprend les livres 38 et 39.)

LIVRE TRENTE-NEUVIÈME.

LIVRE QUARANTIÈME.

JUSTIN.

LIVRE QUARANTE-UNIÈME.

JUSTINIEN.

(Ce règne comprend les livres 41, 42, 43 et 44.)

LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.

LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.



FIN DE LA TABLE.

